



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

851

~~33110~~ Bd. July, 1890.

Harvard College Library

FROM THE REQUEST OF

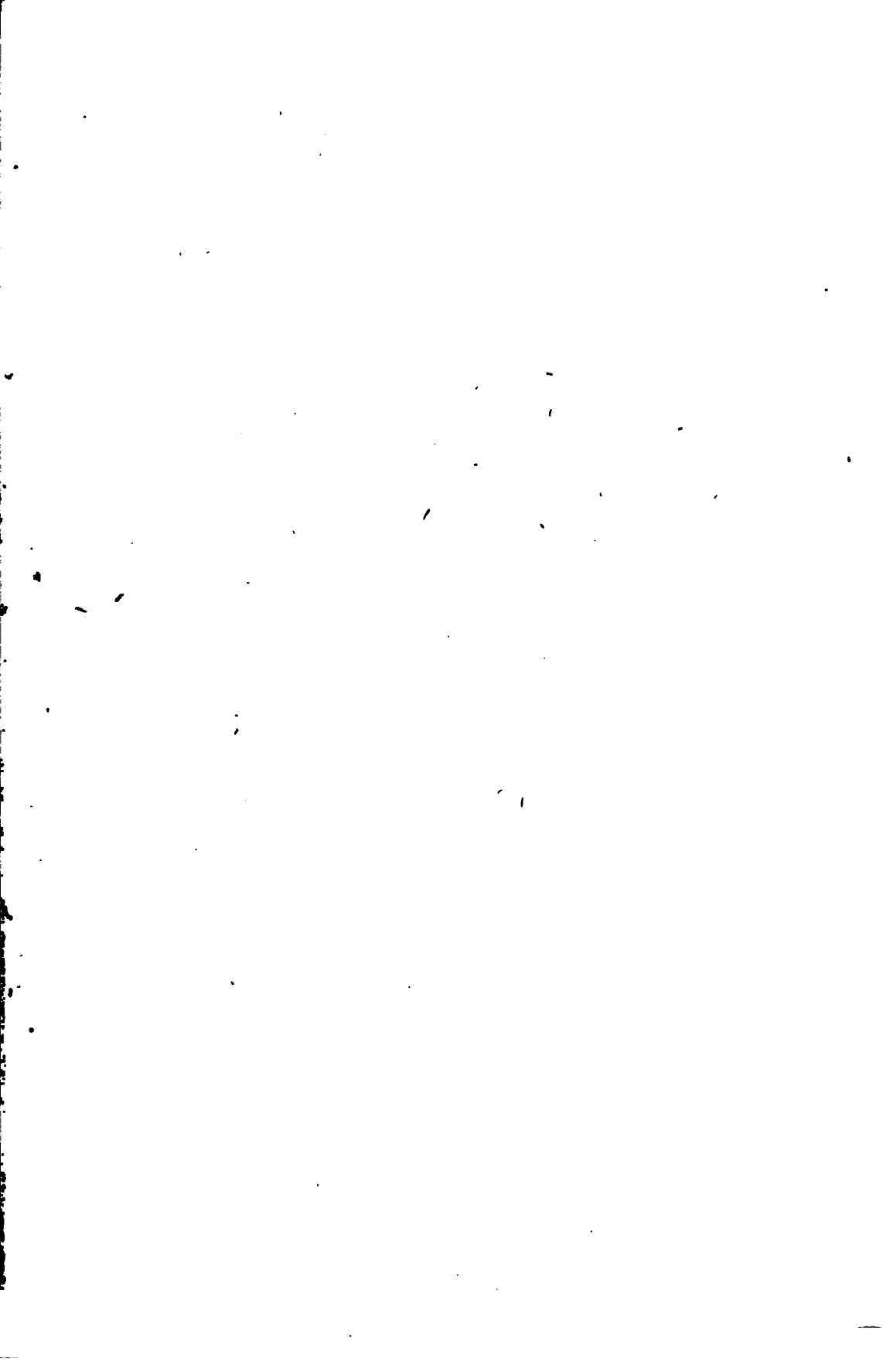
MS. ANNE E. P. SEVER,

OF BOSTON,

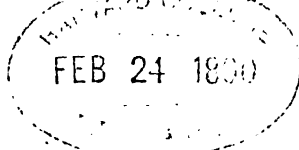
WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,

(Class of 1817).

Feb. - 29 May, 1890.







REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII^m ANNÉE

TOME VINGT-CINQUIÈME — 1^{re} LIVRAISON

15 Janvier 1890

SOMMAIRE:

LA DIRECTION. — A nos lecteurs.
H. DE GEFFCKEN. — La triple alliance et l'Italie.
ÉMILE DE LAVELEYE. — L'avenir de la Papauté.
HUGH CONWAY. — Disparue.
UN ITALIEN. — M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique (suite).
J. P. JACOBSEN. — Un enfant de la nature.
VOLTAIRE et BOUFFLERS. — Un assaut d'esprit au XVIII^e siècle (Vers inédits).

ANÉDÉE ROUX. — Littérature française.
ERNEST TISSOT. — Littérature allemande.
A. LO FORTE-RANDI. — Littérature italienne.
TH. FREDERICK. — Littérature américaine.
ESTORE MOSCHINO. — La vie en Italie.
Chronique politique.
Articles bibliographiques.
Guide du touriste.
Bulletin des livres.

BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie. Fr.	80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger >	85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . . >	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME

Cet établissement artistique exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

L'INSTITUT dispose du concours des plus habiles spécialistes italiens et allemands, possède les meilleures machines et ne craint aucune concurrence, même étrangère, pas plus quant à la parfaite exécution du travail que pour la convenance des prix.

* PUBLICATIONS RÉCENTES:

Annuaire de l'Institut Cartographique Italien, 1^{re} année, 80 cent. - II^{me} année, 1 fr. - III^{me} et IV^{me} années, 3 fr. — **Carte des Chemins de fer italiens** par l'Inspectorat général des chemins de fer (échelle 1:1,500,000), prix 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé second les livres adoptés dans les écoles du Municipio de Rome, prix 1 fr. 30 — **Carte spéciale des possessions italiennes en Afrique** par le prof. P. DURAZZO (échelle 1:1,500,000), prix 1 fr. 20.

Journal des Débats

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le *Journal des Débats*, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du *Journal des Débats* sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du *Journal des Débats* est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le *Journal des Débats* s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le *Journal des Débats* publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

Prix de l'abonnement. — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

JOURNAL DE GENÈVE

NATIONAL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraissant 6 fois par semaine, en deux éditions, 5 heures du soir et 5 heures du matin

Ce journal, fondé en 1829, a conquis dans la presse européenne une position hors ligne par l'indépendance absolue de ses appréciations et la sûreté de ses informations. Un bulletin politique exposant la situation du jour, des correspondances nombreuses et variées de l'étranger et de la Suisse, un service télégraphique très complet tiennent le public au courant de ce qui se passe. Nombreuses variétés littéraires, artistiques, scientifiques, industrielles. Cote et bulletin de bourse, etc.

ON S'ABONNE:

à Genève, aux bureaux de l'administration, place de Hollande.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Suisse	1 mois	3 fr.	—	3 mois	8 fr.	6 mois	15 fr.	un an	27 fr.	
Étranger	>	4	>	50	>	12	>	23	>	44

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



dit, mais encore de *qui* le dit, il ne sera pas sans intérêt d'examiner si les assertions du chef de l'opposition en Angleterre, qui malgré son grand âge espère bien encore revenir au pouvoir, sont fondées, d'autant plus qu'il cite à l'appui de son affirmation deux auteurs italiens d'une tout autre trempe, savoir le marquis Alfieri di Sostegno¹ et M. Jacini,² auxquels est venu se joindre récemment le comte Greppi, ancien ambassadeur d'Italie à Saint-Petersbourg, dans certains articles de la *Perseveranza* qui paraissent lui avoir valu l'approbation de M. de Giers.

I.

Remarquons d'abord que M. Gladstone, quoi qu'on puisse penser de sa politique intérieure, n'a jamais eu la main heureuse pour les affaires étrangères de son pays. Lorsque la guerre de Crimée se préparait il s'opposa vivement à la politique énergique de Palmerston qui, si elle avait été suivie par le faible lord Aberdeen, aurait retenu la Russie; en 1855, lorsque l'honneur de l'Angleterre était engagé devant Sébastopol, il donna sa démission, dénonçant la continuation de la guerre comme « immorale, inhumaine et contraire aux maximes du christianisme. » Lors de la guerre civile aux États-Unis, il prit hautement le parti du Sud esclavagiste, prédit son triomphe comme certain et déclara que Jefferson Davis, qui avait créé une armée et un gouvernement, était en train de former une nation indépendante des États du Sud. (Discours du 7 octobre 1862). L'Angleterre dut expier ces sympathies par le traité de Washington de 1871, conclu par Gladstone lui-même, qui la condamna d'avance et aboutit au paiement de trois millions de livres sterling, décidé par le tribunal d'arbitrage de Genève. Lors de l'affaire de la candidature Hohenzollern, il est hors de doute qu'une intervention énergique de l'Angleterre à Paris aurait empêché la guerre, car l'empereur Napoléon, au fond, ne demandait qu'à être retenu. M. Gladstone, alors premier ministre, n'en fit rien et se retrancha dans une position passive. Il s'en dédommagea secrète-

¹ *Italy dristing. Nineteenth Century*; September 1889.

² *Pensieri sulla politica italiana*; Firenze, 1889.

aw (oct. 1870)
 rononça d'une
 et glorifia la
 le par la mer
 son optimisme
 du traité de
 condition à la-
 . Il s'en fâcha
 té de Londres
 roya le comte
 ant le gouver-
 tre Khiva ne
 rès le général
 réduisait le
 la rupture de

. vie politique
 qui ne furent
 i en vain l'ap-
 tion orientale
 es de Bulga-
 mandant que
 age. Il accusa
 sport de trou-
 78, qui soumit
 pacte insensé
 olir encore la
 parti pour la
 de blamer au-
 comte Schou-
 » « entaché de
 olitique aveu-
 piétements de
 n civilisatrice
nineteenth Cen-
 le dont la sé-
 s de commé-

rit en Écosse
 s mesure, non

seulement la Turquie, mais encore l'Autriche comme l'implacable ennemi de la liberté en Europe et maintint que l'on ne saurait en Autriche où l'Autriche eût jamais fait quelque chose au pouvoir, il eut à se rétracter humblement devant l'ambassadeur d'Autriche, qui se refusa à lui sans une apologie pour son incompétence. Salisbury avait salué l'alliance austro-allemande nouvelle. M. Gladstone s'empressa d'invoquer l'opposée, il humilia la Porte autant que possible de Smyrne, repoussé par toutes les autorités locales. M. Goschen, envoyé à Constantinople, que le sultan refusa de l'écouter; la consécration anglaise au Bosphore tomba à zéro. Il réussit à s'aliéner l'Allemagne et l'Autriche, mais sa tentative avec la France et la Russie, ne lui valut que déceptions. M. Ferry profita de sa sympathie pour cavalierement les intérêts anglais en Chine et intervenir dans l'affaire du missionnaire Shaw qui avait passé impunément sous lord Palmerston, mais que M. Gladstone traita de « léger ». De son côté s'empressa de faucher le foin britannique. Dans sa haine pour Beaumont Newhall s'empressa de renverser la politique de l'Inde, Kandahar fut évacué et le cimetière abandonné, actes insignes de faiblesse à l'égard de M. de Giers amusa le cabinet britannique. Merv; en attendant les Russes soulevèrent énergiquement le chemin de fer de Merv. En février 1884 l'organe officiel de Saint-Pétersbourg par la nouvelle que les chefs de Merv s'étaient soumis au czar. L'ambassadeur russe assurait que le succès avait complètement surpris son gouvernement et volontiers évité l'apparence de vouloir prouver les prières du cabinet anglais. La diplomatie russe qu'elle peut oser vis-à-vis de ses adversaires.

M. Gladstone ne sut opposer à ces propositions d'une commission mixte pour fixer les frontières de l'Afghanistan, la Russie fit attendre les négociations pendant des mois et alors sous leurs yeux infligea

r L'
'enj
nen
uer
ussa
réa
ois
éali
étai
ui r

ix e
aal,
rité
Nil
sair
isio
Ma.
a p
.ctic
et
sstc
ion.
l'o
on a
n'e
pr
d l
ons
le s
.nce
de
ston
t po
és s
ar
de
ord
pré
ir, t
ais

2 INTI

plusie
forç
es, et
dans
flet à
dut
itres
l de S
ême s
omerc
e.
les fa
rangé
rnier
mient
he de
e à
empe
e de
nt: un
a poli
un j
ns pr
écent
rrive

1

es de
es de
l'Angl
-Allia
e dan
lons c
le tr
ternic
re des

ich, amenant les interventions
it par échouer devant la ré-
justice à la coalition des puis-
-empereur Nicolas qui aboutit
nt il a tout fait pour empêcher

les résultats, comme nous l'avons vu plus haut, et il arrive à la triple alliance d'aujourd'hui se demandant si elle a bien le droit d'être appelée une ligue de paix, trois des grandes puissances en étant exclues ? Laissant de côté l'Angleterre, il croit pouvoir prouver ses raisons de douter de l'efficacité de la ligue des trois puissances vis-à-vis de la Russie et de la France en juxtaposant les chiffres de la population, des armées et des recettes des deux groupes et en tirant la conséquence que ces deux dernières sont parfaitement en état de tenir tête aux trois alliés. Il ne prétend pas lui-même à l'exactitude parfaite de ses chiffres, il les tire des sources populaires d'informations et parvient à « quelque chose d'approchant. » Il aurait mieux fait de consulter le livre remarquable d'un officier français, M. Paul Morin, *Français et Russes*, qui donne des chiffres incontestables et arrive au résultat que la France et la Russie ne disposent pas de forces suffisantes pour lutter avec succès contre celles de la triple alliance et que surtout une alliance franco-russe serait une folie pour la France qui aurait à supporter le poids principal de la guerre et ne ferait que sortir les marrons du feu pour la Russie en Orient, à laquelle le sort de l'Alsace-Lorraine est parfaitement indifférent.

Ce qui est plus étrange encore, c'est de voir notre auteur ne pas se rendre compte du fait que c'est bien la triple alliance qui jusqu'à présent a préservé la paix, car qui peut douter que lors du coup de jarnac dont le prince Alexandre de Bulgarie a été victime et de la mission manquée du général Kaulbars, la Russie aurait fait occuper la principauté, si elle n'avait pas reculé devant le *casus belli* posé par l'Autriche, forte de l'appui de ses deux alliés ? et qui pourrait nier que c'est grâce à cette égide négative que la Bulgarie a pu se reconstituer et se consolider sous le règne du prince Ferdinand ?

M. Gladstone admet pourtant, d'après le témoignage irrécusable de M. Flourens, qu'il n'y a pas d'alliance proprement dite entre la France et la Russie et que ces deux États se sont jusqu'à présent bornés à éviter tout ce qui pourrait troubler leurs relations. Cela rend d'autant plus inquiet au sujet de la possibilité d'une entente

secrète entre l'Angleterre et la trique tout pacte à cet effet a été forgé, le 19 août 1889, à la chambre, à une interpellation de M. Labouché d'état des affaires étrangères déclara de S. M. dans l'éventualité d'une guerre les autres questions de politique, seulement et selon les intérêts de ce pays n'a pris aucun engagement entravant moins, et quoique sir J. Fergusson a les articles de journaux prétendant que lors de la visite de l'empereur allemand politique identique à suivre dans de la Grande-Bretagne et la triple alliance que des conversations à cet effet ont été rumeurs qui ne paraissent pas sans promis à l'Italie en cas de guerre rendrait l'armée italienne libre d'opérer paraît indigne à notre auteur qui, sur le continent, ne voit aucune raison de sa neutralité, une telle guerre ne peut être libre de l'Europe, le sentiment national développé pour permettre l'annexion d'

Laissons M. Gladstone dans ces événements récents, et constatons que quant à l'Angleterre ne reposent que sur le savoir de bonne source que lord Salisbury à Paris, en octobre, s'est simplement dit que l'Angleterre ne saurait rester indifférente au développement de l'état actuel de la Méditerranée. Une telle déclaration à laquelle personne ne saurait objecter M. Gladstone n'a nul besoin d'en appeler à l'histoire pour pécher comme en 1877 que l'Angleterre ne saurait rester indifférente. Le cabinet actuel ne nous a pas donné l'énergie et nous savons parfaitement le cas où M. Gladstone reviendrait au pouvoir qu'il se déroulerait partout sur le globe et prétendrait toujours qu'ils ne tou-

aintes chimériques pour l'An-
s les autres puissances, dont il
entente mutuelle, tandis que
liées.

l'Alsace-Lorraine et veut bien
s songé à la conquérir et que
(*The war forced upon her by
calton in high places*). Obser-
s'efforce de rendre suspectes
nement anglais ne pêche pas
également que l'Allemagne n'a
alité pour justifier sa demande
is simplement le besoin impé-
taire tenable. Strasbourg avait
ion dans les guerres séculaires
gne; rentrée en possession de
endre à l'ennemi la clef de la

avant 1870 l'Alsace était plus
ance, cela prouve simplement
pays; quiconque parcourt les
peut se convaincre que la po-
e de la Forêt Noire sur la rive
ne dans les villages de fron-
que dès que l'on franchit les
le français; c'est cette chaîne
onale. Nous reconnaissons que
ourgeoisie ont des tendances
rès une union de plus de deux
formé beaucoup de liens, dont
ix. On comprend donc que la
magne exigée par sa sécurité
séquences pénibles, comme la
nps. Il est vrai encore que ces

conséquences ont été aggravées par les fautes de l'Allemagne, mais si la « réassimilation » d'une population séparée est nécessairement une œuvre lente, certain que l'Allemagne par les motifs ci-dessus indiqués ne sera pas à ce qu'elle a obtenu au prix de tant de sang. M. Gladstone reconnaît la légitimité de son titre de vainqueur juste guerre et confirmé par le traité de Francfort. Il pose le cas où l'assimilation ne serait pas efficace : la population tend les mains et implore avec persévérance dont on l'a violemment séparée, de la reprendre celle-ci peut-elle s'y refuser et s'y refusera-t-elle ?

Plaider ainsi une éventualité qui ne pourrait résulter que par une guerre à outrance, n'est pas certainement de la paix et en outre l'auteur par cette phrase de mal placée prouve qu'il ne connaît pas la France. L'œuvre de M. Deroulède pour celle du pays et paraît ignorer que la revanche fait beaucoup plus de bruit qu'il n'a. Mais que les dernières élections auraient dû le convaincre que la immense majorité du peuple français ne veut que la tranquillité.

Mais c'est surtout en parlant de la position de la Russie en Orient que M. Gladstone paraît à des fautes. Il dit que « lord Salisbury a salué comme un bien pour l'humanité le projet qui tendrait à rapprocher Constantinople de la puissance autrichienne, bien qu'il dût déplaire à la plupart des Autrichiens et les plus sages d'entre eux ». Une politique qui par l'accroissement de l'élément allemand en danger l'équilibre délicat de cet empire si curieusement équilibré. » Où donc a-t-il appris que l'alliance alliée par lord Salisbury, ait rapproché l'Autriche de la Russie ? Elle est exactement sur la presqu'île des Balkans. Le jour avant l'alliance, elle n'a pas fait un seul pas vers la Russie. L'administration autrichienne en Bosnie et en Herzégovine n'a pas plu à notre auteur et il prétend qu'elle n'a pu réussir dans sa tentative de faire de la propagande catholique bien que là un reproche aussi gratuit qu'inexact ; le gouvernement autrichien maintient la plus parfaite impartialité vis-à-vis des différentes confessions, les Musulmans non exceptés ; le théâtre perpétuel de luttes intestines funestes qui n'a jamais eu de fin parfaite et d'une prospérité qu'il n'a jamais connue ;

sur Constantinople, c'est pourquoi elle maintient la situation perpétuelle en Roumanie et en Serbie. A Bukarest, où son ministre M. Chistrow au contraire conspire avec l'opposition anti-dynastique que par les fautes de sa politique elle a provoquée en Bulgarie, ce pays est tranquille et prospère sous le règne de Ferdinand et de M. Stamboulof.

Quiconque désire que la boîte de Pandore ne se ouvre sur la presqu'île des Balkans, doit souhaiter l'indépendance de ses États autonomes, les sauvegarder contre l'intervention étrangère et maintenir aussi la Turquie dans le *statu quo* actuel; c'est le but de la triple alliance et c'est elle qui a empêché jusqu'ici de troubler le *statu quo*. M. de Giers a assuré les rapports des journaux, que la Russie s'est contentée de la Bulgarie et qu'elle considère avec indifférence tout ce qui passe là-bas. Cela ressemble un peu à la fable du renard qui dit qu'il ne peut pas atteindre et ne causer l'amertume de son fruit que prend son journal de l'emprunt bulgare à la Bourse de Vienne. Les manifestations d'aigreur sont sans importance si l'on laisse les États balkaniques en repos, mais la politique de la triple alliance ne saurait maintenir de la paix. M. Gladstone le fait voir en dénonçant les péchés de la Russie et en rendant l'Autrichienne représentante dans les Balkans. Il finit par déclarer que, quoique le titre légitime pour aspirer à la possession de la mer Noire ne saurait à la longue acquiescer à « l'irrégularité sous le nom d'une loi européenne emprisonnée dans la guerre dans la mer Noire et leur refus de leur fournir par le Bosphore et les Dardanelles la route vers l'Atlantique. » (?)

¹ Le reproche du *Journal de Saint-Petersbourg* c'est là une infraction au traité de Berlin est, c'est le pays dont l'autonomie est parfaitement reconnue qui fait l'emprunt et non pas le prince Ferdinand qui jusqu'à présent a été empêché par la Russie.

établir les bases du traité de Plombières. Certes par la révolution n'était pas assez forte pour événements de 1848 l'avaient démontré, il fall grande puissance. Le chef-d'œuvre de la diplom d'avoir su faire marcher Napoléon III, placé, con régent de Prusse, entre la guerre et le poignard d'être parvenu à faire crouler le programme bâ de sorte que la révolution put s'accomplir à la et de l'Europe.

Ces circonstances étant données, Cavour ne pour cette œuvre qu'à Napoléon III qui av de 1859 et admettait, bien que maussadement, l'u vis-à-vis de l'opposition de tous les politiques tels que Thiers, Guizot, Villemain attachés à la lieu de tenir les voisins de la France divisés et le grand homme d'état italien a toujours reco était l'alliée naturelle de l'Italie. Il me l'a dit conversation que j'ai eue avec lui au commen à Turin, conversation dans laquelle il regrettait glement de la politique légitimiste du gouverne s'obstinait à ne pas reconnaître que les intérêts Prusse étaient identiques. Le comte de Cavour dans sa réponse à M. Brassier de Saint-Simon, c de Schleiniz, ministre des affaires étrangères à la leçon sur l'immoralité des annexions, prédis ironie, qu'un jour la Prusse saurait gré à l'Italie le chemin. MM. de Barral et de Launay, ministri ont constamment travaillé dans ce sens et en plus contribué à l'alliance de l'Italie avec la Pr ministre à Paris, l'élève de préférence de Cavour connaissait ses idées. Le livre de M. Rothan su çaise en 1864 témoigne suffisamment quelles di vaincre chez son gouvernement, qui se méfiait la convention de Gastein. De l'autre côté M. de E partagé les velléités légitimistes de son gouverne fication italienne, il s'est opposé de toutes ses for la Prusse vînt au secours de l'Autriche et c'est qu'on doit principalement l'issue incolore de l'e rains de Russie et de Prusse à Varsovie dans

Devenu ministre, il a dès le commencement e

pardonnerait pareille chose à aucun a et avant tout l'Italie, étant devenue u pouvait consentir à ce que la Méditer La rivalité entre elle et la France da l'Italie doit par conséquent posséder pour pouvoir se faire respecter.

M. Gladstone dispose fort légèrement: « On nous dit quelquefois que vis-à-vis de l'Italie à Tunis, mais l'It avancer des prétentions politiques sur tral, qui paraît être le mauvais génie mes d'état modernes, ne prévalait et cavalièrement les faits; l'auteur ne sa plus d'Italiens que de Français, que l' riels très importants? Et ignore-t-il soi-disant Kroumirs qui aboutit à l' français, fut faite après que l'ambassa M. Cairoli que son gouvernement ne : contre la régence? Peut-on s'étonner entre les deux gouvernements aient é froideur qui a été augmentée par le . de la part de la chambre française? E pareils faits aient réagi sur l'esprit pul il faut de la réciprocité et personne pinion publique en France soit favori fleri en cite un exemple curieux. Lors terparlementaire les délégués italiens tions:

1. D'adopter comme règle inter tribunaux civils en matière de contro ce qu'aucun gouvernement ne puisse in excepté pour la protection de la libe jets en pays étranger;

2. La parité parfaite du traiteme dans les colonies et protectorats resp tion communale.

Ces propositions furent écartées , français et renvoyées à un futur conq

En face de ces faits est-il donc é ché un appui dans l'alliance austro-a

le fort dont la voix est écoutée, et si l'Italie suit les conseils aux autres puissances, elle sera conduite à une paix armée dans laquelle il y a de grands inconvénients, et elle ne pourra pas l'Italie de changer cet état de choses. L'hémisphère américain où les Etats-Unis, le Canada et le Mexique, peuvent se faire des acquisitions. Si après son unification l'Italie avait des grandes questions européennes, selon la devise *Rest and be thankful* elle ne pourrait pas méconnaître à la première occasion ses intérêts méconnus à la première occasion. Certes pas aujourd'hui parmi les grandes puissances.

Nous le répétons une fois encore, nous ne sommes pas en mesure de porter un jugement sur sa politique intérieure, c'est-à-dire sur ses affaires, mais quant à sa politique extérieure nous qu'en accédant à l'alliance austro-allemande que suivre ses intérêts bien entendus et les critiques de M. Gladstone ni celle du chancelier dans cette voie.

.

,

,

,

,

,

DE LA PAPAUTÉ

I.

ernier (1889) paraissait dans la *Con-*
es un article intitulé: *The Papacy :*
, qui fut très lu et très commenté. Il
it directeur en chef de la *Pall Mall*
tion consistait à faire connaître que
e en Irlande, n'avait nullement in-
88) dans lequel le Vatican condamnait
moyen duquel les nationalistes espé-
ropriétaires à subir les réductions de
nciers. Le pape, toujours diplomate,
t à l'avis de son légat et aux senti-
aussi ceux-ci considérèrent-ils le res-

: la papauté pourra un jour réaliser
u moyen-âge et régner sur le monde
ous: premièrement, qu'elle se mette
uvement du socialisme démocratique
ernes, et deuxièmement que, quittant
e, mais devienne anglo-saxonne, parce
artiendra aux Anglo-Saxons qui do-
partie de l'Amérique, de l'Afrique, de

décembre 1889), M. Stead s'est rendu
uel point le Vatican était préparé à
n qu'il ait recueilli de la part de

cardinaux influents quelques belles la liberté, le *home rule* en Irlande et un brillant écrivain qui nous communique que la *Pall Mall Gazette* revient assez désillusionnée du pape plus préoccupé de reconquérir l'Europe que de se mettre à la tête de la démocratie et de quitter Rome et à choisir un Anglais. J'ai déjà discuté ces vues dans la revue. Je désire les examiner de nouveau ici, je cite M. de Mun en France et de M. Windt en Angleterre de l'actualité.

Il y a quelques années on était disposé à voir le pape comme une institution vieillie, dont l'influence sur le monde diminuait rapidement. Sans doute, mais l'Église romaine continuait à croire à sa suprématie et les successeurs de Pie IX ne pouvaient que se défendre de jeter un cri de protestation. Au Vatican le pape élevait la voix, c'était la condition que lui faisaient l'ingratitude et l'oubli des peuples égarés. Ce fut surtout quand, en 1870, les Français, l'Italie se fut annexé Rome, que de l'Église que l'on s'imagina que la mortel. C'était là une complète erreur, démontré depuis.

Voici ce que me disait à ce sujet, à Turin, Engadine, le comte d'Arnim qui avait été à Rome et qui s'était efforcé de détourner le *kulturkampf* contre Rome: « Le déclin du pouvoir temporel affaiblira le pape, on en viendra facilement à bout. C'est la condition. Tant que le pape avait un territoire et un pouvoir, il pouvait agir sur lui en le menaçant ou en lui offrant des avantages. Lisez l'histoire de la papauté depuis qu'à nos jours et vous verrez tout ce que la domination temporelle. Pie IX lui-même abandonné la cause de la Pologne pour se consacrer à Avieez-vous quelque difficulté avec le pape. Envoyez une frégate à Civitavecchia ou occupez-vous d'un moyen de l'amener à réfléchir. Mais,

commencé le *kulturkampf*? Un des amis particuliers du celier, M. de Balan, qui était ministre d'Allemagne à Bruxelles quelques années, me l'expliquait de la façon suivante: « Les catholiques allemands ne se résigneront jamais définitivement à laisser le sceptre de l'empire germanique, toujours, depuis Charlemagne, porté par des mains catholiques, passer dans celles d'un protestant. Puisque tôt ou tard la lutte est inévitable, il vaut mieux la commencer immédiatement au moment où le peuple allemand, tout fier de ses victoires sur la France, croit à la primauté de la race germanique et ne voudra pas la voir soumise aux ordres de quelques vieux prélats italiens. »

Ces raisons semblaient plausibles, puisqu'elles décidaient une politique aussi clairvoyante que le prince de Bismarck; néanmoins l'expérience a montré qu'il s'était trompé. Il s'était mépris sur la force de résistance de l'Église catholique et sur les moyens dont on peut disposer aujourd'hui pour la dompter. Il aurait dû se rappeler que deux souverains avaient échoué, en perdant leur couronne dans une entreprise semblable à la sienne. Joseph II, empereur d'Autriche avait voulu contraindre les aspirants à la prêtrise en Belgique à suivre les cours de l'université de Louvain; le clergé avait résisté et fait la révolution de 1788. Le roi des Pays-Bas, Guillaume I^{er} avait édicté les mêmes mesures que Joseph II, et il en avait été puni par la révolution de 1830.

Ne pouvant venir à bout de la résistance du clergé dans les provinces catholiques de la Prusse et voyant qu'il avait fait tout à fait fausse route, M. de Bismarck s'est brusquement et complètement retourné. Il a fait la paix avec le pape et, qui plus est, il est parvenu à faire l'auxiliaire de ses desseins et le complice de sa politique. À une époque où il a abrogé les « lois de mai » c'est-à-dire les lois de 1875 pour imposer certaines conditions à la nomination des prêtres, dans la querelle avec l'Espagne au sujet des îles Carolines, pour le comble d'habileté il s'en est remis pour juger le différend au pape, le pape Léon XIII, lui laissant entrevoir ainsi la réalisation de son beau rêve du moyen-âge, le pape souverain arbitre de toutes les contestations entre les peuples et les souverains chrétiens. Récentement, en permettant le rétablissement des ordres religieux, les jésuites, M. de Bismarck a fait du pape son courtier électoral. Dans les dernières élections, Léon XIII a donné l'ordre aux catholiques de voter pour les candidats ministériels, assurant ainsi l'application de la loi, qui accordait à l'empereur un budget militaire

propagande pour les ramener dans le giron de l'Église en les autorisant à conserver la liturgie grecque et même le mariage des prêtres, comme cela a été fait par l'Église grecque-unie.

En Espagne, quoique les libéraux arrivent par la puissance des évêques est encore telle que le libéralisme est enforcé par l'autorité civile et que le libre développement du protestantisme est sévèrement interdit. On ne voit encore lieu de temps en temps, mais heureusement plus des hommes, mais seulement des livres qui paraissent.

Dans les Pays-Bas les catholiques, quoiqu'en imposent leur volonté au gouvernement en s'assurant des sièges « anti-révolutionnaires. » C'est ainsi qu'ils ont fait modifier à leur gré la loi sur l'enseignement primaire dont les Hollandais étaient fiers à juste titre. On ne peut pas dire qu'ils n'ont rien fait depuis 1808.

Dans beaucoup de pays, dans le Tyrol, dans les Pyrénées, en Belgique, dans le Bas-Canada, le vrai libéralisme n'est pas le roi, mais le pape par l'intermédiaire des évêques. C'est au pape qu'on obéira bien plutôt qu'aux lois. Les lois que celles-ci ne soient acceptées par l'autorité ecclésiastique.

C'est en Italie que la papauté semble exercer la plus grande influence. La raison en est évidente. Le pape en revendiquant le pouvoir temporel menace sans relâche la conquête de la patrie italienne. Il ne recule pas devant l'emploi des armées étrangères. Pour lui il faut donc étouffer tout sentiment patriotique. Les catholiques et même de prêtres se refusent à participer à une telle œuvre. Il en résulte un grand obstacle à l'action politique. On comprend que la règle: *Nè elettori nè eletti* soit conservée. Toutefois lentement et pierre à pierre l'édifice de sa domination si ébranlé par les révolutions du XIX^e siècle. On a supprimé les anciens monastères et vendu leurs biens de toutes parts, grâce à la liberté d'association, les associations nouvelles qui bientôt seront plus nombreuses qu'autrefois.

Rien ne prouve mieux la vitalité du catholicisme que ce qui s'est passé en France à la fin du siècle dernier. Au XVIII^e siècle l'indifférence en matière religieuse était la règle, même parmi la noblesse et dans la

ts mouvements qui remuent et transforment le monde actuel, mouvement démocratique et le mouvement de la réforme sociale. A l'origine, l'Eglise chrétienne était la plus démocratique des institutions. Toutes les autorités étaient directement élues par le peuple entier sans distinction aucune, ni parmi les élus, ni parmi les électeurs. Elle était une république et une république internationale. Si elle veut se souvenir de ses commencements et se consacrer à ses principes essentiels, elle sera le premier pouvoir d'opinion de l'univers. Elle réalisera le type de démocratie le plus parfait dont on puisse rêver. Tout ce que perdront les rois, le pape, chef de cette démocratie, peut le gagner. Les frontières des États borneront pas les conquêtes de l'Eglise; car elle est cosmopolite en essence. Elle est ce fameux cercle dont la circonférence est tout et le centre nulle part.

Pour se laisser porter en même temps par cette force incalculable de la rénovation sociale qui n'en est encore qu'à ses débuts, l'Eglise n'a qu'à s'inspirer de ce qu'ont fait ses fondateurs et de ce qu'ont dit ses pères. Les apôtres n'ont-ils pas poussé la fraternité jusqu'à mettre tous leurs biens en commun et tous les écrivains sacrés n'ont-ils tonné contre les riches et revendiqué les droits des pauvres? Qu'est-ce que l'évangile sinon la bonne nouvelle annoncée aux déshérités? Récemment, certains évêques catholiques ont semblé se ressouvenir de ces traditions du christianisme primitif. Léon XIII, alors qu'il était seulement évêque de Pérouse, écrivait dans sa lettre pastorale de 1877: « En présence de ces êtres déshérités avant l'heure par le fait d'une cupidité sans entrailles, on demande si les adeptes de cette civilisation sans Dieu, au lieu de nous faire progresser, ne nous rejettent pas de plusieurs siècles en arrière, nous ramenant aux époques de deuil où l'esclavage assait une si grande partie de l'humanité et où le poète s'écriait lamentablement: le genre humain ne vit que pour quelques rares privilégiés: *humanum paucis vivit genus*. »

En Allemagne, sous l'inspiration des écrits laissés par l'évêque de Metz, les ecclésiastiques tiennent souvent le même langage. L'abbé Dinter, député de Mulhouse, disait récemment au sein du Reichstag: « La question sociale tient de près à la question religieuse: l'Eglise ne l'a jamais ignoré quand il s'est agi d'abolir d'abord l'esclavage, puis le servage. Elle ne peut l'ignorer davantage aujourd'hui qu'elle se présente sous la forme de la question agraire et de celle des salaires, c'est-à-dire, en un mot, du socialisme. Si

...: *Misereor*

on à ne pas
ance du ca-
six à peine
est si com-
les femmes
tte entre le
liberté du
t en réalité.
pas de pro-
humanité? »
par le Va-
a empêché
ge, écrivait

de l'avenir
ances, mais
surtout des
prenne en
e son appui
se le corps

ses *Mélti-*
ration éga-

est-il fran-
en mains,
Comme le
e éminent,
dinal Man-
stations ré-
ue de pour-
utre que la

papauté qui afin de régner sur les
du manteau rouge du socialisme et :

Si ce moment doit venir, ce ne sa
étant aujourd'hui l'autocratie la plus
bale qu'elle invoquera le principe
l'appui des rois pourra lui être utile
et ses privilèges n'auraient plus ri
verains, elle pourra se retourner v
armes à la démocratie et au sociali

Toutefois je ne pense pas que le
religion universelle. Ce n'est qu'au cl
gile de Jésus que peut être réservé
où le Christ a dit à la Samaritaine
où l'on n'adorera plus ni sur cette
où les vrais adorateurs adoreront le
la vraie religion de l'humanité a ét
et universelle, sans attache national
rarchie. Le sermon sur la montagne
enseignements du Christ le dogme et
L'amour de Dieu conçu comme le ty
des hommes, la charité, voilà à quoi
parfaits comme mon père est parfa
autres. » Voilà pour Jésus « la loi
taires qui se sont détachés du chris
ils auront compris qu'il leur apporte
tandis que le matérialisme athée con
crifie aux prétendues lois naturelles.
nouvelle » apportée aux pauvres, m
cultés économiques si l'esprit de fra
seigne était compris et appliqué.

Quoi qu'en ait dit Macaulay et m
catholicisme, l'avenir ne lui apparti

Il est deux grands pays auquel
pement illimité, c'est la Russie ave
et les États-Unis. Le milliard d'hon
deux siècles seront en très grande
orthodoxes; iront-ils reconnaître l'a
ques vieillards italiens dont ils conn

Le catholicisme ne peut répondre
éclairés. Depuis qu'il a proclamé l'inf

il s'est mis en op-
avec toutes les aspi-
gé de dogmes qu'il
logmes ne se main-
et ne supportent

'est toujours trans-
est donc impossible
niveau du progrès,
bientôt plus qu'aux
les gens instruits.
'incrédulité envahit
uelle dans presque
Jésus échappe à ces
it à ces deux com-
re prochain comme

de devenir le culte
, proclamé par les
urd'hui, ordonne la

stile aux ultramon-
autorité des papes:
oujours été du sen-
contraindre par des
r à la profession et
nent, que cette doc-
qui non seulement
donnances des prin-
es parmi les catholi-
t œcuménique, sous
isi dans le canon III:
l'Église, néglige de
u'il soit chargé des

ec l'évêque de Mon-
protestants convertis
que non par respect,
sse. Il faut lire et mé-
dre l'esprit du catho-

chaînes de l'excommunication par le métropolitain de donner satisfaction, qu'il en soit donné avis afin que celui-ci proclame les vassaux déserteurs de leur fidélité et livre son territoire à l'occupation, après l'extirpation des hérétiques le possédant, dans la pureté de la foi. »

Le pape actuel Léon XIII a recommandé instamment pour base de l'enseignement moral et philosophique saint Thomas. Or ce dernier « père de l'Eglise » plus nettement que Bossuet la vraie doctrine catholique de la liberté religieuse: « Si les hérétiques ne croient pas que les autres hommes ils pourraient cependant être justes, la justice séculière peut licitement les mettre à mort (*culari possunt licite occidi*) et les dépouiller de leurs biens s'ils ne corrompent pas les autres hommes, car il leur est dû un châtiment plus grand que ceux qui commettent un crime de lèse-majesté ou qui battent de la fausse monnaie (*sententiae, lib. IV, d. 13, quest. II, art. 3*). »

La papauté a toujours considéré la destruction des hérétiques comme un triomphe de l'Eglise.

Avant d'entrer dans la chapelle Sixtine, au Vatican, on passe par une salle magnifique appelée la *Sala regia*. Elle est couverte de fresques peintes par Vasari; elles représentent des scènes de la Saint-Barthélemy, la mort de Louis de France, le sacre des huguenots. C'est le pape Grégoire XIII qui, en apprenant le succès de la nuit du 24 août 1572, voulut que les murs de son palais le souvenir de ce crime d'arrachait des larmes aux yeux de Voltaire déjà de passage à Rome. La résidence du pape est le seul lieu du monde où le Saint-Barthélemy est publiquement glorifié, a dit Stendhal dans ses *Notes sur Rome*.

Les catholiques sans épithète, les vrais, comprennent et approuvent franchement la Saint-Barthélemy, regrettant seulement que la saignée n'ait pas été plus complète, mais les libéraux s'efforcent d'expliquer ces actes odieux par les passions excessives d'une époque troublée.

Ainsi lord Acton, dans sa réponse aux *Exposition Universelle*, a soutenu que cette intolérance de l'Eglise

nt la même thèse en préten-
oliques n'ont persécuté leurs
ne brochure récente *On relt-*
ouvé que, même récemment,
de ont approuvé des mesures
n peut répondre à lord Acton
i saint, obéissant aux dogmes
u dans les concordats la pros-
en 1815, le roi de Hollande
constitution qui consacrait la
nt rejeter, parce que cette li-
x maximes de l'Eglise catho-
; donna une constitution pro-
oire XVI la condamna, pour
être et souvent citée. Dans le
Espagne en 1851, un article
maintenue comme religion ex-
ie tout autre culte sera inter-
avec la république de l'Équa-
atholique, apostolique et ro-
la république de l'Équateur.
culte et d'aucune société con-
dans la république. » Quand
lexique, l'encyclique du 15 dé-
le « cet attentat abominable
déraciner la sainte religion
irrumpendos ac delestabilem,
i propagandam. » Sans doute
aux où les libertés modernes
holiques dissimulent ou nient
il ils sont les maîtres ils l'ap-
approuvés à Rome, M. Louis
d les protestants sont en ma-
gieuse, parce que c'est leur
a majorité nous la refusons,

'influence de la religion aux
anisme, ni même dans le ca-
à l'esprit des sociétés démo-
és favorables. » Il confond ici

PER

à tou
urs.
tait
en
rt,

atel
ver
itud
l, po
la r
n ne
cep
c'e
dait
asse
éch.
pai
nau
n f
he
raie
pre
te
emo
av
mm
des
du
ce
plac

tor
er
t p

en
e du
mur
vent

vraiment pas la
ynique qui devait
aspergeait la tête
is une grosse co-
re, et cela pour la

nent, il baptisa le
obablement qu'un
orte d'ironie lugu-

re enfant, venu au
suivant, un vais-
ragés et, peu de
en sûreté à bord

, ne connaissent
la dépouille mor-
portaient aucune
oir, avait sombré

re que cet enfant
pable de préoccu-
un, — on ne pou-
me, — de trouver
e qu'on s'adressât
sionnerait. Puis il
t à sa guise.

enfant se trouvait
été confiée, se ha-

alors parfois de
son sourire cyni-
sa bonne appelait
pt ans, Julian Lo-
e de Herstal dans
entendu dire dans

le conduisait de
ni donner ce doux
ppellation, Julian
il n'interdit point
s propres yeux et

aux yeux du monde il fut le petit Julian, fils unique de Lorraine de l'abbaye de Herstal.

Quelle lubie extravagante put engager ce dernier à au monde comme son propre fils un enfant sans nom, parents inconnus, de condition certainement humble, je ne sais jamais. J'ai essayé de m'expliquer la chose par son affection pour l'enfant, par un besoin inconscient d'avoir quelqu'un à appeler sien; mais je n'ai pu m'arrêter à cette idée. Était-ce purisme pur? Était-ce fantaisie de faire volte-face un peu pour dire au monde: « Qu'est-ce donc que la naissance? » N'ayant élevé ce rejeton de bas étage, je l'ai instruit comme un gentleman et chacun le croit de race. » Peut-être Lorraine avait-il moins élevé encore, celui de la vengeance. Je ne le sais pas.

L'enfant grandit. On ne l'appela plus le petit Julian, ni Julian, ou bien le jeune M. Lorraine et toujours son père gardait son secret, — il le garda jusqu'à ce que le jeune homme atteignit sa dix-neuvième année et que, ainsi que tant d'autres gens de cet âge, fils uniques de pères riches, il commença à se donner des airs. Alors, par un beau soir d'été, tandis que le père et le fils dégustaient leur vin au dessert, Julian Lorraine se permit de raconter au jeune homme, avec plus de détails que nous n'en avons donnés, l'histoire du naufrage et de la miraculeuse naissance qui s'ensuivit.

Et moi, — car c'était à moi que s'adressait ce récit, — je vins mortellement pâle et je sentis mon souffle s'étrangler dans ma gorge. Je crois que je n'avais jamais aimé réellement que je prenais pour mon père et dont la nature était si douce et si charmante. Bien des fois je m'étais reproché mon manque de reconnaissance filiale. Mais à ce moment-là, lorsque je tournai vers lui, je vis des traits troublés et vis le sourire satirique avec lequel il me regardait et me sentis près de le haïr. Je me levai en chancelant.

— Il faut absolument que je sorte et que j'aie réfléchi sur ceci, bégayai-je.

— Certainement, allez et réfléchissez-y.

Il parlait d'un ton dégagé, et tandis qu'il retournait à son travail de bordaux, je m'élançais comme un fou hors de la cha-

II.

DE MORTUIS NIL NISI BONUM. »

Le lendemain touchait à sa fin lorsque je pus enfin retrouver en présence de l'homme que j'avais vu sur mon père. Durant les heures passées loin de lui par diverses phases de douleur, mais je ne crois pas disant que ma colère surpassait encore mon affaiblissement que dix-neuf ans, mais par le caractère j'avais mené une vie étrange et solitaire menée par moi à l'abbaye durant tant d'années m'avait certainement mûri. Au moment de mon entrée à Oxford, je n'avais ni prétendu père, mon précepteur et les serviteurs

de derniers temps, ma vie avait changé de face. Arrivé à l'université et j'y avais trouvé beaucoup de bienveillance s'ouvrait pour moi sous des couleurs toutes nouvelles fraîches et riantes, pleines de promesses. Je me sentais populaire parmi mes camarades, bien pourvu de tout, ré à la ronde comme l'héritier unique d'une succession, mon sort, pour le dire en un mot, paraissait bril-

l'instant choisi par M. Lorraine pour me révéler mon humble extraction, me précipiter du piédestal, en me faisant comprendre que je n'avais aucun droit, au lieu d'être le jeune M. Lorraine de l'abbaye je devenais un être sans nom.

Avant de connaître l'histoire du naufrage, j'avais une arrogance inspirée par mon amour-propre, sur un pied d'égalité avec les anciennes familles propriétaires d'apanages, m'étendant avec complaisance sur les bienfaits répandus au pays par l'existence de la noblesse. Je ne me doutais de mon père présumé, un hâchis confecturé d'un discours entendu récemment à l'Union. Je ne me doutais pas que l'effusion de mes sentiments lui avait

plu. Il avait souri en m'écoutant et avait semblé mes paroles l'avaient diverti, et si bien diverti qu'il avait veillé en lui le démon du sarcasme et précipité sa révélation que peut-être il n'était pas encore résolu à la tentation d'aplatir d'un seul coup le ballon si bien juvénile arrogance dut être irrésistible pour M. Lorraine. Encore, j'avais remarqué déjà cette disposition à la malice un trait distinctif de son caractère. Ce trait se manifestait dans ses rapports avec les domestiques, dans ses relations avec ses rares amis et avec moi-même. J'avais observé qu'il n'aimait pas d'écouter et même d'encourager l'expansion pour te dire après, le malheureux orateur par un sarcasme inexorable et des traits semblables, et d'autres analogues, qui m'avaient fait de m'attacher à lui alors que je le croyais mon père.

Il ne m'aimait pas davantage. S'il avait eu la même confiance pour moi, n'aurait-il pas gardé son secret en m'épaulant dans ma douloureuse humiliation ? Aussi, en dépit de tout ce qu'il m'avait fait, moi, ma colère contre Julian Lorraine était-elle morte.

J'avais tort peut-être, mais comme on ne tarde pas à découvrir j'étais farci de défauts. Il n'était guère surprenant que, pendant sa vie de douze années, et plus ou moins intime, avec moi, la trempe de M. Lorraine eût été de nature à développer ces défauts.

Il suffit. Je ne prolongerai pas mon réquisitoir. Il m'a fait du mal, mais il m'a aussi fait du bien. Il est mort. En regardant les yeux du côté de la fenêtre, je puis presque dire qu'il est tombé.

Vers la fin de l'après-midi, je me mis à sa recherche. Il était occupé à lire dans sa bibliothèque. A mon entrée, il se leva, me fit un signe de tête, puis il retourna à son travail et y acheva un paragraphe.

— Eh bien, Julian ? dit-il m'informant par ces mots qu'il était à mon service.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez communiqué. M. Lorraine.

En entendant ce nom inusité sortir de mes lèvres, je levai les sourcils foncés. Jusqu'alors je m'étais toujours servi du terme accoutumé de « monsieur. » Quelquefois, cependant, je l'avais appelé « père. »

— Je déteste les changements, Julian, dit-il. Vo

face dans le maintien des anciennes cou-

, il ne pouvait renoncer à un sarcasme.

“changé la vie pour moi! répliquai-je vi-

emande ce que vous seriez maintenant

ne dire plutôt ce que je suis.

vous êtes un jeune homme de dix-neuf
le bonne mine et tout rempli des prin-
tat. Pas plus tard qu'hier le recteur de
s la rue pour me donner l'assurance que
marquables élèves qui eussent passé jus-
vous faisiez vraiment honneur au comté.
effet d'un coup de poignard.

, monsieur, répliquai-je, si j'ai à vous
as avez fait pour moi.

erne, je hais les formules de gratitude;
ver quelque satisfaction personnelle, re-
pose pas.

mercie pas. Si vous m'aviez placé dans
forme à ma naissance en me laissant le
ion chemin dans le monde, j'aurais pu
lais me laisser passer pour votre fils du-
l'avez-vous fait, monsieur?

ne raison pour en agir ainsi, mais j'en
nir.

'ai réfléchi à tout cela.

dit, Julian, continuez.

chose puisse vous paraître, je prétends
vous.

es sourcils, mais ne démentit pas mon

ins l'ignorance durant des années, pour-
s m'avez élevé et lancé dans la vie sous
aintenant que me voici arrivé à l'âge
ui je suis, ou plutôt qui je ne suis pas.
quelque raison pour en agir ainsi: soit.
it de vous faire une demande.

— Une demande! Un droit! N'importe, continuez.

Je m'étais attendu à une explosion de colère. Son calme couraça.

— Oui, monsieur, je vous demande de me permettre de terminer mes études à Oxford. Lorsque j'aurai obtenu un grade, je n'aurai plus à gagner ma vie de mon mieux. Il va sans dire que je choisirai un bon nom. Pourriez-vous m'en indiquer un?

M. Loraine eut un rire étrange.

— J'aime mieux les gens qui demandent que ceux qui imposent, dit-il. Retournez à Oxford, cela va sans dire. Quel nom, celui de Julian Loraine ne vous suffit-il pas? Vous avez la liberté de le porter.

— Mais il ne m'appartient pas.

— N'importe, prenez-le. Je désire que vous le portiez au moins pendant quelque temps que vous dépendrez de moi, comme aussi je désire que vous continuiez à être considéré comme mon fils. Non, — il vit à peine à l'interrompre, — je ne vous donnerai aucune raison de votre conduite, peut-être n'en ai-je pas à donner. Mais vous devez être certain que le fait d'avoir été pris pour le fils d'un riche ne nuira en aucune façon à votre carrière future. D'ailleurs, je déteste toute espèce de changement. Et maintenant, nous n'avons plus rien à dire. Vous m'avez adressé votre demande, j'y ai accédé, vous pouvez vous retirer.

Embarrassé et mécontent je me dirigeai vers la porte. J'avais réussi à me convaincre entièrement que la réclamation formulée par moi à M. Loraine était parfaitement légitime et que ce n'était pas non plus grand-peine à considérer comme un devoir exprimé par lui de me voir continuer à porter son nom en tant que fils. D'ailleurs, — il faut se souvenir que je n'étais qu'un adolescent, — malgré toute mon indépendance de parade, révéler à mes amis mon humble origine me brûlait le cœur comme un fer rouge. Descendre de la position dont j'étais redouté par M. Loraine pour prendre, dans la société, une place plus humble, c'était là une évolution que je ne pouvais envisager avec indifférence. Je ne fis donc plus d'objection au plan adopté par M. Loraine et ma vie, en dépit de son horizon noirci reprit peu à peu son train habituel.

Je puis aussi bien dire ici que le récit de M. Loraine sur ce que je sus jamais sur ma famille authentique. Qui avait été une infortunée mère, je l'ignorai toujours, tout comme les

3 IN

e e

de

ré

it é

pas

un

onse

pas

ls f

e l'a

ui l

ner

com

ons

asse

mpo

, lu

éné

à p

end

Pei

héi

ie r

anc

lom

int

quêt

vou

, la

inic

es,

uch

as i

ide

s u.

ait

tes

ISPL

s bourbonnier

gne du nom d
S'ils (les Sicil
le mouveme
ine, deux jor
n en connai
ment des Me
ns la capitale
feu de l'insu
» qu'il se di
chercher à y
alentours, c
mais en fut
avait y rentr
essine à Pale
parole, d'ann
pédition diri,
on avait don
nents. Cela
isans du rég
espérances

'alermo du
ient pas pr
action en cor
er l'insurrec
t La Farina
e Cavour, av
ilité d'une ré
nais il ne ec
lui, à son us
Cavour hom
aient, Cavour
t, discernait
irer des éven
». Mais il re

parti mazzinien, il se préoccupait, lui, ministre, du danger d'une révolution, même unitaire, suscité par des républicains déclarés. Ses craintes ne cessèrent pas, et le grand mérite de laisser faire bien des choses, fut de son maintien l'Europe craintive et soupçonneuse, de ne pas prendre en main la direction des affaires, et, d'après l'expression de Crispi, de *diplomatie*.

« Croyez-vous, disait Crispi à la chambre le 1883, croyez-vous, messieurs, qu'autant l'honneur de l'illustre comte de Cavour, bien qu'ils n'aient pas eu la veille, n'aient pas rendu de grands services, ont modéré notre impatience et peut-être en ont-ils fait une action téméraire et insuffisamment préparée, l'abîme et que la constitution de l'unité nationale. Je dirai plus, messieurs. Si la révolution avait été soumise à un frein, peut-être n'eût-elle pas eu l'Europe; peut-être n'aurait-elle pu se développer. »

Paroles très justes, très sagement inspirées, aussi, dans la bouche d'un homme qui n'avait pas, sinon de Cavour lui-même, du moins de ses amis et clients.

..

Mais au moment où nous sommes encore absorbé par d'autres devoirs et par d'autres obligations, un homme d'état, obligé à un labeur de chaque jour, une diplomatie soupçonneuse, les intérêts du moment ne fallait pas risquer de compromettre les intérêts dans l'Italie centrale. Que l'on ajoute à cela qu'on ne connaissait pas du tout que la Sicile notamment était pour lui une affaire, pour ce qui la concernait, il était obligé de se méfier. Pour comble de malheur, sa confiance était mal placée, et l'on comprendra comment elle était d'œil, dans la circonstance, semble moins assurée. On lui avait fait croire que la réaction sicilienne aurait été étendue, pressant, chique et annexionniste, guidé par des hommes

REV

o g
gur
isp
es
es v
aur
ssé
uite
arg
fou
arra
qu
qu

eul,
un
re c
et l
s G
cio,
—
t le
uit
urs,
atit
cir
re,
e di
tion
liff
r, p
s qu
mas
uit q
act
un
t, a

REVUE INTERNATIONALE.

moment un schooner anglais
approche à portée de la vo
z-vous ?

a.
ires avez-vous laissés dans l
learners !

redonne la joie aux garib
palanza, barque de pêcheur
terroge le patron ; lui aussi
es troupes dans la ville ?
parties hier.

uve la flotte ?

irection du levant.

nces étaient plus favorables qu
li donne ordre à Castiglia d
ivre aussi rapidement que p
sur Marsala.

ents de la croisière napolitai
rochaient rapidement. Mais i
l'expédition.

∴

heure de l'après-midi lorsque
ient dans le port de Marsala
jà à portée de canon et qui se
aldi donna aussitôt à Crispi
endre possession de la ville.
à des compatriotes, et il lui
ut fait pour le succès de l'a
des Mille à toucher le sol de
e cinquante carabiniers de l
s'en empara. Son principe ét
ts, en organiser de nouveaux
sa qualité de commissaire civ
sous-chef d'état-major, le co
ement commença aussitôt. P
marins du Bourbon ? Fut-
t les deux bâtiments anglais q
n pour ne pas endommager



flaient, se frisaient, reverdis-
grisâtres pulvérisés à demi
avec d'opulentes cassures de
les liserons laissaient la pluie
lanches, les entre-choquaient
et en cascades sur les plantes
sortaient ravies de leurs cas-
sur le sol détrempé en levant
t. Et l'homme, que faisait-il
tête nue au beau milieu du
rents sa chevelure, son front,
oyait à l'averse des claques-
oulevait un pied, puis l'autre
danser; par moments il se-
ent par trop remplis d'eau,
loyée une ballade populaire,
ux paroles, tant il était oc-

s noisetiers au noir feuillage
assage à une fine tête de jeune
soie rouge s'était entortillé
l'on voyait paraître à inter-
s'efforçait de dégager l'étoffe;
niquement à provoquer une
ache proéminente et des ra-
entourait la tête de la jeune
ant les yeux; de là un brusque
oyeuse au milieu du feuillage,
se rosace de plis sous le men-
entin, avait une expression
avait guère tarder à dégéné-
nts souriaient déjà. Sur ces
us l'averse fit tout à coup un
cramoisi, le visage, les grands
averte de surprise: aussitôt
attitude et il glissa un regard
personne inondée. Mais au
branche emprisonnée eut un
il le pan cramoisi et le fin
série de craquements se fai-

Les sorbiers étalaient superbement leurs scarlates. Le ciel était d'azur et la forêt bleue, tant le regard arrivait loin entre les arbres. Plus est, tout cela allait bientôt disparaître. Le ciel bleu, le plein air allaient devoir céder aux tapis et aux jacinthes. Aussi le comte, parti avec sa fille pour profiter des derniers jours de leur villa Trafalgar en voiture, le bailli et descendaient à pied vers le

Il était un admirateur de la nature. La nature, avec ses mérites tout particuliers, elle constituait le sens de l'existence. Le conseiller de justice défendait contre les incursions de l'art; il n'y avait autre chose qu'un coin de nature dans les jardins dessinés d'après les lois d'un style qui imitait positivement une nature en démente. Dans la nature, il protestait. Il n'y a pas de style dans la nature, dans sa sagesse, a fait la nature naturellement naturelle. La nature est libre et saine; mais la civilisation, étant entrée dans le monde de l'homme, est devenue peu à peu et s'est égarée infiniment mieux valu qu'on pût s'en faire autre chose. Personnellement, le comte n'avait pas demandé mieux que de se vêtir de la nature, de se faire du produit de sa chasse, passant les jours à la recherche des bécasses, des perdreaux et des sangliers. Selon lui, l'état de nature était la seule sagesse.

Le conseiller de justice et sa fille descendaient vers la mer scintiller entre les rameaux dénudés du chemin près du grand peuplier, elle se sentait dans son immensité, avec ses vastes plaques d'eau comme un miroir, ses languettes d'eau bleue d'acier, ses larges ceintures alternées, les rayons du soleil reposant sur les vagues. Le regard, cette vaste étendue qui l'entraînait bon gré mal gré le long des côtes, des courbes largement arrondies, des caps, puis doubler des caps encore verdoyants,

use en criant « coucou ! » et

justice d'un ton interroga-

rdu soudain leur expression de jeune fille. Il devint très sûr agencer une phrase quel- se mit à parler du bateau, tout à fait à son service.

qui ramera, dit la jeune per-levées par son père: si cela il s'entendait fort bien aussi en prenait fantaisie. Tout en gens eurent soin de donner gme. Puis ils s'embarquèrent once du rivage avant que la b et eût trouvé le loisir, de

s que vous étiez plongé dans moment où je suis venue et vous forcer à mettre à

dire. Savante! c'était l'*Hts-argent et de la Belle Mague-*

le espèce ne sont jamais par la roue d'or, par exemple,

un de ces titres.

s à droite, je vous prie, aumb. Non, je comprends que sans dire. Ce ne sont point livres qu'on achète aux foi-

jours des livres de cette

coup de livres, somme toute; les histoires d'Indiens!

ANT DE LA NATU

rent? Naturelle
s. Et pour être
rmi les jeunes,
, rien au-dessus
ceux qui n'acco
le la famille roy
pas vu plus d'un
voir le visage
faction devant t
in de franche ga
tout simplement

beaucoup à la po

de.
me laissez-vous

cela si joliment

mpliment que v
s assure, repart
r tout à fait of
t s'étant levée
bras sous le sie
ertain point da
s'était passé.

urent pris le
le promenade. L
orêt et eurent l
nière. Rien n'éta
les liserons dan
uelques-uns. Il
eines de ces lia
r'en voulais pas
et laissant tom
es avoir cueilli
e baissa et se m
qu'il l'aidât et l
ndant et la reg
avait commencé

tenait de ses deux mains
de.

s'écriait-elle non sans
te qu'il lui narrait, dans
semblait le narguer en se
es. Ainsi mis en demeure,

a grotte où se cachait le
it précisément de déjeu-
ayeur.... Puis s'interrom-
onter la fin de l'histoire!

vers lui.

nuie, dit-elle.

se poursuivit Axel. J'ai
faudra pas vous moquer

moi qui vais vous dire....
malissado tout auprès: si
e saute avec votre refus
et jamais vous ne me

le sourire s'évanouir sur

Alors elle murmura bien

s'enfuit, tandis que les

bientôt rejointe.

il l'entourait de ses bras.
ade, embrassa sa fiancée

milieu des soins qu'il pro-
fils du bourgmestre pré-
t de civilisation pour que
tions quelconques.

DE LA NATURE.

les plus divertis
arts opposés, leur
pour, croirait-on.
entre eux comme
elle insignifiante si
te l'affaire n'est-e
quoi qu'il en soi
que de les enten
ngements au préa
nencent par crier
à ce jeu ; dès qu'il
eux lance dans sa
premier mot et l'a
aire, qu'il ne pens
continueront à pe
ment des opinion
s.

donc fait ?

individus. Il suff
persuadé que dés
s rien de remar

a vers Axel et sa
le regarda au fon

ce Karlsen, dit-il

si mignonne ! mu

latant soudain, c
toi d'une façon
sur ma parole ! C
rai ? Tu n'est pas
noi, tu m'as donné
sienne au diable, t
qu'au dernier jour
de la tête en levan
'étant remplis de

cha contre sa poitrine et lui, l'entourant
rs elle et lui mit un baiser sur le front.

Le soir venu, Axel accompagna le conseil
ence, car ce magistrat avait reçu des i
aient à entreprendre sans délai un voya
vait se rendre le lendemain matin chez u
ès d'elle jusqu'au retour du conseiller.

Lorsqu'il eut mis en voiture son futur
regagnant son logis, se disait qu'il ne re
sieurs jours. Comme il pouvait passer pa
urait, il choisit ce chemin de préférence à
ague rue étroite et assez peu fréquentée, i
n, un chien solitaire aboyait au fond d'une
maison, Axel s'arrêta et leva les yeux v
uit sombre, sauf une des mansardes où la
rayon d'argent, et les carreaux blanchis d
jouaient quelques pâles reflets de la flamm
ond étage, un faisceau de planches sort
rte. Les nuages couraient au-dessus du to
rage. Les croisées des deux maisons vo
lairées.

La vue de cette habitation plongée dans l'
ndément Axel; il demeurait là immobile su
isi d'une impression de désolation et d'aba
des fenêtres ouvertes cliquetaient en bat
s, l'eau du dégel coulait le long des chéne
ent monotone, de temps en temps de pe
ollie, presque liquide, glissaient du toit et
pavé avec un son creux et mou. Le vent
long de la rue déserte. Oh! cette maison n
ntit des larmes lui monter aux yeux, sa po
us le sentiment confus qu'il avait quelque
-à-vis de Camilla. Puis par un écart sou
lèrent vers sa mère et il eût donné tout
ir poser la tête sur ses genoux et y pleu

Il resta longtemps ainsi, une de ses ma
ent contre la poitrine, jusqu'à ce qu'une v
and trot, il se mit à la suivre inconsciem
er chez lui. Il lui fallut frapper à coups redou
vrir. Lorsque la porte eut cédé enfin, il n

à quatre en chantonnant, se jeta sur son canapé et prit un roman de Smollett, où il se plongea, non sans s'égayer à maintes reprises, jusqu'après minuit.

Enfin le feu étant éteint et la chambre glacée, il se remit sur pieds et se donna du mouvement pour se réchauffer.

En allant et venant à grands pas, il s'arrêta devant la croisée. Le ciel était si clair d'un des côtés de l'horizon qu'il se confondait presque avec les blancheurs des toits couverts de neige ; du côté opposé traînaient quelques grands nuages allongés, éclairés par-dessous d'une étrange lueur rougeâtre, une lueur incertaine, ondoiyante, une sorte de nébulosité pourpre enflammée. Axel ouvrit la fenêtre brusquement : c'était le feu, un incendie, dans la direction de la demeure du conseiller. Il ne fit qu'un bond jusqu'au bas des escaliers, le long de la rue, enfla de toute sa vitesse une rue de traverse, puis une autre, courant toujours devant lui et ne voyant rien, jusqu'à ce qu'à un dernier contour il aperçut distinctement la lueur enflammée. Une vingtaine de personnes descendaient la rue au pas de course isolées ou par petits groupes. En passant les uns près des autres, on se demandait où était le feu. A la raffinerie, disaient les uns. En entendant cela, Axel, toujours courant à perte d'haleine, se sentit le cœur allégé d'un poids énorme. Il traversa encore une ou deux rues, la foule croissait à vue d'œil et on parlait de la fabrique de savon. Cette fabrique était juste en face de la maison du conseiller. Axel courait comme un fou, il ne lui restait plus qu'une rue de traverse à franchir, seulement elle était bondée de monde. Des hommes bien mis, au maintien calme y coudoyaient des vieilles en haillons échangeant des observations larmoyantes, les poings sur les hanches ; des groupes d'apprentis et d'ouvriers vociféraient et gesticulaient, des filles trop parées chuchotaient entre elles ; des manœuvres, blasés par la misère sur les souffrances humaines, se tenaient là les mains dans les poches et faisaient assaut de traits d'esprit ; puis encore beaucoup de buveurs, les uns à la phase de la stupéfaction passive, d'autres à la phase agressive de l'ivresse, et des fiacres qui ne pouvaient ni avancer ni reculer, et des agents de la sûreté publique impuissants à calmer la bagarre. Axel se fraya un min à travers cette cohue au prix d'efforts inouïs. Enfin, au moment où il atteignait le coin de la rue, une pluie d'étincelles vint lentement sur sa tête. Plus il avançait, plus les étincelles ombrageaient l'atmosphère ; de çà et de là de la rue, chaque vitre

était un foyer d'incandescence, la fabrique brûlait, la maison du conseiller et la maison voisine brûlaient aussi. Partout de la fumée, des flammes, l'égarement, les cris, les imprécations, des tuiles ardentes précipitées du haut des toits, et les coups de haches retentissants les madriers volant en éclats, les vitres qui se brisaient avec un cliquetis sec, l'eau lancée à larges jets pressés qui sifflaient, grésillaient, clapotaient à l'accompagnement sourd et régulier du sanglot machinal des pompes. Au travers d'entassements de meubles, de literie, d'un entrelacement d'échelles, de casques noirs, de boutons brillants, de visages éclairés d'étranges lueurs, de poulies, de cordages, de toile à voile et de mille engins indéfinissables, Axel se lança vers la maison, franchissant tous les obstacles d'un élan invincible.

La façade était violemment éclairée par les jets de flammes venant de la fabrique incendiée, la fumée s'échappait en minces panaches entre les tuiles de la toiture et sortait en tourbillons des fenêtres ouvertes du premier étage; au dedans du bâtiment, le feu bruissait et crépitait; on entendait comme des mugissements sourds sur lesquels se détachaient par saccades des roulements, des craquements, puis tout finissait en un épouvantable effondrement; la fumée, les étincelles, les flammes s'élançaient en gerbes énormes de toutes les ouvertures, et le feu s'était à peine mêlé à l'air extérieur que ses langues ardentes doubleraient de force et de clarté, leurs craquements se faisant encore plus avides et plus furieux. C'était presque tout le plafond du premier étage qui venait de crouler. Axel saisit des deux mains une énorme échelle de sauvetage appuyée contre un des murs de la fabrique qui n'avait pas encore pris feu. Il parvint à la maintenir un instant en équilibre, puis elle lui échappa et alla tomber contre la maison du conseiller de justice, enfonçant une des fenêtres du second étage. Axel franchit les échelons en un clin d'œil et pénétra par la croisée enfoncée. Au premier moment une fumée épaisse l'obligea à fermer les yeux, et la vapeur âcre, étouffante qui se dégageait de la charpente carbonnée partout où l'eau des pompes avait pu atteindre, lui coupa la respiration. Il était dans la salle à manger. La paroi qui séparait cette pièce du salon était tombée presque en entier, le salon formait une vaste fournaise ardente, des jets de flamme s'élançaient du rez-de-chaussée parfois jusqu'au plafond, les quelques planches qui étaient restées en place quand le parquet s'était effondré brûlaient en donnant une flamme claire, presque blanche avec des re-

lignes de feu se pourchassaient sur la tenture se recroquevillaient par bouillons enflammés et allaient s'abîmer dans l'air, tandis que d'agiles flammèches dorées et léchaient les cadres au bord de la fournaise en s'accrofondant. De violents courants d'air montaient du fond de cette fournaise au visage. La paroi qui lui faisait face, craqua à son tour, laissant le rempart de Camilla; du côté où se trouvait la cloison tenait encore. La chaise se brisa; Axel sentait la peau de son dos que ses cheveux frisottaient. Tout à coup, glissa le long de son épine dorsale, entre le sol: c'était une poutre qui se brisa. Il ne pouvait faire un mouvement plus en plus difficile et ses tempes se couvrirent d'eau dirigé sur la muraille de face, en bouillonnant un peu à sa base se concentraient dans le désir fou de ces gouttes fraîches, de ces gouttes glacées qui à profusion pussent rejaillir jusqu'à lui. Un gémissement qui partait du bord de la muraille, quelque chose de blanc qui se mouvait, de Camilla. C'était elle. Elle était en mouvement machinal des hanches, de ses tempes. Bientôt elle se releva au bord de l'abîme enflammé. Un moment ses bras pendants le long de son corps, sa tête branlante. Lentement, très lentement en avant, ses beaux cheveux d'une vive flambée les eut dévorés et elle disparaissait dans les flammes. Elle était courte, profonde, impétueuse comme un feu, faisant en même temps un violent et épouvantable précipice. Mais la chaise ne bougea; ses mains passaient et repassaient sur le rebord de la muraille, enfin elles s'y cramponnèrent et le malheureux se mit

nt les haies,
 hurlaient en
 uva soudain
 du bien, on
 vant la réa-
 ne sorte de
 muait quel-
 lelle qu'elle
 épaisse buée
 n loin d'elle
 ure sur une
 mmes, cette
 rassée pour
 a les laissa
 un coup de
 s lents.

an et courut
 is. De temps
 t en sa mé-
 laient les té-
 eux ne pou-
voulait pas
 s bras levés
 terribles fus-
 longtemps il
 ment sur la
 rût pour se
 ixité de son
 foule flotter
 de fantômes
 cœur même
 . loin, faible-
 a avant qu'il
 e, immobile,
 uvant peu à
 avait éprou-
 se viendrait
 oisse l'avait
 a calme pro-
 isparu, mais

Donnez-moi vos avis,
 Vous prie,
 Vertis !
 Sincère
 Et les dire que les faire.
 Amours,
 Et trahies
 Servies,
 Mais ! ont changé mes beaux jours !
 Et femmes,
 Et nouveaux,
 Et égalier les travaux
 Et ces dames,
 Et cent heureux rivaux.
 Et j'ai fait pour mes belles,
 Chevaux
 Et par vaux
 Pour elles ;
 Plus
 Et j'ai perdus.
 Et guère
 Et. Dans le métier galant
 Et l'esprit reste enfant.
 Et, chacun pour son affaire
 Et compliment,
 Et le corps pour se refaire.
 Et voir mon oncle et mon père.
 Et ants
 Et longtemps cherché fortune,
 Et Lune
 Et sens ;
 Et une bouteille entière.
 Et chez vous
 Et les sots de la terre
 Et manque à tous les fous.

, il s'ouvre, il se resserre,
instrument.
ma jeunesse,
que ma maîtresse.
ez le bonheur,
in cœur.
out, partout on s'en amuse,
eu,
temps on l'use ;
a finissent en tout lieu
t trop peu.
ne Helvétique,
de la terre et du ciel.
t physique,
ssentiel,
point unique.
aimer,
n intérêt
que j'aime
armer.
ergère,
généreux
lui plaire,
les deux

use de Voltaire.

te et savante et profonde
t cœur
que j'aime cet auteur !
l a le plus grand cœur du monde.
ntemps j'ai vu passer la fleur,
me parle encore.
ur quand l'amour me décore,
trop d'honneur.
is, quels destins sont les vôtres !
is grandeurs,

Qu'on serait heureux si les co
Étaient faits les uns pour les
Aimable chevalier, vous chant
Vos victoires, votre empire,
Et dans vos vers heureux con
C'est votre cœur qui vous inspi
Quand Lisette vous dit : « Rod
Sur l'heure elle l'éprouve et d
« Il eut plus de valeur
Quand il était homme d'église.

Sur le même par M. de Voltaire

Mars l'enlève au sémi
Tendre Vénus il te se
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec H
Il fait tout ce qu'il ve
Tous les arts sont sou
De grâce, dis-moi, ma
Ce qu'il sait faire ave

LITTÉRAIRE FRANÇAISE

et politiques. 1° Histoire: Fustel de Cou-
tiques de l'ancienne France, tome III* -
Arc - Ernest Daudet: Histoire de l'émigra-
ociété du Consulat et de l'Empire. — 2° Cri-
ie. Joseph Reinach: Études de littérature et
s: Notes contemporaines - Lavisso: Études
e politique: L'État moderne et ses fonctions

sure critique, cette chronique littéraire
e jadis dans l'excellente *Rivista europea*
avons conscience de servir au rappor-
et en étudiant les meilleures productions
ains, nous aurons souvent l'occasion de
sistante entre la France et l'Italie, sym-
llir l'expression chaleureuse sur les lè-
imon et de cet admirable Fustel de Cou-
dre si prématurément dans la tombe au
iveau chef-d'œuvre.

re, à la fin de l'hiver, j'analysais, ici
e de son grand ouvrage, je savais que
ien étaient comptés, mais ce qu'on igno-
rvincible persévérance avec laquelle cet
qui se sentait frappé à mort, poursui-
at ses retraites alternatives à Arcachon
consolation de corriger de sa main dé-
on troisième volume et il laissait dans
allait pour conduire son travail jusqu'au
e; le temps lui a manqué malheureuse-

ment pour pousser cette œuvre, jalons sont posés et ils aideront langes à continuer pieusement so il le comprenait les deux volumes *pire romain* et aux *Invasions*, dier le *Bénéfice*, peut-être même *carolingiennes*.

Aucun de ces livres n'est comparable de même du volume sur l'*Al l'époque mérovingienne*. M. Fustel les derniers jours de sa vie à deva la méthode du maître, sa habitudes, sa langue ferme et vig fidèle jusqu'à la fin à la devise « sumer sa vie scientifique tout ex

Pour rendre compte dignem aurions donc à chercher avec l'a les premiers siècles du moyen-âg possédé; quelle idée les hommes quels droits ils y attachaient; pa les mêmes hommes qui possédaier les tenanciers et quels droits le ture de la propriété, les divers entre cette propriété et les tenu soin de connaître pour comprendr comprendre même leurs instituti

Une pareille tâche est évid l'espace limité que la *Revue* veu vrons nous borner à indiquer som si nombreux où Fustel de Coulan sujet, a fait jaillir la lumière sur riques. Nous citerons d'abord un rias tranche en deux mots, lorsqu'i concession de l'État qui retenai moitié de cette affirmation ne sa historiquement et doit être rejet *minium*, M. Fustel de Coulanges fait mention dans aucun document de Gaius ne saurait s'y appliquer indirectes dont il montre le néan

était un profit sûr et dépassait sans doute ce que la terre eût donné. Il arriva donc que la terre prit consistance parce qu'elle amena la réunion des deux parties.

Tout en résolvant avec son habituelle méthode, M. Fustel de Coulanges prodigua de piquantes études sur chacune des institutions de la campagne, depuis le colon proprement dit jusqu'à l'alleu libre que sa condition de métayer avait amené à une situation à peu près analogue. Mais il s'est réellement surpassé dans cette portion de son œuvre, le droit mérovingien sur la terre, et nous devons à son labeur sur lequel ses devanciers ne nous ont rien apporté jusqu'ici. Ceux-ci avaient imaginé sans motif que les terres s'étaient, à leur entrée en Gaule, emparées par les Francs et se les étaient partagées entre eux par la suite. En conséquence qu'il y aurait eu, à partir de cette époque, une catégorie de terres nommées *alleux*, avec ce qui appartenait à des guerriers francs. Les textes ne justifient pas ce que le terme d'*alodis* dégénéré plus tard en *allod* tout simplement le synonyme du mot *hereditas*. Les Romains tels que Vigilius et Reolus mentionnent les *forêts* « qu'ils ont de l'héritage de leurs pères » et nous voyons, au temps même de Clovis, les évêques rappeler que son père Eleutherius et sa mère sainte Clotilde ont eu de l'héritage de leurs pères. Il y a plus, car les Francs ne se sont jamais établis partout et c'est dans cette province que le mot *alodis* a été le plus employé.

Les érudits français et allemands avaient vu ce point, mais c'est à propos de la prétendue découverte qu'ils ont fait preuve de la plus incroyable ignorance. Autant les documents sont incontestables en faveur de la propriété privée, et convaincus les théoriciens de la communauté, que toutes les lois et les milliers de chartes confirment le système. Mais ils disent avoir découvert, dans quelques lignes dans sept ou huit chartes, la preuve de la communauté. Ils soutiennent que c'est si affirmatif et sont si sûrs d'eux-mêmes,

et à son inspiration et, tout en écartant plus d'une fausse légende, il fait largement sa part au surnaturel et il ne craint pas d'écrire dans sa préface ces mots si caractéristiques : « Dieu n'inspire que ceux qui le cherchent et Jeanne cherchait Dieu. »

C'est qu'aussi, dans les dernières années de sa vie, Blaze « cherchait Dieu » pour lui-même ; peut-être, comme la douce héroïne de Vaucouleurs, pensait-il entendre « des voix » à de certains moments, et ce mystique improvisé était désormais en mesure d'offrir un pieux hommage à la vierge surnaturelle :

A celle qui vengea le trône et la patrie
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits...

Il nous retrace avec sa verve habituelle, avec une éloquence et une chaleur de cœur qu'on ne lui connaissait pas, les jours d'ivresse et les angoisses de la prison, et nul mieux que lui n'a montré le rôle prépondérant qu'a joué la pucelle dans le rétablissement des affaires du royaume, comme dans le grand réveil de la nation, ni mieux constaté la mauvaise foi et la bassesse de ses ennemis et de ses calomniateurs intéressés. Mais je recommanderai tout spécialement à mes lecteurs les pages de la fin, où l'auteur racontant l'histoire scandaleuse des trois pseudo-pucelles qui parurent successivement après le trépas de la vierge immortelle, réfute par anticipation un livre infâme composé récemment par un fanatique ennemi de Jeanne d'Arc.

Cette fille du peuple qui porta les premiers coups aux envahisseurs anglais et ouvrit la voie aux Dunois et aux Richemont assura par cela même un long regain de prospérité à la royauté française, et il nous faut franchir une période de près de quatre cents années pour aboutir à l'effondrement de la maison de France, au déclin de cette famille illustre dont les membres survivants parcouraient en 1793 toutes les étapes de l'exil, de Coblenz à Turin ou à Venise, et de Vienne à Mittau. L'histoire de cette lamentable odyssée avait déjà tenté M. Forneron, et M. Ernest Daudet, le chercheur ingénieux, a su recueillir une moisson nouvelle dans un champ qui semblait épuisé.

Pourvu, comme il l'était, des papiers inédits du maréchal de Castries, du marquis de Larouzière, du duc d'Harcourt et du ministre Calonne favori du comte d'Artois, il nous fait pénétrer dans les plus obscurs recoins du morne château des Tuileries et nous assistons, grâce à lui, à la lutte sourde et désespérée du pauvre

Louis XVI contre des frères et des cousins dont les menées ineptes achevaient de le perdre. Puis quand la guillotine a achevé son œuvre, quand le roi et la reine sont descendus dans la tombe, et que le petit Dauphin épuisé par les mauvais traitements du cordonnier Simon a disparu à son tour, nous suivons, dans leurs interminables pérégrinations, des prétendants légers et orgueilleux vivant d'aumônes et gaspillant noblement leurs ressources dernières.

Ces récits anecdotiques ne constituent, si l'on veut, que l'envers de l'histoire, mais ils nous offrent à chaque instant de bien pathétiques péripéties, et l'on ne saurait voir sans émotion, le général Dumouriez contraint de fuir presque au lendemain de ses plus beaux triomphes, mettre au service de la légitimité son épée déshonorée et son goût pour l'intrigue. Au cours de son travail qui n'est point achevé et sur lequel nous aurons à revenir, M. Daudet aura du reste bien souvent l'occasion de constater la fragilité des choses humaines et nous pouvons prédire un beau succès à ce premier volume qui se termine par un choix si intéressant de lettres publiées pour la première fois et qui portent la signature du comte de Provence, du comte d'Artois, de Gustave III, de MM. de Calonne, de Castries et de Breteuil.

Tandis que M. Daudet s'appliquait à mettre en pleine lumière tout un côté de l'histoire révolutionnaire que M. Thiers avait laissé dans l'ombre, un brillant professeur de la Sorbonne déjà connu par ses travaux sur l'époque impériale, notamment par ses belles études sur les *Mémoires du maréchal Davout*, M. Ernest Bertin, a voulu combler à son tour les grandes lacunes qu'on peut signaler dans le monumental ouvrage sur le *Consulat et l'Empire* dont l'immortel auteur, maître souverain en stratégie et en diplomatie, a passé dédaigneusement sous silence les vicissitudes de la littérature et de la société françaises. Les éléments de ce travail supplémentaire ne faisaient pas défaut, et M. Bertin a su les condenser et les exposer avec la précision et la verve éloquente d'un Macaulay.¹

Après avoir extrait la quintessence des admirables essais de Sainte-Beuve sur Fontanes, Chateaubriand et leur groupe littéraire, il a compulsé avec soin les beaux livres de M. Bardoux sur M^{me} de Beaumont et M^{me} de Custine, feuilleté d'une main prudente les agréables et suspects mémoires de M^{me} de Rémusat, en les contrôlant par la correspondance de cette femme spirituelle et médi-

¹ *La Société du Consulat et de l'Empire*, 1 vol. chez Hachette.

IRE FRANÇAISE.

tres figurants
si sur le vif la
uses journées c

teurs quand m
constater dans
qui s'opéra dar
nelle d'un m
s intellectuelles
ent inoculées, -
le *René*. Ainsi c
le l'âge précéd
ses qui ont bou
plus l'unique l
une exaltatio
les sens; elle
irréalisable id
ristesses.... Ain
avec le temps
capable de tou
s erreurs.... »
est pleine de fin
encore dans ce
t si prodigieux
n qui apparten
voir fourni un
M. Thiers, le d
iant et les spirit
ion pour passe
nt de ne pouvoi
sonnage que le
tincelant que j'
ir. Je ne ferai c
ambetta qui se
naturellement
pu'applaudir, en
cette Allemagne
aimait, et rend
es douces rémi
pose avec un

mais ses instincts de polémiste ne et c'est avec une antipathie marquée du Coulanges et de M. Thureau-Daniou lui il y avait un antagonisme de comme ses amis Spuller et Gambier affirmer que l'histoire de France ce qui lui déplait dans MM. Fustel de Coulanges et des historiens, dont il reconnaît d'ailleurs tant, ne sont pas susceptibles d'être parce qu'ils voient les événements au-dessus de la vérité et comptent quelque chose. Son indignation n'est que M. Thureau expose des « faits *prêtés*, parce qu'il enregistre les navigations les plus compromettantes et donner libre cours à sa fougue juvénile, des mots qui ne prouvent rien, et n'est un grave écrivain dont le seul tort est de liquider la liberté dont ils jouissaient de M. Thiers. Mais M. Reinach vient de quitter le bureau de la chambre des députés, la presse, et le moment approche où ils n'oseront plus se permettre ces attaques au présent sur le dos du passé.

La *République française* n'est pas une maison qui sert de quartier-général à notre urbanité traditionnelle. On ne va pas dîner de la rue des Prêtres ou circuler avec quelque membre de l'Institut. Ce cénacle qu'il convenait de dissoudre, l'Académie française, fort nombreux en mortels, il en est trois qui ont le droit de siéger : MM. André Theuriet, Picot et il n'y a que deux sièges à occuper. Quelle grâce enlaçante M. Picot, candidat gênant. Il commence par parler de briand et à Vigny, ces deux grands écrivains que l'esprit de corps leur faisait :

« Certes, je serais embarrassé d

TURE FRANÇAISE.

supérieur à *Pêcheur d'*
exceptionnel, si à part c
it pour l'auteur de n'ê
aucun desquels il ne sai
érie n'a pas l'air décom
fait hétérogène. Imag
regretteriez-vous qu'il r
lis tigré, pourpré, hiéra
ue j'adore, direz-vous.
voue même que c'est
pas cette fleur; elle se
le croît... » — Et nous
Non pas sous la coupol
très loin, au large, su
veille solitaire, à l'heure
que nous ne connaisson

s satisfait il sera difficil
bien comprendre l'histo
e aussi un article qui d
où M. Desjardins, avec
explique pourquoi il insc
e sa liste. Moi, je tiens
deux fauteuils je ne dés
des Débats.

sur quelques bons livre
ix *Essais* de M. Paul D
à la chronique procha
plus aujourd'hui que
gogie et à l'économie p
avisse, le piquant auteu
Le brillant historien a
faire connaissance aux
n pédant et on l'écou
mo sua, c'est-à-dire pc
est un des plus illust

il, que je n'aime point l
ieux locataire, ni par u
persuade que, pour être

« misérablement contre M. Lavis-
 se, ne se sépare qu'à regret, et je vais
 faut au gendre de mon ancien maî-
 conomiste Leroy-Beaulieu au sujet
 « recueillir un éloge des plus flat-
 du fameux ministre Magliani. Mais
 qui se rient de mes appréciations
 es livres s'enlèvent chez l'éditeur
 temps de proférer sa sentence, et
 lectrique entre l'auteur et le pu-
 ra certes pas moins populaire que
 », — on les compte en Europe par
 it à souffrir de cet affreux fléau
 », » voudront observer avec lui les
 d'une maladie dont le remède ne
 s que par les électeurs. En France,
 qu'en Angleterre, aujourd'hui, les
 ent à se multiplier et rendent cha-
 e des actes du pouvoir. Nulle cour
 suffire et, multipliant ses subven-
 t moderne arriverait à supprimer
 et toute liberté politique. Comment
 une grande partie de la popula-
 aires et que, à côté de ceux-ci,
 yens attendraient à leur tour de
 ouragements et des faveurs sans

it bientôt avec la liberté politique,
 t prenant dans leurs engrenages
 par les lasser ou les briser. C'est
 llement, certains docteurs veulent
 acheminent par des sentiers dé-
 . Or, le collectivisme partiel ou le
 legrés divers, la déchéance de la

iteur, « on se flatte vainement de
 pas rétrograder, que, grâce à l'im-
 aissance acquise appartient à l'hu-
 rien ne prouve que cette confiance

1

.

:

l
n
v
c
f
M
P

ALLEMANDE

est¹ sont attristantes à lire. Elles
de regrets, — mais jamais comme
misme n'est point ici une phra-
dire ainsi, un pessimisme dépen-
est en exil, Wagner n'a pas de
oie à Weimar n'ont rien de rhé-
e de publication future. Ce sont
n'le hasard, disant son âme dé-
, et ses banqueroutes et sa pro-
ces volumes mieux que dans le
les lettres de Flaubert, de déso-
point de vue artistique, de petite
ou esthétique, elles restent in-
chologique. On y trouve avec ses
diabolique désir de succès, comme
ses ou sincères, et son éternel dé-
point écrite pour un public quel-
ret de billets si intimes qu'on les

es nous voudrions établir d'abord
s ont été écrites, en notant, che-
rtout digne d'intérêt, puis esquis-
re la 36^e et la 48^e année, — les
1849 et les dernières de 1871. Il

r und Liszt. Zwei Bände. Breitkopf

ngées, des paroles dites; au dernier squ'à présent, écrit-il, dans l'intérêt rincesse m'a fait une si belle impres- eux de la gâter. » Daté avril 1851. e plan de Bayreuth et des représen- déjà énoncé en 1851 dans la fameuse . La réalisation ne devait venir que déjà l'exil lui est pénible; on parle n, Liszt dirigerait: Wagner insinue r *incognito*, et cette idée que je trouve a souvent, — ou bien il songera sérieu- eoisie suisse, pensant lever ainsi son s Liszt l'en dissuadera strictement, e Saxe le surveille et combien ses mentés. Jusqu'au grand projet inexé- les autres, exposé avec détails dans 59 — de constituer une association de .llemagne en but de lui fournir une trois mille francs pour le laisser tra- années qui lui restent à vivre: « J'ai r un avenir de dix années. »

ssement son activité reste prodigieuse. hétiques: *L'art et la révolution* (1849), 850), *L'opéra et le drame* (1850), *Le* A ce propos, demandons à Wagner qu'il pensait des esthètes: « Mon cher pour toutes ne me demande plus de es, je ne peux plus écrire. Naguère, ce : d'exprimer dans un tout complet mes ; maintenant, et pour cela sans doute, ire des communications inutiles. Tu s aussi, et comme tu en es la preuve a ne s'explique pas. Or, maintenant je t l'explication. » Ailleurs: « Je ne peux e la théorie et celui-là n'est pas mon de nouveau sur ce terrain que je dé- tous les Y qui ne savent rien faire t philosopher sur l'art, et Dieu sait ond, c'est le mot de Goethe: *la théorie* ter ces paroles significatives afin de

ysique et à ma santé morale, — sur-
 s naturellement agité de sentiments
 années, les plaintes deviennent plus
 In 1853, Wagner supplie Liszt de lui
 tion pour quatre semaines, et comme
 même à Weimar, il ajoute: « Bonne
 ôme. Ce lamentable héros ne me sort
 ours: *Ah puisses-tu trouver la déliv-*
! Et aussi: Et pourtant la délivrance
nme pâle! Et j'ai perdu même cela!
 pour moi? — si ce n'est la mort!
 irais dans la tempête de la mer, mais
 le. — Vraiment, je voudrais mourir
 Lis bien mon nouveau poème, il con-
 du monde. Donc, c'est pour les Juifs
 ue je le composerai prochainement,
 it, pour eux seuls. Halte! ma lettre
 en plus sauvage. — Donc brisons là.
 unique, mon grand cœur. Porte-toi
 main lorsque tu feras jouer la *Bal-*
 issis sur mon canapé, tout solitaire,
 lampe et je méditerai sur mon grand
 raché de ce monde de misère. Oui,
 tient encore droit. » — Ou bien, la
 ent de lettre: « Cher, cher Franz,
 s: tout est gris, gris. — Je prendrai
 lans toutes ces grisailles, comme une
 sur ton chapeau gris. Tu le vois, je
 le mauvaises plaisanteries pour sortir
 d'âme. La solitude, la solitude, oh
 uis que tu es parti! » — Ou bien en-
 s datées de 1854: « Avec ces soucis
 est revenu. Mais pendant le travail
 le mauvais temps semblait être parti
 délicieusement soulevé et délicieuse-
 silencieux de contentement intérieur
 endrement sa main sur mon cœur et
 la légende auprès de la Nixe en lar-
 e plus, tu peux aussi devenir bien-
 jours plus lointaines, toujours plus

lointaines résonnaient les j
 Et maintenant la nuit d'avant
 — Excuse-moi, je ne peux pas
 toujours la même lamentation
 de l'exilé qui regrette la patrie, et les
 paysages de la patrie, et les
 cette page poursuivante écri-
 ment: « Ah ! ne pourrait-on
 vie nouvelle? N'est-ce pas i
 Mais non, car n'est-ce pas,
 ma gloire tout au plus? O
 Plus rien sur papier ne pe
 tant, tout rapport avec la
 pier. Quoi pourrait encore
 sommeil; las et misérable je
 qui n'a pas une joie à m'a
 que me martyriser, un tou
 riser moi-même à nouveau
 Cela ne peut pas durer ains
 longtemps.... J'aimerais aus
 trouve point d'argent à en
 portent aucun soulagement
 me donner la mort que de
 cela, presque sans y penser,
 Hugo :

Oh ! n'exilons pe

Sympathique, dévoué j
 pitié, Liszt répondra en an
 accord, taisant les choses
 sempiternelle litanie des re
 — de ce ton sérieux : « Mon
 ta vie est encore plus tris
 tu veux vivre, tu veux jou
 souhaite cela ! mais ne sens
 cœur, rien ne les arracher
 mais, jamais ne guériront ?
 choses sont indissolubleme
 tyriseront jusqu'à ce que tu
 la fol, il y a un bonheur, e

ni t'expliquer, mais je prierai Dieu qu'il
et par l'amour. Puisses-tu ne pas railler
nent! Je ne puis m'empêcher de croire
ison possible. Par Christ, et en acceptant
btiendrons le salut et la délivrance. » Et
ées Liszt ne s'impatiente. Il sera tou-
toutes les belles paroles que les anciens
tié lui sont simplement applicables. Aussi
pris combien rare et profonde était cette
le plus touchant à lire que les billets de
ses naïvement reconnaissantes et naïve-
lui-même. Ici l'amitié n'est pas la totale
alents, d'habitudes qui unit les deux vies
rneille, ni le panthéisme intellectuel de
les rendait curieux l'un l'autre des évo-
mais une sorte d'association où Wagner
andis que Liszt se dévouait et préparait
qui venait. Pour ceux qui ont appelé
devient un Saint Jean-Baptiste, il est
t, — et Liszt lui-même ne serait pas
lédiant à Wagner sa symphonie *Dante*,
e Virgile a conduit Dante, ainsi tu m'as
ons mystérieuses du vivant monde des
mon cœur je te dis aussi :

« maestro, e'l mio autore! »

exil prenaient fin; en 1860, par l'inter-
tade, Wagner obtenait du gouvernement
dans les États de la confédération ger-
. Saxe lui était ouverte. Mais les années
toutes vécues, et, jusqu'en 1864, Wagner
Alors montera sur le trône de Bavière
Louis II, celui qui comprendra Wagner
ns de réaliser ses pensées. Louis II, mort
t pourtant perdu déjà dans la poésie des
connu pour lequel l'histoire ne dit pas
isse, lointain, miraculeusement beau sous
en grin, dans la nacelle traînée par des
de rêve :

lankt mein lieber Schwan!

Et son nom, jamais oublié, reste en tête de la tétralo-

O toi! noble protecteur de ma vie!

O toi! suprême refuge d'une bonté inépuisable!

∴

Remarque singulière, ces lettres de Wagner et de Liszt qu'on croit tant que le caractère de Wagner, tant Liszt s'efface comme Wagner ne parle que de lui-même, et peu à peu, à l'instar de la sympathie, nous devenons de ses intimes. Or, ce nous-mêmes heures de lecture nous semble sensuel et passionné à l'instar de son système nerveux est d'une sensibilité malade: « La bataille commence, dira-t-il par exemple, avec mon mortel ennemi. Je dois chercher le plus possible à me ménager, et, momentanément, avant le printemps, je ne pourrai pas travailler malgré mon désir. Mais cet été je le finirai. » Ailleurs: « Les journées de printemps me rendent la jeunesse; après un hiver triste je recommence à travailler à mon poème. J'écrirai de vers et bien plus de poèmes si je vivais à Naples, à Capri ou dans l'une des Antilles. Mais dans notre climat nuageux, on n'est jamais incité qu'aux pensées abstraites. » Cette page sur Venise encore: « Il te sera agréable de savoir que Venise n'a pas trompé mon attente. Elle m'est sympathique par la mélancolie silencieuse du grand canal; chaque jour de promenade sur la place Saint-Marc me procure des distractions nouvelles; les gondoliers partant pour les îles offrent de nouvelles choses encore et enfin les trésors d'art. Le pittoresque des environs me charme aussi. Je n'attends plus qu'un printemps, j'espère pouvoir me remettre au travail, le mois prochain, sans être dérangé. Je pense à finir *Tristan*, mais pas à plus. » O Wagner écrivait-il? Le travail de composition n'était pour lui un acte de volonté, mais, pour lui, comme pour tous les grands artistes, le travail était un besoin de la nature, un épanouissement de ses forces psychiques, si je puis m'exprimer ainsi, en tout pareil à la raison inconsciente d'une plante. C'était une fonction de sa vie — fonction toute naturelle dont la suspension trop prolongée faisait souffrir et dont l'activité modérée rétablissait en lui l'équilibre. Ne dit-il pas: « La musique de mon *Sigfried* m'affole et aussi ne s'indigne-t-elle pas de ceux « qui ne trouvent pas les mots pour exprimer leurs sentiments, mais des sons. » »

secret nous échappe, les émotions suscitées en harmonie. De même que, malgré lui, l'oreille entendait les vers sonner leurs rimes jusqu'à trois cents vers en une matinée, si, un peintre comme Delacroix corporisait en d'enchantantes ou diaboliques visions, Wagner sentait vivre et chanter en son âme les énergies. Il a raconté dans son *Esquisse autobiographique* la *Fondamentale*, la *Tierce* et la *Quarte* en personne et lui dévoilaient leur im-

Or, les sons, les intervalles, les accords des choses vivantes, pouvant dire l'au-delà des âmes, l'au-delà des vies. De là, le bien-être lui causait le travail, — de là encore le besoin d'orchestration. Tandis que, dans la musique, de Rossini, même de Verdi, à l'exception du violon, le hautbois est une guitare gigantesque accompagnée du charme, l'amusante mélodie du chant, — la musique est un être doué de vie. On a dit avec raison du chœur dans les tragédies antiques, des actes des héros, en tous cas, avec ses procédés. Wagner prétend faire l'analyse psychologique des êtres, les leurs pensées, la plastique de leurs gestes et les milieux en lesquels ils se meuvent. Mais avant lui, Mendelssohn, Weber et d'autres avaient exprimé plus ou moins complètement par la musique. Or, ce but, comme ce besoin physique de la musique, comme cette sensation que lui causaient cette sensibilité au froid, à la chaleur, à la douleur, nerveux jusqu'à la maladie que des traités de médecine à Genève prouvent matériellement. Wagner sentait que la vie, les passions avaient exacerbé

car, — et c'est le dernier trait que je me rappelle de Wagner fut une âme passionnée, si passionnée qu'elle paraît souvent impondérée et romantique. Il dit : « Je brûle du désir d'aller en Italie, et j'attends la fin d'août, car l'Italie ne nous est ouverte qu'en septembre. Ah! combien de temps y res-

ont
t; i
mor
u le
rer
de
tien

pe
er,
• l'
dé
tre
de
neu
tr
rie
rou
pe
sei
ant
suc
ame
ngt
et
san
lor
cho
anc
e l

d'ér
i c
ulli
rts

les
ss e

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

INTER

an n

'ime

. ca]

de.

is ou

art,

even

care:

eurs

imag

ref

onq

Scot

ves,

B sc

eyta

fort

ppai

ava

peu

ass

n, a'

eu f

eme

le n

y a

isen

repl

at à

léfer

even

ouve

lais:

comi

min

e le

aîtr

ente

blement ou désagréablement affa-
sa propre âme nous a contenté
reytag définit *la critique psy-*
ons : « Ce qui est réussi, comme
mme tel non seulement en tant
issance de travail, mais en tant
ar la logique même de sa force
te. Et si l'on établissait un pa-
pour quelques puissants talents
nte différence de la force créa-
peuples et comment un même
s la méthode de la création ar-
de mystère deviendraient alors
s pages, abstraites d'expression
d'oublier ce qu'il a dit de Goethe,
des trois plus grands artistes
a lu avec tristesse qu'il ne
t pas d'écrire qu'il manque de
grunder Styl), qu'ailleurs, il parle
du jeune Heine, » et qu'ailleurs
agner qui a dû en profiter, —
te de la tétralogie, — on saisit
it pas un artiste ne les com-
nt et Avoir, comme *Les an-*
ent souvent d'art, de légèreté
ant, c'est un penseur — si l'on
, en Allemagne, on aime à mo-
sairement qu'on soit plus moral
g ne perd pas une occasion, il
analyses d'état d'âme que n'au-
162), il regrette que les jockeys
rieusement leurs devoirs, enfin
gner en plaidant la cause des
ndante mais peu aristocratique.
reytag prête aux reproches que
s biographiques sur le drama-
rons de Stockmar, sur le comte
sont des travaux très achevés
ntéressants par l'abondance des
oints de vue. Devant me borner

5
6
3
3

5
,
-
-
-
,
5
,
,
,
,

riété partielle on voit ressortir en ysisionomie d'ensemble de la société ses parties et au fond si une, si iden-

ment intellectuel dans toutes ses ations chez les peuples civilisés, on rer en quoi ils diffèrent entre eux, encore à faire voir en quoi ils se pensée sont partout les mêmes, le dant toutefois par nature à prendre que chez tous les peuples qui trou- de se connaître, de s'entendre et esprit. Parmi les moyens pouvant entre eux, il en est peu d'aussi effi- ar la quantité et la qualité de leurs s ont pour principal auxiliaire les les seules font faire en peu de mois t plus de chemin qu'elles n'en fe- quement à leur expérience person- : universelles sont pareilles à un uples se donnent rendez-vous afin , qui leur manque. Une exposition ternationale où les peuples se ren- 'amour et de concorde, comme les our faire l'inventaire de leur for- à faire l'inventaire de la richesse

ut devenir à son tour un de ces : civilisées, en ouvrant ses colonnes des produits de leur pensée. Des été appelés à travailler à l'édifice uel ; chacun d'eux aura à s'occuper l'autres termes, il sera chargé de mois, ou tous les deux ou trois passant en revue la littérature, les lisquant les productions à mesure te, on verra se dérouler peu à peu , au cours de laquelle aucune na- vreté de ses produits intellectuels us opulente sous ce rapport ; dans

3 IN
soc
ice
ar i
es.

d'un
se ti
eriet
ne c
s de
te c
aya.
son
ra l
ache
aux
omb
pe
s in
d de
e li
ligr
air
en
atra
dro.
elait
alisi
loxa
nsée
ions
t les
lus
poss
acier
mèn
gé
itali

es, vise à respecter les formes littéraires, la mesure des chapitres, la symétrie des scènes; on y équilibre dans les expressions, dans les mots limés les phrases correctement alignées: ce n'est plus la révélation de la vie réelle, c'est exclusivement le roman, plus ou moins bien réussi.

Il est mais indubitable, le plus grand des romans italiens, celui de plume d'un écrivain qui se rattachait à l'école classique, qui a défendu à outrance la cause du romantisme contre les classiques, ce roman n'est pas parvenu à éviter le défaut des classiques, le désir insatiable et jamais satisfait de la perfection. Cette soif inextinguible de perfection a tourmenté pendant de longues années et lui a enlevé de nombreuses années pour donner des frères aux *Promessi Sposi*. Ce roman de l'immortel Lombard a coûté autant de temps et de travail qu'un poème, en raison de ces exigences de la *diction parfaite*, qui ont constitué de tout l'unique préoccupation des classiques. Par bonheur, cet homme de génie, autrement ses scrupules infinis, de mots et de phrases auraient fait de son chef-d'œuvre indigeste et ennuyeux.

Le roman italien continua à se débattre au milieu des exigences de langue et de style contre lesquelles il lutte encore. Quelques rares exceptions près, qui se produisent au bout de quelques dizaines d'années, — trop rares pour contre-balancer la règle. C'est la vie pensée en thèse générale dans les romans italiens, non pas que tous ils portent les traces de l'influence classique depuis des siècles les écrivains nationaux à l'étude. A cet inconvénient vient s'en ajouter un autre de quelque sorte, la cause première, savoir les disparités excessivement prononcées qui existent en Italie de province à province. Ces disparités tendent à disparaître, elles ne sont déjà plus ce qu'elles étaient à l'époque où de hautes barrières insurmontables s'élevaient entre les dialectes de la péninsule, l'unification politique entraînera à sa suite l'unification de l'idiome national. Mais en attendant que la seconde unification passe à son tour au rang d'actualité, qu'on prenne aujourd'hui un romancier italien de la Lombardie, de Naples ou de la Sicile, et l'on se

REVUE INTERN

dès les premières pages
de son dialecte, il manie
re et de lexiques, à laq
elle coulante et prime-
ntinue à être la langue de
les classiques et déposé
encore d'être la langue de
suite un troisième défaut
par pièces et morceaux
alien à un rang de beau
nçais: c'est qu'en Italie
la vie de province et
ans le sens où le roma
la vie française. » La c
italiens placent à peu d'e
leur province, souvent d
être autrement, puisqu'u
out au tout la vie des p
is qu'un romancier des
vit au deux extrémités
ment, si l'on veut, autar
ince, mais ont le tort d
nifiée. Le roman à couleu
u tout Italien se reconr
vince, à quelque cité qu
ce à ce roman-là, il faut
scandales et les intrigue
autrement solides et su
'audrait qu'un Hugo ou
atriotes le roman nation
he nouvelle de la littéra
pes italiens, qui soit l'es
couleurs locales indispe
écrit, mais encore, mais
ce roman-là, nous le
s offenser les Barrili, les
es Verga, les Serao, les
Neera, les Del Balzo et
nt produit sans contred
aires de premier ordre

id peuple: et comment l'eus-
ux d'excellents dessinateurs,
les étonnants, des humoristes
tes en un mot, mais pas un
son intégrité nationale.

sont les écrivains originaux,
talent personnel et dédai-
un modèle étranger. Mais à
compte un nombre considé-
troisième ordre, imitateurs
t nous ne nous occuperons
pine et sont, croyons-nous,
serve dédaigneuse qu'obser-
èrent demeurer franchement
à être confondus avec eux.
volontiers dans leur cabinet;
pitale du royaume ou à toute
xemple, demeure en général
quand il va se réfugier dans
et à la foule; Capuana coule
e dans sa retraite de Sicile;
e, et soit les uns soit les au-
e qu'à de rares intervalles.
ement provincial, et l'on ne
oint: la vie de la capitale est
olitique; un grand centre lit-
s et les Français fait défaut
nt davantage des Allemands
tances analogues, dépourvus,
et n'ayant pas jusqu'à ce jour
me les Italiens de grandes et
n centre de culture spéciale,
en mille facettes diverses de-

abondante moisson de récits,
erions tenté de désigner sous
coutumes. Il est dans le nom-
apuana, Ciampoli, Del Balzo
genre. Rappelons, pour citer
e C. Del Balzo intitulé *Ere-*

dittà illegittime, publié dernièrement dani de Milan, et où l'auteur nous partie dans les villages voisins penci tions politiques sous le ministère De

Un trait caractéristique des roma passion exclusive pour la couleur pr dèrent pas le roman comme une œuvr à la façon d'un tableau ou d'une sta toujours une thèse. En général c'es par la bouche de l'un ou de l'autre c'en est un, — commun aussi aux r à tous les peuples qui prennent la vi ciers français seuls ont la prérogativ personnels, absolument objectifs, et aussi évidente que dans leurs œuvre

..

Tout le monde connaît en effet la entre le drame moderne et le roman nuisibles à l'une de ces productions bles ou nuisibles à l'autre, pour la r moderne n'est autre chose que le r A une exception près cependant : c'e fices de la forme littéraire peuvent fauts, tandis que le drame ne disposi si des artifices de style peuvent le ils ne sauraient faire le miracle de lu où il ne plaira qu'à condition d'être vie vécue. Tel est, selon nous, le vrai tre italien mis en regard de toutes la raison qui oblige la scène italien dramaturges étrangers, aux Français cette branche une supériorité indisc qui leur disputent la palme quant a dramatiques sont rares en Italie et, ditions classiques que les auteurs o nourrice, — le peu qu'il s'en écrit, vrages littéraires de premier ordre, aucun succès sur la scène. Au lieu

le italien se préoccupe infiniment plus des effets de avant tout *comment* doivent parler ses personnages les faire parler comme autant de professeurs belles-lettres, irréprochables au point de vue de phraséologie, mais artificiels comme des habiles Italiens, toujours fidèles par tradition aux usages, ne voient pas la perfection de la forme dans le fond, ils la voient dans un certain type littéraire, dans un certain livre, et ils liment, ils cisèlent, ils brodent, ils font des efforts autour de minuties qu'il faut considérer comme des détails à apprécier. Aussi en est-il de leurs pièces presque des miniatures qui perdent tout leur mérite dès qu'on les voit à quelque distance de l'œil, ne laissant apercevoir que des masses informes et confuses de taches et de traits. Les œuvres des dramaturges italiens, et des meilleurs, ne sont plus de nos jours que des livres, — la lecture représentant la seule manière dont il faut se placer pour apprécier les beautés de ces œuvres — mais qu'il s'agit de les transporter sur la scène, et tout ce qui constituait leur excellence. Ces œuvres semblent ignorer les lois de la distance, d'après les principes de la peinture, les figures d'une coupe d'architectes, en posant des teintes larges et rapides, ces figures vues d'en bas fassent l'effet d'une œuvre d'art, l'éloignement qui sépare la scène des spectateurs, et les joyaux littéraires se perdent en la traversant, comme à la fois les chutes bruyantes et fréquentes dus à des écrivains éminents, et l'enthousiasme, provoqué par la presse périodique, lorsque par hasard un ouvrage vient à faire le tour des théâtres de la péninsule; et comme un événement extraordinaire sur lequel on ne saurait assez appeler l'attention du public; on vient de parler de l'*Esmeralda* de Giacinto Gallo, qui dès le début et continuera vraisemblablement pendant un certain temps encore.

Si l'on va d'un siècle en arrière, ou même d'une cinquantaine d'années seulement, on trouve le théâtre italien riche. Mais les comédies de Goldoni sont mortes, et les beaux temps et celles de Giacometti, de Ferrari, et d'autres, occupé après lui la place d'honneur ne sont plus. Cependant, bien que mortes aujourd'hui, elles

à clinquant inutile. Du reste, l'essence de l'art et l'imagination, pourquoi la prose ne peut-elle tout aussi bien que le langage rythmé? Mais ses *Promessi Sposi* bien plus grand poète que ses pièces lyriques et dans ses tragédies? Et se d'un Dickens, d'un Töpffer, d'un Xavier de Maistre, d'un Dossi! De leur côté, les mètres ont été à laquelle en cherchant bien on trouve, — les mètres barbares qui s'efforcent d'imiter des vers latins sonnent à l'oreille comme de la dencée, et la faveur qu'on leur témoigne est de cette ressemblance qu'ils offrent avec l'autorité d'un autre genre a commencé à s'affaiblir, la *prose-rythmique*; la désignation contradictoire dans les termes, mais quoi qu'il en soit, on est toujours autant de gagné, un pas vers le triomphe complet de la prose sur le vers. Les poésies des peuples primitifs, n'a plus sa raison d'être populaires, attendu que le peuple chante ses poésies et qu'un chant ne saurait se moduler en mètres.

En ces dernières années, le nombre des fabricants de vers a augmenté en Italie; à mesure que la langue s'est affaiblie pour exprimer les nuances variées des divers genres, on a négligé de plus en plus sur le vers. C'est un fait que les poètes ont abondé de tous temps parce qu'ils ont pu disposer librement de la langue sans le contrôle de réviseurs ou de pédants, soit en raison de l'absence en vertu d'usages invétérés ou d'usurpation. Mais à mesure qu'une nation conquiert ses libertés politiques que littéraires, la langue se jette dans le prosaïque où elle coule le plus naturellement. Elle passe en seconde ligne. Ainsi, au cours de la dernière toute récente, l'Italie a vu tomber l'une de ses gloires soi-disant poétique: la tragédie, l'ode, le sonnet, bien ébranlé cependant, se soutient encore, sans doute, au milieu de cet effondrement, mais les inventions inventées au profit de la poésie. Nous ne sommes pas là qu'on ne remplisse pas de nos jours l'honneur des Lydie et des Phryné, mais

ts, dans leurs laboratoires, ceux de ce colosse qu'on aperçoit et rayonnent les impulsions. Or l'Italie possède une activité; des Instituts en les ramifications infinies du publications périodiques renferment souvent des proportions partie dans des monographies année voit paraître une et nombreuse phalange de distinguer un L. Cremona, Torello, littérateur éminent et I. Regazzoni, un A. Stoppani, un U. Gobbi et beaucoup de du génie italien qui au positiviste, comme tous les

mes, c'est-à-dire entre la recherche des vérités bien-art, et de l'autre la pensée de celle des éclectiques, la extrêmes opposés pour leur vie. Ceux-là sont les cercles avec un égal succès domaine de l'histoire ou de sciences où leur talent se réfléchit. signalons entre De Gubernatis, chacun des sciences qu'éminentes.

degré de culture de l'im-
-vingt dix-neuf centièmes
; Italiens sont fort en ar-
nements, moins inconsi-
squ'en 1860, leur ont per-
le savoir dans l'éducation.
on avenir, cependant, puis-

les écrivains formés sur les bancs de la vie, crieront à la décadence du goût, à l'apparition de Victor Hugo; néanmoins l'Italie sera devenue véritablement consciente d'elle-même jusque dans ses enfants.

En attendant ce mouvement ascendant et régénérateur qu'elles se produiront les manifestations de la vie en Italie, nous les suivrons sous toutes leurs formes, aussi bien les manifestations lentes et profondes du cabinet de travail, celles où l'écrivain laisse la trace de son individualité, que les manifestations improvisées de la presse périodique; nous ne faisons tantôt auprès d'un arbre de quelque fleur oubliée au coin d'un parterre, que si toutes choses ne sauraient nous en est pas une cependant qui n'ait sa place à la fois à l'Italie elle-même et à nos voies à ces derniers pour apprendre à sa juste valeur. A partir d'aujourd'hui cette Revue comme un terrain où les esprits se rencontrent et apprennent à s'apprécier réciproquement.

A. LO FORTE-RANDI.

M. Crawford est fils unique d'un sculpteur américain renommé, mort à Rome à l'âge de trente-huit ans et dont les œuvres se trouvent dans les musées de différentes villes de sa patrie. M. Crawford père descendait d'une famille écossaise émigrée en Amérique lors des persécutions religieuses. Le nom de *Marion* qu'il donna à son fils et qui a causé tant de quiproquos, est un nom de famille français, conservé en souvenir d'un de ses ancêtres du côté maternel. La famille se vante même d'une parenté quelque peu éloignée avec l'héroïque Charlotte Corday; Marion Crawford a donc aussi quelques gouttes de sang français dans les veines.

Le sculpteur américain trouva à Rome non seulement la révélation de son art, mais encore le bonheur de sa vie, en épousant M^{lle} Louise Ward, fille d'un riche banquier appartenant à une des familles les plus distinguées de New-York. La villa Negroni, disparue aujourd'hui pour faire place à la gare, fut le paradis où les jeunes époux passèrent leur vie heureuse et tranquille jusqu'à la mort prématurée de M. Crawford. Sa femme resta veuve avec quatre enfants, trois filles et un fils, né le 2 août 1854.

Quelques années plus tard, M^{me} Crawford épousa en secondes noces M. Luther Terry, peintre américain, et leur salon au palais Odescalchi devint un des centres les plus recherchés de la société anglo-américaine, ainsi que de la haute société romaine.

On a dit si souvent que la plupart des hommes de génie ont eu pour mères des femmes supérieures que l'on ose à peine répéter cette phrase devenue banale. Pourtant, on peut vraiment la citer en ce cas, car M^{me} Terry est une femme distinguée autant par sa beauté et son intelligence que par la noblesse de son caractère et surtout par ce charme de douceur et de grâce toute féminine, auquel il est impossible de résister. Ce qui a surtout élevé le cœur du jeune poète et l'a rendu capable de créer ces nobles types de femme que nous admirons dans ses romans, c'est le culte pour cette mère adorée, c'est l'affection qu'il a toujours eue pour ses sœurs (dont une mourut toute jeune). Elles lui ont fait comprendre l'idéal de la femme et lui ont inspiré pour elle ce respect, cette vénération que nous retrouvons dans ses ouvrages.

Frank Crawford (car c'est ainsi qu'on l'appelait dans son enfance et durant sa première jeunesse) fit sa première éducation à Rome dans la maison de ses parents, entouré des meilleurs maîtres. Il avait surtout un talent prodigieux pour les langues; en effet il parlait l'anglais, le français, l'italien et l'allemand avec la même per-

able d'assez de persévérance pour écrire
pages et bien moins encore un volume.
plus tard quand sa renommée était faite.
ne pouvait nier qu'il ne fût un homme
talents variés. Sa conversation était bril-
façon charmante et avait beaucoup de goût
urtout il lisait admirablement à haute voix.
s, nous n'avons jamais entendu rien de plus
umoristique. Nous n'oublierons jamais les
de Bret Harte, qu'il nous faisait dans les
à Sienna. Sa voix donnait la vie aux person-
ressentait en lisant se communiquait à son
le force électrique. Certes, celui qui inter-
s d'un autre, devait un jour raconter ses
un succès pareil.

M. Crawford partit pour les Indes avec le
udit portugais. Il avait l'intention d'étudier
cependant une fois à Bombay, il entreprit
al anglais. Le climat des tropiques affai-
, la vie molle ne convenait pas à sa nature
indienne lui plaisait médiocrement; il fut
i beau pays de sa naissance et un an plus
Rome.

aux Indes il se fit catholique, ayant été pro-
du zèle et de la dévotion des missionnaires
ont la vie lui parut en harmonie parfaite

en peu de temps dans les montagnes d'Olé-
vait alors en Amérique et la nouvelle de
de sa sœur cadette, (fille de M. Terry) qu'il
écida à partir pour la rejoindre.

le vœu de ne pas revenir en Europe avant

n jour un de ses amis auquel il avait exprimé
chose sans savoir quoi, lui aurait répondu :
n roman ! raconte-nous quelque chose du
pé comme le plus singulier ou le plus re-
ages.

» *Mr Isaacs.*

A. Crawford avait déjà eu l'occasion de dé-

RI
d'éc
de
l'éch
ranc
i. C'
Ma
son

isieu
t su
arde
lui
on l
Bon
à Si
l'ain
ôte
afiz
nce
et
uré
e d
'Oue
s. L
mér
[saau
s co
plut
'igga
sur
mon
est
i. M
ur l

i me
'asta
is q
nour
g W

est court. C'est en vain que le sage Ram-
 anger qui la menace si elle se rend avec les
 tigres. Isaacs est sûr de pouvoir la protéger,
 ennemi secret, invisible. On pressent la cata-
 strophe de la chasse avec un intérêt fiévreux;
 essé. Isaacs s'éloigne pour peu de jours, il va
 Ali des mains de ses ennemis. Lorsqu'il re-
 e Anglaise mourante; durant la chasse elle a
 nné des steppes; la fièvre (*jungle-fever*) ne
 uit ce beau corps. Mais l'âme divine qui s'en
 ir ni être séparée de celle de son amant;
 continuera dans l'éternité; Isaacs va quitter
 son ami mystérieux, Ram Lal, qui l'initiera
 es croyants qui, ayant renoncé à tout bien
 la contemplation des choses célestes et éter-

ouddhisme est représenté d'une manière très
 lausible. Si nous-mêmes ne pouvons croire à
 ous sommes pourtant convaincus que tels au-
 s ne pouvons nous rendre compte d'où vient
 qui dérobe Isaacs et Shere Ali à la poursuite
 s savons pourtant que Griggs a vu tout cela,
 1 d'un phénomène surnaturel, inexplicable,
 Lal est l'auteur.

rendre vrai l'invraisemblable, et tant que
 sommes sous le charme de son éloquence.

doute un grand penchant pour le mysticisme,
 reparaître dans plusieurs de ses autres ou-
 n'en trouve aucune trace dans son second
audius. Nous ne sommes pas d'accord avec
 oulu voir un grand progrès dans ce second
 1 de temps après le premier. C'est certes un
 li roman comme il y en a beaucoup d'autres,
 incus que si c'eût été la *première* publica-
 mu, elle ne l'aurait pas rendu célèbre d'un
 est charmant, c'est l'exorde, la description
 lelberg et de ce jeune érudit Claudius, qui se
 à se faire vieux. » Claudius est un beau type
 il pourrait être Allemand tout aussi bien que
 rford n'avait pas voulu représenter les habi-

NTBI

s Al

t-à-

s sau

aiissa

nce,

ra fe

ir u

stoci

eu e

es q

donn

intér

mên

cons

a his

à l'é

pas

or re

es.

le r

s su

ners

dans

ième

Barl

nen

me

e sm

ie de

et o'

ark

le .

'est-

rage

erson

'oma

C'est

A va

s ou'

Disons plutôt que c'est la première caractéristique de femme pleine de vie et d'âme. Miss Westenhaugh est une belle et jolie héroïne de roman, qui a beaucoup de charme. Diana et Leonora sont uniques,

un Anglais, raide, froid, formaliste, et qui a hérité les superstitions et les passions d'Italie. Elle n'a jamais eu d'éducation en science ni en religion; au fond ignote en religion, elle s'est donnée à lire ou plutôt elle a lu beaucoup de romans. Le sophisme lui tient lieu de philosophie: « Une fille avec un caractère noble ne s'unira pas à un homme sans l'aimer. J'épouserai donc, moi, donc je l'aime. » Malheureusement, Léonore a épousé le marquis avec un appui dans la vie; mais l'amour protège le bonheur tranquille du foyer domestique. Elle s'ennuie fièrement dans sa belle existence d'elle-même plus encore que dans la vie d'une grande passion! Voilà Julian qui, par le marquis avec donna Diana, est une agréable partie carrée. » L'athée tir l'orage. Batiscombe, homme du monde, veut le fuir, par un faible sentiment. Il se souvient aussi que dans ce modèle de femme parfaite, belle, intelligente que son frère, supérieure sous son nom, à laquelle il a pourtant fait un serment. C'est Marcantonio lui-même qui lui dit, il se dit, que c'est la fatalité et se résigne. Diane voit plus clair que son frère, la relation entre sa belle-sœur et Batiscombe de doute. Elle induit son frère à le croire. « offensé ta femme » sans autre explication; grande peut-on faire à une femme, innocente? » ajoute l'auteur. Nobles pour garantir ce roman du reproche de tort. Oui, ces prudes Anglaises qui

ne rougissent pas de lire les (en cachette peut-être) ont une force est surtout du côté éthique est immorale, certes, et l'auteur doute, bien qu'il dépeigne les une délicatesse extrême; mais valeur morale. Il est vrai, l'voir où peut conduire la conscience, l'absence de tout prin

To Leeward est un ouvrage dans tous ses détails, un des fois un des plus vrais.

Zoroaster, publié la même années faites par l'auteur. Il ne roi Xerxès. On sait que les sa qui vit naître le grand réform que ce fut 2500 av. J.-C., d'aut avant le cinquième siècle av. opinion.

Son Zoroaster est un jeune de la famille royale détrônée. pour lui, il se retire dans la révélations divines, pendant sa méditation. Il retourne enfin à religion sublime et un culte

Le livre est écrit dans un convient au sujet. Les traductions introduites vers la fin, sont d'

On pourrait supposer que pourvu des qualités dramatiques n'en est rien. En France, où même en faire un opéra. Dis les plus grands admirateurs

Lorsque M. Crawford publia avec sa famille qui habitait à particulièrement à cette époque Ward, venu avec lui de l'Angleterre écrivit *Un homme politique* le moins réussi de ses ouvrages pages remarquables. On y trouve

s: « C'est une opinion favorite et camoderne d'associer la vertu à l'ennui, le vice à tout ce qui est gai, intéressante toute l'histoire du monde rien de méprisable que cette opinion. »

Amérique, M. Crawford fit la connaissance, fille du célèbre général américain, Constantinople. L'impression profonde qu'elle avait produite sur l'âme du poète, son voyage de Rome au Bosphore pendant la même année les heureux fiancés d'Amérique à Constantinople et jamais plus parfaitement harmonieuse.

Comprenait que les exigences de la société ne soient accueillis et fêtés ne lui permettaient d'aller à l'arrière littéraire dans la mesure où il fallait du repos. Il loua donc une maison à l'île de la mer, — et dans cette maison, au milieu d'une nature riante, son bonheur. Ce fut dans cette retraite que son travail ardent composa une longue série de quelques petites nouvelles ou articles anglais ou américaines.

Pendant cette période il en est un, tout à fait d'origine à l'inspiration de la belle-sœur de sa sœur cadette. Il a pour titre: « Le petit cercle de famille, » — les noms, — assemblé dans une villa où l'idée lui vient de ressusciter certains personnages du passé pour converser avec eux. C'est un procédé très ingénieux à la Jules Verne, où il réunit les esprits de François I^{er}, de Samuel Johnson et d'autres célébrités, l'un après l'autre; ils daignent parler les uns avec les autres, chacun conservant son propre caractère jusqu'à un certain point même le langage d'autrefois dans le monde. Il s'ensuit une conversation pleine d'esprit entre les immortels et combien l'auteur doit avoir étudié son sujet et les esprits d'une manière aussi admirable.

M. Crawford nous a dit, en parlant de ses romans pour faire plaisir aux autres, « plaisir à moi. » Certes, cela n'empêche pas de faire plaisir aux autres, pourvu qu'ils le comprennent.

En général, les romans de M. Crawford sont intéressants. International, il y en a un pourtant qui est tout à fait anglais : *l'Histoire d'un village solitaire* (The Solitary Village).

L'histoire est simple et touchante. Un jeune homme, veuve, vient s'établir avec sa petite fille dans un village d'Essex. Il n'y a que le recteur qui est un peu secret de sa vie : son mari n'est pas mort, mais il est en prison à cause de travaux forcés. Il réussit à s'échapper et dans sa retraite. La rencontre en prison, avili par trois ans de prison, il l'a perdue, mais elle a survécu dans son âme, elle fait tout pour lui et le soigne sur son lit de mort.

Nous ne pouvons pas entrer dans les détails de l'histoire qui en font le plus grand charme : c'est un bon recteur de la paroisse, de cette époque dépeinte tant de fois, mais avec une fraîcheur que dans cette idylle d'Essex.

Paul Paloff est encore un roman principal de l'histoire se passe à Constantinople. Le héros et son frère sont Russes. Ils sont de Russie à Constantinople, où son frère est des gardes nobles, vient lui faire une visite mystérieuse, pendant qu'ils assistent aux cérémonies du mois du Ramazan et qu'il a bien profité de son séjour à Stamboul. Son beau-père, il avait eu l'occasion de le connaître, il avait eu l'occasion de connaître la vie de la capitale. Il a reproduit ces impressions variées et les descriptions du pays servent à soutenir l'intérêt jusqu'à la fin.

Greifenstein, une de ses plus intéressantes, dont la scène se passe en Allemagne. Il est rare qu'un

, dépe
e et r
istoir
ne pui
châte
nne f
inat e
des fr

s app
coup

Un c
nt'Ha
conna
s, dai
a hau
é.

en re
ndi, a
du n
ame,
vrai
it tou
in de
petit
bien
it pré
is, —

Rome comme son propre pays, et qui en même temps s
les traits caractéristiques autour de lui.

Ajoutons à cette finesse d'observation et à une cert
tialité, une grande affection, une profonde sympathie p
natale, et nous comprendrons pourquoi Crawford a si
dans ces contes romains.

Le chanteur romain en est le plus fantastique
parfait quant à la composition ; il y a de grandes impr
ême quelques personnages impossibles, comme par
mte de Lira. On comprend qu'un comte de la viei
emande ne voudrait pas accorder la main de sa fille
ofesseur de littérature italienne qui court le cachet, m

eur de Benvenuto Cellini. Mais pour
tivement pénible de mettre son art
au jour où il conduirait une armée
où il serait proclamé le champion
les privilèges du roi et du clergé !
tre le monstre de la tyrannie, bien
e gagnée par son honnête travail.
argent !

es se cachait une lâcheté invétérée
is au-dessus de cette populace, dont
onflit dans son ménage éclate quand
n de sa fille à son jeune assistant,
longtemps. Il dit que Jean-Baptiste
est l'ami du « prêtre » (c'est-à-dire
icée) et que, par conséquent, Lucie
nme de bien, » l'avocat Carnesecchi.
italien, chef d'un cercle intime qui
du *Faucon*.

e scène violente ; il sait calmer son
1 cardinal, la commande d'un grand
mporte sur le socialiste. Marzio ne
vrage. Dès ce moment, le crucifix

zio en avait achevé un, qu'il n'avait
ans sa pensée fantasque, illogique,
nose sacrée que les yeux des autres

grande caisse qui couvre une trappe
lire le crucifix.

re le frappe plus que jamais ; l'ayant
uille pour mieux le voir.

r'ouvre la porte de l'atelier ; voyant
crucifix, elle croit à une conver-
ison pour donner la bonne nouvelle

converti ; le démon en lui est plus
est venu le voir, et pendant qu'il
pieuse dévotion, Marzio saisit un de
porter un coup mortel à la tête de
tête, — il voit moins l'arme meur-

à Prague avec sa famille, sa femme et ses deux enfants. Il a commencé à apprendre la langue pour mieux étudier le pays et ses habitants. Ses nouvelles impressions porteront leur fruit après quelque temps.

TH. FREDERICK.

LA VIE EN

Si tout humble chroniqueur deva-
tionnelles se déguiser en philosophe
son esprit — comme des cantiques dai-
tes les voix du merveilleux concert é-
dédire de l'ensemble varié des évén-
possibles, que faudrait-il dire des fa-
portés dans son sein ou a hérité de
pessimisme qu'il devrait s'inspirer, s
dégage des faits récents.

Cette seconde semaine de l'anno
semaine de deuil, tant en raison des
sonnages éminents survenus coup s
mène l'anniversaire de la mort du

Bien que la légende populaire a-
trie dans l'Olympe des demi-dieux
d'antique fête païenne semble passe
Panthéon, la cérémonie du 9 janvie-
triste et de douloureux.

Je pourrais multiplier cette fois
je m'en abstiens, préférant vous en
tout au moins plus agréables.

En fait de gaîté, le peuple est une
en thèse générale ce n'est pas dans
gros, un peu bien lourd, qu'il faut
caractéristiques d'une allégresse pl

de l'autre un scintillement vif de torches fumeuses pétille comme incendie.

Ce formidable brouhaha dure toute la nuit, puis, à mesure que étoiles commencent à pâlir, les bruits cessent, les gens attar-, pâles, épuisés, abandonnent le champ de bataille, et — seule se vivante — l'œil humide et froid de la lune contemple la scène

du haut du firmament laissant t
gent qui renferment le mystère

Une fois, et l'époque n'est pa
elles-mêmes prenaient part à l
blondes misses anglaises, y acco
fête, suivant le sort des choses h
de ses attraits et de sa splendeu

C'est que, malgré le souffle d
niveler les différentes classes se
garder leurs places éminentes;
mais à un rapprochement même
et l'aristocratie.

La vie mondaine a commenc
jusqu'ici beaucoup d'entrain. C
partie de la haute noblesse de d
pendant le court hiver romain
saison du grand monde et en en

Du reste, à part cette fâcheuse
tous les rangs de la société, les
jours-ici. Il y a tout d'abord le
des jeunes princesses ses filles qu
a rappelées à Berlin et qui laiss
Bien des pensées ont suivi au l
la destinée vient de frapper succ
loureaux.

La présence de l'impératrice
plus d'éclat à l'hiver; sans elle,
de vide, ce vide que parfois lais
temps désirées et bientôt dispari

Les deux grands bals que la
mois seront considérés comme l
daines.

Ce sera alors que les familles
lons où l'on pourra admirer ce
nuques, de diamants et de soies
frissonnant de lumière.

Pour le moment les ambassade
ouvrent leurs salons. La récepti
lord Dufferin, a eu un cachet tout

Lord Dufferin, ce grand seig

qui a prié dans les temples sombres et grandioses de l'Inde, dont il fut jadis le vice-roi, est artiste dans l'âme et passionné de l'Italie, dont il affectionne tout particulièrement la littérature. Les grands poètes, les bons romanciers italiens lui donnent de vraies jouissances intellectuelles.

Sa femme, douce et charmante, est l'âme intelligente de son foyer; ses trois filles en forment l'ornement exquis.

Au cours de la prochaine saison de carnaval lord Dufferin donnera de grands bals dans les magnifiques salons de l'ambassade où se réunira la fine-fleur de l'aristocratie romaine, qui aura bien à faire alors à se partager entre le triple enchantement du bal, du sport et du théâtre.

Car le théâtre occupe un rang distingué parmi les jouissances de la vie mondaine. Pour la comédie on conservera, selon toute apparence, les mêmes troupes qu'à présent, celles de MM. Emmanuel et César Rossi, et cela ne sera point pour déplaire au public tout habitué qu'il est à assister à d'incessants changements de personnel sur la scène.

Ces mutations à bref délai constituent une des différences fondamentales à relever entre les mœurs théâtrales de l'Italie et celles de la France, et de l'avis de bon nombre de juges compétents, c'est précisément dans leur vagabondage que les troupes italiennes puisent leur force et même leur fortune.

A vrai dire, les détracteurs du système sont à peu près aussi violents et aussi nombreux que ses adhérents, mais il faut se souvenir que la scène italienne n'a jamais été aussi glorieuse qu'à l'époque où les compagnies de comédiens parcouraient la péninsule en tous sens, sans jamais se lasser de ces pérégrinations. En effet, quelle moisson merveilleuse de types caractéristiques à recueillir, que d'anecdotes, que d'aventures à prendre sur le vif, au cours de ces voyages ininterrompus, la vie se déroulant devant les yeux des comédiens dans toute sa réalité multicolore! L'excellence du système des troupes itinérantes a été comprise par les critiques français eux-mêmes, qui ont ouvert des polémiques tendant à combattre l'ordre administratif actuel du théâtre en France.

Dans la belle préface qu'il a composée pour les *Annales du théâtre et de la musique*, de MM. Stoulling et Noël, M. Got, le doyen des sociétaires du théâtre français, a trouvé l'occasion de rompre une lance en faveur du système itinérant des troupes ita-

allement fort
 uère habitué
 dans des cé-
 los comme si
 nt les quatre
 Si M^{me} Theo-
 ber dans un
 a sorte, cette
 tail: l'actrice
 l'épaule avec
 ème, portant
 oup plus cor-
 , si l'on veut,
 d'une fausse

our l'esprit et
 s concerts et
 , pour la plu-
 ons d'art, ne
 les ?
 out ce que le
 qui murmure
 les strophes
 à mon sens
 d'amour que

aire d'Isaotta,
 t un exemple
 çais une idée
 eux de leurs

mouvement
 certaine im-
 s toute l'ani-
 de la beauté,
 et rares, et
 , un bracelet

vers duquel
 s mots s'illu-

minent quand le doigt du poète y fait passer les mots des poètes conservent du sens même lors des autres, et plaisent isolés comme de beaux paroles lumineuses, de l'or, des perles, des diamants. M. d'Annunzio affectionne l'art florentin; ses figures et ses symboles arrivent à son imagination à travers des rayons, empruntés au ciel merveilleux de la Toscane.

On l'a compris déjà, M. d'Annunzio est un poète de la forme; mais cette remarque faite en fait une remarque toutefois légèrement injuste, si l'on considère les aspirations du poète, qui va désormais à la recherche du plus haut, de plus profond, de plus universel.

Dans l'*Isotta e la Chimera*, nous trouvons ce que nous assistons à l'évolution d'un esprit qui s'élève vers l'idéal, nous avons devant nous un homme, qui ne veut demeurer insensible ou indifférent à aucune de ses souffrances, tend sa main à celui qui souffre, à celui qui pleure, portant une grande pensée de rédemption et de pitié. Il se plaît à développer ses sentiments à force de souffrir un mal, car du symbolisme à l'art décadent il n'y a qu'un pas franchi.

Il faut que M. d'Annunzio se contente de cette préciosité dans son art: au delà de cette limitation, toute haute pensée se perd dans le mégalomanisme d'une virtuosité insupportable.

Si précieux qu'il soit dans ses vers, M. D'Annunzio est moins dans ses romans. Mais la finesse de son observation, ses types, qui à vrai dire sont d'une sensibilité si fine, ne lui font pas oublier la nature essentiellement poétique du roman.

Après le *Plaisir*, le jeune écrivain abruzzese publie un roman, l'*Invincible*, dont le commencement a paru dans la dernière livraison de la *Tribuna illustrata*. Ce roman débute par une scène d'une tristesse vague, il sera l'attrait de la publication, à laquelle, du reste, participent les meilleurs artistes de Rome et de l'Italie.

A propos d'artistes, j'ai une nouvelle à donner: une exposition nouvelle de la société *In Arte Libertas*, sera ouverte au mois prochain au palais des beaux-arts.

Pour donner un plus grand intérêt à l'exposition, n'a pas de but commercial, la direction a invité

nces de l'Italie, et même des étrangers à vres. Les peintres de la Toscane y seront ans cette exposition, par une pieuse pensée, ed Ricci, le doux peintre des enfants et es, rassembleront toutes les toiles de l'art st éteint dans la vigueur de l'âge et du

ébauchés, ces esquisses, ces lumineuses iques, et surtout ces têtes d'enfants, si vi- ont la perte que l'art a subie et seront en e couronne qu'un artiste d'à peine vingt- roir déposer sur sa tombe précoce.

ESTORE MOSCHINO.

Re

ce
liqu
ne
sar
es,
trer
ette
dom
de
quil
luti
l'ave
ouve
tem
de
es n
açai
yeu
erni
ité ,
de
ips
oub
moi
sur
citoi
dar
hor
nts

l'opinion publique en Espagne et

avons à l'instant nous apprend que *l'Union* au Portugal, déclarant qu'elle rec le personnel de la légation si le consentait pas à retirer ses troupes le gouvernement portugais a répondu qu'il se conformerait aux desirs du cabinet britannique, tout en déclarant ne céder qu'à la force et réserver tous les droits de la couronne.

On comprend aisément que cette réserve constitue une protestation absolument platonique, et que la question est désormais tranchée, en ce qui concerne l'Angleterre et l'Europe. Il se peut toutefois que les choses ne se passent pas aussi tranquillement à l'intérieur du pays. La même dépêche qui nous a communiqué la réponse du cabinet portugais, annonce que des désordres ont éclaté à Lisbonne et que des groupes d'étudiants, accompagnés de populace, ont tiré contre les maisons des ministres et renversé les armoiries du consulat d'Angleterre. Ce n'est pas, assurément, le meilleur moyen pour calmer les aspirations de la population républicaine que de subir un échec dans une question de dignité nationale, et le gouvernement se trouvera sans nul doute assez embarrassé de la position à prendre vis-à-vis de l'effervescence populaire et de la queue que le différend menace d'avoir dans l'incident du consulat anglais. Toutefois nous croyons que l'Europe peut maintenant se désintéresser de la question, vu qu'il semble peu probable que les menées de la populace portugaise soient de nature à exercer un contre-coup au dehors.

On peut en dire autant à l'égard de la situation en Espagne. Nous souhaitons de grand cœur à la jeune reine que la douleur de perdre son fils bien-aimé lui soit épargnée, et c'est souhaiter du même coup à la nation espagnole d'éviter les périls que, dans les conditions particulières où elle se trouve, un changement dans la succession au trône pourrait entraîner à sa suite. Mais même étant donnée la pire des hypothèses, il ne nous semble pas que des dangers véritablement graves soient à redouter. Certainement, les nombreux prétendants à la succession du jeune roi ne manqueraient pas de s'agiter; mais de là à croire qu'il soient disposés à faire marche de tout bois pour arriver à leurs fins et à plonger le pays dans les horreurs d'une guerre civile, il y a loin encore. La mort

d'Alphonse XIII ouvrirait év et d'incertitudes; mais ces i pas à faire place à une situ étant tout indiquée dans la Marie de las Mercedes, et l soulever de difficultés série térielle, que la maladie du ne doit pas s'attendre à ve demain. Les difficultés que cabinet libéral paraissent p servateur, d'autre part, ne chambre. De la sorte, si, a le pouvoir devait passer da drait avoir recours aux éle sans compromettre la tranq quent la situation. Aussi, s un aspect trop défavorable, r constituera pendant quelque tions pour l'Europe politique tourner les yeux de ce côté, motifs d'appréhension, l'att affaires de l'Espagne, et pe

D'autres notes discordan venues de la presqu'île des sel et l'incident du pont de l'Angleterre à la Porte au s lations chrétiennes dans l'île retour aux dispositions révol testations de la Russie contr hypothèque sur ses chemins 30 millions contracté récem du doigt que les affaires d'C difficultés et que les incidents Mais devant les tendances fra à ne troubler à aucun prix n'ont qu'une importance tout entre la Serbie et l'Autriche faction des deux parties, et Saint-Petersbourg ne saurai

Et, comme notre office d

d'examiner tout ce qui est de nature à troubler les esprits, nous ne manquerons pas de relever soit l'extension que vient de prendre le mouvement des grèves en Belgique, soit l'état des choses à cet égard en Angleterre et en Allemagne, où, il est permis de le répéter, le feu des grèves couve toujours sous la cendre. En effet, après s'être réunis, les mineurs des provinces rhénanes ont décidé d'accorder une trêve d'un mois aux Compagnies, pour leur permettre de réfléchir sur les concessions demandées par les ouvriers. Ce délai expirant le 1^{er} février prochain, si l'on n'a pas satisfait à cette date aux prétentions des mineurs, la grève recommencera sur toute la ligne avec une intensité redoublée. Il est fort à souhaiter que ce malheur puisse être évité.

En attendant, le bassin de Charleroi en Belgique est de nouveau le théâtre de grèves étendues; cependant, le mouvement ne semble pas devoir dégénérer comme autrefois en scènes de violences. Les dispositions, soit des ouvriers soit des patrons, sont assez conciliantes, ce qui donne lieu d'espérer que la grève arrivera bientôt à une solution.

Des grèves ouvrières à l'agitation socialiste il n'y a qu'un pas. Cette agitation se manifeste et s'accroît en Allemagne, où l'approche des élections au Reichstag a réveillé les aspirations des divers partis. Les socialistes présentent leurs candidatures dans deux cent trente circonscriptions électorales. Il va sans dire qu'ils n'ont aucune chance de réussir, sauf dans un petit nombre de circonscriptions de trente à quarante au plus. Mais ce serait déjà là un résultat très favorable pour le parti. En attendant, les chances de victoire des socialistes mettent de très mauvaise humeur la presse officieuse qui en rejette la responsabilité sur les progressistes.

Des bruits qui auraient été de nature à inquiéter l'opinion publique de l'Europe sont venus ces jours derniers de l'Autriche-Hongrie. Nous voulons parler des nouvelles répandues au sujet de l'abdication de l'empereur. Ces bruits se sont trouvés être des rancartars dépourvus de tout fondement, au grand avantage de la tranquillité de l'Europe qui n'aurait pu voir sans alarme ce puissant État privé, au moment actuel, d'un guide aussi sage que l'empereur François-Joseph et plongé dans l'inconnu. L'époque actuelle, où les plus graves questions d'ordre intérieur s'agitent en Autriche-Hongrie, aurait été des plus mal choisies pour un changement dans la direction suprême de l'État, car l'influence personnelle de l'empereur régnant pèse d'un grand poids dans la question qui se débat



APHIQUES

compagnées de résumés,
notes explicatives et biblio-
l'Université, professeur
on-de-Sailly et à l'École
à l'instruction publique. 1

000 pages, orné de 44 vi-
et de 53 cartes intercalées
rigée, in-12 broché. 7 fr.
57 vignettes, de 11 cartes
alées dans le texte. 5^e édi-
3 fr.

orné de 37 vignettes, de
artes intercalées dans le
-12 broché. 4 fr.

9 cartes tirées en couleur
e:

an, Asie Ottomane, Iran).
fr.

oché. (Sous presse).

préparation).

ume, in-12 broché. (En

FILS, Paris, rue de Vau-

à elles seules une véri-
t de l'encyclopédie géographique, car on ne saurait donner un autre

Les chiffres de statistique sont revus et corrigés à chaque nouvelle
édition de ces ouvrages.

INGT-SIXIÈME ANNÉE

V'Éducation et de Récréation

tzel et C^{ie} éditeurs à Paris).

d'Éducation et de Récréation, que publie nence l'année 1890 d'une façon exception- n'y a pas lieu d'en être surpris, car l'on avec lequel les ouvrages publiés sont choisis, de ce recueil hors ligne, qui compte déjà istence et dont la naissance marque une

mi les collaborateurs de la première heure. et Jean Macé, témoin des débuts d'une publi- ent pris place dans l'affection du public; et, collaboration n'a jamais été interrompue. cette année, en tête du recueil, avec une arprises nouvelles à de jeunes lecteurs qu'il is et charmés, et qui attendront, avec impa- tures de *César Cascabel* et de sa famille, te, à travers le monde.

ssi M. Ernest Legouvé, de l'Académie fran- d'un aïeul dédié à *Une élève de seize ans*, e notre littérature dramatique sont étudiés de charme que de précision et de péné- *Bo*, par J. Lermont, une de ces adapta- dire originales, tant elles sont faites avec es meilleurs élèves de P.-J. Stahl, le maître fin les *Jeunes aventuriers de la Floride*, F. Brunet, d'après Goulding, et qui pro- is une des contrées les plus curieuses et Amérique du Nord.

ve un roman écrit spécialement en vue des

REVUE INTERNATIONALE
des auteurs du *Magasin d'Éducation*. L'ouvrage paraîtra.

Ajoutez à cela des articles et des laboratoires habituels du recueil, des observations enfantines de Ducloux, une idée de ce premier numéro et d'autres excellents.

Abonnement: Paris, 14 fr., Départements, 16 fr.

—

LE GUIDE DU TOURISTE

Les touristes étant considérés, en général, comme des êtres intelligents et privilégiés qui n'ont d'autre but que de connaître tout ce que le monde renferme de plus beau, de plus pittoresque et de plus gai, sont accueillis partout par des visages remplis d'un profond respect et d'une estime particulière. En outre, le touriste est celui qui donne la mesure de la beauté et des avantages d'un pays, et à cet égard, vu le grand nombre de ceux qui la visitent, l'Italie peut être excessivement flattée.

La nouvelle année, malgré les bruits qui circulent sur les conditions de la santé publique, a amené cependant dans la péninsule beaucoup d'étrangers. Dans l'Italie supérieure, où les hôtels abondent, la liste en est très longue.

Le *Grand Hôtel Milan*, situé au milieu de la grande ville du même nom est surtout très fréquenté. Cela se comprend aisément lorsqu'on aura dit que cet hôtel est l'un des mieux tenus de la capitale lombarde. Son propriétaire M. Spatz, — qui possède deux autres établissements bien connus : le *Grand Hôtel* à Venise, situé en plein midi sur le Grand Canal, et le *Grand Hôtel* à Livourne, placé au milieu d'un magnifique jardin, — possède le talent de l'organisation. Toute la maison est éclairée à la lumière électrique et chauffée par des calorifères. Dans chaque pièce se trouve un tableau portant le prix de la chambre, celui du service, du chauffage, etc. Aucune surprise n'est donc à craindre. Nous ne saurions assez conseiller aux hôteliers italiens d'adopter ce système à la fois pratique et commode.

Rome, grâce aux attrait qu'elle offre et à la fascination qu'elle exerce sur tous les esprits intelligents, voit passer, chaque année, comme dans un kaléidoscope, des milliers et milliers d'étrangers.

Parmi les hôtes illustres de cet hiver nous signalons, tout d'abord, le prince héréditaire du Japon et la princesse sa femme. Ils voyagent sous nom de comte et comtesse de Save, mais le parfum exotique qu'ils apportent, ce parfum qui fait songer à tout un monde peuplé de bonzes, de temples majestueux, de tours de porcelaine et de fleuves sur les

bords desquels les chrysanthèmes et les lotus ouvrent le boliques, — ce parfum révèle la différence qui passe e d'Europe et ceux qui viennent du pays des idoles.

Les altesses japonaises arrivées à Rome avec une su cupent l'appartement d'honneur à l'*Hôtel du Quirinal*, mais des plus chers de la ville.

Les princes japonais aiment à vivre solitaires, mais sont descendus aux Hôtels Minerva et Laurati ou à la ne sont nullement animés des mêmes intentions. Ces je ensoleillées invitent au mouvement et à la vie. Les u Pierre et visitent les musées. D'autres poussent jusqu' ou parcourent les allées des belles villas des enviro Corso, Piazza di Spagna, sont des plus animés; on jolies misses en manteau rouge ou en jaquette de loutr cheveux desquelles le soleil romain met des paillettes aussi de sérieux professeurs allemands, des lunettes d' un livre rouge sous le bras. Ces types divers mêlés à l maine donnent à la ville un aspect d'animation joyeus

Voici pour les touristes futurs que les fêtes de Mai au au printemps quelques renseignements sur les établi viens de nommer.

L'*Hôtel de la Minerve*, situé au centre de la ville, p et du Capitole est un ancien hôtel dont la réputation n' Il est très fréquenté par les Italiens et les Français. l'affectionne particulièrement.

La *Pension Chapman*, rue San Niccolò da Tolentino, es ricaine et offre tous les comforts. Dernièrement à l'occas saire patriotique, une fête y a été donnée à la colonie i réussi des plus brillamment. On avait transformé l'hôtel e et les fleurs les plus variées réunies en immenses bouque d'une façon charmante. Les Américains de Rome ont été cette fête qui leur donnait l'illusion de la mère patrie.

L'*Hôtel Laurati*, situé au commencement de la rue également aux voyageurs tout le confort désirable. Les stinction qui y descendent toute l'année témoignent en lente tenue de la maison.

BULLETIN DES LIVRES

Leonardo da Vinci: Trattato della Pittura. Un très élégant volume in-4° de 400 pages, orné de beaucoup de gravures dans le texte et d'un grand nombre de reproductions de dessins de Léonard de Vinci. Broché 12 fr. Reliure artistique avec ornements en couleur, reproduits du frontispice d'un code ms. du quinzième siècle, et médaillon doré contenant le portrait de Léonard de Vinci, 15 fr. Huit exemplaires numérotés sur papier du Japon, 25 fr. Huit exemplaires numérotés sur papier de lin, 20 fr. (Rome, 1890. Unione Cooperativa Editrice). — Parmi les œuvres de Léonard de Vinci, celle qui porte le titre de *Traité de la Peinture* a été de tout temps la plus recherchée par les artistes qui désirent faire leur profit des enseignements qu'on peut tirer des toiles du grand maître.

On a cru pendant assez longtemps ce traité perdu en tout ou en partie. Les premières éditions qui en ont été faites soit en France soit en Italie étaient des éditions tronquées, où les chapitres les plus importants faisaient défaut, et ce n'est que rt tard qu'on réussit à réunir les ombres épars du précieux autographe de façon à en composer un olume. Cela fait, cependant, le olume demeura enfoui dans la bi-
iothèque des ducs d'Urbin d'abord,

puis dans celle du Vatican, jusqu'à ce qu'en 1817, Guillaume Manzi, directeur de la bibliothèque Barberini, vint le tirer de l'oubli, et en fit tirer une édition à Rome, chez l'imprimeur De Romanis. Toutefois cette édition était fort défectueuse; les Viennois ne tardèrent guère à reconnaître la nécessité d'en faire tirer une seconde, et en en présentant aujourd'hui une troisième à l'appréciation des artistes, les éditeurs peuvent ajouter que cette nouvelle édition n'est pas davantage la reproduction de celle de Manzi, qu'elle n'est une réduction de l'ouvrage allemand de Ludwig.

Ornée de reproductions nombreuses et soignées des dessins du grand artiste, cette édition, également soignée au point de vue de la typographie, verra le jour sous une forme digne d'une œuvre d'un aussi grand mérite. On s'est efforcé de rétablir partout le texte original et de débarrasser l'ouvrage à la fois des fautes qui fourmillent dans l'édition Manzi et des difficultés paléographiques du manuscrit primitif, que l'édition viennoise avait cru devoir reproduire, sans égard pour les obstacles qu'elle créait par là au lecteur.

M. Marco Tabarrini, vice-président du Sénat et président de l'Institut Historique Italien, a bien

voulu en écrire la préface et autoriser les éditeurs à présenter le volume au public sous les auspices d'un nom éminent tel que le sien. En outre, pour ajouter à l'intérêt de l'ouvrage, la Maison Sansoni de Florence leur a accordé la permission de reproduire la *Vie de Léonard de Vinci* par Vasari, enrichie des notes et des commentaires de l'éminent prof. Gaetano Milanesi.

Le Traité de la Peinture de Léonard de Vinci ne constitue pas seulement une source d'enseignements précieux pour l'artiste, il a son importance en même temps pour les études littéraires. En préparant l'édition actuelle de façon à satisfaire à toutes les exigences, l'Union éditrice coopérative estime donc avoir fait une œuvre qui a son utilité, et fière de joindre son nom modeste à celui du maître immortel, elle offre avec confiance ce premier essai de ses travaux à quiconque professe le culte de l'art et de la science, aussi bien en Italie qu'à l'étranger.

Giuseppe Bobbio : *Due famose Mazarinades* (Roma, 1890, Unione Cooperativa Editrice). — On n'ignore pas le rang important que tiennent les *Mazarinades* parmi les curiosités historiques et littéraires du dix-septième siècle. Plus riche en hommes de lettres qu'en hommes d'épée, le parti de la Fronde déversait dans d'innombrables pamphlets sa haine contre le cardinal-ministre, car c'était lui qu'elle rendait responsable en fin de compte de tous les griefs soulevés contre la Cour. Impuissants à lui enlever la faveur d'Anne d'Autriche et le pouvoir, les adversaires de Mazarin soulageaient leur haine en le noircissant sous des flots d'encre; il

n'était
ventas
contar
pour
Aussi
ture
consti
dans l
jeter
milieu
ne pa
que n
ça et
plume
tées p
tant d
l'époq
y ont
faut
d'avo
tude d
félicit
part,
qui vi
partie
Mazarin
courte
compl
fraîch
teur l
ros du
de la
stance
des li
saisir
ces de
présen
sables
Germ
modér
seconde
sérieu
contre
de tou
ger en
la Fr
senten
de pe

rt, Paris, 29,
ne les prin-

janv. 1890):
res des ta-
par Eugène
iverselle de
centenaire,
Justin - No-

TE. — Saül
Decisy, d'a-
embrandt -
Gravure de
tableau de
ret. (Salon

EXTE. — La
rdin du pa-
assin de G.
on Gauche-
de la bor-
d'après une
d - Bordure
- Bordures
n - Bordure
Bordure de
dure de la
aul - Saint
emblement
u Vatican.

Weber -
uis de Phi-
s son por-
le - Geoquis
Ferdinand
- Gravures
universelle
t, par Mars
iens et mo-
rands pein-
t Hollande,
ce - Dalma-
latria with
and the
G. Jackson
la Chaire

- La France moderne. Journal d'un
lycéen de quatorze ans, pendant le
siège de Paris - Paris au bois - Les
types de Paris - Le centenaire de
la science - Venise, ses arts déco-
ratifs, ses musées et ses collections,
par Emile Molinier - L'exposition
universelle - Les chiens d'arrêt -
Le fils de l'amiral - Histoire d'un
garçon - Le journal d'un écolier au
moyen-âge - Mémoires de Leda.
Histoire d'un cheval - Le Victor
Hugo de la jeunesse - Les prover-
bes de Pierrot - Le dieu Pépétus -
Les fleuves de France. La Seine.

P. J. STAHL. *Magasin illustré
d'éducation et de récréation.*
Sommaire du n° 601, 1^{er} jan-
vier 1890:

César Cascabel, JULES VERNE.
Une élève de seize ans, E. LE-
GOUVÉ, de l'Académie française.

Kitty et Bo, J. LERMONT.

Semaine des enfants, par UN
PAPA.

Ce qui est bête, DUPIN DE SAINT
ANDRÉ.

*Les jeunes aventuriers de la Flo-
ride*, J. F. BRUNET.

Une mauvaise rencontre, J. GEOR-
FROY.

Étude des beaux-arts, C. et E.
GARTERON. 14 dessins.

Livres reçus:

De la maison P. Ollendorff, Paris:

A. BOCHER. *L'univers. Hier -
Aujourd'hui - Demain* (1 vol.
1890).

AUGUSTE VITU. *Les Mille et une
Nuits du théâtre* (1 vol. 1890).

COMTE STANISLAS RZEWUSKI. *Al-
frédine* (1 vol. 1890).

LOUISE MORILLOT. *Madame de
Santenau* (1 vol. 1890).

De la maison Hachette et C^{ie}, Paris:

CHARLES DE POMAIROLS. *Lamar-*

Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1^{er} et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malles des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

La Gazette Diplomatique

JOURNAL HEBDOMADAIRE

paraissant le jeudi matin.

Ce journal qui entre dans sa 13^{me} année publie chaque semaine, un bulletin résumant les événements les plus importants de la politique internationale, des correspondances des principales capitales de l'Europe et des informations originales puisées aux sources les plus sûres. Il se recommande en outre tout spécialement au personnel diplomatique et consulaire par son bulletin hebdomadaire très complet des nominations, mutations et promotions qui les concernent. Par sa partie littéraire, financière, bibliographique et par ses intéressants articles de variété il est également à même de tenir les diplomates à l'étranger au courant des choses de France et d'Europe.

ON S'ABONNE:

à Paris, aux bureaux du journal, 61, Rue d'Anjou.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

1 an 30 fr. 6 mois 16 fr. pour toute l'Union postale
1 an 40 fr. 6 mois 20 fr. pour les pays en dehors de l'Union postale.

CHALLES

A 30 MINUTES DE CHAMBÉRY (SAVOIE)

Eau la plus sulfureuse connue, fortement iodurée, et bromurée, essentiellement dépurative et reconstituante. — Maladies chroniques de la peau et des muqueuses. — Affections de la gorge et des bronches. — Altérations et pauvreté du sang. — Carie des os. — Hôtels et Villas. — Expédition par caisse de bouteilles, $\frac{1}{2}$, et $\frac{1}{4}$.

Établissement ouvert du 15 mai au 15 octobre.

RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise allemande. — GENEVE.

Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME

Cet établissement artistique exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

L'ISTITUT dispose du concours des plus habiles spécialistes italiens et allemands, possède les meilleures machines et ne craint aucune concurrence, même étrangère, pas plus quant à la parfaite exécution du travail que pour la convenance des prix.

PUBLICATIONS RÉCENTES:

Annuaire de l'Institut Cartographique Italien, 1^{re} année, 80 cent. - II^{me} année, 1 fr. - III^{me} et IV^{me} années, 3 fr. — **Carte des Chemins de fer italiens** par l'Inspectorat général des chemins de fer (échelle 1:1,500,000), prix 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé second les livres adoptés dans les écoles du Municipale de Rome, prix 1 fr. 30 — **Carte spéciale des possessions italiennes en Afrique** par le prof. P. DURAZZO (échelle 1:1,500,000), prix 1 fr. 20.

Le Journal de Saint-Petersbourg

EST LE SEUL ORGANE RUSSE PUBLIÉ EN LANGUE FRANÇAISE.

Ses informations sont puisées aux meilleures sources. Elles embrassent toutes les communications officielles, les traités et conventions conclues par le gouvernement impérial, toutes les nominations diplomatiques et administratives de quelque importance, les faits courants. Une rubrique spéciale est consacrée à la

revue des journaux russes.

Le budget de l'empire, le rapport du Contrôleur Général sur l'exercice écoulé y sont publiés *in extenso*. Ajoutez-y un tableau mensuel des recettes et des dépenses publiques et un compte-rendu raisonné du mouvement des importations et exportations, un tableau hebdomadaire du mouvement des ports de Saint-Petersbourg et de Cronstadt et un autre exposant le prix des céréales par semaine, enfin un bulletin quotidien de la Bourse de Saint-Petersbourg et des dépêches sur celles de Moscou, Riga, Odessa — voilà pour les nouvelles concernant la Russie — sans parler de la partie littéraire, consacrée aux

Revue russe

aux Sociétés savantes etc. — Ses feuilletons de théâtre et sa chronique musicale sont fort goûtés dans le monde artistique et littéraire. Il en est de même de ses comptes-rendus des expositions etc. etc.

Une large partie du journal est réservée aux nouvelles de l'étranger. Ses correspondances politiques de Paris, ses feuilletons littéraires de Paris et de Vienne, sa rubrique bibliographique sont très appréciés des connaisseurs. Ajoutons que le

Journal de Saint-Petersbourg

ne s'est jamais départi des exigences auxquelles doit répondre un organe destiné à la bonne société.

PRIX D'ABONNEMENT:

EN ROUBLES				
	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
Saint-Petersbourg.	2 —	5 50	10 —	18 —
Russie	2 50	6 75	12 25	22 —
Etats de l'Union postale	2 50	7 —	12 50	24 —

On peut s'abonner à tous les bureaux de poste russes; de plus à SAINT-PÉTERSBOURG, à l'administration du *Journal*, Maximilianovsky, per. N. 15/13, et au bureau spécial du *Journal*, librairie de la cour impériale, pont de Policc, m. de l'église hollandaise; à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8; à LONDRES, chez MM. Delizy, Davies & Co., 1, Cecil street, Strand W.-C.; à BERLIN, M. Rudolf Mosse, Jerusalemstrasse, 48; à VIENNE, et à HAMBOURG, chez MM. Haasenstien et Vogler.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

HARVARD
MAR 22 1891

CRISPI

LE CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR
UN ITALIEN¹

(Sutle).

plus qu'à sept milles de Monreale, à douze de
ut que les conseils de son sous-chef d'état-
d'une utilité suprême. Crispi qui, en 1848-49,
ne, une position élevée dans l'administration
trouvait et faisait partie du gouvernement
prince de Satriano, qui avait, comme député
oté pour la résistance à outrance, qui s'était
législatif lorsque l'assemblée avait décidé
l'écarter de l'amiral Baudin, Crispi avait étudié
la ville, dont il savait aussi bien les res-
faibles. Au contraire, Garibaldi ne connais-
s, ne savait de Palerme que ce qu'on lui
ir se guider par lui-même que des cartes et
es. On lui persuadait que l'attaque devait
s, ville près de laquelle Rosalino se tenait
jour grossissantes, mais dont la position est
daient quatre à cinq mille hommes. C'était
epuis les chefs jusqu'au dernier des soldats,
i de ce côté-là. Crispi était d'un avis diffé-
rt portât directement sur Palerme et qu'on
réalables. Arriver à Palerme par Monreale,
bats, qu'il fallait tous deux victorieux. La

¹ 25 octobre 1889 au 15 janvier 1890.

t de reproduction réservés.

. XXV^{me}.

UE

as

l a

1. L

it d

rest

iât,

ise,

for

e c

- to

, su

un

enn

ins

, et

lom

nen

à

san

'ore

can

in

se

ie

le

sou

nn

it g

qu

sse

ent

rès

n p

our

i lu

t la

vait

rés

der

et au prix de fatigues inouïes. Le général s'était retiré de la route de Monreale à Parco, où il occupait de fortes positions grâce à la rapidité de sa marche et aux brouillards qui avaient caché ses mouvements pour se jeter sur Palerme. Le plan de l'attaque, au moyen de Rosalino Pilo et des troupes royales hors de Palerme sur la route, leur sortie et de la diversion qui devait en être la conséquence, se termina par une surprise. Malheureusement, le général fut atteint d'une balle au front, dans un moment où il cherchait à se faire reconnaître, et dès lors trouver une autre combi-

bourboniennes sortent de Palerme et exécutent les ordres des généraux Bosco et Sirtori. La route de Monreale, d'où elle se détache, se dirige vers la vallée et prend à dos le corps royaliste qui conduit à Corleone et dans la direction de Parco. Leur projet est d'attaquer les troupes royales par les flancs et les arrières. Garibaldi donne les ordres et se dirige vers le croisement des routes, appuyé sur les côtés; les volontaires forment le noyau. Le combat semble immuable. Tout à coup Garibaldi, lève le camp et par un rapide mouvement en bon ordre sur la route de Monreale, il a déjà tenu en main la victoire; mais le général, inquiet de sa droite, se dirige vers les gènes et à prendre lui-même les positions qu'il parvient à occuper, avant que les *picciotti* et la compagnie Caimi ne soient de la colonne venue de Monreale d'atteindre Piana dei Greci, où

les troupes s'abandonnent au repos, les chefs ont eu déjà maintes occasions de recon-

traire le coup d'œil et le jugement de Crispi en matière militaire, et de lui son véritable chef d'état-major. Crispi est donc appelé près du général avec Sirtori et Bixio. Sirtori propose un mouvement de retraite vers l'intérieur de l'île; Crispi s'y oppose. Gar-

bal di hésitant ou feignant d'hésiter, l'intérieur de l'île, offrirait le Crispi indique Giuliana, au delà sur une montagne escarpée, aguerrie d'hommes pourrait aisément à craindre que la famine. Surmander Orsini et lui ordonne de prendre ses bagages, la route de Corleone.

— Crispi vous donnera vos ordres.

Orsini part donc avec une colonne dirigée sur Corleone. Tout est décidé. Les troupes garibaldiennes de l'île. Quelques instants plus tard, l'expédition se mettent en marche par une autre direction. On traverse la mer. On fait halte et l'on s'étend par terre. A l'aube du 25, Garibaldi reprend sur le haut d'une colline, où il a passé les heures de l'après-midi, il repart pour Palerme, et y arrive le soir.

Dans la nuit se présente à Garibaldi le comité secret de Palerme.

Les troupes royales qui avaient été envoyées à Marineo pour empêcher les bagages et des troupes sont parvenues à Corleone. Elles ne doutent pas un instant que Garibaldi lui-même ne se trouve avec les bagages. L'idée que Garibaldi est en déroute se répand. On envoie la nouvelle à Palerme. Les troupes royales envoient la nouvelle à Palerme. Garibaldi avait complètement induit en erreur sur ses propres intentions. Les troupes royales se trouvent sur une fausse piste et de diviser leurs forces.

Pendant que Bosco le pourchasse, Garibaldi, à Misilmeri, prononce les paroles magiques dont il a l'habitude. Le sentiment de la discipline chez les soldats insoumis, les *picciotti*, que celui qui les commande. Garibaldi convoque ses officiers.

— Vous savez tous, leur dit-il, que c'est un conseil de guerre; je le fais aujourd'hui.

ou la retraite dans l'intérieur de l'île.

», répondent-ils unanimement.

« demain matin.

était, enfin, celui de Crispi. Dès le présent en Sicile, il n'avait cessé de désigner atteindre; c'est à Palerme que le sort de l'expédition devaient se décider. D'ailleurs, tout désiré, prévu, préparé se vérifiait. La ville privée de ses meilleures troupes, sortait de son meilleur général, Bosco. Le bruit de sa retraite le croyait dans les montagnes, et il était armé. A moins de disposer d'une armée de milliers de pièces d'artillerie, on ne pouvait attaquer sous de tels auspices.

Garibaldi formait la colonne de marche. Les volontaires et une quinzaine de Siciliens d'un coup d'essai éprouvés, commandés par le hongrois

La Masa, qui avait demandé pour eux l'honneur de la colonne: trois mille hommes environ; les commandés par Nino Bixio, et le premier 100 hommes;

les commandés par Carini, 400 hommes;

les bandes de Sant'Anna et d'autres; 700

volontaires, dont huit cents seulement — ce qui était très disciplinés.

Marcher sans avant-garde, compacts et silencieux, à la baïonnette, de les culbuter à la baïonnette, de course les lignes des troupes royales, avant elles dans Palerme.

Et pendant la nuit. Les *picciotti*, quel que soit de chacun, se ressentent du manque d'équipement insuffisant de La Masa; ils souffrent de tout. Bixio, qui les suit et ressent les effets de leurs incertitudes, les cahots, véhément comme toujours, apostrophe et fait conjurer Garibaldi de leur envoyer des munitions, dont la bravoure personnelle est bien

il était entré dans la ville le revolver au poignet, est au nombre de ceux que Garibaldi.

Un malheur lui arrive, auquel, de prime abord. Qu'est-ce que pareil incident au milieu ait mis pied à terre pour se mettre en face les hommes qu'il commandait: on lui a enlevé tout: son bagage disparaît — riche en documents, les archives de l'expédition, les papiers et une correspondance précieuse.

Il continue et commence le bombardement de batteries qui se sont réfugiées dans la forteresse.

Il est moins actif à la suite d'une blessure.

..

Les décrets du gouvernement dictatorial nous ont donné Crispi, tour à tour soldat et organisateur di Renna, 19; de Poggio del Castro, 22, nominations de gouverneurs de districts. Il en a eu, 28. Le même jour, l'intendant général désigné pour exercer, jusqu'à nouvel ordre, les fonctions de payeur général de la Sicile. Les percepteurs et les administrateurs du denier public dépendance.

Il est instituée à Palerme une commission pour l'organisation de la milice nationale, confiée à Salemi du 14 mai. Les attributions de la loi sont tracées et définies.

Il est émané le décret suivant:

ET VICTOR-EMMANUEL.

La ville sublime et héroïque a défilé avec une bravoure antique la famine et les dangers qui ont surgi de la guerre fratricide provoquée par des traités des citoyens ont partout été scrupuleusement protégées.

Il a bien mérité de la patrie!

..

Bourbons tenaient les forts, un était à craindre. Les garibaldiens repousser. Mais il valait mieux entière fût mise elle-même en état de venant de son rôle de 1848, Crispi ret instituant une commission pour es œuvres de défense. Cette « com- rvoir activement à tout ce qui était barricades régulières dans toute la e défendre indépendamment du con- us des autres provinces de l'Italie

érite de nous arrêter. Il y est dit: es seront formées à la distance de autre. On emploiera pour les former scines et les sacs remplis de terre. des hommes choisis parmi les plus dans la construction de semblables ; à l'érection des barricades se réu- té indiquera, surtout en vue du cas

où nos milices devraient s'avancer, protégées contre le feu ennemi, comme pour livrer assaut aux casernes et autres édifices et localités occupés par les troupes royales.

« On emploiera aussi des sacs remplis de terre, des matelas, des paillasses, etc.

« La commission entretiendra des dépôts de terre.

« Les portes et fenêtres des maisons devront être ouvertes jour et nuit et accessibles aux personnes que la commission envoie sur les lieux pour mieux s'assurer des moyens de défense.

« La commission organisera un corps de garde central, aussi près que possible de sa résidence. Dans chaque rue sera institué un corps de garde qui, au moyen de patrouilles, se tiendra en relation avec le corps central, l'informera, chaque demi-heure, de l'état des travaux et ne cessera d'exciter les habitants de chaque maison à l'employer en vue de la défense.

« La commission s'entourera d'un fort détachement d'hommes

chefs de famille pauvres et non
ont les terres sont très étendues
pulation, cette part sera double.
ars du défunt. Dans le cas où la
partage, on y suppléera par des
au domaine de l'État.

laire adressée aux vingt-quatre
magistratures communales » et
étaient le 15 mai 1849, avec les
cessaires la diversité des temps
oment; il donne en même temps
recouvrement des impositions,
ervice de la sûreté publique.

n décret en vertu duquel les fils
ionale sont adoptés par la patrie.
is de l'État, jusqu'à l'âge de seize
es jeunes filles recevront une
. et origine, qui leur sera payée
gt et un ans les jeunes gens re-
rapport à leur naissance.

cause nationale recevront une
es droits de leurs enfants.

ques dans les mêmes circonstan-
es mutilés, les invalides, seront

qui semblaient improvisées, con-
que et révolutionnaire, faisaient
mûri. On se souvient des années
faites par Crispi en commun avec
nes d'état, avec Correnti notam-
part de Turin la police sarde,
nettants, s'était trouvée en pos-
tutionnelles et administratives,
où elle avait espéré trouver un
rencontré le bagage intellectuel
des n'avaient été interrompues.

les avait continuées. Revenu en
récédé l'expédition des Mille, il
d'appliquer ses principes appro-
si avait envoyé à Nicola Fabrizi,

qui de Malte l'informait de ce qu'il fallait pour l'organisation politique et administrative; plus tard ce précieux manuscrit, de caractère menu et espacé que correspondait avec Crispi. Napoléon; il fit composer le manifeste à être affiché dans les communes de la Sicile, alors à Gênes, un exemplaire à la couleur bleue. Ces documents encore de Crispi.... Ce projet d'un gouvernement de la Sicile, ne fut jamais promulgué; mais devint une mine précieuse que le gouvernement dictatorial eut à exploiter.

Jusque-là, l'accord le plus parfait régnait dans l'île. Tout le monde, les uns avec enthousiasme, les autres sans répugnance, se ralliaient à l'œuvre et s'affermissement trouvaient quelque chose à reprocher, au caractère révolutionnaire, mais connaissaient aussi la pureté d'intentions, la moralité scrupuleuse du gouvernement de la Sicile. Rien de fâcheux s'était produit; pas une réclamation ne s'était faite entendre.

La présence d'un homme v

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de cet ami et collègue de Crispi, il avait des qualités précieuses. Ancien conspirateur, mais en 1849, La Farina avait les qualités d'un patriote; mais tandis que Crispi se ralliait à Mazzini et le parti révolutionnaire, italien, La Farina se ralliait à l'idée fédérative, et nationale. Lorsqu'il s'était agi de proclamer le parti révolutionnaire et Garibaldi lui avait adressé à l'Association et à La Farina une défiance envers Mazzini et les

eût pu disposer. La Farina se prononça
 dition et rien ne fit que Crispi, oubliant
 e lui demander son concours, lui'exposer
 le visiter par deux fois et lui démontrer,
 circonstances étaient favorables à une
 dition fut décidée, grâce surtout à la per-
 de Crispi, les secours de l'Association
 dérisoires. La Farina lui-même demeura
 tre en scène et nous aurons à le juger
 auteur de son intelligence aurait pu pla-
 ni les hommes politiques italiens, est à
 ire de la rédemption sicilienne par les
 e, envieux, jaloux, peu loyal, peu sincère.
 e je n'exprimerai que des jugements qui
 s, dans les conversations que les plus in-
 i au sujet de celui qui fut peut-être son
 , un jugement portant condamnation n'est

la pensée de Crispi sur La Farina. Car,
 moins que Francesco Crispi connu la
 is aucun n'a plus pardonné que lui à ses
 : aucun n'a plus volontiers, plus complè-
 torts dont il a pu être l'objet.

∴

arrivait à Palerme, à bord de la *Maria*
 marine royale sarde. On voyait générale-
 rti modéré sicilien. Son passé et ses re-
 faisaient de lui un personnage considé-
 t d'enlever au parti révolutionnaire qu'il
 direction des affaires de Sicile, de sup-
 t du dictateur, de capter la confiance de
 : Le tout se colorait d'un mandat tacite
 travail : pousser à l'annexion, la préparer,

La Farina, Garibaldi, avant tout homme
 is tout le courage personnel, ne profes-
 qui cette vertu ne brillait pas de l'éclat

us que pardonner, puisqu'il a voulu
 le devoir d'historien impose de pénibles
 ns rien à ce qu'on a déjà dit, mais
 silence des faits démontrés et prouvés.
 Farina en Sicile, nous l'avons dit. Il
 ersuader M. de Cavour que lui, La Fa-
 omme indispensable, qu'il maîtriserait
 e lui les *mazziniens* qui l'entouraient,
 ou l'inspiraient de loin. Ces mazziniens
 Bertani, les plus dangereux de tous
 e Cavour lui-même.

∴

de de La Farina, Garibaldi avait signé
 convention établissant les conditions
 taines, qui occupaient encore quelques
 s jours suivants, à la grande joie des
 u représentaient pour eux un régime
 et s'embarquaient pour le continent.
 di licenciait les bandes siciliennes, en
 saient à prendre des engagements ré-
 cadres des Mille, destinés à former le
 l.

∴

au département des finances: au bout
 . volontairement sa place à Peranni.
 il avait rendu des décrets importants:
 mouture, l'abolition des droits d'entrée
 quelques autres taxes impopulaires.
 le de l'intérieur, et à sa qualité de mi-
 crétaire du dictateur. Difficilement Ga-
 celui qui avait été son inspirateur fi-

rispi poursuivait hardiment son œuvre
 i vingt-quatre districts, il organisa la
 tion de la justice, pour les crimes et
 es commissions spéciales. Grâce à son

la tra...
 tenait entre les classes sociales. Aucune question
 té soulevée. Ce qui restait des partisans de l'an-
 rait dans l'ombre. Tout se passait régulièrement;
 lics étaient émanés au nom de « Victor-Emma-
 Cela n'empêche pas à La Farina d'écrire à M. de
 10 juin, que « personne ne croit Garibaldi ca-
 r, que parmi les hommes au pouvoir le plus im-
 ni, qui se moque de l'autorité du dictateur. » Il
 état de choses, les regards de tous se dirigent sur
 e aristocratie jusqu'aux chefs du peuple. Lorsq
 rues, on me fête, tandis qu'on ne salue mêm
 ni détiennent le pouvoir. Un grand nombre de
 mée et les questeurs de Palerme eux-mêmes
 sition. Ce pauvre homme de Garibaldi est obséd
 me manière incroyable. On voit bien, en parla
 soins du gouvernement l'écrasent, l'atterren
 dans un pareil état. »

'avait vu le général qu'un instant, le jour de se
 nous l'avons dit, Garibaldi, après l'avoir tai
 était empressé de l'éconduire. Il ne put l'appr
 ue le 22, jour où, grâce à Persano, il obtint c
 nce du dictateur. Comment donc pouvait-il jug
 positions d'âme du dictateur? Tout ce qu'on sai
 at d'esprit de Garibaldi pendant ces jours mêm
 sertation téméraire de La Farina. Le 8 juin, G
 ertani: « Mon cher Bertani, nos affaires march
 sommes maîtres de la ville; les troupes napol
 nt; nous sommes en train d'organiser l'armé
 re à la direction de Milan. » Ce n'est pas là
 me découragé, obsédé, atterré.

ourtant obligé de reconnaître que l'esprit publ
 xcellent, que plus de neuf mille volontaires
 l'armée, que les impôts rentrent dans les caiss

..

eu le second colloque entre La Farina et G
 xpose son opinion au sujet des ministres et

ne perdue: Garibaldi lui répond par de ses collègues et lui affirme avec en, que « Crispi et le gouvernement de la Sicile... »

arina ne s'arrêtait pas pour autant. Il éreints, exciter adroitement la partie accessible aux intrigants. Le 27 juin, la rue de Tolède: aux mécontents qui Farina se joignent des gens qui ont eux qui sont secrètement hostiles à for intérieur et pour des raisons à eux, crie: « Vive Garibaldi! A bas Crispi!

infime minorité, sans cohésion comme . Garibaldi hors de lui. Lorsque Crispi, pleine liberté d'action, lui apporta ses ement.

à ce sujet:

spi est un patriote insigne, qu'on lui lition de Sicile et qu'il ne l'éloignera

avec son énergie habituelle, pour se di, tout en cédant sur ce point à une ée, ne le fit qu'à condition qu'il restât secrétaire privé.

it encore, le 29, à M. de Cavour:

choisi Crispi pour son secrétaire par-pour le nouveau ministère, car le gé-s décrets sans consulter les ministres. cheval à l'*Albergo della Trinacria* avement blessé, était accompagné par

2 juillet, La Farina résume ses griefs laisse à Crispi, dont il a fait son secré-alité du pouvoir. »

plus pour Crispi. La *Gazette officielle* de Crispi, le décret suivant:

ecrétaire d'État pour les finances;
laires d'État;

EURS DU CONTINENT AFRICAÏN

LEY, EMIN, CASATI

ment le fait le plus éclatant qui ait été accompli dans le monde géographique; le premier d'entre eux personnifie un des succès les plus merveilleux que l'histoire de l'audace humaine ait enregistrés.

Quelle personnalité que celle de Stanley! Comme elle s'élève majestueuse à la fin de ce siècle, qui, après avoir parcouru son cycle avec tant de hardiesse, se qualifie volontiers, avant d'expirer, d'époque de décadence! Quelle harmonie admirable il y a chez lui entre l'ingénuité de la foi et l'habileté de l'expérience, la vive intuition du but qu'il se propose et le discernement sûr des moyens nécessaires pour y parvenir! Quelle aisance d'allures, soit qu'il se trouve au milieu de grossiers Africains qui avec un enthousiasme bruyant embrassent ses genoux, soit qu'il s'avance au-devant d'Européens raffinés qui, avec une déférence marquée, viennent lui serrer la main!

C'est que Stanley a conservé les meilleures qualités de l'individu primitif tout en acquérant celles de l'individu civilisé. Il est l'homme intègre, dont la vie se reflète au dehors par une action énergique et qui se plaît à reconnaître le résultat de sa force, en face de l'homme corrompu qui se dédouble dans une indolence et la contemplation et s'enorgueillit en analysant les progrès de sa lâcheté.

de

èvement les précédents des personnages qui y ont joué principaux. Pour ce qui est de Stanley, ses faits et gestes connus pour que nous osions les raconter aux lecteurs. Sa rencontre avec Livingstone égaré au milieu de la découverte de tout le cours du Congo, la fondation dépendant de ce nom, voilà ses trois œuvres dont une it à illustrer une vie. C'est à bon droit qu'on peut l'omb de l'Afrique, de même que Livingstone en a ur autant qu'il est possible de comparer les péripét distinguent l'exploration d'un continent de celle d' gstone, après s'être rendu en Afrique, y séjourna p is, cherchant patiemment, ici, le cours d'un fleuve, s d'un lac, plus loin, le prolongement d'une chaîne ou la configuration d'une vallée. Ces recherches, en oile de notre ignorance, ont amené la découverte, de l'Afrique, de plusieurs groupes oro-idrographiq ur l'immense étendue du continent. De même, Cook, entre les îles, en suivant leurs canaux, en tourn en doublant leurs promontoires a pu retracer la to ie quantité d'archipels perdus au milieu de la va éanie.

le son côté, en voyageant à marches forcées, en me inent de long en large, en en révélant les lignes pr e côte à l'autre, a imité Colomb qui, voiles déployé t retraversait l'Océan, en saisissait les contours et nites entre les rivages extrêmes.

Emin et à Casati, nous ne croyons pas qu'il soit appeler sommairement ce qu'ils ont fait à partir aley, envoyé par le monde civilisé, vint les retrou la barbarie où ils arboraient encore le drapeau n. Mais il nous faut, pour plus de clarté, remon où cette civilisation a pénétré dans ces régions

qui ait conçu le projet de contourner le Nil et le Soudan oriental qui il avait poussé jusqu'à Kartoum ces nouvelles. Mais le gouvernement d'un plan aussi judicieux, ont pensé qu'à dépouiller le pays l'ivoire et la traite des nègres. venue le rendez-vous général des venant de toutes parts et en repartant pénétrant jusque dans le pays faisant partout des *zérîbe* (factoreries fortifiées) pour la récolte de l'ivoire blanc et de l'ivoire noir.

Il est vrai que ces *zérîbe* ont servi d'étape et de refuge à plusieurs voyageurs (Lejean, Piaggia, Cuny, Münzinger et autres). Grâce à leurs explorations éclairées, bien que partielles, il a été possible de commencer à combler la lacune immense créée dans l'intérieur de l'Afrique par l'esprit scientifique de Danville, lorsqu'il effaça de la carte géographique toutes les données capricieuses et fantaisistes dues à des traditions incertaines d'anciens auteurs et aux récits controuvés des marchands arabes modernes.

Les découvertes de Speke et de Baker dans la région des grands lacs du bassin du Nil et le cri d'horreur arraché aux explorateurs européens par les infamies des négriers avaient convaincu Ismaïl-pacha de la nécessité d'une expédition qui, en étendant la zone des pays conquis, mît fin à ce trafic abominable. Baker, choisi comme chef de cette expédition, après avoir, en 1870, établi à Gondokoro le centre de son administration, poussait jusqu'à Dufilé et Fatiko. Mais l'hostilité de ses subalternes, qui tous étaient intéressés dans le commerce des esclaves, lui faisait abandonner la partie et la tentative recommença de plus belle.

Dans ses entrefaites, Schweinfurth visitait la région du Bahr-el-Azazel et découvrait ainsi les mystères horribles des *zérîbe*. Ismaïl décida alors une deuxième expédition qui fut dirigée par G. Selous (1874), aux côtés duquel l'Italien Romolo Gessi sut acquérir

ous l'autorité du Mahdi. Quant Emin-bey, son sort était bien de rappeler les précédents de se a eu une destinée plus heu-

1880.

II.

Lorsqu'en 1874, Gordon prenait pour la première fois possession du gouvernement du Soudan égyptien, il avait amené avec lui, en qualité de médecin, le docteur Édouard Schnitzer, d'Oppeln, dans la Silésie prussienne. Ce dernier, arrivé dans le Soudan, s'engageait formellement au service de Gordon et prenait, à partir de ce moment, le nom de Emin-effendi. Chargé de missions très délicates auprès des rois de l'Ouganda (Mtesa) et de l'Ounioro (Kabarega) il réussissait pleinement à les persuader de s'allier avec l'Égypte. Il déploya dans ces circonstances et dans d'autres encore un talent d'explorateur vraiment remarquable, eu égard surtout à ses profondes connaissances scientifiques et il devint bientôt célèbre en Europe par ses correspondances avec le *Petermann's Mittheilungen* sur les pays qu'il avait visités.

Ayant pris, avec le titre de bey, la direction de la province de l'Équateur, il sut la gouverner en administrateur consommé, puisque sans grever les populations, dont il s'efforçait bien plutôt de développer l'amour pour le travail et l'esprit d'initiative, il avait pu retirer de sa province des recettes considérables pour le trésor égyptien.

Ce fut pendant son gouvernement que le capitaine Gaetano Casati, de Monza, arrivait dans l'Équateur. Ce dernier avait été envoyé, en 1879, dans la province de Bahr-el-Ghazal, comme correspondant du journal géographique l'*Esploratore* de Milan. En cette qualité, il avait parcouru les pays des Djours, des Denka, du Mombouttou où il réussissait à pénétrer dans la direction du sud-est plus avant que Schweinfurth, en arrivant jusqu'à Bakangai dans le pays de Niam-niam, complétant ainsi de ce côté les données que nous avons sur l'Afrique.

En 1883, par suite de la révolution du Mahdi, il était obligé de rebrousser chemin et de se diriger vers l'est, d'où il parvenait à

REVUE

bien accu
du danger
la fin de
, Bahr-el-
à Remio]
d'elle et c
lors avai
r, cependa
gouvernen
vilisé.

docteur J
ns que la
savoir à t
lans leur
e drame é
x trois au
scène ava
ussi heure
74 à 1877,
gypte, à K
Ghazal. R
Cartoum, a
ellé, en fa
le ses expl
luents de l
x Randja
de Casati,
l'Ouellé po
affluent
li-Kobo, se
naient de
par suite c
six mois d
vait à Lad

nsemble p
.bes et sou
i leur éta
aient à ex
vaux agric

, à tanner les peaux, à les chandelles, etc. Emin Wadelai, plus au nord t. Ses nombreux devoirs es travaux scientifiques, s mémoires topographi-recueillir et à classifier et de chimpanzé, comme ertitude de pouvoir com-aux académies d'Europe. ns se décidaient enfin à geait à les délivrer, sans it renfermés. Casati de-léfense et pour maintenir rophes. Quant à Junker, o et l'Ouganda. Le 2 jan-oir côtoyé le lac Albert s le sud-est en suivant is il rencontrait un obs-a, successeur de Mtesa, entre les blancs de son ar, à la suite des nou-ès des blancs dans la ré-oi nourrissait vis-à-vis i doute pour l'indépen-t vrai, à Junker de ré-mais il repoussait avec ide ayant pour objet de de la côte, c'est-à-dire

iker réussissait à s'em-and lac africain, le lac rive méridionale où il s et anglais qui y étaient oins les plus affectueux. zibar et de là en Europe, u qui cachait à tous les e équatorial. Cette mis-is de détresse et de ven-our Mouanga ! » mais au

moins savait-on en Europe dans les premiers jours de l'été 1885, d'avoir dû lutter contre bêtes sauvages en faisant retentir les canons et à la vengeance requise au sujet d'Emin et de son corps. Quatre années et demie de silence depuis lors!

Certains Arabes qui faisaient le commerce de zibib au lac Albert; et sur des documents de l'été 1885, deux expéditions furent envoyées. Le docteur Fischer, devait aller à la recherche du docteur Lenje. L'une ni l'autre n'arrivèrent au delà du lac Victoria; Les explorateurs furent impuissants à réunir une expédition dans la région inconnue comprise

Il ne s'agissait plus désormais d'exploration. L'Europe entière se mit à l'œuvre. Les géographes se mirent à l'œuvre; la société italienne de géographie, très bien, avait élaboré un plan; les explorateurs au regrette Jacques de Junker; furent toutes devancées par l'expédition anglaise. L'Angleterre, la constitution de l'expédition, M. Mackinnon, directeur de l'expédition et qui contribua immédiatement à l'expédition. Cet exemple trouva plusieurs autres. Le gouvernement français trouva la coopération de tous les gouvernements du Congo, le consul anglais à

ais quel était l'homme auquel l'Europe
ses fils héroïques? Henri Stanley fut dé-
ie. Il se trouvait aux États-Unis occupé
en faveur de la cause africaine, lorsque
il interrompit aussitôt ses *lectures*, et,
ur l'Europe afin de retourner en Afrique;
décembre 1886, et le 30 à Bruxelles.

de déterminer la voie qu'il devait suivre.
quatre routes différentes qui conduisent
qui était fermée par les Mahdistes, celle
les féroces Massai, celle du sud qui pas-
le de l'ouest qui traversait des régions
ionça pour cette dernière. A Londres on
geurs très expérimentés comme Junker,
t à l'en dissuader, mais il triompha de
me plus tard il devait vaincre tous les
Congo fut définitivement décidé. Ce que
l'état-major de Stanley se composait de
Barthelot, le capitaine Nelson, le lieu-
Parke, Jamiesson, Walker, Jephson et
7 ils quittaient Londres et le 22 février
ar. Tout était prêt à leur arrivée: les
es, les hommes; le bateau à vapeur *Ma-*
ver l'ancre pour transporter l'expédition
. Neuf Européens, soixante-trois Souda-
Zanzibariens, quatorze Somalis et une
ues des deux sexes composaient la ca-

arda d'un jour son départ afin de traiter
iage et le gagner à ses desseins, en vue
ntreprise, nous voulons parler de Hamed-
par son surnom de Tippo-Tip. Ce dernier
omme le plus riche, le plus entreprenant,
ue centrale, depuis Manyéma (à l'ouest
à Stanley-Falls; propriétaire de planta-
e d'une quantité innombrable d'esclaves,
r du monopole du commerce de l'ivoire;
sans pitié pour ses ennemis, il est devenu
souverain de cette région immense. Il
e qu'il ait trempé lui aussi dans la traite

REVUE INT

s et c'est pour ce m
Congo, depuis que l
ritoire sur lequel ce
Stanley parvint, da
anzibar, à le persua
ppo-Tip reconnaissai
à son service en qui
ut Congo, au-dessu
xpédition elle-même
nley-Falls, où il l'au
six cents portefaix
e d'ivoire dont Emin
nclusion de cette co
prise et de l'indignat
tions envers Tippo-T
l'opinion plus favo
cet homme.

ura partit le 24 fé
at montés; le 9 mar
il jetait l'ancre de

ge de Banana au lac
pes: la première jus
10 kilom.); la deuxièr
ilom.); la troisième,
,200 kilom.); la qua
515 kilom. en ligne
na jusqu'à Matadi, o
on politique, adminis
ctionne d'une manièr
cet État. Il y a une
des officiers et des
aux à vapeur. Des vi
du fleuve, sur la dro
de l'État) et Vivi; s
nombre de facteurs
rtugaises, etc. s'élève
C'est à Banana que s
objets de l'expédit.
leur appartenant les

On arriva ainsi sans aucun incident débarqua le jour suivant.

Le pied de l'escalier continental suivant le noyau massif de l'Afrique, au sud jusqu'au petit socle constitué par la qui, précisément dans cet endroit, s'étend jusqu'à Banana. Ce sont six provinces enclavées l'une dans l'autre, et chacune une province et possède un fleuve qui va au collecteur commun, le Congo. C'est l'expression, s'est taillé une série de terrasses plus nombreuses et plus basses par tout voit dans l'enceinte d'une arène de plateaux élevés qui constituent les sièges des provinces. C'est de cette manière que le Congo descend du grand plateau africain jusqu'à qu'il atteint après avoir fait trente-

doivent produire des sauts aussi prodigieux d'eau dont le volume n'est surpassé nulle part! Ne dirait-on pas que la nature quelque sorte par ce spectacle sublime le travers l'Afrique un fleuve superbe, les disposés d'une façon si remarquable, de voies naturelles, et de lui avoir servi d'être un moyen de communication avec les autres parties du monde?

On ne se produisit pendant que l'expédition qui conduisit à Stanley-Pool et, sur la surface étincelante de ce lac. C'est le centre de civilisation, car ses rives bordent le Congo avec Léopoldville, et, à droite, avec Brazzaville. C'est dans ses eaux que les bateaux à vapeur qui sillonnent tout le Congo appartiennent à l'État ou à des particuliers.

On porta l'expédition de secours jusqu'à où eut lieu la première séparation. Le commandant remonta le Congo avec son bateau,

arbres de toutes les dimensions, enchevêtrés, quelquefois même les uns au-dessus des autres, des buissons impénétrables entourés de ces barrières inextricables d'une épaisseur de plusieurs kilomètres, où l'on ne pouvait s'avancer qu'à l'aide de la serpe et de la hache. Qu'on ajoute à cela l'humidité de cette végétation si fortement qui souvent se changeait en de vraies avenues. De toutes parts il n'y avait que de la chaleur, d'où s'exhalent des miasmes pestilentiels; et de papillons s'élevaient en tourbillonnant au-dessus de la tête, et harcelaient les voyageurs qui passaient d'un tourment à un autre. Les singes sautillaient ou moqueurs, les oiseaux gazouillaient et les plaintives, le sol tremblait au passage des éléphants.... Mais ce qui était à craindre par-dessus tout, c'était d'hommes qui apparaissaient tantôt par-ci, tantôt par-là, et dont les uns, grands et musclés, les chefs, tandis que les autres, bien plus petits, paraissaient être leurs sujets. Ces derniers, derrière les troncs d'arbres, lançaient leurs traits, et tous les traits, même légers, étaient mortels. Quelques coups de fusil suffisaient à mettre fin à ces mystérieux, mais il fallait résister au hâle, à la chaleur, à la fatigue de toutes sortes, de façon à pousser avant soi le qui-vive et empêcher l'ennemi de se rapprocher. Des deux côtés du fleuve Arouhouimi, qui traverse le pays, les villages étaient très nombreux dans la forêt; par contre, quelques rares villages ouverts, éclaircies étroites que les indigènes avaient défrichées, précisément dans le but d'y construire

leurs chaumières. Les riverains cultivent le long du fleuve quelque petit champ de manioc, tandis que ceux qui habitent à l'intérieur sont presque exclusivement chasseurs.

Les naturels du pays montrèrent, en grande partie, une hostilité acharnée; quelques-uns, cependant, attirés par les cadeaux et par l'affabilité de Stanley, se familiarisèrent jusqu'au point d'apporter des vivres pour la caravane. Ce voyage s'accomplissait ainsi au milieu d'alternatives de conditions plus ou moins favorables. Le mois d'octobre fut la période la plus critique pour les voyageurs, car ils

traverser un pays entier
ouvèrent, pour apaiser
champignons.

les premiers jours du
ses ravages dans les 'r
é y avait été en augm
avait désertée pour se
t été rencontrée le dern
nombre des voyageurs
it quatre-vingt-huit, n'é
xante-six, et, le 12 novem
e !

er décembre, après cent
n sortir de la forêt, ma
du lac, il dut livrer un
a pente que l'on devait
tanley prédisait toujours
de tant de dangers et d
ent désiré n'apparaissai
sternation se peignaien
avait promis à ses ma
2, que la terre apparaîtr
mons découragés, à une h
que, après avoir attein
eux, ils verraient, depu
lac. On ne lui répondit
ne heure de l'après-mid
ié: *Terre! terre!* le cri
iasme sur la crête des l
it le lac Albert qui dép
sous les rayons ardents
tins furent ceux qui tén
iasme. Ils se jetèrent a
me, en le suppliant d'o
é; leur admiration pour
ait du délire, allait pre
t d'un être surhumain.
transports, ils descendi
té du lac où ils s'arrêtè
ces entrefaites, Emin et

destination, de l'organisation d'une route par Stanley. Mais à l'arrivée de ce point méridionale du lac Albert, par une route qui était peu intéressant et trop long de retourner à Wadelai. Stanley, convaincu que son expédition sur les Montagnes Bleues et l'Arouhouimi, un camp fortifié destiné à servir de refuge aux malades et à ceux qui étaient restés. Mais il tomba lui-même gravement mal et ne put passer dans cet endroit un mois. Malgré sa constitution de fer, Stanley devint malade et, une fois rétabli, il retourna à Wadelai avec quarante hommes, laissant à Bodo les autres hommes auxquels devaient bien-être les provisions et les traînards que Stairs était venu chercher. Il, Stanley se trouvait de nouveau à Wadelai quand une lettre d'Emin qui arriva enfin lui annonça qu'il était deux sains et saufs, sur le *Khédive*, à Wadelai.

Stanley abandonner la province qu'il avait conservée pendant six ans à la civilisation, et demandait un certain temps pour réfléchir. Ce délai permettait à Stanley d'exécuter le dessein qu'il avait formé, c'est-à-dire, de retourner à Yambouya afin de se rendre compte de la situation de ceux qu'il avait laissés dans le camp fortifié, et en particulier de ce qui avait pu retenir le major Barthelot et les porteurs de Tippo-Tip lesquels, malgré les instructions reçues, n'étaient pas venus le rejoindre par l'Arouhouimi. Aussi, après avoir laissé Jephson avec treize Soudanais auprès d'Emin, il repartit le 25 mai pour refaire le terrible voyage de Yambouya lui seul, blanc, avec une faible escorte et soixante porteurs qu'Emin lui avait procurés. Il retraversa cette forêt immense et terrible, et arriva au camp le 16 août, après quatre-vingt-deux jours seulement de marche et n'ayant perdu que trois hommes. Il trouva le camp dans un état de désorganisation complète; des cinq Européens qu'il y avait laissés il n'y en avait plus qu'un, Bonny. Le manque de tact et d'habileté du major dans ses rapports avec les noirs avait été la cause de ce désastre. Il ne sera pas inutile de faire remarquer ici que Stanley se distingue particulièrement par sa connaissance approfondie du cœur des nègres et par l'adresse avec laquelle il sait en faire jouer les ressorts les

plus cachés; il sait à la fois leur donner un ordre, leur provoquer chez eux, lorsqu'il en donnant même le signal de Barthelot, avec sa raideur co peu courtoises s'était rendu tiré la haine de tous les hab ne s'approchaient plus du ca dises, — ce qui fit cruellement vaient. Les porteurs envoyés un retard d'une année enviro mettre en marche pour l'Arc deux cent cinquante-sept ho lors du départ de Stanley, il cinq. Deux blancs seulement : Bonny; Rose Trupp et Ward premier à la suite d'une gra mer le comité de Londres de

Le 18 juillet, le campeme ment des plus graves. Le soi le camp, à Banalya, après un ayant trouvé son monde qui s'était fortement irrité et ave tenu le silence. Le charivari sorti furieux de sa tente et l'avait apostrophée avec viole coup de fusil tiré par le mar Tippo-Tip, l'avait étendu raic la confusion, la panique qui fuyaient de tous côtés. C'est Stanley-Falls, afin de combler causés, en laissant Bonny seu nier parvenait, non sans pein Stanley arrivait, apprenait ce ne restait que soixante-onze deux à peine étaient en état d soixante-cinq qu'il avait laisse vit en Europe une lettre date ver à destination qu'en décem coupait court à tous les bruit

oyageur et auxquels l'absence de nouvelinze mois donnait une certaine autorité. Il réunit sa caravane composée de trois cent cinquante hommes et se mit en marche avec tous les bagages dans la direction de la forêt immense qu'il avait déjà parcourue plusieurs fois, avec plus d'énergie encore qu'il n'en avait maintenant, connaissant maintenant tous les dangers et tous les périls. Et ce courage indomptable que la connaissance des dangers et des périls ne faisait qu'accroître, ne faiblit pas pendant ce troisième voyage qui dura plus de six mois que les deux autres. La petite-vérole, en effet, avait sévi; des contrées entières ayant été dépeuplées, la disette atteignit son apogée: « Dans ces circonstances, s'écrie Stanley, je ne me suis jamais senti de privations aussi absolues. » Le 9 décembre il fit halte et envoya un détachement à la recherche d'un village populeux qu'il savait être dans la région. Une semaine d'attente, ne voyant arriver personne, il se décida à partir sans escorte commençant à tomber çà et là d'inanition. Il trouva au milieu d'hommes valides, au-devant des pourvoyeurs dont les uns étaient morts en chemin, morts d'inanition. Il rencontra, en effet, une troupe avec d'abondantes provisions: ces canailles affamées, se dirigeaient vers le camp sans s'arrêter. Il se mit en grande hâte en apportant, avec les provisions, des lettres à ses compagnons désespérés, dont vingt-cinq avaient déjà succombé. Il arriva le 19 décembre à son camp et tout en ordre, mais sans pouvoir s'y procurer de la viande, de Casati et de Jephson, ce qui le inquiéta. Il poussa alors jusqu'à Goviras où il trouva Emin et de Jephson avec des détails sur les événements qui s'étaient passés durant son absence. Il nous arrêta quelque peu sur ces détails, nous les ayant fait apprécier diversement par les trois autres. Ils ont provoqué parmi ces derniers quelque chose de bien des rumeurs et d'interprétations erronées de certains journaux européens. L'influence d'Emin, pendant les années où il se trouvait dans la province équatoriale, était plus apparente qu'elle ne l'est; mieux dire, elle ne s'exerçait pas sur elle-même directement, mais par l'intermédiaire des of-

fficiers égyptiens, au
ires que sous form

Lorsque, sur la
Emin était parti po
ous prétexte qu'il
lit à Stanley, espé
effet d'y rétablir l'or
elle; Emin et Jepl
en prison. Sur ces
Ladô et après avoi
massacrait toute
que les Bari s'éta

Le danger immi
e salut des prison
Emin à la tête de
nent mis en déroi
attendant des secou

Stanley écrivit
rier 1889, à Jephso
et de supplier Emi
ui aussi à Kavalli,
ragnerait la côte d
quant à lui, il était
nité et le Khédive l
nunitons suffisante
nais que si ce der
sous sa propre res,

Jephson rentra
vèrent le lendemain
rébellion avait écla
le retarder le dépa
restés fidèles eusse
sa demande, en pro
lépart fut fixé au
pour en régler l'év
être annonçant qu
eux qui voulaient
achement à Tung
l'un officier rebelle
le le recevoir dans

un délai de trois mois. Stanley prit partie de l'expédition (Stairs, leur exposa la situation et dissuadait à ce conseil; ils s'y refusèrent — « il lui en coûterait la province qu'il avait défendue, par l'esprit militaire — ; sans lâcheté abandonner ses positions serrées raisonnait de la sorte d'Emin, faisait-il observer, et invitée à partir pour le Zangbar le a répondu en se soulevant et l'y conduire. Nous avons, l'opération et retardé à cet effet les soldats ont riposté par une riposte maintenant un nouveau défi. — fortes raisons de croire qu'on puisse pour s'emparer de ses murailles. — Les circonstances, pouvons-nous lui conseil répondirent par un conseil. Emin: « Pacha, voici ma décision. Emin céda, mais Casati conserva l'ordre d'étouffer en lui faisant rompre par leur rébellion l'entente de tenir réciproquement. Égyptiens qui s'étaient réunis la nuit, de l'attaquer. Une détermination dissipèrent tous les doutes. de les conduire sains et saufs tout en menaçant de les écraser

on leva le camp de Kavalli et on commença à opérer cette retraite célèbre que Wauters a jugée avec raison plus extraordinaire que celle des dix mille décrite par Xénophon. La caravane se composait de cinq cent cinquante personnes de la suite de Stanley, de six cents appartenant à celle d'Emin et de trois cent cinquante porteurs indigènes; en tout quinze cents personnes dont deux cent soixante-onze femmes et soixante-torze enfants.

Mais voici que deux jours seulement après le départ, Stanley

malad
ent do
tiens
Stanley
viter l
l se d
entre
ta que
ues et
rs le
sud-es
agoué,
de l'a
ar des
c voya
grand
ent au
tte tra
és. To
éaux,
cier, «
e tout c
vo dans
cueill
e peu c
a ensu
e afric
uables.
t quatr
our as
oua et
voir l
e Baga
e fut c
et que
e saur
public
e géog
consi
comm

de signaler brièvement les importants pro-
dont cette expédition mémorable nous a
que nous ne possédions encore à ce sujet
nées qui se trouvent dans les lettres de

ord, au sujet de l'Ouellé, dont Schweinfurth
supérieur dans le Mombouttou, trois opi-
par trois célèbres explorateurs: Schwein-
gissait du Chari, affluent du lac Tsad; Nach-
Binoué, affluent du Niger; Stanley enfin se
houimi. Les cartes et les atlas les plus au-
ce fleuve selon l'une ou l'autre de ces hypo-
de Stiener et le *Royal-Atlas* de Johnston,
rte de Kiepert indiquent le Chari; Chavan-
choisi l'Arouhouimi. Maintenant, après les
et de Casati dans le bassin de l'Ouellé et
uivi tout le parcours de l'Arouhouimi, il
n'est autre que le cours supérieur du plus
droite du Congo, c'est-à-dire de l'Oubangi.
at important est la découverte complète et
a Nil, par la connaissance que l'on a acquise
es montagnes de la Lune qui après avoir
omenées de çà et de là à travers l'immense
retrouvé leur place. Nous disons retrouvé,
cisément celle qui leur avait été assignée
iens. La mappemonde de Ptolémée indiquait
deux grands lacs où plusieurs fleuves ve-
des lacs donnait naissance à un émissaire
troisième lac commun d'où sortait le Nil
es lacs s'élevaient les montagnes de la Lune.
ide précise des positions et des dimensions,
emliki qui porte les eaux du Moutan-Nzige
aisse s'est trouvée correspondre à la réalité.
le centre de toutes ces diramations sont le
zige; l'émissaire du premier est le Somerset,
emliki qui se réunissent au lac Albert. Le
Gordon Bennet et du Ruvenzori qui s'é-
les montagnes de la Lune sur le sommet
s neiges équatoriales.
erte est celle de la vraie configuration du

DUP D'ŒIL

STION IRLANDAISE¹

surtout, la question irlandaise s'impose à des hommes d'État britanniques. Tous ceux qui la présente est anormale et qu'elle ne satisfait même pas le cabinet actuel, car bien qu'il ait exposé en public vingt années de coercition aux maux de l'Irlande, il paraît cependant que les choses qui viennent de s'écouler n'ont pas profité. Par conséquent, les sages de Downing Street en sont à deviser sur un projet qui permettra, pour quelque temps du moins, de jeter de la poudre aux yeux des étrangers: le mystérieux « Projet de loi pour l'achat des terres » dont on ne connaîtra la teneur qu'à l'ouverture du parlement. Je dois avouer toutefois que « ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille. » L'Irlande a souffert trop longtemps de cette politique de bâton et de gigot, pour que l'on puisse raisonnablement fonder des espérances sur un projet qui plane encore dans le vague de l'inconnu.

¹ Ayant fait de la *Revue Internationale*, ainsi que l'annonçait notre préface du 15 janvier, une tribune ouverte à la discussion de toutes les opinions, nous accordons volontiers l'hospitalité de nos pages à cet article qui nous arrive de Dublin. Suivant ce que nous avons également écrit dans notre préface du premier numéro de l'année, nous laissons la responsabilité de l'article à son auteur qui, bien que ne signant que de ses initiales, nous a autorisés à révéler son nom tout entier, si la demande nous en était faite.

ailleurs la question
 agricole. Nombre
 : au cœur d'Érin.
 et de liberté, le l
 e, et souvent, hel
 ure du paysan ir
 sou d'une rente
 uler, et si un « le
 vis, de consolatio
 i a dispersé le
 fois, et les rues c
 arquées de la tach
 ont été entassés
 ocrame assez hau
 étude d'insulter
 s intérêts et en p

el régime serait
 ndais et le poussa
 assombrissent pl
 souffrir patiemme
 va, l'avenir lui ag
 avons tout lieu de
 s loin.

rojet a été forte
 mbres anglaises
 nfirmé le rejet. I
 les Anglais sous c
 que le commun de
 ir impartial de dé
 aujourd'hui dans
 ladstone, et l'œil

volu mettre sous
 le quelques-unes
 re. Ce résumé se
 toutefois qu'il p
 ons si fort l'admi

qui attire d'abord notre attention
Les autres sont plutôt des diffi-
cultés de coercition dans le but de
à sa conduite; elles disparaîtront

avec leur cause. La question agraire concerne le bien-être de tout le peuple et rien ne sert de nier, comme on va le voir, la nécessité d'une réforme radicale.

Le système de la tenure des terres en Irlande est basé sur le principe de la double propriété: il y a l'intérêt ou la propriété du landlord, et l'intérêt ou la propriété du tenancier: le premier possède la rente à acquérir, le second le « *dominium utile* » de la ferme. Généralement ces intérêts sont à peu près d'égale valeur; souvent l'intérêt du tenancier l'emporte: et nous en avons le témoignage du solliciteur-général pour l'Irlande, l'hon. M. Madden, dans un discours à la Chambre des communes en novembre 1886: « Toute personne, dit-il, qui s'entend quelque peu aux affaires d'Irlande, sait que l'intérêt du tenancier dans un grand nombre de cas excède celui du landlord. »

La conduite du gouvernement vis-à-vis de l'un et de l'autre n'a pas toujours été d'accord avec ce fait. L'intervention officielle a été toute en faveur d'un parti: le ministère tory a fait sienne la cause du propriétaire irlandais contre son tenancier; l'acte de coercition a été voté dans le but évident et à demi avoué de rendre aussi facile que possible la collecte des rentes exorbitantes. Toute la machine gouvernementale de Dublin Castle a été mise au service du « *rack-renter* »: la loi elle-même s'est faite l'humble esclave de ce personnage qui est la gangrène de la plaie de l'Irlande.

Le rapport de la commission Cowper, paru en mars 1887, révéla un état de choses révoltant. Les dépositions devant la Commission ne sont pas sans intérêt même aujourd'hui: elles nous laissent voir que ce n'est pas sans connaissance des faits que le gouvernement actuel s'est engagé dans la voie qu'il poursuit encore avec une ardeur réellement digne d'une meilleure cause.

Un officier du gouvernement, sir Redvers Buller, dépose:

REVU

La majorité des té-
ils ont pu le faire,
evées, je suis d'avi
z *président*. Vous ê
r *R. Buller*. Oui, j
M. Carthy, mainten
ation de l'« acte po

ns le cours de mo
d act » de 1881 dan
uvé que les rentes «
t révoltant » (simpl
r donner une idée
tenanciers de lord
e la façon suivante
st. La Commission

5 liv. st., 13 liv. s
nancier de sir A. C
raisonnable à 58 liv
ours des ans n'a c
23 janvier de l'an c
es données à New-
act » de 1887, M. J

Landlords

arcy M
. M
rguson (de la cour
nté). J
. J

s l'on ne nous dit
ve a été chargée, c
de la justice, de l
réduites de 50 pour
ur a injustement au
s peut-être ma curi
t vue de ces reduct
s lecteurs de dire q
ssous avec les land
r'est pas de l'or. » L

ut-il pas de temps à autre quelques per-
r le change au public ou au moins à ses
ns des sous-commissaires soient valides,
es par les commissaires chargés de l'ad-
887. Ces trois messieurs ont, de leur bu-
es sous-commissaires qui parcourent le
ns de leurs inférieurs (décisions basées
lle) ne sont pas de leur goût ou n'en-
gouvernement, ils n'hésitent pas à les
comme bon leur semble. Ce triumvirat
ent très utile dans les mains du gouver-
ut prouver, par exemple, que l'Irlande
e régime paternel de la coercition, il n'a
is commissaires, et aussitôt un rapport

parait haussant les rentes en moyenne de 15 pour cent, comme
cela vient d'arriver inopinément dans le rapport issu au commen-
cement de janvier. Cette hausse est basée sur le prix moyen du
bétail, des grains, des instruments aratoires, etc., en un mot de tout
ce qui est nécessaire pour l'aménagement d'une ferme et sur l'*aug-
mentation* de la *valeur des denrées*, de sorte que là où la pomme de
terre, par exemple, serait le produit principal, le manque de la ré-
colte de ce tubercule en en doublant ou en triplant le prix, double-
rait ou triplerait la rente. N'est-ce pas superbe?

Le gouvernement tory, fidèle à sa tradition d'ôter d'une main
ce qu'il a été obligé de donner de l'autre, a fait tout ce qui était
en son pouvoir pour réduire à néant l'acte de 1887 concernant les
terres. Il manquait à ses principes en donnant à la Commission le
pouvoir de toucher aux rentes; mais il voulut rendre nul ce que
le cri de la conscience publique le forçait d'accorder, et il y réussit
à merveille. Il donna l'autorité nécessaire pour réduire les rentes
exorbitantes, mais refusa celle de toucher aux arrérages. Je cher-
che encore en vain la logique de ce raisonnement. D'ailleurs je
crois que le gouvernement Salisbury ne se souciait guère de la lo-
gique. Il lui fallait avant tout se tirer d'affaire, et ensuite laisser
la plus grande latitude aux landlords. Et voici comment:

Le tenancier, écrasé sous le fardeau d'arrérages accumulés
à l'année en année par une rente excessive, se trouve complètement
à la merci de son landlord. Si le tenancier parle d'en appeler à
la loi pour qu'elle fixe une rente raisonnable, le landlord peut
le retenir en le menaçant d'éviction: « Si tu fais application à la

u landlord et qui bien souvent le sur-

hors de place de dire quelques mots on continue à regarder comme inhé-irlandaise: je veux parler du « plan tting. »

coercition eut reçu la sanction royale t revêtu d'un pouvoir très large et propriétaires s'en donnèrent à cœur ent de leur goût, prêt à les protéger our eux la collecte de leurs rentes. usqu'à sa dernière spire. Mais la ré- tenancier n'avait pas d'argent; alors éviction furieuse sur presque toute moment critique que le journal *Unit-* le campagne qui a fait tant de bruit tant de bien) et en recommanda for- es qui ne pouvaient obtenir de réduc-

riété demandent, disons-nous, une ré- llord refuse; les tenanciers payent leur tre les mains d'un tiers, et attendent le landlord en appelle aux tribunaux rocédure ou autres, ces frais seront aura de frais, plus la rente diminuera; stera déserte et le landlord n'y aura ent, après l'effervescence de la pre- sidère la situation à un point de vue ition. Mais il y a toujours deux con- arrangement: s'il a occasionné des acé les *campagnards* il les réinstal- le, s'il ne veut risquer de n'avoir ja-

muler, ce plan de campagne est un nais on doit dire en toute justice pour e s'en est servi que dans les situations refusé, même après avoir adopté le ause à l'arbitrage, et quelquefois la e, loin d'être excessives, les demandes p modérées, vu leurs moyens. On ne

res sont valides, ils sanctionnent
ains $\frac{1}{4}$ retenu comme garantie, au
té à cet effet. La collecte de la
État et il faudra qu'elle soit payée
est sur elle que repose le contrat:
e de la ferme.

ystème, c'est de rendre l'état créan-
grave reproche qu'on puisse lui
de protection suffisante au tenan-
it exercer sur lui un propriétaire
prix.

rapport (janvier 1890) de la Com-
ela.

leur saction au contrat en 2207 ap-
nds 1,071,960 liv. st.) parce que le
dlord — sa part de la double pro-
êt du landlord et celui du tenancier
suffisante pour l'avance demandée,
ntie $\frac{1}{4}$ de la somme totale. Étant
e toujours le cas, que l'intérêt du
taire, le prix auquel le tenancier,
ment, avait été forcé à consentir,
aires plus du double de la valeur

it d'abord été refusée, 762 ont en-
omme totale de 313,726 liv. st., l'ap-
375,833 liv. st. » L'intervention de
iers 62,107 liv. st.

s prouvent que cette intervention
justement exercée qu'elle soit, ne
ate pour le fermier. Le devoir de
a valeur totale de la propriété, in-
enancier réunis, offre une garantie
e. Dans cette limite, le landlord est
on dont il est capable, — et le désir
e génie inventif, — d'annuler s'il le
êt qui est pourtant une propriété
il ne s'en fait pas défaut, l'exemple
bien frappante. Je ne dis rien de

ces cas où il a été assez prudent de se tenir sur la frontière et d'arracher autant que possible sans s'exposer et se voir rebuté par les commissaires. Sur 17,318 applicants dont les demandes ont été considérées, 2207, près du huitième, s'étaient laissés entraîner trop loin.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaire.

Les partisans de l'acte Ashbourne l'ont déclaré une mesure de haute philanthropie : ses adversaires, un mouvement habile pour en imposer au peuple et grossir le plus possible la bourse des grands propriétaires. Près de 10 millions sterling ont déjà pris ce chemin. Quant à la philanthropie on peut s'assurer de la signification donnée à ce mot en jetant un regard sur la besogne accomplie. Ce n'est pas où il y avait de la misère que l'argent a été mis, c'est là où étaient les propriétaires les plus riches.

Sir Geo. Traveyan s'adressant à une assemblée réunie à Doncaster, au mois de janvier, disait :

« Le comté de Galway, qui est un des comtés pauvres, a eu 80,000 liv. st. ; le comté de Clare, où la détresse est très grande, 20,000 liv. st. ; le comté de Waterford, qui est très prospère, 409,000 liv. st. ; le comté de Londonderry, qui l'est encore plus, 543,000 liv. st. Qui avons-nous acheté ? Sont-ce les petits landlords se débattant dans leur pauvreté, et qui, en conséquence, sont obligés ou se croient obligés de faire verser le dernier sou à leurs tenanciers ? Non. La Skinners' Company a eu 103,000 liv. st. ; la Salters' Company 230,000 liv. st. ; la Fishmongers' Company 117,000 liv. st. ; le marquis de Bath 290,000 liv. st. ; le marquis de Waterford, dans un comté, 109,000 liv. st. ; sir Thomas Lennard 106,000 liv. st. Si l'on considère un comté en particulier, le comté de Donegal, dont la partie ouest est à peu près le point le plus misérable de l'Irlande, on trouvera que de 146,000 liv. st. répartis dans ce comté 116,000 liv. st. sont allés au seul duc d'Abercorn, dont quelques-uns des tenanciers sont parmi les plus à l'aise de tout le Royaume-Uni. Ce même duc d'Abercorn a reçu encore 142,000 liv. st. dans le comté de Tyrone. On dit que la propriété a été vendue aux tenanciers ! c'est plutôt au payeur d'impôts britannique qu'elle a été vendue. »

C'est en faisant ainsi de l'individu le créancier direct de l'État que les législateurs ont manqué de sagesse ; et ils n'ont certes pas amélioré leur œuvre en omettant une clause qui eût pu au moins restreindre l'agiotage scandaleux qui a lieu maintenant sur une si vaste échelle.

J'exonère de tout blâme dans ce qui a été dit plus haut, les commissaires chargés de l'administration de l'acte Ashbourne. De l'aveu de tous, ils se sont conduits impartialement : la faute de la situation présente ne repose donc pas sur eux.

Les landlords voyant la valeur de la terre diminuer et n'ignorant pas le changement qu'un avenir prochain nous réserve, ont résolu de saisir l'occasion aux cheveux et de faire la récolte lorsque le temps est propice. Est-ce à dessein que l'acte Ashbourne leur a laissé une si grande porte ouverte ? Je ne crois pas qu'il soit prudent de le nier. En tout cas, quiconque a des yeux peut se convaincre d'une chose : les landlords ont voulu forcer le marché à la hausse et le gouvernement les a aidés de tout son pouvoir.

M. John Morley s'exprimait, il y a quelques jours, d'une façon bien catégorique sur cette question de l'achat des terres.

« 1^o Aucun projet, dit-il, ne sera satisfaisant qui fait de l'État britannique le créancier du débiteur individuel ;

« 2^o Aucun projet ne sera satisfaisant qui donne le bienfait de son opération, quelle qu'elle soit, aux seuls fermiers, sans y faire participer la généralité des « tax-payers » d'Irlande ;

« 3^o Je dis que, par quiconque connaît la position des choses en Irlande, aucun projet pour l'achat des terres ne sera considéré satisfaisant s'il ne concourt à la solution de ce grand mouvement politique que nous voyons se dérouler sous nos yeux, si les représentants de l'Irlande ne l'approuvent d'une manière active. »

Ce n'est donc pas sans raison que je signalais en commençant la nécessité d'une réforme radicale. Ce n'est pas avec du machiavélisme et quelques phrases sonores sur « les droits sacrés de la propriété » que l'on règle une question si importante et si épineuse que la question agraire irlandaise. L'arbre funeste a dans le sol des racines profondes ; des siècles d'oppression et d'horreurs incroyables nous disent l'histoire de sa présence à travers les âges.

Nous sommes maintenant à l'heure décisive : ce n'est pas le coup de pistolet de l'individu qui s'efforce aujourd'hui de résoudre le problème. Un autre pouvoir plus grand, plus terrible est à l'œuvre : c'est l'esprit qui anime le peuple. Aveugle, qui ne voit la signification de l'établissement et la cause du succès de l'« association pour la défense des tenanciers. » Le fermier riche s'est déclaré le protecteur de son frère pauvre : leur force est dans l'union, dans la solidarité. Ils se sont volontairement taxés à 3 d. dans le louis par l'évaluation officielle : les fonds de l'association se montent main-

tenant à plus de 40,200 liv. st. Le temp peut dire : « Je ne suis pas le gardien d

Les grands propriétaires devraient contre une puissance où ils se briseror la vague sur le roc. Ils jouent un jeu force grossissante du mouvement des m sur la propriété ils devraient s'efforcer qu'il ne soit plus qu'une épave.

Le règlement de la question agraire pèrative. Il importe qu'un pouvoir pub d'une manière absolue avant que l'org trop loin. Cette réforme, le gouvernem cipes de demi-mesures ne l'accomplira ja il s'efforcera de rendre aussi vaines qu que la force des circonstances lui aura ces derniers temps a prouvé au ferm preuves il y avait) que l'espérance d'u la difficulté agraire en Irlande par le est une espérance vaine. Depuis plus d se mêle de notre question agraire: elle depuis 90 ans elle a le contrôle souverai au lecteur de former son opinion sur fait.

Que l'on donne donc « fair play » à maintenant qu'il n'est pas trop tard. L rellement conservateur et tout homme pas d'injustice à craindre. D'ailleurs u serait à son coup d'essai et se ferait u il n'aurait pas d'autres motifs — de pr administrer justement et impartialement soudre le problème le plus difficile à le

(La suite à la prochaine livraison).

RUE'

Oh! comme notre fil s'emmêle
Dès que de tromper on se mêle!

'au premier moment je devins
motif pour cacher mon nom
ple, au moins dénué, j'en étais
me rendit du courage et je me
non interlocuteur. Mais je ne
s en demeure, afin de justifier
ne, de lui révéler mes senti-

n? demandai-je.
ie part, à Vienne ou à Paris,
it pas Vane.

un air rêveur. J'ai entendu
et, si j'ai bonne mémoire, il
ais il ne pouvait être question
l a été votre motif pour user
impérieusement.

commençait à bouillonner en
m'avaient poussé à adresser
om d'emprunt. Je crois qu'il

ajouta foi à mes paroles, mais je vis son sion de mépris en m'écoutant.

— Vous avez agi comme un insensé. Les ruses romanesques sont bonnes pour les manciens. Viola Keith n'est pas femme à se laisser aller à la pauvreté de l'homme qu'elle aime. Je ne vous ai rien dit de battre en brèche tout l'échafaudage de la famille, mais de faire connaître vos doutes sur sa sion. C'est vraiment, pourquoi je ne le ferais pas.

— Mais ce serait là une action d'homme.
Il eut un rire désagréable.

— C'est vrai, dit-il, aussi ne la criez pas. Mieux, je garderai votre secret et votre projet absurde. Mais savez-vous ce que je suivrai le matin de vos noces et constaterai que vous avez bien épousé M^{lle} Keith. Il se hâta-t-il d'ajouter, en me voyant hocher la tête, non, je n'accepterai aucune protestation de vous-même ce témoignage de défiance.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire à quel titre vous intervenez dans

— Jusqu'au vingt-et-unième anniversaire de la tutelle de cette jeune personne.

— Un bien jeune tuteur, répliquai-je.

— C'est vrai; mais moins que vous. Il y a six ans et j'avais alors treize ans. Je n'ai pas trouvé d'âge d'être le tuteur de sa fille jusqu'au bout.

Le sens de ces dernières paroles ne m'expliquaient une bonne dose de défiance à contenir mon indignation.

— Peut-être, M. Grant, dis-je, se vis-à-vis de votre pupille des droits plus qu'elle seule peut conférer.

Il se redressa de toute sa hauteur.

— Ceci, monsieur, dit-il avec calme. J'espérais que mon amour pour vous excepté de moi-même. Oui, mon amour, comme vous êtes probablement incapable de sacrifier ma vie pour elle bien p

ISPARUE.

Et cependant, j'accomplis : Prenez-la et rendez-la

derniers mots n'était pas, une menace.

Et moi : son visage était son front. Son aspect ne laissait rien paraître. En dépit de l'aversion qu'il lui une virilité et un n'aurais voulu en convenir que celle-ci se fut refermée pour allumer un de mes. Arrivé en face de la coup d'œil en arrière. L'escalier de-chaussée et les stucs rentrer dans cette chambre d'instant auparavant lui et y ensevelir son roxysme de douleur. Il du bonheur que j'avais le haïssais. Il me semblait en tête d'obtenir tard, à son but. Qu'advint l'user de son pouvoir pour que jusqu'au moment où, je ne pourrais goûter

me rendis chez Viola, à l'ache Grant à ses côtés, mes. En dépit de son aspect de ruse à mon dément et, ni ce jour-là ni au monopole que j'exercerai, revenant sans doute, mais ne s'arrêtait pas de façon à ne pas coïncider droit de rendre ainsi rendait furieux, mais j'insistais à ce sujet. Ma seule con-

mps
ach
var
ini
éan
tut
viel
s, l
bie
tut
dit
voy
rivi
Xe
me
de
ent.
rel
no
éta
is l
V
nus
ui l
rdr
po
de
a p

par
imn
'ain
e p
our
a ti
on
ois,
ant
pri

garder mon secret jusqu'à ce que les paroles irrévocables eussent été prononcées.

La cérémonie de notre mariage s'accomplit le plus simplement du monde. Viola n'avait ni amies intimes ni parents qui pussent s'offenser de n'être point invités à la noce. La respectable vieille fille, plus soignée que jamais et très disposée à trouver « l'étiquette » (son expression favorite), insuffisamment observée, un frère de cette dame, non moins correct qu'elle-même, et un de mes meilleurs amis formaient tout le cortège de la noce. Eustache Grant avait été convié, mais Viola m'informa que, pour des raisons dont il ne lui avait point fait part, il avait refusé notre invitation, ce qui, évidemment, la contrariait beaucoup.

Je fus blessé, moi aussi, de ce refus, témoignant de la persistance de ses sentiments pour Viola et envers moi.

Cependant il se rendit à l'église. Il s'y trouvait même avant notre arrivée. En traversant l'aile du temple, j'aperçus distinctement son profil sévère et régulier. Il s'était placé sur un banc éloigné de l'autel et il n'y avait guère, dans l'église, d'autre spectateur que lui. Je ne doute pas qu'une fois la cérémonie terminée il ne se soit rendu à la sacristie pour constater de ses propres yeux que j'avais épousé Viola sous mon nom véritable.

De l'église, nous allâmes droit à la station du chemin de fer. Dès que nous fûmes seuls dans la voiture, Viola me dit :

— Julian, Eustache était à l'église, l'avez-vous vu ?

Ce furent là les premières paroles qu'elle m'adressa.

— Oui, je l'ai vu.

— Pourquoi n'est-il pas venu me dire adieu ? Cette omission ne lui ressemble pas. Je dois l'avoir offensé. Il faut que je lui écrive pour lui demander en quoi je l'ai blessé.

L'idée qu'Eustache Grant se trouvait être, au moment où nous nous trouvions, la première préoccupation de ma femme, m'était odieuse.

— Que vous importe, ma chérie, lui dis-je, et pourquoi vous soucier d'Eustache Grant ?

— Oh ! je m'en soucie beaucoup, Julian ! Eustache était l'ami de ma mère et il a été le mien également aussi loin que mes pensées peuvent remonter.

— Je ne l'aime pas, dis-je.

— Mais vous l'aimerez, vous devez l'aimer. Il est si bon, si le, si intelligent. Promettez-moi que vous l'aimerez, Julian, pour l'amour de moi.

Tout en refusant de lui reconnaître les deux premiers mérites que lui attribuait Viola, la bonté et la noblesse, j'étais disposé à croire à son intelligence — peut-être en avait-il trop. L'avantage qu'il avait eu sur moi durant cette certaine soirée où il me traita d'imposteur pesait encore désagréablement sur mon esprit. Aujourd'hui, cependant, mon bonheur était assez grand pour me rendre généreux. J'attirai Viola à moi.

— Eh bien oui, chérie, lui dis-je, je tâcherai de me défaire de mes préjugés à son égard, d'oublier que cet homme vous aimait et aurait voulu vous avoir pour femme. Et je tâcherai de cesser de m'étonner que, le trouvant si noble, si bon et si intelligent, vous m'ayez préféré à lui.

Viola appuya sa joue veloutée contre la mienne.

— Julian, mon époux, murmura-t-elle, n'avez-vous pas les mêmes qualités qu'Eustache Grant, et plus encore ? D'ailleurs, je vous aime.

Ces douces paroles dissipèrent mes doutes, — pour toujours, je l'espérais. Les caresses et les baisers de Viola me rendaient même capable de plaindre mon rival malheureux. Une fois que nous fûmes installés dans le compartiment du train, où la vénalité du garde nous avait ménagé la solitude, je commençai à réfléchir au meilleur moyen de révéler à Viola que le nom sous lequel elle m'avait connu n'était pas le mien. Je commençai à connaître, ou au moins à croire connaître, la vraie nature de ma femme, et je me disais maintenant que la tâche qui me restait à accomplir n'était pas aussi facile que je l'avais cru d'abord. Ma révélation fut provoquée par une question qu'elle me posa elle-même.

— Julian, dit-elle, quel nom avez-vous inscrit sur le registre de l'église ?

J'avais espéré que, dans l'agitation naturelle à une fiancée qui signe, pour la dernière fois son nom de fille, elle n'aurait pas pensé à jeter les yeux sur ma signature. Il paraît qu'elle l'avait fait, cependant, bien qu'elle n'en eût pas parlé jusqu'à ce moment.

Cette question me décida à faire le plongeon et à lui tout dire. Je lui révélai mon véritable nom et me mis à lui décrire la magnifique habitation qui nous attendait dans l'ouest et la vie dorée et dépourvue de tout souci qui s'étendait devant nous. Puis, j'i plorai humblement son pardon pour lui avoir laissé ignorer cela et lui avoir fait supposer que je ne disposais que de ressources très limitées.

connaissait Viola mieux que moi
de ma tromperie pouvait risquer
Elle ne me répondit pour ainsi
air, qu'elle était profondément
eût sincèrement préféré la mo-
pter aux perspectives brillantes
es hommes comprennent mal les
t-il pas deux qui se ressemblent.
ardonner. Une femme pardonne
Mais elle demeure contristée à
capable de se laisser influencer
Et de longs jours se passèrent
aucun plan d'avenir.

ranquille ville d'eau de la côte
is y séjournâmes une quinzaine
de je n'oublierai jamais. Aucun
notre bonheur. Mes cyniques
se semblaient à jamais évanouis.
ite de la femme que j'aimais me
qu'heureux.

la mer, nous avions l'intention
de partir ensuite pour la Suisse.
continent, nous devions passer
point de foyer à offrir à ma
Herstal avait droit encore à la
nous forçait pendant ce temps-là

e oublié son existence — écrivit
sportée de joie à la réception de
onieuse de son contenu la froissa.
ce moment, la voici :

ce pas, que mardi prochain est
anniversaire.

très prochainement, je désire
aine, les comptes de ma gestion.
e mardi. Pouvez-vous m'indiquer
, peut-être, plus commode pour
u chez mon homme d'affaires,

M. Monk, 36 Lincoln's Inn Fields
plaît.

— Il aurait pu m'écrire un p
ton chagrin. Que dois-je lui répo

— Dites-lui que nous irons l'
midi.

Et Viola écrivit. Je ne lus pas s
de sa longueur.

V

QU'IL FAILLE I

Nous arrivâmes en ville le lu
l'hôtel. Notre départ pour le conti
l'entrevue arrangée avec Eustache
à terminer. Je tenais, entre autre
placement du douaire que je de
faire mon testament, précaution ne
et le mercredi seraient suffisamu
voulait rendre visite à son ancie
ne lui aurait pas pardonné de s
voir. Elle ne me pressa point de
bien des choses à communiquer
confidences que ma présence eût

Je lui proposai donc de se ren
de passer une heure auprès de sa
joindre, à midi, au bureau de M.
rendrais chez mon notaire pour
férais laisser ignorer à ma femm
et y installai Viola. C'était la pre
que nous nous séparions pour un
son anniversaire. J'avais célébré
offrant une bague qui étincelait
l'avait étonnée. Elle ne s'était po
femme d'un homme riche.

e, la pensée me vint que mes transac-
t durer un certain temps.

et à fait ponctuel, dis-je, vous m'excusera pas de m'attendre quelques instants,

1. Eustache sera là et j'ai tant de choses
Ne vous pressez pas, Julian.

2 Viola désirait se trouver seule avec
ler, comme elle avait essayé de me per-
nous nous connaissions un peu mieux,
rères. Elle ne pouvait se faire une
ux hommes qui aiment la même femme.
elle vit M. Grant, il saurait peut-être
l'amitié entre lui et moi était impossible.
au cocher l'ordre de partir, Viola me
e moue. J'en devinai la signification et,
portière mes larges épaules qui en rem-
ous mettaient à l'abri de tout regard in-
mme la possibilité de déposer un léger
lis que quelques paroles de tendresse
On comprendra bientôt pourquoi j'in-
ction.

qui contenait tout ce que j'aimais au
rtère commerciale, dont nous n'étions

pas éloignés. Après quoi, j'allumai un cigare et, me sentant l'homme
le plus heureux du monde, je me rendis à pied chez mon notaire.

Mes affaires me retinrent plus longtemps que je ne l'avais
pensé. Il y avait beaucoup de questions à discuter. Quels fonds de-
vaient rester placés, quels autres changer de destination, quels dépositaires
fallait-il choisir, quelles dispositions prendre dans le cas d'une
mort prématurée de Viola. De son vivant, devait-elle avoir voix
au chapitre? Autant de questions qu'il fallait nécessairement résoudre.
Bref, je fus si bien retenu par ces importantes affaires,
qu'il était près d'une heure lorsque j'eus enfin le loisir de consulter
ma montre. En voyant que l'heure était aussi avancée, je priai
mon notaire de remettre au lendemain la rédaction de mon testa-
ment. Je sautai dans un fiacre et me fis conduire au n° 36 de Lin-
coln's Inn Fields, tout préparé à faire les plus sincères excuses
pour mon retard peu courtois.

Je montai au bureau de M. Monk, auquel je fis d'abord pré-

senter ma carte par un de ses employés. On m'introduisit aussitôt dans son appartement particulier, où il était occupé à mettre en ordre divers papiers.

— Vous trouverez vos amis dans la chambre voisine, M. Loraine, dit-il. Veuillez aller les rejoindre, je suis à vous dans un instant.

Le commis ouvrit une portière en serge verte et m'introduisit dans un second bureau. Mais je n'y trouvai ni M. Grant ni Viola. Je rentrai aussitôt chez M. Monk et l'informai que la chambre était vide.

— Alors, dit-il, il est probable qu'ils auront été fatigués d'attendre et seront allés faire un tour dehors. Une des portes de ce bureau ouvre sur un vestibule; ils seront sortis par là. C'est à votre tour de vous asseoir, M. Loraine, et de les attendre.

J'attendis une demi-heure, après laquelle je résolus de me mettre à leur recherche. Il était possible qu'ils fussent venus à ma rencontre. Je redescendis donc dans la rue et demandai au cocher du fiacre qui avait amené Viola s'il avait vu cette dame.

— Oui, monsieur, elle est sortie il y a environ une heure avec un homme de haute taille.

— Quelle direction ont-ils prise?

— Je ne sais, monsieur, je les ai vus faire signe à un fiacre et partir. Je n'ai point fait attention à la direction qu'ils prenaient.

Mais pourquoi, au nom du ciel, avaient-ils pris un fiacre alors qu'il y en avait un à la porte? L'idée de cette promenade de Viola dans les rues de Londres en compagnie d'Eustache Grant me mettait de fort mauvaise humeur. Toutefois, comme ils n'avaient point congédié le fiacre qui attendait à la porte, il paraissait certain que leur intention était de revenir. Après tout, ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attendre. Jusqu'à ce moment le moindre soupçon de la vérité n'avait encore traversé mon esprit.

J'attendis donc, posté devant la porte de M. Monk durant une heure encore. Ma femme ne reparaisait pas. Je commençai à m'alarmer sérieusement. Quelque accident devait lui être arrivé, qui l'avait contrainte de retourner tout droit à l'hôtel. Mais alors Grant ne serait-il pas venu m'informer de la chose? Alors même la terrible vérité n'effleurait pas encore mon imagination. Mais où donc pouvait-elle être?

Je sautai dans le fiacre et me fis conduire à l'hôtel. N^{me} Loraine n'y était pas.

Je me rendis chez M^{lle} Rossiter. Viola y avait été dans la

vers onze heures et demie. Je ne pus voir
nde contrariété, était malade et gardait
ource, je me fis conduire chez M. Grant.
t pas revu de toute la matinée. On igno-
evait rentrer.

ssées. Comme une âme en peine, je re-
ttendre le retour de ma femme. Même
a vérité.

l'après-midi à circuler de l'hôtel à la
, de là, chez M. Grant. Ce n'était que
ures que je pouvais espérer d'apprendre

porte de M. Grant vers onze heures du
ntième fois, j'eus enfin l'avantage de le

dans une disposition toute nouvelle. Me
nent de cette attente inexplicable, d'avoir
, que je n'osais m'avouer à moi-même,
la nouvelle que Grant était enfin rentré
cœur d'un poids énorme. Lui, au moins,
quand et dans quel lieu il s'était séparé
te porteur d'un message pour moi qui

ier par son domestique qu'il ne voulait
à. Je ne fis aucun commentaire sur cette
nt tout simplement de côté le domestique
rridor et entrai tout droit dans le petit
interrogé lors de notre première ren-
chaise et attendis qu'il plût à quelqu'un
celui que je voulais absolument voir.

le bruit causé par mon entrée brutale.
orte à doubles battants qui sépare dans
salon de la chambre à coucher s'ouvrit
trant parut à mes yeux. Au moment où

la porte s'ouvrit, j'eus une échappée sur la chambre d'où il sortait.
Une valise, à moitié remplie me sembla-t-il, était posée sur le lit
d'autres préparatifs de départ étaient visibles.

Grant s'avança au-devant de moi, mais ne fit pas mine de me
luer. Il ne me tendit point la main et demeura bouche close. Je
e levai et le regardai en face.

à p
n d
sa f
rant
oue
ava

er i
vit
la
et
rien
un
te d

e lu
ant

lui, de le suivre jusqu'à destination et de m'informer par voie télégraphique du lieu où il s'était donné rendez-vous, je quittai ce lieu maudit, rentrai dans mon pays et essayai de dormir.

En entrant dans la chambre que j'avais occupée, je me semblait presque avoir rêvé les événements des quatre heures. Tous ses effets personnels, ses gants, ses boutons, ses accessoires de toilette étaient restés étalés sur la table de nuit. Sa montre figurait parmi ces objets. Elle était cassée au bord de la mer et nous n'avions pu le faire réparer avant notre départ pour le continent. J'avais décidé de lui acheter une montre neuve à son retour, — oui le lendemain, jeudi, nous devions partir. Grands dieux ! que signifiait tout cela ?

Dormir, avec ce tourbillonnement dans la tête, était impossible. Dans le courant de la journée, pour faire passer le temps, j'allai faire un tour à son ancienne demeure, et demandai si elle y était encore. Non, on ne l'avait pas revue depuis le matin. La servante s'en montrait fort surprise. Elle était assez gravement malade pour qu'on eût dû l'envoyer au médecin. Ces deux hommes étaient justement au lit. Dans mon état d'esprit présent, je pris peu d'intérêt à ces détails.

VI.

UN INDICE.

à la vie que je menai durant les deux années odieuse à tracer. Je hais tout ce qui se rattache à mon existence et voudrais pouvoir l'en effacer. Régler le plus possible le compte-rendu de cette

époque de ma vie.

Je serai candide et n'essayerai pas de me montrer sous un autre jour que celui de la vérité. Je ne chercherai pas non plus à excuser ma conduite en disant que beaucoup d'autres en auraient fait autant à ma place. J'espère que peu d'hommes au monde ont été appelés à subir une épreuve aussi cruelle que la mienne.

Tout d'abord, sans perdre de vue, en aucune façon, mon projet de vengeance sur Eustache Grant, je m'évertuai à bannir de mon cœur l'épouse indigne qui m'avait abandonné. Je fis vœu de détruire l'amour que je lui portais et d'en venir à ne plus ressentir pour elle que le mépris dû à la dernière des femmes. L'idée de demander mon divorce n'aborda pas même mon esprit, je ne tenais pas à reprendre ma liberté. Tant que je demeurais lié, je ne courais au moins pas le danger d'être trompé par une autre, si jamais je commettais l'insigne folie d'aimer encore une femme et de me fier à elle.

De plus, je redoutais l'éclat et le ridicule jetés sur un homme que sa femme a abandonné après quinze jours de mariage. Non, il valait mieux se borner à la mépriser et à l'oublier, et en rester là.

Mais comment faire pour l'oublier ? Si je la maudissais le jour, je rêvais d'elle la nuit. Je la revoyais douce et pure comme le jour de nos noces. Je retrouvais ses yeux si doux, sa taille si gracieuse, sa voix si fraîche et, durant mon sommeil, j'étais heureux et serein, car elle ne m'apparaissait jamais en rêve sous de fâcheuses couleurs. Seulement, au réveil, le souvenir des événements survenus m'arrachait des sanglots amers, tels que peu d'hommes forts

en soupirant après le moment où la destinée ramènerait Eustache Grant en ma présence. J'étais assez fataliste pour ne pas douter que la chose n'arrivât tôt ou tard.

Chaque jour se levait plus triste pour moi dans l'austère solitude de Herstal et me trouvait plus cynique et plus misanthrope. Mon ardent désir de vengeance était le seul lien qui m'attachât encore à la vie. Lorsque j'aurais vu Grant étendu mort à mes pieds, le but de mon existence aurait été atteint. Ainsi s'écoulèrent des mois. Si le précédent Julian Lorraine avait pu me voir assis, heure après heure, plongé dans une sombre rêverie au fond de son fauteuil, il aurait jugé son fils d'adoption digne de son choix.

Ainsi s'écoulèrent les mois et les saisons. L'été succéda au printemps et l'hiver à l'automne sans amener aucun changement dans ma situation. Je fis une ou deux excursions forcées à Londres et à Paris dans le but d'y secouer la léthargie qui m'envahissait, mais mes efforts furent vains et je revins chez moi plus triste et plus misérable que je n'étais parti.

Pour m'occuper j'entrepris une tâche, négligée jusqu'alors; je me mis à dépouiller la correspondance privée de mon père. Je ne trouvai, parmi ses papiers, aucun document se rapportant à moi, si ce n'est un récit du naufrage et de ma naissance sur un roc nu, récit signé par le narrateur. Bien que l'existence de ce papier n'eût guère d'importance à mes yeux, je le pris et eus soin de le mettre sous clé. Du reste, peu m'importait à présent si le monde entier apprenait que Julian Lorraine n'était pas mon père. J'avais de bien autres préoccupations que celle-là.

Je brûlai les autres papiers, sans en lire la moitié. Ce que j'en avais lu avait suffi amplement à me révéler ce qu'avait été Julian Lorraine avant d'acheter l'abbaye de Herstal et d'y mener une vie de reclus. Quant à ma vie, à moi, elle était à jamais ternie par la trahison d'une femme! Et cependant, malgré l'indigne conduite de cette femme à mon égard, je ne pouvais la haïr. Non, il faut qu'on le sache, je l'aimais encore, je l'aimais tout en sachant qu'elle vivait dans la honte avec mon ennemi. Par moments il me prenait des désirs insensés de la voir, ne fût-ce qu'une minute, et de sentir sa main dans la mienne, comme autrefois. J'avais beau me dire que elle se traînait à mes pieds pour implorer son pardon, je la repoussais avec mépris, je savais, dans mon for intérieur, que je n'en avais rien et que si jamais cette femme perfide m'était rendue, j'aurais vite fait litière de mon orgueil. Telle était la violence de

ma passion que je n'aurais plus alors, je la pensai : la serrer sur mon cœur et l'y retenir. Le nouvel amant vint me la ravir encore.

Telle étant la nature de mes sentiments, o émotion lorsqu'un matin je trouvai sur ma table de Viola ! Avec un cri de joie je l'ouvris mes lèvres. Cette feuille de papier n'avait-elle pas ses doigts ? Elle ne contenait qu'une ligne :

« Si vous saviez tout, vous pardonneriez.

Si je savais tout! Mais qu'y avait-il à savoir abandonné, sans un mot d'avertissement, l'homme qui l'aimait passionnément avant même et ils étaient allés s'établir dans quelque lieu pour leurs poursuites. Que pouvait-il encore me rester

Eh bien, honte à moi d'avoir à l'avouer ! Je ne pouvais pardonner ; bien plus, je sentis que je ne pouvais encore que cet homme autoritaire l'avait enlevée de sa main, par sa volonté, peut-être contre son gré. Je pouvais me sentir humiliée, mais non heureuse, pénitente et croire encore à son pardon ! Je sentais que je pourrais la presser dans ses bras, me fier à elle et être fier de sa confiance ; mais cela me serait possible, mais quand j'aurais vu sa tête sur son lit mort à mes pieds. Quelle que fût ma faiblesse, je n'aurais pas sur mon cœur auparavant.

Où étaient-ils, à présent, elle et lui ? En pris de nouveau la lettre : elle ne donnait aucune adresse actuelle de celle qui l'avait tracée. C'était de Londres, mais il était froissé, ce qui incitait à l'envoyer dans une autre enveloppe pour être remis à Londres. Envoyé à qui ? me demandai-je. L'arrivé du papier produisit sur moi un effet prodigieux, et je me sentis ché d'un état d'âme voisin de la soumission. Le docteur me fit brusquement sortir et me renvoya à la recherche des fugitifs. La lettre par Viola ne me quittait pas, — nuit et jour, au cœur. Tout infidèle qu'elle avait été, je l'aimais, et demeurais encore confondu que le mal eût pu être dans une enveloppe angélique.

Je quittai l'abbaye de Herstal pour me fixer à Liège. Je serais plus à portée de me rendre sans retard à Paris.

à croire, cependant, hasard. Londres était chance de se faire. Il e de temps à autre. ainsi, je repris espoir

la l'événement si ar-
me je m'y étais at-
e à face dans la rue,
ament par quelqu'un
nent cette rencontre

ée, un livre qui avait
n roman, il est vrai,
étude psychologique,
ouvrage l'attention

l'auteur de cet ou-
évidemment sous un
ut sur la provenance
urer le succès.

ment qui avait déco-
ombait sous la main.
ds, je l'avais ouvert.
par le talent que ré-
à mon tour, l'impres-
out à la ronde. Mais,
uvrage, mon intérêt
été donné à un écri-
ge cri de triomphe.
omme si j'eusse tenu

atenait le récit d'un
ne partie reculée de
même que j'avais en-
je l'avais rencontré
voyage étaient assez
dans ma mémoire et
ue je venais de lire.
mode, et je pouvais
é intact ce récit qui

m'en fournissait la preuve. Ma m. devant mes yeux la figure radieuse les amusants récits de celui qu'elle venait en évoqua d'autres encore. fait ma cour ; celui où je lui avais s'était donnée à moi pour toujours jour sombre où elle avait fui, où je l'ai si longues sans vouloir croire à sa fin fit revivre, pour ainsi dire, les données de ma vie en me remettant dont Eustache Grant m'avait départi enfin à l'heure où il me rendrait sa part sait rire d'un rire démoniaque.

Je foulai aux pieds son livre. Je mettais de parler d'honneur, de vérité était ce qu'elle était ! Mais son he

Il s'agissait maintenant de savoir le lendemain chez les éditeurs et de fortes présomptions pour croire était un de mes anciens amis et me révéler son véritable nom.

Ils ne le purent pas, ne le connurent que par celui qui se trouvait de son livre et qui était, sans doute à voir une de ses lettres. On m'en culté. Je la confrontai avec la lettre avant mon mariage et que j'avais confrontation faite, je la rendis aux

— Je vous remercie, monsieur trompé. Mon ami n'a pas la bon

Et je me retirai sans en dire davantage pas trompé, mais je craignais que de mentionner ma visite à leur c maintenant l'ombre d'un doute. Le par la même main et cette main jetant les yeux sur la seconde de ma mémoire l'adresse de l'en-tête. Séverin, localité située, à ce que tale de la Bretagne, et qui n'était

Ils n'avaient donc pas fui à u

LA Q

Il y
dicale d
qu'en g
tance de
et une
été sais
mis act
putés es
Bien qu
cussion
jets a de
sur cett

Mais
n'ont eu
à un po
affirmat
manière
profondi
même le
que dan
tirant le
lorsqu'on

Tout
ou l'exp
des inté

fleuves d'encre et de paroles qu'on a versés n'ont pas rapproché d'un doigt la question de sa solution, n'ont persuadé personne, n'ont détruit aucun des préjugés existants, grâce auxquels la question des banques en Italie a été singulièrement compliquée et aigrie.

C'est donc avec un véritable plaisir et un intérêt croissant que nous venons de lire les 148 pages d'un travail publié récemment par M. Tito Canovai sur *La questione bancaria in Italia*; travail qui se distingue à un haut degré par toutes les qualités qui manquent aux autres études sur la même matière : examen objectif et logiquement approfondi de la question, démonstration toujours évidente et serrée, abondance de chiffres puisés à des sources officielles, placés très à propos et interprétés avec la plus grande rectitude.

Dans ce travail, M. Canovai, en examinant les deux derniers projets de loi pour la réorganisation des banques d'émission déposés au parlement, a traité d'une manière très étendue la question des banques par rapport aux conditions économiques et financières de l'Italie, réfutant victorieusement les appréciations erronées qui ont couru jusqu'ici sur ce sujet, détruisant les préjugés existant sur les différents systèmes. On peut être partisan soit de la banque unique, soit de la pluralité des banques, soit même de la banque d'état; mais on ne peut refuser une valeur réelle aux arguments mis en avant par M. Canovai et on est forcé de reconnaître l'évidence de ses chiffres et de ses démonstrations.

Le travail de M. Canovai conclut en faveur de l'institution d'une banque d'émission unique; la démonstration de l'utilité et de l'opportunité de ce système pour l'Italie découle du commencement à la fin de son travail dont chaque chapitre est pour ainsi dire une pierre apportée à cet édifice.

Tout en réservant notre liberté d'appréciation sur cette grave question, nous donnerons ici un aperçu du travail de M. Canovai, rapportant les raisons principales qu'il met en avant pour le soutien de sa thèse.

I.

En abordant la question, M. Canovai examine avant tout le système de banques actuellement en vigueur en Italie, pour conclure que rien ne conseille de le maintenir. Les partisans de ce système

REVUE

sent sur des raisons h
stituts existants à la
à six institus la facu
es raisons historiques,
tte nature a reconnu
ci-dessus mentionnée
r que cette loi n'a eu
la circulation pendan
iels la faculté d'émette
pour conclure que la
et que par conséquent
uts existants.

1 voulant rester sur le t
Allemagne qui a fait su
on de l'émission par la
plutôt démontrer qu'ur
t été tout à fait indiqu
isqu'ici, pourrait bien

Canovai démontre en
ter si le privilège de
ul institut, tandis que
un bénéfice considéra
nale a quatre-vingts su
lu royaume et qu'il n'y
le n'ait pas d'établisse
nstituts s'y trouvent, 1
ur, que la coexistence
me, des effets utiles p
nt que l'émulation ent
omie nationale et aux
es pour l'émission, l'imp
illets, le fait qu'on n'a
it présentées, tout cela
ait affirmer.

1 création de nouveau
posé à la chambre ne
à été reconnu comme
aient pas lutter avec
reur du public, et ne
ix embarras et à des pe

entir d'augmenter les moyens de circulation, convenable d'autoriser les instituts existants à lation respective.

II.

ille de l'étude de M. Canovai est le chapitre de la circulation des billets.

é les théories des partisans, soit de l'expansion de la circulation des billets, M. Canovai l'opinion si souvent exprimée par les press billets sont émis en représentation d'opérables à l'échéance, ils ne sont jamais excessifs. as neuve; elle a été émise pour la première conseil de la Banque d'Irlande par-devant le la circulation irlandaise, qui ne se montra pas nsuite, le *Bullion Committee*, nommé en 1810 nditions de la circulation anglaise, repoussa ie théorie comme irrationnelle et dangereuse. éé pour opérations de commerce, passant suc- er aux autres possesseurs, est appelé à fonc- ie et vient augmenter la circulation du papier, au fur et à mesure qu'il devient exubérant. ours forcé le papier reste dans la circulation banque que pour le payement des opérations ielles il a été émis; mais dans le régime de re, le papier peut revenir immédiatement à changé en métal.

enquête nommée en France en 1866 repoussa orie, l'opinion ayant prévalu à une grande ucune identité de nature entre les billets de de commerce, parce que, tandis que ces der- s opérations à terme, ceux-là remplacent le eux titres, observe très justement M. Canovai, nce qui passe entre le présent et l'avenir.

a base de la circulation fiduciaire est le métal nes et existant dans le pays, et que c'est ce

dernier qui doit donner la mesure
Si l'émission du papier n'est pas
sulte une dépréciation plus ou mo

Or, une comparaison entre la
tion des billets dans les principau
la proportion dans ce dernier pa
ailleurs. Comment donc les partisa
tenir qu'il faut augmenter l'émis

Il est vrai que les besoins ont
mentation du mouvement comme
culation des billets auprès des aut
nes s'est considérablement accrue
partisans de l'expansion qui ont eu
pas vu qu'en même temps, avec
ques étrangères, le fonds métalliqu
portion plus considérable aussi, d
sion a augmenté et que les moye
sont restés à peu de chose près i
ayant été remplacée dans la circ
correspondante de papier.

Une augmentation notable rés
tions des chambres de compensati
et c'est cette augmentation qui t
du développement obtenu par les
elle prouve encore qu'au fur et à
sent, les moyens d'y pourvoir se
une augmentation correspondan
d'échange, métal ou papier.

Dans cet état de choses et por
l'ouvrage qui nous occupe ne pe
dans le projet de loi d'augmenter
ques de 755 à 1050 millions.

II

M. Canovai, par contre, appro
projet ministériel qui porte de $\frac{1}{4}$

billets, les billets des autres instituts moins, que l'échange se fît avec des Mais ces prétentions sont absolues fait ressortir que si les instituts font l'échéance, l'échange réciproque de embarras; tandis que l'échange devant les instituts, oubliant leurs devoirs n'arrivent jamais à l'échéance. Ce sont certains instituts d'émission de la p

Prétendre que les instituts les plus conférant l'autorité et le crédit dor autres, est tout simplement une chose des limites de temps et de sommes d illégal, la loi ne pouvant pas intercomptes, soit au débit, soit au crédit Du reste, tout le bruit qu'on fait est préjugé. On craint que les grands instituts des petits pour les opprimer et ne voulu. Mais on ne considère pas que l à maintenir le prestige et le crédit lequel d'entre eux, attendu que la cette matière et que l'expérience atrophier les petits, les instituts peuvent fusé toutes les facilitations possibles systèmes en vigueur dans les pays banques est permise, pour en conclure un exemple des dispositions que l'on

IV.

Un chapitre des plus importants taxes payées par les instituts d'émission le projet de loi en question affirment payent au gouvernement, du chef des instituts étrangers. M. Canovaï affirmation, présentant en deux tableaux pertes des principales banques étra

étrangères payent en moyenne, 31.98 %, tandis que pour les banques italiennes le profit est de 26.45 %. Voici, ci-dessous, la moyenne pour les six der-

ITALIENNES.

banque	24.70 %
banque	31.98 »
banque	34.39 »
banque	25.96 »
banque	26.23 »
banque	31.46 »
Moyenne	<u>26.45 »</u>

ÉTRANGÈRES.

banque	6.98 %
banque	24.00 »
banque	17.91 »
banque	12.50 »
banque	12.59 »
banque	8.14 »
Moyenne	<u>12.07 »</u>

Il est démontré qu'aucun institut étranger ne paye les taxes qui pèsent sur les instituts italiens.

Conçu dans un ordre d'idées tout à fait opposé, le projet de loi propose d'augmenter encore, et dans des proportions très lourdes, les charges des instituts. Constatons avant tout, que l'augmentation de la réserve de $\frac{1}{3}$ à $\frac{2}{5}$ a pour conséquence la restriction dans la circulation entièrement couverte et, par conséquent, une diminution des profits; diminution qui, d'après notre auteur, se chiffrerait par 1,500,000 francs.

Mais plus exorbitantes encore sont les propositions relatives à la taxe de circulation. En effet, le projet de loi propose que la taxe de circulation, fixée à 1 %, soit augmentée de $\frac{1}{4}$ % du taux d'escompte dépassant 4 %, et que la taxe sur les billets à ordre soit portée de 1 % à $\frac{1}{2}$ %.

Il faudra de longues années avant que le taux de 4 % soit le taux normal de l'escompte en Italie, et le fait de l'avoir pris pour base, prouve une connaissance imparfaite des conditions du pays. L'augmentation de la taxe sur les billets à ordre est absolument

inoportune, car elle aurait pour résu
ces billets, tandis qu'il serait nécessaire
de l'Italie, d'en faciliter autant que p

Toutes ces charges réunies seraient
tuts qui se trouveraient forcés d'exam
pas mieux de renoncer au privilège d
tant plus que l'exemple de tous les pa
ne sont pas les banques d'émission q
néfices.

V.

L'examen du projet de loi terminé
tion principale: comment la question
décidée en Italie? Selon lui, le problè
où, tout préjugé mis de côté, on ne ti
tions financières, économiques et mor

Or ces conditions ne permettent p
soit maintenue. On sait quelles son
choses et quels en ont été les effets. E
mique qui a éclaté dans le pays, les bar
donner les règles d'un bon et sain règ
aux nombreuses demandes des industr
sorte que les portefeuilles des banque
large mesure les effets des industries
représentant des opérations à longue
billet de banque est un instrument in

En même temps le gouvernement, e
puisait dans une large mesure et
crédit des banques, de sorte que leur c
fixées par la loi et voulues par la pr

Selon M. Canovai, il faut abandonn
prise ces derniers temps, pour en re
la science et de l'expérience. Il faut q
leurs portefeuilles du papier édilitaire
sources nécessaires soient fournies à c
de crédit plus appropriées, savoir, p

ssio

on t

e st

sol

s di

anq

situ

chi

ns

-mo

i gr

ques

is l

com

dit

alle

, du

de

ren

t tr

ialit

rés

institut puissant pourvu d'une autorité suffisante, avec de larges moyens, qui puisse, en adoptant les mesures les plus appropriées aux circonstances et les vicissitudes de la vie, prévenir ou diminuer les crises, tourner les courants rivaux du pays et empêcher ou limiter le drainage.

Mais pour obtenir ce résultat il faut que la direction soit confiée à un seul et puissant institut de la concurrence et de la lutte avec d'autres institutions, consacrer toute son activité à la sauvegarde du pays ; tandis qu'avec le système actuel de la concurrence on ne peut prétendre que l'institut le plus compétent lui confie cette tâche lourde et difficile, et il est possible que les circonstances deviennent telles que cet institut ne puisse sauvegarder ses intérêts, consacrer toute son activité au pays. Il est vrai que jusqu'ici la Banque a compris non seulement ses devoirs, mais aussi les nécessités de la situation.

olt est d'une humeur charmante aujourd'hui, M. Karlsen?

mais n'oubliez pas, qu'il a vidé son fiel dans *le du matin*. Dire que l'on a osé avancer des t la sédition pure et simple, c'est le mépris

ré la lettre, M. Rönholt?

l'autorisez-vous à commencer? Voyons.... ah! tre ami commun, ce jeune homme que nous dernière à Mönsted et que tu me dis avoir à Copenhague, se trouve dans la contrée de-

puis quelques mois; il n'a pas changé le moins du monde, c'est toujours le chevalier de la triste figure, morne et blême comme jadis. Il y a en lui un mélange ridicule d'enjouement forcé et de muet désespoir, une affectation d'indifférence poussée jusqu'à la brutalité, jointe à un laconisme méprisant; bien qu'il soit en ribote du matin au soir et du soir au matin, il n'a jamais l'air de se divertir le moins du monde, et j'en reviens à ce que je vous disais jadis: cet individu a l'idée fixe de se regarder comme personnellement offensé par la destinée. Il avait ici pour compagnons inséparables, d'abord un certain maquignon surnommé le roi des cabarets, qui passe sa vie à boire et à chanter, puis une espèce de vaurien, mimatelot, mi-colporteur, connu et redouté sous la désignation de Pierre-le-briseur, sans compter la belle Abelone. Cette dernière cependant a dû céder la place depuis quelque temps à une certaine brune faisant partie d'une troupe de bateleurs dont les exhibitions acrobatiques ont égayé nos environs. Tu vois d'ici l'espèce de femme, une de ces frimousses jaunâtres aux traits marqués qui vieillissent avant le temps, une de ces misérables abruties par les privations et par le vice, avec cela couvertes de velours rapé et d'oripeaux malpropres. Et toute la bande à l'avenant. J'avoue ne rien comprendre à la passion de notre ami; on a beau parler de la mort tragique de sa fiancée, cela n'explique pourtant pas les choses, à mon sens. Laisse-moi te conter encore la façon dont il a quitté nos parages. Ça dépasse tout, tu vas voir. Nous avions une foire à deux on trois lieues d'ici; après avoir longtemps rôdé, il s'était attablé avec ses intimes, le Briseur, le Maquignon et sa belle, dans la tente devant de cabaret; après avoir trinqué tous quatre une bonne partie de la nuit, vers les trois heures du matin ils commencèrent à n avoir assez et à songer au départ. Ils se hissèrent avec plus

∴

ureau, des touffes de lilas, d'épa
des cytises aux grappes d'or r
is tout autour de la maison. Le
ient ouvertes et les persiennes
ver une du dehors et passant la
mbrasure de la croisée, son œil
en-être sur le jour doux, atténu
partement, après avoir été éb
du soleil d'été sur la campagne
dans la chambre: une femme gr
l-être, le dos tourné vers la f
eurs dans un grand vase. Elle
a tendre, rassemblée en plis nég
ce ceinture noire de cuir laqué;
ancheur éclatante avait glissé d
velure blonde, épaisse et lourd
let écarlate.

après le réveillon d'hier, dit A

en tendant vers lui sans se ret
roses. Axel prit une des fleurs.
son côté, ouvrit la main et laissa

les roses une à une sur le parquet, après quoi elle se remi
poser les fleurs dans le vase.

— Malade? demanda Axel.

— Fatiguée.

— Je ne déjeunerai pas avec toi aujourd'hui.

— Non?

— Nous ne dînerons pas non plus ensemble.

— Tu vas à la pêche?

— Non. Adieu!

— Quand est-ce que tu reviendras?

— Je ne reviendrai pas.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? demanda-t-elle, laissa
rs pour arranger les plis de sa robe tout en se dirigeant
croisée et s'asseyant sur une chaise qui était dans l'embr

— Je suis las de toi, voilà tout.

— Tu es contrarié? Que s'écarter?

— Rien au monde. Mais attends, ni fous d'amour l'un pour l'autre rien d'extraordinaire à ce que

— Es-tu jaloux? demanda-t

— D'une femme telle que tu l'usage de la raison!

— Mais explique-moi de gr

— Ça veut dire que je suis cœur ta voix et tes mouvements ni ta ruse ne réussissent plus mande en vertu de quoi je res

Laura pleurait.

— Axel, Axel! Oh! comment là? Que vais-je faire, que vais-je aujourd'hui, Axel, seulement au ne me quitteras pas, c'est impo

— Mensonges que tout cela, ce que tu dis. Ce n'est assurément qui te chagrine à ce point, c'est l'engagement qui te fait prévoir quelques manières. Je connais tout cela sur la première dont je me suis lassé.

— Ah! reste aujourd'hui seul pas pour te retenir une heure

— Vous êtes comme les chiens pas d'idée de ce que c'est que l'homme de pied, vous revenez en rampant

— Oui, oui! mais tu restes en tu restes?

— Rester? Non pas.

— Ah! tu ne m'as jamais ai

— Non.

— Mais si, tu m'as aimée un beau jour de tempête sur le rivage, giés ensemble à l'abri d'un bateau

— Folie!

— Ah! si je n'étais pas ce respectable, une famille, tu res

pas le cœur de me traiter avec cette dureté, — moi qui t'aime tant !

— Il ne faut pas que tu m'aimes.

— Non, je comprends ; tu te soucies de moi comme de la poussière que tu foules aux pieds. Tu n'as pas un mot affectueux à me laisser, rien que des paroles offensantes ; le mépris, je ne mérite rien de plus.

— Tes pareilles ne sont ni meilleures ni pires que toi. Adieu, Laura !

Il lui tendit la main, mais elle avait croisé les siennes derrière son dos et gémissait :

— Non, non ! Pas adieu ! Pas adieu !

Axel souleva la jalousie, recula d'un ou deux pas et la laissa retomber devant la croisée. Alors Laura la soulevant à son tour se pencha vivement sur l'appui de marbre et s'écria :

— Viens, Axel ! viens me donner la main !

— Non.

Quand elle eut vu qu'il s'éloignait réellement, elle lui jeta encore ces deux mots d'un ton lamentable :

— Adieu, Axel !

Il se retourna vers la maison en soulevant légèrement son chapeau et poursuivit sa route.

— Une fille de cette espèce croirait encore à l'amour ? se disait-il tout en marchant. Non, ma foi, elle n'y croit pas.

∴

Le vent du soir s'était levé de la mer ; ses larges ondes balayaient la campagne, balançant en cadence les épis grisâtres des ajoncs et soulevant au passage leurs longues feuilles acérées, ébouriffant le duvet des roseaux et dessinant des milliers de fins sillons foncés à la surface du lac, où les feuilles de nénuphar, violemment agitées, semblaient prêtes à se détacher de leur long pédoncule. Plus loin, les bruyères au feuillage sombre se heurtaient l'une à l'autre en des oscillations saccadées, et au delà, vers l'intérieur des terres, l'avoine frôlait le sol de ses longues barbes, les frondaisons gracieuses du jeune trèfle frissonnaient sur leurs tiges tendres tandis que les champs de blé s'abaissaient et se relevaient en grandes vagues régulières ; les tuiles volaient des toits, le moulin faisait entendre des grincements étranges, les girouettes tournaient comme

Il s'arrêta et s'accouda sur le mur afin de contempler ce bel arbre tout à son aise. Le feuillage frissonnant avait des façons de courir le long des rameaux pareil à une cascade; Axel s'imaginait pouvoir distinguer les bruissements de ces frondaisons d'argent. Tout à coup une voix ravissante et douce, une voix de femme se fit entendre tout auprès. Elle chantait :

Fleur de rosée,
Fleur parfumée,
Dis-moi tes rêves, dis-les-moi.
Songes-tu merveille et mystère,
Bonheur inconnu sur la terre
Comme moi ?
Au parfum des fleurs qui s'éveille,
A l'étoile qui la nuit veille,
Au doux soupir d'un chant qui meurt,
Dis, entends-tu, toi, dans ton cœur
L'appel inconnu du bonheur ?

La voix se tut. Axel respira profondément puis retint son souffle pour écouter, mais en vain, car il n'entendit plus rien, sauf au loin une porte qui se fermait dans le manoir. Alors il recommença à percevoir le murmure des feuilles argentées, et au bout d'un moment, appuyant sa tête sur ses deux bras, il se prit à pleurer.

Le lendemain était une de ces journées comme on en voit beaucoup vers la fin de l'automne. Un vent frais soufflait par bouffées, chassant devant lui les nuages en une course rapide, avec un jeu incessant de clair-obscur à mesure que les nuages passaient et repassaient devant le soleil. Axel s'était rendu au cimetière, contigu au jardin du manoir. L'endroit était passablement dénudé; en fait d'arbres, un sureau nain étalait sa large ramure au-dessus d'un grillage en fer; quelques-unes des tombes étaient entourées d'une palissade de bois très basse, mais la plupart étaient tout simplement de petits monticules rectangulaires, ornés parfois de pseudo-monuments en fer-blanc portant des inscriptions, de croix de bois dont la couleur s'écaillait, ou de guirlandes en cire, le plus grand nombre des tombes, toutefois, n'ayant pas même ces humbles démarcations. Axel errait à la recherche d'un recoin où il pût se mettre à l'abri, mais on eût dit que le vent faisait rage des quatre côtés de l'église. De guerre lasse, il finit par se jeter sur l'herbe au pied d'un talus et tira un livre de sa poche, mais sa lecture à l'ons rompus ne le captivait guère. Un nuage lui dérobait-il un

moment le soleil, aussitôt un frisson tissait que mieux vaudrait quitter. — Tait-il à se relever que la lumière. Au beau milieu de ces alternatives, cimetière à pas lents, précédée d'une gambadaient en folâtrant devant elle comme si elle eût eu l'intention d'arrêter Axel, elle poursuivit son chemin, sa longueur et sortit par la porte instant et la suivit des yeux; elle la chaussée, les chiens folâtrant.

Axel avait fermé son livre; avait mit à déchiffrer l'épithaphe de la quelque peu tout en déchiffrant, le le modeste monument qu'il consacrerait immobile, Axel tourna la jeune homme au teint hâlé, une sa carnassière et tenant de l'autre

— Elle n'est pas si sotte, cette en désignant l'épithaphe d'un signe

— Mais non, fit Axel, qui s'était

— Dites-moi, poursuivit le ch de côté et d'autre comme s'il cherchait dans la contrée depuis une couple beaucoup, je l'avoue, bien que je vous approcher jusqu'à maintenant seul du matin au soir; pourquoi chez nous? Que pouvez-vous bien Car, enfin, vous ne faites pas d'a

— Non pas. Je suis ici pour r

— Chacun son goût, sa folie! éclat de rire. Du moins n'allez-vous pas disposé à m'accompagne lage prendre du petit-plomb, et t ratifs, je pourrai encore passer à

— Volontiers.

— Ah! j'oubliais. Thora! Vous une jeune personne?... Tout en p d'un bond et poursuivait: En effet ne saurais vous présenter dans ce

ait un pari, elle et moi, vous serez juge à trouver dans le cimetière avec les chiens assée le fusil sur l'épaule et la carnassière siffler mes bêtes, et si les chiens me suivent, j'ai gagné. Elle avait perdu. Nous allons voir.

Il vint bientôt rejoindre la jeune fille. Le chasmin, sans détourner les yeux; cependant sourit légèrement en la dépassant; Axel et les chiens, très surpris, suivirent des yeux les grognements doux, puis ils regardèrent à pleines gueules et au moment où elle se retourna de la main, ils s'éloignèrent d'elle pour aller à la suite du chasmin. Ils firent mine de s'arrêter pour couler un regard bitatif vers la jeune fille, mais ne tardèrent pas à prendre une décision définitive, et lorsque quelques minutes amenés aux côtés de leur maître, leur maître leur fit signe de se tenir à distance, ils ne bougèrent pas de bornes, si bien que ces petits quaternaires renversèrent le vigoureux jeune homme en arrière, pour courir ensuite à la ronde en zigzaguant aussitôt vers leur maître.

La jeune fille. Elle acquiesça d'un signe de tête et retourna sur ses pas.

Il se leva fort tard dans l'après-midi. William, le chien d'arrêt, trouvait son nouveau comportement à Axel, avant de se séparer de lui.

lui, de venir le trouver au manoir dès la soirée. Il s'y rendit, en effet, et devint très vite un visiteur assidu, presque quotidien. Seulement, malgré les instances réitérées de ses nouveaux amis, qui eussent désiré lui offrir l'hospitalité sous leur toit, il s'obstina à conserver son logement à l'auberge du village.

Une période agitée s'était ouverte dans la vie d'Axel. Au premier abord, la présence de Thora, la belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans le cimetière, avait réveillé au fond de son cœur mille souvenirs douloureux et déchirants. Bien souvent, au milieu d'une causerie avec elle, il lui avait fallu se détourner brusquement vers quelque autre interlocuteur ou quitter l'appartement pour ne pas trahir son émotion. Elle ne ressemblait pas du tout à Camilla, et pourtant auprès d'elle c'était toujours Camilla qu'il voyait et qu'il entendait. Thora était petite et délicate, elle s'enthousiasmait

siasmait aisément, un rien suffisait pour le sourire ou les larmes. Elle pourriusement avec n'importe qui, sans qu'expression d'un progrès fait vers l'intimité s'absorber en elle-même à mesure qu'il faisait-il un récit, une démonstration, toute sa personne exprimait une certaine attente aussi parfois. William et sa sœur étaient pas tout à fait en camarade, malgré leur père et leur mère, le père de la contrée du premier jusqu'au de la cour, — une cour très discrète d'anxiété. Les uns et les autres jouaient du voyageur qui, en traversant une forêt à portée de sa main un de ces ravissements aux yeux expressifs et lumineux, aux yeux de la cible: le passager s'enchantait de cette cour, il brûle de s'en approcher, et pour le moment, c'est à peine s'il ose même reprendre peur et s'envoler.

Cependant plus Axel voyait Thora, et s'effaçaient, et petit à petit il en devenait. Auprès d'elle, il se sentait inon lorsqu'il lui fallait la quitter, son cœur se voilait de mélancolie, mais la mélancolie sans amertume. Il en vint à lui parler du passé, et au cours de ces récits, il se surprit étrange en étudiant de la soirée à la lumière de l'heure présente; et à admettre que ce fût bien lui qui eût fait des faits qu'il décrivait, et que les sentiments qu'il portait eussent en vérité germé dans son cœur.

Un soir, Thora et lui regardaient d'un monticule situé au bout du jardin. Ils faisaient assaut de vitesse et se poursuivaient cette colline en miniature. L'air étincelant et claires variées à l'infini, coupées çà et là de rayons lumineux. Axel détourna sa tête pour les reporter sur la jeune fille qui était si mignonne dans sa toilette foncée:

à cette orgie de couleurs ardentes! Il
t ses regards sur les nuages en feu.
ui traverser l'esprit de la sorte, ce
échie; non, c'était tout au plus un
oui aussitôt que né, quelque chose
ielle reçue par son œil et qui aurait
r en idée.

. colline contents, dit Thora, le soleil

ez-vous donc que les gnomes aiment

e, vous ne croyez pas aux gnomes,
assure. C'est charmant de croire à tout
ne, aux fées, aux sylphes. Je crois aussi
noi; à tous les bons esprits enfin, non
s-vous?

rop. Je ne crois pas que je vous com-

t vous n'aimez pas la nature?

la nature telle qu'on la voit des pers-
ques auxquels on monte par des esca-
dume de cérémonie, mais la nature de
naire. Cette nature-là, l'aimez-vous?
pas une feuille, pas une brindille, pas
au sein des ombres qui ne me ré-
st pas de coteau si dénudé, pas de mar-
aussée si monotone que je ne puisse
un instant au moins.

. avoir pour vous un arbre ou un buis-
ous le représentiez habité par un être
ferme les fleurs, qui lisse les feuilles
uand vous voyez un lac, un beau lac
ous vous arrêtez si volontiers à le con-
que vous vous figurez que là-bas dans
'agitent des êtres qui ont leurs joies
existence étrange, animée de songes
es pour nous? Cette colline vers l'ho-

zon, qui n'est ni belle ni intéressante dès l'instant où vous vous voyez envahies par une population fourmille de gens qui se mettent à exécuter des rondes folles.

— Quelles fantaisies étranges !

— Et vous ?

— Ah ! pour moi, j'aurais grande peur de la fascination des spectacles de la nature, je crois, dans les mouvements, dans la vie surtout qui se passe qui circule sous l'écorce de la terre par l'action du soleil et de la pluie et l'autre ; par l'ouragan qui apporte sur ses ailes le sable de la mer et le frisson qui murmure en se frayant un chemin à travers les hautes herbes....

— Elles s'expliquent pas : on les sent,

— Et votre imagination n'en

— C'en est déjà trop pour elle de ces couleurs, ces formes, ces mouvements et leur légèreté. Mais du moment où on n'aurait pas un monde mystérieux, où on n'aurait pas leurs hymnes d'allégresse et de espoir, qui jubilent, qui souffrent, qui savent cela et être impuissant devant ce monde enchanté ! —

— Ne paraître notre existence ter-

— Non ! je ne vous permets pas de penser à votre fiancée ! s'écria-t-elle.

— Je ne pense pas à ma fiancée. Elle allait répondre ; mais Wilfrid rejoindra et ils rentreront tous deux. A quelques jours de là, Axel t'en parlera. Elle tenait à lui faire voir qu'on ne lui avait pas encore montré le monde ; les rayons du soleil se br-

it. Ils entrèrent. On y respirait un air frais, et comme chargé des senteurs de la nature. Les beaux pampres dentelés et rosés étendaient leurs trésors d'un côté à un océan de verdure où se reflétaient les transparences. Thora avait levé la tête avec un sourire heureux. Quant à Axel, il regardait d'un air préoccupé les pampres.

— Thora d'un ton gai. Je crois que vous disiez l'autre soir de la

pris autre chose encore? demanda-t-elle.

— Etant sur lui un regard rapide; puis baissant les yeux et rougissant, elle ajouta: Pas ce soir-là.

— Ce soir-là! répéta Axel doucement, puis, mettant un genou en terre, il continua: Mais aujourd'hui, Thora?

Elle se pencha vers lui et lui tendit une de ses mains, tandis que de l'autre elle couvrait ses yeux, qui s'étaient remplis de larmes. Axel pressa cette main mignonne sur sa poitrine, et comme il se relevait, elle aussi leva la tête et il l'embrassa sur le front. Elle attacha sur lui ses yeux étincelants de bonheur au travers des larmes, lui sourit et dit très bas:

— Dieu soit béni!

Axel resta une semaine encore dans la contrée. Les noces furent fixées à la Saint-Jean d'été. Une fois cette décision prise, Axel partit, et bientôt l'hiver amena les jours sombres, les longues nuits, la neige et surtout des lettres, une infinité de lettres.

..

Toutes les fenêtres du manoir étaient brillamment éclairées; des guirlandes de fleurs et de verdure tapissaient les portes; sur le vaste perron une foule de gens en grande toilette, tous les invités, tous les amis de la famille, se pressait à la tombée de la nuit, tous les regards dirigés vers un même point dans le crépuscule attendant: la voiture qui emmenait Axel avec sa jeune épouse. La voiture cahotait quelque peu en roulant sur la chaussée nouvellement empierrée et les vitres cliquetaient dans leurs châssis.

De l'une d'elle, Thora regardait des choses familières qu'elle quittait : forêt, puis le monticule où pousse du printemps, puis la cabane de sureau, puis le moulin et toutes les choses long de la route, puis la colline où elle voyait l'ombre des chevaux en traîneau lorsqu'ils étaient en selle, elle voyait l'ombre des chevaux sur les pres et sur les champs de sorte, elle pleurait tout bas, et par la vitre, jetait un coup d'oeil. Il était assis à ses côtés, le buste en avant, son chapeau posé sur la table, enfoncé dans ses deux mains.

Ah ! c'est qu'il avait à penser à son avenir, il avait vécu en plein rêve, et l'avenir était tout son courage. Il avait vu la carrière de ses parents et de ses amis, avait vu fermer ses souvenirs d'enfance, les séparations déchirantes, elle s'y sentait, avec son passé de folies et de rêves, reil sacrifice, était-il digne de la carrière, tout cela appartenait-il bien et c'était tout changé, il est vrai, changé à tel point qu'il ne saurait dire sa vie d'autrefois ; mais est-ce qu'il ne faut pas faire radicalement d'une partie de sa vie, ne reposaient-elles pas encore en son cœur, on lui avait donné à garder cette vie, s'était vautré dans la fange jusqu'à la mort, ou tard par l'y entraîner avec lui. Elle vivrait à ses côtés de sa douce vie, comme s'il n'eût pas existé !

La voiture roulait, roulait toujours, venue ; on apercevait de loin en loin, à travers d'une épaisse buée, le scintillement des habitations et des fermes devant elle, avait fini par sommeiller. A l'autre bout de la campagne qu'Axel avait achetée, une jeune femme. Des torrents de vapeur, des chevaux dans l'air frais du

A NATURE.

ux lançaient quel-
mée s'échappait
ison. Dès qu'Axel
na ses regards su-
dépit de la nouve-
relle, elle avait gr-
dissimuler. Axel
lin. Là il s'assit :
r du soleil, mais se-
rent pas d'effectue-
rent frais et dispo-
femme dans son
s. Que d'exclamati-
et les surprises,
r quelque point é-
positions ingénues
et adoptées « à l-
Mais ce n'était
Thora pour pre-
lui présenta ses b-
fallut se tenir à
te irréfléchie apre-
etit dogue de quel-
Pendant ce temp-
age et la grande
i l'effet que produ-
oquelicots qu'il v-

uis la comédie dur-
lans leur salon d'-
ait en clair sur le
eurent causé long-
ora très sérieuse-
était grand temps

rer, qu'elle devait être lasse, très lasse et tout en pa-
laisait pas aller sa main qu'il tenait entre les siennes.

ideuse, ripostait qu'il était un méchant et ne cher-
arrasser d'elle, qu'il regrettait déjà de s'être donné u-
-dessus, évidemment, une réconciliation était inévit-
eut été dûment scellée, ils rirent tous deux de le-

et de la sorte il se fit pe
à se retirer dans sa cham
de ce qu'elle l'eût quitté
noires: s'imaginant qu'elle
mais, qu'il était condamné
éternellement. Sur quoi, s
entra en fureur contre lui-même et se mit à parcourir le salon à
grands pas bruyants pour tâcher de recouvrer sa raison. Oui, il y
a un amour noble et pur, sans aucun alliage de passion grossière
et terrestre, se répétait-il sans cesse, oui, cet amour existe, et
s'il n'existait pas, il faudrait le créer, car la passion détruit tout
ce qu'elle approche, elle est repoussante, elle est indigne de l'homme....
Ah! comme il haïssait dans la nature humaine tout ce qui n'était
pas pur et beau, délicat et fin! Cette force aveugle avait été trop
longtemps son tyran, elle l'avait dominé, torturé, écrasé, elle s'était
incarnée dans son œil, dans son oreille, elle avait empoisonné jus-
qu'à sa pensée. Un peu calmé par ses réflexions, il finit par ren-
trer chez lui. Il voulait lire; il prit un livre et lut en effet, mais
sans avoir aucune idée de ce qu'il lisait. C'était toujours Thora
qu'il voyait: il ne lui serait pas arrivé malheur? se demandait-il
entre les lignes. Mais non! Que pouvait-il lui arriver? Au bout de
quelques instants, la peur le reprit en dépit de ses raisonnements,
il n'y tint plus et se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à sa porte:
il écouta, rien que le silence et la paix profonde; en tendant l'oreille,
il lui semblait pouvoir distinguer le souffle égal de l'endormie, et
il entendait en même temps les battements de son propre cœur,
qui palpitait à lui rompre la poitrine. — Il retourna à sa chambre
et à son livre, mais il n'eut pas plus tôt ouvert le volume qu'il
ferma les yeux pour mieux la voir. Ah! qu'il la voyait clairement!
il entendait sa voix, elle se penchait vers lui et lui parlait bas.
Comme il l'aimait, comme il l'aimait, comme il l'aimait! Ces mots
arrivaient de son cœur à ses lèvres semblables à un chant rythmé
et ses regards perdus dans l'espace ne voyaient qu'elle, toujours
elle! A cette heure elle dormait, calme et tranquille, un bras passé
sous sa nuque, ses beaux cheveux défaits, épars autour d'elle, ses
paupières étaient fermées, un souffle égal et doux sortait de ses
lèvres; autour de sa couche, l'air était comme pénétré d'un re-
de roses; les couvertures dessinaient en plis informes les contours
de son corps délicat, comme un faune maladroit qui s'essaye à in-
ter la danse des nymphes.... Mais quoi! il s'était promis de ne

à, non pas de cette façon-là, à quelque ces idées l'assiégeaient de toute é ses efforts. N'importe; il les vain-llait! Une grande partie de la nuit jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vint

uscule, ils se promenaient ensemble ent les belles allées au bras l'un de ap de paroles, passant des effluves et du jasmin. Ça et là quelque grande s son vol, et sauf l'appel monotone 'entendait d'autre bruit que le frou-ra.

ous observons la règle du silence? ment.

nes mis sur les rangs pour un con-ous avons fait tout près d'une lieue

ncore quelque temps en silence: anda-t-elle.

me pensée.

ême, Thora?

à je pense, à toi, Axel.

et se dirigea avec elle vers la mai-d'été était ouverte et laissait sortir

des flots de lumière. Le salon brillamment éclairé avait un air de fête. La table à thé avec sa nappe étincelante de blancheur, où des fraises rouge-foncé reposaient dans une coupe de cristal auprès de la théière d'argent, des grands candélabres ciselés et du samovar fumant, offrait l'image du luxe de bon aloi et du confort domestique.

— C'est tout à fait le conte de fée, au moment où les deux enfants égarés arrivent devant le château enchanté au milieu de la forêt! dit Thora.

- Veux-tu entrer?

- Tu oublies qu'il y a une sorcière dans le château, prête à s'ancer sur les pauvres enfants au moment où ils y mettront les pieds. Non! mieux vaut résister à la tentation, nous prendre par



LITTÉRATURE RUSSE¹

Décadence du roman russe — Léon Tolstoï — Le roman à tendance —
Le théâtre — Les Revues, Vladimir Soloviev — L'histoire — La cri-
tique littéraire — Les dictionnaires — Les archéologues — Les na-
turalistes — La température — Nécrologie — Les sociétés savantes.

La littérature russe passe en ce moment par une période de transition; les écrivains de l'époque brillante ont disparu successivement. Pissemkii d'abord, puis Dostoïevskii, puis Tourguéniev; les autres se taisent. M. Gontcharev annonçait dernièrement qu'il avait détruit tout ce qui lui restait d'écrits ébauchés ou achevés et faisait ses adieux au public. M. Grigorovitch ne nous donne plus, et bien rarement encore, que de courtes esquisses, toujours dignes de lui cependant. Ostrovskii, le fécond auteur comique, est mort l'autre année et le piquant humoriste et satirique Saltykov, plus connu sous le nom de Chtchédrine, s'est éteint en 1880.

¹ Dans l'article qui suit, je m'écarte de la transcription traditionnelle créée par les Allemands, qui défigure souvent les mots russes, et je transcris les mots lettre à lettre. Les Russes emploient le *v* simple, — et non le double *w*, — partout où nous employons *v*. Aucun de leurs noms ne se termine par *f* simple ni double *ff*. Quand ils écrivent deux *ii*, j'écris aussi deux *ii*, et réserve l'*y* pour l'*i* grave, comme font les Polonais. Mais le son *ch* de *chercher*, *ch* et non *sch* (see italien); quand le *ch* se prononce dur (*ché* italien), j'écris *kh*. Je figure le son du *f* français, qui est fréquent en russe, par *i* et non par *sch*, etc. Il est temps de renoncer à une tradition qui induit souvent en erreur sans présenter un avantage. Quant aux noms polonais, je leur laisse naturellement leur forme.

commence à être terriblement démodé. On a assez de l'adoration du moujik, et le sentiment de fatigue qu'on éprouve de ce côté entraîne aussi dans son discrédit le roman aristocratique où l'on rendait aux démocrates, aux libéraux guerre pour guerre. Boleslaw Markéwicz a excellé dans ce roman-pamphlet qui versait le ridicule à pleines mains sur ceux qui ne partageaient pas ses idées. M. Orlovskii a hérité de ses tendances, il est moins exagéré, mais il a moins aussi de cette verve mordante qui emportait le morceau. Son dernier roman, les *Jeunes gens* est une histoire de nos jours, et contient le tableau des conspirations et de la catastrophe dont l'empereur Alexandre II a été victime. Ce que le public ne sait généralement pas, c'est que le spirituel conteur qui se cache sous le pseudonyme d'Orlovskii est, quoique jeune encore, impotent et privé de la vue. Il se souvient de ce qu'il a observé, il évoque dans son imagination les tableaux et les figures, et, comme le rossignol aveugle, il n'en chante que mieux parce que rien de visible ne le distrait de ses pensées ni de ses souvenirs.

M. Boborykine ne se rattache, lui, à aucun parti politique et ses romans n'ont rien de tendanciel. Il voit, il observe le monde qui l'entoure, même et surtout le monde qui se cache, et il le peint d'un trait leste et précis. Son observation est un peu extérieure, le fouillement philosophique des caractères n'a pour lui nul attrait. Les personnages qu'il a choisis le lassent même quelquefois avant qu'il les ait menés jusqu'au but, mais ils sont pris sur nature, et ses récits animés, dialogués spirituellement, composent une lecture, qui pour être légère, n'en fait pas moins réfléchir. Comme spécimen de son genre de récits, je résumerai rapidement le sujet d'un roman dont la fin a paru dans la dernière livraison de la *Pensée russe*.

L'ouvrage a pour titre : *En passant*. Le principal personnage est un de ces Russes qui vivent constamment à l'étranger et qui ont presque honte de leur patrie « encore barbare. » Il revient à Moscou, résolu à liquider sa fortune pour s'établir en France où il a une maîtresse. A Moscou, tout lui semble grossier, tout le choque : ses amis, ses parents, la ville elle-même et ses usages dont il s'est dé-habitué. Tout lui semble « impossible. » Cependant, il est âgé, m ladif : il a besoin d'être soigné, on le soigne affectueusement, on le forlote ; il a besoin d'être distrait, on vient lui faire la lecture. La lectrice est sympathique. C'est une jeune Russe d'une trentaine d'années, d'agréable tournure. Le vieux viveur se laisse faire. Il

REVUE

é sa maî
eur famil
à « ache

un était-
ans une
hapitres
u *Messa*
dans la
it attend
passage
rilles situ
un cadre
les curio
esoin de
écouler
un bon c
par mas
a fait M.
tures n'e
nt défaut
i souven
passant i
rte à l'ép
iée a au
vtsov pre
noins po
'épopée
une œuv
que les R
originale
l'Occiden
tique, le
rôle pre
agne et
; la jeu
riée, la f
ien loin
, la trad
Sadko, q

groupés autour de Vladimir le
de Mourom au premier rang.
ient exposées dans la *Russie*
où l'on raconte les hauts faits
illies textuellement que depuis
nsmettaient par tradition, mais
t depuis longtemps sous forme
ceux qui composent en France
école dernier des écrivains rus-
r la scène quelques-unes de ces
nt quelque peu les vénérables
1 *Dobryna Nikitine* et Krylov,
1 a vu là une imitation des fan-
it peu connu à cette époque en
n à voir ici ; l'exemple venait
n groupe d'amateurs se mit en
du moyen-âge. On les édulcora,
goût et au style du jour. Une
out exprès pour les faire con-
; les récits trop longs étaient
Tirant le blanc, etc. Nombre
m du comte de Tressan, auteur
nd, que la *Nineteenth century*
de là que Wieland tira le sujet
ent que vint à Krylov et à Der-

javine l'idée de porter sur la scène des héros de leur épopée na-
tionale. La dégénérescence de cette excursion dans le moyen-âge
fut en France le genre troubadour, auquel Victor Hugo au début
ne dédaigna pas de faire quelques sacrifices. C'est à cette source
d'inspiration que M. Bourénine, probablement sans le savoir autre-
ment que par tradition, a obei en faisant représenter au théâtre
Alexandra et imprimer dans le *Messenger russe* une pièce dont le
titre paraîtra un peu long : *Comédie sur les faits et gestes de la*
princesse Zabava Pontiatichna et de la boïarine Vassilissa Mi-
koulitchna.

Je ne m'amuserai pas à vous raconter par le menu ce drame
aventure, où le grand prince Vladimir le Grand n'est pas plus
specté que Charlemagne ne l'est dans les *Quatre fils Aymon*.
us voyons apparaître au premier rang un prétendu héritier du
ne de Pologne (!) qui n'est autre qu'une jeune fille amoureuse

d'un troubadour vénitien; à côté d'Hercule mal élevé qui dit de se fait exiler, une sorte de Don Quichotte épouse d'un grave boïar. A côté de Tatars arrivant trois siècles après les méprises, des prouesses insensées une vieille comédie espagnole. Tout cela amuse pendant toute une soirée, et se termine comme dans un ballet.

C'est M. Averkiev qui a eu l'honneur, en ces dernières années, de porter sur le théâtre russe le livret fourni à M. Rubinstein le livret des fêtes du jubilé cinquantenaire qui se passe sous Alexis, le plus des plus lugubres. Un prince exilé, devenu pupille, qui est devenue sa femme s'est consolée avec un jeune Iva. Le prince prend fantaisie au prince de malade; — pourquoi? Les éclaircissements de théâtre. La jeune fille devient sa femme, mais cela ne l'empêche pas de se respecter; Ivane est pendu, et le prince va au cloître. Rubinstein n'a tiré qu'un sujet; il y a prodigué l'*arioso*, un peu de la musique contemporaine rythmée. Les parties les mieux réussies. Les parties les mieux réussies à ce titre une fête rustique est d'une vieillotterie piquante. Il n'y a pas gâté les six jours du jubilé qu'on en peut dire. Le chef-d'œuvre, tiré du poème de Lermontov, *Démon*, tiré du poème de Lermontov.

On a dans tous les temps joué du russe, mais depuis deux années ont pris de grandes proportions aux pièces dont la censure internationale comme on faisait en France au *Mariage de Figaro*. La différence qu'on joue ici sont imprimées *Boris Godounov* de Pouchkine, la *Mort d'Ivane le Terrible*, le

Puissance des ténèbres de Léon...
 ents autorisés par l'auteur. Ces
 ix extraordinaires de décors, de
 ratiques. Les acteurs, les actrices
 le. On n'est admis que sur invi-
 une large échelle, mais elles ne
 s, pour la perfection du jeu, qui
 que dans la figuration des hauts
 inction de tenue et de manières
 s théâtres russes sont incapables

librairie, la première édition du
 ment exceptionnels. Ils figurent
 t assez grassement les auteurs,
 aléatoire et peu rémunératrice.
 naît tous les jours, il est vrai
 Les plus répandues aujourd'hui
 par gros volumes mensuels à
 franchement réactionnaire, qui
 rédacteurs, ceux qu'on pourrait
 à la *Revue russe* dont le premier
 s jours. On lit aussi la *Revue du*
 le plus répandu est le *Messenger*
 uit mille abonnés.

me à la première page de son
ertissement qu'il a reçu du mi-
 la presse en Russie est à peu
 sous Napoléon III. Les livres ne
 s les brochures ne peuvent pa-
 ges périodiques peuvent paraître
 préalable, mais ils doivent être

autorisés et ils peuvent être frappés d'avertissements. Au troisième,
 la publication est supprimée et ne peut reparaitre qu'à la condition
 de soumettre préalablement ses articles à la censure, ce qui est à
 peu près impraticable pour les journaux quotidiens. C'est ainsi que
 ont mortes il y a quelques années les *Annales de la Patrie*, men-
 elle, et la *Votx*, quotidienne. L'avertissement adressé au *Messenger*
l'Europe vise surtout une série de quatre articles de M. Vladimir
 Soloviev sur la situation intellectuelle de la Russie.

C'est un personnage très curieux que M. Vladimir Soloviev, un

LITTÉRATURE RUSSE.

passages qui prouvent l'identité des d
si aux slavianophiles leur sympathie p
is tout autre pays passerait pour le j
et dont ils ne parlent qu'avec indulge
statues! La belle statue de M. Antokols

en constatant que cette prétendue i
chafaude tout un système n'est au f
d. Soloviev s'indigne et la passion lui

r est un de ces logiciens à outrance
onnement, finissent par ne voir qu'un c
este que par l'idée. C'est ordinairement
n'être pas distrait, il dort le jour et
ou quatre heures après midi. On sait
e faisait pas autrement.

ui doublé d'un écrivain. Ce que les Rus
même ceux qu'il choque par ses doctri
ains russes qui traitent des questions
traduire de l'allemand. Pour lui, il p
la plus précise, la plus élégante et surt
faut pas juger de son style par son li
qu'il a pensé et il n'a pas toujours tro
ndant à son idée.

quelque peu dépaysée quand il lui faut
s, des idées philosophiques. Il vient cep
vue où l'on propose d'étudier les questi
ra tous les trois mois à Moscou sous
sophie et de psychologie. Le premier
de Vladimir Soloviev sur les beautés d
est M. Grote.

es s'occupent d'histoire, elles ne conti
ments. Il va s'en fonder une cinquiè
ttéraire, et de se modeler sur la *Re*
Société impériale d'histoire a publié d

l'année trois gros volumes de documents sur les rapports de
ssie avec les États de l'Occident au XVIII^e siècle, principalem
oc la France. Les ouvrages historiques imprimés à part ne s
bre que des monographies ou des ouvrages de vulgarisati
est le caractère de l'*Histoire des grands-ducs de la Russie*

REVUE INTERNATIONALE

l'époque de la domination

n'est à proprement par-

futur historien; de deux

Daria, l'autre sur les *K*

ntentrionale à l'état de r

itenant sédentaires, et en

moscovite au XVI^e siècle

aut d'ouvrages originaux

critiques des œuvres r

okine a publié en deux v

u inédites de Griboïédov

voir de l'esprit, avec cou

iques. M. Pypine a présidé

es de Chtchédrine, le par

es de Gogol a paru éga

guré dans les éditions pré

ement plusieurs éditions

abiles des romanciers r

Des critiques réunissent

le font en France, les a

urnaux. Ceux de M. Ska

ais les plus intéressants

riches en anecdotes sur

milieu du siècle.

le domaine de la science

s'écouler un compte ren

ki avec la description de

ne savante *Réfulation du*

; un *Cours de botanique*

es et de travaux sur l'anth

decine.

ofesseur de l'université .

nent le jubilé demi-sécul.

Encyclopédie russe, déjà

va paraître sous la direc

s ouvrages de droit. Ce

volumes avec figures et c

ation en cinq années.

aussi une *Encyclopédie*

enguérov. Son *Dictionn*

'UE
vec
de
de
a n
'uel
cie
atio
ogi
ogr
'giè
s-u
er a
ure
ast
aie,
le t
vecc

at
e c
ono
les
e d
cro
l. G
is l'
san
que
alet
a p
it;
iter
gère
poi
e l
iell
nte
flue
vé
di

ublic que les phénomènes désignés
rs d'électriques, magnétiques, lu-
mineux et caloriques sont dus à une substance unique, l'éther. Cette
dissertation, qu'il nous est impossible de résumer ici, a été aussi
fort écoutée.

Le temps s'est montré peu aimable pour le congrès des natu-
ralistes. Leurs visites aux établissements scientifiques ont dû se
faire sous une pluie neigeuse qui rendait les communications pas-
sablement désagréables. Cette dernière saison a été tellement ex-
traordinaire pour Saint-Petersbourg que ma correspondance serait
incomplète si je n'en disais pas au moins quelques mots. Le règne
de la neige commence ici généralement dès le mois d'octobre. De-
puis de longues années, la température moyenne pendant les mois
de décembre et de janvier se maintient entre quinze et vingt de-
grés, quand elle ne dépasse pas ce chiffre. Cette année, tandis
que des pays méridionaux souffrent du froid, nous avons joui cons-
tamment de la température des îles de l'Atlantique réchauffées par
le *gulf-stream*. En septembre et en octobre, pendant que les feuilles
des bouleaux et des tilleuls tombaient en pluie au souffle du vent,
que les feuilles des obiers se nuançaient de rouge en signe d'agonie,
de nouveaux rameaux poussaient aux acacias et, dans l'herbe re-
verdie une quantité de fleurettes apparaissaient: pissenlits jaunes,
cirses carmin, etc., puis les jours se sont assombris et raccourcis,
on a allumé dans les rues les lanternes à électricité et à gaz dès
deux heures et demie après midi, et la température n'a pas changé,
elle s'est maintenue tiède, un peu brumeuse et avec des couchers
de soleil où le ciel resplendissait des nuances les plus lumineuses:
jaune, orangé, rouge, rouge surtout à faire pâlir une fournaise.
Pas de neige, tout au plus quelques grains arrondis qui fondaient
en touchant le sol. Puis le soleil s'est fâché, il a cessé de paraître.
Noël est venu avec ses sapins, le premier de l'an avec ses visites,
le soleil a continué à bouder, le 20/8 janvier seulement, par une
gélée subite de 16 degrés centigrades, vent sud-est, tourbillonnant,
tordant la fumée sortant des cheminées en colonnettes de la Re-
naissance, le soleil a surgi le matin surmonté d'une haute colonne
lumineuse, conique et mal définie sur les bords flanqués, à distance
vue, de deux bases d'arc-en-ciel avec couleurs symétriquement
disposées: violet rouge, orangé, jaune, vert, bleu imperceptible à
la limite, se détachant sur un ciel bleu-gris-pâle où traînaient de
faibles écharpes de gaze blanche transparente. Cela a duré quelques

RE

ront

lan

des

phie scientifique de Lomonossov. La
des prix à des voyageurs ou à des
voyage.

Une nouvelle société vient d'être
a pris le nom de Société néophilologi
tout ce qui se rapporte aux langues,
tions populaires des peuples de l'Eur
M. Alexandre Wesselofsky vient de
cherches littéraires. Dans le premier,
des romans occidentaux sur la prise d
et Iseult, de Beuves d'Hantosme et d
le second, il s'occupe de la poésie po
La Société néophilologique et toutes l
des comptes rendus de leurs travaux
rement au grand public.

On voit donc que si l'année qui v
duit d'œuvre éclatante en Russie, l'ac
ne s'est pourtant pas reposée. A défi
tout au moins l'utile.

REVUE

exemple, sont tirés par un souffle égal ; donne le frisson au cheval qui vit d'instinct, et qui se revoit-il dans le moulin où il était sur les bords de la Seine par le vent. Quant au souvenir exalté, tête basse, tremblant pour se rappeler, n'aurais-je pas à dire que ce poème est rude, et où la stupéfaction inattendue dans les Halles centrales ; il est comme vain, et qui garde l'âme relente ! L'auteur a-t-il eu l'estomac plein deux fois avant de constater en ouï-dire et plus inégal que de parler de ces belles fleurs depuis longtemps cessé ! »

Une étude à vol d'oiseau des mieux renseignée de nos romans sur le suffrage universel me prends à songer qu'en France nous ne sommes qu'un pays d'une seule poursuite mais nous passerons ensemble.

quelque vingt ans plus tard recevait ses lettres : « Connaissez

RATURE FRANÇAISE.

le Balzac, « un Balzac au trait
st bon à étudier et dont les vi-
vement. » Et il énumérait le
depuis les *Victimes d'Amour*
Sans famille ont exercé à la
a mobile opinion. Que resten
ne saurais oublier, quant à moi,
vivement frappé Napoléon III,
nous auraient probablement v
sons de fous!

enommées viagères dont bien
l'autre vie, ni à la postérité ne
moder, et c'est là précisément l
digneux voudraient assigner :
ientifique. Mais j'incline à pens
uel et si moral en même tem
et plus durable, et, tant que l
a des lecteurs, il s'en trouvera :
la lune, Cinq semaines en

u roman militaire il n'y a qu'un
reckmann-Chatrian, les frères s
'heure qu'il est, iront à la glo
ottants du drapeau tricolore, c
de la poudre sans fumée et de
ont sans cesse le *Conscrit de*
livres enflammés où l'on r

salpêtre et que remplissent les héroïques exploits des
de l'empire.

Citons encore parmi les spécialistes M. Ferdinand Fabre
tre si fidèle de la vie cléricale et passons à quatre *imm*
bon aloi MM. Cherbuliez, Theuriet, Halévy et Loti. Le p
ces écrivains qui, dès ses brillants débuts, il y a plus de ti
se posait en esthéticien consommé, en philologue érudit an
langage, a réussi durant ce tiers de siècle à divertir et à
s a public de choix, et il est parvenu à le séduire jusque
compositions les plus contestées et les plus contestables.
ur nous plaire, ce magicien n'a qu'à ouvrir la bouc
quelqu'un en doutait, je l'inviterais à feuilleter *Miss Ron*
s surde et le plus délicieux roman qui me soit jamais tor

les mains.
marionnett
pléer à leur
fait oublier
D'ordinaire
mais quand
et de créer
vés au ran
cinq autres

M. Cher
M. Theurie
douce, mod
sonnages q
nant et toi
sance du ce
qui, sous se
décrit à m
sentants de
vince, les
un Dickens
la plume d

En dépi
dennes n'es
rant trouve
assurément
la verve fa
des ouvrag
qui gagnen
s'il n'avait
admirables

Ce qui
nifestations
ginalité, et
à M. Pierre
mats sont,
inconnus o
de la mer
plir à son
pent à l'ex
si son style

reindre les drames éternels du cœur humain « nous captivent, on l'a dit, c'est la vue, — dans l'éloignement, — de la lagune où le cœur des marins reste lié! » l'enceinte du monde, et aussi sa parfaite unité, ment imité parce qu'il est à la fois très f.

me et si je le place parmi les vétérans de 1870, mais longtemps après nos quatre ans. M^{me} Caro, le fameux auteur du *Péché*; Gréville qui écrivit *Dosta*; M^{me} Thérèse a attaché au petit volume de la *Grande* qui sera plus longtemps célèbre pour ses *sœur* que pour son agréable *Fleurange*. Les sont, d'ailleurs, trop justement populaires pour avoir besoin d'insister sur le mérite de leurs œuvres. Pour l'analyse rapide d'un roman impatient de paraître, je vais énumérer les commençant par M. de Maupassant, jeune homme qui m'a donné durant des années de vieillesse, travaillant aujourd'hui pour le *Journal des Deux Mondes*, tourne décidément au

cit-âtre, un peu au-dessous, je placerai vieillissant comme les vins des bons crus, de parler à Rome où on lisait le mois de M. Bonghi consacrée au *Disciple*.

Alphonse de Tinseau, écrivain aristocratique, azin, l'auteur de la *Tache d'encre*, livre de simplicité; M. Rabusson, peintre un monde; M. Pouvillon passé maître dans l'art de remonter au plus habile à brouiller un drame judiciaire; MM. Rolland, Prévost, Paul Hervieu et... le géant sort en ce moment, une porte mesquine et que j'aurais fait assurément élargir huit jours, sur la visite du fameux « Tou-

son de son roman qui m'est tout spécialement spirituel éditeur Charpentier, — est,

à coup sûr, une œuvre considérable point ici à de jeunes pensionnaires, je l'avoue prodigieusement la donnée de ce récit où le réalisme, m'a tout l'air d'être lui-même amateur, » et c'est dans tous les et résolus qui « luttent pour rien les y oblige, et qu'aucun du désordre. Aussi, après avoir du copieux héritage paternel en pays conquis au foyer de doin, le modèle des fils mais plaisant des frères. A peine il revenus sinon du capital d'ancien chepin s'est fortement mépris d'inertie des gens honnêtes et tudes et leurs sages calculs. n'est pas homme à se conter cales, c'est à la propriété même doit disparaître.

Tandis que dans la pensée du fratricide, Désiré se marie comprenons déjà que l'assassin réussit, en effet, à séduire ou tard, bourrelée de remords, et il tue son frère avec tant d'et l'expiation retomberont sur *le cadet* restera paisible »

Cette horrible histoire qui miroir de la réalité, nous paraît, à moins que nous ne bare de surveiller nos parents nos frères lorsqu'ils ont fait sonnes avides d'émotions n'au car le dernier tiers de l'ouvrage les lecteurs nerveux. Mais on giner que ce soit là un livre toujours un brillant écrivain qui ont bien servi peut-être quelques pages du *Cadet* surviv

sans

t débi

cœur

.. Pour

presq

calen

s dern

ciés da

héâtre

1 plein

89 se

ux né

ès sûr

lent, e

de la

oplime

lésopil

L. M. M

de La

rie réa

retou

end se

nablen

, sous-

onsiste

ard e

niers,

- vain

âce à

ir et n

ouser

it; il d

gendre

Ille ironiquement dans un hôtel garni, qualifié d'*hôte*
éfecture. Les Moulinard prennent les habitués de l'*e*
, commensaux de l'administrateur, Moulinard prés
hôte comme s'il présidait un repas officiel, il haran
es et des députations de cantonniers.... jusqu'au m

scandale, les amis s'interposent pour rétablir l'ordre, » car, ainsi que s'explique la pièce, « le scandale n'est au fond que le changement ou consentie. Une femme peut faire : en prenant un amant, — ou en quittant — ne pas cesser d'être *respectable*. Verrouille la tête sous un joug abhorré, la honneur, sans oublier, et tous les deux s'agitent dans le cercle glacé de l'enfer illégal.

et je le constate, mais les acteurs ont, cette fois, l'auteur et le public, et M^{lle} Magnier donne une bonne de Formanville que je suis tenté de lui laisser la portion congrue qui semble réservée au comédien.

Je suis soucieux de MM. Ordonneau et Janvier; débutant, mais je suis consterné de l'aveu de l'indifférence des petits critiques du lundi, le même jour que Jules Lemaître, Sarcey et autres, sur des hommes tels que Pailleron et autres. Il est tout en nuance et réclame pour être souverains. S'il est parmi nos lecteurs des *Débats* il est donc bien entendu que je fais, cette prudente réserve une fois faite, je suis, auvergnat, pour causer avec les gens de mon public ordinaire.

Le premier lieu qu'en dehors de Paris la pièce habiterait fort invraisemblable, car la délicate grande cocotte morte à Buenos-Ayres a été remplacée par une autre cocotte qui fera d'elle indifféremment une demi-virtu. L'aimable fillette est restée mais elle a vu, elle a compris, et elle est sur le bon ou le mauvais chemin. Écoutez-la, parlez-lui, demandez-lui ce qu'elle compte faire :

deux choses en perspective : me flanquer à la vie, ou imiter marraine et je n'en ai guère besoin à l'eau !

Original, si intéressant, si réellement digne de l'attention, méritait d'être préservé sur le bord de la scène. Le premier acte qui, de l'aveu de tous est une œuvre abondante presque tous un peu sujets à

caution, et le seul qui présente
comme le garde-chasse François
des prétentions d'un si mince per
ce serviteur apparent est dans l
lettre qui n'en a pas pour longte
son testament. Il a l'instruction
homme, il est pourvu à un degr
de fermeté qui est indispensable
grâce à son obscurité, le moind
éviter les vifs désagréments auxq
perait point à sa place.

Il semble que le sage Meilhac
son entretien dans le bois avec s
avoir aucun doute sur les pénit
une trahison ou un simple capri
beauté de ne jamais sortir du dr
même rouée de coups, et acco
honorable aux acteurs qui se
M^{lle} Reichenberg.

URE ANGI

ence, les trois d
paraître des ouvrages importants de presque
vains de la littérature anglaise contemporaine. L
nement littéraire de cette fin d'année aura été
mort du poète Browning; et avant de passer à
tions nouvelles il convient de résumer brièvement
rite de ce remarquable écrivain que l'Angleterre
solennellement à Westminster, parmi ses glo

I.

Ce n'est pas, à dire vrai, que la mort de Browning
à l'âge de soixante-dix-sept ans, puisse être con
perte sérieuse pour les lettres anglaises. Ce qu'il
produire, Browning l'avait depuis longtemps
breux ouvrages qu'il a publiés dans ces dix der
est guère qui doive figurer parmi ses chefs-d'œuvre
d'*Asolando*, paru le jour même de sa mort, n'est
nouvelle à celles qu'il nous a données dans ses

Mais, — et sans parler du vide mystérieux
dans un pays la disparition d'un grand homme
aient autant que Browning laissé derrière lui
d'œuvres aussi légitimes. Jusqu'au bout il n'a point

aux efforts des jeunes artistes, une encourageante sympathie. maîtres qui lui survivent, il chose le dernier mot, et son fraîcheur de ses curiosités. La est convenu d'appeler le monde qu'il avait prise dans la litté

De plus en plus, avec les faisait aimer. Ce n'est pas lui q d'ailleurs dont la personne et pathiques: — « I have not lov Causeur brillant, encore qu'un naissances, le chaud intérêt qu'i d'animer et de rendre express cela contribuait à le faire bien s que personne tirer avantage d un poète n'a eu l'esprit moins art. On pouvait l'entendre caus dans ses discours fit deviner s grande dame qui avait été sa tendre dire par la maîtresse c mable, et avec qui elle avait si était M. Robert Browning le j

Mais les regrets du monde, et il est probable que les salor depuis longtemps retrouvé un poète aussi capable de ne pas anglaises attendront encore un Browning. Car, quelque opinio de l'œuvre du défunt poète, il originalité littéraire, et l'origi dans l'art de notre temps.

Il arrive, une ou deux fois un pays un homme dont les id raissent aller à l'inverse du d temporein. Et si l'on pouvait c êtres exceptionnels, il faudrait plus grands excentriques de l'. Keats, Tennyson, Swinburne, les de la génération nouvelle, issu

évolution régulière de la poésie anglaise de qui a eu pour principaux caractères le contenu, et un effort toujours plus accentué vers l'expression. Comme les vers de Donne au XVIII^e siècle les écrits de Browning n'ont pas cessé d'être en opposition avec les goûts esthétiques de son temps. Malgré toutes ces qualités de Browning n'est jamais parfaite: il a traduit les idées les plus belles dans une forme défectueuse; et son expression au lieu de devenir plus claire a toujours été enveloppée d'une obscurité plus épaisse.

Il n'est pas vrai, peut-être, comme on l'a dit, que ses admirateurs se soient exclusivement recrutés parmi les esprits indifférents au souci de la forme; mais il est sûr que ceux pour qui le côté artistique et formel n'est pas une chose absolument secondaire ne sauraient avoir pour lui un culte sans réserve. Ceux-là ne peuvent s'empêcher de lui reprocher une tendance trop fréquente à blesser leurs oreilles par une versification rocailleuse, et à fatiguer leurs cerveaux par les tours d'une phraséologie étrangement ardue. Nous avons le souvenir d'avoir entendu affirmer par un poète célèbre de la génération qui a suivi la sienne, « qu'il serait plus facile à Browning de détester la poésie que de parvenir à en réaliser de parfaite. » « S'il lui arrive par accident, » ajoutait ce peu bienveillant confrère, « de produire une phrase harmonieuse et imagée, il ne manque pas de se repentir aussitôt d'avoir écrit une ligne poétique, et de réparer la chose en ajoutant une ligne aussi dure et aussi obscure que possible. »

Il nous paraît évident, au contraire, que le défaut de perfection des vers de Browning n'avait rien de prémédité, et résultait simplement d'une certaine infirmité naturelle; mais l'on comprend sans peine que des poètes soucieux avant tout de mouler leurs idées dans une forme parfaite n'aient jamais pu se rendre tout à fait à l'admiration d'un confrère pour qui toutes les formes étaient indifférentes, et qui se plaisait à y faire entrer sans distinction toute pensée, toute image, qui lui venaient à l'esprit.

Et il faut bien avouer que le mérite du philosophe chez Browning ne suffit pas à compenser les défauts du poète. Lorsque l'on prend la peine de dégager ses idées métaphysiques du langage oratoire dont il les a recouvertes, on n'y découvre guère qu'un empirisme monotone, sage, un peu banal, une croyance obstinée

au progrès universel, une inco-
du bien, un système ayant tout le vague et, en somme, toute la vul-
garité de celui que Victor Hugo a su orner de ses vers les plus ma-
gnifiques. Vainement on chercherait des idées plus subtiles ou
rares dans l'œuvre complète de Browning; et il n'y a pas
chose dans ce trop célèbre *Rabbi Ben Ezra* que les admirateurs
du poète considèrent comme la quintessence de sa philosophie.

Ainsi Browning n'aura été ni un grand poète, si l'on
que la grandeur en poésie ne va pas sans la perfection de la
et le choix des idées, ni un grand philosophe, si l'on réserve
nom à ceux qui apportent dans la pensée humaine des éléments
nouveaux. Mais cela n'empêche pas son œuvre d'être souvent
et belle, et de s'offrir par plus d'un point à notre admiration
sentiment profond, plein de tendresse, un instinct psychologique
capable de recréer les figures les plus diverses et les plus co-
res, une observation vive et alerte, et de temps à autre une en-
lyrique saisissante malgré les négligences du style: autant de
lités de premier ordre qu'il est aisé de retrouver avec bien d'autres
dans *A last ride together*, *Two in the Campagna*, *Old Master
Florence*, *A loccata of Galuppi*, *Hervé Riel*, *Andrea del
and The Tomb at St-Praxed's*, poème où Ruskin disait que « l'on
ning a senti et rendu l'esprit de la Renaissance avec plus d'étude
tude qu'il ne l'a su faire lui-même dans aucun de ses écrits ».

La plupart des pièces que nous venons de nommer font
du volume *Men and Women*, publié en 1855, quelques années
l'heureuse union du poète avec miss Elisabeth Barrett, la pre-
mière en date, dans ce siècle, d'une longue série de femmes poètes
anglaises, parmi lesquelles il nous suffira de citer après elle
Christina Rossetti et miss Mary Robinson. M^{me} Browning tenait
de la nature un génie poétique plus spontané et plus pur que
de son mari: au travers de son œuvre la plus parfaite, *A man
Instrument*, il court un souffle lyrique clair et soutenu qu'on
chercherait vainement dans l'œuvre de Browning. Et c'est a-
insi en partie à l'heureuse influence de cette femme de génie
que *Men and Women* doit d'être sans comparaison le chef-d'œuvre
du poète. Il semble, d'ailleurs, que cette influence se soit pro-
duite au delà du tombeau; les œuvres les plus touchantes de Bro-
wning après la mort d'Elisabeth en 1861, *Prospice* et le morceau fin
prologue de *The Ring and the Book*, lui ont été inspirées
par le souvenir de cette femme toujours regrettée.

eurs drames, mais des drames qui ne sont nologiques. Il avait, à un degré rare chez lier sa personnalité pour s'identifier avec ttait une certaine négligence dans l'ap- ux sentiments qu'il voulait exprimer et les invraisemblances fâcheuses, d'autant tude de faire toujours parler des person- mporains. C'est ainsi que dans le poème rte sur un cas difficile de psychologie ga-

lante avec tous les raffinements d'analyse d'un élève de Stendhal; dans l'épilogue du *Dramatis Personae*, dont le sujet est une conversation entre le roi David, Browning et M. Renan, ce dernier émet des considérations métaphysiques d'une complexité et d'une obscurité de forme qui contrastent étrangement avec la merveilleuse clarté ordinaire de son style et de sa pensée.

Les petits ridicules de ce genre sont malheureusement nombreux chez Browning, et empêchent trop souvent de rendre justice à ce qu'il y a toujours eu en lui de noble et de touchant. Il faut ajouter à son éloge que si peu de poètes ont eu une curiosité aussi étendue, une érudition aussi complète du passé et une connaissance aussi éclairée du présent, peu d'entre eux ont eu au même degré le talent de mettre en œuvre, sans trace d'effort, tant d'éléments divers, et de leur appliquer une si remarquable justesse d'observation psychologique et plastique.

Ces rares qualités suffiront à sauver longtemps de l'oubli le nom de Browning. A défaut d'un poète, la postérité ne pourra manquer de voir en lui quelque chose comme un romancier de génie, détourné de la voie qui lui aurait le mieux convenu, mais toujours subtil, passionné, épris de la vie sous tous ses aspects.

Dans ce jugement que la postérité aura à faire de Browning, nous ne croyons pas qu'*Asolando*, le dernier recueil du poète, soit destiné à jouer un rôle bien important. Voici une courte pièce extraite de ce volume et qui peut servir à donner l'idée de la manière lyrique de l'auteur; encore devons-nous ajouter que, indifférent comme il l'était aux délicatesses de la forme, Browning gagne plutôt qu'il ne perd dans une traduction. La pièce est intitulée *Mauvais rêves*:

« La nuit dernière je vous ai vue dans mon sommeil. — Et combien le charme de vos traits était altéré! Je vous ai demandé: — Quelque amour, quelque foi me gardez-vous? Vous m'avez répondu: La foi partie, l'amour enlevé.

REVUE INTER

suis réveillé
ensuite arri
se briser, je

temps que Br
res avaient c
considérabl
alent, Philip
t mentionner
uns, de la sefi
lecteurs de
affection qui

II.

plus génial c
nouveau volu
auteur d'Asc
de différenc
option qu'ils
réaliser. La s
r été quelque
urelle contre
uis peu à été
ard'hui une
elles du roi
génération,
es poètes ang
partie écrit i
par l'âge, et
ses défauts.
ne son titre a
eur de son iai
e une digne
de Miriam,
lace, par l'int

ATURE ANGLAISE.

poèmes consacrés par Tennyson. On sait que, avec Baudelaire, la trinité des poètes qui ont fait la mystérieuse magie de la poésie, par la vue de la forme, un artiste a voulu lui faire perdre la plus grande part de son charme. Lui-même en a fait l'expérience.

les trop rares fragments dont il a essayé la traduction. L'original qu'il faut lire ce délicieux petit poème *La Gratitude* Tennyson s'est efforcé d'imiter avec les mots le chant de l'océan : *Far, Far, Away*, un pur chef-d'œuvre de songeuse poésie. Mais nous espérons que, même sous le travestissement de la traduction, on pourra sentir la forte expression de la poésie dans l'ouvrage et où le poète octogénaire prend congé de la vie.

« Voici le coucher de soleil et l'étoile du soir, et un jour pour moi ! et puissent les flots ne pas trop gémir da lors que je m'embarquerai sur la mer ;

« Mais que ce soit une marée qui tout en remuant dormie, trop pleine pour permettre le bruit ou l'écume, qui est sorti de la profondeur infinie y retournera de

« Voici le crépuscule et la cloche du soir, et, après, puisse-t-il n'y avoir aucune tristesse d'adieu, lorsque je partirai.

« Car, bien que hors de nos limites du temps et de l'espace les flots puissent m'emporter très loin, j'ai l'espoir de mon pilote face à face, quand je serai sorti du port. »

On peut même dire que sur un point, le dernier lauréat marque un progrès notable. Tout au long de sa vie Tennyson ne s'est montré un grand poète que lorsqu'il s'en prendre aux idées abstraites ou aux tirades patriotiques. *Memoriam* a la prétention d'être un poème philosophique, quelle piteuse figure y fait la philosophie sous l'exquise forme de l'artiste ! Et dans les recueils précédents, combien toutes ces pièces d'un patriotisme si banal et si bourgeois : *thy land, Of old sat freedom on the heights*, etc. On sait qu'il y a à peine quelques années, lord Tennyson, à la suite de succès obtenus sur les théâtres anglais, fit jouer sur une scène française la pièce *The promise of May*, où il essayait de proposer une politique en matière de religion ne peut manquer d'être considérée comme un acte immoral et menteur, un ravisseur de jeunes filles.

de la pire espèce. Aussi avons-nous trouvé dans le volume nouveau qui est vraiment un morceau d'un des rares poèmes anglais et les révélations de la science et trembler devant elles. Jamais lide dans cet ordre d'idées, et chez un poète de son âge et

Il est malheureusement in analogue en ce qui touche le chauvinisme prudhommesque, autres nations autrement que dans *Demeter* quelques lignes comique achevé, et qui rappelle *cess*, dirigé contre la France. de l'affectation à conserver in nelles d'un parfait Anglais; et politiques est tel exactement qu *gentleman* conservateur. On adressé à Victor Hugo un son dénotant la plus singulière ig ractère de son confrère franç plus l'occasion de parler avec laïsme, sans se douter qu'un li *ret*, pour être écrit en prose, qu'aucun de ses poèmes. Mais faut attribuer un grand nom génie de Tennyson. Son sen forme, proviennent en grande à l'éducation classique traditi Le relief plastique et la forte du vieux Chaucer, de Spenser poète n'a eu un génie plus n élément étranger.

Il y a encore chez Tennyment au caractère anglais, et appeler chez lui un défaut ou respect pour la vie domestiqu l'on retrouve dans la plupart de dans la *Fille du Meunier*, tant

), dans les *Idylles du Roi*, où il introduit une moralité d'un
 sme singulier. Le nouveau volume nous offre à son tour
) de cette classe: *Le Remords de Romney*. Le peintre
 l'était marié à dix-neuf ans, et, presque aussitôt, il avait
 femme avec l'idée que le mariage des artistes nuit à leur
 seulement à la fin de sa vie, dans sa dernière maladie,
 ney retrouva, comme garde-malade, cette femme jadis
 Dans le poème de Tennyson, Romney, couché sur son
 rt, avoue à sa femme que toute son existence a été une
 qu'il aurait mieux fait de la passer toute entière tran-
 t auprès d'elle, au risque, s'il le fallait, de sacrifier ses
 Les affections domestiques sont tout dans la vie; et l'art,
 raison d'elles, ne signifie rien. Telle est la morale de ce
 . brille comme une fleur dans un champ d'une belle ver-
 de ces ravissantes chansons de berceuses, où Tennyson
 excellé. Par tous les poèmes qu'il contient, en somme,
 recueil de lord Tennyson atteste chez le vieillard de
 agts ans une jeunesse d'esprit et de cœur tout à fait
 laire.

ux autres poètes dont s'honorent aujourd'hui les lettres
 ont également publié ces temps-ci des volumes impor-
 volumes en prose il est vrai. M. Swinburne, le plus éru-
 sûr des écrivains anglais qui ne sont pas simplement des
 ous a donné une volumineuse étude sur *Ben Jonson*, un
 de science et de critique, et qui, comme c'est généra-
 cas avec les livres de prose de M. Swinburne, ne nous
 s moins de renseignements sur la personne même du
 ie sur l'œuvre critiquée. Le livre sur Jonson, d'ailleurs,
 it le plus frappant témoignage que M. Swinburne ait
 son application et de sa patience: combien ces deux qua-
 û lui être nécessaires pour lui permettre de réunir les
 l'une étude approfondie sur Ben Jonson, ceux-là seuls
 l'en rendre compte qui auront eux-mêmes essayé de lire
 ondante de ce pesant plagiaire, le moins intéressant à
 les dramaturges contemporains de Shakspeare. La prose
 nburne a réalisé de sérieux progrès depuis qu'il a pour
 e fois abordé la critique; sans rien perdre de l'intérêt
 ctère personnel qu'elle a toujours eus, elle est devenue
 et plus mesurée; mais M. Swinburne est avant tout un
 'est surtout à ce titre qu'il mérite d'être connu. Malheu-

ent
tem
des
nt
esq
row
e le
ous
a c
ous
gén
réa
of
pele
n c
ors
ang
s f
irne
le g
t d
re c
e n
nd
vé
mn
le s
pris
de
e d
que
ls

si l
en
n
ait,
ter
réa
le

phrygien, et marchait par les rues en agitant le drapeau rouge. La grande désolation du public anglais, ce bruit se trouva con William Morris venait, en effet, de s'engager dans les rangs du socialisme, et il n'a pas cessé depuis lors de rester fidèle à son idéal de révolutionnaire. Heureusement, cette ferveur politique n'a pas arrêté son activité littéraire. Dans l'intervalle des tournées de propagande qu'il fait en Angleterre et en Écosse, de ses *meetings* et de ses prédications en plein air, il publie dans le journal socialiste *The Commonweal* des poèmes et des articles; il écrit des romans historiques, tels que *The dream of John Ball*, œuvre pleine de couleur et de vie, admirable restitution du moyen-âge anglais dans le genre qu'il semble préférer aujourd'hui est une sorte de roman parfois mêlé de vers et de prose, où il essaye, à l'aide de vieilles légendes, de faire revivre les anciennes mœurs scandinaves ou germaniques. C'est à cette catégorie qu'appartiennent *The House of the Wolfings* et ce *Roots of the Mountains* qui vient d'être publié. Sur une base historique assez peu sûre, M. Morris a voulu dans son dernier livre, reconstituer la vie de l'une des tribus primitives de la Germanie aux temps primitifs. Le sujet, comme on voit, manque un peu d'actualité, et parviendra malaisément à intéresser le grand public; mais autant M. Morris, au nom de ses principes socialistes, est tenu de respecter l'opinion populaire sur les matières qui la concernent, autant il continue à la consacrer dès qu'il s'agit de l'art. Dans ce roman nouveau comme dans les précédents, sa prose est archaïque et même avec une affectation exagérée; l'abus qu'il fait des termes anglo-saxons à l'exclusion presque absolue des termes d'origine latine achève de donner à son originalité incontestable à son style, en même temps qu'il en rend l'accès plus malaisé.

Il faut bien se résigner d'ailleurs à ce que la littérature de M. Morris ne soit jamais bien goûtée en France ou en Italie. Il est guère qui soit plus foncièrement teutonique d'esprit et de langage. Avec sa rêverie vague et troublante, son goût des couleurs vives et son dédain pour leur harmonie, avec sa conception romantique de l'amour, considérant la femme comme la ménagère et la servante du maître, M. Morris semble véritablement se rattacher à ces vieilles races du Nord dont il restitue l'existence légendaire. Ce qui ne l'empêche pas, dans son dernier livre comme dans les précédents, de rester un des maîtres de la langue anglaise, et

éro de la même revue, M. Huxley, en relle de l'homme, a fait de son mieux s de M. Spencer. Seul, M. Ruskin n'a art, n'est pas moins surprenant que fâ-

jour compléter le cycle de l'école esthé-
le Gabriel Rossetti, dessinateur et écri-

William Rossetti sur le célèbre peintre-
a sept ans. Ce livre, qui d'ailleurs n'a
frir autre chose, nous offre une foule de
tudes et l'existence intimes d'un homme
qui l'ont connu, a été l'une des person-

nalités les plus intéressantes du siècle. C'est à lui que Morris et Swinburne ont dédié leurs premiers livres; c'est à son influence plus qu'à toute autre qu'il faut attribuer cette génération nouvelle de jeunes esthètes, qui d'ailleurs, disons-le en passant, n'est pas en Angleterre aussi nombreuse qu'on l'imagine. Et puis Rossetti n'a pas été seulement une personnalité de premier ordre, il a été aussi un grand poète. Le plus âgé du groupe esthétique, il ne s'est fait connaître que le dernier: mais ses *Poèmes*, publiés en 1870, causèrent dans le monde littéraire anglais une impression énorme; et non moindre fut celle que produisit, onze ans après, l'apparition de son second et dernier livre, *Ballades et Sonnets*. La série de sonnets, qui porte le titre général de *La maison de la vie*, et dont une traduction très soignée a récemment paru en français, suffirait à établir la gloire d'un poète: c'est vraiment l'œuvre d'un contemporain du Dante, qui aurait pressenti la richesse de coloris de la Renaissance italienne. Dans tous les poèmes de Rossetti, d'ailleurs, il y a quelque chose d'italien, de subtil et de maladif, qui empêchera longtemps ce merveilleux artiste d'être pleinement apprécié du grand public de son pays; mais aucun des poètes anglais n'a trouvé pour l'aimer des admirateurs aussi passionnés et aussi exclusifs. A ceux-là une intéressante étude de M. William Sharp a donné déjà sur la vie et le caractère de leur poète préféré des renseignements précieux; mais nul ne pouvait parler de lui avec autant de compétence qu'un son frère, le confident de tous ses rêves, et lui-même un écrivain très distingué.

On pourra s'étonner de ne pas trouver un seul roman (à l'exception peut-être du livre de M. Morris qui n'est guère un roman)

3
d
p
n
n
e
k
o
p
D
t
d
n

p
i
e
c
y
A
v
h
d
c
q
é
c
n
t
c

t
d
d
f
h
l
l
d

1018

ise

présente une somme de recherches et
sale: il n'est pas de petit poète ou d'h
étudié et mis à son rang dans cette

se contente pas de jugements
son opinion par lui-même, et
ec franchise. Souhaitons-lui sa
crivains un véritable monume
vcheurs une mine de documen
h. Godet n'a point les même
érudition. Il se propose de tr
la littérature française en Su
Suisse française ajoute au tr
aussi à faire sentir l'influenc
veloppement de notre littératu
action réciproque et les rappo

u'à l'introduction de la Réform
tre petit pays: quelques chro
quelques auteurs de soties et de
devient la ville du refuge. Quin
nts familles italiennes, des fa
es y obtiennent l'habitation, p
avec elles leur savoir, leur in
enève, capitale d'une grande
vient un point lumineux qui
s se pressent dans les temples
e de Bèze, la renaissance des
ces mêmes hommes: des acad
ment à Lausanne, Neuchâtel
stres, les Casaubon, les Scaliger
enne transportent leurs presse
es imprimeurs en titre de la
pour les études classiques et s
ssion, de polémique, mais ce n'
écouvrir un poète digne de ce
lans la personne de Blaise Hor
'origine neuchâteloise. Tandis
ement à la composition des v
or le français pour exprimer s

père. Il a écrit
sa femme :

Les trois
vité littéraire
Sans doute on
sur les textes
pasteur de C
dinal de Retz
son serait un
d'Agrippa d'Au-

Tout le monde
pide; tout le
tures. A l'âge
ses belles ra-
entre deux l
du calvinisme
qui dans ses
et les saintes
note, frémiss
de la Genève

Après la
des milliers
lettres et les
à Genève en
s'éloignent d
gletterre. Un
Evremond, N
Ninon. Tand
ble, Bérat de
tres persane
Voltaire, pul
vrai petit ch
peinture gén
d'hui encore

M. Taine, Muralt rattache le caractère de la race à ses origines. C'est ainsi que reconnaissant chez les Anglais un petit reste de férocité il ajoute : « Il me paraît qu'ils tiennent quelque chose des différentes nations qui les ont subjugués : ils boivent comme les Saxons, ils aiment la chasse comme les Danois ; les Normands leur ont laissé la chicane et les faux témoins ; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les spectacles sanglants et le mépris de la mort. »

Muralt est sévère pour les Français. Ils ont de graves défauts ; ils vivent *en dehors*, pour la société, et tiennent moins au fond qu'à l'apparence. Ils font consister leur bonheur à être crus heureux. Chacun fait étalage de ce qu'il a, et se met en scène. « Les marchands sont extrêmement civils, remarque l'écrivain suisse, empressés et infatigables à vous faire voir ce que vous leur demandez, et même ce que vous ne leur demandez pas. Vous diriez qu'en tant que Français ils prennent plaisir à étaler. » Et quel joli morceau sur l'empire de la mode et des usages consacrés. Écoutez plutôt :

« Ils font de la coutume la reine du pays, la grande reine, pas moins que de leur roi le grand roi. « Cela se fait, cela ne se fait pas, » leur sont des raisons sacrées. La mode les unit dans la nouveauté et contente leur humeur changeante. Tous reconnaissent son autorité, les grands et le roi comme les autres ; la mode ressemble au Destin dont parlent les poètes, qui est supérieur à toutes les divinités et à qui Jupiter même obéit. L'étranger croit voir des gens qui essayent toutes sortes d'habits, sans en pouvoir trouver un qui leur convienne. Cependant, au bout de cent changements, tous de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes modes. Si quelque chose devait les arrêter, ce sont ceux de leurs voisins qui les imitent ; de la manière dont ils outrent les modes et prennent plaisir à renchérir sur toutes les nouveautés qui leur viennent de France, il semble que leur dessein soit de tourner les Français en ridicule plutôt que de les imiter. Mais ce n'est pas cela ; les Français ont bonne grâce dans leurs changements de mode, et toute nation qui veut les imiter se tourne en ridicule elle-même. Ils semblent être faits pour leurs habits, et toujours pour le dernier qu'ils mettent ; et nous autres, avec chaque mode nouvelle, nous paraissions prendre un ridicule nouveau ! »

Mais si Muralt voit les défauts des Français, il n'est point aveugle sur leurs qualités. Et ils en possèdent une qui fait oublier tous leurs torts, la bonté du cœur. Elle fait le fond de leur caractère

ainsi que la franchise qui en est l'indice d'eux occupe beaucoup plus de petites choses: c'est une liste de bien un trop grand prix. « Le bien est j qualités essentielles, qui s'étendent conclut en ces termes: « J'aimerais Français homme de mérite que d comme il y aurait plus de plaisir d d'or, dont on pourrait d'abord jouir, qu'il faudrait premièrement convertir

Nous avons particulièrement in semble que son nom est trop peu c rait de l'être davantage.

La fin du XVIII^e siècle marque u lantes de notre histoire littéraire. C'e que celui où un voyageur, dans la hommage à de Saussure, à Haller, Grand siècle pour Genève en partic des lois, accueille Voltaire, produit Necker et M^{me} de Staël, à Mirabeau lution des publicistes, de Saussure, Lausanne aussi, devenue un des r gente, voit grandir Benjamin Cons Neuchâtel enfin possède M^{me} de Cha comprend quelles pages charmantes âge d'or littéraire de notre pays.

Genève connut des jours non mo ration, quand la petite cité, en 181 fut une ère de joyeuse allégresse « Tandis que de Candolle renouvelait que Sismondi achevait son histoire femmes d'élite comme M^{me} Necker d des salons genevois où se pressaien On comprend l'enthousiasme de B qui pense et écrit en Europe passe Genève, c'est le monde dans une no pos dans ses *Lundis*: « Nulle part réunis sur un aussi petit espace et plus favorables une aussi grande v d'idées, une culture aussi diverse, »

une série de croquis champêtres
voici transportés bien loin de
loin de la civilisation raffinée
pleine montagne.

Le décor est admirable et
grande solitude, dans ce grand silence des hauteurs, au milieu de
ces rocs immuables, sur ce sol revêché imaginez çà et là quelques
troupeaux, vaches et moutons de petite race, « le tintement mélancolique
de leurs clochettes; des chalets frustes et noircis; de rares
villages; des gens du même type, populations ou disséminées
nomades; de rustiques sanctuaires, des croix sur les alpages
aux carrefours des chemins; la robuste silhouette du montagnard
qui s'en va chevauchant sur quelque sentier jeté en dévaloir
bord de l'abîme; les processions matinales, bannières au vent, qui
se déroulent dans les clairières et sous la dentelle des sapins. »

Le sifflement des locomotives n'arrive plus à ces hauteurs, plus
plus que les idées malsaines de notre civilisation. Là les mœurs
sont pures, la foi puissante au cœur de ces rudes montagnards. Là
que de coutumes gracieuses et charmantes, que d'antiques légendes
tout imprégnées de poésie, que de variété dans ces paysages tant
âpres et sauvages, tantôt riant et paisibles!

Au commencement de juillet, le voyageur qui traverserait ces
hameaux de montagne se trouverait en présence d'un si étrange
spectacle qu'il pourrait se croire le jouet d'un rêve. Quelque génie
malfaisant a-t-il jeté un sort sur le village et l'a-t-il plongé dans
un sommeil léthargique? Les volets sont clos, les rues désertes,
le silence absolu. Point de bruits de voix, point de gloussement
de poule; les cloches même de l'église sont muettes. Les habitants
de race nomade, sont descendus avec leur famille, leur bétail, leurs
porcs et leurs chèvres pour faire les foin dans la plaine. Mais un
beau matin, comme par enchantement, la ruche se repeuple, toute
la population rentre dans ses foyers, les marmots sur les bras, dans
des hottes, en deux par deux sur le bât des mulets. Le bétail marche
en tête. On défait les paquets à la hâte, tandis que la basse-cour
s'éparpille sur les fumiers et que les chèvres se suspendent aux
haies fleuries.

Que c'est joli à voir un village qui reprend vie! Écoutez plutôt
le conteur des croquis valaisans: « Toutes ces maisons noires, et
ces vieux toits s'animaient; il en montait de petites spirales
fumée ou blanche ou bleuâtre, et par les portes ouvertes on en

REVUE

ne peut s'empêcher
nt les chroniques des
qui se déroule devan
ense de personnes et
elle distance du tem
ujet suffiront pour en
. plus grands attraits
urses ou les *palli*, i
urses étaient faites p
-dire tantôt par des j
tantôt par des bêtes
Michel Montaigne qui dei
sois d'aucune ville, ét
t et qui sera oncques
1, des descriptions qui
e quelques-uns :

le carême-prenant q
igne, fut plus licenci
t été plusieurs années
le long du Cours, qui
our cela, on fait cou
tantôt des juifs, tantô
l'autre. Vous n'y ave
endroit où vous êtes
y a des petits enfans
es et des buffles pous
. A toutes les courses
o: ce sont des pièces
es gentilshommes, en
us de vue, courent s
nt bonne grâce; car
unément bien faire q
rès Montaigne, il n'y a
is des choses romaine
siècle jusqu'à la moi
es transformations re
spectacles populaires
quelque chose de p
fs nus, plus de vieill
utrement comprise et

ident

qui se trouvait à Rome en 1740, n'ait pu assister à la fête de la mort du pape ! Ce charmant ouvrage aurait, certes, laissé des pages intéressantes et précieuses que ne sont celles qui ont été écrites sur les deux écrivains célèbres : Wolfgang Goethe et Mme

Le premier, devant le charme de cette Rome rêvée, a eu des accents enthousiastes mêlés à des sévérités ; la seconde, par contre, a toujours poussé jusqu'au lyrisme. Tous les deux se sont occupés de la *barberi*, et tous les deux, avec une singulière simplicité, ont magistralement et amplement raconté l'illumination des *moccoletti*, lorsque les premières flottent sur la grande ville.

Il vaut la peine de détacher quelques morceaux de ces deux écrivains.

Dans son *Carnaval der Römer*, Goethe a écrit :

« A peine fait-il sombre dans les rues étroites qu'on voit çà et là paraître des lumières aux fenêtres, meurent sur les échafaudages, et en peu de temps le feu s'étend de telle sorte que toute la rue est éclairée par des cierges brûlants.

« Les balcons sont ornés de lanternes de papier, chacun tient son cierge hors de la fenêtre ; tous sont éclairés, et l'intérieur des voitures présente une lumière vive, l'impériale étant munie de petits candélabres de cire. La société, tandis que dans une autre voiture, les dames tiennent la main des cierges de diverses couleurs, semblent contempler leurs charmes.

« Les laquais fixent des bougies au bord de leurs robes ; des voitures ouvertes se montrent avec des papiers bigarrés, quelques promeneurs portent sur leurs têtes des pyramides de bougies ; d'autres ont fixé leurs cierges à des seaux liés ensemble et qui atteignent la hauteur des étages.

« C'est un devoir pour chacun de porter à la main un cierge allumé, et l'imprécation favorite des Romains retentit de toutes parts. *Sia ammazzato col candelone* ! « Mort à celui qui ne porte pas une chandelle ! » Les uns aux autres en cherchant à souffler les

LA VIE EN ITALIE.

entait la dèche et la fendillé, il y avait de bleu taillé. La dalle est stellée de taches noires par endroits, d'anciennement leurs nuances criardes collées au mur, dont une femme nue sortant du bain, et l'autre une Vierge des douleurs souriait, parmi les larmes enfoncées dans la poitrine.

Une lueur blafarde traînait dans l'air, le dessus de la rue.

Dans le silence, trois petits vieillards : ment, leur bavardage habituel s'était éteint dans l'angoisse du crépuscule.

Tout à coup, un gamin entra, en criant, — Holà! eh! vive le carnaval!

Ce fut alors une grande explosion de colère. Les trois hommes s'étaient levés, les poings en flamme.

— Fiche-nous la paix, chien! s'écrièrent-ils assez de votre carnaval!

Le gamin, le visage en avant, les mains sur les dos, ne bougea pas, en les défiant.

— Mais non, mais non! fit-il tout à coup en appuyant sur les mots. Demain, nous au revoir, les *bar-be-ri*.

Il se fit un grand silence. Les trois hommes, face, attendris.

— Les courses! il y avait les courses! les courses?

— Mais oui, étourdis que vous êtes, les courses! donc pas la nouvelle? Le syndic est mort et Tra la la la la la.

Et il s'enfuit, en chantant.

— Canaille! murmurèrent les vieillards à voix basses.

Puis, ils se répandirent en diatribes amères. Le regret du passé se mêlait à l'indignation.

— Ah! les beaux temps des papes!

— Quels temps que les le
leurs fêtes!

— Les carnavals d'à présent
seigneurs eux-mêmes ne sont

A part la rudesse du langage
tout à fait tort.

Dans les siècles passés, c'était
aval. Maintenant, elle est in
ocratie milanaise, qui est moi
à contraire, ses enthousiasme
à Milan est le plus gai.

A Rome, dans l'attente de
siens connaissent si bien, or
aditionnels *veglioni* au Cos
ar les étudiants et par les jo
ord entre ces deux classes.
let quand il s'agit d'organiser
lais dans les temps ordinaires
à méfiance latente qui tôt o
lus regrettables qu'elles son

Tandis qu'en Allemagne le
ix, en Italie ils s'attaquent
as moi qui dirai le résultat
r'il en soit, pour que cet éta
vraient se passionner un pe
oup plus pour leurs études.
ous avons ce qu'on appelle
1 général, ceux-ci sont d'un
orter de freins, ils commenc
ste contre tous, professeurs
ons aux voies de fait il n'y
anchi.

Cette année, par exemple,
université de Naples, une des
ent répandue dans toutes le
ne de cette agitation n'est n
dépassé la mesure dans les
it fini par avoir raison. Fail
ix conséquences futures!

Mais ce n'est pas le temp

on peut donner. Le carnaval bat son plein et gai et hardi comme un chant de Bohême, re-

lisperser les univers tremblants,
sourit et tout renaît en elle
encor roulent sous ses pieds blancs.

..

t, bien qu'en passant, à la chronique triste. Pour qui est en deuil pour la mort du notre aristocratie a été bien douloureusement au, en effet, ces jours-ci à déplorer la mort erraioli, un type singulier de patricien et de

re, si on l'envisage dans ses origines, peut se ries. La première est d'origine féodale, la se- épotisme, la troisième est due à la finance. 'appartenait le marquis Ferraioli, mais son connaissances le plaçaient dans une sphère n'était pas un esprit supérieur dans toute .l était un *ptiocheur* plein de sagesse et de ion des beaux vieux livres, non pas la vaine neur; il aimait rêver les existences dont es que tant de mains tombées maintenant en lletés. Dans sa maison vaste et splendide, il

vivait en solitaire. Il passait ses longues journées dans la bibliothèque au milieu des livres les plus rares et des codes les plus précieux. C'est là qu'il recevait, écrivait, répondait à tous les bibliophiles et à tous les savants d'Europe.

Dans son fauteuil, il avait l'aspect d'un de ces gros savants allemands, avec sa barbe presque encore blonde et ses éternelles lunettes d'or.

Pour donner une idée de son grand amour des livres, je citerai * lui un trait qui le caractérise.

En parlant un jour avec son ami M. Cimbali des grands trésors chés dans la bibliothèque Barberini, œuvre du pape Urbain VIII, regrettait vivement leur désordre et leur abandon.

Quelle aurait été sa joie s'il avait pu transporter à l'instant

tous ces nombreux
grand salon au premier
Cortona!

Dans l'enthousiasme
sur une demoiselle :

— Croyez-moi ! J'ai
bibliothèque !

Quant à ses idées
contre les mœurs de
et en bon citoyen ;
éprouver sur l'état
téraire ou artistique

Il était resté fidèle
chait pas de parler
autre le danger que
teurs.

Il en voulait donc
toutes les intrigues
ne le laissait pas inactif
depuis longtemps. C'était
regret à sa Rome
vivait une génération
d'hui, ce microcosme
hommes modernes et
cette bourgeoisie pr
dégoût.

Avait-il donc tort
pendant laissons-le
plus connu.

On n'est guère h
niques, qu'on peut c
on est forcé de faire
boles les plus étrange
la comédie apparente
de la douleur et de

Le nom du mort
le grand patriote, qu
en 1848.

L'histoire de cet
celui de conquérir

B.

re

ju

nise

rs

urt

de

jours-ci, élevé une statue au patriote émi

La fête d'inauguration a été splendide.

œuvre remarquable de l'artiste vénitien Un
majestueux et solennel, sous le ciel pur de

Daniel Manin a été reproduit au momer
l'assemblée l'intimation du général autrichien
à la rébellion. Il tient dans sa main gauche
qu'avec l'autre il esquisse un geste de refu

A cette occasion, la ville de Venise a e
drapeau qui est comme le symbole des mé
gloires de la république de Saint-Marc. Ce
à ceux qui ont été donnés à Florence par
lors du troisième centenaire de Dante. Ven
ception, car cette noble province gémissait
trichien.

Après ces fêtes patriotiques qui fortifie
jouissances spirituelles que donne l'art.

Parlons, avant tout, des théâtres en pro

A Milan, on a joué avec beaucoup de su
qui a pour titre *Les Barbarò*. On a dit q
peuvent être rangées parmi ces événement
son. Je n'ai pas de peine à le croire, d'auta
la pièce est M. Gerolamo Rovetta, le char
précié dans le monde des lettres.

On se souvient encore du bruit soulevé
Le lacrima del prossimo, où la société es
ses côtés les plus dégradants et les plus d
une simplicité puissante, presque héroïque d
vain y détaillait les vices et les turpitudes
c'est de ce roman que M. Rovetta a tiré
n' tait point facile, vu les proportions du
qu l'écrivain a su, aisément et triomphalement

Comme il arrive pour tout ouvrage série
bi n différentes, car la pièce a été applau

conspuée, ce qui l'a marquée
teurs de M. Rovetta, ceux
théories naturalistes de Zola
au flux perpétuel des choses qui fera passer comme ses devancières
l'école qui triomphe actuellement, ont proclamé
des essais les plus parfaits de leurs doctrines ar
versaires ont prouvé précisément le contraire. Cor
pas entendu la pièce, nous ne saurions donner noi

Le public qui aime à connaître ses auteurs fa
sans doute gré de choisir cette occasion pour lui
détails sur la vie intime de celui qui a provoqu
dans le monde dramatique.

A l'époque où sa renommée commençait à se
a de cela une dizaine d'années, — M. Rovetta d
la place du Dôme, à Milan, dans un appartement
fois austère et mondain, selon le caractère de so
soit dit en passant, un bel homme, à la bar
monocle irrésistible.

Dans ces derniers temps, M. Rovetta est allé h
tranquille et silencieuse comme un cloître et où il
de nombreuses ni de bruyantes réceptions. On d
sphère de recueillement et le souffle spirituel qu
rête les fâcheux et les oisifs.

C'est dans ce coin solitaire que Rovetta a do
rêves, a rassemblé tant de documents, étudiés d'
une constance admirable et en observateur péné
manière de Zola, qualités qu'il doit surtout à
équilibré.

L'œuvre d'art n'est pas pour lui le produit de
fébrile d'un moment d'exaltation intellectuelle,
d'une étude persévérante, scientifique des situati
nages. Ses *Lacrime del prossimo* en sont la pr
pante.

Jamais aucun écrivain à l'esprit rêveur, n'aur
le sujet de ce livre; jamais auteur ne remar
œuvres autant que ce *bûcheur* infatigable. M. R
point d'achever un nouveau roman qui a pour tit
virtù. Ce titre nous rappelle celui de Thackeray
ntés; ajoutons que l'*humour* du romancier itali
nature et presque aussi puissant que celui du r

souhaitons de grand cœur
ce à Rome, comprenant
ivre en bonne harmonie,
ne volonté à poursuivre
• M. Mariani.

parties de l'Europe les
as irritantes et des diffi-
; au contraire il y a em-
tendue que nous avons

u Portugal, où les événe-
gereuse. Le conflit entre
oires africains, peut dés-
; gouvernement anglais
arbitrage, et le nouveau
déclarer qu'il reconnais-
esseur. Mais la question
ernières nouvelles reçues
; excité par l'*ultimatum*
le gouvernement, grâce
qui ne cesse d'accuser la
ntérêts de la nation par

d pas compte des périls
le pays s'il avait voulu

résister à l'*ultimatum* anglais, et prête volontiers l'oreille aux ac-
cusations des agitateurs républicains. Le télégraphe nous annonce
au dernier moment que l'agitation a pris un caractère aigu et
dangereux, que le peuple se porte dans les rues à des actes de
violence et énonce des aspirations en opposition avec les institu-
tions actuelles du pays. Le gouvernement a pris toutes les mesures
nécessaires pour assurer et la tranquillité et le respect à la loi.
Il faut souhaiter qu'il ait assez de force et d'énergie pour résister
au courant populaire et pour en avoir raison; mais on ne peut se
dissimuler que la situation tend à devenir très difficile, et que la
possibilité de quelque surprise de ce côté-là n'est pas exclue.

Cette situation se reflète aussi sur l'Espagne où les aspirations
républicaines couvent toujours sous la cendre; mais, pour le mo-
ment, on doit constater que la tranquillité du pays est complète.
Le travail pour la reconstitution du ministère, interrompu à la suite



CHRONIQUE POLITIQUE.

l'institution d'une commission de 55 membres par le Reichstag. Ainsi qu'on le sait, cette proposition a été approuvée, malgré l'opposition du ministère, par 415 voix. Le caractère protectionniste de cette décision n'est pas de telle sorte que, si le vent ne change pas de nouveau, on ne soit à ce que, une fois les traités de commerce existants révisés, la guerre de tarifs ne soit inaugurée par la France et les États. On comprend maintenant la véritable raison pour laquelle le traité de commerce avec l'Italie n'a pas encore été ratifié : qu'on ne comprend pas ce sont les accusations qu'on adresse à la France ne cesse à chaque occasion d'adresser à l'Italie.

L'arrivée du duc d'Orléans à Paris, son arrestation, la condamnation que le tribunal lui a infligée ont occupé l'opinion publique. La famille d'Orléans a voulu rassurer l'opinion qu'elle est toujours vivante et l'acte du jeune duc a été de nature à lui procurer des sympathies; mais nous ne pouvons que constater qu'il aura une portée quelconque. Ce qui s'est passé au tribunal, à la chambre et dans la rue en France.

Les questions économiques que nous avons vu se poser en France, nous serviront de transition pour passer à la question ouvrière s'agite avec chaleur par le Reichstag.

Les rescrits de Guillaume II ont en effet produit une impression profonde non seulement en Allemagne, mais en France. Ce jeune soldat, que l'on ne supposait désireux que de faire, montre avoir des vues très larges et à l'heure des temps modernes, au sujet de la question la plus grave, la question sociale. Il n'y a pas besoin de dire que les rescrits ont été accueillis avec la plus grande faveur en Allemagne; mais ils ont en même temps suscité des critiques, soit de la part du parti conservateur, soit de la part des socialistes qui ne croient pas au succès des velléités de Guillaume II.

Quoi qu'il en soit, la volonté bien arrêtée de Guillaume II et sa puissante situation en Europe sont de nature à lui permettre de surmonter les obstacles et d'atteindre son but, c'est-à-dire de combattre le socialisme et d'en avoir raison.

La défaite infligée par le Reichstag aux socialistes, la retraite du prince de Bismarck, le ministère du commerce prussien et la nomination

hôtels de la ville sont, pour la plupart, situés dans le centre, entre la porte du Peuple, la place d'Espagne, la gare et les environs de la gare. Ce sont les endroits les plus animés, les plus distingués de la ville. Chacun a ses particularités. Tout le monde connaît la place d'Espagne, qui tire son nom d'un palais d'Espagne. Elle est remarquable par la belle perspective de son escalier qui s'élève en triomphe jusqu'à la terrasse de l'église de la Trinité des Monts. Par les douces journées de mai, lorsque le soleil jette son manteau d'or sur les dalles, il a des reflets et des scintillements admirables. Au pied de l'escalier et au milieu de la place se trouve la fontaine du Bernin. De l'autre côté de la place, vis-à-vis de la façade de la *Propaganda Fide*, s'élève la colonne inaugurée en 1857 par Pie IX, pour consacrer le souvenir du dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge.

C'est sur un des côtés de cette place admirable qu'est situé un établissement de premier ordre : l'*Hôtel d'Europe*, que l'on peut recommander aux touristes et aux familles, et qui offre à la fois le confort et l'élégance, un service modèle et toutes les commodités que recherchent les voyageurs riches. Son personnel parle toutes les langues.

L'*Hôtel de Russie*, rue du Babuino, réunit aussi de grands avantages. Cet établissement qui a été remis à neuf, à l'instar des meilleurs hôtels du continent, a l'avantage de posséder un magnifique jardin; les principaux appartements sont exposés au midi; l'hôtel tout entier est chauffé par deux calorifères; l'ensemble des arrangements et ses prix modérés sont de nature à satisfaire les plus difficiles.

Un établissement récemment ouvert et qui jouit déjà d'une très bonne réputation est l'*Hôtel Marini*, rue du Tritone, tout près de la Poste et de la place Colonna. Il occupe les trois étages d'un grand palais qui, à vrai dire, n'est pas un modèle d'architecture, ce qui ne diminue point d'ailleurs les avantages de l'établissement en question qui, par son service parfait, sa bonne table, peut être rangé parmi les meilleurs de la ville.

N'oublions pas l'*Hôtel du Capitole*, une des maisons les plus fréquentées en toute saison par la société cosmopolite. Situé au commencement du Corso, près du palais de Venise, — ce vaste édifice à l'aspect féodal construit en 1468 par Giuliano da Majano, — il offre de confortables appartements à tous prix.

Les touristes qui visitent notre ville et ceux que les prochaines fêtes de mai amèneront à Rome n'ont donc, quant aux logements, que l'embarras du choix, ce qui n'est pas une difficulté insurmontable.

..

Tous recevons d'un de nos correspondants de la Rivière la lettre suivante :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Ce mot de l'immortel fabuliste est bien, à quelque chose près, celui de la situation. Un farceur me disait, en effet, l'autre jour, que les habitants de notre

vieille Europe pourraient se répartir en l'*influenza*, ceux qui l'ont actuellement, peut-être, de nos lecteurs, s'étant dans ce numéro la rubrique destinée à donner une bonne recette qu'il aurait fallu lui donner, qu'il l'aurait prise chez lui sous peine de se voir infliger la *defuna* qui à pleines mains fait pleuvoir les rhumatismes, les fièvres.

« Mais les touristes qui nous font paraître pas plus poltrons que timides, auraient-ils l'air de nos conseils de prudence malgré les bruits sinistres et parfois les conditions sanitaires de la péninsule italienne pas arrêté et qu'il n'a pas pensé à brûler la politesse à ses stations d'express, de ceux en particulier pour le prouver, et s'il serait exaspérés, les hôtels ont fait en général de brillants démentis que la clientèle ne leur a pas permis de se laisser effaroucher par les télégrammes à sensation, par les conseils, par les médicaments aussi variés que les quatrièmes pages des journaux. Notre numéro, en parlant de la haute Italie, a tiré l'oreille pour accourir; que diront les paradis qui se sont détachés de la rive septentrionale de la Méditerranée, ce miroir azuré ?

« Voici tout d'abord Nice, admirable et où l'affluence des étrangers aujourd'hui le rendez-vous d'une brillante société de gens bien portants de tous les pays dont la réputation n'est plus à faire, de la *Méditerranée*, de *Rosetta* et une société des plus choisies. Les *Etrangers* sont surtout fréquentés.

« En suivant la célèbre route de la mer, une succession merveilleuse et ininterrompue, on arrive à Monaco, petite ville pittoresque et célèbre surtout par son climat, comme on peut bien le croire; celle d'*Europe* près de la gare, entre autres appartements richement meublés, et le *Grand Hôtel Victoria* ajoute à cette exceptionnelle.

« Menton, avec ses plantations d'agaves innombrables est aussi très fréquentée, dans les *Hôtels de la Paix*, de la

BULLETIN DE

Duchesse J. de la Roche-Guyon :
L'année shaksperienne. (Fischbacher, Paris). — L'admiration qu'a inspiré le génie du grand dramaturge anglais a revêtu déjà bien des formes diverses; en voici une nouvelle, à ce que nous croyons du moins. La duchesse J. de la Roche-Guyon a réuni dans un élégant petit volume des passages détachés, empruntés aux ouvrages de Shakspeare, et les a groupés de façon à former de deux ou trois d'entre eux une devise appliquée à chacun des jours de l'année. De la sorte, l'admirateur de Shakspeare qui consulte cet almanach à son réveil peut placer sa journée sous l'invocation de telle ou telle des pensées du grand écrivain. L'ouvrage est en français et la langue de Shakspeare est rendue avec autant de fidélité que d'élégance. Une compilation de ce genre aurait peut-être mieux atteint son but, en présentant dans son ordonnance l'imprévu et la variété qui caractérisent ces journées de la vie humaine « qui se suivent et ne se ressemblent pas: » toutefois M^{me} de la Roche-Guyon en a jugé autrement et a préféré grouper en un même mois des sujets analogues. C'est ainsi que janvier est consacré à la Vie, au Destin, aux Souhaits; que février donne pour chaque jour des proverbes, maximes ou sentences; que

ma
av
bo
et
qu
br
Il
co
les
tr
se
le
qu
ch
de
pa
bi
ell

te
- l
si
sa
im
br
éc
gu
ve
de
ex
le
en
Le
en
la

LIVRES.

rer jusque dans les contrées fermées encore à la généralité des étrangers, et le bonheur, non moins rare peut être, de savoir faire passer d'une plume vivante sous les yeux du lecteur les tableaux qui ont charmé ses regards, n'a aucune raison pour se montrer avare de récits. Il n'en contera jamais assez pour satisfaire la curiosité des milliers de sédentaires qui ne sauraient traverser à sa suite le Pacifique pour aller contempler de leurs yeux les merveilles de ce pays étrange, ces populations intelligentes et puériles à la fois, cette civilisation bien des fois séculaire, qui se transforme et « s'europeïse » soudain par une révolution à peu près pacifique, obéissant à l'acte de volonté d'un jeune souverain, le descendant d'une innombrable série d'empereurs-fainéants! Après un coup d'œil historique et géographique jeté sur le passé du Japon, puis sur la période actuelle, l'auteur passe à la description des villes principales, Yokohama et Tokio, et consacre les chapitres suivants au narré d'un voyage dans le « territoire fermé, » qui lui fournit autant d'observations intéressantes que de descriptions entièrement nouvelles des hommes et des choses. Puis à la fin de ce volume, trop court, nous l'avons dit, M. Claparède étudie la population japonaise, soit au point de vue de la famille, des mœurs et de la religion, soit à celui des lettres, des arts et de l'industrie. En un mot, l'étude est complète dans le cadre restreint qu'elle s'est imposé. L'ouvrage en outre une infinité d'aperçus intéressants sur ce vaste pays dont les immenses ressources, parfaitement développées sont destinées à attirer tôt ou tard, -

bon gré mal gré, - les l'industrie de la vieille

Madame Edgar Quinet *Quinet depuis l'exil* (Ca Paris, 1889). — Ce non complète l'historique quatre années que l'écrivain passa dans la prison. Faisant suite au volume *Quinet avant l'exil* de la même plume, autorisée entre autres à tracer le portrait du grand écrivain, il clôt la trilogie ouverte par *Lettres d'exil d'Edgar Quinet*. Les trois ouvrages donnent avec le narré des faits, une vue que ce long séjour sur la rive étrangère, l'histoire plus importante de la pensée de l'écrivain, du travail jamais interrompu, l'a aidé à supporter. Pour y être dessinée, cette grande figure si complexe, n'en ressort pas moins large et nettement dessinée. Après avoir lu, on connaît mieux le philosophe et le penseur. Les livres importants auxquels il a commencé à révéler aux Français ces belles œuvres, de *La Révolution religieuse, la France de 1815*, de *La France de 1848*, etc. encore, on découvre l'auteur qui les relie entre eux, voit naître l'une après l'autre les préoccupations suprêmes qui tourmentaient l'âme du noble écrivain, prit vivant toujours en France, dans la patrie, ému à la vue des dangers et des misères de la France voyant menacée sous le poids de la peur d'une prospérité matérielle. On comprend mieux la grandeur des aspirations et la grandeur des aspirations livrées à la tyrannie et à la tyrannie et à connaître le culte

avait voué à la liberté, condition nécessaire, indispensable à ses vœux de tout bien, de tout progrès et de tout progrès de l'humanité.

A côté de la figure du poète et du patriote, celle de l'homme ressort du livre de Madame Quinet harmonieuse, symétrique, captivante, entourée d'une galerie d'amis, ou voyageurs ou exilés comme lui, V. Hugo, Michelet, Henri Martin, une infinité d'autres, tous les premiers noms de la littérature de l'époque, qui s'empressent autour de lui à Bruxelles d'abord, puis dans le gracieux chalet de Voistanger où M. et M^{me} Quinet passèrent au bord du lac Léman les dernières années d'exil. Ces diverses figures, ébauchées les unes, bûchées les autres, ajoutent leur quote part à l'intérêt du volume, aussi bien que de nombreux extraits de correspondances débordant de vie et d'actualité. Aussi dirions-nous, s'il fallait caractériser d'un mot cet ouvrage, que bien peu de livres offrent à la fois à l'esprit et au cœur une nourriture aussi saine et aussi abondante que ces mémoires d'exil.

Enrico Zanoni: *La civiltà*. (Fratelli Dumolard, Milano, 1890). — La relation intime qui unit l'humanité avec le monde extérieur et la loi de l'évolution qui règle cette relation elle-même, voilà les deux thèses qui sont développées dans cet ouvrage et qui constituent, comme on le voit, le cœur même du sujet traité dans ce volume. Après nous avoir montré l'influence exercée par la nature physique sur le développement de l'esprit humain qui est parvenu à soumettre les forces naturelles, l'auteur décrit brièvement l'âge préhistorique, sacerdo-

moyen-âge et modernes en passant en revue (et c'est là un chapitre des plus intéressants) les grands hommes de tous les temps et tous les pays qui peuvent être envisagés comme les représentants des idées, des aspirations, des besoins, des révolutions sociales, ces époques différentes. Il fait ressortir, enfin, les enseignements qui découlent de l'histoire et qui concourent puissamment à éclairer les esprits, à tremper les caractères à éviter les fautes et les erreurs et il constate que l'humanité avance de progrès en progrès, dépit de tous les obstacles qui peuvent que suspendre un instant sa marche ascensionnelle et que la grande loi de l'évolution est finalement destinée à surmonter.

L'auteur, qui nous a intéressés soit en raison du sujet lui-même soit par la manière dont il l'a traité nous semble insister avec trop de force sur l'influence du monde extérieur sur l'homme et trop faiblement sur celle qui peut et doit s'exercer en sens inverse. Ces deux influences doivent se pénétrer l'une l'autre et se fondre en un tout harmonique qui aura pour résultat la vraie grandeur de la personnalité humaine et, partant, celle de la nation elle-même. Chez l'individu en effet, le progrès est proportionnel au sentiment de sa propre responsabilité, à la connaissance du milieu où cette responsabilité est en jeu. En d'autres termes, il est nécessaire de ne pas confondre l'influence du monde extérieur qu'

sa base dans une loi physique avec l'influence de l'homme qui découle d'une loi morale. La première est aveugle, la seconde est voulue et consciente et mérite un examen plus approfondi. Il n'est pas étonnant que M. Enrico Zanoni prête le flanc à cette critique, car d'après lui un ordre admirable régit l'univers, mais il est dû à cet univers lui-même, et les doctrines du fatalisme et de la providence, les deux pôles de la philosophie, sont en conséquence déclarées surannées. Nous ne savons vraiment pas, étant donné cette manière de voir, quelle évolution l'humanité pourrait accomplir, obligée comme elle serait de piétiner sur place dans un cercle vicieux : l'ordre dépend de l'univers qui en dépend à son tour ! Le créateur esclave de sa créature ! Fatalisme (la négation du progrès) ou liberté morale (qui en est la condition et la vie) voilà, selon nous, le vrai dilemme dicté par la logique et par le bon sens et dont l'auteur fait, nous semble-t-il, trop peu de cas en s'exposant ainsi à être

A Dio piacente ed al nimico suo.

Ces deux critiques fondamentales, est-il besoin de le dire ? n'ôtent rien au mérite intrinsèque de l'ouvrage qui se distingue par des recherches profondes, par des données et des réflexions intéressantes et judicieuses et un esprit philosophique assez pénétrant pour pouvoir espérer que son évolution n'est pas encore accomplie.

Giuseppe Casazza: Il teorema del parallelogramma delle forze dimostrato erroneo (con figure). (Libreria Malaguzzi, Brescia, 1890). — Cet ouvrage est une étude approfondie d'un théorème qui est,

comme on le sait, la base de la mécanique, car il a pour déterminer la résultante de deux ou plusieurs forces après qu'elles se sont heurtées entre elles ou qu'elles se sont détruites complètement ou en partie. Selon l'auteur, les géomètres et les physiciens commettent une erreur fondamentale, soit lorsqu'ils considèrent l'élément sur lequel s'opère la résultante des forces comme un point matériel, qui ne tient pas compte de la position de ce point lui-même, soit lorsqu'ils représentent par des lignes non seulement les vitesses mais les forces elles-mêmes. Alors que d'après le système en mécanique pour la composition des forces, leur résultante présenterait toujours que la seule, ce qui rend ce système faux, puisque l'homogénéité qui représente les forces et qui représente la résultante ne sont pas sauvegardées. En partant de données élémentaires, M. Casazza s'efforce de prouver, par une série de considérations, l'absurdité de ce théorème, en le considérant sous ses rapports avec la dynamique et la statique. Cette absurdité, elle est démontrée, est d'autant plus grave que ses conséquences seraient incalculables, puisque l'auteur n'ignore pas que la physique, la chimie, l'astronomie et la philosophie elle-même (dans quelque système) viennent à se fonder sur la science du mouvement.

C'est ce que l'auteur fait ressortir en passant en revue une série de faits qui tendraient à prouver à quelles erreurs ce théorème du parallélogramme des forces a donné naissance. Nous ne saurions entrer dans les développements de cet ouvrage ni nous pronon-

son mérite intrinsèque, nous nous contenterons de le désigner à l'attention sérieuse de tous ceux qui ne craignent pas la critique lorsqu'elle s'attaque à des dogmes aussi universellement reçus que celui que l'auteur bat en brèche avec cette autorité qu'une connaissance profonde de la matière traitée peut seule donner.

A. B. Levi: *Manuale storico della letteratura inglese dalle origini al tempopresente.* (Milan, Alfredo Brigola). — L'auteur, déjà favorablement connu par ses publications sur la littérature italienne, française et espagnole, nous donne dans cet ouvrage une preuve nouvelle de son érudition, de sa science littéraire et bibliographique qui lui ont valu déjà les meilleurs éloges de la part de personnes compétentes. Les élèves en particulier, des instituts supérieurs et techniques et des lycées du royaume auxquels cette œuvre est destinée, et, en général, ceux qui désirent se rendre compte de tout ce qui se rattache aux littérateurs anglais et à leurs ouvrages pour en connaître le caractère et en saisir l'esprit et les beautés sauront gré à M. Levi de leur présenter un volume où ils trouveront une savante compilation didactique jointe à une étude critique vraiment remarquable.

Adolphe Ribaux: *Nos paysans*, 1^{re} série avec illustrations par EUGÈNE COLOMB. *Coin de village, entre parents La Tuillière, vieilles silhouettes.* (Fischbacher éditeur, Paris, 1890). — Datés pour la plupart d'un village du canton de Neuchâtel, ces pages décrivent avec charme la simple vie des campagnes de la Suisse romande, et avec poésie les

des hommes, toutefois ce n'est assurément pas M. ou M^{me} Jean Fusco qui les leur disputera. L'histoire de *Pietro Seracini* consiste en une série de souvenirs ou d'impressions de voyage en Italie, plus ou moins artistiques, rattachés les uns aux autres d'une façon plus ou moins plausible par l'inévitable intrigue d'amour, qui est comme la soie à laquelle les romanciers enfilent les perles — vraies ou fausses — de leur narration, le tout conté dans un style qui affiche des prétentions à l'originalité péniblement évidentes et rarement justifiées. Il se rencontre au cours du roman quelques jolies scènes, quelques descriptions bien enlevées, qui auraient pu donner une esquisse, une nouvelle aussi bonne que nombre de celles qui se publient : mais pour composer avec succès un roman sur l'Italie artistique après tous ceux qu'elle a inspirés déjà, il faut de tout autres matériaux et un tout autre « faire » que ceux dont dispose l'auteur de *Pietro Seracini*.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 616 (15 janv. 1890):

TEXTE. — Ercole de' Roberti, par A. Venturi — Exposition universelle de 1889. L'art dans nos colonies et pays de protectorat, par Louis Brès — Notre bibliothèque.

GRAVURES HORS TEXTE. — L'ouvrier. Eau-forte de A. Lurat, d'après le tableau de François Bonvin (Collection de M. Paul Tesse) — L'édition du matin. Dessin de Gerkenkenes, d'après son tableau. (Exposition universelle de 1889).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Jésus conduit au supplice — Saint Jean. Dessin de Charles E. Wilson, d'après Ercole de' Roberti — Dessin d'Ercole de' Roberti — Le Christ au jardin des Oliviers et l'arrestation du Christ. Dessin de Charles E. Wilson, d'après Ercole de' Roberti — Pavillon d'honneur du palais des colonies — Fragment du char de Bahour (ancien) — Char de Bahour (moderne) — Atelier de Samba Lowebé, bijoutier à Saint-Louis — Entrée du village sénégalais — Cour intérieure du palais de Cochinchine — Détail de la crête du palais de Cochinchine. Dessins de L. Le Riverend — Niches abritant des statues — Pots à oïlle en argent ciselé — Masque décorant une plaque de verrou (xvi^e siècle) — Japon. Brûle-parfums en forme de canard — Bénitier portatif en ivoire (xi^e siècle) — Médaillier en marqueterie de cuivre et d'écaïlle, par Boule — Armoire à deux corps en noyer sculpté (xvi^e siècle) — Morillon en fer gravé et ciselé (xvi^e siècle). Gravures extraites du *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*.

P.-J. STAHL. *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. Sommaire du n° 602, 15 janvier 1890:

César Cascabel, JULES VERNE.
Les fleurs de mademoiselle Hautmont, TH. BENTZON.
Semaine des enfants, par UN PAPA.

Kitty et Bo, J. LERMONT.
Les jeunes aventuriers de la Floride, J.-F. BRUNET.

Vues et monuments de France — La place Stanislas à Nancy, dessin de GUIAUD.

Étude des beaux-arts, C. et E. CARTERON, 9 dessins.

Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1^{er} et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malles des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

Journal des Débats

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le *Journal des Débats*, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du *Journal des Débats* sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du *Journal des Débats* est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le *Journal des Débats* s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des **COURRIERS DE PARIS** qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le *Journal des Débats* publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

Prix de l'abonnement. — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise, allemande. — GENEVE.

VII^{me} ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME
LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,
Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie	{ Trübner & C ^o , libraires à Londres.
Autriche	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C ^{ie} , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C ^o , libraires à Londres.
Hollande	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C ^{ie} , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la Revue à Rome et à Paris, chez tous les agents de la Revue et chez MM. Lagrange, Cerf et C^{ie}, 8, Place de la Bourse, Paris.

REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII^{me} ANNÉE
TOME VINGT-CINQUIÈME — III^{me} LIVRAISON

15 Mars 1890

SOMMAIRE:

ERNEST TISSOT. — S. M. l'impératrice Frédéric.
J. A. G. C. — Un coup d'œil sur la question irlandaise (suite).
HUGH CONWAY. — Disparue (suite).
UN ITALIEN. — M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique (suite).
AMÉDÉE ROUX. — Littérature française.
A. LO FORTE-RANDL. — Littérature italienne.
E. MÉRIMÉE. — Littérature espagnole.

L. TEILMANN. — Littérature scandinave.
L'exposition des travaux de la femme à Florence.
COMTE N^{ss}. — Au Vatican.
ESTORE MOSCHINO. — La vie en Italie.
Chronique politique.
Articles bibliographiques.
Guide du touriste.
Bulletin des livres.

BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie.	Fr. 30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	» 35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . .	» 42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME

Cet établissement artistique exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

L'INSTITUT dispose du concours des plus habiles spécialistes italiens et allemands, possède les meilleures machines et ne craint aucune concurrence, même étrangère, pas plus quant à la parfaite exécution du travail que pour la convenance des prix.

PUBLICATIONS RÉCENTES:

Annuaire de l'Institut Cartographique Italien, 1^{re} année, 80 cent. - 2^{me} année, 1 fr. - 3^{me} et 4^{me} années, 3 fr. — **Carte des Chemins de fer italiens** par l'Inspectorat général des chemins de fer (échelle 1:1,500,000), prix 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé second les livres adoptés dans les écoles du Municip de Rome, prix 1 fr. 30 — **Carte spéciale des possessions italiennes en Afrique** par le prof. P. DURAZZO (échelle 1:1,500,000), prix 1 fr. 20.

GAZETTE DE LAUSANNE

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT 6 FOIS PAR SEMAINE.

La *Gazette de Lausanne*, fondée en 1799, est un des journaux les plus appréciés et les plus répandus de la Suisse. Elle renseigne ses lecteurs, sous une forme condensée, sur tout ce qui se passe d'intéressant dans tous les domaines. De l'étranger, de l'Italie en particulier, elle reçoit des lettres périodiques et des renseignements télégraphiques complets. De Paris, elle a une lettre politique quotidienne, une chronique hebdomadaire des choses du théâtre et de la ville, et des revues bimensuelles de la situation politique, par M. ED. DE PRESSENSE, sénateur.

La *Gazette* donne chaque samedi un article littéraire, écrit alternativement par MM. PHILIPPE GODET, T. COMBE et EDOUARD ROD. Elle compte parmi ses collaborateurs les meilleurs écrivains de la Suisse romande: il suffit de citer le nom de M. CHARLES SECRÉTAN, l'éminent professeur de philosophie, membre correspondant de l'Institut. Elle publie des chroniques musicales, scientifiques, militaires des à des plumes compétentes, et, chaque semaine, des *Revue économiques*, de M. CONSTANT RODERHEIMER, qui jouissent d'une grande autorité.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Suisse	1 mois 2 fr. —	3 mois 5 fr. 50	6 mois 10 fr. 50	un an 20 fr.
Etranger	> 3 > 50	> 9 > 50	> 18 > 50	> 36 >

On s'abonne, en Suisse et en Allemagne par l'intermédiaire des bureaux de poste, ou directement, aux bureaux de l'administration, ruelle Saint-François, 20, LAUSANNE.

JOURNAL DE GENÈVE NATIONAL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraissant 6 fois par semaine, en deux éditions, 5 heures du soir et 5 heures du matin

Ce journal, fondé en 1829, a conquis dans la presse européenne une position hors ligne par l'indépendance absolue de ses appréciations et la sûreté de ses informations. Un bulletin politique exposant la situation du jour, des correspondances nombreuses et variées de l'étranger et de la Suisse, un service télégraphique très complet tiennent le public au courant de ce qui se passe. Nombreuses variétés littéraires, artistiques, scientifiques, industrielles. Cote et bulletin de bourse, etc.

ON S'ABONNE:

à Genève, aux bureaux de l'administration, *place de Hollande*.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Suisse	1 mois 3 fr. —	3 mois 8 fr.	6 mois 15 fr.	un an 37 fr.
Etranger	> 4 > 50	> 12 >	> 23 >	> 44 >

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

S. M. L'IMPÉRATRICE FRÉDÉRIC¹

Avec une persistance dont mon scepticisme s'étonne, j'entends répéter et je lis un peu partout que la poésie s'en va de nos civilisations, et, avec elle, les grandes vertus et les âmes vraiment grandes. Au fond, cette thèse n'est qu'un prétexte à phrases inutiles, et chacun sait bien ce qu'elle vaut, j'en suis persuadé; car si, par poésie, on entend certains petits sonnets chevillés où des jeunes hommes sentimentaux déplorent leurs printemps perdus et leurs

¹ BIBLIOGRAPHIE: *L'empereur Guillaume*, souvenirs intimes par LOUIS SCHNEIDER, traduits de l'allemand par Ch. Rabany, 3 vol., Berger-Levrault et C^{ie}, Paris, 1888. *Le prince Albert de Saxe-Cobourg époux de la reine Victoria*, d'après leurs lettres, journaux, mémoires, etc. par Sir THÉODORE MARTIN, et traduit de l'anglais par Augustus Craven, 2 vol., E. Plon et C^{ie}, Paris, 1883. *Der Kronprinz und die deutsche Kaiserkrone*, Erinnerungsblätter von GUSTAV FREYTAG, 1 vol., S. Hirzel, Leipzig, 1889. *Der deutsche Kaiser Friedrich*, eine Erwiderung auf GUSTAV FREYTAG's Schrift, 1 vol., 4^e édit., Rosenbaum und Hart, Berlin, 1889. *Lebensbilder der drei Kaiserinnen Augusta, Victoria und Augusta-Victoria*, herausgegeben von FÉDOR VON KÖPPEN, 1 vol., Hermann Peters, Berlin, 1889. *Kaiserin Friedrich und ihr Wirken für Vaterland und Volk*, herausgegeben von BERTHA VON DER LAGE, 1 vol., Théodor Hofmann. Gera und Leipzig, 1888. *Victoria, Kronprinzessin des deutschen Reichs*, von LINA MORGENSTERN, 1 vol. G. Kempe, Leipzig, 1883. *Frédéric III le prince héritier, l'empereur*, esquisse biographique par RENNEL RODD avec une introduction de S. M. l'impératrice Frédéric, 1 vol., Paul Ollendorff, Paris, 1888. *La dernière maladie de Frédéric le Noble*, par le D^r MORELL-MACKENZIE, 1 vol., Paul Ollendorff, Paris, 1888. *Souvenirs de Frédéric III. Deutsche Rundschau*, n^o du 1^{er} octobre 1888. *Souvenirs de Frédéric III. Examen critique et commentaires* par DICK DE LONLAY et H. GALLI, 1 vol., Garnier, Paris, etc., etc.

amours défunes à grand renfort de comparaisons et d'épithètes, certes nous avons raison de comprendre et de ne plus supporter l'affligeant ridicule de ces élucubrations naïves. Mais si, par poésie, on veut dire ce qui enthousiasme et magnifie l'âme, ce qui fait taire pour une heure la banalité d'ici-bas pour nous suggérer vision inoubliable d'une passion, d'un courage inhabituels à nos vies, alors nous la retrouverons encore, malgré l'américanisme de l'époque, cette poésie aussi vieille que notre race et qui battra taque battront des cœurs d'hommes. En pays germaniques, par exemple, n'avons-nous pas vu passer, pendant ces cinq dernières années, d'extraordinaires figures pour lesquelles les anciens eussent inventé des mythes? Louis II de Bavière, ce poète sur un trône dont les châteaux sont des réalisations de rêves, — Guillaume I^{er} l'empereur-soldat, celui qui a créé l'Allemagne de fer et de sang, — et Frédéric III, et Richard Wagner, et M. de Bismarck, et tant d'autres jusqu'à ces amants de Mayerling pour lesquels l'oubli ne doit pas encore venir? De ces destinées si diverses se dégage une poésie autrement poignante, autrement sérieuse que des plus belles lamentations d'un Victor Hugo ou d'un Alfred de Musset, parce que cette poésie n'est point faite avec des mots et avec des sentiments littéraires.

Aujourd'hui, je voudrais mettre en lumière la simple beauté de la vie familiale, d'une âme pieuse et charitable, en m'occupant avec quelques détails de S. M. l'impératrice Frédéric. Nous la suivrons dans ses jours d'enfance, dans ses jours de bonheur, dans ses jours d'épreuves, jusque dans ses jours de résignation, et toujours nous retrouverons la même femme sérieuse, fidèle, magnifiquement intelligente, forte devant les plus irréparables désastres, mais sans doute trop privée de gaîté, de grâce française et légère.

I.

La reine Victoria, le prince Albert avaient chacun vingt et un ans, ils étaient mariés depuis une dizaine de mois, lorsque naquit la princesse royale, le 21 novembre 1840, au palais de Buckingham. « Pendant un instant seulement, dit la reine dans son *Journal*, le prince éprouva du désappointement de ce que c'était une fille

non un fils. » Épris de sa femme comme on l'est à vingt ans lorsqu'on a fait un mariage d'amour, le prince ne quitta guère la reine durant une convalescence qui fut d'ailleurs des plus courtes, et Victoria écrivit : « Ses soins étaient ceux d'une mère et jamais il n'y eut une garde plus sage, plus tendre et plus attentive ».

Le 10 février suivant, on baptisa en famille la petite princesse sous les noms de Victoria-Adélaïde-Mary-Louise. Elle portait les armes de Saxe au milieu de celles d'Angleterre. Ses parrains furent le duc de Saxe-Cobourg et Gotha représenté par le duc de Wellington, le roi des Belges, la reine douairière, la duchesse de Gloucester, la duchesse de Kent et le duc de Sussex. C'est ainsi que le prince Albert raconte l'événement à la duchesse douairière de Saxe-Gotha : (12 février) « Tout s'est passé à merveille. Votre filleule s'est comportée très convenablement et en chrétienne. Elle était éveillée, mais elle n'a pas pleuré et semblait roucouler avec satisfaction en regardant les lumières et les brillants uniformes, car elle est très intelligente et très observatrice. Le baptême a eu lieu à six heures et demie. Il y a eu ensuite grand dîner et de la musique. On a bu à la santé de la petite avec enthousiasme ».

lors, au milieu de toutes les élégances, dans le vieux château Windsor, dans le parc fleuri d'Osborne, dans la solitude grande Balmoral, avec des parents dont la vie n'était qu'harmonie, bienveillance, commençait une enfance qui fut une longue de journées heureuses et d'années ensoleillées. Je me figure ces délicieux babys anglais, comme Kate Greeway les destout pleins de santé, avec un teint de roses et de lait et de ces yeux intelligents, d'un sérieux que nos bébés n'ont jamais. Sur cette petite princesse en robe de mérinos blanc garni de bleu avec un amour de bonnet sur ses boucles longues, étaient écrits de vrais petits noms d'amitié : Puss, Pussy, Pussette Vicky... Pour célébrer son premier jour de naissance lorsque naquit, le 21 mai 1841, le prince de Galles, Bertie comme l'appelle encore la reine. Puis Noël fut bientôt là, le Christmas anglais, le Weihnacht allemand, la fête des enfants par excellence, et vous jugez bien qu'à Buckingham-Palace la reine d'Angleterre et le prince de Galles n'eurent garde d'oublier la pieuse tradition des sages rois, chargés de cadeaux et brillants de lumière; même le *Journal* écrivait : « La pensée que nous avons maintenant deux enfants dont nous sourit déjà en voyant ces jolies choses me semble un rêve. » Et, le printemps venu, c'était vraiment la vie de famille. La jour-

née était aux affaires de l'Étatoria et Albert se promenaient les nourrices, les grosses bonnet et c'était, comme l'a écrit un vint : « un tableau délicieux de très simple d'ailleurs et sans les vies heureuses. Jeunesse, sympathie de toute une nation dire que son existence lui sen

On pense bien qu'on ne la ces petites intelligences. A ces Anglais seuls ont compris to l'hygiène c'est la santé et la s commençait presque dès la plus intime conseiller de la f ment que *l'éducation date du nante*, M^{me} Charrier, fut bientôt (1842) qui faisait partie de L'intelligence de la princesse ment. A trois ans elle parlait se mettait à étudier le gaélique *Journal de la reine* : « Notre de Lamartine qui se terminent à mes pieds. Pour vous montrer ce vers difficile, figurez-vous qu sur son poney, et regardant tourne tout à coup vers M^{me} C qui se déroule à mes pieds. » enfant de trois ans? » C'étaient sans que pour cela les parents reine, elle dessinait, elle lavait nait à croire en Dieu, à ouvrir Sauveur crucifié. Avec le prince toires de chimie, de physique, graphie. Tous les jours de 6 à lisait, elle pensait, elle raisonnait des dissertations sur des thèmes toire, même de sociologie. Puis cussion s'engageait. Et cela à que Stockmar écrive, lui qui n

tiens la princesse royale pour prodigieusement douée, et, dans bien des choses, jusqu'à l'inspiration. » Mais le plus beau témoignage qu'on puisse citer de la vigueur de son esprit est encore le jugement de son père qui, après l'avoir observée tant d'années, après avoir réfléchi, lu, analysé avec elle, disait avec le profond sérieux dégagé de toute amicale exagération qui le caractérise: *Elle a l'intelligence d'un homme et le cœur d'un enfant*. Enfin, à côté de cette instruction professorale, les arts, les exercices d'adresse n'étaient point négligés. J'ai dit que la princesse royale peignait; elle modelait aussi, elle sculptait, elle faisait de la musique; elle dansait à ravir. Adroite de son corps, elle conduisait volontiers et avait, en amazone, la pose gracieusement intrépide de certaines lithographies anglaises. Devant cette éducation si complète épanouissant avec harmonie les facultés psychiques et les facultés physiques, dans laquelle rien n'était oublié, rien n'était sacrifié, on pense bientôt au fameux portrait de la dame accomplie que dressait jadis, très jadis, le mantouan Balthazar Castiglione dans *il Cortegiano* et aussi à ces femmes du xvr^e siècle italien qui joignirent des talents supérieurs à des instructions supérieures: Vittoria Colonna, Veronica Gambara, la duchesse de Ferrare et d'autres; mais, pourtant, pour les rappeler tout à fait, une vertu manqua toujours à la princesse royale: — la beauté; car toute sa vie elle conserva ces « bonnes grosses joues rouges et potelées » dont s'égayait le prince Albert en une lettre du 22 septembre 1844.

Avec l'âge, les premiers devoirs, les premières présentations: d'abord quelques voyages, sous la garde de ses parents; à quatre ans, en Écosse; à neuf ans, en Irlande; à dix ans, sur le continent; à onze ans, un séjour à Édimbourg, où se passa cette anecdote exquise que je regretterais de ne point dire. La famille royale avait choisi le palais d'Holyrood qu'aucune reine n'avait habité depuis Marie Stuart. A peine installée, Victoria, dans sa curiosité de jeune femme, avec ses deux filles et une gouvernante demande à voir les souvenirs. Une concierge les conduit: voici la chambre à coucher, le lit, le cabinet de toilette où rampèrent les assassins de Rizzio, l'endroit où il est tombé raide mort, et, montrant du doigt le parquet, la vieille ajoute, croyant parler à une femme de la suite: « Si la dame voulait se baisser là, elle verrait encore le rouge du sang. » C'est en souvenir de ce séjour au vieux palais d'Écosse que lord Belhaven offrit à la reine un coffret rapporté de France par Marie Stuart contenant une bourse brodée et une tresse de

cheveux de l'amante de Rizzio. Elles devaient être curieuses les réflexions que faisait Victoria, la femme au cœur simple, au cœur fidèle, en touchant de ses doigts sincères ces cheveux dorés, fins comme un écheveau de soie. Elle devait se demander pourquoi cette femme à l'âme de mensonge avait été si passionnément aimée jusqu'au mépris de la vie et pourquoi, depuis tant d'années sa tête si belle avait roulé sur l'échafaud, son souvenir endol sait toujours les cœurs des poètes? C'était un problème de psychologie passionnelle que lui empêchait de résoudre sa très pieuse honnêteté.

Le 29 août 1851, la princesse parut en public, à l'ouverture de l'Exposition universelle de Londres. Le cortège royal fit son entrée dans l'immense transept rempli de fleurs, de statues, de statues flottantes, aux acclamations des voix, aux fanfares des cuivres. Le prince conduisait Victoria, avec la princesse royale à sa gauche. Le prince de Galles donnait la main à la reine. La cérémonie imposante, le *Journal* ajoute : « On se sentait rempli d'un sentiment de piété plus vif que celui que l'on éprouve dans n'importe quel service religieux. » — Puis, en 1855, ce fameux voyage à Paris qui semble, d'après le *Memorandum*, avoir été un spectacle-fête de dix journées merveilleuses jusqu'à ce bal gala du château de Versailles où, au-devant des invités, s'avança, sous les lumières du grand escalier, l'impératrice Eugénie dans un tel rayonnement de beauté, de fleurs, de diamants, que l'empereur ne pourra pas pêcher de dire : « Comme tu es belle ! » et que Victoria écrira : « Elle avait l'air d'une reine des fées ou d'une nymphe. » Ce même jour Vicky valsait avec l'empereur dans la salle des Glaces. Et quelques jours après, à l'heure du départ, l'impératrice offrait à la princesse un bracelet garni de rubis, de diamants, contenant de ses beaux cheveux blonds de Venise.

Mais, à la cour d'Angleterre aussi, les visites de souverains étrangers étaient fréquentes. Parmi d'autres, vint, en 1851, le prince de Prusse Frédéric-Guillaume, un jeune homme de vingt ans, d'un caractère sérieux, un soldat aguerri déjà par douze années d'exercices militaires, un homme de courage, de loyauté, de travail. C'est en ces termes que l'impératrice Eugénie en parle à peu près à la même époque : « Il est grand, bien fait, d'une tête plus forte que l'empereur; vif, blond avec une légère moustache rousse. Allemand comme les décrit Tacite. » Or, de ce premier séjour du prince de Prusse emporta un souvenir ineffaçable, celui d'une

LE FRÉDÉRIC.

-il vue comme le poète rêv

aisant autre chose

! la main une rose,

parmi les fleurs.

1855, revint-il, avec le conse

se pour demander la main

la princesse royale. Le mariage fut décidé; toutefois on ne dev
en parler à la jeune princesse qu'après sa confirmation, au pr
temps suivant, et le mariage ne devait avoir lieu que lorsqu'e
aurait dix-sept ans. La diplomatie, la sagesse en avaient ainsi
cidé, mais, n'est-ce pas, la jeunesse, même sérieuse, n'a guère so
de diplomatie ou de sagesse en affaires d'amour. C'est pourqu
le 29 septembre 1855, furent prononcées quelques paroles très
turelles. Encore cette fois, je laisserai parler le *Journal* où
reine a un ton simple d'une bonhomie toute maternelle: « Not
chère Victoria a été aujourd'hui flancée au prince Frédéric-Gu
laume de Prusse qui était ici en visite depuis le 14. Déjà le 26,
nous avait fait part de son désir; mais nous n'étions pas sûrs,
cause de son extrême jeunesse, s'il devait faire sa demande à ell
même tout de suite, ou bien attendre qu'il revînt. Cependant no
avons pensé qu'il valait mieux qu'il la fît en ce moment, et, pe
dant que nous montions le *Cratg-na-Ban*, cette après-midi, il
ramassé un morceau de bruyère (l'emblème du bonheur) qu'il l
a donné; et cela lui a fourni l'occasion de faire allusion à ses
pérances et à son désir, comme ils descendaient *Glen Gimoc*
ce qui a amené l'heureuse conclusion. » Vous pensez qu'elle ét
fort émue, la princesse de quinze ans, aussi bien ce samedi-là q
le mardi d'après où Frédéric de Prusse partit; et pourtant le prin
Albert n'hésite pas à écrire « qu'elle se conduisit admirableme
montrant une simplicité, une innocence, une affection enfantines
charmantes. » Dès lors, le prince Frédéric revint souvent en A
gleterre, en mai, en septembre 1856. Le 16 mars 1857, les fia
çailles furent officiellement annoncées au parlement par la rei
d is un message où elle exprima la confiance qu'elle serait aid
« our la dotation de sa fille aînée qui allait contracter un m
r age digne de la couronne et conforme à l'honneur du pays.
l i réponse, le parlement accorda une dot de 4000 liv. st. et u
r nte annuelle de 8000 liv. st. Le mariage fut fixé au 25 janvier 185

Au point de vue diplomatique, c'est à surmonter quelques susceptibilités, car les intérêts de la France venaient de combattre les intérêts de la Russie. A la conférence de Paris, elle s'en ouvrit très franchement au grand avantage de la France, et il ne fallut rien moins que l'assurance donnée par lord Clarendon que les intérêts privés de la reine n'influeraient sur la décision, pour que la France obtînt ce qu'elle croyait juste de l'Angleterre. » (*Lettre de lord*

La princesse royale était fiancée. Les événements de sa vie de jeune fille ne furent pas sans intérêt à l'ami lointain, mais, bien au contraire, ils furent sérieux. Son père, le prince de Galles, prit les difficultés de sa future position avec simplicité et sagement les choses. Il avait l'esprit le bon sens utilitaire, l'active imagination sentimentale ou poétique. Elle était une femme de cœur, une femme d'intelligence, elle n'eut pas de bien des illusions, et habilement elle causa même des questions diplomatiques. Mais le temps passait; le 20 mars 1894, elle quitta la résidence privée du château de Windsor, la veille de son mariage. A l'examen préliminaire, elle avait montré la précision et la science de ses réponses; tandis qu'elle cachetait une lettre à son fiancé; en une seconde elle fut entourée de ses parentes de sa sœur, miss Hildyard, et elle se couvrit d'un tapis. Son bras fut lent à guérir.

Si longs que soient les mois d'été, ils ne sont pas comme les autres, et le 25 janvier 1895, tous les princes d'Allemagne étaient à Berlin pour les premiers bals et la représentation de l'opéra qu'un souvenir; puis c'est la fête de la Saint-James, avec les huit demoiselles fleuries de roses et de bruyères blanches. Elles s'en vont aux accords de la Marche des fleurs, s'en vont avec les poignées de main et les félicitations d'une foule affectueuse et

mais ils ne quittent pas encore l'Angleterre et, cinq jours encore « jours d'amour, jours d'harmonie » ils restent à Windsor, puis ils s'en iront, et cette fois pour longtemps, pour bien loin. Le 2 février ils quitteront l'Angleterre, dans la neige qui tombe lentement, tristement, blanche comme un linceul, — le linceul où la princesse Victoria ensevelissait sa vie de jeune fille heureuse et bénie. La reine écrit : « Pauvre chère ! je l'ai serrée dans mes bras, je ne savais plus que lui dire. Fritz ne pouvait pas parler et les larmes étaient dans ses yeux. Je les ai embrassés encore tous les deux au moment où ils montaient en voiture et ils sont partis.... Quel affreux moment ! Quelle terrible journée ! Comme j'ai souffert ! Par moments je me sentais plus joyeuse ; mais aussitôt les larmes recommençaient à couler et je ne pouvais approcher du corridor de la chambre de Vicky. Tout me rappelait le temps passé ; les programmes, les listes des convives, étaient encore là, comme si tout n'était pas fini, *et cependant c'était bien fini !* »

II.

L'arrivée en Allemagne fut un rêve, mais ce devait être la fin du rêve. A Herbesthal, la première ville de la frontière, le comte Redern les attendait avec un message de bienvenue de la part du roi de Prusse. A Aix-la-Chapelle, à Cologne, où ils s'arrêtèrent pour la nuit, à Hanovre, où ils visitèrent le roi, à Magdebourg, partout, jusqu'à Potsdam, où ils arrivèrent le 5 février vers le soir, ils reçurent des députations, ils passèrent sous des arcs de feuillage, ils écoutèrent des cantates, le jour on les couvrait de fleurs, le soir on illuminait les rues sur leur passage. En Westphalie, on leur présenta, selon le vieil usage, les produits du pays, une pièce de la plus fine toile du monde, un gigantesque pain noir cuit dans un four construit, pour la circonstance, à Gütersloh, et un superbe étalon blanc en souvenir des chevaleresques vertus des vieux Saxons, symbole aussi de courage et d'indépendance. Deux journées le couple royal se reposa à Potsdam, au château Bellevue, puis, le lundi 8 février, ce fut l'entrée solennelle à Berlin, dans un carrosse doré, tiré de huit chevaux blancs, entouré d'une garde d'honneur, avec des sonneries de cloches, des salves d'artilleries par des rues fa-

buleusement pavoisées et débordantes d'orgues, la jeune princesse fut reçue au bas du grand escalier de Prusse. Puis, comme dans les contes de fées, pendant plusieurs jours et furent d'une magnificence que la princesse de Hohenlohe écrivait : « Jamais encore une princesse n'avait été l'objet d'un tel enthousiasme. » Chacun s'avouait captivé par les manières et distinguées de la jeune Anglaise, sa complète instruction, et même son caractère, un de ces défauts séduisants qu'on peut pardonner à huit ans d'une femme. Aussi le prince Albert, à Londres : « La famille royale est enchaînée par elle, elle était ou tout semblait donc pour le monde. Pourtant, le prince Albert craint la constance humaine; c'était un homme rare qu'on ne le pense, car ici encore on ne peut répéter le mot d'Hamlet : « Avoir du bon sens, c'est être trié sur dix mille. » Prévoya-t-il judicieusement : « Dans la nature des choses, il y a toujours un peu de réaction. Le public s'est montré ravi et enthousiaste, mais avec le temps, il deviendra plus sévère, il vous étudiera sans pitié et sans tendre. » Et, toujours inquiet du bonheur de sa fille, la même année, à Potsdam, il lui fit dire de ses yeux, choses et gens. Il trouva tout ce qu'il avait établi à Babelsberg et, le cœur soulagé, il écrivit (4 juin 1858) : « Les rapports entre les deux familles, ce qu'on peut désirer. J'ai causé longuement ensemble et à part, j'en ai été parfaitement satisfait. Plus tard, il revenait avec la reine Victoria. Les détails de vie commune sont minutieusement étudiés et traités avec une naïveté presque comique. Les fêtes, des dîners, des parades militaires, tout cela d'intimité entre la mère et la fille, à l'époque où elle écrivait ces paroles déjà moins rassurantes pour le mieux. » Puis, le prince Albert se rendit en Allemagne, et un à un ses plus vagues projets se réalisaient. Les princes et princesses arrivaient d'Allemagne presque chaque jour, malgré leurs réticences. Et lorsque, en juin 1859, il ne pourra s'empêcher

séjour de Vicky lui a fait beaucoup de bien, à nous aussi. » Et encore lorsque la reine rencontrera sa fille, l'année suivante à Cobourg, elle éprouvera comme un serrement de cœur de la revoir, « vêtue de ce deuil allemand si profond, avec ses longs voiles de crêpe, ses pointes sur le front, entourée de ses dames vêtues de même et de ses chambellans. » Enfin, le 2 janvier 1861, le roi Frédéric-Guillaume IV mourant, la position de la fille de la reine Victoria changeait, elle devenait, par l'avènement au trône du prince régent, Guillaume I^{er}, princesse héritière de Prusse, et là-bas, en Angleterre, son père, le prince consort, était malade à la mort.

A lire les *Mémoires* de ce conseiller Schneider qui conserva toujours le ton et l'âme d'un cabotin, on découvre, — et c'est un amusement délicieux, — combien l'économie était strictement pratiquée à l'ancienne cour prussienne. Guillaume I^{er}, tout roi qu'il était, ne craignait pas d'économiser sur son chauffage, sur sa garde-robe, sur ses plaisirs, absolument comme un petit bourgeois de Nüremberg ou comme un juif de Walter Scott. Les détails donnés par Schneider sont tout à fait réjouissants. Surtout ce certain vernis au bleu de Prusse qui déteignait horriblement et que Guillaume I^{er} employa pour sa bibliothèque, parce qu'il était meilleur marché qu'aucun autre, si bien que tous ses livres devinrent bleuis sur tranches et que toutes les mains qui les touchaient s'azuraient poétiquement. Or, sans doute la princesse Victoria était habituée à une vie simple, familiale, mais vécue pourtant en un décor de luxe presque féerique. Et cette existence étriquée, cette cour où le roi portait de vieilles tuniques, ces palais où meubles et tentures étaient conservés comme dans des musées, ce manque de confort, d'élégance lui mettait forcément au cœur un peu d'ironie, un peu d'ennui. De plus, elle était instruite, très instruite, elle avait des préoccupations qui, en Allemagne, ne sont pas de bon ton pour une femme. Elle s'intéressait à la politique et, depuis la reine Louise, cela n'est plus toléré. A peine établie à Berlin, en pleine lune d'amour, n'avait-elle pas osé traduire une brochure de Johann Gustav Droysen: *Charles-Auguste et la politique allemande*, et un peu plus d'une année après, la constitution prussienne étant en discussion, n'eut-elle pas l'imprudence d'écrire un memorandum sur les avantages d'une loi de responsabilité ministérielle? De ce travail, le prince Albert disait: « Il est remarquablement clair et compact. » (*Lettre du 18 décembre 1860*). Aussi, lorsqu'au mois de septembre 1862, le roi appela M. de Bismarck et qu'elle comprit que

la politique de l'Allemagne allait désc
cipes opposés à ceux que son père
à suivre, alors, toujours plus, elle se
Et qu'arriva-t-il ? Que tout naturell
elle avait été heureuse, si heureuse
à ceux qui comprenaient les besoins
elle de véritables frères spirituels. P
elle essaya de façonner le présent
morphosa le vieux parc de Potsdar
glaises; dans la ferme adjacente de
terie, une basse cour à l'instar de
de Galles. Ses appartements étaient
remplis de souvenirs de la reine, d
ques de son enfance bienheureuse, v
von der Lage. Bientôt elle s'entour
d'autres; malade, elle voulut des me
lut des gouvernantes anglaises, mis
ce fut à l'anglaise toujours qu'elle
mille, lui donnant le goût des exer
tennts, du canotage et d'autres jeu
songez-vous pas, malgré vous, à M
cini et aussi à Marie-Antoinette, au p
pas, lugubrement, ces cris: « l'Itali
pourtant tout s'explique. Or, expliq
excuser à demi ?

Elle était venue, la réaction pr
princesse Victoria se retirait de plu
mais, là encore, tout n'était peut-ê
jour de son mariage elle avait dix-l
et, malgré sa science et sa piété, par
gine. Or, le prince Frédéric avait vi
pour ne pas dire triste, et M. Frey
plaisanterie étaient une erreur sur s
cela aussi devient pénible — la mél
et, déçue dans son âme, obsédée des
solitaire dans ses pensées, froissée d
cesse Victoria reporta tous ses besoi
et appliqua les merveilleuses faculté
ver. Elle fut mère huit fois: le 27
Frédéric-Guillaume, l'empereur actue

cesse Charlotte, aujourd'hui princesse héréditaire de Saxe-Meiningen; le 14 août 1862, le prince Henri, aujourd'hui le prince marin; le 15 septembre 1864, le prince Sigismond, mort, âgé d'environ deux ans, pendant la guerre entre la Prusse et l'Autriche; le 12 avril 1866, la princesse Victoria; le 10 février 1868, le prince Waldemar, mort en 1879; le 14 juin 1870, la princesse Sophie; et le 22 avril 1872, la princesse Marguerite. Si la vie de famille suffisait à son activité, elle ne suffisait point à ses pensées, et puisqu'elle aimait les arts, puisqu'elle peignait, puisqu'elle sculptait, puisqu'elle écrivait volontiers des vers aimables en ses heures inoccupées, et puisqu'à Windsor enfin elle avait joué des fragments de Shakspeare avec succès, les souvenirs de Goethe, de la grande-duchesse Louise lui parurent des indications pour la tâche de sa vie. Ne pouvant devenir une souveraine politique, elle rêva d'être une nouvelle Léonore d'Este, — la Léonore d'Este des Torquato Tasso d'Allemagne. A cet effet elle commanda des traductions, — de l'anglais naturellement, — elle embellit des musées, elle favorisa des ignorés, elle visita des expositions, elle souscrivit pour des statues, pour des bustes, elle patronna des concerts, elle acheta des tableaux, elle donna régulièrement des soirées musicales, — le tout sans grand résultat et avec assez peu de discernement, semble-t-il. Son esprit judicieux, sévère, n'avait et ne pouvait guère comprendre l'imagination, la passion, choses où le bon sens n'a rien à voir; de plus sa piété plus exclusive que celle de son père l'empêchait encore d'accepter plusieurs faces de l'art moderne. C'est ainsi qu'elle favorisa des écrivains qui n'en sont pas, des peintres de troisième ordre, des musiciens inconnus, des chanteurs sans talent. Elle ne devina pas Wagner, la vraie personnalité artistique de l'Allemagne de son temps; Liszt ne fut point de ses familiers, ni Paul Heyse, ni Paul Lindau, ni M^{me} Materna, et si Gustave Freytag lui fit hommage de son roman *Les Ancêtres*, il convient de lire dans les *Pages de souvenirs* que la chose lui fut demandée en propres termes par le prince Frédéric lui-même. En résumé, la princesse Victoria n'eut pas, comme sa mère, un lord Tennyson pour enguirlander son règne de ces fleurs de poésie et de songe qui durent plus, souvent, que les fleurs de gloire, et appeler son palais « La cour des Médicis » n'est qu'une flatterie sans raison comme de dire à Louis XIV que *la pluie du Marly ne mouille pas*.

Mais, si elle ne fut ni une Léonore d'Este, ni une duchesse Louise, elle fut toujours infiniment compatissante aux malheureux;

comme dirait un Russe, elle eut, jusqu'à l'abnégation de la souffrance humaine. Or, je me souviens de l'écrit « quand vous faites l'aumône, que votre main ne sache pas ce que fait votre main droite afin que cela se fasse en secret ». Voici qu'il me vient de voir et de lire le volume de Mme Bertha von der Lage, — magnifique, mais point assez discret, je le regrette — pieuse de cette femme de bien. A mon tour, j'invoque les fondations charitables, pour être comblée de larmes essuyées, combien de blessures pansées d'œuvres pies que je ne sais pas, que la princesse et qui donnent à sa vie, — ni belle ni heureuse pureté de prière ! Quand elle eut compris que, tant que Guillaume I^{er} et M. de Bismarck seraient au pouvoir, à rien son influence, ses projets politiques, pour combien l'art lui était étranger, trop supérieur à borner à l'horizon de la famille, elle ne se dévota n'intrigua jamais, mais, cœur chrétien, elle sut servir et se consacrer toujours davantage à Dieu. Elle fonda en 1869, le lycée Victoria, le premier d'instruction supérieure ouvert aux femmes (même les universités leur sont interdites), une école de gymnastique pour les jeunes filles, pour les jeunes filles nobles, une maison de recluses incurables, un établissement pour forces et des gardes-malades. Elle institua un fond pour les maîtresses et les institutrices allemandes, l'année de dix-huit fiancées, une association contre cela elle protégea d'innombrables sociétés, capitales, elle visita des écoles, elle dota des hôpitaux de santé, et, pendant les guerres que l'Allemagne mena, contre l'Autriche, elle fut, dans les mains princières, admirable de dévouement.

Les années succédaient aux années. Sa vie fut des heures de joie et des semaines de deuil. Lorsque son père mourait. Malade elle-même, elle n'avait pu le revoir une dernière fois. Dans le prince elle trouva non seulement le meilleur des pères, mais un bon père, un ami qui comprenait tant de choses ! L'hiver

avec son mari une expédition en Italie, avec des équipées à Turin, à Malte, et un long séjour à Rome, au palais Caffarelli. Puis furent les guerres de 1864, de 1865, et, la paix signée, ce voyage à travers les provinces de la Baltique, la Silésie, où elle passa distribuant des aumônes, soignant les malades, compatissante pour tous ceux qui souffraient. Elle rentra à Berlin, à Potsdam, et sa vieillesse reprenait avec les mêmes bonheurs, avec les mêmes difficultés; des enfants naissaient; elle pensait à son père, — mort, son fils, — mort, — mais courageuse elle regardait en avant, confiante en l'avenir, confiante en son mari dont elle admirait et appréciait toujours mieux l'inaltérable bienveillance, la sérieuse et absolue sérénité d'esprit. Maintenant c'était une femme de trente ans, n'avait jamais été belle et qui avait oublié le dicton français lui répétait pourtant le prince Albert: « Il faut avoir deux enfants, le premier pour la santé, le second pour la beauté, le troisième pour gâter tout. »

Grande de taille, la princesse héritière était plus imposante qu'agréable à voir. Anglaise de teint, elle avait un regard fier, un regard d'homme que d'aucuns trouvaient altier. Et, sans couragement, sans mélancolie, car ces sentiments ne lui étaient pas coutumiers, mais fatiguée peut-être et lasse d'attendre, devait répéter souvent ces paroles qui sont d'entre les dernières que lui adressa le prince Albert: « Puisse votre vie, qui a commencé, se développer toujours pour le bien des autres et pour le contentement de votre propre âme! Le bonheur intérieur ne se s'acquérir que par la conscience intime de marcher toujours systématiquement vers un but bon et utile et *puisse le succès pas vous manquer, puisse votre vie intérieure vous épargner les orages dont la seule appréhension fait souvent trembler nos triomphes!* »

III.

Durant la guerre de 1870, la princesse Victoria fut une source de consolation. Le 24 juillet, dans l'anxiété, dans l'inquiétude générale, elle baptisa la princesse Sophie; le 25, le prince héritier commença à lui parler de la guerre et afin de lui épargner les affres d'une telle

paration, il partit, en cachette, le la troisième armée, à Spire.

Alors, tandis que son mari e de son épée : Wissembourg, Woert tienne, la femme compatissante s'agitaient sans cesse » comme d cloche — bâtissait, dirigeait, sou hôpitaux pour les blessés de toute ces, devant les agonies, la princ commandait, ce Christ qu'elle pi les hommes comme des frères et des ennemis. La guerre engagée, bourg et là, en quelques semain firent des prodiges. L'hôpital mil formés d'après les plus récentes a ciales furent construites pour les *Baraque Victorta*. Il ne se passa traversât elle-même ces intermin regards pour tout, avec des paro attentions, étant elle-même, ainsi « comme une traînée de soleil » pa mourir. Or, ce qu'elle fait à Hon à Eibingen, à Bingen, à Briebrich non satisfaite de passer presque t tilentiel des hôpitaux, elle recuei maison et les soigne avec des dé tante. (Lieutenant von Cassel et vant de tels actes plus magnifiqu dire que M. Freytag ne craindra avec obscurité, — je ne suis point le dit aussi, — qu'il se pourrait des nouvelles importantes eussent par l'intermédiaire de la cour de cisément de l'affaire Morier mais indiscretions. Et voici, je m'afflige ont étudié la grande âme et les g ratrice Frédéric savent ce qu'il fi pour les autres, hélas ! le mot de B ment : « Calomniez, calomniez, il en

IMPÉRATRICE FRÉDÉRIC.

— les journalistes, les historiens auront beau dire: *il en restera toujours quelque chose.*

Le 17 mars suivant, Frédéric rentrait à Berlin, général vainqueur, prince impérial aux acclamations d'un peuple triomphant. Heureuse de le revoir, l'âme émue devant le bonheur revenant la gloire nouvelle — pressentant déjà les difficultés des devoirs futurs, la princesse Victoria lui offrit une couronne de laurier. Puis la vie recommença avec les mêmes joies et les mêmes tristesses que par le passé. Seulement l'âge venait, les fatigues, les maladies, et le prince Frédéric trouvait longues, longues les années d'attente. La préparation durait depuis trop longtemps; il avait des besoins d'activité; l'heure de l'action n'avait point encore sonné. Alors, de plus en plus, il s'absorba comme sa femme dans les occupations d'une utile mais un peu mesquine philanthropie. Les enfants devenus grands faisaient la maison vide un à un. Le prince Guillaume partait pour Cassel, en 1877; en 1878, la princesse Victoria se mariait, puis c'était le prince Henri qui s'en allait en tour. Il y avait tantôt vingt-cinq ans qu'ils étaient mariés. C'était déjà la cérémonie de leurs noces d'argent avec cette souscription qu'on leur offrit de 1,250,000 francs à distribuer à leurs pauvres et à leurs œuvres. Considérant la politique étrangère et intérieure de l'Allemagne ils répétaient sans doute mentalement ces pratiques paroles de Shakspeare: « Nous ne sommes pas les premiers qui, détruisant des choses bonnes, doivent supporter des conséquences pénibles. »

Les années passaient marquées seulement de menus événements de fréquents voyages en Italie, en Espagne, en Angleterre. C'est ainsi qu'ils étaient en visite à Hatfield-House au commencement de juin 1878, lorsqu'ils reçurent la nouvelle de l'attentat du socialiste Nobiling sur l'empereur Guillaume; le même soir, ils revenaient à Berlin et l'on sait que jusqu'en décembre, le prince Frédéric dirigeait le gouvernement. Puis c'étaient des présentations, des présidences d'honneur, des discours à prononcer — tout le cérémonial fastueux et puéril d'une existence princière.

Pendant l'hiver 1886, à la suite d'un refroidissement sérieux, le prince fut constamment enrhumé. Il ne se plaignait point: — « Je veux plus chanter » disait-il plaisamment, et la princesse ne s'inquiétait pas outre mesure. Pourtant, lorsqu'elle remarqua que le prince ne se rétablissait pas, elle se rendit à Ems, que les traitements du Dr Gerhardt, des professeurs Hermann, Tobold restaient sans effet, lorsqu'elle sut que les

cins avaient décidé une opération du larynx (thyrotomie ou laryngotomie). Elle fit appel au savoir du célèbre Mackenzie et ne tarda pas à lui confier, et solitaires ses craintes et ses angoisses, une des étapes douloureuses de son voyage. Je serai le mieux passager qui persista au jubilé de la reine Victoria, à travers l'île de Wight, l'Angleterre, le Tyrol, à Tolbach, l'Autriche. Il fallut partir pour l'Italie, pour les derniers d'hiver furent établis à Salsburgh, qui ont assisté aux dernières heures de sa vie. Ils comprendront par quelles angoisses, par quelles douleurs passa la princesse. Ils comprendront les uns des autres, l'un ceci, l'autre cela, — le désespoir, aux progrès d'une maladie fatale — elle accorda bientôt sa confiance à sir M. Mackenzie, au Dr. Mackenzie, comme un manque de patriotisme, une action de cette femme de valeur.

Pendant ce temps, à Berlin, l'empereur s'éteignait rassasié de jouissances. Il avait adressé à San Remo adressé : « à Frédéric III ». Privé de voix, ne pouvant agir dans la mort comme dans la vie, par la neige qui tombait, la princesse sentait que c'était son bon moment. De réformes à accomplir, plus être question — l'empereur. Alors, avec un courage de romanesque, ses rêves et sut se résigner qu'un amie pour aider à mourir, qui elle avait placé de si grande confiance à Mackenzie : « Bien souvent lorsque

¹ Pour les détails je renverrai à la *Revue Internationale* du 10 mai 1888, sous le titre : *maladie de l'empereur Frédéric*.

decins, elle nous relevait, nous stimulait par son exemple, ses efforts étaient vraiment héroïques. Que de fois je l'ai vue, elle, qui essuyait ses yeux dans l'antichambre de l'empereur, venir à lui avec un visage souriant, apportant un rayon de lumière dans cette chambre de souffrance et chassant la douleur, la fatigue qui obscurcissaient les traits du pauvre malade ! »

A cette époque, la reine Victoria passa quelques journées à Berlin. Il dut y avoir entre la mère, veuve depuis des années, mais inconsolable, et la fille qui savait qu'elle serait veuve bientôt — de ces paroles sérieuses où apparaît la misère, la profonde misère de cette vie. Mais voici la fin était proche. Depuis des jours, l'empereur était presque sans souffle. Le 13 juin, l'inflammation envahit les poumons et l'état du malade devint si inquiétant que vers les quatre heures du matin sir M. Mackenzie frappa doucement à la porte de l'impératrice. Elle vint aussitôt et s'assit au chevet ayant le courage de sourire au mourant. Comme il était très agité, le docteur lui donna un potion sédatif. A 6 heures et demie, on lui administra un litre de lait coupé de cognac. La journée du 14 se passa sans incident : l'état du malade était toujours désespéré. L'impératrice ne quittait pour ainsi dire plus la chambre.

Le 15 à quatre heures du matin le Dr Hovell releva le Dr Mackenzie qui prit quelques minutes de repos dans un fauteuil ; une heure après l'empereur demanda à boire, puis il parut mieux : « Pour ne pas troubler la douleur de la famille, raconte sir Morell Mackenzie, à dix heures j'allai prendre mon poste dans la salle à côté de la chambre de l'empereur que je venais voir à chaque instant. A onze heures, les yeux du pauvre malade qui suivaient chaque mouvement de l'impératrice devinrent fixes, l'intervalle entre chaque respiration fut de plus en plus long et, peu après onze heures du matin, j'eus la douleur d'annoncer à l'impératrice que tout était fini. Entouré de sa famille éplorée et de plusieurs de ses dévoués serviteurs à genoux près de son lit, Frédéric le Noble avait rendu le dernier soupir. » Le même jour l'impératrice Frédéric télégraphiait à l'impératrice Augusta, alors à Baden-Baden : « Pauvre mère, elle pleure avec toi, ton fils unique — celle qui fut si fière et si heureuse d'être sa femme. Aucune mère n'eut un tel fils. Sois forte, soit courageuse dans ton désespoir ! »

Maintenant était terminée la carrière politique de l'impératrice Frédéric. Elle avait quarante-huit ans, elle était dans la pleine maturité de son esprit. Les expériences qu'elle avait faites, le savoir

qu'elle avait acquis, les réform
tout cela ne servirait à rien,
Un nouvel empereur succédait
vel empereur fût son fils il n'y
elle et lui. C'est pourquoi dans
Frédéric a dans ses nobles ye
indifférent aux choses de cette t
qui disent non seulement son
son avenir, cette princesse, qu
trente ans, a gardé des jours
comme si son âme chrétienne
figure aux traits bienveillants.
l'âme est triste jusqu'à la mort
dans le malheur. On sent à son
bien en toute sincérité qu'elle
leur et la souffrance sont le lot
vent dans les palais aussi bie
liens de la fraternité ont plus
sont unis par la piété et par
vers le ciel en vénérant ce qui
la consola des douleurs de ce

Une question se pose enc
sur le prince Frédéric? M. Fr
s'exprime: « La soumission et
à sa chère femme furent compl
plus grand dans sa vie, ce qu
souveraine de sa jeunesse, la c
lière toutes les fois qu'elle ju
jardins, décorations d'intérieur
sur les personnes et sur les
d'après son opinion. Lorsqu'il
suivre complètement, ou lorsq
raient ses prétentions il était p
tent de lui-même. Elle était
Comme préférée de son père e
avec un esprit prompt à enten
sées — une instruction plus va
ses. Dans les années heureuse
tience à éveiller dans l'âme de
au cœur et ce fut d'elle qu'il re

bienveillante ce qui devint si vivant en lui. Pour lui, ce fut comme s'il avait appris par elle à voir, à sentir, à reconnaître la vérité, à jouir du beau. » Or, parmi ceux qui ont cherché à réfuter l'ouvrage de M. Freytag, M. Alfred Freiherr de Eberstein qui a dans sa réponse des passages à la Veillot tombe d'accord sur ce point et ajoute citant les paroles de Saint Paul aux Éphésiens : « Ce fut la ruine de cette maison. » Plus équitable et moins patriote, M. Schrader se demande s'il faut s'étonner qu'une femme universellement instruite comme la princesse royale d'Angleterre ait pris une telle influence sur le prince de Prusse en étant à même de partager ses pensées, ses travaux et ses devoirs. Sans accepter les expressions littérales de M. Freytag, son jugement me paraît, en esprit, selon la nature des choses. D'instruction égale et je crois même supérieure à celle de l'empereur, l'impératrice Frédéric ne cessa de travailler, de réfléchir et sur des sujets de sociologie, d'économie politique, de morale philanthropique, étrangers aux femmes d'Allemagne. Encouragée dans ces travaux par son père, par son ami le baron de Stockmar — celle qui avait l'*intelligence d'un homme* y apporta les rares facultés de son puissant esprit et toujours perspicace, toujours sérieuse elle devina trop bien les raisons et les motifs de la politique allemande. Cherchant à synthétiser par quelques paroles cette intelligence d'élite, voici que me reviennent en mémoire des vers de Goethe. Ils me semblent définir cette âme sans flatterie aucune, et pourtant les copier ici me paraît le plus grand hommage qu'on puisse rendre à l'impératrice Frédéric :

« Ton large esprit embrasse l'infini, la gloire de l'instant ne t'éblouit pas, la moquerie ne te trouble point, la flatterie délicate murmure en vain à ton oreille, ton bon sens reste ferme, ton goût juste, ton jugement sain, ta part est grande parmi les grandes, car jamais tu ne perds conscience de toi-même. »

Il se publie en Allemagne de petits ouvrages souvent fort habiles dans lesquels, sous prétexte de raconter la vie de tel ou tel prince, des auteurs généralement inconnus écrivent de véritables panégyriques.

La *Vie de l'impératrice Frédéric* de M^{me} Bertha von der Lage et même celle de M. Fédor de Köppen bien qu'utilement documentées toutes deux sont du nombre, je le crains. Au fond, ce sont des travaux de propagande politique qui n'ont rien à voir avec l'histoire proprement dite. Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire les

pages qui précèdent comprendront qu
J'ai cherché avec l'impartialité de l'his
éclaircir la vie d'une princesse anglai
Berlin et j'aurais voulu indiquer avec
et les faiblesses de cette âme généreuse
compte que moi des insuffisances de ce
que si ces lignes tombent jamais sous
trice Frédéric, la souveraine intelligen
de choses comprendra du moins le b
J'espère aussi qu'elle pardonnera la l
ger qui a cherché à expliquer, ce qui n
expliqué et qui n'a pour l'excuser que :
son admiration absolue mais clairvoy
nement la plus grande des impératric

UN COUP D'ŒIL

SUR LA QUESTION IRLANDAISE¹

(Suite).

ERRATUM. — Dans la *Revue* du 15 février, page 247, j'ai reculé d'un an la date de la publication du plan de campagne. J'ai été induit en erreur par Collier, *History of the British Empire*, (édit. 1888, page 329, sous l'année 1887). C'est là un exemple de la confiance que l'on peut avoir dans les historiens anglais lorsqu'ils traitent des affaires d'Irlande. En voici un, en effet, qui voit se passer sous ses yeux un fait assez remarquable pour qu'il le juge digne de mention, et qui, cependant, ne peut lui donner sa place légitime. Le plan de campagne a été publié dans le journal *United Ireland*, du 23 octobre 1886, ce qui donne d'autant plus de force aux circonstances qui ont nécessité son adoption, même avant le passage de l'acte de coercition. Voici, sur la difficulté de cette époque, un témoignage qui, certes, ne peut être suspect : le *Times* de Londres du 20 mars 1886 dit : « Ce n'est pas exagérer de dire que le loyer

¹ Voir la livraison du 15 janvier.

Ayant fait de la *Revue Internationale*, ainsi que l'annonçait notre préface du 15 janvier, une tribune ouverte à la discussion de toutes les opinions, nous accordons volontiers l'hospitalité de nos pages à cet article qui nous arrive de Dublin. Suivant ce que nous avons également écrit dans notre préface du premier numéro de l'année, nous laissons la responsabilité de l'article à son auteur qui, bien que ne signant que de ses initiales, nous a autorisés à révéler son nom tout entier, si la demande nous était faite.

N. DE LA DIRECTION.

•

de 538,000 fermes est pratiquement *intically irrecoverable*) par les landlords anglais, ou même par un gouvernement avait, néanmoins, annoncé publiquement aucune loi qui donnât la faculté de tarder plus tard et présenter le « land » paravant il fût déterminé à n'en rien

II.

C'est une vérité, aujourd'hui passimment, pour accomplir ce que je me peulais dans la société, est tenu de surveiller d'être autant que possible en harmonie avec les destinées. L'homme d'état ne peut que son œuvre actuelle est comprise par les hommes et aux choses et dont l'avenir ne peut, en outre, le droit de se dire : ne pas laisser une succession embrouillée, de ne pas avoir le devoir de celui qui gouverne de n'avoir aucun séquelement, de respecter les droits de la nation et de ne pas fermer obstinément l'oreille aux députés, de ne pas prostituer l'autorité, de ne pas se jouer des sentiments du peuple, comme pour l'individu, les blessures cruelles.

Est-ce de la sagesse britannique, essentielles d'un bon gouvernement, l'Irlande, où on a violé avec un flegme la prudence, je dirai même de la logique ce aveuglement volontaire ou obéissance à l'Inconnu qui dirige dans le mystère la nation, je sais rien, mais l'histoire du gouvernement de la terre n'en est pas moins un tissu de fiction « à perpétuité » des années de répression culminant, coercition qui serait ridicule.

Fidèle à la méthode de juger l'a

ni vont suivre à m'en tenir aux faits sans me perdre en réflexions qui m'entraîneraient trop loin.

La cause principale des maux de l'Irlande ne date pas d'hier, elle remonte aux siècles lointains de la conquête, alors que le pays soumis n'était considéré que comme une province, alors que l'on imposait aux vaincus la langue et les lois d'Albion, à la pointe de l'épée, alors que le statut de Kilkenny déclarait le mariage entre Anglais et Irlandais un crime de lèse-majesté, alors que, pour tout dire en un mot, on foulait aux pieds les droits et ne tenait aucun compte des opinions des gouvernés. On ne manifeste pas ses sentiments au XIX^e siècle, comme on les manifestait au XIV^e, mais l'esprit qui pousse à refuser si obstinément de prêter l'oreille au corps compact des représentants de l'Irlande est bien le même que celui qui dictait le statut de Kilkenny. Le but de l'Angleterre a toujours été de gouverner l'Irlande malgré elle et contre elle, but dont les hommes d'état britanniques, jusqu'à Gladstone, ne semblent avoir compris ni la fausseté, ni le danger. Macaulay lui-même, le grand historien, dans son *Essai sur Milton* déclare avec une cynique franchise « qu'une partie de l'empire, l'Irlande, était dans cette position malheureuse, à savoir, que sa misère était nécessaire à notre bonheur et son esclavage à notre liberté » (*its misery was necessary to our happiness and its slavery to our freedom*). L'Irlandais n'a plus de droits dans le monde, dès qu'il coudoie l'Anglais et gêne quelque peu ses mouvements ou ses plaisirs.

Pour obtenir ce qu'ils désiraient, les chefs de l'empire britannique ont dû recourir, aujourd'hui plus que jamais, à la force brutale et établir un gouvernement de police, un de ces gouvernements dont Lamennais a dit qu'« ils noient dans leur boue la conscience du peuple. » Ici la police dépend directement du pouvoir exécutif, c'est lui qui dirige tout, qui distribue les affaires, qui récompense les serviteurs dévoués. C'est donc sur lui directement que retombe la responsabilité de la position actuelle; et, en effet, M. Balfour est incapable désormais de cacher au parlement son amour paternel pour ses œuvres; on a remarqué qu'il affecte, depuis un certain temps, l'emploi du pronom possessif de la première personne lorsqu'il parle de son gouvernement de l'Irlande. « Ils sont beaux, nos enants! »

Quelque étrange que cette assertion puisse d'abord paraître, j'espère que ce que je vais dire la rendra évidente. Le bâton du *police* et les quatre murs d'une cellule, voilà l'instrument gouver-

nemental en Irlande. On a permis, police. Lors de l'enquête tenue touchant le massacre de Mitchelstown le jury a été volontaire et a critiqué la manière des hommes de police. Ce verdict donné n'a pas été respecté; un *nolle prosequi* des incriminés et le sang innocent. Les procédures ont été conduites d'une manière telle que le mot d'ordre lui-même a dit que le mot d'ordre: «Souvenez-vous de Mitchelstown».

Cette protection accordée à la police ces gens d'une intolérance insupportable se tient à une foire, par exemple, ébauche un geste ou un mouvement narquois » en présence de ces gardiens traînés en prison comme un criminel qui donneront une idée de ce qu'on

L'inspecteur de police de district (comté de Waterford) un nommé Walsh marque que c'est la police qui fait la procédure se passa sous la loi ordinaire que Feely avait été évincé de sa demeure en avait pris possession sous la prétexte qu'il avait amené à la foire de Dungarvan. Feely se place près de lui; dès qu'il bouge de sa place, Feely leur fait signe sans que Walsh puisse saisir un seul instant. Là-dessus, Walsh lève son doigt de s'en aller, mais celui-ci répond qu'il ne put vendre son bétail. — Sentences comme garantie de sa bonne conduite ou subir un mois d'emprisonnement d'Édouard III.

Quelque chose de plus caractéristique. MM. J. Nugent et E. Norris furent accusés de « l'acte de coercition » comme « conspiration avec certaines personnes pour induire certaines personnes inconnues avec un nommé Édouard Davis de Cahir qu'il avait pourvu à ses intérêts sa-

e s'était approché de lui et, en lui montrant du doigt et Norris (les accusés), lui avait demandé s'il ne leur faire, et qu'il avait répondu négativement. Un constagaire, fut interrogé et il déclara qu'il n'avait pas les accusés eussent engagé qui que ce fût à ne point orts avec Davis, mais qu'ils avaient regardé ce der- nt enfin souri en le regardant. L'avocat défenseur ra le témoin. Celui-ci définit un sourire un « geste ; » nce de l'hilarité de l'auditoire, il se reprit et déclara « un sourire est un sourire. » Pressé de près par son il dit que le sourire « ne ressemblait ni à ceux qui r une plaisanterie, ni à un sourire menaçant ; c'était un sourire narquois, — *a humbugging sort of a smtle*, — presque identique à celui qui errait en ce moment sur les lèvres de l'avocat qui l'avait interpellé. » L'avocat de la couronne s'efforça de démontrer que c'était « un cas très grave d'intimidation » et demanda un ajournement au 14 octobre, afin de produire d'autres preuves. Le 14 octobre (1889) les accusés furent amenés à la barre et leur cause fut encore ajournée ; finalement, trois mois après les premières poursuites, l'avocat de la couronne annonça que cette accusation était abandonnée à cause d'une difficulté technique — *in consequence of a technical difficulty*.

Je demande pardon au lecteur de m'être étendu si longtemps sur cette affaire, mais comme je n'aime pas à être taxé d'exagération, je tiens à rapporter les faits dans toute leur crudité. Lorsque j'ai affirmé que la politique de nos gouvernants était une politique brutale d'exaspération, je n'énonçais qu'un fait. Que dire d'un gouvernement qui permet, qui encourage de tels procédés, d'un avocat de la couronne qui proclame le cas cité plus haut « un cas très grave d'intimidation, » d'une justice qui traîne trois fois devant son tribunal deux des principaux citoyens d'une ville sous une imputation plus que ridicule, qui les tient trois mois sous le coup des menaces des enquêtes, sans compter les autres désagréments et qui, en dernière analyse, ne pouvant condamner, lâche sa proie, prétextant la difficulté de résoudre une question technique ?

Mais il y a plus.

Au moment même où j'écris (22 février) la ville de Newbridge, comté de Kildare, est littéralement en état de siège. Des évictions en masse doivent avoir lieu bientôt à une place voisine, Clongorey, où les fermiers travaillaient à s'élever des demeures provisoires,

lorsqu'un magistrat, le color
vrier, cette action illégale, n
moins. Le 19 février, quatorze
travaillaient à ces demeures
mier et amenés, les menottes
main, — je traduis le rappor
hommes de police, sous les or
marchèrent en aide de Newt
la cour de M. Daniel Kelly a
ferma la maison, mais la poli
vailleurs qui avaient été eng
provisoires étaient à l'intérie
tion de M. V. Fitzgerald, ma
l'on donne aux magistrats n
attaqua avec des pinces de fer
et dix-huit personnes furent
Newbridge. » Quelle autorité
• En vertu de quelle loi viole-
famille? Depuis quand une a
elle légale? Sur le sol angla
lérée. Et cependant, ce sont le
arraché à leurs rois la *Magn*
tègent et qui encouragent au
grante de ces mêmes droits!

En arrivant à Newbridge
prendre le chemin direct de le
sonniers par toutes les rues
peu de temps et comme il y
pour siffler ces gardiens de l
d'une bastonnade générale. Un
arrêter l'effusion de son sang
le sabre à la main, et menaça d
des accusés ne put les voir.
M. Vesey Fitzgerald, arriva à
police fut de vider les rues:
artisans, tout le monde était l
ployé du télégraphe qui cour
pas aux coups. Tout trafic, or
heures de l'après-midi, l'inspe
expédition à Clongorey. Penc

Newbridge et deux cents dragons entraient dans la ville dont ils occupèrent toutes les issues et les points importants, sabre au poing et carabine chargée. Il ne fut permis à personne d'entrer ou de sortir. Les soldats refusèrent même le passage des ponts à un convoi funèbre et les voitures furent contraintes de passer à gué.

Arrivés à Clongorey, les hommes de police allèrent directement aux demeures provisoires où l'ouvrage se continuait et arrêtrèrent quelques personnes. Le curé, M. l'abbé Kinsella, qui était présent, saisit une scie et commença à scier une pièce de bois en disant que « si ses paroissiens devaient aller en prison, la place du prêtre était à leur côté, que légalement ou non il était résolu à défendre et à aider son peuple dans sa misère, et qu'il l'engageait à continuer l'érection de ces demeures. » Il fut immédiatement arrêté et amené à Newbridge. M. l'avocat Hurley, qui avait reçu l'instruction de défendre le rév. M. Kinsella, ne fut admis à l'audience de la cour que lorsque la dernière déposition avait été faite; il demanda l'admission d'un représentant de la presse, le juge refusa, mais vers la fin de la séance un reporter fut admis.

Voici l'accusation portée contre le rév. M. Kinsella. Je donne le texte en marge, afin que ceux de mes lecteurs qui savent l'anglais ne perdent rien de sa saveur: ¹ « Que le défendeur, le 21 février 1890, s'est assemblé avec d'autres personnes sur les possessions de Mary Kelly, Clongorey, dans le dessein et avec l'intention de procéder à l'exécution de certains travaux, savoir, l'élargissement de certains hangars, la continuation de cet ouvrage ayant été défendue par un ordre donné par l'honorable William Forbes, en date du 14 février 1890; et que là il s'est assemblé avec d'autres personnes dans le dessein de continuer ce travail, et en contravention à l'ordre du juge susnommé, et que le défendeur est une personne dangereuse, et que les actes du défendeur tendent directement à trou-

¹ That the defendant, on the 21st february 1890, did with others assemble on the premises of Mary Kelly, Clongorey, for the purpose, and with the intention of proceeding with certain works, to wit, the enlargement of certain outhouses, the continuance of said work having been prohibited by a precept granted by the Hon. William Forbes, dated 14th february 1890, and there did assemble with others for the purpose of proceeding with the said work in defiance, and in contravention of the precept of the justice aforesaid, and that the defendant is a dangerous person, and that the acts of defendant directly tend to cause a breach of the public peace, and to incite others to a violation of the law.

bler l'ordre public et
Sentence: deux mois
Une troupe de drago
du chemin de fer, et
du révérend prisonn
tonnade de la part d
remplie.

Dix-sept des pris
l'abbé Kinsella à div

Jeudi, 27 février,
MM. Mc Sheehy et B
désobéi à l'ordre du
que cet ordre n'était
mulgué comme l'exig
prononcèrent une or

Quelques instants
ment constituée selo
le magistrat « du sav
fait, » comme l'a vou
cusées d'avoir particip
des ouvriers qui ava
Forbes. Trois des pr
nouveau amenés deva
de consultation, ne pu
à la liberté.

Maintenant que le
déclarées illégales, n
nant qu'on a émis u
sept accusés, ouvrira
et aux dix-sept autre
la première colère, c

D'après les statist
en chef pour l'Irland
diciaires sous l'« acte
bre 1888 au 31 janvie
ont été poursuivies,
deux cent quatre-vingt
appels, cent quatorze
seize annulées et qu
mentatres, séance du

sont officiels, j'ai cité textuellement les paroles

de mes propres yeux quatre-vingt-sept sentences de coercition, durant le mois de janvier 1890, certain que ce soit tout. Elles se répartissent

Assemblée illégale. — Soixante-six, dont quarante et un allumés des feux de joie lors de la mise en liberté le 1^{er} décembre dernier et autres occasions semblables pour avoir tenu une assemblée défendue par la loi de l'anniversaire des « Martyrs de Manchester. » Sur les premiers varient de sept jours à un mois, les autres sont de six semaines chacun.

Intimidation. — Treize sentences variant de un à neuf mois presque toutes portant les travaux forcés. Un de ces cas mérite une mention spéciale. A Tipperary, le 20 janvier au soir, un jeune homme du nom de Ryan entra dans le magasin de sa cousine, une dame Shaw, et y trouvant des hommes de police lui dit : « — Comment, madame Shaw, vous faites des affaires avec la police ! » Elle répondit affirmativement. « — C'est bien, dit-il, mais si vous continuez nous ne ferons plus d'affaires ici. » Et il sortit, mais un constable l'empoigna sur le seuil. Devant le tribunal, composé des magistrats résidents Fitzgerald et Waring, M. Shaw nia que sa femme eût été intimidée, et dit que son cousin « ne lui avait pas parlé d'un ton courroucé, mais plutôt pour lui donner un avertissement. » Le président du tribunal, après avoir fait une charge à fond sur l'esprit du peuple de Tipperary, annonça qu'il était « résolu à donner un exemple » (*sic*). Sentence : « Six mois d'emprisonnement avec travaux forcés, à l'expiration desquels le criminel devra fournir des cautions pour une période de douze mois, faute de quoi il subira six autres mois d'emprisonnement. »

3^e pour *Résistance à la police.* — Trois sentences variant de un à neuf mois avec travaux forcés.

4^e pour *Reprise de possession.* — Trois sentences également. Il s'agit de John Coleman, de sa femme et de leur bébé qui sont retournés à la maison d'où ils ont été évincés. L'homme a été condamné à quatre mois d'emprisonnement avec travaux forcés, la femme et le bébé à un mois d'emprisonnement *chacun* ! (A Ballymore, comté de Sligo, le 23 janvier 1890. Magistrats, MM. Henn et Peel).

parlement, d'aller plus loin et de se demander si l'on ne veut pas amener une crise, une de ces crises sanglantes qui marquent d'un cadavre et d'un échafaud les étapes de l'Irlande dans le chemin des siècles? On ne s'y est pas pris autrement par le passé. Pourquoi a-t-on contraint l'autorité à s'avilir ainsi? Que signifie ce manteau d'infamie dont on a couvert la justice lors de l'institution de ces juges spéciaux, dont au moins les deux tiers n'ont jamais étudié le droit,¹ amovibles à volonté et qui ne peuvent espérer de faveurs ou de promotions que s'ils font la besogne pour laquelle ils ont été créés? Pourquoi cet effort continu pour inspirer au peuple une haine invétérée pour la loi et pour l'ordre, en décorant de ces noms vénérables ces amas de boue et de sang que l'on proclame les piliers de la société en Irlande?

Certes, la puissance de l'espérance est immense, puisqu'elle a pu maintenir un peuple aussi excitable que le peuple irlandais calme au milieu de telles provocations. Et que n'a-t-on pas fait pour la détruire cette espérance qui conjure le danger d'un conflit désespéré! Que n'a-t-on pas fait pour démolir le crédit des partisans de l'agitation légale de P. O'Connell à Parnell! pour ruiner l'autorité salubre du prêtre sur son troupeau, sans s'apercevoir que l'on voulait faire disparaître la seule chose qui maintient l'ordre! Lorsqu'on veut fonder une société, faut-il détériorer ou briser tous les matériaux? Lorsqu'on veut planter un arbre, faut-il empoisonner ses racines?

Comme je veux voir dans le gouvernement quelque chose de plus noble et de plus utile à la société que la tyrannie brutale dont les Irlandais l'accusent, on me permettra de souhaiter l'avènement au pouvoir de quelqu'un qui ait un autre idéal que la police du bâton, un autre remède pour des outrages sept fois séculaires qu'un acte de coercition répété de parlement en parlement² et qui rappelle des charlatans d'autrefois: saignée et eau chaude.

¹ Un coup d'œil sur la liste des cas cités ci-contre (note), fera voir proportion des titres militaires. Ces cas étant pris au hasard ne peuvent toutefois donner une idée exacte de la proportion des militaires qui entrent dans cette magistrature, mais ils en font partie dans une proportion des deux tiers au moins.

² Voici une liste, avec leurs dates et leurs titres officiels des diffé-

III.

rer l'action parfaite d'une
justice qui pût lui prêter
gistrats qui ne reculasse

pendant totalement ou en
'Union. Quand avons-nous

as Corpus Suspension.	1846
n Acts.	1847
f, Coercion Act.	1848
s Suspension.	1848
nsurrection Act.	1848
Corpus Suspension.	1848
as Corpus Suspension.	1849
act.	1850
us Suspension.	1851
Act.	1853
as Corpus Suspension.	1854
Acts in 1822 and one	1855
	1856
of Arms Act.	1858
ct.	1860
ms Act.	1862
unpowder Act.	1862
of Disturbance.	1865
enue Act.	1866
Amendment and Con-	1866
unpowder Act.	1867
Act.	1868
is Act.	1870
is Act.	1871
ths Act.	1871
is Act.	1873
l.	1875
is Act.	1875
is Act.	1881
ating all Previous Coer-	1881
ths Act.	1882
onstables near Public	1886
*	1887
ths Act.	

de coercition d'aujourd'hui
oi ordinaire du pays selon
r.

leurs maîtres, de ces magistrats « dont le métier est d'expédier les accusés comme le bourreau les condamnés. » Dieu merci ! on n'aurait pu trouver des hommes de cette espèce parmi des Irlandais. Les auteurs de l'acte de coercition le savaient bien, et avec une logique infernale ils ont créé cette magistrature d'un jour — que l'on paye le soir pour la besogne faite, — ces juges que l'on renvoie à l'armée ou à l'obscurité d'où ils ont été tirés, dès qu'ils ne fonctionnent plus à souhait, ces « amovibles, » *Removables*, comme on les appelle en Irlande.

Il fallait que la « loi » fût au niveau de l'« ordre, » la cour au niveau du bureau de police. La tentative a pleinement réussi.

Un nom qui occupe une place prééminente dans cette armée « légale, » est celui du capitaine Segrave. Son zèle pour la justice définie par l'acte de coercition était immense : il envoyait en prison prêtres, députés, journalistes et paysans, et ne manquait jamais l'occasion de leur faire une lecture sur la grande immoralité dont ils se rendaient coupables en ne respectant pas l'autorité et les ordres des magistrats ; ce fut même lui qui présida à la fusillade de Mitchelstown. Un jour, le Dr Tanner, M. P., demanda, lors d'une séance du parlement, au secrétaire en chef pour l'Irlande s'il savait que ce capitaine Segrave avait été renvoyé de l'armée du Cap, pour fraude dans l'administration des affaires de sa compagnie, et pour s'être approprié une somme d'argent qu'un soldat lui avait confiée afin qu'elle lui fût remise à sa mère. Le gouvernement prétendit n'en rien savoir ; mais, vu la gravité de l'accusation, donna l'assurance au Dr Tanner qu'il allait demander des informations aux autorités militaires du Cap.

Lors de la dernière session, M. Balfour annonça qu'il avait été officiellement informé de la vérité des allégations du Dr Tanner que le capitaine Segrave avait envoyé sa démission comme magistrat résident et qu'elle avait été acceptée. (Cf. *Hansard*, n. 33 à 339, session 1889). Qu'on nous permette une réflexion : Que faut-il penser de l'ignorance où se trouvait le bureau de la guerre à Londres touchant la conduite de ce capitaine et son renvoi de l'armée du Cap ?

La majorité de ces magistrats se compose de capitaines, colonels, lieutenant-colonels, etc., qui ont passé la plus grande partie de leur vie à guerroyer aux Indes ou au Cap. On les a hissés sur le siège judiciaire irlandais en assurant le monde qu'ils étaient des hommes « dont la science juridique satisfaisait le lord-lieutenant » — *betwixt*

*persons of the sufficiency of whose la-
tenant is satisfied.* — Inutile de di-
contente de peu. L'obéissance et l'él-
mettre les Irlandais à la « loi » pas-
du droit.

Aux assises de janvier (1890) à
la cour de comté, avait devant lui tro-
infligées par des magistrats résidents
toutes trois. Deux concernaient des
qui avait motivé une de ces dernière
s'être servi envers Thomas Laurenc-
dant à lui faire injure... etc. » Le jug-
ment, s'exprima ainsi: « Ce cas prés-
difficultés. La première est de savoir
paroles envers une personne » peut-
tière imprimée, car il s'agit ici de l-
qui doit être entendu strictement. I-
ticulièrement les responsabilités de l-
entre un article de rédaction et un
suis venu à la conclusion que l'accu-
incriminés que dans le but d'appren-
pourrait les intéresser, et j'émetts en
de non-lieu. »

Nos magistrats résidents ne s'étaient
surdité dans laquelle ils étaient tom-
avec l'écriture et sur l'accusation m-
avaient condamné sans sourciller.

La loi ordinaire elle-même a sub-
bandade générale. Non content d'avo-
dans les tribunaux sous l'acte de coe-
était possible pour rendre presque p-
institution qui donne à l'accusé le d-
D'après l'acte des jurys: « Toutes le-
effet, sont portées sur la liste de ce-
remplir l'office de juré. Leurs noms
ordre alphabétique ou ordre de dict-
jurés doit être formée, c'est le devo-
prendre un nom sous chaque lettre de
ment l'ordre alphabétique, jusqu'à ce
ces lettres soient épuisés: on ignore

on forme les listes des noms avec les autres lettres. » (Lord O'Hagan's Jury Act). Lors de la formation d'un jury, la loi donne à l'accusé le droit de refuser six des noms proposés pour juger sa cause; le privilège de la couronne d'ordonner aux jurés: « stand by, » c'est-à-dire de les empêcher de faire partie du jury, auquel telle ou telle cause sera soumise, est illimité.

Il y a donc deux moyens pour la couronne d'obtenir en réalité un jury qui puisse lui donner le verdict qu'elle désire: 1° La violation de l'ordre alphabétique tel que l'établit l'« act » de lord O'Hagan; 2° l'exercice illimité de son privilège d'exclusion.

En soi, la violation de l'ordre alphabétique n'est pas un bien grand mal; mais ici, en Irlande, certains noms sont connus comme « noms catholiques, » certains autres sont portés par des familles dont les tendances politiques ne sont pas un mystère; et, fait remarquable, c'est que l'on passe volontiers par-dessus les lettres qui renferment ce que je me permettrai d'appeler ces noms génériques; on ignore souvent les D, les Mac, les M.¹ Lors de la formation d'une liste générale de jurés pour le comté de Dublin, en février 1887, si l'on avait agi conformément à la loi, la proportion aurait été de cent cinquante catholiques pour cent protestants, mais l'ostracisme judiciaire de certaines lettres obtint le résultat contraire. D'ailleurs, dans une procédure pour violation de la loi, n'est-il pas au moins convenable que ceux qui poursuivent commencent eux-mêmes par se conformer à la loi?

Mais un autre instrument bien plus dangereux, un instrument outrageant et tyrannique, c'est l'exercice illimité du privilège d'exclusion; on jette l'injure, en présence des tribunaux, à toute une société, à toute une religion. Lorsqu'on refuse systématiquement aux catholiques l'admission dans le jury, ne leur dit-on pas: « Vous êtes indignes d'être crus sur votre serment, la religion que vous professez ne vous en enseigne pas le respect, vous êtes incapables de rendre justice à cet accusé qui est là devant vous, ou de venger la société attaquée par un criminel? »

Sur la liste générale des jurés du comté de Sligo, il y avait deux cent quatre-vingt-seize catholiques et deux cent soixante-quatorze

Je ne veux pas dire par là que tous les noms renfermés sous ces lettres soient des noms de catholiques, mais certainement la grande majorité le sont.

protestants, pour une population
un protestant. Voici le résultat

Jury	Exclus par la cour
1 ^{er} C. ¹ 12	P.
2 ^e » 12	»
3 ^e » 25	»
4 ^e » 9	»
5 ^e » 9	»
6 ^e » 16	»
	<u>83</u>

Ainsi la couronne a exclu
quatre-vingt-seize jurés, les a
et sur une liste de jurés où le
a trouvé moyen d'obtenir une
pour douze catholiques. Il est
tholiques exclus par la cour
Sligo et plusieurs magistrats,
l'objet de la même mesure il
litique libérale.

Clergé, peuple, catholiques
tre cette attaque honteuse. «
du comté de Sligo, nous consi
dre aux jurés catholiques de r
sulte calomniatrice qu'ils ont
tants de la couronne lors des
protestant contre cette indig
contre les membres respectab
rons aussi de notre devoir de
le but des représentants de la
dans les manipulations des li
viction des accusés, et qu'on
ne voyait aucun moyen de le
pabilité là où ils n'en voyaie
part des officiers de la couron
ronne elle-même est tout sin
Nous déclarons qu'aussi longt
la justice naturelle seront fo
ronne, il ne peut y avoir de

¹ C. = catholiques et P. = j

LA QUESTION IRLANDAISE

ceux qui l'administrent, et que de tels procédés propagent un esprit de mécontentement. » Après un apurement suivent les signatures de l'évêque d'Elphin, de Killala, de l'évêque d'Achonry et cinquante-trois prêtres.

Qu'en pensaient les jurés protestants eux-mêmes ?

« Partageant la juste indignation des jurés catholiques, nous voulons manifester le mécontentement avec lequel nous avons été témoins, non seulement aux dernières assises, mais aux assises ordinaires et aux sessions quaternaires, de l'exclusion des jurés catholiques de toutes les causes où la cour est intéressée à obtenir un verdict contre l'accusé.... Nous protestons contre l'imputation jetée ainsi indirectement sur nous. Nous protestons contre l'emploi de telles méthodes dans l'administration de la justice dans notre patrie. » Suivent les signatures de deux jurés non-catholiques.

Mais on me dira peut-être que tout ceci est de l'histoire ancienne, cette manipulation de jurys datant des assises du comté de Sligo, 1887.

Voici quelque chose qui certes ne perd rien pour l'âge. Pour l'intelligence complète de ce qui va suivre, il est nécessaire de remonter à la cause.

Un dimanche, le 3 février 1880, un détachement de soldats aux ordres de l'inspecteur Martin, entourant l'église du comté de Donegal, pendant le service divin, et lorsque le prêtre sortit, l'inspecteur l'arrêta au milieu de son peuple sur les marches de l'autel. Pourquoi avoir choisi ce jour et ce lieu ? Martin, craignant que sa provocation ne produise des résultats désastreux en enflammant le sang celtique du nord, dégaina son sabre et le leva sur la tête du prêtre. Quelqu'un, du milieu de la foule excitée, cria : « Ils ont tué le prêtre ! » Un coup de bâton étendit l'imprudent insensé à mort.

Dix-sept personnes, y compris le curé, le rev. J. M. O'Connell, furent citées devant les tribunaux sous l'accusation de séquestration. Les prisonniers furent jugés à Maryborough, comté de Queen's, dans leur contrée, dans un pays dont plusieurs ne comprennent pas la langue, car leur langage est le celtique. Le général d'alors, M. Peter O'Brien, conduisit la cause. Le premier prisonnier amené à la barre se nommait John Coll. Inutile de dire que tous les prisonniers

tholiques. Le procureur-général «*stand by*» et *compos* exclusivement par des protestants. Malgré cela, ce jury déclara que le meurtre n'était pas un meurtre volontaire involontaire (*manslaughter*) à cause des circonstances atténuantes. On forma un second jury pour le deuxième prisonnier: dix protestants, dix catholiques. Les jurés catholiques exclus protestèrent contre la décision du juge qui leur était faite; le juge leur dit qu'un juré protestait contre la décision du procureur-général, il infligeait une amende. Le premier prisonnier fut acquitté parce que la loi exigeait qu'il *était dans la foule* lors du meurtre. Le procureur général était déçu de son privilège illimité d'exclusion et c'était à former un jury qui pût donner une décision définitive. Le jury, résolu de sauver au moins l'un des accusés, sur le conseil, cinq des accusés s'avouèrent coupables de meurtre volontaire et les autres de résistance. Les cinq furent condamnés à la mort, les autres tira l'accusation de meurtre et le meurtre involontaire. Le Coll à dix ans de servitude pénale, les autres à sept années chacun, un à cinq, trois à deux, deux à un, trois à six à deux mois, trois portant les autres.

Ceci se passait à Maryborough.

L'accusation de conspiration contre la vie du roi, qui avait provoqué tous ces troubles, était si importante qu'elle fut poursuivie! Après la mort de l'insurgent, le meurtre aux assises de Maryborough fut abandonnée et remplacée par une accusation de meurtre; » enfin, après avoir traîné en prison en prison, après lui avoir infligé de graves tortures, lorsqu'il se fut reconnu coupable, on lui rendit sa liberté sur sa propre caution. Le tribunal lorsqu'il y serait appelé.

Un appel contre la sentence de la cour de neuf juges, connue sous le nom de *cases reserved*, » siégeant à Dublin. Le lord Chief Justice of Ireland, le juge Andrews étaient d'a

UN COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION IRLANDAISE.

mis en liberté, vu que le juge, à Maryborough, avait admis qu'il s'agissait d'une illégalité flagrante, mais les quatre autres juges confirmèrent la sentence; et le juge Gibson, le même juge qui avait présidé aux assises de Maryborough, donna par son vote la majorité « aux jeunes. » C'est ainsi que William Coll est condamné à pas dix ans au bagne pour un meurtre qu'il n'a peut-être pas commis, et cela après avoir vu sa condamnation déclarée illégale du haut du banc de la cour d'appel par le lord Chief Justice of Ireland M. Morris, par le lord Chief Baron Palles de la cour de l'Échiquier et par deux autres juges dont la science et l'impartialité sont indiscutables.

Est-ce que la « Magna-Charta » n'est pas virtuellement let morte là où de telles énormités peuvent légalement se commettre ?

Quelques jours après ces événements, sir M. Morris, le manipulateur des jurys de Maryborough, fut nommé par le ministère le lord Chief Justice of Ireland.

En parlant de l'administration de la justice, je ne dois pas oublier notre vieil ami Édouard III. Quelques personnes auront peut-être un sourire d'incrédulité en apprenant qu'en Irlande en 1880 on condamne à la prison des prêtres, des députés, des journalistes, des paysans, en vertu de la constitution de l'an xxiv^e du règne d'Édouard III, et qui a été promulguée en 1352. Cela n'est pourtant que trop vrai. Ce statut, dirigé contre les voleurs de grand chemin, les vagabonds et les femmes de mauvaise vie du xiv^e siècle, donne aux magistrats un pouvoir très large qui leur permet de mettre sous caution ou d'envoyer en prison ceux qui leur paraissent suspects, sans forme de procès, par simple précaution. Le parlement d'Angleterre dans son adoration aveugle des monuments vermillus du passé, aurait cru commettre un sacrilège en abolissant la loi qui, dit-on, fit beaucoup de bien au xiv^e siècle. Les procédures sous Édouard III sont donc légalement en vigueur même aujourd'hui, car il n'y a qu'un acte de parlement qui puisse abolir un acte de parlement: c'est une « loi de suspects » en permanence, un merveilleux instrument de tyrannie dont nous a doté l'Angleterre, « cette terre classique de la liberté ! » Nouvel exemple d'anomalies, des contradictions, j'ai presque dit des absurdités que l'on rencontre si souvent dans les institutions et les lois de Grande-Bretagne. Suivant le principe fondamental de la loi anglaise, l'accusé doit être tenu pour innocent jusqu'à ce qu'il ait été trouvé coupable par douze de ses pairs, et l'accusateur doit fournir les preuves.

res de ce qu'il
l'Édouard III, :
les lois anglai:

grante de la plus haute maxime légale, — de condamner sans procès ni évidence; qui procède à l'inverse de la légalité en supposant l'accusé coupable jusqu'à ce qu'il se soit prouvé innocent. Un suspect est cité devant le tribunal « to show cause why he should not give bail to be of good behaviour for.... (tel temps), or go to jail for.... (tel temps). C'est la formule.

De nos jours, l'application de ce statut en Angleterre occasionnerait peut-être une révolution. Édouard III dormait depuis des siècles dans la poussière, quand on l'a réveillé dans le but de tyranniser et d'avilir l'Irlande. Depuis l'union, les lois des deux pays sont si égales aussi!...

L'exercice des pouvoirs conférés par Édouard III se pratique en Irlande sur une grande échelle. Il me suffira de citer le cas du Dr Tanner M. P. et de M. T. Barry, de Mallow, comté de Cork. Le Dr Tanner jugé, convaincu et condamné à un mois d'emprisonnement par les magistrats qui n'avaient aucune juridiction, le leur reprocha très vivement. Ces messieurs, insultés, considérèrent le docteur une « personne dangereuse » grâce à l'élastique constitution d'Édouard III, et sans autre forme de procès lui augmentèrent sa peine de trois mois. En appel, la cour du Banc de la Reine annula la première sentence, mais ne put toucher à la seconde, car l'emprisonnement, l'après cette constitution, n'est pas du tout « châtiment, » mais « prévention. »

M. Barry fut accusé de « boycotting, » en vertu de l'acte de coercition et acquitté faute de preuves. Là-dessus, on eut encore recours au vieux monarque, et l'homme innocent, acquitté par la cour, fut par cette même cour et au même moment, condamné à trois mois de prison « par précaution. »

Édouard III n'est pas le seul des tyrans d'un autre âge dont le statut soit encore en vigueur aujourd'hui. En novembre 1886, M. John Dillon M. P. fut cité devant la cour du Banc de la Reine à Dublin aux termes de la constitution de Charles I^{er}, afin de fournir des cautions pour la bonne conduite future, sous peine de la prison et cela pour avoir prononcé certains discours concernant le parti de campagne et la question agraire. Et, sans qu'il lui eût été permis, d'après le témoignage de M. Clancy M. P., de justifier sa conduite, il fut condamné en décembre par deux juges de cette co

ar le montant énorme de 2000 li-
é pour six mois. Notez que ceci
de coercition n'a été voté par

voir donné une législation d'ex-
s machines à condamner, d'avoir
du jury, nos gouvernants pour
et descendus sous les cryptes du
ellement mortes, ont fouillé les
aux cendres de leurs pères une
quel ces bons ancêtres savaient
uffer les gémissements de leur

ut courber la tête et adorer....
saient les évêques de Sligo dans
ssi longtemps que ces violations

haineuses de la justice naturelle seront fomentées ou même tolé-
rées par la couronne, il ne peut y avoir de respect cordial pour la
loi ni pour ceux qui l'administrent. »

Et cependant, nos « unionistes » s'en vont chantant et célébrant
les louanges du dieu placé sur leur autel en 1800 par le suicide
Castlereagh; il n'y a d'adorable que les statuts d'Edouard III, les
actes de coercition et autres décrets divins qui nous sont jetés de
temps à autre depuis les galeries de Westminster.

J. A. G. C.

(La suite à la prochaine livraison).

DISI

FAI

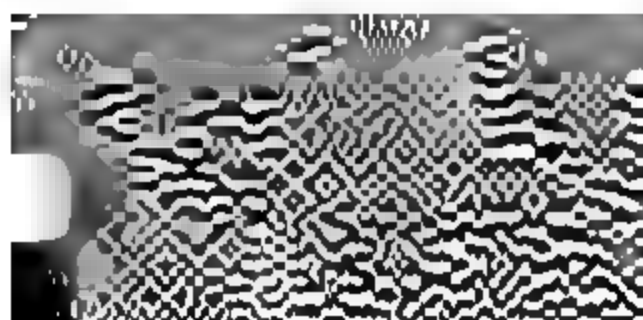
Le voyage jusqu'à Saint-S
n'avais calculé. J'atteignis Pa
le moindre repos, je montai
Rennes. De Rennes je me r
mière étape de mon itinéraire

J'arrivai à Rennes le soi
faute de train nocturne pour
main matin n'était point un
cond jour était-elle près de sa
dans le port fortifié de la ba

Informations prises quant
de Lorient à Saint-Séverin, je
la diligence partant de Lorie
du matin et passant à Saint-Sé
vingt milles de Lorient.

Je bouillonnais d'impatience
qui me séparait ainsi forcém
ment je fus sur le point de
faire le trajet pour mon proj
Mais l'arrivée d'un étranger,

¹ Voir les livraisons du 15 j



aussi retiré que Saint-Séverin me parut, en y réfléchissant, de nature à exciter trop de curiosité. Des commérages ne pourraient manquer de se faire et la nouvelle de mon arrivée avait chance de parvenir aux oreilles de celui que je venais chercher et de lui donner l'idée de fuir de nouveau sans laisser de traces. J'imposai donc silence à mon impatience, passai la nuit à Lorient et partis le lendemain matin par la lourde et lente diligence.

D'où vient donc que plus on a de hâte d'arriver quelque part, plus les moyens de locomotion pour s'y rendre semblent, et sont souvent en réalité, les plus lents qu'on puisse imaginer ?

Ces vingt milles, ou plutôt leur équivalent en kilomètres, me parurent plus longs à franchir que tout le reste du voyage ensemble. Il y avait, il est vrai, des pentes assez raides sur ce parcours, et l'attelage de la diligence n'était peut-être pas aussi vigoureux qu'il eût fallu. Mais aussi les voyageurs n'avaient pas, en général, la hâte fébrile d'arriver qui m'aiguillonnait en cet instant.

Cependant, le plus interminable des voyages finit par aboutir à son terme. J'eus peine à réprimer un cri de joie, je l'avoue, lorsque la diligence fit halte à Saint-Séverin et me déposa en face d'une misérable hôtellerie. A présent, Eustache Grant était, pour ainsi dire, à portée de ma main.

Je pénétrai dans l'auberge où je fus accueilli par des figures réjouies. Les hôtes devaient être rares dans ces parages et leurs visites espacées. A ma question sur la possibilité de passer la nuit à l'hôtel, il me fut répondu que j'y serais mieux logé qu'à Paris. A tout autre moment pareille outrecuidance m'eût fait sourire. Mais, pour le quart d'heure, rien ne pouvait me dérider. Peu m'importait d'ailleurs la nourriture et le logement, pourvu seulement que je fusse logé et nourri jusqu'à accomplissement total de ma mission dans ce village perdu.

Je dînai, car je commençais à ressentir les effets de l'épuisement du voyage. Ce devoir indispensable accompli, je sortis de l'auberge pour m'orienter sur les lieux.

Saint-Séverin était bien, comme on me l'avait dépeint, un misérable village dégradé. Quelques-unes des maisons étaient pittoresques à leur manière, mais la plupart d'entre elles n'étaient plus qu'une ruine. L'église, naturellement, avait des dimensions tout à fait disproportionnées avec l'importance du village. On voyait quelques pauvres boutiques, propres à répondre aux humbles exigences d'une population clairsemée, et c'était tout.

REVUE INTERIEURE

Je frappai de mon talon le seuil de la vie que l'on pouvait mener sans abandonner ? Fallait-il que je sacrifiai les comforts et le luxe pour aller avec lui cette misérable existence et des paysans ! Ces réflexions me firent passer la sérénité sur mon front. La nuit commençait à tomber ; je m'éclairai à la lumière et du café. La femme demandée était une bretonne à face ouverte, à l'entretien et, en dépit de sa jeunesse, digne.

Je m'enquis des usages de la localité. Elle répondit, en haussant les épaules, d'une manière désolante. Autrefois, on se mariait, mais ce devait être dans la région, ajoutait-elle, on ne connaît plus. Ils pouvaient point donner de dot. Les hommes ne savaient pas à se faire un train. Les gens partaient pour Lorient et les mariages étaient-ils rares à Saint-Malo. — N'y avait-il pas parfois des visiteurs ? demandai-je, qui séjournaient dans la région. — Oh ! ord que non, puis faisant appeler son mari, y avait bien un monsieur au village de Pierre Boulay, la ferme que l'on trouve à tout joignant la mer.

Elle ne pouvait me dire son nom. Elle ne pouvait pas se fixer dans sa mémoire. Elle vivait là depuis bien des mois. Elle était bon pour les pauvres. Que lui importait ? Ah ! elle n'en savait rien. Elle lui dit du vieux Pierre qui disait qu'il lui en fallait de suite à écrire. Et puis il lui dit qu'il le connaissait et disait le monsieur. Elle était bien lui, mon voyage n'était pas. Je mourais d'envie de demander à voir auprès de lui, mais je refoulai tout. Et j'en aurais fini avec Eustache si j'en avais eu le loisir.

Où aurais-je la chance de le trouver ? Était-il à la ferme en ce moment ? Elle ne le pensait pas, ne l'ayant pas vu depuis un certain temps. Il avait coutume de descendre chaque jour sur la côte et de faire de longues promenades le long du rivage. Si monsieur avait envie de le voir, c'était là qu'il avait le plus de chance de le rencontrer. La côte était très belle et il y avait beaucoup de peintres qui venaient y prendre des vues. Monsieur était peut-être un artiste.

Elle me jeta un regard investigateur. Mes questions avaient éveillé sa curiosité. Cette question me fournit un motif pour expliquer mon arrêt à Saint-Séverin.

Elle ne se trompait pas, lui dis-je ; j'étais un artiste et je venais chercher des points de vue sur la côte. Elle eut l'air très satisfaite d'avoir deviné juste et se hâta de me quitter, sans doute pour aller faire part de sa découverte à la ronde. Je ne la retins pas. Elle m'en avait dit assez.

Le sort me servait admirablement. J'avais déjà appris la résidence de Grant, située à une portée de fusil et le lieu de sa promenade quotidienne. Ce serait donc cette côte, éloignée de tout regard humain, qui serait le théâtre de notre rencontre. Tout ce qui importait le plus, à présent, c'était d'éviter une révélation intempestive de ma présence à Saint-Séverin.

Le lendemain matin, je sortis pour explorer le théâtre de l'action. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, s'étendait une bande de sable fin et jaunâtre, formant un tapis velouté entre la frange festonnée des vagues et la chaîne de rocs nus qui faisait face à la mer. C'est dans une trouée de cette chaîne que Saint-Séverin semblait posé comme un nid d'oiseau.

Je gravis le roc et, jetant un regard de l'autre côté de la vallée, j'aperçus distinctement la ferme où résidait l'objet de ma haine. Je n'osais approcher de la maison. Mais redescendant sur le rivage, je me mis à rêver avec volupté à cette rencontre prochaine où Eustache Grant me rendrait enfin ses comptes.

Les jours s'écoulaient cependant sans que je le visse et je les passais tout entiers sur la côte, me représentant incessamment la scène qui aurait lieu sous peu entre Grant et moi. Je le voyais en esprit sur cette lande déserte. Je lui reprochais ses forfaits et l'informais de la vengeance que j'allais tirer de lui. Puis je levais ma main droite, je tirais et le voyais tomber sans vie à mes pieds. Que de fois je répétai mentalement ce drame durant ces longues heures d'attente !

les confins de la foule, la tête découverte par déférence mais le corps droit, j'aperçus la haute stature d'Eustache Grant.

Il était de retour ! Un frémissement de joie parcourut mes veines tandis que mes regards se posaient sur les traits détestés de l'homme qui m'avait ravi le bonheur. Je me retirai dans ma chambre et continuai à l'examiner de ma fenêtre. Mon heure avait enfin sonné !

La procession reprit sa marche, suivie, jusqu'à l'église, par la population du village. En un instant, la route se trouva de nouveau déserte, les différentes teintes du tapis de fleurs étaient confondues maintenant sans qu'on distinguât plus trace de dessin. Grant remit son chapeau sur sa tête, traversa la route et prit un sentier qui ne pouvait conduire qu'à la mer. Je ris en le voyant disparaître.

Sous l'empire d'une résolution sinistre, je déchargeai mes pistolets et les chargeai de nouveau. Aucune négligence de ma part ne devait donner une chance à mon adversaire. Après quoi je m'assis et attendis. Je tenais à lui laisser prendre une bonne avance afin que notre rencontre eût lieu le plus loin possible sur cette côte déserte.

Quand j'estimai lui avoir donné le temps de s'éloigner assez, je m'élançai sur ses traces, en prenant par le même sentier que lui. Je contournai le pied de la colline qui abrite Saint-Séverin des vents du nord-ouest et me trouvai alors avec la mer à ma gauche et la chaîne des rochers à ma droite, en face d'une plaine de sable s'étendant à perte de vue. A une grande distance, devant moi, je l'aperçevais comme une tache se détachant en blanc sur le sable jaune. La chaleur était intense et il portait un vêtement blanc. Il pouvait être à un demi mille de moi et marchait très près de la mer. Je hâtai le pas, de manière à diminuer promptement la distance qui nous séparait.

Il ne fallait pas m'approcher assez pour qu'il lui fût possible de me reconnaître en se retournant, car je n'avais point l'intention de le rattraper, mais d'attendre qu'il revînt sur ses pas. Alors, pensais-je, il lui serait tout loisible de me voir. Ma seule crainte était qu'il ne connût et ne choisît pour regagner sa demeure, quelque sentier de traverse parmi les rochers.

Grant marchait d'un pas mesuré, je me trouvai donc bientôt à moins de trois cents toises de lui. Je remarquai alors qu'il penchait la tête en avant, comme c'est assez la coutume de ceux qui réflé-

chissent en marchant. Il tenait les m
arplant la côte de son pas lent et a
pas d'avoir quelqu'un sur les talons.

Tout à coup, il se détourna et rem
chers. Je le vis atteindre le haut de la b
la façade rocheuse. Je doublai le pas,
maintenant! Depuis le temps que j'éto
sais par cœur les moindres sinuosités
paroi qui dérobait Grant à mes regard
de la nature avait séparé en deux le ro
donnait accès qu'à une bande de sable
chissables. On ne pouvait qualifier ce
puisqu'elle était à ciel ouvert, mais c

Je connaissais cet antre; je l'avais
demment souhaité de pouvoir y accul
tenir captif, comme un rat dans une ti
hait se trouvait accompli et que mon
sans doute, à l'ardeur du soleil, avait
j'avais désiré l'attirer. Je pouvais, en
sa connivence. Ici, je le tiendrais face
lutte et je le tuerais! L'heure avait s

Chose étrange, l'idée que ce comba
pour moi ne se présenta pas même à
absolument certain de la victoire que j
trée de la caverne pour affermir mon c
que j'avais endurés. J'y restai jusqu'à c
let, que j'avais tiré de ma poitrine, n
deur intense du soleil.

Alors, enfin, je me glissai entre le
aller terminer mon compte avec Eust

Le changement d'atmosphère qui
de l'ardeur du soleil à la crudité somb
était si saisissant que, dans le premi
rien et ce fut seulement lorsque mes
à ce jour terne que je découvris Grai
à l'extrémité du ravin. Son chapeau
côté de lui et il paraissait profondéme
qu'auprès de lui, mes pas ne faisaient
et sec. Je me penchai et revis cette fi
ces membres vigoureux et solides. Il]

virilité. Qu'y avait-il d'étrange à ce qu'un pareil homme eût gagné le cœur d'une femme, s'il s'y était appliqué ?

Un carnet de notes était posé à côté de sa main gauche. Probablement il venait d'inscrire quelque pensée qui l'avait frappé et la douce fraîcheur de cette retraite jointe au bruit sourd et monotone de la mer l'avait endormi, endormi d'un sommeil dont il ne se réveillerait que pour entrer dans l'éternel repos. Pourquoi n'aurais-je pas dirigé la bouche du pistolet sur son cœur pour le faire passer, sans réveil, d'un des sommeils à l'autre ? Mais non, je n'avais pas l'intention de commettre ce meurtre de sang-froid ; d'ailleurs je ne voulais pas qu'il mourût sans connaître la main qui le frappait. C'était un duel que je voulais entre nous, un duel à mort. Je me penchai donc et déposai un de mes pistolets tout près de sa main droite, après quoi je reculai vers l'entrée de la grotte, m'adossai à la paroi rocheuse et attendis son réveil.

Je ne chercherai pas à déguiser la soif diabolique de vengeance qui me faisait combiner avec ce calme glacé la mort de cet homme. Maintenant que des années se sont écoulées depuis ce jour, je ne demanderai même pas au lecteur de se souvenir du tort qui m'avait été fait, je me bornerai à raconter simplement les faits, prêt à encourir, sans murmure, le blâme qui ne me sera pas épargné.

Grant dormait de tout son cœur. J'attendis, ne voulant rien changer à mon plan. J'attendis jusqu'à ce que la crainte d'une surprise vînt m'éperonner. J'avais ruminé assez longtemps mon plan de vengeance ; il était temps de le mettre à exécution.

Je détachai une petite pierre du rocher et la jetai dans la direction du dormeur. Le projectile atteignit sa main étendue à terre. Il tressaillit, se mit sur son séant, se frotta les yeux, puis, regardant tout autour de lui, il m'aperçut et comprit pourquoi j'étais là. Il lut sur mon visage la joie du triomphe et d'une résolution inébranlable. En un instant il était debout et s'avancait vers moi.

Je levai la main et ajustai le pistolet.

— Pas un pas de plus, dis-je, ou je tire !

L'homme le plus brave hésite à se jeter au-devant d'une mort certaine. Eustache Grant s'arrêta. Il voyait, sans doute, à mon air, que ce n'était point une vaine menace que je lui faisais et la fermeté de ma main lui garantissait que je ne manquerais pas mon coup.

— Vous êtes venu m'assassiner, dit-il d'une voix profonde.

— Non pas vous assassiner, mais vous tuer. Regardez à terre

derrière vous; prenez le pistole égaux. Prenez-le, répétais-je et pl il vous plaira, j'attendrai mon t

Il se tourna et aperçut le pi me regarda sans défaillance, bi rigée contre sa large poitrine. S cet homme, j'étais obligé d'adm

— Je crois que vous êtes fo chose à vous dire.

Je frappai du pied.

— Misérable lâche, prenez c jure, je tire sans vous attendre

Il se baissa et ramassa l'arm passa devant mes yeux. La vei férée.

Mais il déjoua toutes mes pr chargea les deux coups en l'air.

— Vous êtes un homme d'ho ne tuerez pas à bout portant u

Je plongeai ma main gauche gnée de cartouches et les lui je

Il lança alors le pistolet bien qui nous faisait face, faisant dis tuer dans un combat loyal. Je s néanmoins, il ne m'échapperait

— Lâche ! vociférai-je, le dc chien de mon arme.

Il était hardi, car il se tenait, Il avait pâli, cependant, ce qui Mais sa voix, lorsqu'il ouvrit la

— Écoutez-moi un moment, de ce crime. Viola, votre femme

Il n'en put dire davantage. I en moi un accès de rage folle e défaut tout à coup.

— Silence, chien que vous ê

Grant dut voir le changeme deviner ce qu'il présageait. Sans yeux, car il s'élança vers moi. M partit. Ma main n'avait pas tren

savais déjà qu'elle avait accompli son

La fumée se dissipa. Grant trébuchait. Sa main droite comprimait sa poitrine et, entre ses doigts serrés, coulait un flot rouge qui teignait son habit blanc immaculé. Soudain il s'affaissa et demeura couché à mes pieds comme un chien. Enfin, le rêve que j'avais caressé durant tant de nuits et tant de jours était devenu une réalité.

Mais cette réalisation de tant d'espérances n'eut pas l'effet que j'en avais attendu. Au lieu de la joie anticipée, c'était un sentiment d'horreur qui me pénétrait. Une pensée unique remplissait mon âme : j'avais pris la vie de cet homme, j'étais un meurtrier.

VIII.

« DITES-MOI LA VÉRITÉ. »

Grant était tombé sur le flanc, la face tournée vers le roc et un de ses bras, étendu en avant, masquait sa tête. Pendant un instant, je demeurai immobile, l'action si longtemps rêvée, une fois accomplie, me rendait odieux à moi-même et me clouait sur place. Je me sentais incapable de soutenir le regard du mourant, le regard d'un homme que je venais de tuer presque de sang-froid. Oh ! que ne pouvais-je annuler cette action !

Mais était-il réellement mort ? J'avais bien visé son cœur, mais aurais-je frappé juste ? Il fallait vérifier si j'étais un meurtrier de fait aussi bien que d'intention. Dans ce cas, mon pistolet avait une seconde balle et je ne manquerais pas non plus mon coup en en dirigeant l'orifice contre mon propre cœur.

Je laissai donc tomber à terre cette arme fatale et courus à l'homme qu'elle avait frappé. Je m'agenouillai devant lui et me mis, avec le calme du désespoir, à une funèbre investigation.

Non, grâce au ciel, il n'était pas mort, pas encore ! Sa figure h. ée avait blanchi, ses traits étaient tirés et tendus par la double r, mais il respirait toujours. Le sang ruisselait sur son habit blanc pour aller se perdre dans le sable insatiable qui formait sa couche. Toutefois il n'était pas mort.

Je le soulevai, pensant arrêter ainsi sa tête massive sur mon épaule. Ses yeux s'entr'ouvrirent.

— Je crois que vous m'avez tué, dit-il sur l'âme d'un homme qui estime n'avoir rien à vivre, que Viola votre femme, est à vous et vous a épousé. La vérité vous demeure cachée, mais vous pouvez me croire.

L'effort qu'il avait fait pour parler se refermèrent et un frisson glacé parcourut son corps. Il avait donné tout ce que je possédais pour la certitude que ces yeux n'étaient plus vivants.

Les paroles prononcées par le mort m'angoissèrent, car je ne pouvais douter de la réalité de ce qui était déjà bourrelée de remords alors que je me demandais quels étaient-ils maintenant qu'il n'y avait plus d'âme. D'avoir tué un homme qui ne m'avait rien demandé d'un mourant m'avaient entièrement effrayé.

Je devais agir, faire quelque chose. Je pris le canon de mon pistolet sur ma tempe et le posai sur le côté de ma victime. Je tirai de ma poche avec sa lame l'habit et la chemise du mort. Avec son mouchoir de poche au mien, je l'enveloppai dans un morceau de lin. Je le portai à Grant; au moyen de ce caillou je forai l'ouverture du bandage grossier. Le même pistolet qui avait servi de contrepoids et à comprimer le bandage fut enlevé. Une légère teinte rosée revint sur le visage du blessé et, pour la première fois, je ne succomberais pas.

Mais il me fallait chercher du secours. Si nous aurions pu attendre jusqu'à ce qu'il parût un visage humain. Il n'y avait plus de mort, c'était de le quitter momentanément de l'aide.

Je doute que jamais la lande de sa vie ait été parcourue d'une course aussi rapide. Un fou, poursuivi par la crainte qu'un patient ne vint déranger son bandage, ne retrouverait à l'état de cadavre, — de

.....t bien faite pour donner des ailes même à l'homme le plus lent de nature.

Je me précipitai dans le village et demandai au premier homme que je rencontrai d'aller en chercher d'autres et de me procurer sans retard une porte, un volet, une planche quelconque sur laquelle on pût transporter un blessé, puis de remonter la plage sans perdre une minute. Je bondis dans mon auberge, y saisis un flacon d'eau-de-vie en donnant ordre, en même temps, de faire venir sans retard un docteur, puis je repartis aussi rapidement que j'étais arrivé.

J'eus bientôt dépassé les pêcheurs, qui s'étaient mis en route avec toute une ambulance improvisée. Ce ne fut pas sans une sorte de défaillance que j'atteignis le ravin où, peut-être, Grant avait cessé de vivre.

Mais non, grâce au ciel il respirait encore et était demeuré dans la même position où je l'avais laissé. Je soulevai sa tête et glissai entre ses lèvres une cuillerée de cordial. Il poussa alors un sourd gémissement qui me traversa le cœur comme une lame tranchante.

Peu d'instants après j'entendis les pêcheurs approcher. Je les appelai et, avec toutes les précautions possibles, nous transportâmes Grant hors de la caverne, le déposâmes sur le brancard et nous nous mîmes lentement en route pour le village.

A moitié chemin, environ, nous rencontrâmes le docteur. Il ordonna une halte, examina la blessure et me complimenta sur la façon dont j'avais appliqué mon pansement. Si le blessé était sauvé, il le serait grâce à ma prompte intervention. Comme il se doutait peu, le docteur, qu'avant d'essayer de sauver cette vie j'avais fait tout mon possible pour la perdre!

Il donna à Grant une nouvelle dose de stimulant.

— Mais comment donc cet accident est-il arrivé? demanda-t-il en se tournant vers moi.

J'étais en train de bégayer une réponse quelconque lorsque je vis Grant ouvrir les yeux et ses lèvres remuer comme s'il voulait parler. Le médecin se pencha aussitôt vers lui ainsi que moi:

— Un accident, dit-il, j'ai lâché la détente moi-même, très maladroitement.

— Silence, dit le docteur, vous ne devez pas parler.

Grant n'en dit pas davantage. Mais ses yeux ~~se~~ fixèrent un instant sur moi et leur regard semblait vouloir dire que, s'il mourait,

perdre un temps précieux, j'aurais fait venir une sommité médicale de Paris. Puis je m'établis au chevet de mon ancien ennemi pour le soigner comme on soignerait un frère. Je ne raconterai pas en détail la lente guérison de Grant ni les alternatives quotidiennes de craintes et d'espérances par lesquelles je passai à chaque visite médicale. L'angoisse qui s'empara de mon âme lorsqu'un accès de délire menaça de l'enlever, me parut équivaloir presque, comme châtiment, à l'énormité de ma faute. Je le veillais nuit et jour, me contentant, pour tout repos, de me jeter parfois quelques instants sur un lit placé auprès du sien. Le monde entier, pour moi, était circonscrit dans cette chambre. Viola elle-même disparut, pour un temps, de ma pensée. Jusqu'à guérison complète de Grant, je ne pouvais songer qu'à lui seul.

Il ne prenait rien que de ma main, car il me semblait qu'un service d'esclave de ma part était un des devoirs de réparation auquel il avait droit. S'il eût détourné son visage et m'eût témoigné, par un geste quelconque, que ma présence lui déplût, je crois que je serais devenu fou.

Cependant, non seulement il me permettait de le soigner, mais il paraissait reconnaissant de ma sollicitude. Peut-être était-ce cette sollicitude même qui avait détourné de ma tête les soupçons qui auraient fort bien pu se diriger sur moi. Je crois pourtant que le docteur du village avait deviné quelque chose, mais c'était un homme discret qui ne faisait part à personne de ses impressions. Quant aux propriétaires de l'auberge, ils étaient trop enchantés de l'aubaine pour approfondir ses origines.

Ainsi que le docteur l'avait prédit, le cas eut de longues et ennuyeuses suites et ce ne fut qu'au bout de quatre semaines que je pus considérer le malade comme hors de danger. A dater de cette époque ses progrès vers la convalescence furent rapides et remplirent d'orgueil le petit docteur de l'endroit, qui s'en attribuait tout l'honneur.

Sur la requête de Grant, il fut transporté dans sa propre demeure sur le rocher.

La tête baissée et en rougissant, je lui demandai la permission de le suivre là-bas et de lui continuer mes services de garde-malade. Pour toute réponse, il me tendit sa main amaigrie. Cette main, était la gauche, pressa affectueusement la mienne et décida la question.

A peine un mot avait-il été échangé entre nous quant à l'évé-

nement qui avait failli lui être fatal. Une fois, il avait même demandé pardon. Il avait toujours un homme qui a déjà pardonné, ou n'a rien pardonné. Toute conversation avait été sévèrement réduite à remettre à plus tard l'expression de l'esprit de contrition, je m'étais aussi imposé, de ne jamais prononcer le nom de Grant, spectre émacié de ce qu'il avait porté à la ferme Boulay.

Le trajet ne lui fit aucun mal : on peut dire que le plateau plus vif que celui de la plaine lui donna, au bout d'une quinzaine de jours, il se trouvait doucement, appuyé sur mon bras et chaque jour des forces nouvelles.

Lorsqu'il était fatigué de marcher, je l'étais longuement devant la maison. Là, sous une espèce de fabrique au moyen d'une ancienne voile, il passait des heures, aspirant à pleins poumons l'air pur. Un jour, il se tourna brusquement vers moi.

— Julian, dit-il, — il m'appelait souvent par ce nom maintenant, — je me sens beaucoup mieux ces jours passés et il me semble que je peux me débarrasser. Voulez-vous me servir de main droite ?

Son bras droit était encore invalide. Je lui fis signe, de cette proposition.

Son regard alors se tourna vers moi pour me dire pardon. Je me levai et, d'après ses directions, j'apportai une liasse de papiers manuscrits nécessaires pour écrire. Puis, toujours étendu sur le dos et les yeux à demi clos, il me dicta page après page ce qui a paru depuis et a puissamment contribué à sa guérison.

N'eût été le désir, éveillé de nouveau en moi, de voir le jour en intensité d'avoir des nouvelles de lui, j'aurais été assis sur la crête d'un roc surplombant la ferme Grant, eussent été pour moi des heures vides, sans même le sentiment de reconnaissance qui m'animait, la pensée de sa guérison prochaine, le chagrin de ce tel homme aurait suffi à enchaîner durant des heures. Je sentais qu'Eustache Grant était capable, de me servir, mais aussi de me rendre meilleur.

Et Viola! Il fallait pourtant une fois aborder ce sujet. La discrétion finit par trouver ses limites et Grant me paraissait assez fort maintenant pour être en état de discuter n'importe quel sujet. Je savais d'ailleurs que, tôt ou tard, il aborderait lui-même ce pénible thème et que ce ne pouvait être que de lui que j'apprendrais pourquoi ma femme m'avait quitté, où je la retrouverais et de quelle manière je pouvais espérer la reconquérir. Est-il surprenant que je languisse après le moment d'aborder cette question?

Ce moment arriva enfin. Par une de ces soirées de calme parfait où même les eaux turbulentes de la baie de Biscaye semblent assoupies, nous étions assis, Grant et moi, en dehors de la maison, au clair de lune. Il était d'humeur méditative et silencieuse, ce soir-là, et, pendant un certain temps, je respectai pieusement sa méditation. Mais, tout à coup, poussé par je ne sais quelle impulsion, je commençai de nouveau à lui exprimer ma profonde contrition pour l'acte odieux que j'avais commis et ma joie à la pensée de sa prochaine guérison.

Il m'arrêta vivement.

— Savez-vous, dit-il, quelle idée a traversé mon esprit au moment où je me sentis atteint par votre balle? Vous pouvez croire que je n'avais pas envie de mourir; non, mais je me disais que si j'étais à votre place et ignorais, comme vous, la vérité, j'en aurais fait autant que vous et pis encore. Si l'assurance de mon complet pardon peut vous causer quelque satisfaction, je vous la donne. Et maintenant, ne revenons jamais sur ce sujet.

Il me tendit sa main, que je pressai avec un sentiment de reconnaissance profonde et, de nouveau, le silence s'établit entre nous.

Mes pensées retournèrent alors à celle que j'avais perdue. Oh! si seulement elle était là près de moi, — près de nous, reprenais-je mentalement, car toute velléité jalouse à l'endroit de Grant m'avait abandonné. Oh! si seulement nous contemplions ensemble cette lune brillante, si je pouvais passer mon bras autour de sa taille tout en murmurant à son oreille des paroles d'amour; si je pouvais sentir la pression si douce et si connue de ses doigts sur ma main! Si....

Je ne pus plus contenir mon impatience. Me tournant de nouveau vers Grant, je m'écriai d'une voix vibrante d'émotion:

— Dites-moi tout! Dites-moi où elle est! Rendez-moi Viola.

Il se tourna brusquement vers moi. La lune éclairait en plein mon visage pâle. Toute sa physionomie exprimait une vive sympa-

thie et une profonde compassion. Un esprit.

— Elle n'est pas morte? demanda

— Non, elle n'est pas morte.

— Alors, où est-elle? Pour l'amour
j'ai été patient, je ne vous ai jamais
le temps est venu de m'en instruire

Je le vis froncer les sourcils, non
par celui d'une profonde méditation.
émotion était si vive que je n'avais
ma question.

J'attendais, tout haletant, la réponse
voix grave, il rompit le silence :

— Vous croyez à la parole que j'ai
à l'heure où je me croyais mourant

— Serais-je auprès de vous à présent

— Me croirez-vous si je vous dis
l'un comme pour l'autre de vous de
ne plus même entendre parler l'un

— Non, je ne le croirai pas. Comme
que j'adorais m'abandonner, sans un
qu'il semble. Et il faut que j'accepte
me l'expliquer! Non, vous dis-je, ce
que je la voie et que j'apprenne
avec moi.

Grant garda le silence, mais il resta

— Parlez, poursuivis-je. Et souvenez-vous
qui s'est passé récemment, j'ai le droit
tion de votre participation à sa fuite
n'est-il pas vrai?

— Oui, vous y avez droit et je vous

Je serrai convulsivement mes mains
penchai en avant de façon à ne pas perdre
sortiraient des lèvres de Grant. Tout
pendre de ce que j'allais entendre. Grant
ton calme et mesuré. Je fus frappé, non
froid avec lequel il pesait chaque
échapper une de trop.

— Julian, dit-il, pour bien comprendre
ments qui nous occupent, il faut d'abord

vous avez deviné par intuition lors de notre première rencontre, à savoir que j'aimais Viola de toutes les forces de mon âme. Je l'aimais depuis des années et vivais dans l'espoir de l'obtenir un jour. Ce fut un rude coup pour moi de trouver, au retour d'un de mes voyages, un autre homme sur le point de l'épouser. Je dus faire appel à toute ma force de caractère pour refouler mes sentiments et assurer son bonheur.

Il soupira et se tut quelques instants.

— Cependant, poursuivit-il, cette angoisse, si poignante qu'elle ait été, est maintenant dans le domaine du passé et j'ai repris possession de moi-même. Mon amour pour Viola est devenu aujourd'hui celui d'un frère pour sa sœur cadette. Vous pouvez croire à ma parole, Lorraine.

J'inclinai la tête en signe d'acquiescement. Il reprit d'un ton plus dégagé :

— Oui, j'ai conquis cet amour et je crois pouvoir dire que je n'en ai plus d'autres que mes livres. Mais, dans ce temps-là, je l'adorais, j'aurais donné ma vie pour lui épargner un chagrin et ses moindres désirs étaient des ordres pour moi. Sa mère me l'ayant confiée, je n'estimais pas être libre de lui révéler mon amour avant sa majorité, voilà comment il se fit que j'arrivai trop tard.

Il fit une nouvelle pause. Sa figure exprimait une douleur intense. Si Eustache Grant avait vaincu sa passion sans espoir, il était évident que le souvenir en était encore vivant.

— Souvenez-vous aussi, poursuivit-il, que je me défiais de vous. J'hésitai longtemps avant de me décider à laisser les choses suivre leur cours. Votre romanesque déguisement de nom et de position explique assez cette défiance. J'étais donc dominé par deux influences puissantes, mon amour pour Viola et ma défiance de l'homme qui allait l'épouser. Comprenez-vous ?

— Oui, mais pour l'amour du ciel, faites-moi connaître ce qui est arrivé !

— Le jour du vingt et unième anniversaire de Viola, commença-t-il...

Mais non, je ne donnerai point ici son récit textuel pour ne point être obligé de l'interrompre à chaque instant par mes exclamations de surprise. Ce récit terminé, j'étais aussi peu éclairé qu'auparavant et, s'il exonérait Viola de tout soupçon de vulgaire infidélité, il décuplait mon incertitude quant aux motifs qui avaient pu la détacher de moi. Voici, en peu de mots, ce que j'appris de

Grant. En arrivant chez le notaire à la su
il y avait trouvé Viola qui l'attendait d
où j'avais été introduit à mon arrivée cl
avoir échangé quelques mots avec Viola
notaire et avait discuté avec lui quelque
trouvé tout en bon ordre et prêt pour
pas tardé à rejoindre ma femme à laque
questions à faire et, à ce qu'il espérait,
à adresser.

Elle lui avait paru étrange, distraite
supposa, d'abord, qu'elle était indisposée
indicible surprise, elle était tombée à se
d'un ton d'ardente prière de l'emmener a
à l'instant même et de la mettre ainsi
voulait que celui-ci ignorât toujours où
jamais. Il fallait partir à l'instant, sans p
laisser de trace! Elle suppliait Grant de
elle s'était mise à genoux devant lui pour
sa part.

Son sang avait bouillonné. Là, devan
la femme qu'il avait tant aimée le suppl
sauver de son mari, et cela après quinze
avait, aux yeux de Grant, qu'une seule c
cola. Je devais l'avoir maltraitée d'une fa
vais être une manière de brute, ma fe
vraie nature et ne voyait d'autre refuge
à lui, Grant, à lui persuader de reprend
par ses supplications désespérées, devait
plorait son aide, il le lui accorderait en
toute considération de prudence humaine
avantage. Il n'y avait, d'ailleurs, pas de t
raissait hors d'elle de frayeur. D'un mor
survenir et Grant, qui voyait qu'il m'av
pour transformer en haine l'amour de m
disposé à me montrer des égards. Il rel
la sauver. Alors, la faisant sortir par la
tibule, il avait gagné avec elle la rue, a
monter ma femme et donné ordre au coc
sans prendre même souci de lui indiquer

de Viola, pour le moment, était de se soustraire à une rencontre avec moi.

Une fois dans la voiture, Grant avait tâché d'obtenir de Viola des renseignements rationnels qui pussent, en quelque façon, pallier l'acte illégal et précipité qu'elle commettait. Tous ses efforts étaient restés vains. Elle se bornait à répéter incessamment qu'elle ne pouvait plus me revoir, qu'elle devait fuir, fuir bien loin, que si Grant ne voulait pas l'aider, elle irait seule. La voyant si résolue et ne doutant pas que ma conduite seule ne fût la cause originaire de cette détermination, il avait consenti à la seconder dans sa fuite. Ils s'étaient rendus à Charing Cross et avaient pris le premier train pour Folkestone. Là, Grant l'avait déposée, pour la nuit, dans un hôtel tranquille, était revenu en ville et avait eu, avec moi, la rencontre que j'ai relatée plus haut. Le matin suivant, comme j'en avais été instruit par l'agent secret, les fugitifs avaient passé à Boulogne. Là s'arrêta le récit d'Eustache Grant. Comme je l'ai dit déjà, ce récit ne faisait que décupler ma curiosité. Jusqu'au moment où Grant, se croyant frappé à mort, m'avait fait un aveu spontané de son innocence, la fuite de Viola n'avait, à mes yeux, qu'une seule explication, et une explication honteuse. Maintenant que toute pensée d'amour illicite était hors de question, cette affaire devenait inexplicable. Eustache Grant avait bien pu penser, et pouvait même croire encore, que ma conduite répréhensible vis-à-vis de ma femme avait déterminé sa fuite; mais moi, je ne pouvais admettre cette explication. Et elle, la pouvait-elle donner?

Cependant Grant ne m'en avait pas dit assez encore à mon gré.

— Continuez, lui dis-je, achevez.

— Je vous ai dit tout ce que je puis dire, Julian. Je vous ai révélé le rôle joué par moi, à tort ou à raison, dans l'affaire qui nous occupe, je ne vous ai rien promis de plus.

— Dites-moi où elle réside, afin que je puisse la voir et apprendre de sa propre bouche le mot de cette énigme.

— Elle est avec de bons amis, qui lui sont affectionnés. Je ne suis pas libre de vous en dire davantage.

— Est-elle heureuse? Répondez-moi franchement.

Il hésita.

— Je ne puis affirmer qu'elle soit heureuse, répondit-il, mais j'estime qu'elle l'est autant qu'elle peut l'être en ce monde.

Ces réponses vagues étaient propres à me rendre fou.

— Grant, m'écriai-je avec impétuosité, pour une raison quel-

conque, vous me cachez la vérité
contrainte. Jusqu'à ce que je la
raison est légitime ou non. Mais
tions jusqu'à ce que j'aie décou
Dites-moi seulement un mot en
réellement cette fuite de ma fe
rendu coupable vis-à-vis d'elle!

Il ne répondit pas tout de su

— Je ne puis répondre à cette question, dit-il enfin, ma ré
ponse ferait naître d'autres demandes et j'en ai déjà trop dit.

— Vous y avez répondu! m'écriai-je tout triomphant. Vous y
avez répondu lorsque vous avez lancé au loin le pistolet que je
vous offrais; vous y répondez chaque fois que vous prenez
main; chaque fois que vous m'adressez une parole affectueuse.

— Soit, répondit-il d'un air fatigué.

— Et maintenant, vous qui connaissez tout ce que j'ignore,
tes-moi si vous approuvez Viola de m'avoir abandonné, moi
l'aimais plus que tout au monde, moi, son mari, qui l'adorais;
tes-moi seulement cela!

— Je n'en puis dire davantage. Je suis fatigué, épuisé. Aid
moi, je vous prie, à rentrer dans ma chambre.

Je lui obéis et nous nous séparâmes pour la nuit. En me s
rant la main, il me regarda bien en face.

— Julian, dit-il, soyez raisonnable et n'en demandez pas
vantage. Quittez ces lieux et oubliez Viola. Le cas est sans esp
Tout ce mystère, tout ce qui a été fait, l'a été pour l'amour
vous. Bonsoir.

HUGH CONWAY
(Imité de l'anglais).

(La fin à la prochaine livraison).

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR
UN ITALIEN¹

(Suite).

L'œuvre de Crispi en Sicile, à l'époque où nous sommes, a deux phases bien distinctes. Durant la première, c'est-à-dire tant que l'expédition des Mille a devant elle un ennemi fort et redoutable non seulement par la présence dans l'île de troupes bien armées et bien disciplinées, mais aussi par le fait d'une administration civile, judiciaire, financière, bien établie et bien outillée, le but du secrétaire d'état du dictateur est essentiellement de désorganiser ce qui existe, d'amener le désordre dans les rouages du mécanisme et d'enrayer le fonctionnement de l'État. De Marsala à Palerme son action est résolument, franchement révolutionnaire. Elle vise à priver le gouvernement établi des ressources dont il dispose en hommes et en argent, pour faire affluer le tout dans les rangs ou dans les caisses de l'armée d'expédition; elle tend à détacher du régime abhorré qu'il s'agit de détruire les clients qui lui restent encore, pour rallier à Garibaldi, à la cause unitaire italienne qu'il représente, le plus grand nombre d'adhérents qu'il soit possible. A dater de l'arrivée de Garibaldi à Palerme, c'est-à-dire du jour où la révolution triomphe, lorsque, à des indices certains, on s'aperçoit que l'ancien édifice est près de tomber en ruines, lorsqu'il s'agit de se préparer à élever sur ses débris une construction nouvelle, le révolutionnaire disparaît et l'homme d'état se révèle et s'affirme. De là, entre certains actes de la première phase et d'autres de la seconde,

Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 février 1890.

droits de traduction et de reproduction réservés.

une apparente contradiction, un se-
 nemis de Crispi n'ont pas manqué
 ne peuvent frapper que des esprit
 révolutionnaire, dans la première
 Crispi avait procédé dans le but net
 de choses existant; en tant que mi
 au cours de la deuxième période,
 aussi, mais tout autre, celui d'or
 Dans la première comme dans la
 même clarté de vues, avec la mêm
 gement d'allures, avec la même
 est autre; ce qui ne change pas
 adaptation des moyens aux fins.
 à se heurter à des difficultés de
 entravèrent sa marche. Et cela se
 fléchit que la Sicile n'avait jam
 propre, qu'elle était, jusqu'à la ve
 pays conquis, et que pour remplac
 lait éliminer, le nouveau gouvern
 sonnel improvisé, restreint et ins
 pas pour cela; son énergie, son se
 jours à la hauteur des obstacles
 des circonstances d'une difficulté e
 Si La Farina, intéressé et déloya
chie sicilienne, Depretis, plus équ
 aussi, Depretis qui allait assumer
 s'étonnait de ne pas trouver dan
 annoncé.

.

Pour Garibaldi, Palerme n'étai
 politaines tenaient la campagne :
 l'île était encore entre les mains
 conquête de l'île, passer sur le c
 Rome, car, comme il le déclarait,
 fût roi d'Italie, de toute l'Italie, r
 ples; et la possession de Rome étai
 Il ne pouvait donc s'attarder; il
 libération et, en quittant Palerme

gouvernement régulier, ayant à sa tête un homme qui jouit d'une autorité suffisante et d'une confiance assez justifiée pour gouverner en son nom. Il crut avoir trouvé cet homme en Agostino Depretis et s'adressa directement au Roi Victor-Emmanuel, le priant d'user de son influence pour décider Depretis à accepter et le cabinet sarde à ne pas s'opposer à ce choix. En attendant une réponse, comme les événements pressaient et qu'il fallait aller de l'avant, il nomma provisoirement pro-dictateur Sirtori, son chef d'état-major, en lui adjoignant Crispi comme secrétaire d'état.

..

Étrange vie que celle de ce Sirtori que nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de nommer. Il avait commencé par porter la soutane; puis, en 1848, sous le grand souffle des idées patriotiques qui agitait l'Italie, il avait bravement jeté le froc aux orties, pour prendre un fusil et s'enrôler volontaire. Il lui restait, du sacerdoce, une onction de manières, des regards à côté qui trahissaient l'éducation du séminaire. Avec cela, marchant la tête haute, prenant volontiers le regard extatique, montant à cheval comme un évêque et conservant un masque clérical et des allures pontificantes.

Cet ex-prêtre était, au feu, d'une intrépidité froide admirable et d'une chance qui l'eût fait croire trempé tout entier dans les eaux du Styx. Il sortait des combats criblé de balles, le manteau en lambeaux, la semelle emportée, les manches trouées, sans une blessure, sans une éraflure aux membres, à l'opposé de Cosenz et de Sprovieri, dont les corps semblaient attirer les balles.... Ce soldat héroïque n'était, comme général, qu'un brouillon confus, comme homme d'état qu'une nullité parfaite. Il eût fait, comme pro-dictateur, la plus piteuse figure, s'il n'avait pas eu à ses côtés celui qui, après avoir été l'âme de l'expédition était devenu, malgré les intrigues et l'opposition factieuse d'ennemis sans scrupules, l'organisateur de la Sicile.

Cependant, même dans ces conditions, la pro-dictature de Sirtori n'aurait pu être de longue durée. Sirtori n'avait pas l'autorité voulue, le prestige nécessaire pour une aussi haute situation. Cette autorité, ce prestige, Depretis les avait-il? Garibaldi le croyait. Quoiqu'il fût député d'opposition au parlement subalpin, Depretis s'était montré homme d'ordre, et ne pouvait inspirer de méfiances au

REVUE INTERN.

Javour. De plus, Garibaldi
onne. En effet, lors d'un
t été frappé, Depretis l'av
aldi avait eu quelques r
l'avait vu avec quelque
scia en qualité de gouv
eût de beaucoup préfèr
s imposer de choix au
crivait des deux candida
tis a été mazzinien avai
de temps, en correspon
de renier le prophète
plus, sous des formes a
ient lui faire attribuer u
indécis, irrésolu, qui se
ent, mais il manque d'ét
opportunité des actes de
it instrument sous un che
igeant très médiocre da

o a été et est un démocr
mazzinien, ni républica
t affronter les préjugés
foule. Italien autant et p
nditions européennes do
aldi se fût, en cela, consu
Comme le roi, comme M.
rio l'homme le plus apte
rait connu l'un et l'autre
l'était l'ami de l'un et d
malgré ses défauts, un c
is était déjà pour lui l'ho
es indécisions. Il prisait
'alerio. Il savait que Va
urait acceptée avec emp
aribaldi, mais il n'y av
l'abord que c'était Crisp
ar le général; il lui en ga
issipa quelques mois plu
brent députés à la cham

ancien ami, qui n'eut pas de peine à le convaincre qu'ils étaient immérités.

..

Il se passa, à Palerme, quelques jours avant l'arrivée de Depretis, un fait qui prouve bien à quel degré d'irritation les agissements de La Farina avaient fait parvenir le général Garibaldi. La Farina ne cessait de faire passer Crispi pour ennemi de la politique du gouvernement du roi et même de la maison de Savoie; — Crispi qui, dès le début de l'expédition, avait toujours voulu la devise « Italia e Vittorio Emanuele, » — Crispi, l'auteur du décret de Salemi, où pour la première fois Victor-Emmanuel était proclamé « Roi d'Italie ». La Farina ne cessait de répandre des soupçons sur lui et sur Fabrizi, qui venait d'arriver de Malte et se trouvait, de longue date, avec Crispi dans les termes de la plus intime amitié. Il les représentait l'un et l'autre, à Turin et ailleurs, à qui voulait l'entendre, comme des hommes d'une foi douteuse.... Un historien de Garibaldi qui est peu tendre pour Crispi, Guerzoni, lui reproche, au contraire, une politique trop rigide et unitaire, telle qu'elle détruisait les espérances et réduisait à néant les trames des régionalistes. Poursuivant dans cette voie, La Farina en arriva à conspirer contre Garibaldi, de concert avec le baron Natoli, et à proposer l'annexion par décret dictatorial: la conséquence d'un tel fait aurait été que Garibaldi devait se démettre des fonctions de dictateur et céder la place à un commissaire royal. Celui-ci, naturellement, dans l'esprit de La Farina ne pouvait être que lui-même, La Farina!

La patience du dictateur était à bout; c'en était trop. Garibaldi enjoignit péremptoirement à La Farina de quitter sur-le-champ la Sicile et le fit accompagner à bord du bâtiment amiral.

..

Depretis arriva à Palerme le 20 juillet. Il vit tout de suite Sirtori et Crispi et partit avec celui-ci pour Milazzo, où Garibaldi venait de remporter sur les troupes napolitaines, commandées par leurs meilleurs généraux, une victoire mémorable.

Depretis arrivait avec des instructions secrètes. En l'envoyant, le gouvernement de Turin cédait au désir de Garibaldi, et apparemment Depretis se présentait pour remplir les fonctions de pro-

es
lesq
en p
, en
aire
lari
nt
l'id
a t
vrai
en
r c

rt d
con
rès
tra
pr
is e
Sa
pro-
une
pre
r d
e, G
uch
olit
i un
uis
trés

l'acc
ondi
s, lu
tat
Mais
ors
qui

lité de la besogne à faire, que pour une part, et la besogne demandera. Ces considérables sont les besoins de cette île, si longtemps négligée, presque abandonnée. La pro-dictature permet de faire rapidement ce qui, après la réunion de l'île au royaume, ne pourra qu'être l'effet de lentes réformes. Qu'on nous laisse porter la Sicile au point où en sont les autres provinces.... Je me résume: pour tous ces motifs, je m'oppose à l'annexion immédiate, à l'annexion de la Sicile seule. Je sais que tel est aussi le sentiment du général et je suis heureux d'être encore cette fois et sur une aussi grave question, en si entière et si étroite communauté d'idées avec lui. Ce programme nous est-il commun? Je prends le portefeuille que le général me destine. Voulez-vous, au contraire, pousser à l'annexion comme je vous en soupçonne? Cherchez un autre collaborateur. Quant à moi, je vous le déclare franchement: je m'y opposerai de toutes mes forces.

Depretis s'engagea à ne rien faire pour précipiter l'annexion.

Crispi prit congé du général, et retourna avec Depretis à Palerme.

..

La signature de F. Crispi reparaît dans les actes publics du gouvernement sicilien le 22 juillet 1860, sous le décret dictatorial par lequel Depretis est nommé pro-dictateur et reçoit tous les pouvoirs conférés à Garibaldi par les communes de la Sicile. Crispi signe ce document comme secrétaire d'état sans portefeuille. La nomination à secrétaire d'état de l'intérieur porte la date du 3 août: le même jour deux autres décrets avaient l'un réuni en un seul les deux départements de l'intérieur et de la sûreté publique; l'autre supprimé le secrétariat institué précédemment sous la dépendance directe et immédiate du dictateur.

C'est encore en date du 3 août, sous la signature de Depretis pro-dictateur et de Crispi secrétaire d'état, que paraît une proclamation adressée aux Siciliens. Dans ce document, issu de plume de Crispi, il est dit:

« L'illustre soldat, honneur de l'Italie, que vous avez acclamé

comme votre libérateur, veut joindre à la gloire des armes le mérite des réformes civiles.

« Le statut du royaume italien, le pacte inviolable et non violé, qui unit l'Italie et Victor-Emmanuel, sera proclamé en Sicile.

« Cette loi suprême sera suivie d'autres lois. L'intérêt de la patrie commune réclame qu'un nouveau régime, conforme, en tout ce qui se peut, à celui dont jouit le royaume de Victor-Emmanuel, soit introduit dans l'île. Le nouvel ordre de choses, inspiré aux principes de liberté, effacera les derniers restes de la domination néfaste dont vous avez si longuement souffert.

« Siciliens! Vous avez accompli une révolution glorieuse. Vous devez, maintenant, vous organiser dans le calme et la sécurité qui conviennent à un peuple libre, résolu à aider, avec suite et profit, par toutes ses forces, à l'achèvement de notre grande œuvre : l'unité nationale.

« Que tous les bons citoyens soient avec nous dans ce but vraiment sacré, et qu'il n'y ait entre eux d'autres rivalités que celles de l'abnégation et du patriotisme.

« *Le pro-dictateur*

« DEPRETIS.

« *Le secrétaire d'état*

« CRISPI. »

Les considérants du décret pro-dictatorial qui introduit en Sicile la constitution octroyée par le roi Charles-Albert au royaume de Sardaigne méritent, nous semble-t-il, d'être reproduits :

« Considérant que par le vote exprimé dans la glorieuse révolution du 4 avril, au cri unanime des insurgés de Palerme, auquel répondit celui de toutes les populations de l'île, ainsi que par le drapeau déployé, par les adresses de toutes les communes, les Siciliens ont affirmé leur vouloir d'être réunis au royaume italien et constitutionnel de l'auguste monarque Victor-Emmanuel II, roi d'Italie ;

« Considérant que le vote ainsi exprimé est conforme au droit national, supérieur et éternel, qui fait que les peuples formant une même nation tendent à se réunir ; et que ce vote est consacré par le sang de ceux qui, combattant sous les ordres du général Garibaldi, ont porté en triomphe et ceint de nouveaux lauriers le drapeau au tricolore où rayonne la croix de Savoie ;

« Considérant que les autres provinces italiennes et toutes les nations civiles ont salué avec admiration le programme « Italia e Vittorio Emanuele » ainsi que le drapeau de la révolution sicilienne;

« Considérant que, si les pouvoirs extraordinaires de la dictat qui n'ont d'autre but que de consolider le nouvel ordre de choses tendent à arriver aux fins que la révolution se propose, ne mettent pas de mettre immédiatement en vigueur le statut fondamental de la monarchie italienne, il est cependant nécessaire hâter la promulgation, puisque cette loi fondamentale est celle laquelle reposent et se basent toutes les dispositions de la législation nouvelle, toutes les juridictions et administrations qui ou doivent entrer en vigueur;

« Le pro-dictateur décrète que le statut constitutionnel 4 mars 1848, en vigueur dans le royaume d'Italie, est la loi fondamentale de la Sicile, » etc.

Suivaient les signatures de tous les secrétaires d'état, cell Crispi en tête.

D'autres décrets dénotant bien clairement les projets d'union qui inspiraient Crispi, furent successivement promulgués. Nous citerons celui qui réorganisait le service de la sûreté publique Sicile conformément aux lois en vigueur dans le royaume d'Italie; le décret sur le service des passeports; celui qui règle la promulgation des lois; les décrets qui introduisent en Sicile la loi communale et provinciale et la loi sur la sûreté publique qui était en vigueur dans l'Italie du Nord.

..

Celui qui a été journaliste tend volontiers à le redevenir. Crispi qui connaît la puissance de la presse et sait combien le journalisme exercé avec conscience, comme une mission et un apostolat et comme un métier et une spéculation, peut rendre de service à une bonne cause, Crispi avait, pendant ce temps, fondé un nouveau journal, le *Precursore*. Malgré le labeur écrasant auquel il s'était assujéti, il trouvait le temps d'y écrire quelquefois. Sa collaboration continua pendant les années 1861 et 1862. Le journal vivait jusqu'en 1864.

Depretis continua à protester, à alléguer son ignorance de ce qui s'était passé. Les lettres, à l'en croire, avaient été rédigées expédiées à son insu

— C'est possible, répliqua Crispi; mais vous êtes responsable de ce qui se fait dans votre cabinet; et jamais le plus téméraire vos dépendants n'eût envoyé de circulaires de ce genre, je ne rai plus sans votre ordre explicite, mais sans votre tacite consentement. Vous savez mes idées: vous avez accepté mes conditions. Ce qui s'est passé me dégage de la tâche que j'avais assumée le désir du dictateur et sur vos insistances. Je reprends ma liberté et ne rentre au palais du ministère de l'intérieur que pour éviter une interruption dans la gestion des affaires publiques. Mais, dès maintenant, regardez-moi comme démissionnaire et pourvoyez à la nomination de mon successeur.

Depretis pria et supplia Crispi de ne pas abandonner le portefeuille dans des moments aussi graves. Crispi, en qui la confiance était ébranlée et qui a l'horreur de la duplicité jusque dans les simples apparences, ne se laissa pas ébranler. Il quitta le dictateur pour aller mettre ses papiers en ordre et se préparer à remettre son département à celui qui serait désigné pour lui succéder.

∴

Deux jours, trois jours se passèrent sans que Depretis prit aucune résolution. Il espérait que la crise se terminerait d'elle-même: jusqu'à la fin de ses jours, ce fut un principe de cet homme d'état que les affaires se faisaient toutes seules et que, par conséquent, l'inertie était une des formes de la sagesse politique. Il espérait que son collègue viendrait à résipiscence, qu'il ne s'agissait de sa part que d'un coup de tête, que l'amour du pouvoir qui, chez lui, l'emporta peut-être sur tout autre sentiment, aurait plus de prise sur Crispi que sa conscience d'une situation incompatible avec sa dignité,... Il se trompait. Crispi aurait pu parvenir bien plus tôt au faîte de la puissance et des honneurs s'il avait voulu transiger avec ses convictions. Mais jamais il n'a désiré le pouvoir pour le pouvoir. Il a poursuivi sa carrière sans autre guide que ce qu'il regardait comme le bien du pays. C'est ainsi qu'il est arrivé tard au pouvoir, mais sans aucune compromission, sans une condescendance qu'il ait à regret

M. CRISPI.

en longueur; Crispi n'attendait
successeur invoqué, qui ne venait pas.

Il se rendit chez le pro-dictateur.

— Je vous ai prévenu, lui dit-il. Le temps ne vous manqué pour aviser et pourvoir d'un titulaire le département j'abandonne. Je viens maintenant vous avertir que je quai place et que le ministère de l'intérieur n'a plus de chef. Je laisse responsable des conséquences.

Depretis renouvela ses prières; il suivit Crispi dans le corridor par lequel il s'éloignait; il le conjura, à mains jointes et les larmes aux yeux, de se laisser fléchir, de garder encore la direction des affaires intérieures de la Sicile. Il essaya de lui prouver que lui seul, Crispi, pouvait mener l'organisation de l'île à bon port. Il alla jusqu'à le supplier. Crispi n'eut qu'une réponse:

— J'ai été trompé.... Je pourrais l'être encore.

Lorsque Depretis s'aperçut que la décision de Crispi était définitive, celles qui ne changent pas, il fut saisi du souci des conséquences d'une décision qu'il avait si maladroitement provoquée.

— Que comptez-vous donc faire maintenant?...

— Ce que je compte faire? Une chose bien simple et de laquelle vous préviens loyalement. Un bateau est en partance pour l'île où le dictateur est sur le point d'arriver, s'il ne s'y trouve déjà. J'y prends passage pour aller rejoindre Garibaldi et lui annoncer vos procédés.

— Je partirai avec vous.

— A votre aise!

..

De récentes publications nous ont appris quel était l'auteur de ces menées:¹ c'était encore La Farina. Son but était de susciter dans l'île une manifestation de toutes les municipalités, qui enverraient des adresses au roi Victor-Emmanuel, demandant l'annexion de la Sicile au Piémont, immédiate et sans conditions. L'idée de La Farina plut à Cordova et à Depretis. « Hâte les délibérations

¹ V. *Ricordi di Filippo Cordova*, publiés par VINCENZO CORDOVA, directeur du royaume; Rome, Forzani et C^{ie}, 1889.

écrivait Cordova; ton idée a est de toi. » Cela n'a pas emment à la chambre des dép qu'il avait été pro-dictateur lonté du général Garibaldi y

Pendant le mois qui s'ét dans l'île et sur le continen étonnement de l'Europe dont

Après avoir battu près c roi de Naples, et obligé la ga let 1860), Garibaldi s'était ra troit. Il était maître désormais places de Messine, d'Agosta e tarda pas à entrer à Messin pointe du Phare et la côte en et fortifiées. On ne pensait pl ce but, à réunir des forces s accumulés sur les côtes de étaient concentrées. Un ins l'ennemi par un de ces coup tendu dans les Calabres, il alla par la voie de mer. Après u fut abandonné et le débarque eut lieu à Melito. Reggio, pr visions considérables en vivre de guerre abondant. Sans s'al sur Naples par la voie la p Calabres fut triomphante; le libérateur. Les garnisons dép peuple; les provinces allaient faisaient déditions.

Onze jours s'étaient écoulabre, lorsque Garibaldi, accc de-camp, précédant sa petite cées, entra à Naples au m

ISE

1: Georges Perrot,
Phrygie, etc. —
arrière, *Études sur*
2° Philosophie: Le
uin — Paul Janet,
: Paul Deschanel,

n piquant article

...ais, M. Parmenio Bettoli déclarait que « nous sommes un peuple sérieux capable d'apporter aux plus difficiles entreprises l'esprit de suite et de persévérance qui les fait aboutir. » Contestable, peut-être, dans l'ordre politique, cette assertion ne l'est point dans l'ordre littéraire, et, pour mesurer toute la portée du progrès accompli je n'ai qu'à me rappeler les appréhensions de la puissante maison Hachette lorsqu'elle s'apprêtait à publier, il y a sept à huit ans, le premier volume de l'*Histoire de l'art* de l'illustre Perrot. L'éditeur faisait entendre prudemment qu'il s'agissait avant tout d'une œuvre de vulgarisation, qui serait accessible à toutes les bourses comme à toutes les intelligences, et il publiait comme ballon d'essai le tome premier consacré à l'Égypte. Véritable merveille de style et d'érudition, où l'auteur donnait le plus solennel démenti à ces timides éventions oratoires.

Le public était conquis désormais et le grand archéologue ne recula plus qu'à aller de l'avant soutenu par son digne collaborateur Chipiez architecte de talent, dessinateur de génie, dont les admirables « restitutions » ont plongé dans la stupeur tous les gens

compétents. Les deux nobles collaborateurs nous promenaient ainsi dans la région des rêves au travers des palais assyriens et jusqu'aux extrémités du monde sémitique. Quatre volumes avaient déjà paru, les lecteurs ne se lassaient point, mais sans qu'il y ait eu de la faute des éditeurs, le tome V s'est fait longtemps attendre. C'est qu'un événement mémorable s'était produit : la conquête archéologique de la Perse par les illustres époux Dieulafoy. Trois nouvelles salles venaient de s'ouvrir au Louvre, et ce n'était pas en quelques semaines, ou même en quelques mois, qu'on pouvait procéder à l'inventaire d'une si énorme masse de précieux documents.

M. Perrot a pris son temps et il a bien fait, mais nous n'avons rien perdu à cette longue attente car, pour la rédaction comme pour l'exécution matérielle, ce volume est peut-être supérieur encore aux précédents. Je n'insisterai pas sur le livre septième consacré à la Phrygie, pays fort curieux, pourtant, que l'auteur avait étudié à fond lors de sa fameuse mission d'Ancyre, et je me contenterai de signaler comme tout à fait neuves les recherches sur les origines des Phrygiens et leur histoire, et la dissertation sur l'art phrygien qui, dès le huitième siècle, signalait son originalité par des monuments imposants tels que le tombeau de Midas.

Le livre huitième, où l'on nous parle de la Lydie et de la Carie, ne nous arrêtera pas non plus bien longtemps quoiqu'il soit tout à fait digne d'une étude approfondie ne fût-ce que pour la description générale du pays et l'étude sur le tombeau d'Alyatte, où l'habile crayon de M. Chipiez a vraiment fait merveille. Nous nous bornerons aussi à citer en passant le livre neuvième si riche en descriptions géographiques et qui contient aussi de curieux renseignements sur l'architecture lycienne, et nous aborderons enfin ce fameux chapitre X sur lequel les généreux athlètes, l'artiste et le savant, ont concentré leurs efforts.

Ainsi que le remarque fort bien M. Perrot, l'art perse ne produit ses chefs-d'œuvre qu'à la fin du sixième et dans le cours du cinquième siècle : il ne se développe qu'après celui de la Grèce ionienne et certains des édifices qu'il a élevés sont même postérieurs au Parthénon et aux propylées de l'acropole d'Athènes; mais, malgré cette date avancée il reste, par son principe et par son esprit, le dernier venu des arts du monde oriental, qu'il résume tous dans une synthèse éclectique et grandiose. S'il n'a pu s'empêcher de faire quelques emprunts à l'art de cette Grèce qui était alors à l'apogée de sa gloire, pourtant, à le considérer dans son ensemble, dans

il applique et dans les traditions auxquelles il obéit, le disciple et le continuateur de l'Égypte, de la Chaldée et de la Perse. C'était donc bien ici qu'était marquée sa place et sera tenté de reprocher à M. Perrot d'avoir renvoyé dans un autre volume ses belles études sur l'art grec, si impatientes qu'elles soient.

Le zèle excité par l'ouverture de notre magnifique musée ne peut pas près, en effet, de s'éteindre et M. Perrot qui a su tirer les découvertes de Flandin, de Coste et de tant d'autres explorateurs de l'Iran s'est surtout attaché à nous rendre compte des résultats tout à fait inespérés auxquels ont abouti ses et patientes recherches de M. Dieulafoy. Nous avons la reproduction exacte de la tour funéraire de Nakch-e Rostam, la façade du palais de Darius, dans son état actuel, la façade orientale de Persépolis et toute une série de prodigieuses réalisations accomplies par M. Chipiez, qui dans ses admirables photographies nous montre dans toute leur splendeur d'autre-temps le temple de Darius, la salle aux cent colonnes, le grand palais de Darius, restauré et orné de la fameuse frise des archers, et enfin la charpente du palais de Xerxès, assemblage compliqué dont la reconstitution fait tant d'honneur à l'artiste qui l'a exécutée. La publication de cette longue série de monuments, en partie inédits, est bien propre à faire travailler l'imagination des esthètes et des archéologues, et l'on trouvera dans le volume de nombreuses illustrations qu'il ne nous est malheureusement pas possible de reproduire ici, et nous passons aux deux chapitres qui terminent l'ouvrage et qui sont consacrés à la statuaire et à la

Le titre de ces sections est de beaucoup la moins intéressante. On ne pouvait guère s'attendre à rencontrer des émules de l'art persan dans les districts montagneux de l'Iran et nous ne pouvons que nous associer au jugement final de M. Perrot, qui semble avoir parfaitement saisi le vrai caractère de cet art composite de

On pourrait, dit-il, y voir la création toute spontanée d'un peuple qui emploie la langue des formes en même temps que celle des idées; il n'y a pas non plus de ces formes qui appartiennent vraiment à la Perse, où l'on sent le mouvement de cette joie secrète que l'artiste éprouve chez les peuples vraiment doués pour la plastique, en présence d'un

corps qui offre des lignes harmoniques déploie dans l'effort. Ici, ce qui a de la pose, c'en est moins la beauté que voulait surtout le sculpteur, c'est le personnage et chaque attitude, chaque composition, concourussent à l'effet, et plus religieux le respect que dev inspirée tout entière de cette pensée, l'avantage d'être expressive; partout dominait dans l'âme de son auteur; sorte de gravité majestueuse et de pas d'avoir leur charme, et cet style et de ton qui a vraiment que part, la noblesse soutenue en reste jamais cédé, comme le font souvent tentative de s'amuser du travail qui tion du spectateur par quelque ép par l'heureux accident d'un mouvement bien réglé, on pourrait presque dire dre et l'étiquette d'une cérémonie.

On ne saurait mieux dire et M inspiré lorsqu'il traite de la glyptique des médailles, des intailles de toute pas seulement au Louvre, mais au Cet archéologue pénétrant n'est pas dre à de vaines apparences, ou dor et dans une suite d'études qui nous de la discussion érudite il nous dément perses sont le plus souvent, sinon p sans chaldéens ou de ces industries s'étaient aussi approprié très vite pointe.

Mais, que le graveur fût chaldéen ce qui permet de classer ces pierres Persépolis et de Suse c'est qu'elles de cachets à des Perses et qu'elles tination spéciale. A ce titre, elles font d'informations. On y apprend quels thèmes que le statuaire avait appliqués et des tombes, ceux qui sont deven

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

, non sans surprise, l'absence de
les intailles, ce qui donnerait à
époque des Achéménides dans de

cette admirable étude sur les
é son sujet, nous parle beaucoup
s qui n'offraient à ses investigations.
mité. Le numismate se désespère
nstater que, deux siècles durant
t semblables les unes aux autres.
iger ces pièces en une série
ant que l'auteur ait consacré
s aux monnaies des petits États.
lui devons la reproduction fort
à Tarse et à Mallos, et pour les
gravées il aboutit à cette conclusion
forcés de populariser les types de
ses capitales de l'empire, les fouilles
it servie pour exalter la royauté.
orits l'idée de sa puissance et de
r à grands traits les principales
e M. Perrot, mais cette courte notice
rer à mes lecteurs tout le premier
leur pour le fond comme pour la forme
aux éditeurs. La maison Hachette
ose plus louer et en quittant l'œuvre
mêmes vulgarisateurs du beau monde
nt cette intéressante *Vie de l'Empire*
monumentale des œuvres de l'Empire

te entreprise avait d'abord été
garantir d'autant mieux le zèle
changé de nombreuses lettres à
Molière, — et, plus que personne
t enlevé si prématurément l'héritage
tribut une fois payé à sa mémoire
culté d'avouer qu'on a su lui dé
ans la personne de M. Paul Meunier
t qui connaît à fond le dix-septième
ment sa tâche jusqu'au bout. L'

à m'occuper ici que de la notice biographique substantiel qui vient à son jour et à son heure le parti le plus ingénieux des innombrables depuis vingt ans.

Grâce à M. Eudore Soulié, à M. ... et aux fanatiques rédacteurs du *Molt* peu près à quoi nous en tenir sur l'œuvre de Mille Poquelin et sur la vie intime de tant. Mais, dans un ordre d'idées et de travaux sont nombreuses aussi et les travaux de M. Jules Lemaître, de M. Sarcey nous ont fait voir tout nouveau des problèmes qu'ils n'osaient à peine aborder et nous sont maintenant édifiés, ou peu s'en faut, sur ce que la religion, de la philosophie et de la littérature.

Tous ces travaux épars qu'on ne peut que difficilement et beaucoup de dépenses réunir et compléter, et les emprunts sont la trame d'un récit attachant qu'on aime à lire. Le style c'est l'homme, et, en tant qu'il y a peu de rivaux; mais ce qui frappe, dans cette riche biographie, c'est la parfaite concision et la grâce accomplie avec laquelle l'auteur nous fait voir le grand roi. Il en distingue fort bien les traits et nous conduit tour à tour chez les « libéraux » chez les libres-penseurs comme on dit, chez les trente mille athées qui, s'il en fallait, foulaient alors le pavé de Paris, — et chez Racine derrière lesquels nous voyons ces grandes figures de Pascal et du grand Bossuet contre le théâtre comique, devant M. Brunetière l'interprète clairvoyant.

Il faut donc en faire son deuil, M. ... médiocre, — et j'avoue que le contraste est surprenant, — mais après avoir lu M. ... toute sa sympathie, nous imiterons Diderot, et nous excuserons notre cherté humaine.

Outre la vie d'un grand écrivain, l'ouvrage trace aussi l'histoire de la civilisation

LITTÉRATURE FRANÇAISE

l'histoire de la Fronde
sur toute l'étendue
nous n'avons qu'à
savourer le bel ouvrage
consacré à Henri IV
par un octogénaire on
vra de M. Poirson
la vie de son héros
la Ferrière, au cours
de trames amoureuses
et à des scènes qui
Henri IV, on ne s
aux femmes et la j
es et si l'histoire
uniquement parce
ne sacrifia jamais

à peu près d'ém
me chaste, il fût
à gloire après avo
rien qui est encor
Cette hypothèse q
eut être considéré
Ferrière comme
e les sceptiques en
pporte les dépositi
lu ce témoin si bie
rale que M^{me} de V
s de Ravillac, et
venir ratifieront c
en dépit de ses ch
grâces de la jeu
st dans un autre
nt et qui écrit les
nt, et la plus incc
'appeler par son r
sent tout ce qu'ils
que aimable penda
t il médit dans son
ront de paraître c

Je n'ai pas, on le conçoit, l'impertinente prétention de compte d'un livre qui vaut surtout par le style et le détail, ne puis néanmoins résister à la tentation d'en citer quel et je choisis charitablement deux portraits fort courts de ginaux sont défunts et ne sauraient se plaindre. Et voici le fameux Guigniaut le *Symboliste* que j'ai connu durant l'escence, et qui est saisi à ravir :

« Le commerce de la symbolique avait donné à M. Guigniaut une grande largeur de vues, mais cette largeur était sans rien n'avait deux choses qu'il ne savait pas quitter : son siège et son sujet. Une fois assis sur la chaise de paille qui tenait lieu de chaire à nos professeurs, il y restait jusqu'à ce qu'on l'y de s'en aller.... il adhérait à ses sujets comme à sa chaise.

Cette silhouette est vraiment animée et vivante, mais, qu'en nous de celle de Damiron ?

« Le bon, le doux, le sage Damiron, le vrai modèle de de bien et du philosophe, le modèle aussi du professeur, son attachement à ses devoirs, sa ponctualité, son dévouement à la science, son attention pour ses élèves, n'était-ce pas le n le plus sûr des confidents ? N'en doutons pas. C'était un un ami, un père ; ce n'était pas un maître. Il avait du mais dans une sphère étroite. Il connaissait assez bien les écoles ; il n'y en avait pas qu'il n'eût visitées. Il ne restait pas en porte, il entrait dans les appartements, les passait en revue, faisait l'inventaire exact du mobilier, écoutait attentivement ce qu'on disait, et ne savait pas au juste en sortant de là, de quoi il question.... »

L'instructif et spirituel volume de M. Jules Simon nous ramène tout à la fois les philosophes et les historiens et il nous sert de naturellement de transition pour passer à l'histoire de la philosophie qui sera dignement représentée dans cette chronique par deux solides ouvrages du père Maumus et de M. Paul Maumus. Le premier de ces écrivains qui déjà s'était fait connaître par son bon livre sur la *Doctrinale spirituelle de Saint Thomas* nous expose aujourd'hui le système *intellectuel*, c'est-à-dire la philosophie du docteur angélique. Mais dans ce nouvel écrit le théologien ne s'en tient pas à la simple exégèse ; il aborde la critique et la controverse philosophique et s'attache à démontrer la supériorité de la méthode de Saint Thomas sur Descartes. Nous regrettons vivement de ne pouvoir analyser

un traité qui, sans nous convaincre entièrement, ébranle fortement nos convictions sur certains points. Nous bornerons à dire que, des six livres qui composent l'ouvrage, nous avons particulièrement distingué le premier, la théodicée cartésienne, l'auteur constate que, malgré les nombreuses preuves de l'existence de Dieu, Saint Thomas se place à un point de vue opposé à celui de Descartes, et que la théorie de ce dernier suppose plutôt qu'elle ne démontre l'existence divine. On lira aussi, non sans profit, le troisième livre consacré à la volonté, et surtout le sixième où le père Maumus s'occupe du grave problème de l'origine des idées, et après avoir exposé la doctrine de Saint Thomas qui se résume en deux mots : *la sensation et l'abstraction*, il passe en revue les différents systèmes des philosophes, signalant les indécisions de Descartes, les lacunes de Locke et de Condillac, les solutions erronées de Leibnitz et des ontologistes, sans oublier les nébuleux systèmes des principaux philosophes allemands.

L'ouvrage du père Maumus, ne nous y trompons pas, est un livre de premier ordre, mais un livre austère comme le personnage dont il traite, et nous lui souhaitons sans l'espérer la vogue qu'obtient en ce moment le volume de M. Janet sur la *philosophie de Lamennais*. C'est que l'auteur des essais sur le *Bonheur* et sur la *Famille* répand un charme sympathique sur tout ce qu'il écrit et, cette fois d'ailleurs, en nous retraçant l'existence tourmentée du grand penseur breton, il touchait à nos plaies secrètes et faisait guérir nos anciennes blessures. Armé de sa pénétration naturelle et muni de riches documents inédits, le nouveau biographe a saisi avec une exactitude que personne ne lui conteste le caractère complexe de son héros et, grâce à une étude attentive de l'intéressante correspondance avec M. de Montebello, il nous initie aux variations successives, mais radicales d'un philosophe qui débutait par l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* et qui écrivait pour ainsi dire son testament en composant les quatre volumes de l'*Esquisse d'une philosophie*. On a depuis longtemps fixé au sujet de l'*Essai sur l'indifférence* dont le tome premier mérite seul d'être lu aujourd'hui, et M. Janet a raison d'insister au contraire sur l'*Esquisse* qui vaut infiniment mieux que sa réputation. J'ai lu pourtant avec quelque surprise la note de M. Vincenzo di Giovanni où le célèbre professeur de Parme accuse formellement Lamennais d'avoir dérobé son système au fameux Miceli. Mais, ainsi que me le faisait remarquer ré-

cemment M. Renan, toutes ces insinuations au sujet des prétendus plagiats tombent d'elles-mêmes lorsqu'on songe à la prodigieuse ignorance de notre philosophe dont le cerveau était une vraie table rase. C'était, en revanche, un grand inventeur qui aurait pu, comme étant de son cru, une foule de vieilleries qu'il bien réellement découvertes, comme Pascal enfant retrouvait la seule force de son génie, les formules d'Euclide, et si, comme arrive toujours, ces traités philosophiques ont vieilli, nous n'avons pas à affirmer avec M. Janet qu'ils présentent un des plus riches sujets d'étude que la psychologie puisse se proposer.

J'écourte, on le voit, l'article de la philosophie et je me contente d'affaire par la plus noire ingratitude à l'égard de M. Janet dont les premiers écrits ont charmé ma jeunesse; mais je suis homme de parole, et je ne sacrifierai à personne les quelques pages qui me restent lesquelles sont la propriété exclusive de M. Deschanel, le délicieux auteur des *Figures littéraires*. Cette troisième série d'*Études* qui obtiendra plus de succès que ses deux devancières, le jeune et pénétrant critique nous permet de même de juger des progrès accomplis par lui depuis dix ou douze ans, car nous avons là son article de début sur la correspondance de Quinet, de solides essais sur Rabelais, Diderot, Mignet et Sainte-Beuve, et enfin deux morceaux de choix, les admirables portraits de Renan et de Bourget.

M. Renan est, on le sait, une sorte de Protée insaisissable comme disait Sainte-Beuve, pour parler convenablement de ce personnage si complexe et si fuyant quand on le presse et qu'on l'embrasser tout entier, ce serait moins un article de critique qu'il conviendrait de faire sur lui, qu'un petit dialogue à la manière de Platon. Depuis trente ans la situation n'a pas beaucoup changé à cet égard, mais il y a pourtant dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* un certain nombre d'indications précieuses dont M. Deschanel a tiré un parti merveilleux. Il a délicatement décomposé et recomposé son mobile personnage, étudiant successivement chez lui le « Gascon » et le « Breton, » l'amoureux et l'ami, le sceptique et le croyant, et nous ne serions pas surpris qu'il eût découvert le secret de cette âme tour à tour tourmentée et confiante. Aujourd'hui, comme dit très bien l'auteur, c'est le Gascon qui se réveille, il a pris le dessus; il s'est enfin débarrassé du joug impitoyable de la conséquence et il se repose sur cette affirmation « qu'il

des époques dans l'histoire de l'esprit humain où la contradiction est nécessaire. »

Mais s'il y a dans M. Renan un grand penseur, il y a aussi un grand artiste et tout en admettant qu'il doive quelque chose aux érudits allemands, l'auteur attribue à notre glorieux compatriote un tact littéraire que n'eurent jamais les docteurs de Tubingue :

« Tout en s'assimilant, dit-il, la moelle germanique, M. Renan a su la simplicité élégante et la grâce de l'esprit français; oui, l'effle léger, le doux rayon de notre génie se joue dans son âme à travers la forêt hercynienne, et cette harmonie savante qu'il puise donne à l'écrivain une place unique dans l'histoire des lettres modernes. Mais, il ne se distingue pas seulement des érudits allemands par la variété des nuances, par la finesse de son sens morale, par l'imagination divinatrice; il n'a pas seulement sur eux l'avantage d'être né et resté longtemps catholique, qui est bien quelque chose lorsqu'il s'agit de raconter la formation et d'expliquer l'esprit du catholicisme; — il en diffère surtout en ce qu'il a reconstitué la personnalité de Jésus, qu'ils ont en quelque sorte dissoute en même temps que sa divinité. L'hélianisme, appliquant la philosophie du *fleri* à l'évolution religieuse comme à tout le reste, ne voyait dans le Christ que le développement de l'esprit chrétien à travers les âges; la personne de Jésus, sa parole, s'étaient, si je puis dire, volatilisées sous l'acide de l'exégèse; c'est l'impression que donne le livre de Strauss. Au contraire, dans l'ouvrage de M. Renan, Jésus revit et parle; un Sulpicien a accompli une véritable restauration historique religieuse: il a ressuscité le dieu! »

Je me suis tenu à citer cette page qui nous offre un si agréable spécimen du style élégant et nerveux de M. Deschanel, et je regrette maintenant de ne pouvoir analyser l'étude sur M. Bourget laquelle n'est rien inférieure à la précédente. Nous avons ici un éloge réquisitoire contre un coupable intéressant, mais fortement aimé, et tout le monde s'associera aux conclusions de l'auteur. Les déterministes, s'écrie-t-il, ont-ils au moins fait avancer la science de l'homme? Sans doute, ils nous ont fourni des instruments de précision qui permettent de serrer de plus près l'analyse des esprits; mais, sont-ils parvenus à expliquer la personnalité propre de chacun, le don individuel du génie, à atteindre ce qu'on appelait l'étincelle divine? Toute cette prétendue science scientifique, appliquée aux études morales, n'est-elle pas plus

apparente que réelle? Et elle est impuissante à fuyante, à lui assigner de l'esprit et la matière. Nous sommes obligé

La tirade est poignante ne faut pas oublier qu'elle et non au pessimiste repétitionnel, d'étincelants articles de front opérés si à point dont je viens de parler, d'avoir été l'instrument de la critique sont assez et me piquant d'honneur, ardeur croissante à la tra

LI

in —
onne
re d
Ugo
s d'o
Um

et de nombreux inconvénients — Beaucoup de
— Ceux qui ont bien mérité de la presse —
Vita pratica (Vie pratique) et *Vita femminile*
Expérience et bon sens — Un trésor merveilleux
traduction italienne des sonnets de Shaks
— Une opinion de Guizot — *Parigi e i F*
iens) de C. Del Balzo — Écrivains impres
mi a un corso d'estetica (Les prolégomènes
) de G. Ragusa-Moleti — Un vœu.

que les maladies littéraires parviennent
est un signe que la guérison est proche
ues années à peine, en effet, aucun
la faveur du public qu'à la condition
tenu aux fonts baptismaux, patronné,
cole réaliste-expérimentale-naturaliste
profession de foi en affichant une gran
en se déclarant le fidèle disciple de
n réussissait souvent ainsi à donner le c
usionnés pour ne pas s'apercevoir de
du dévergondage de sa plume. C'était
i presque toute la jeunesse des lycées e

cet auteur et plusieurs de ses collègues première, informe, brute, d'où peut-être chef-d'œuvre, car la chronique c'est tandis qu'un artiste ordinaire ne fait que la manière d'avorton, l'artiste puissamment à cette matière inerte et froide de son organisme actif, de la vie, en un mot d'un créateur, sa *Maler dolorosa* est comme nous l'avons dit, une galerie où nous voyons défilier devant nos yeux d'Eleda, personnage nul et vain ; et ruiné ; le lascif sexagénaire Piccante, capricieuse et sensuelle Lal Dill ; Don Vincenzo, prêtre gras, et Frascolini, surnommé le petit Dan de Borghignano ; Nena, servante de la belle et corpulente épouse du poète » folles d'amour toutes Viennent ensuite Giulia, l'avenantissime, la Calandra, Gianni Rebaldi, — vaines langues, — les deux garçons Lastafarda, la *diva* Désirée Soleil, et la bonté.

Parmi ces figures, étudiées toutes surtout attirent notre attention, c'est la duchesse Maria d'Eleda, qui nous a voulu faire une œuvre purement morale malgré l'auteur lui-même, un but moral de ce fait étonnant dans la perfection peut manquer de revêtir un caractère lorsqu'il n'est pas à l'état d'ébauche une œuvre éminemment organique dans toute la force du terme.

Nous ne pensons pas que le romancier propose un but moral, ou servir nous admettons que le romancier dans ce cas, sans y penser, le voue au but moral jaillira inmanquablement source naturelle. Maria d'Eleda et sentent et agissent noblement dans

ATURE ITALIENNE.

ituant les bas-fonds
nement moral du livre
re. C'est là précisément
ombre très limité d'a
ec le siècle.

∴

ne romancier bien co
sioni di Andrea et de *Fumo e Cenere*, où ses
doxales sont accentuées, en est arrivé à la troisiè
*Baci perduti*¹ (Baisers perdus). Les rééditions,
nissent les livres et ajoutent à leur mérite, les
profiter de la réimpression de leurs ouvrages pou
il ne paraît pas que M. Valcarengi ait mis cet
profit. L'auteur dédie en ces termes son roman
zaro, le poète de *Miranda*: « Votre *Malombra* n
méditer. En vous dédiant cet ouvrage, je voudr
témoigner un peu de ma reconnaissance, de ma
et de mon profond respect. »

Cette dédicace devrait équivaloir à des lettres
seul un sentiment profond de la dignité humaine
inspirer une telle admiration et une si haute consi
personnalité aussi distinguée que l'est Fogazzaro
nous semble que, dans le cas actuel, l'ouvrage en
digne de l'auteur de *Malombra*. Certes, les *Baci*
chet évident de vraisemblance, de réalité, même p
nécessaire; pour plusieurs lecteurs et sans nul dou
lectrices, certaines pages de ce roman sembleront
leur propre existence et leur arracheront cette co
taire: « Voilà précisément ce qui nous est arrivé. »
ce roman peut-il bien inspirer à un lecteur sér
portance peut bien avoir, aux yeux de l'admirate
et de *Daniele Cortis*, un personnage aussi fat et n
niste des *Baci perduti*, savoir, un jeune homme
le ur morale, comme il y en a tant, qui laisse se
fi e digne d'être estimée, pour s'attacher à une a

¹ UGO VALCARENGHI, *Baci perduti*, scene della vita
z. ne. Milano libreria editrice Galli, 1890.

le droit de l'être? Ce sont là de v ne saurait produire aucune impre noble et généreuse. Il y a cependant ces *Baci perduti* quelque chose qu renghi met des paroles d'or dans la douce et aimable: « Les romanciers plus calmes et plus justes que leur presque toujours les français; et anglais démontrent un esprit profond mais sain, s'attachent à étudier les c importance au sentiment. » Et ajout âmes qui restent troublées par les cachent un certain état morbide de l'esprit est préférable, car le caract cessaire vu les passions mesquines rendent incapable de ressentir les g cellentes paroles que je signerais ment, — et cela est inexplicable, — ces nobles déclarations un démenti posé de ce que son auteur admire e dans le monde infect des petites pas qu'un jour, qu'une heure même, qu et qui n'ont pas besoin d'une âme

∴

Un ami de l'humanité qui se ca de *Umano*, a publié récemment un *guerre*¹ (*La fin des guerres*). Ce ti peut résister à la tentation de décl mystère renfermé dans ces quelques qui est *Umano*? Impossible de répon et Guindani de Milan nous déclaren la plume d'un homme qui brûle d'a prime un peu crûment ce qu'il sent les églises ou les partis et veut cons avilir, par une personnalité et une

¹ UMANO, *La fine delle guerre*. Mi F. Guindani, 1890.

comme que celle de l'humanité et du monde entier. » Ces déclarations suffisent pour nous révéler les qualités morales de l'auteur.

Ne vous attendez pas à ce que nous vous donnions ici un résumé complet de cet ouvrage, nous nous contenterons d'indiquer quel est le moyen que *Umano* prétend infallible et grâce auquel les guerres seront désormais impossibles. Ce moyen consisterait, d'après l'auteur, dans la *Confédération des États-Unis d'Europe* : chaque État pourrait conserver sa forme de gouvernement républicaine ou monarchique, car cette confédération *ne devrait aucunement s'ingérer* dans la constitution intérieure des différents États. Ceux-ci devraient se faire représenter auprès de la confédération par un nombre de députés proportionné à leur population respective. Les relations mutuelles des nations dépendraient ainsi d'un *gouvernement commun*, d'un *parlement suprême* qui devrait se prononcer au fur et à mesure sur les divergences et les conflits diplomatiques entre les divers États, en première instance et sans appel. Il ne serait donc plus nécessaire de maintenir des armées permanentes formidables et les guerres cesseraient par ce fait même. L'auteur dédie son opusculé à la jeunesse de tous les pays d'Europe qui ont un gouvernement constitutionnel, « afin qu'elle s'agite et réclame de la part des parlements respectifs des propositions de fédération avec un ou plusieurs États et les engage à faire converger sur cette cause sublime toutes ces énergies féminines employées actuellement dans les associations de la croix blanche et de la croix rouge pour l'assistance des blessés à la guerre, tandis qu'il serait si humain et si facile (?) qu'il n'y eût plus dorénavant de blessés ni de guerres. » Afin que les délégués de chaque État pussent s'acquitter dignement de leur tâche dans les discussions importantes auxquelles ils devraient prendre part dans l'intérêt mutuel de tous les États, l'auteur est d'avis qu'ils devraient tous se servir de la langue française qui, de droit et non par faveur, est aujourd'hui, de fait, la langue internationale usitée chez tous les peuples de la terre.

L'idée est magnifique, on ne saurait le nier; malheureusement, elle est condamnée à rester à l'état d'utopie, exactement comme cette autre idée de l'égalité des biens. A supposer qu'on pût la réaliser à force de bonne volonté, on devrait fatalement y renoncer demain. En effet, en admettant que cette idée ait déjà été mise en exécution en Europe, il y aurait un premier inconvénient : les représentants internationaux devraient-ils se réunir ? Or, il

serait impossible de choisir une séance du parlement fédéral. Si où le parlement d'un peuple pût être Berne ou Bâle, Paris ou Vienne, il n'y aurait aucune susceptibilité parmi les Italiens, puisque ce serait toujours le parlement qui siégerait. Mais, puisqu'il ne peut siéger nulle part, où devrait-il se tenir? Dans une langue française ou allemande? Quel est l'écueil à cet égard? Il est vrai que les réunions du conseil fédéral se tiennent tantôt dans une langue, tantôt dans une autre, de telle sorte qu'aujourd'hui à Paris, ce serait à Vienne ou à Londres ou à Rome demain. Mais après un certain nombre d'années, il faudrait que chacun à leur tour, les langues fussent représentées au congrès. On recommencerait en 1875, 1880, 1885, etc. Mais cela est plus facile à dire qu'à faire. Si de tous les États d'Europe se réunissaient à une assemblée fédérale, il faudrait un grand nombre de personnes qu'il lui faudrait un palais immense pour ses séances, une multitude de bureaux. On oublie, en outre, le déplacement de cette légion d'hommes, de mense de papiers, de registres, de livres, etc., qui pourrait en souffrir. Mais il y a encore une autre difficulté, c'est que attendu que le nombre des représentants de tous les États évidemment être proportionné à la population, les petits États, comme la Belgique, le Danemark, etc., pourraient-ils se faire entendre en cas de conflit diplomatique? On ne peut pas simplifier la carte politique de l'Europe par la pression des petits États au profit des grands. Cela pourrait arriver sans la coopération des grands, mais seulement, tandis que dans les conférences réciproques des grandes puissances, les petits États et de tout ce qui s'ensuit, empêchés de faire valoir dans une guerre, ce qui fait que les petits États menacés dans leur existence du jour où les grandes puissances voteraient :

REVUE INTERNATIONALE

de mérite, on donnât à ce brillant appareil, que, à l'instar, l'auteur qui recevrait ces honneurs en décorer sa poitrine, registre *ad hoc* avec ce titre.

J'ai senti ce désir en lisant, il est donc — je suis heureux de le dire — la vérité. Ce livre est intitulé : *Vita pratica* (Vie pratique). C'est un ouvrage de trois ans, par M. Barbèra de *opere educative* (Recueil d'opérations éducatives) due à une plume des palermitains a été mis à la collection *Raccolta* avait publié les lettres à la jeunesse) sous l'égide de l'origine de *Vita pratica* peut-être, père de deux vifs et chers enfants, est-il besoin de le dire — obsédé par la tâche d'écrire à leur usage un livre qui remplacera auprès d'eux l'intelligence, l'affection et la confiance humaine y est étudiée, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, enseigne à ses enfants l'art de braver les tempêtes. *Aristotele* a appelé ce volume l'*Évangile* de cet ouvrage a été en partie *femminile* est le pendant de l'une l'autre. Au fond, la *vita* à laquelle les jeunes filles en n'aurait mieux su traiter un tel ouvrage est plein d'expérience de paradoxes ou de parti pris d'opinions qui sont propres à la f

CENZO PANTALEO, *Vita femminile*

de notre époque. Son ouvrage n'est ni un traité, ni un code de la bonne société, c'est une série de conversations calmes, faciles et élégantes quant à la forme, nobles, élevées quant aux vérités auxquelles elles se rapportent et persuasives à cause de l'évidence des raisons qui y sont produites. C'est ainsi que toute femme trouvera dans cet ouvrage non seulement un sûr moyen de parvenir à se connaître elle-même, mais encore un sujet d'orgueil légitime en sachant et en sentant qu'elle est une source bienfaisante pour la famille et pour la société. Si c'est une femme qui lit cette *Vita femminile*, l'impression qu'elle en ressentira peut être comparée à celle qu'elle éprouverait en apprenant tout à coup qu'elle possède un trésor immense qui se multiplie à l'infini lorsqu'on le dépense pour soi-même et pour les autres. Si c'est un homme qui parcourt les pages de ce livre, il désirera ardemment que ce volume devienne le vade-mecum de sa compagne et de ses filles. Et, notez-le bien, ce n'est pas seulement la *dame* que M. Pantaleo a étudiée, mais la *femme* dans toutes ses conditions sociales. Il nous démontre cette grande vérité, savoir, que chaque femme, quel que soit son milieu social, a toujours à sa portée les moyens pour accomplir dignement sa mission, attendu que, que ce soit dans un palais ou dans une chaumière, le bonheur domestique et tout ce qui s'y rattache, comme le bien-être, l'ordre, la réputation, etc., dépend d'elle presque exclusivement.

Ce livre, destiné surtout aux femmes, est écrit sous une forme qui ne peut manquer de plaire tant à celles qui sont instruites qu'à celles qui ne le sont pas; il suffit que ces dernières sachent lire pour qu'elles soient en mesure de sentir et d'apprécier la haute compétence de l'auteur et de se conformer à ses conseils.

Il serait superflu, après cela, de dire que, bien que ce livre ait été écrit sans aucune prétention artistique, c'est une véritable œuvre d'art. Que de grâce dans ces croquis, ces maquettes et ces anecdotes! Que de perles dans le chapitre intitulé *Nozze in pompa* et dans la *Lettera a Luisa*!

En attendant que ce volume pénètre dans toutes les familles où il y a une enfant à élever dont la félicité à venir prime toute autre pensée, nous l'avons mis dans les mains de nos filles qui l'ont reçu avec enthousiasme, en déclarant qu'elles le reliront jusqu'à ce qu'elles le sachent par cœur, comme cela leur arrive dans les rares occasions où nous pouvons leur donner un livre à la fois beau et bon.

Nous étions autrefois les
 nous sommes malheureusement
 Tandis que l'Allemagne et la F
 ductions des *Sonnets* de Shal
 dépourvue! M. le professeur
 fin une aussi grave lacune par
 des *Sonnets* immortels avec l
 duction présente çà et là des
 françaises que nous avons pu
 qui a traduit, en 1871, non p
 M. Olivieri, — mais intégrale
 avec le concours d'Amédée I
 variante, assez importante, q
 sonnets. Tandis que, dans la tra
 à une femme, dans la versior
 homme. D'où vient cette dive
 glais qui se prêterait à une c
 au masculin ou au féminin?]
 prononcer là-dessus, mais n
 l'autre de ces traducteurs on
 s'attacher, chacun en particu
 est vrai que les sonnets de S
 à interpréter. Ainsi les deux]
 net indiquent clairement que
 peut-on admettre avec les co
 puissant qu'il s'adresse? Supp
 premiers quatrains Shakspeare
 tendent, à lord Southampton
 d'autres l'affirment; comment
 le poète ait pu lui dire sans
 cule: « Tu as été créé d'abor
 nature, tandis qu'elle te mode
 t'ajoutant *quelque chose* (sic,

¹ *I sonetti di William Shal*
 italiano da ANGELO OLIVIERI, co
 migliori esemplari. Palermo, Cal

age? » Parlerait-on ainsi à un homme du rang de Southampton ou de -il osé s'adresser en ces termes à l'un à une époque où la distance qui sé e l'humble bourgeois était si grande penser que les personnages auxquels s êtres imaginaires, comme le croien stes commentateurs? Guizot a écrit

à ce sujet, que les sonnets de Shakspeare ne sont que « de simples amusements d'un esprit que séduisait toujours l'occasion d'exprimer une idée ingénieuse. » Cette manière de voir couperait court à plusieurs controverses et éclairerait bien des passages obscurs des *Sonnets*. Pour ce qui est de la traduction italienne du professeur Olivieri, nous n'attachons pas une grande importance aux variantes qui la distinguent des versions d'autres traducteurs étrangers et qui sont dues à l'ambiguïté même du texte, et nous trouvons que cette traduction peut marcher de pair avec les deux meilleures versions françaises, — celles de Guizot et de François Victor, ce qui est tout dire, — si même elle ne leur est pas supérieure. Elle est précédée d'une courte, mais savante préface sur le siècle, le génie et les œuvres de Shakspeare, qui met en lumière certains points obscurs de la vie du poète et de tout ce que cette plume merveilleuse a produit.

..

Nous informons nos lecteurs que la typographie du Sénat publiera bientôt la seconde édition de *Partigi e i Partigini* (Paris et les Parisiens) de C. Del Balzo. Le sujet, bien que traité déjà par une foule d'écrivains, revêt un caractère de nouveauté sous la plume du sympathique député napolitain. L'auteur, en effet, a évité avec soin d'entretenir ses lecteurs de ce que tout le monde connaît désormais, comme par exemple le Luxembourg, le Louvre Notre-Dame, la coupole des Invalides et autres curiosités dont on trouve la description dans tous les guides de cette métropole. Son attention s'est arrêtée sur un ordre de choses et de faits plus important, savoir, sur la physionomie morale du Paris moderne telle qu'il a pu l'observer durant son séjour parmi les Parisiens. Son œuvre est en conséquence le produit de deux facteurs : l'observation et l'impression. C'est ce qui explique les jugements divers que la

ÉRATURE ESPAGNOLE

SOMMAIRE: Quelques mots sur la connaissance de la littérature espagnol à l'étranger et particulièrement en France — M. Menéndez Pelayo *Histoire des idées esthétiques en Espagne* — Sur l'histoire de la philosophie platonicienne en Espagne — Les deux derniers volumes de l'*Ensayo de una biblioteca española*, de Gallardo — Les *Trovadores en España*, de Milá y Fontanals — Quelques ouvrages sur le théâtre M. Muñoz Pena: *Tirso de Molina* — Romans récents: *Morríña*, de M^{me} E. Pardo Bazán; *la Incógnita et Realidad*, de M. B. Pérez Galdós — *La España moderna*.

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'on se plaint en Espagne du dédain ou de l'ignorance des étrangers, et des Français en particulier, à l'égard de la littérature espagnole. Ces plaintes, que Jovellanos et Moratin, aussi bien que Larra et Mesonero Romano faisaient déjà entendre, nous les retrouvons sous la plume des publicistes contemporains. Tout dernièrement encore, et à propos de l'intéressant ouvrage de M. Boris de Tannenberg sur la *Poésie castillane*, l'un des critiques espagnols les plus autorisés, M. Leopoldo Alas, dressait de nouveau un réquisitoire contre la légendaire légèreté française, pour laquelle l'ignorance de ce qui se passe au delà des frontières serait une forme du patriotisme. Ce n'est point le lieu de rechercher, d'une façon générale, si ces accusations continuent à être aussi fondées qu'elles sont sévères. Il me paraît qu'*a priori* elles s'accordent mal avec cette fureur d'exotisme et ce cosmopolitisme, qui est l'une des caractéristiques de l'époque actuelle. Et je crois aussi que M. Alas est lui-même imparfaitement informé lorsqu'il assure que Leopardi, Carducci, Macaulay et Carlyle son-

à peu près ignorés chez nous. ment intellectuel ou artistique bien l'avouer, ne laissent pas les noms des écrivains espagnols la plupart de nos Parisiens, qui — les noms des trois ou quatre certainement très embarrassés de de romanciers espagnols. Les plus honorablement connus en Italie des idées fort confuses chez l'italien. Quelque honte que nous d'avouer à MM. Nuñez de Arce point ici la popularité de Francisco M. Pereda, l'auteur de tant de rivaliser avec Guerrita. Je ne puis donc les incartades ont si vive. Combien chez nous ignorent le naissent celui de M^{me} Pardo Bazan la cause de cette ignorance?

Est-ce donc, comme quelque vement intellectuel ou dans la part contributive de l'Espagne pour une quantité négligeable? Ceux rivalité intellectuelle entre les ceux-là seuls sont oubliés qui grâce à la multiplication des modèles qu'une tentative originale, qui réussi à s'imposer à l'attention cienne littérature de l'Espagne : œuvres célèbres; elle a exercé certaine, sur la marche des idées temporelle possède-t-elle donc reconnaître une valeur propre, pas manifestement entraînée, ce mouvement qui vient d'ailleurs, passivement? S'il en est autrement, des Espagnols eux-mêmes, des imitations étrangères, des contrefaçons? Il est clair que littéraires, ne se multiplient au

à place libre. Et si l'on supprimait cette végétation parasite, dont les germes sont apportés par les quatre vents d'Europe, que resterait-il? Sans doute, l'Espagne a la grâce, elle a le charme, elle a le pittoresque, qui se fait rare, et la « couleur locale » chère aux romantiques. Mais n'est-ce pas précisément parce qu'elle est restée en dehors des grandes voies de la civilisation? Est-il une seule œuvre espagnole moderne dont devra forcément tenir compte le futur historien de la civilisation au XIX^e siècle? Dans le domaine philosophique ou scientifique, quelle est la méthode nouvelle, la découverte capitale, quel est le progrès certain qui nous soit venu de l'autre côté des Pyrénées et qui ait enrichi le trésor commun? Est-ce la thérapeutique Ferran, ou l'institut Ibáñez, ou le sous-marin Peral? Or, dans un siècle essentiellement scientifique, un peuple fermé à la haute spéculation est un peuple qui ne compte pas. Il est inouï que la pauvre philosophie de Krause, un sous-disciple de Schelling, ait pu suffire exclusivement à la vie intellectuelle de plusieurs générations. Et c'est une vaine prétention que d'opposer l'esprit littéraire à l'esprit scientifique et de croire que celui-là doit forcément se développer parce que celui-ci n'existe

3. Loin de se nuire, ils se soutiennent et se complètent. Est-il possible que l'anémie de la pensée ne se fasse pas sentir dans toutes les branches de la production intellectuelle, et jusque dans les manifestations de l'art et de la littérature? La poésie qui n'est point arrie du suc des idées, n'est plus qu'un vain gongorisme: dans sable il ne pousse rien, pas même des fleurs.

Telle est la réponse que quelques-uns feraient volontiers aux plaintes dont nous parlions plus haut. Elle les dispense de pousser loin, et leur permet, sans plus ample informé, de s'en tenir à la formule: *ignotum, ergo ignobile*. Pour notre part, nous la jugeons injuste, et notre ambition serait de montrer dans ces notes la même sévérité de cette condamnation sommaire, en apportant la part d'informations et de renseignements sur les hommes, les œuvres et sur les choses de ce noble pays.

Je estime, avec les directeurs de la *Revue*, qu'en ce qui concerne l'Espagne, ces informations, quelque modestes qu'elles soient, peuvent avoir leur utilité, car il est bien certain que les communications littéraires et intellectuelles, si actives entre la plupart des nations européennes, sont languissantes entre ces dernières et l'Espagne. En ce qui concerne la France, sa voisine immédiate, la principale de cet état de choses, est, je crois, l'ignorance

de la langue castillane, laquelle ceux qui espèrent en retirer quelque chose des commerçants et les indigent en effet, c'est exclusivement à nous le grand mouvement qui s'est produit il y a une vingtaine d'années, au sein des universités remaniées, au Nord et au Sud. L'enseignement est absolument l'Italie et l'Espagne aussi puissamment centralisée est, sinon l'unique, du moins le centre de l'esprit public. Cet oubli, ou plutôt cette négligence fâcheuse de plusieurs siècles pour le moment c'est que le Nord ne s'intéresse pas directement au mouvement de nos voisins se réduit de plus en plus, nous connaissons moins l'Espagne qu'avant la barrière des Pyrénées s'est relevée à l'Ouest, même le long de la frontière, il n'y a pas de personnes capables d'entendre et de lire un auteur espagnol. Ce n'est pas que nous avons des raisons de les croire, mais les suffisent, à elles seules, à en faire un accusé. M. Leopoldo Alas.

J'arrive maintenant, sans autres excuses, à parler de cette *Revue* qui s'intéresse à tout, bien m'excuser si ce premier numéro n'est pas tout ce que je l'aurais voulu, mais, qui m'a été faite, rédiger à la hâte, et se limiter aux ouvrages que j'avais s

Toutes les fois qu'il est question de religion, être sûr que le nom de M. Menéndez est prononcé. Quoique très jeune et très actif, le plus autorisé de la science au Nord, c'est que, tout en respectant les traditions religieuses ou politiques,

are habileté, à la défense de ces idées les procédés et les méthodes de la critique moderne. Son activité, déployée dans des directions assez diverses. Presque à l'université, il a entrepris et il a mené à bien des travaux qui ont effrayé des travailleurs en apparence plus expérimentés. Son *Histoire des Hétérodoxes* est une étude de la civilisation espagnole dans ses rapports avec le catholicisme. Elle appelle, elle provoque parfois la réserve, mais elle ne saurait méconnaître la vaillance, ni l'abondance de son auteur. Ces mêmes mérites se retrouvent dans la *Historia de la literatura en España*, où M. Menéndez Pelayo s'est précisément efforcé de mettre en lumière, — du moins pour le passé, — les titres de son pays à l'estime du monde savant. Enfin, l'infatigable académicien a publié son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*, qui se compose de deux volumes. Les deux tomes récemment publiés causent quelque surprise ou quelque désillusion à ceux qui attendaient des renseignements sur le développement des idées esthétiques en Espagne. Ils sont, en effet, entièrement composés de théories allemandes, anglaises, françaises : on n'en est point en question. C'est qu'à mesure que l'auteur étend son travail, à mesure qu'il étend le champ de son plan s'étend aussi, se modifie, et devient de plus en plus encyclopédique. Aussi l'ouvrage, en dépit des promesses du titre, s'est-il transformé en une étude subtile des variations de l'esthétique philosophique moderne. Tel qu'il est, il sera certainement très utile à l'Espagne, où les informations exactes sur ces questions sont si nombreuses. Le plan n'en prête pas moins à quelque réserve. Deux volumes compacts d'« Introduction », pour donner une vue d'ensemble de l'Espagne romantique ou même de l'Espagne moderne, c'est beaucoup ! L'esthétique de Zorrilla, d'Espronceda, de Góngora, de Gil y Zárate, méritait-elle tant de préface d'honneur ? Après tout, c'est précisément parce qu'elles n'avaient aucune originalité propre, parce qu'elles ne sont que des reflets et un écho, que l'auteur a cru devoir leur assigner une véritable origine. Comment expliquer la littérature romantique du siècle, si l'on ne connaît au préalable ni Bataillon, ni Marmontel, ou le mouvement romantique, si l'on ne connaît les doctrines de l'école française contemporaine ?

L'auteur était donc am-
qui devait être le principa
sur ce qui, dans un plan r
Il y a là un renversement
mais qui fait songer parfoi

Le poète d'abo
Après en avoi
Il se jette à c
De Castor et F

C'est encore à l'histoire
nédez Pelayo a emprunté
l'inauguration du cours ac
centrale de Madrid. Ce disc
trop ordinaire à ces sortes
par l'ampleur avec laquelle
loppement de la philosophi
surtout dans ses rapports
rature.

L'auteur suit les traces d
espagnole depuis Sénèque (
dans l'histoire de la philoso
l'Espagne), jusqu'au xviii^e si
à une variété assez incons
nédez ne prétend point fa
facilement entrevoir ses asj
lista, ou d'armonisme en
noms d'Aristote et de Plat
si vous pouvez un jour voi
liste, dont le germe est en
amoncelée par tant d'anné
veloppe ailleurs peut-être,
tives de Lotze, de Max Sc
est loin d'être complète), r
fondément enfoui dans le
mort:

Las raices
Mas no as

Cet effort vers la conci
au surplus la préoccupation

publication sera très probablement c
lume, qui contiendra, avec les table
nombre d'opuscules d'érudition et
Gallardo.

C'est un service analogue que re
dez Pelayo en poursuivant la public
Milá y Fontanals, éditées par Verd
premier contenait les *Principios d
poética*. Le tome deuxième est formé
étude de poésie et de langue prove
meilleurs de l'ancien professeur de
de 1861. Depuis, l'étude scientifique
progrès: il n'eût pas été sans utilité
tion, les modifications ou les correc
dues nécessaires par les travaux
exiger des éditeurs un nouvel ouv
produire avec soin et correction un
rare.

..

En attendant que l'Académie Es
tion monumentale de Lope de Vega
érudits continuent, de loin en loin,
à l'histoire encore si confuse du thé
blient des documents nouveaux, se
ques erreurs courantes, d'éclairer c
C'est ainsi que M. Serrano Cañete
qu'on ne l'avait encore fait la biog
chanoine de Valence Tárrega, drama
de Castro, sur lequel un autre Valen
pas à nous donner un travail bien né
stén Tárrega... Valencia, 1889). Mai
qui, à ma connaissance, ait paru ré
gnol, est celui de M. Muñoz Peña s
de T. d. M... Valladolid, 1889). C'est
plutôt qu'un ouvrage d'érudition. M
sonero Romanos, Schack et Ticknor,
à dire sur la valeur et la portée du
ral, il est urgent de soumettre à ur

ITTÉRATURE ESPAGN

nautes et authentiques sur cette forme car nulle part ailleurs les préjugés, les jouissent d'une plus grande autorité. Un admiration béate, qui a été trop longtemps tique espagnole, ferait justice de bien de soigneusement entretenues par un patriot être toutefois serait-il plus logique de com exacte des faits. Que d'obscurités encore N'est-il pas étonnant que la biographie de *de Sevilla*, de la *Villana de Vallecas*, de *verdes*, soit à peu près inconnue, et qu œuvres, malgré d'estimables essais de cl faire? Le concours ouvert, en mars 1885, sur ce double sujet n'a donné aucun rés fut essayée aux questions posées. M. Mu davantage, mais il a traité avec consci et esthétique.

Peut-être jugera-t-on que cette étude à être réduite et allégée de répétitions flottant, enfin que l'auteur est bien indulg réels de son héros. Du moins a-t-il mon abondante ses mérites particuliers, qui s caractères (particulièrement dans les ca verve spirituelle et mordante, et le talen

..

Il me reste bien peu de place à consacra ductions de la *litteratura amena*. J'aurais quelques romans récents et particulièrement d'inspiration, mais l'une et l'autre fort teurs, qui soutiennent dignement le vieux *pañola*: je veux parler de la *Morriña* de *Incógnita* et *Realidad* de M. Pérez Gald

Morriña (Nostalgie), *historia amorosa* et curieux de réalisme et de poésie; de r r ges appartiennent à un milieu très bon a vec une évidente préoccupation d'exactit c sens que la passion de l'héroïne, — qui -- nous élève au-dessus des banalités ord

C'est « l'histoire am jetée sur le pavé de ne tarde pas à deve gelio. Chassée par l vert-galant, la pauv perdue, et elle se tu mœurs de la bourge d'après nature, la s et aussi les qualités Pardo Bazán, tout « Ajoutons que le ror publié, à Barcelone bonnes impressions

M. Pérez Galdós, *fecta*, de l'*Ami Ma* menter de trois vol riche. Il est vrai qu *Torquemada sur le* écrites depuis longt santes, par exemple que la *Plume au v* conde partie et aus mois. Les deux nou sonnages que nous *Incognita*, le déput aux Cortès), nous le *Realidad*, qui est u

Je ne veux poin plètes, je l'avoue, — madrilène la *España* cune très sensible, n *temporánea*. La *Es* l'Espagne ce que la vient d'entrer dans lant faisceau les no arts, car elle compt vas del Castillo, Can

poldo Alas), Guillén Robles, Manuel del Palacio, Palacio Valdés, M^{me} Pardo Bazán, Pérez Galdós, J. M. Sbarbí, Valera et bien d'autres. C'est dire que nulle part on ne peut plus facilement se rendre compte du mouvement intellectuel, littéraire ou scientifique de la péninsule, et à ce titre la *España Moderna* méritait de ne pas être oubliée ici.

E. MÉRIMÉE.

TÉRAURE

oyaumes scandinav
olitique trois États
s, sa constitution e
urtant intimement
rit et spécialement
t les considérer con
ments différents, ma
i ont subi l'action d
prennent parfaite
ntime rapprochemen
e date que de la de
ge qui est devenue
rs affinités, différen
ont des traditions et
attus en maintes oc
écessaire de traduir

Le Danemark, qu
re moitié de notre
ique, avait reçu ses
avait subi l'influenc
s pays, la Norvège
de la littérature m
ents ans, jusqu'en
vitude, elle a dorm
its de temps en ten
écrit en danois et

ise. En 1814, la Norvège s'est réveillée, a secoué devenue un pays libre, bien qu'unie à la Suède. Sa a été rédigée d'après le modèle de la constitution grande Révolution, assure aux Norvégiens une li-plus grande que celle que les deux autres pays obtenue, car en Norvège on n'avait pas à compter se qui, en Suède surtout, est une puissance. La ne un pays plus démocratique que ses voisins, et tion du joug danois, elle a fait des progrès intellects. Cette jeune nation, enthousiaste de sa liberté jour en jour brisé les liens qui la tenaient intellectachée à la culture danoise, sa langue même se disu et visiblement de celle des Danois. Si ce dévelangue norvégienne écrite et parlée continue, ce bable, on aura un jour trois langues scandinaves.

..

toutes les littératures modernes, c'est le réalisme nent, dans la littérature scandinave, tient le haut a Suède et surtout le Danemark qui au temps du eu une littérature très riche, se ressentent encore nt qui est la conséquence des progrès trop rapides. ois et suédois sont devenus réalistes, parce qu'ils . intelligents, cultivés et parce qu'ils se sont laissés courant général, mais au fond ils se trouvent dééalisme, ils s'y sentent mal à leur aise, ils imitent uis, tantôt les Norvégiens, ils hésitent, ils s'irritent, ous les diables; la vérité est qu'ils sont blasés et chent fièvreusement, mais ils ne trouvent souvent C'est ce que nous observons, par exemple, chez le Strindberg qui est devenu réactionnaire à force , réalisme est quelque peu anémique en Suède et en l'orvège, par contre, il se porte à merveille. Il y a ures danoise et suédoise des auteurs et des poètes talent, mais il n'y a pas un seul génie. Il faut se Norvège pour trouver les chefs actuels de la lit-ive. Le réalisme est tombé, dans cette contrée, sur , il a su s'adapter au caractère national, s'infiltrer se présenter sous une forme originale. Les deux

REVUE INTERNATIO

Norvégiens Henrik Ibsen et Bjornstjerne Ibsen, deux éminents qui écrivent de vrais chefs-d'œuvre. Les qualités principales sont la force, la fraîcheur, une volonté tenace; tous les deux font cela, car, comme lui, ils sont impétueux, vigoureux, géants, en somme, qui se sont partagés le Nord où ils règnent en maîtres. Pour l'un et l'autre se ressemblent peu, quoiqu'ils marchent vers le même but, savoir la liberté de l'esprit et du

Henrik Ibsen est un penseur profond, un homme de théâtre; il vit à l'étranger; se sentant étranger, il regrette toujours d'être né dans son pays. Son premier voyage en Italie a été pour lui une corrélation, il a bu aux sources de la beauté, de la grandeur de drames qui lui assurent l'immortalité. Henrik Ibsen a poursuivi avec une rare obstination un seul but: la liberté de l'individu, le bien du monde entier que l'individu, il dira presque tout. La politique, l'État, les questions sociales, est au fond parfaitement indifférent et l'œuvre de leurs rapports inévitables avec l'individu.

A l'exception d'un petit recueil de poésies, de drames, dont chacun est un événement, il n'a rien écrit qui ne soit le monde dans les trois royaumes scandinaves au jour.

Étant toujours absent de son pays, il est regardé comme un être vivant; ses idées avec indignation ou avec admiration, mais sa personnalité, qui est toujours présente, voulu sans doute, car, malgré ses idées, il est un aristocrate d'esprit; il n'aime pas les conventions, de l'Olympe, sa demeure, et c'est de là qu'il parle.

En Suède, on lui a donné le nom de « le grand » que dans ses derniers drames c'est sur le sexe faible qu'il combat. La beauté extérieure, la beauté morale qu'il prône par-dessus tout, soit mieux instruite, qu'elle ait plus de liberté qu'une poupée, l'esclave de son mari. Dans son dernier drame, *fra Havet*, publié à la fin de l'année 1900, il plaide la cause de la femme qu'il plaide. Il n'a rien p

C'est avec enthousiasme qu'il parle, cesse de louer les mœurs et les institutions avec les théologiens, ses luttes avec le mouvement des grévistes, etc. lui en laissent le loisir.

Malgré la haine vouée par le public à son éminent, il y a eu un moment où les royaumes, se sont rassemblés pour qu'il ait à dire. Il y a quelques années, avant qu'il pouvait y travailler plus tranquillement, il est trop dérangé. Pendant son absence, d'envahir notre littérature, des auteurs étrangers étaient dépourvus prêchaient l'amoralisme, la critique, l'anarchie menaçait de se faire dévorer les esprits les mieux faits. Il fait ses malles, quitte Paris, et donne aux royaumes scandinaves, une série de conférences sur tout ce qui y touche. Il y traite les doctrines, il montre la supériorité de la civilisation, il exige la même pureté de la femme. « Le libertinage gâte les mœurs et peuple les maisons d'aliénés. » Il est tombé à cause de ses excès. Nos livres ont subi le coup de changements : plus de facilité entre les femmes et les hommes, les mœurs et pour les hommes. » Cette tournée a été des plus heureuses dans la vie de l'auteur. La campagne a été un triomphe continu. Les bohémiens dans tous leurs retards n'ont pu empêcher la littérature d'aller à la rue.... Pour comble de bonheur ses conférences ont été à l'envi. Mais ce n'était qu'une trêve, les crises plus violentes que jamais.

Mais revenons à son dernier royaume.

Au milieu des descriptions admirables des royaumes norvégiennes, l'auteur nous présente un médecin, qui est médecin, est le représentant du pays, est pasteur, est le porte-voix de l'opinion, même un libre penseur convaincu, un homme naturel pour le premier de ces personnages, une individualité, qu'il a fait chair de sa

TURE SCANDINAVE.

d'être et de voir, même s
bien qu'auteur et précie
lecin lui aussi, mais à sa
ble, malgré tout le trésor
ombreux voyages, il assu
nts pour tous les maux de
un croyant, mais au rebou
seur, Bjornson s'est effor
ympathique que possible, c
omme de bien. « Là où
ants ou non croyants), là s
actérise le livre lui-même

il en ajoute deux autres
femmes dont l'une est la
et elle se range aux idées
ut en lui rendant la vie a
entoure. Son caractère est
bien la sœur du médecin l
isant, par étroitesse d'esp
un parfait honnête homm
, qui a épousé depuis un
tôt après son mariage, de
faute. Ragni qui ne s'étai
nfants de sa sœur, est u
rille pas par son intellig
s fin pour la musique. C'e
est par des images musi
a sans s'en douter: elle e
la rend si sympathique et
ent musicien lui aussi, qu'
our.

on mari, se rend en Amér
se fixe avec sa femme d
frère le pasteur qui, ainsi
e comme une infraction à
loi du pays. Les deux far
e du pasteur déteste cordia
frère qu'elle aime et admi
te petite sensitive qui aura

de soleil et d'affection, dominée par la phtisie et par une opération difficile pour prouver au peuple les force à s'humilier de ainsi une réforme dans religion naturelle. Du haut paroles suivantes : « Ce n'est ce que la charité n ne faut chercher la volu sacrement, il faut la charité, et l'amour pour les La parole ne sera jamais éternelle de la vie est

Après Ibsen et Bjorn vègienne contemporaine grand mérite, Jonas Lie aussi vers les régions du ne sont pas aussi illustrées est pourtant solidement leur. Jonas Lie excelle dans de Nordland et Finmark la tence des pêcheurs est visible. Il connaît dans son au pays du soleil de min et sveltes, aux pêcheurs de contrastes dans ce splendissant et gai, l'hiver On voit les Finnois, ce rennes ces contrées dans

Jonas Lie a trouvé là tard, il a pris ses sujets dans contes fantastiques, pour nier roman *Matsa Jons*, l'existence d'une couturière cet ouvrage par cette chacune de ses pages. Jo

arriver au baccalauréat. Il a connu en lui un peintre vigoureux. Gark sur lui par une critique brillante *Empereur et Galilée*. Les théologues ont espéré trouver en lui un garde des dogmes, mais on s'est bien plus positiviste de tous nos auteurs. *Studenten* est un document littéraire.

En Norvège, les fils de paysan néral des théologiens, et on a dû recruter en grand nombre parmi ceux qui ont une pareille origine et plus intraitables que tous leurs parce qu'en Norvège les paysans sont. Dans son roman, Garborg analyse nous les montre à nu, car Garborg cœurs dans les replis les plus cachés satisfaction presque cruelle. Plus tard qui ne valent pas autant que le roman. Son dada dans ces derniers ouvrages libre; il l'exalte et le prêche avec la haine du déclassé contre la société. Son style est énergique encore que trente-neuf ans et est remarquable. Il écrit ses romans en idion sans doute beaucoup à modifier en danois.

..

En jetant un regard sur la littérature on rencontre d'abord le nom d'un Brandes et puis quelques noms de illustres, quoique appréciés, ceux de romanciers de talent, celui de Holmboe poète lyrique et épique brillant, celui de poète, un esprit d'élite, profond d'un feuilletonniste spirituel, Herma sies langoureuses et sentimentales coup de vers en Danemark. Cette

son influence a été
à former des auteurs
ils se sont démenés
voile funèbre sur le
très bavards, et sur
fidèlement copié les
devenus raffinés et l
qu'il valait mieux po
pérément est bon e
Drachmann, le discip
retraite et Karl Gjøl
quent le retour aux
Vive le Danemark!
l'un des derniers liv
toutes ses productions

Un disciple cepen
critique, c'est Schand
(*Oplevelser*), récemment
Georg Brandes, né e
naissance et par son
l'empêche pas d'aimer
ont assez des pleurs
clament hautement l
sant en Suède, où le

Si, comme on ne
d'un certain marasme
celui de Rydberg, écri
devient une vraie m
a quitté le ciel de la
et cette transmigrati
encore le comte Snoi
tav von Geierstam, 7
Löffler. Il est fort re
contestable, gâte ses
les souille par des tr

Tor Hedberg est,
où, en psychologue p
les sentiments du disc
compassion pour Jud
défaut, selon Hedber

L'EXPOSITION DES TRAVAUX

Tout ce qui peut produire de notable à l'attention, à l'aide et à l'encouragement de bonne volonté. Si l'on examine de près, on éviterait bien des discussions enthousiasmes puerils, et l'on ne tomberait pas dans le dédain facile qui, s'attachant à l'un ou l'autre côté, en prend prétexte pour se moquer de l'un ou de l'autre, dans lesquelles se trouve le germe de tout développement de telle ou telle branche.

Or, il nous semble que l'idée d'une exposition de travaux féminins est justement hors de toute autre question, l'essentiel doit être acquis.

Les conditions actuelles de la situation de la femme à certains égards, du côté économique. Le nombre des femmes contraintes de gagner leur vie croît journellement. Il est donc nécessaire de leur ouvrir de nouveaux champs d'activité, de leur reconnaître les facultés qu'elles possèdent, qu'elles cultivent, et pour obtenir cela, il faut que les expositions soient reconnues comme le meilleur moyen de faire connaître à l'un et à l'autre.

suffire aux besoins du pays. Il faut qu'ils se multiplient. Nous voudrions aussi que les arts décoratifs, voir s'ouvrent à l'industrie en Angleterre; c'est un point sur lequel il faut mettre d'émerger même à celles qui ont l'esprit d'initiative apte à le mettre en œuvre.

II

Arrivons maintenant aux détails de l'exposition de mai prochain que l'exposition de Florence; elle durera jusqu'au 30 mai. Les expositions qui y participeront seront des plus variées. Elles seront organisées par des femmes des différentes parties du monde. Il est possible à organiser, elles porteront sur les produits de leur pays. Une série de concerts, de conférences, de représentations musicales auront lieu dans les salons. Il y aura aussi en œuvre différentes industries.

L'exposition sera divisée en huit sections: 1° sculpture, dessin et *arazzi*; 2° sculpture; 3° travaux à l'aiguille et broderie; 4° travaux à l'aiguille et broderie; 5° travaux à l'aiguille et broderie; 6° didactique; 7° hygiène; 8° hygiène. Comme on le voit, l'appel est à l'activité.

Les objets exposés peuvent être classés en deux catégories: les objets d'art et les objets d'industrie. Les demandes d'admission doivent être adressées aux sous-comités se sont formés dans chaque pays. On peut également faire la demande directement au comité central.

Les prix seront des médailles d'or, d'argent et de bronze. Il y aura également des prix en argent. Les expositions auront lieu le 9 juin, septième jour du mois. Le lieu de l'exposition est Portinari, que Dante a imaginé pour son génie italien aime les symboles, il aime les symboles, il aime ce qu'il fait sous la protection de la Vierge.

AU

Le discours adressé à l'occasion du nouvel an, les réjouissances et le dîner du sacré-collège. Le nouveau programme. Le nouveau scrutin. Le nouveau scrutin. — qu'on a appelée avec de l'Église, — partageant les joies et douleurs des existences, de celles

Je suivrai, moi aussi, les impressions du pape dans la chronique du Vatican

La fondation des Fribourg, les fêtes de la mise en possession des habitations, les nominations, les nominations de restauration

¹ Fidèles à notre mouvement général de progrès, le numéro la Chronique annonçait à nos abonnés

faire de sa main tremblante le *tura*. Un soir la nouvelle de la lement d'insistance à Rome, que teté, le comte Camillo Pecci fit et, en attendant, téléphona du c velles. Lorsque Léon XIII en fit souriant et un *Tu quoque....* s'é

La mort de son frère le cardinal impressionné le pape. On ne s' illustre bibliophile avait eu déjà huit graves, aussi tous ses parents e par une congestion cérébrale; et la maison Pecci on a de nombreux d'apoplexie sans conséquences.

C'est pourquoi la mort du cardinal pneumonie, a surpris toute sa famille. Il a été le plus ému, ce qui est naturel.

Les liens du sang n'étaient pas cardinal et ses parents. Cela a réuni plusieurs membres embrassent la cause faite pour développer les attachements du cardinal Pecci, à côté de ses attachements d'esprit, avait un caractère affectueux et des sentiments de famille. Il avait voulu qu'ils ne jouiraient pas de cette volonté arrêtée l'ait jamais sonne, pas plus le pape que les autres. Le plissement de cet acte, indispensablement de cet acte, indispensables volontés qui étaient contraires à son caractère.

La dernière fois que Léon XIII a parlé, ce fut dans le printemps de 1903. Il riposta que bientôt il exécuterait son projet, il se présenta le lendemain avec cinquante mille francs qu'il donna à Sa Sainteté. C'était son héritage.

« Quant à ma bibliothèque, a-t-il dit, c'est une bibliothèque très précieuse spéciale de Saint Thomas, qui est évaluée à l'Académie de Saint-Thomas mes appartements. »

le même système des transmissions *brevi manu*. Il jugea peu convenable de priver le généreux des favoris qu'il avait rassemblés avec tant de sacrifices. Aussi lorsque la mort est venue, la bière était toujours là, comprise, faute de testament, des parents légitimes.

de Léon XIII, j'ai motif de croire que ces li-
s décoré les salles de l'Académie de Saint-
x du cardinal, libres de tout devoir de reconnais-
rprété le manque de testament comme un chan-
olontés autrefois exprimées, et ainsi l'ordre de
aurait suivi son cours. Mais le pape était là
pour faire respecter ses promesses; il ne fallait
et la succession du cardinal fut refusée sans hé-

..

odes de famille assez attristants, Léon XIII n'a
é à reprendre sa bonne humeur habituelle. Il
r dans les jardins pontificaux, au grand mécon-
eur Ceccarelli, son médecin, toujours préoc-
'air et des émanations de la riche végétation va-
est-à-dire il déteste moins que d'ordinaire les
iriosité, des étrangers de passage à Rome: pres-
, Sa Sainteté a accordé deux ou trois heures
onnages de distinction qui insistent avec achar-
eçus. Ce sont des généraux russes ou allemands,
ou français, des protestants anglais, des dames
américaines, aussi millionnaires qu'indifférentes
ou de religion, tout un monde qui, après avoir
'anthéon et Saint-Pierre, veut raconter aux pa-
i ne voyagent pas, le détail des appartements
ueil reçu par le pape.

ion de Mgr Della Volpe, le maestro di camera
tiemment attendue, ils se précipitent au Vatican
vieillard devant lequel ils s'agenouillent comme

es catholiques fervents, échangeant avec lui quatre phrases ba-
iles sur leur patrie, sur l'évêque de leur diocèse, sur leur chef
État. A la suite de quoi, après avoir reçu une bénédiction, tou-

jours bonne venant d'un octogénair vent émus, dans la gêne de la tripl cérémonial. Et Léon XIII, qui s'é seoir sur son trône pour ces récepti sont finies, l'esprit plus gai et raffé

Ces audiences forment la seule r papale de ces derniers mois. Car je l danité le trantran des longues, inté dinaux, des diplomates, de l'aristocr ments *di calore* au commencement c de l'élection et du couronnement pe

Quelques distractions d'un genre nies à Léon XIII par les travaux de Borgia, qu'on va ouvrir bientôt aux l'installation de l'observatoire astro la *Torretta*.

Quoique le goût artistique de Sa il est certain ●elle tient beaucoup venirs remarquables de la protection arts; Léon XIII a le talent de rem esthétique par le choix des artiste fiance. Maintenant il s'agit de restai en tâchant d'imiter scrupuleusemen ciennes briques colorières qui sont en sin et des couleurs a été une affi n'étant pas d'accord avec ses cons Mgr Ruffo-Scilla, majordome de Sa ductions napolitaines de ce genre, cutable du professeur Seitz, a donn restauration des pavés, une fois aci vre d'art, quoique par son caractère la moyenne des touristes.

L'observatoire astronomique for père Denza depuis le 1^{er} mars. Il pe scientifique de premier ordre, comp toires modernes. Le nom du père E Secchi, est, du reste, une solide gar et des perfectionnements ont trop c la peine d'en parler ici.



gréables passetemps — on les appelle ainsi au III a eu des occupations beaucoup plus importantes référent aux intérêts religieux, sociaux et siège. La fondation des universités catholiques tats-Unis a occupé, peut-être, le premier rang pour un homme aussi dédié aux études et pour de l'instruction religieuse, cela a été certainement beaux triomphes. Et que d'activité et d'argent brillants résultats obtenus! Cent mille francs Fribourg, cinq cent mille francs pour celle de et les sommes connues par tout le monde; elles bles; j'ai pourtant raison de croire que la généne s'est pas bornée là. Mais la chose en valait rations de ces universités, honorées à Washingdu président des États-Unis, et à Fribourg par ants du gouvernement local, ont convaincu le ivre était solidement fondée et commençait à meilleurs auspices.

Fribourg a une importance moindre aux yeux i universités du nouveau monde. L'Amérique grandes joies à l'Église romaine, à en juger colossales faites par le catholicisme et par l'enquel tous les évêques, tous les prêtres amériatican de l'existence sociale, civile et religieuse e dans ces régions. Le clergé américain est le que au monde qui soit complètement satisfait à-vis du gouvernement et de la situation de is-à-vis de l'existence religieuse.

est grande et tous ses gouvernements ne sont ues pour ne pas penser à restreindre dans cerce expansive de l'Église romaine.

puis quelque temps un point noir dans l'horizon s quatorze millions et neuf cent mille sujets cae millions d'habitants, il semblerait devoir marrd avec le saint-siège; mais depuis deux mois vient tous les jours moins fondée. Le gouverne-

ment provisoire républicain a des tendances tout à fait à l'américaine. Du jour n'avait que les curés catholiques pour en civil, qui ne reconnaissait que le mariage civil la plus complète du principe de l'État! faisant suivre, naturellement, la suppression du mariage civil!

C'est une révolution aussi importante qu'a éliminé l'empire. C'est un coup d'état pour le clergé catholique, comme pour l'État ne peuvent encore être prévues. Les conséquences des subsides du gouvernement, en ressentira des dommages, mais la révolution aussi s'est produite qui semble irréfléchi à plusieurs, une fondation conditionnelle, fondée sur un pouvoir inconditionnel.

Malgré cela, les rapports diplomatiques ne sont point rompus. Loin de là. L'ambassadeur, choisi parmi les meilleurs diplomates d'Amérique, dit-on, destiné à la légation de Rome; et continuant de rester à son poste comme agent officiel, sans aucune gêne, à vrai dire, mais que son intelligence et l'intervention pontificale à Rio-Janeiro, afin d'arranger d'urgence les conditions transitoires de la grande réforme.

Tout cela a l'air étrange, n'est-ce pas? Je le tiens d'une source très autorisée que le haut prélat qui me parlait de cela avec la plus grande sérénité et indifférence.

« Église libre dans un État libre! (liberty) » s'écria-t-il. Plût à Dieu que ce rêve se réalise! Les rapports officiels de nos jours remplis de méfiance et de jalousie, sont tout autres. La période de transition serait certainement l'avenir notre clergé pouvant allier à tous les droits civils, *sans aucune restriction* moral lui venant de son ministère, de la plus grande force politique de tous les siècles. Le pape VII ne tarderaient pas à revenir.

Je laisse, naturellement, à mon interlocuteur la liberté de ses convictions, fondées peut-être sur des idées très anciennes.

En Europe c'est un Angleterre, en Allemagne stationnaire ailleurs.

États indique : succès lité auprès des catholiques

L'Angleterre a en titre de ministre plénipotentiaire au sujet de quelques affaires de Malte. Le général Simonsen, en uniforme et décoration, a été reçu par le roi Ross à toutes les cérémonies au pape, avec les autres membres de son gouvernement.

Le premier lord de l'opposition, lord de Brecon et Brecon, dit que qu'il n'est qu'un *négoce* de commerce très fondée et de apparences. En tous cas, le gouvernement anglais est assez expressif des raisons.

Léon XIII a toujours été anglais, pour la reine et pour représenter officiellement l'initiative de courtoisie. Le monde n'aurait pas de la congrégation de la plan de campagne, le risque vis-à-vis des catholiques, le gouvernement anglais, dans l'accord relatif à l'Europe-Royaume-Uni.

La Russie se trouve M. Iswolsky a débarqué avec une mission assez limitée en France, les nations d'évêques à des fins, la fameuse question de

AU VATICAN.

Polonais. Après tant de brouilles, de rapports on est arrivé, pour les évêques, à un arrangement très satisfaisant. Nouveaux titulaires des diocèses de la Pologne, mais sur un choix de trois noms par le czar, mais sur un choix de trois noms par le clergé des diocèses en question. C'est et ne demandant pas des négociations et pourtant, M. Iswolsky est toujours à Rome diplomatique, avec son joli uniforme fleuri. Plus grand succès du jeune diplomate auprès des cardinaux, et auprès des belles dames de la presse libérale, et du sport.

..

Traverse elle aussi une bonne phase pour l'Allemagne. La fâcheuse impression de la visite à Rome et au Vatican a été atténuée par les attentements. L'Allemagne a, depuis quelques jours, accordé pour l'armée, des privilèges pour lesquels il ne s'en trouve dans aucun autre État. Aux dernières élections pour le Reichstag, le fractionnement et de l'affaiblissement des centres, le centre catholique est le seul qui a agrandi son influence, pour favoriser les intérêts de l'Église catholique dans ce pays. Au temps où la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* publiait d'articles très vifs contre la curie ; elle parla d'absolutisme théocratique, d'absolutisme, du ton le plus dédaigneux. C'était la condamnation des évêques, de la proscription des jésuites, dans toute sa rigueur. Cet état de lutte a duré jusqu'en 1879. Maintenant les temps sont changés, ils ont beaucoup modifié leur langage et se sont conformés à leurs paroles. Léon XIII est le pape qu'il attribue à sa politique.

Un autre anti-infaillibiliste le docteur Doellinger, au Vatican un nouveau courant de bon sens. On connaît par les souvenirs du dernier pape, le 1869 et aussi par le bruit récent fait

du cercueil de l'illustre professeur en Allemagne et spécialement l'infailibilité du souverain pontife du 14 mai 1872 au Reichstag à l'occasion de cette proclamation. L'infailibilité était une base rendant accord avec le saint-siège. »

Les progrès des anti-infailibilités étaient donc très dangereux. L'expansion primitive expansion fougueuse a progressivement diminué, de sorte que les dernières années aussi menacent la disparition du grand chef des amis du Vatican, et de la situation en Allemagne.

Avant de passer à la politique internationale, il reste à noter deux faits assez importants de l'opinion publique. Ce sont les conférences anti-esclavagistes de 1840 à la conférence anti-esclavagiste de 1864, les ouvriers, qui doit avoir lieu à la conférence internationale ont été organisées, deux puissances, qui sont l'Allemagne et le Vatican. Le sujet des discussions est la ténacité de l'Église catholique, et la même sur un terrain assez peu favorable, qui est prouvé par la croisade internationale escortée du demi million de discours et encycliques du saint-siège.

Malgré cela, l'intervention internationale des deux conférences est restée sans effet sur les puissances territoriales.

La loi sur les œuvres pieuses est actuellement à l'étude au sénat, et la politique intérieure du Vatican.

U VATICAN

ce projet
par les di
érêt tout

ies arrivé
n question
ce du Vati
ment, l'a
t les dé
n à la ch
ite suppos
elle que l
viron dix

gieuses et la fermeture de plusieurs mi

Du reste, que le but des initiateurs
ou non, il est certain qu'au Vatican
plus dangereux contre les intérêts de
s'en défendre, mais avec une tactique

Au commencement on montra une
plus complète confiance dans l'oppositio
que des députés destinés à se présent
car la présente législature est à son te
rage de mécontenter un demi million
supprimées, dont la majorité a et *exce*
doutait en outre qu'une position prise
tican contre la loi, n'aigrît la questio
à bénir les efforts particuliers d'un co
qui se forma au mois d'avril 1888 pou
tervenir directement; et quelques évê
de renvoyer à un moment plus propic
tations énergiques qu'ils avaient prépar
du comité laïque central, secondé par d
ciaux, fit assez de bruit, organisa des ré
put réunir plusieurs centaines de pétiti
ses vues l'appui des députés modérés; n
un insuccès complet.

Ce n'est qu'après ce premier éche
n parti décisif est apparue dans toute
e la première période ont été alors
urtie; le pape a risqué ses premières

le discours du 25 décembre invités à émettre une proposition répondue à l'appel.

Maintenant, après l'intervention et sur les bruits insistant au sénat, le Vatican est c

C'est que le pape et sa sur la portée de l'action cléricaux. Pour faire de leur modéré est coté plus. Et si, comme on se l'imagine, le honorable Lampertico, l'honorable nateurs mènent le combat, seront assez satisfaisants.

sera pas suffisante pour dé le saint-siège lui reproche, au Vatican que la bataille sera naturellement sur une probabilité d'un conflit entre la chambre n'est approuvée assez importantes, et si seulement la chambre issue l'année prochaine de la l

En attendant, il est hostile et des cléricaux sur la loi la question de l'organisation. Quoiqu'on ait l'air de se rendre sensible à ce mouvement, il

La dernière encyclique est loin d'avoir coupé à jamais de la vie politique. Si un parti aux cléricaux purs de s'allier le consentement, peut-être la papauté.

Le Vatican est maintenant qui a le dessus dans la conduite de ses idées, ne compte qu'il croit pas capables de défendre ne songe aucunement à accepter de se servir au bon moment

valoir l'autre parti: le parti italien, qui souffre des accusations d'antipatriotisme qu'on lance continuellement aux cléricaux, qui mesure avec angoisse le terrain perdu tous les jours en Italie par le sentiment religieux, qui est fier des missionnaires catholiques, parce qu'ils portent le nom de Rome et le nom italien chez les peuples les plus éloignés et les moins civilisés du monde, qui bénit avec effusion le cercueil d'un libéral qui à ses derniers moments a baisé une croix, ou a demandé la présence d'un prêtre à son enterrement.

C'est là le parti le moins impressionnable aux incidents de la lutte de tous les jours, le plus calme et le plus réfléchi, partant le parti le plus solide, quoique aujourd'hui le moins nombreux. C'est le parti qui s'imposera certainement à bref délai, pour peu que l'occasion se présente. Et la loi des œuvres pies semble avoir toutes les chances d'offrir cette occasion.

COMTE N^o.

LA VIE EN ITALIE

Toutes les années, au commencement du printemps, tandis que dans le sein invisible de la terre s'accomplit le grand mystère de la vie qui se renouvelle, on remarque dans l'esprit des hommes le même ferment mystérieux et fécond.

C'est le moment où la production intellectuelle atteint de vastes proportions, et l'on peut s'en convaincre rien qu'en observant le grand nombre de volumes qui s'étalent dans les vitrines des libraires et en assistant à l'ouverture de tant d'expositions artistiques qui, disons-le tout de suite, ne gagnent jamais complètement l'intérêt du public. Quelle est donc la raison de cette indifférence qui tarit toute source d'enthousiasme et qui, pareille à un poison subtil, étouffe dans le cœur des artistes tout rêve de gloire et de foi ? Qu'il me soit permis d'affirmer que ces insuccès doivent être attribués, en grande partie, aux artistes eux-mêmes.

Les expositions artistiques actuelles ressemblent à s'y méprendre à celles qui les ont précédées. Qui en a vu une, les a toutes vues. On se trouve toujours en présence d'œuvres médiocres d'artistes qui, suivant leurs voies particulières, sans tenir compte des traditions des maîtres et des tendances des temps, choquent le goût des raffinés, même des simples amateurs.

On travaille un brin pour l'art et beaucoup pour l'acheteur, et le public qui ne sait pas toujours démêler le bon du mauvais, finit par ne rien acheter et par tout mépriser.

Ceux qui aiment l'art et qui ont un idéal, — cet idéal qui n'a guère de mode, maintenant, — ne peuvent, certes, accepter cet état de choses.

LA VI

long des associations
dans le domaine
public. C'est là
dont l'initiateur
is, malgré cela,

ne puis me pas
incontestable sur
devancières. La
itions, y est mé
vres remarquab
colossale, qui es
revenir, — et à
ent doux et pro
plutôt du dilettar
un artiste de ta
r fine exécution

à la peinture. Par
x de MM. Colen
ts, malgré ses
reste toujours u
se dégage de se
thies des conna.
une science plus
era pas à la ha
e.

es dessins et de
es, tels que ceux
tossetti, pourra.

nes, ce puissant
ar une remarq
l, mais égalem

res les plus mar
s de dessins de
la vie parlemen

Rome antique. Ce peintre a ti
ifique et naturaliste à l'histoire

peintures exécutées d'après
avouer qu'il y a complè

Ces restitutions archéol
la science de composition
vêtus de tuniques et de
colonnades de marbre on
expression.

M. Maccari a déjà à
réelle; ses eaux-fortes, tr
térêt qu'on éprouve à vi

La sixième salle exi
mais comme notre espace
œuvres qui ont le plus c

Malgré la différence c
inconnus, nous ne savons
une note puissante, ni un
petite toile de M. Hébert,
à Rome. Il s'agit d'une M
qui a dans ses bras le div

La peinture de M. Héb
parente, harmonieuse qu
scintillant de son style n'
leur n'est point une délica
fin dessinateur que fin co
est trop inférieur à la r
sions le louer; nous en
Nittis, l'*Esplanade des I*
attrayante.

Les portraitistes sont
la valeur de leurs tableaux

M. Packza est trop du
relief; M. Lembach, par c
incisifs, est représenté à l
où l'on retrouve toujours
portraits de M. Böklin so

Dans cette exposition
nombre des paysagistes. L
quelque temps façonnées
sont d'instinct paysagiste
sein de la contrée la plus

Notre pays si ensoleillé, si varié d'aspects, dont les côtes sont baignées par trois mers, dont les frontières sont bornées par d'admirables chaînes de montagnes, qui a des prairies toujours verdoyantes, des plaines fertiles arrosées par de grands fleuves, des vallées où s'épanouissent les fleurs et où les fruits brillent parmi les feuillages, a toujours suggéré d'admirables visions à nos artistes dont les sympathies pour le pittoresque sont héréditaires.

MM. Costa, Signorini, Gioli et Carlandi, selon leur talent et leurs moyens, marquent tous un mouvement décisif vers l'analyse de la réalité. Le premier, qui est, certes, le plus distingué, loin de chercher l'effet, par la dimension de ses toiles, ou le scandale de son coloris, se contente, pour reproduire sa pensée, d'une page restreinte et d'un style très sobre.

La grande poésie silencieuse de la campagne romaine a elle aussi ses interprètes.

MM. Raggio et Coleman, l'un avec ses plaines solitaires où les arches des aqueducs se déroulant à l'infini estompent dans le ciel des tâches noires, avec ses chevaux sauvages à la flottante crinière; et l'autre avec ses cieux ardents et ses aubes tranquilles, nous donnent des scènes caractéristiques, d'une grande vérité.

Un tableau qui accuse en son auteur une habileté peu commune est celui de M. Pontecorvo: *Retour de la pêche*. La disposition bien que très simple est peu artistique: dans un ciel vaste et sombre, de grands nuages pareils à des montagnes incandescentes roulent avec une majestueuse lenteur: la mer avec des voiles blanches filantes s'élargit au loin, sans aucun reflet. Le calme de l'eau, sous l'incendie des nuages, est mal exprimé. Tous ces tons verdâtres ne donnent pas l'idée de vagues en repos. Et puis cette grande ligne bleuâtre qui sépare le ciel de la mer est-elle assez juste pour donner la vision complète de la scène?

M. Pontecorvo a encore des progrès à faire, mais il a du talent et il réussira.

M. Marius De Maria prête le flanc aux mêmes critiques, mais les toiles de ce peintre qui sont des impressions de coloriste sombre et vigoureux plutôt que des visions d'observateur précis, ont un charme plus durable, une vigueur plus intense.

L'« éventail » qu'il a exposé: l'*Angelus*, bien que nous paraissent moins beau que ses autres œuvres, a des qualités réelles de style et de coloris.

La scène qui a été peut-être inspirée par le célèbre tableau de

let est à la fois tendre et vigo
la toile, montent les ombres du
riennent du pâturage, à gauche,
illé et une femme qui murmure
à balustrade de pierre.

Tout cela respire un air de rec
virtuosité que ni M. Knupfer, av
MM. Lebayle et Axilette, deux
ance, avec leurs figures gauch
forcent de posséder.

Et maintenant, après avoir rem
nca, dont la plupart sont conn
tième salle où M. Aristide Sart
famille de Caïn qui a rempor
Paris. Le sujet de ce tableau,
nandait une habileté de compos
l'agissait de rendre violemment
hommes et de ces femmes, fra
in.

Eh bien! disons-le avec regret,
lgré les efforts de son vigoure
nsemble du tableau qui devrait
is laisse, au contraire, froids et
es, — certaines desquelles sont
oyable vérité, tel que cet enfa
l groupées et mal éclairées.

Un tableau ne se compose point
arément, mais de la fusion mêm
tion unique et primordiale. Or,
ares réunies dans un même ca
xhiber de merveilleuses études
nque.

Ces tons jaunâtres trop abondam
quelque chose de péniblement lour
tribuée, et nous avons insisté s
possède un vigoureux talent
mir et qui est digne d'exposer
ent le grand tableau du milieu,
tiques bienveillantes et saura, s
Que les lecteurs nous suivent m

cles est dû à la l
pagne romaine, q
la table.... d'hôte

Parmi les publ
ranger un livre d
bienveillance des
de l'école natural
s'abattre sur notr
le champs des let

Nos écrivains
à leurs idées sais
nouveaux horizon

Ce fut alors u
recherche minutie
des turpitudes hu

Parmi les apôl
l'un des plus arde

Son admiration
l'enthousiasme dé
soutenu par une s
ques peu commune
favorable aux nouv
des parnassiens et
les bizarres et obs
exquise, mais évid
larmé, M. Pica se
de ces écoles et l'

L'art de ces po
clarté comme une
soient nombreux,
l'excès se moquent
nous, donnait au j
ces spirituelles.

Ses joies, trop
au public par de r
toutes les feuilles

1 REVUE

Pour les amateurs du néo-
jours à l'aphorisme de
« sera pas, » nous avons
un des chefs du mouve-
ment sa nouvelle pièce
« Aura-t-elle le même s-
on avenir nous appren-

tag, la loi contre les sociétés, qu'un nouveau groupement et que les vues, soit n'ont pas été arrêtées en ni à l'égard de la marchés, ni au sujet de la p

Du reste, la question des travaux de la conférence. Le programme de la conférence d'état présidées par l' Toutes les puissances ont des réserves et des restant d'études et de discuter résultats pratiques. Tout rain sur cette question, - peut-être le calme ou le riode d'années, — mérite à souhaiter en même temps délégués des puissances les intérêts en jeu des éléments résultats les plus positifs

En attendant, nous notions générales, ni la nous semble vouloir donner à l'ébranlé la situation du piter de sa part une retra sans produire une très plus sans danger pour mais de cette œuvre de qui ont joué jusqu'ici un

Mais si une crise de être éloignée de l'Allemagne, quoique l'important

La retraite de M. Tis est désormais un fait action avait accumulée conans de gouvernement. Sors lors de la discussion de avait prévu que des diss le sein du cabinet. A

ment M. Szilagyi, qui pendant longtemps avait été le chef de l'opposition modérée; mais au lieu de consolider le cabinet, il en a été un élément de dissolution. En effet, selon toute vraisemblance, c'est M. Szilagyi qui a fait l'opposition la plus vive au projet de loi sur l'indigénat, et qui, en amenant les autres ministres à partager son opinion, a forcé M. Tisza à se retirer.

C'est maintenant le comte Jules Szapary, ministre de l'agriculture dans le cabinet Tisza, qui lui succède à la présidence du Conseil, prenant aussi le portefeuille de l'intérieur. Le comte Bethlem succède au comte Szapary dans le portefeuille de l'agriculture; les autres ministres conservent leur portefeuille. Le nouveau cabinet se présentera à la Chambre lundi prochain. L'opinion publique en Autriche, représentée par les journaux libéraux, s'est émue du changement survenu dans la direction du gouvernement en Hongrie, craignant que l'opposition cléricale et réactionnaire, une fois M. Tisza tombé, ne réussît à prévaloir au delà de la Leithe, et que l'influence de ce changement ne se fasse sentir même en Autriche. On a émis aussi l'opinion que la marche des affaires de l'État sera rendue plus facile à la suite de la retraite de M. Tisza, qui était devenu un élément de discorde; mais les faits diront si cette appréciation est juste, ou si le parti libéral hongrois perd en lui une force puissante, et si cette force pourra être remplacée par le comte Szapary ou par d'autres hommes d'état hongrois.

Mais si le parti libéral hongrois vient d'être privé de la direction d'un homme aussi vaillant que l'était M. Tisza, la Hongrie tout entière a été frappée d'une perte bien plus cruelle et irréparable par la mort du comte Jules Andrassy. Cette perte a été profondément sentie même en dehors de la Hongrie, le comte Andrassy étant un des hommes qui avaient joué un rôle très important dans les événements dont provient l'état actuel des choses en Autriche-Hongrie, et qui ont contribué à la stabilité de l'alliance entre cette puissance et l'Allemagne. Les honneurs qui ont été rendus à l'éminent homme d'état par la nation et par son chef, l'empereur François-Joseph lui-même, disent le compte dans lequel il était tenu, bien que dans ces dernières années il ait été mis un peu à l'écart.

Une crise s'est produite encore au sein du cabinet français; elle a eu une étendue très limitée n'ayant eu que la durée d'un jour et s'étant bornée à la personne du ministre de l'intérieur, M. Constans, remplacé tout de suite par M. Bourgeois. On a allégué en des prétextes pour expliquer les démissions de M. Constans;

mais quoi qu'il en soit à ces sions, existant depuis quelque le ministre de l'intérieur, prépondérant que celui-ci a rales et dans l'attitude de s depuis cet événement. La d entre ces deux hommes d'

Mais il semble que la so fortifié celui-ci. Deux fois c fois par suite de l'interpella des démissions de M. Const terpellation de M. Laur tou conférence de Berlin. Cette terrain assez favorable aux

bataille, étant manifeste qu'il n'aurait jamais été renversé sur une question aussi délicate de politique internationale. Mais le danger a été, par contre, très sérieux pour le ministère Tirard à l'occasion de l'interpellation au sujet de la crise ministérielle et sans l'habileté du nouveau ministre de l'intérieur, M. Bourgeois, M. Tirard serait tombé sans doute. Son existence semble toutefois bien précaire. Actuellement il jouit d'une trêve, en raison de l'absence de toute question importante; mais nous ne savons pas si cette trêve pourra se prolonger longtemps encore.

Un projet d'expédition militaire contre le roi du Dahomey est maintenant sur le tapis en France, et les opinions sont partagées sur l'attitude à prendre par le gouvernement pour punir ce souverain barbare et cruel. On hésite, et avec raison, en présence de périls et des dépenses d'une expédition pour la conquête du pays; mais on est d'avis en général d'infliger une leçon sévère au roi Kondo pour la trahison dont il s'est rendu coupable envers les Français. Par cela on peut croire que ce ne sera pas cette question qui mettra le ministère en danger.

Passant maintenant la Manche, nous trouvons même en Angleterre, sinon une menace de crise ministérielle, qui semble encore bien lointaine, des difficultés parlementaires soulevées par la question bien connue du procès *Parnell-Times*. Le rapport de la commission parlementaire sur cette question ayant fait en très grande partie raison des accusations lancées aux Nationalistes et aux Irlandais, ces derniers ont relevé la tête. Le vénérable vieillard qui défend leur cause, M. Gladstone, a prononcé un discours en vue d'

quillité générale ; mais il est
Bulgarie s'exposerait, finiront
ne pas traduire en fait un pr

Venant en dernier lieu à
nous avons eu un instant un
suite d'un petit différend surg
président de la chambre ; mai
tranché, de sorte que la posit
jamais, et M. Biancheri, après
à la chambre aux applaudisse

Les travaux de la chambr
qu'on vient de voter n'ont pa
cepte la loi pour la suppressio
pression qui apportera une éca
qui constitue une réforme har
tout à la veille des élections
se trouvant atteints.

Ces dernières séances ont
qui ont fait perdre beaucoup c
vernement.

Parmi ces interpellations, t
tion de l'Italie en Afrique a de
connaître le véritable état des
prononcer nettement sur la q
splendide de confiance au min
pereur Ménélik vers le Tigre,
à ne laisser subsister aucun
sujet et montre la justesse des
vernement sur la réussite de

Ce n'est pas un livre d'histoire
relle de l'État et de l'Église, du s
tient une grande place, n'est pas
elle en est aujourd'hui, il faut en

M. Bryce a eu soin d'ailleurs de
l'histoire du Saint-Empire. Son der
magne contemporaine, nous mène.

Dans une longue introduction,
M. Ernest Lavisse a résumé d'une
du livre de M. Bryce. Il le recomme
des politiques et de tous les homm
sur les grandes causes lointaines.

L'ouvrage de M. Bryce en est à
terre, où il est classique. La valeur
Lavisse lui assurera un grand suc

Vue générale de l'histoire

par M. ERNEST LAVISSE, professeur
Prix 3 fr. 50.

Faire tenir en 300 pages d'un
l'histoire de trente siècles, même
culiers, pour n'étudier que les gran
c'est là une tâche difficile, qui de
sance des événements du passé et

M. Ernest Lavisse a su, dans l
faïres européennes, choisir les faits
stances incertaines ou obscures, et
l'histoire, rendu possible une vue
travers les âges, de la carte mode

Avec cette clarté, cette simplicité
des érudits et des lettrés de la Fr
passif joué par les peuples, tour
événements.

Sans se laisser entraîner par son
de la France dans le monde, l'autel
rang des nations qui ont constamme
brutales, contre la fatalité des faits
ou politique.

Étude

par M. ERNEST LAVISSE, professeur
1 vol. in-18 Jésus. Prix 3 fr.

Ces pages consacrées au
enseignement national soulèvent
qui touchent à la vie même
ce moment sérieusement pré
à même d'aborder ces ques
une grande part au mouve
groupement des étudiants ex
promesses.

Recueil
pour servir à l'étude
(xvii^e)

publié d'après les originaux ou
ministère des affaires étran
au ministère des affaires é
aux archives du ministère d
France, 1 vol. in-folio ave
Prix 20 francs.

Les études d'histoire mo
même rigueur scientifique qu
âge pour objet.

La connaissance des docu
ceux qui veulent connaître
la lecture de ces documents
il est bon de se familiariser

Le recueil des fac-similé
avec soin parmi les pièces les
ministère des affaires étrangère
cices de lecture paléographi

Ces pièces reproduites a
néralement, qu'elles soient dé

PARIS - Librairie PAUL OLLENDORFF

VIENT DE PARAITRE
LA VIE EN

PAR
GUY DE MAUPASSANT

Un volume in-16, sur papier de luxe
Prix : 8 fr.

LA PRINCESSE NUE

PAR
CATULLE MENDÈS

Un volume grand in-18.
Prix : 3 fr. 50

GUIDES DE VOYAGE
GUIDE DE L'ITALIE
TROISIÈME
L'ITALIE DU SUD

AVEC 25 CARTES

10^e Edition

Un volume cartonné

LA VÉRITÉ SUR L'EXPÉDITION
L'EMPIRE DE :

PAR
PAUL GAUCHE

Un volume grand in-18

MONTAIGNE

PAR
GEORGES

Un volume grand in-18

GUIDE DU TOURISTE

Sur les stations d'hiver du littoral la saison se prolonge de plus en plus. A Cannes, par exemple, les étrangers déjà nombreux s'augmentent chaque jour de nouvelles recrues qui descendent aux cinquante ou soixante hôtels foisonnant dans cette ville et dont nous nous contenterons de citer les plus importants. Près de la mer, le Splendid-Hotel, l'Hôtel de Genève, le Grand Hôtel, dans le genre des grandes maisons de Paris; sur la route de Fréjus les Hôtels de Beau-Site, du Pavillon, de Bellevue; dans l'intérieur de la ville, les Hôtels du Nord et de la Poste; l'Hôtel de France, du Phénix, du Louvre près de la gare; parmi les pensions nous recommandons tout particulièrement la Pension Imbert: Villa des Orangers, qui offre tous les comforts; les étrangers qui s'y trouvent témoignent en faveur de l'excellente tenue de la maison.

Ce ne sont, maintenant surtout, dans cette petite ville que soirées se succédant aux soirées, et réunions aux réunions, toutes élégantes et brillantes. Nous avons à signaler la présence d'hôtes illustres que chaque jour y amène: le grand-duc Georges Michailowitch, cousin de l'empereur de Russie, le prince de Lichtenstein, le comte et la comtesse Borye des Renaudes, le marquis et la marquise de Goyon-Matignon, le baron et la baronne Schmeider, la marquise de La Tour-Maubourg, le comte et la comtesse Shaftesbury, le comte de Grammont, le baron de Noirfontaine, le général Hammon, le vicomte Robert de Pommereu, la générale de Ricaumont, etc.

Située dans une contrée pittoresque, au bord du golfe de la Napoule, Cannes est bien faite, en effet, pour attirer les touristes. Elle est abritée contre le vent du Nord par les monts Estérel, ce qui la fait rechercher comme séjour d'hiver par les malades de poitrine. Ses environs sont charmants et parsemés de nombreuses villas.

A Nice, l'affluence des étrangers est plus considérable encore et les hôtels regorgent de touristes dans ces jours de fête surtout. Les établissements de premier ordre — comme l'Hôtel Westminster, sur la pro-

ménade des Anglais, qui se recommande de lui-même en raison de sa bonne table, son service parfait et toutes les commodités que recherchent les riches voyageurs — sont envahis par une foule de personnages de distinction.

Parmi ceux qui sont arrivés tout récemment, nous notons S. A. R. la princesse héréditaire de Suède et de Norvège, avec une nombreuse suite; les princes Charles de Furstenberg et la princesse Amalia; les princes Paul Sapieha, Anatole Kourakine et Basile Kotshoubey; le baron et la baronne Dimitri Delwin, la comtesse Samaroff, la marquise Spinella, les comtesses de Meastre, de Cuerras, Sampierre, du Monceau; le comte et la comtesse de Chantemerle, le général Saint-Marc, le vicomte et la vicomtesse Siestorph, le baron de Franchetti, le vicomte de Castri, le marquis de Marini, le comte Wladimir-Lazansky, M^{me} de Dorlodot, M^{me} de Loriane, M. et M^{me} de Boisdebord, etc. La raison de ce brillant contingent aristocratique et due, — nous ne parlons pas des autres attraites que Nice exerce constamment sur les étrangers, parce qu'ils lui sont naturels, — aux divertissements aussi nombreux que variés, aux fêtes dites du printemps, qui ont été institués dans cette ville, comme suite aux magnifiques fêtes du carnaval, à la mi-carême; car là, en effet, tout est prétexte aux distractions. C'est ainsi qu'après la bataille des fleurs qui a eu lieu sur la splendide promenade des Anglais les 10 et 12 mars, il y aura, samedi 15 et dimanche 16 mars des régates internationales, et dans la soirée de ce dernier jour une grande fête vénitienne sur la mer. Cette soirée sera terminée par le dernier grand veglione du théâtre municipal. Une fête essentiellement champêtre, d'un caractère tout à fait local et qu'on est en train d'organiser, mettra fin aux fêtes de la mi-carême.

N'oublions pas d'ajouter que le Grand Théâtre donnera la *Muelle de Portici*, *Rigoletto*, *Aida* et peut-être *Mireille*, après avoir joué *Faust* et l'*Africaine* avec succès. Le 6 avril prochain il y aura un concours international présidé par M. E. Dollfus, au champ de tir militaire du Var qui a été mis à la disposition des organisateurs de ce concours par le général gouverneur.

A Monaco, après les régates du 9, 10 et 12 mars, qui ont déjà eu lieu, il y a eu comme à Nice une bataille de fleurs qui a pleinement réussi. Une foule nombreuse et pleine d'entrain remplissait les tribunes qui s'élevaient sur le boulevard de la Condamine. Les hauts dignitaires de la principauté assistaient à cette fête, ainsi que la colonie étrangère qui s'y était donné rendez-vous. De nombreux équipages circulaient au son de la musique et au bruit du canon, entre deux haies de spectateurs en bataillant avec acharnement. Trois bannières, des médailles en vermeil et des bouquets ont été distribués aux vainqueurs de cette lutte courtoise.

Le prince et la princesse de Monaco assistèrent au défilé qui a duré jusqu'à cinq heures.

Favorisée par le soleil, cette fête printanière a été un vrai succès à l'avis de tous, en considérant que c'était chose absolument nouvelle à Monaco.

Menton aura aussi ses régates qui auront lieu les 25 et 26 mar-

— et nous sommes loin d'en faire un reproche — par l'élégance et, disons le mot, l'habileté de la forme. L'auteur, avec une dextérité remarquable, a su diriger sa plume au milieu de tant d'écueils sans la laisser s'égarer dans les bas-fonds de la vulgarité; en d'autres termes, tout en décrivant la vertu sous ses attraits les plus touchants, il a su faire passer sur la passion la plus effrénée comme un souffle de poésie qui, sans la rendre moins méprisable nous permet cependant d'en supporter la vue. Ce volume qui en est à sa 2^{me} édition ne passera certes pas inaperçu, malgré le grand nombre d'élucubrations poétiques qui inondent le marché des livres et dont le manque d'originalité est souvent le moindre des défauts.

Revue universelle illustrée, 128 pages in-4°, prix: 1 franc le numéro (12 francs par an), 29, cité d'Antin, Paris.

Ce très remarquable recueil mensuel, modèle de goût et de morale irréprochable, est promptement devenu la lecture par excellence du foyer. L'extrême variété de sa rédaction, son rare mérite littéraire, ses morceaux de musique inédite, le luxe de ses illustrations, sa perfection typographique, son bon marché sans précédent, tout justifie l'éclatant succès qui a accueilli cette création de la *Librairie de l'Art*. Ainsi que le disait récemment un important journal anglais, c'est la première fois que l'on fonde sur le continent une revue vraiment digne de rivaliser avec les célèbres publications anglaises du même genre.

La livraison de janvier a très brillamment inauguré le septième volume de la *Revue Universelle Illustrée*. M. Vautier y a donné *Vieille*

Année,
Un Th
lier: L
George
Bavièr
tes d'e
Un H
Maison
tifique
lodie e
mand

Le f
littéra
jours.

117, ru
Lausan

Som

Litté

M. Ch

Henri

dré Le

tail de

M^{me} le

quaviv

l'intim

Rive -

- Mar

M. Jul

tomne

Georg

bles p

M. Acl

d'œuv

Couso

par M

tés: in

chel -

losoph

1804,

ment

Théod

térait

frança

naux

L'A

cité d'

cipant

des lettres de Nancy - Le Mobilier à l'Exposition universelle de 1889, par Marius Vachon - Exposition universelle de 1889. L'art dans nos colonies et pays de protectorat (suite), par Louis Brès.

GRAVURES HORS TEXTE. — Scène de carnaval. Eau-forte de Alexis Vollon, d'après son tableau du Salon de 1889 - Le chroniqueur. Dessin de Gerke Henkes, d'après son tableau. (Exposition universelle de 1889).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Figures de saints. Dessins de M^{lle} Marie Weber - Campanile de l'église de la Martorana, à Palerme. Dessin de M^{lle} V. M. Herwegen - Vue intérieure de l'église de la Martorana, à Palerme - La nativité du Christ - Le Christ Pantocrator - Le Christ couronnant le roi Roger II - L'amiral Georges d'Antioche aux pieds de la Vierge. Dessins de M^{lle} Marie Weber - Grande table à rallonges, par Gallé - Etagère à papillons, par Gallé - Coffre à bijoux, par Zwiener - Vitrine Renaissance, par Flachet et Cochet - Table-console Louis XV, par Flachet et Cochet - Cabinet Renaissance en noyer - Table-console Louis XIV, par A. Blanqui - Rampe d'escalier, exécutée par Damon. Dessins de Lucien Laurent-Gsell - Bonze en prière - Cloche tonkinoise et son support en ivoire sculpté - Lits annamites et bâtiment. Dessins de L. Le Rive-

Iconomista (Florence, via Calci Novati, palazzo Riccardi - Prix de l'abonnement: pour l'Italie: un an 10 fr., six mois 5 fr.,

Il credito fondiario - La situazione finanziaria del comune di Roma - Un articolo del sig. Gladstone sul libero scambio - E. Masé Dari: Di un'antitesi tra l'imposta progressiva e la democrazia - R. D. V. Rivista bibliografica - Rivista economica (I periodi di sviluppo e di reazione nella speculazione - Il rapporto ministeriale sulla situazione dei minatori nella Westfalia - La produzione mondiale del vino - La situazione del Tesoro al 31 dicembre 1889 - Il bestiame argentino in Europa - Cronaca delle Camere di commercio - Mercato monetario e Banche di emissione - Rivista delle Borse - Notizie commerciali - Avvisi.

P.-J. Stahl: *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. (J. Hetzel et C^{ie}, Paris).

Sommaire du n. 603, (1^{er} févr. 1890):

César Costabel, par Jules Verne - Les fleurs de M^{lle} Hautmont, par Th. Beutzon - Kitty et Bo, par J. Lermont - Curiosités de la vie des animaux. Les animaux à bourse, par P. Noth - Semaine des enfants, par un Papa - Les jeunes aventuriers de la Floride, par J.-F. Brunet - Le goûter de quatre heures, dessin de J. Geoffroy - Étude des beaux-arts, C. et E. Carberon. 11 dessins.

Statistique de la Belgique: *Tableau général du commerce avec les pays étrangers pendant l'année 1888*, publié par le ministre des finances. (Ad. Mertens, Bruxelles, 1889). — Cette publication officielle démontre que le commerce

international belge en 1888, présente dans son ensemble une augmentation de 5 % sur les résultats généraux constatés pour l'année 1887. Un tableau spécial indique pour chaque année, depuis 1831, les résultats généraux du commerce extérieur de la Belgique et les deux diagrammes qui sont annexés à ce tableau permettent de suivre facilement les fluctuations qui se sont produites dans le mouvement commercial de ce pays.

Royaume de Belgique : *Chemins de fers, postes, télégraphes, marine.* Compte-rendu ministériel des opérations pendant l'année 1888. (Fer. Gobbaerts, Bruxelles, 1889).

Annuaire statistique de la Belgique : 20^e année. 1889. Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique. (Veuve Monnom, Bruxelles, 1889).

Livres reçus :

De la maison F. Alcan, Paris :

D^r F. GENEVOIX, *Les procédés industriels,*

Id. *La lutte sociale*, préface] 1890).

De la maison

J.-B. DE T

la vallée d'A 1888).

De la maison
Paris :

G. GABARE
nous-nous ! (

Les Directeurs :

A. FANTONI.

D. MELEGARI

ALAN

Navigazione Generale Italiana

(SOCIETÀ FLORIO & RUBATTINO REUNITE)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1^{er} et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malles des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

Journal des Débats

POLITIKES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le **Journal des Débats**, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du **Journal des Débats** sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du **Journal des Débats** est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le **Journal des Débats** s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des **COURRIERS DE PARIS** qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le **Journal des Débats** publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

Prix de l'abonnement. — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise
allemande. — GENEVE.

VII^{me} ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,
Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie	{ Trübner & C ^o , libraires à Londres.
Autriche	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C ^{ie} , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C ^o , libraires à Londres.
Hollande	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C ^{ie} , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. Lagrange, Cerf et C^{ie}, 8, Place de la Bourse, Paris.

MAY 20 1890
REVUE

INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII^{me} ANNÉE

TOME VINGT-CINQUIÈME — IV^{me} LIVRAISON

15 Avril 1890

SOMMAIRE:

THEODOR VON BUNSEN. — Le libéralisme en Allemagne.

Le journal d'une ambassadrice.

HUGH CONWAY. — Disparue (suite et fin).

UN ITALIEN. — M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique (suite).

J. A. G. C. — Un coup d'œil sur la question irlandaise (suite et fin).

Les origines d'une Société éditrice.

AMÉDÉE ROUX. — Littérature française.

CONSTANT CASANGÈS. — Littérature américaine.

H. HOEPFNER. — Littérature allemande.

GREVIUS. — La vie en Italie.

Chronique politique.

Articles bibliographiques.

Guide du touriste.

Bulletin des livres.

Table des matières du tome vingt-cinquième.

BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . .	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & C^{ie}, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

ois partis gouvernemen
t pouvoir et, comme tel,
l'Europe. Or, les causes
ix valent la peine d'être
l'étranger, — nous en av
op exclusivement dirigée
resser beaucoup à nos cr
t avec le désir bien exp
rtifier la position de l'
anger.

La baisse du libéralisme
la poltronnerie de ses
ainte d'une guerre europ
ciale primaient tout. Un
ultipliées de la lutte pou
i désir dominant: celui de
rtune; en présence de l'ag
s travailleurs redoutaient
leurs peines par les m
ces deux motifs, la bo
mps plus propice le déve
ar côté, les gouverneme
vantage possible de cet
nce de la classe moyenn
rent pas longtemps à fa
abandonnèrent les trad
té du gouvernement dan
« Cartel. » Ils auraient
optant le nom d'opportu
franchement celui de co
ir ancienne dénominatio
ent n'en témoigna aucun
son appui une foule fan
passer pour libérale et
conservatrice. Pour rer

raux, il faut cependant ajouter qu'un feu follet les séduisait. Dans leur optimisme, ils voyaient toujours le moment venir, où le prince de Bismarck allait se convertir au libéralisme modéré. Il avait déclaré hautement qu'on pouvait alterner dans les principes gouvernementaux ; que les circonstances pouvaient permettre de remplacer un régime autoritaire par un régime libéral. Il y avait donc de la part des libéraux devoir évident de se rattacher à la personne du chancelier, afin de l'enlever ensuite un beau jour avec eux vers la terre promise, pour inaugurer à ses côtés une ère nouvelle. Se séparer de lui, c'eût été commettre une faute politique de la dernière gravité et faire l'affaire de la réaction, peut-être même de l'ultramontanisme. Ce raisonnement péchait par la base ; toutefois il y aurait eu justice à mettre en doute la bonne foi de nombre de personnes qui tenaient couramment des propos de ce genre. L'ambition naturellement ne tarda pas à se mettre de la partie pour sanctionner ces calculs. Avec une rapidité surprenante, les nationaux-libéraux se transformèrent en bismarckiens et en chauvinistes de la plus belle eau. Ils se mirent à la tête de la campagne entreprise à l'aide des fonds secrets contre toute opinion sage, humaine, modérée, tolérante. Ils surpassèrent d'un bond, dans leur *Gazette de Cologne*, la servilité et l'outrecuidance des feuilles subventionnées. Loin d'admettre les motifs réalistes et opportunistes de leur volte-face, loin de se louer franchement de leur naturalisme en politique, ils accablèrent d'injures ceux de leurs anciens collègues dont la constance politique mettait en évidence leur propre faiblesse de caractère.

Si le prince de Bismarck avait pris des allures libérales ; s'il avait récompensé par des portefeuilles ministériels le dévouement fanatique de ses nouveaux alliés ; s'il n'avait pas exigé d'eux d'abord d'augmenter les impôts sur les céréales, sur la viande, etc., puis de livrer les agitateurs socialistes à toutes les chicanes et vexations de l'autorité, sans en excepter l'exil ; si ses mesures avaient refoulé en effet le flot montant du communisme, la désillusion du peuple se serait probablement opérée moins brusquement. Mais l'ère libérale ne venant pas, le spectre d'une guerre européenne reculant vers un lointain indéterminé, le sentiment de sécurité contre une métamorphose sociale plus ou moins violente diminuant de jour en jour au lieu de s'accroître et l'argent ne se faisant pas avec la facilité voulue, le peuple se reprit à réfléchir. Il s'aperçut que les vivres, la houille, le pétrole renchéérissaient ; que la police abusait

de la loi contre les excès du socialisme, pour fermer des assemblées; que l'État, sans que l'électeur eût obtenu la satisfaction du système financier, de dégrever l'impôt. Voyant que les mesures contre les socialistes qu'exaspèrent la classe ouvrière et les députés du « Cartel » ne songeaient à modifier le système constitutionnel, le peuple français au septennat en 1887 il s'était exprimé en faveur du libéralisme.

Telles sont les causes, soit de la décadence, soit de la résurgence du libéralisme. La dictature de la bourgeoisie cherchait à l'écraser, mais elle a simulé qu'à grand'peine la répugnance à l'usage de cet aide antipathique, de la bourgeoisie, réclamait une politique réaliste; elle a cherché à le faire. Et son « sain réalisme » fit écarter de chacun des nombreux groupes politiques de la société, se drapa de la bannière du libéralisme. Une presse servile tantôt le fantôme d'une invasion de barbares de toute espèce dans le pays, tantôt le matériel poussant fortement dans le sens du libéralisme, la bourgeoisie quitta son vieil état de livrée du gouvernement; ce ne fut qu'une satisfaction qu'elle se trouva tout à fait à côté avec la noblesse et les confessions. Elle en revient aujourd'hui à ses vieilles idées. L'armoire l'habit ancien dont elle se demande si le libre choc des opinions ne convaincra le quatrième état de la nécessité que l'oppression et la répression. Elle est assez insubordonnée pour ne pas reconnaître que le régime fédéral ne jouissait-il pas pendant l'ère libérale de 1866 à 1876 quand le nombre des électeurs monta à six millions et demi, tandis que les élections ne donnaient que deux millions et demi de votes?

Car c'est ainsi, je pense, qu'il faut

nières élections. Le dénombrement des fractions représentées à la diète, la liste des suffrages émis pour l'une ou pour l'autre, ne renseigneraient qu'imparfaitement le lecteur sur le courant des sentiments populaires. Ce serait plutôt un moyen de l'induire en erreur. On ne compte pas un million et demi de communistes en Allemagne, ainsi que la statistique électorale pourrait le faire supposer. Le programme du parti, il est vrai, est le communisme tout cru; un communisme qui n'existera que tout juste vingt-quatre heures, si jamais on réussit à l'établir. Mais les deux tiers au moins de ces votants ne sont que des mécontents. Il n'y a pas davantage en Allemagne un million et demi de catholiques, rêvant d'asservir l'État à l'Église, désireux d'assujettir la société au joug intolérable d'une hiérarchie dirigée par les jésuites. Loin de là, cette fraction de la nation allemande n'est nullement indifférente aux idées de progrès, pas plus qu'elle n'est opposée à l'unité et à la liberté. En grande partie, ce ne sont au fond que des mécontents. De même pour les partis guelfe et antisémite; ils s'évanouiraient devant un régime vraiment constitutionnel, comme la brume aux rayons du soleil; ce ne sont que les produits d'une atmosphère ténébreuse, d'une éclipse de la liberté. Sous un régime libéral qui saurait satisfaire aux besoins légitimes des ouvriers, le nombre des suffrages socialistes se réduirait considérablement, tandis que le parti catholique disparaîtrait avec le temps. Il a perdu sa raison d'être depuis son triomphe sur les lois de Falk, et, en effet, il n'a rien à faire dans le parlement d'un peuple libre et tolérant. La majorité de ses partisans irait grossir les rangs de l'armée libérale; une minorité se joindrait aux conservateurs.

On a attribué le fractionnement de la diète à l'opiniâtreté du caractère allemand, au manque de savoir-faire et d'expérience politiques, aux vues étroites du paysan, à la profondeur de ses convictions religieuses. Mais on oublie trop souvent que le système bismarckien qui n'offrait aucun avenir aux partis parlementaires, a mis le comble à ces défauts. Le gouvernement cherchait à discréditer le système représentatif aux yeux du peuple; il faisait tout pour étouffer l'indépendance, pour diminuer l'importance tant du parlement en général, que des partis et des individualités qui le composaient. Sous un guide qui ne subissait le parlementarisme que comme un malheur inévitable, — sous un chef qui ne redoutait rien autant que la formation d'un parti capable de gouverner le pays, qui ne voyait pas de bon œil l'ascendant d'un député sur

les autres, la division se produire. Il nécessairement les conseillers, fonctions gouvernement des laient-ils se débattre la représentation considère à quel point la diète était peu efficace, qu'il n'y ait la diète, — que tant le poste, et qu'on ait le temps fait disparaître.

Le parti gouvernemental les mécontents formaient. Laissant de côté la guelfe, ainsi que nous trouvons en 1871, ont formé une coalition composée de vieilles nations libérales. Il plaît à appeler la à l'une de ces nouvelles obligations, il est de l'empire », et l'on dit que les hobernaires de l'ancien à l'extrême droit aux convictions éployées se rangent *Freikonservative*, acceptent l'ordre jointes aux soi-disant gouvernement for

Les mécontents droite, le parti unitaire sans programme gauche, les socialistes noyau d'environ (*Deutsch-Freisinn*)

Si l'amélioration
jeune homme, si le d
écoutant les vœux de
rée, n'était qu'une ar
faux prophète. Mais
N'est-ce pas Guillaum
sements militaires de
C'est lui qui a fait in
de houille de Saarbr
l'œuvre utile de la c
qui ne manquera pas
sion à l'amiable et su
anglais sont parvenus

tance qui les séparait. Les comités d'ouvriers sont décidément le remède par excellence de la situation actuelle, la condition *sine qua non* d'un développement favorable à l'avenir. Ce que l'empereur a si bien commencé, il voudra le mener à bien; son honneur, sa renommée y sont engagés. Il vient d'ordonner que la police accorde une liberté de parole plus étendue aux réunions d'ouvriers. Le croira-t-on capable de restreindre l'expression de l'opinion parmi les classes plus cultivées?

Examinons maintenant les obstacles que l'empereur va trouver sur la route que la bienveillance jointe à la prudence lui ont fait choisir. D'abord il est impossible d'alléger le fardeau des pauvres en mettant au défi les lois économiques. L'existence d'une industrie dépend avant tout du prix de vente de ses produits, et cela principalement lorsque ses marchandises vont à l'étranger. Le prix, à son tour, dépend des frais de production, entre autres de l'élévation des salaires. Or, augmenter les salaires, c'est souvent rendre la vente d'une denrée impossible, ruiner le capitaliste et l'ouvrier tout ensemble.

Là n'est pas la seule impasse. L'amélioration du sort de l'ouvrier diminuera en général les profits du capital. Ce n'est qu'aux frais des classes dirigeantes qu'on peut élever les salaires des travailleurs. Il sera bien difficile de leur procurer des logements vraiment salubres, sans arrêter la spéculation qui renchérit les emplacements. On ne saurait abaisser les impôts qui oppriment la classe ouvrière, sans accroître ceux qui pèsent sur les classes aisées. Tandis que les propriétaires de tout genre verront diminuer de plus en plus leurs rentes et leurs profits, l'État les sommera avec une voracité croissante de verser des sommes de plus en plus considérables pour satisfaire à ses besoins. Pour chaque ouvrier satisfait, il y aura parmi les rentiers un mécontent de plus.

En présence d'obstacles aussi graves, on se trouvera porté à soulager les ouvriers en diminuant ou en abolissant les droits de douane qui renchérisent leur pain et leur viande, leur bois et leur charbon, ainsi que d'autres objets de première nécessité. C'est bien, c'est juste, c'est admirable! Mais en tournant le dos au système protectionniste, nous rompons le lien qui rattachait les fabricants aux propriétaires ruraux. Le Cartel s'écroule. Jamais les fabricants n'auraient obtenu les droits de douane qui haussent leurs profits, sans accorder aux agriculteurs les impôts sur les denrées. Si ce système de pots-de-vin réciproques aux frais du public commence à

tomber, que deviendra la depuis douze ans l'édifice qu'un changement de système Charybde, le navire du p ne sommes pas au bout; les clés à franchir. En abandonnellement quelques cent taient les droits d'import correspondante des contrassez rude aux classes é la classe moyenne. Les p des impôts sur leurs rev marine se résigneront-ils bureaucratie proposera-t La paperasserie se retire divers arrangements mod de vive voix?

Pour améliorer le sort des tellement considérables complet, qu'un gouvernement sans la coopération de cette coopération, il lui impose une opposition à celle que suiv plus conforme aux aspirations se passer de l'appui d tion de l'opinion publique ment enthousiaste. Mais derrière le char gouverne l'opinion publique. Puissant d'une voix retentissante peu de prosélytes lorsqu' corrigée des croyances a s'en sert pour mettre au l les amis du progrès et d haine des ignorants.

Une erreur fondamentale de créer à la diète un se remarquons chez Guillaume ce secret. L'empire a besoin capable de prendre en m

siècle d'emprisonnement a été cause de propos dirigés contre les victimes qui se trouvent caractère politique, ne seraient-elles impériales?

Le libéralisme est contraire au socialisme est pour la famille du bourgeois, de l'homme bien né, de la nation. C'est illogique de se d'applaudir à la vanité nationale d'hypocrisie pour couvrir qu'un masque pour cacher l'ordinaire à une considération dont le moindre individu M. de Bismarck a fait grand ses vœux; il le cultivait; il l'grand chancelier de M. de Bismarck reconnaissait l'existence de son manque de sève. M. de Bismarck prêche. L'ombre de la haute point la vue de notre époque dont la forêt se compose. Il nisme en Allemagne, et l'ivra François Xavier du chauvin vertit les masses ignorantes. apôtre, mais il est médiocre botaniste; il classe parmi les les racines sont la vanité et la guerre, la vengeance. Il est s'accorde peu avec l'antisém

Pas une trace d'un pareil Heine; chez Leibnitz, Lessing chez Stein. Frédéric le Grand feu l'empereur Frédéric. Si mes, imitons-les! C'est le seul pendant. Nous croyons qu'il y a de petite taille endossent l'un Le peuple allemand demandait la bouche avec la pierre du

Le libéralisme subit du re

absolu n'est plus possible. On peut bien permettre l'ingérence de la législation ou de l'administration dans plusieurs départements, où suffisait autrefois l'initiative des individus ou des associations. Je ne nommerai ici que la surveillance de l'État sur l'industrie au moyen des inspecteurs de fabrique. C'est une institution qu'il faut renforcer et élargir. Les inspecteurs ont fait beaucoup en Autriche pour maintenir ou établir de bonnes relations entre les ouvriers et les entrepreneurs. Comme les autres mesures recommandées par la conférence de Berlin, cette réforme se trouve déjà depuis longtemps dans le programme des libéraux.

Le libéralisme reconnaît la haute valeur de l'exemple du gouvernement en introduisant des réformes dans ses mines et dans ses usines. De cette manière il oblige les établissements privés, les sociétés d'actionnaires, à s'occuper plus sérieusement qu'auparavant du bien-être des ouvriers. Ce qui distingue le libéralisme du socialisme d'état, malgré plusieurs points de contact entre eux, c'est que les libéraux se rendent parfaitement compte du mal que l'ingérence de l'État produit en affaiblissant l'initiative des citoyens. Convaincus que cette initiative contient le remède le plus efficace aux maux de l'humanité, qu'elle est la seule source intarissable du progrès national, il craint de la voir dépérir par manque d'exercice. Si le gouvernement fait tout, les citoyens perdront la force vitale du *self-help*, du secours qu'on trouve en soi-même. Les meilleures réformes sont alors capables d'arrêter le génie national au lieu de le pousser en avant. Le mal emporte souvent la balance. En faisant pleuvoir du ciel les œufs d'or, on fait une concurrence trop grande à la poule qui les pond si bien; elle tombe malade et périt enfin.

Le libéralisme de nos jours reconnaît que la bourgeoisie a souvent trop pensé à ses propres besoins et intérêts; que son empressement pour améliorer le sort de l'ouvrier a maintes fois langué; qu'elle ne s'est pas toujours acquittée de ses promesses envers les classes inférieures. Mais pour le reste il repose encore sur ses anciennes assises. Il parle encore avec respect d'Adam Smith; il croit que l'offre et la demande devront toujours régler la production; il tient haut le drapeau du libre échange. Il pense que l'Australie et l'Amérique du Nord compromettent leur avenir en se livrant corps et âme au protectionnisme qui étouffe l'Europe. Ces peuples s'imaginent avoir découvert le vrai évangile, et ils ne font que retarder la marche de l'humanité à cause de leur principe égoïste d'exclusivisme.

L'empereur a des idées n
nseignement sont à la hau
veut détacher l'éducation de
cle. Actuellement l'écolier
averties de Copernic ont cl
wton et Darwin n'ont pa
it que des noms; la réalité
sont les grammaires! Guill
ier en sauvant de l'extinct
e les moines du moyen-âge
sse et pour rendre illisible
raires et épistolaires du gé
ccupe de former des caract
messe sa langue maternel.

fraîches hauteurs du Parn
te apprendre d'autres lang
rces fécondes de la littérat
; duels et du luxe dans l'ar
struction dans les écoles m
orme. Tout cela lui assur
traordinaire.

Mais il voudra la garder; e
ne voudra pas supporter to
. pourrait un jour l'accable
pour l'avertir du danger qu
e temps en rattachant à sa
tôt des passions, tantôt des
sonnel, — le déluge! Pour
ue a besoin de deux pieds.
ins qu'il n'ait deux roues. I
ite et d'une gauche, toutes
les. Chacun de ces partis de
a diète. Le ministère actue
de des Gneist, Miguel, Schn
Hatzfeldt-Trachenberg et G
utsch-Freisinn avec des hor
kert, etc. Ce serait au pe
de l'autre de ces partis au
utre moyen que le parlem
isabilité impériale. Quand

quence que l'Allemagne
vre de l'absolutisme pa
la discipline et par la
les îles Fidji prospèrent
trente ou quarante ans
fils défunt: « Son cour
femme excitait sa colèr
homme fréquentent au
la chapelle protestante
avancer tout en quitta
ciers des Fidjiens leur o
pour avoir méprisé l'ex
des coutumes sanction
aura coûté cher de rei
reusement le divorce.
que les prêtres; les ha

Mais s'il fallait abs
vieilles ornières, pour
Pourquoi ne pas retou
temps où les Anglo-Sa
sont sorties toutes les

La liberté politique
s'étaye, ressemble à un
manche. Un régime au
du suffrage universel,
se mélange pas.

Il existe une panacée
la réforme continuelle
maine ne s'accomplit c
perfectionnement mora
ainsi le bonheur de la
nue des éléments atavis
des ruines d'un état de
ordinaire consiste en
massés. Chaque jour l
et nous montre des r
brillants de la civilisat
lâtrie au fond de nos
la science ne trouvera
son doigt, ce jour-là l

politique. Jusqu'alors il n'y aura pas de vie nouvelle de l'ancienne. Et a-t-on jamais entendu nettoyer ses propres étables? On prétend qu'He paraît plus probable que le peuple entier s'est la besogne. Car tout le monde n'a pas seulement l'homme le plus spirituel; il est aussi plus pu le plus fort.

Pour faire entrer le vin nouveau dans les anciens, pour raccommoder et rapiécer ces outillage, il n'y avait au monde aucun magicien premier diplomate de notre temps. Un hasard pouvoir au moment où la fermentation de l'esprit fait de faire éclater les outres. Et cet heureux vraiment produit malgré lui? C'est clair donc tégent; juste à temps elles ont enlevé leur fa sur une de ces falaises abritées d'où, selon Lucien de contempler les naufrages.

A la fonderie où l'on convertissait les intérêts de la société, de l'État, la machine fonctionne. Pour chauffer la fournaise on avait le principe du collectivisme, la passion pour la discipline, l'orgueil de classe, l'orgueil d'éducation, les décorations. En y entrant, la bourgeoisie de trop près de la machine; son manteau a été nage, puis sa redingote, et il s'en est fallu de à son tour ne subit le même sort et ne tombât dans le nemental. Mais voici que le départ soudain de cause un moment d'arrêt. La bourgeoisie en a-t-elle fuir le danger? Ou sa crainte et son aversion pour des ouvriers et prolétaires auraient-elles étouffé la liberté constitutionnelle? Espérons que non.

THEODO

r
j
a
n
p
h
v

d
l
d
b

e
v
d
d
-

m
p
ir

— — — — — E A
décise qu'elles laissent derrière elles
tions d'un tiers.

L'écueil du livre était dans le ne
Royaume aux Indes ! cela disait tout, e
aussitôt à la recherche, et à travers
Deux valeurs si diverses et si unies
ne pouvant les disjoindre, on cherche
l'une aux dépens de l'autre. Malgré
Or, ici, de tout cela rien n'est vrai
vice-roi, est absent du livre qui, san
fait connaître l'Inde de tous les jour
maine. Et cependant, à défaut de r
des surprises; dans les accidents de
préconçues sont renversées à chaque
rides chaleurs » qui doivent décime
la pluie de *Marton Delorme* ! « toujo
contre la « brise » que le *Punkah* e
« quant aux brouillards » s'écrie l'aut
ils sont trop fréquents. » Vous compt
peries qui cachaient la fameuse ent
Pindi, et ce qui vous divertit c'est
Connaught, belle-fille de la reine Vic
proofs, chaussée de bottes de postil
hôtesse lady Dufferin au milieu de l'o
pare sa tente de celle de l'Ameer d'.

Il ne faut rien exagérer pourtant
jours aux Indes; les changements déjà
et surtout ceux qui, depuis quatre
yeux, — ne doivent point nous faire
sociale qui aura besoin de longues a.
ment opérée. Ici encore lady Dufferin
Quand elle peint la charmante Mahara
rant les mains en s'écriant toute radi
moi chez vous ! (*I feel so at home he*
de fils de quatre ans en partance poi
dra un *Eton school boy* — elle vous
tence anglo-indienne d'aujourd'hui qu
tous les *Durbars* imaginables tenus]

tes de lois agraires ou
 et les rajahs les plus r
 Et malgré les prodiges
coutumes si ancienne
 in, ce n'est point l'Inde
 là: l'éternelle poésie r
une Nulls l'attirent e
 vient à toute personne
 ly Dufferin a sous ce
 unce, célèbre même: la
 semblent trop à certai
 marquer les ressembl
 vit son mari à travers
 le croissant, et gagn
 lesquels, malgré tout,
 sorte de fascination.
 me du XVIII^e et celle
 nque par les faits, don
 Belgrade ou à Bénarès,
 Bagdad recouvre tout,
 Raschid que tout s'écl
ils Arabes et que l'ac
 de l'autre époque, la
 rité morale absolue.
 La spirituelle fille des
 sphère ce qu'elle était
 rs femme de cour et d'
 le, correspondante de
 de toute chose, depuis
 Marie-Thérèse dont l'a
 tons de diamants, gros
 ourrent de confitures
 re; — mais tout s'arrête
 ly Dufferin va plus loin,
 cœur de femme, de r
 misères que cachent les
 magnificences tradition
 se consacre à une œ
 c une vaillance telle q
 e elle une civilisation

nine soumise à d'autres règles, à d'autres principes, à d'autres habitudes.

De prime abord, tout semblait impossible; aussi ne saurait-on dans quelques pages avoir la prétention même d'esquisser une entreprise aussi vaste que celle par laquelle lady Dufferin a porté, jusque dans les villages les plus reculés de la péninsule indienne, les conquêtes de la science moderne, les moyens *pratiques* qui assurent aux femmes la santé physique et morale, la paix intérieure, la vie.

Pratique! voilà le mot, le seul qui explique tout. L'Œuvre est essentiellement *pratique*, et sans cela n'eût pu exister. Ce n'est point œuvre de *missionnaire*, ce qui du reste eût été inimaginable avec le culte étroit, soit de Mahomet, soit de Brahma; — c'est une œuvre, qui, respectueuse de toute croyance, vise exclusivement la vie et n'atteint l'équilibre de l'âme qu'à travers la santé du corps.

N'ayons garde d'oublier que, depuis le berceau jusqu'à la tombe, la femme indienne ne recevait jamais de *secours* proprement dits. A dater de l'âge de dix ans, elle pouvait être livrée à un mari, et ce dernier venant à mourir, elle devenait victime du *Suttee* et perdait toute considération si elle ne consentait à se laisser brûler vive! Malade, ou bien elle endurait les pires souffrances, isolée, et sans espoir de guérison, ou bien elle se résignait au traitement que lui infligeait la *Dhai*¹ officielle dont aucune parole ne peut décrire les procédés barbares tolérés partout par les lois et par la tradition. Le médecin n'approchait jamais, n'entrait jamais au Zenana, et du Zenana, aucune femme ne sortait pour se faire soigner au dehors.

Cependant, ici, on n'avait affaire ni à Mahomet, ni à Brahma, — aucun culte ne prescrivait de marier l'enfant avant qu'elle ne pût devenir mère, ni ne défendait à la femme la plus dévote d'étudier la médecine et de se mettre à même de venir en aide aux infirmes, de sauver la vie aux autres personnes de son sexe. Sans esprit de prosélytisme, sans *Bible Societies*, ni *Tracts*, sans prédications professionnelles, sans appel à autre autorité qu'à celle de la simple humanité et du bon sens, sans autre force que la vaillance du cœur, lady Dufferin se mit résolument à la besogne, et protégée par les

¹ La *Dhai* était l'espèce de vétérinaire féminin, qui seule répondait à l'appel des femmes malades.

seules lois
par tout ce
minant, la f
son œuvre
mari, *en la*

Un des
aspects de
présent.

D'un côt
xix^e siècle.
baumés, en
vastes tapis
le fantasque
les lointains
votre enfar
vous y êtes
le fond de
monde pros
nité souffra
absence de

Ce conti
faire d'être
L'élégance,
veut bien n
de nos *mod*
le déplaisir
fures de ma
des écoles :

Mais à c
volumes de
qu'a pours
silence de l

« Le but
port officiel
établis par
femmes ! »

Le but e
taires, la li
noms et les
tude partou

LE JOURNAL D'UNE AMBAS

C'est là l'*Œuvre* dont on peut dire, je n'en est point de plus importante, et à ce que de rares allusions dans les pages qui

Répétons-le : dans ce *Journal* de lady chercher l'*impression* qu'ont laissée sur e

Fragments détachés du journal

Jeudi, 1^{er} janvier 1885. — La nouv commencé, pour moi, le 13 novembre. C' la page blanche, je ne suis pas prête po ment. Quoi qu'il en soit, nous avons com une dure journée de travail, car aux Inde seulement le jour de l'an, c'est encore « le en conséquence, c'est jour de fête carillon matin, les devoirs ont commencé. Je suis p chevaux, pour assister à une revue. Le vic que ce fût D. qui passât la revue et qu'il les rangs, je considère que c'est moi qui le rôle le plus pénible. Mes quatre cheval reurs folles et je ne vivais pas dans l'ap joie. » Les pauvres bêtes se sont pourtant et tout s'est bien passé. Il faisait un temps toute la ligne, — manœuvres excellentes.

Le soir, grande innovation ! Il devait officiel de cent couverts, un dîner d'homr manifesté le désir de nous voir toutes les que nous avons fait en rompant ainsi av Cette révolution a d'ailleurs été couronnée dîner a été moins froid. Nous nous étions d nous avons mis un grand tapis dans le ha notre argenterie, et orné et éclairé la table était vraiment très beau. Nowell était très mier dîner de cent couverts, il a dû déploye nisateur. Je ne sais pas si je vous ai dit qu tête de tout le service intérieur. C'est un gr indigènes sont de très bons domestiques, ma constamment la main du maître.

Dimanche, 4. — Ce matin, nous somme

s'il est possible. Tout est de fleurs, les arbustes, les

Les jardins sont admirables et de toutes les variétés et quelques-unes d'une telle couleur bleue couvrent tout un jardin rempli d'héliotropes et d'autres fleurs duquel une jolie petite fontaine de marbre: puis ce sont des fleurs et un adorable oranger qui vous écris. Je suis installé sur un balcon carré à côté du salon. Et il faut que vous ayez le cœur de l'hiver! Il me semblait patinait en janvier et où étaient indispensables à prendre des précautions contre le double, et ne jamais quitter en tout franchise, que ces fleurs ne lement plu. J'ai aimé le Ciel j'aime l'Inde avec ses hivernages nous avons fait un petit tour sous venus nous asseoir sous l'arbre le petit singe de Nelly qui semblait aussi content que

Comme nous avons l'impression manches ici, il importe que que du reste. Elle est à longeaune pièce d'eau Service très simple, service

Il est délicieux de vivre le plus amer regret que ne se faire une idée de mon

Lundi, 5. — A sept heures nade à cheval, et après d'après phant. Il s'agenouille, on laquelle on monte, tandis queue comme d'une corde été enfermés dans le « ho Au moment où il se met

sont encore des enfants, e
yeux tendres ; sa belle-sœ
à fait gentille.

Je suis partie enchanté
aimable, elle rit d'un jol
intelligente ; elle s'est très
tudes européennes. Jamais

Lundi, 23. — Nous ét
kerjee à une fête tout à fa
à travers les bazars, les l
baragues de bambou pleine
digènes, groupés çà et là,
près de la porte de la mai
et un orchestre.

Notre hôte est venu n
et nous a fait traverser le
un dôme de verdure sem
qu'on avait, je pense, attac
un véritable toit.

Ce chemin fleuri condu
peaux, éclatante de lumièr
foule compacte, des femme
là quelques costumes indigè

On nous avait préparé c
scène ; lorsque le rideau s'es
ques fées bien en chair, del
mêmes et qui chantaient en

Ainsi qu'on voit au
Incliner vers la lune
Nous aussi, vice-roi,
Te prions d'accepter

Célébrons les vertus
Qui pour notre bonh
Nos cœurs reconnais
De sincères accents

Nous, acteurs, nous
D'amuser l'auditoire,
De rire et d'applaud
Ou si nous l'ennuyor

à l'européenne, puis nous avons été admises dans le Zenana.¹ J'avais pensé qu'aucun homme, d'un grade inférieur à celui de gouverneur général ne serait admis: mais plusieurs simples mortels ont réussi à se faufiler. Quatre dames étaient là pour nous recevoir, la femme de notre hôte, sa fille et deux parentes; je ne parle pas de la foule de femmes qui, plus ou moins cachées derrière nous, cherchaient à voir. Ces dames portaient des écharpes très riches et un nombre incalculable de bracelets et de bagues; elles semblaient très contentes de nous voir, mais un peu timides. Après avoir causé un moment avec nous, la maîtresse de la maison nous a offert des bouquets, nous a couvertes de fleurs, a inondé nos mouchoirs d'eau et d'essence de roses et nous a donné à chacune un de ces petits paquets poissés qui contiennent de la noix de bétel dont je vous ai déjà parlé.

Après quoi, ornées de nos guirlandes, nous sommes retournées pour assister au dernier acte de la pièce et nous sommes rentrées très satisfaites de notre soirée.

Jeudi, 12 mars. — Dans l'après-midi j'ai été faire ma première visite à un zenana. La maison est située dans la ville indigène: nous y sommes allés en voiture. Le maître du zenana est venu au-devant de nous jusque sur le seuil de la maison et nous a conduites dans l'appartement de ces dames. C'est une suite de pièces très petites, meublées à l'européenne et garnies de punkahs qui se balançaient si bas, si bas, que l'on passait son temps à les esquiver. Sa femme portait une sorte de robe en soie violette et or, une jaquette de velours et une quantité de bijoux; elle en avait partout, sur le front, aux oreilles, au nez, huit ou neuf colliers magnifiques, au moins seize bracelets à chaque bras et un large ornement sur le dos de la main auquel sont attachées des chaînes qui correspondent à une bague passée à chacun des doigts. Sa belle-fille, une grande personne en noir et or, très timide, cachait sa tête dans ses mains; mais comme le beau-père ne cessait de répéter: « Vous pouvez la regarder », nous avons soulevé le voile et jeté un coup d'œil. Elle était vraiment très jolie. Une petite fille, magnifiquement attifée aussi, et une fille mariée complétaient la famille. Nous avons causé quelques instants, fait signe que nous admirions beaucoup les bijoux; puis on a fait sortir la jeune fille qui était voilée afin que son beau-frère pût entrer.

Seconde partie de la fête: un *five o'clock tea* sous forme de r-

¹ Zenana, appartement réservé aux femmes.

LE JOURNAL D'UNE AMBASSADRICE.

de coco et de gâteaux au « ghi », ¹ une sorte de beurre fondu les rend pour nous absolument immangeables, du champagne des glaces. J'ai courageusement goûté tous les gâteaux qui avaient été faits par la maîtresse de la maison elle-même, mais j'ai vu que je n'ai pu qu'y goûter. Puis, nous sommes retournées dans la zenana où notre hôtesse nous a ornées de guirlandes de fleurs sentaient horriblement fort, a parfumé nos mouchoirs d'odeurs fortes encore et nous a offert à chacune un gros bouquet de fleurs garni de clinquant; ainsi ornées, nous avons traversé en voiture toutes les rues de Calcutta. Nous avons dû embaumer toute la voiture, j'avoue que j'ai été bien contente en rentrant de me débarrasser de mes guirlandes, de mon mouchoir, et de sortir de cette voiture si odorante.

Le soir, grande réception. Tout le premier étage était occupé d'une véranda à l'autre, orchestre, buffet dans le grand hall en marbre. Le coup d'œil était ravissant, toute cette suite de grands salons au milieu desquels allaient et venaient de superbes courtisanes orientales.

Mercredi, 8 avril. — Je vais aujourd'hui essayer de vous donner une idée du grand durbar. Pour l'occasion, on avait réuni la tente du durbar et la grande shamiana, qui ne formaient plus qu'une immense velum. A l'extrémité, faisant face à l'entrée, trois tentes sous un dais. Les invités se pressant en foule partout, laissant libre au milieu de la tente un large passage couvert d'un tapis rouge. On avait préparé des sièges pour les chefs Punjabis qui arrivaient selon leur rang, plus splendides les uns que les autres. Le Patatia était assis le premier, avec un turban jaune serin orné de chaînes de diamants auxquelles pendaient de gros diamants. Le hawalpur s'était surpassé; une tiare ruisselante de pierres précieuses, hérissée d'aigrettes de diamants gigantesques, ornée de perles et d'émeraudes, resplendissait sur sa tête. Elle fléchissait un peu sur le front, et l'aigrette du milieu avait deux fois la hauteur du visage. Avec cela, un habit de velours noir brodé de perles de verre soufflé; je crois même que le devant était brodé de pierres précieuses, mais je ne pouvais guère voir que l'ensemble de ces choses, les détails m'échappaient. En dehors des chefs, une foule d'indigènes ayant droit de paraître aux durbars, d'officiers en uniformes, de dames, et comme il faisait un temps splendide, tout

¹ Beurre fondu extrait du lait de buffle.

raissait à son avantage. No
du vice-roi. Enfin le canon
puis le vice-roi en grande
liers, l'Étoile des Indes, etc.
marré de décorations, tandi
uniforme très sombre, brun
les trois pris place sur les ti
du côté de l'émir, lui disan
voir et qu'il espérait qu'il av
mis ces paroles de circons
réponse au moins aussi orig
des sourires, qui nous amu
retentissante a annoncé : «
fut alors un défile intermin
remplis de très jolies chose
On posait tous les plateaux
auprès de la porte les chev
pièces de montagne qui ven
des cadeaux. Bien que l'ém
tance à tous ces présents, je
bles et ont réchauffé son ar
un discours que le sous-se
a traduit; ce discours était
vis-à-vis de l'Angleterre, f
couronner le tout, entrée s
D. prit entre ses mains et j
permission de lui offrir ce
personnelle et comme un g
de proclamer. La réponse c
belliqueuse que son précéd
des soldats anglais qui appl

Ventreti, 17. — Nous
choses merveilleuses, que c'
espoir que je prends la plu
et cependant il m'est aussi
lement la dix millionième p
crire minutieusement toutes
nous émerveillent.

Le soleil étant légèrement
avec une témérité dont on p

neuf heures jusqu'à midi. A travers mille jardins enchantés, le long de routes ombreuses, nous avons gagné en voiture les portes de Delhi. Il m'a semblé que nous pénétrions dans un autre monde : ces rues étroites, ces vieilles maisons d'aspect étrange avec leurs fenêtres brodées à jour, encombrées de monde, rues dans lesquelles nous avons peine à circuler. Franchissant une autre porte, nous nous sommes ensuite trouvés dans la cour extérieure d'une mosquée dont la façade est décorée de faïences aux couleurs éclatantes et d'un dessin d'une finesse remarquable. La cour extérieure, la mosquée et les minarets étaient autrefois entièrement recouverts de ces mêmes faïences, et, bien que le temps en ait détruit un grand nombre, il en reste encore assez pour faire juger de la beauté de la chose. En quittant cette mosquée, qu'on appelle la mosquée de Wazir-Khan, nous en avons visité une autre plus petite avec des dômes dorés. Sur notre passage, des enfants effeuillaient des feuilles de roses. Visité ensuite quelques travaux tout récents pour la canalisation des eaux, une autre mosquée; dans la grande cour paisible du temple, de petits garçons apprenaient le Coran. Les murs sont recouverts d'une sorte de marbre avec un dessin en relief imitant les anciennes Perses.

Vu aussi le tombeau de Runjeet-Sing; il est admirable. Le sépulcre est de marbre; au-dessus, un vase d'argent de forme ronde avec un couvercle : c'est le vase qui contient les cendres. Autour de ce vase, onze boules de marbre, quelques-unes unies, d'autres sculptées; ces dernières contiennent les cendres des reines de Runjeet-Sing, les autres, celles des esclaves, ses veuves, qui ont été brûlées sur son bûcher; dans les coins, deux autres de ces pierres tombales de forme ronde contenant les cendres de deux pigeons qui étaient venus s'abattre sur le bûcher. Le toit du dôme est en or avec un léger décor en couleur; sur la colonnade extérieure nous avons remarqué un ravissant ornement que nous n'avions pas encore vu : l'ensemble est d'un ton gris extrêmement doux obtenu par la réunion de petits morceaux de miroirs de forme convexe incrustés dans un motif en plâtre blanc d'une grande délicatesse et représentant des feuilles et des fleurs. Il semble que Runjeet-Sing ait beaucoup aimé ces deux genres de décoration, car, lorsque nous avons visité son palais, nous les avons retrouvés dans plusieurs pièces.

Il suffit de voir ces merveilles une fois pour en garder une impression ineffaçable, mais il est aussi difficile de résumer cette im-

pression que d'essayer
 ration de ces beautés
 bre, dômes d'or, porti
 histoires des dieux, tu
 ner une idée d'une n
 intéressante à une au

Visite au fort, au
 parlé et à une école
 été autorisé à visiter.
 dû descendre de voitu
 val. Nous aurions pu
 les bras.

J'étais absolument
 très que le vice-roi r
 Kashmir et voir la n
 Au dernier moment
 quelques châles mag
 que j'ai immédiatement
 faïences étrangères pou
 nement.

Lundi, 18 mai. —
 a fallu faire huit mil
 river à « Wild flower
 pas peur des précipi
 qu'elle se soit permis
 la route un fakir d'u
 mèches rouges de ses
 que nous avons louée
 dessus de Simla. Elle
 lieu d'une forêt de pin
 environnantes est adr
 carpées, abruptes, dén
 chaos, un monde tout
 chaîne des grands pic

C'est un simple co
 son, ce sont les chemi

Mardi, 19. — A or
 mentions la descente.
 chênes et de pins; les
 gères, étincelaient au

cupe, mais je ne voulais pas vo ne fussent arrêtés. Cependant l projets, ayant souscrit une gros Foote m'ayant promis la recet je renonce au secret.

Mon idée est de former une mité central et une caisse cent l'Hindoustan et des comités locau dicale aux femmes, procurer de fonder des hopitaux de femmes souscription dans ce but.

Mais comme je vous enverr à ce travail, je ne vous en dir J'espère beaucoup que nous réu fait pour les femmes de ce pay de la comtesse Dufferin, fondée médicaux aux femmes de l'Ind ayant de l'argent disponible, n' œuvre.

Samedi, 1^{er} août. — Mes affa j'espère que samedi on arrêtera bien contente quand on sera d j'aurai sauté le pas. Le travail ble quelquefois devant cette put affaire qui fasse tant de bruit. I voyé l'autre jour douze mille ch un compte, lancer des chèques, lettres, enfin tâcher de prendre d'affaires.

Jeudi, 26. — Peut-être me détails, mais, pour l'instant, il m ser à autre chose qu'au « Taj. » nette: j'ai vu le Taj! Vous savez reur shah Jean pour servir de t (l'ornement du palais), et que l côte. Le Taj est en marbre blan jaspe et autres pierres précieuse délicats, ou encore des inscriptio tres en marbre noir. Le Taj est quatre coins de laquelle se dres

l'air, selon nos idées, plutôt d'une mosquée que d'un tombeau; tout autour, un jardin entouré de murs, coupé d'allées droites, bordées de cyprès ou autres arbres verts, avec des pièces d'eau et des fontaines au centre. On y entre par un portique de granit rouge, et au delà de ce jardin silencieux, on aperçoit devant soi le Taj! Je n'essayerai pas de le décrire. On dirait que ses murs renferment une âme, qu'il a été créé et non point construit, tant est mystérieuse la fascination qu'il exerce. On ne peut imaginer un temps où il ne fut pas, ni un temps où des ouvriers bruyants et grossiers fussent employés à élever cette merveille; la pensée seule qu'un marteau ou un outil quelconque pourrait en approcher est odieuse; c'est seulement comme à un rêve, comme à quelque chose d'irréel, de presque sacré, que vous pouvez y songer. Et rien, nulle part, ne vient troubler cet effet. Lorsque vous entrez et que vous regardez les tombeaux de shah Jehan et de son « Élué du palais » entourés de cette merveilleuse grille de marbre blanc, vous entendez chanter par quelques voix qui vous semblent surnaturelles les notes d'un accord qui, répétées à l'infini dans les profondeurs de la voûte, produisent une harmonie qui ne pourrait être comparée qu'à la voix d'un orgue ou au chœur des anges. L'écho se prolonge peut-être quinze secondes, mais les tons se répercutent si vivement que l'accord chanté note par note en bas se reproduit en un tout harmonieux dans les régions supérieures; lorsque, par instant, on n'entend qu'une note à la fois, il serait impossible de dire où s'arrête la voix humaine et où commence l'écho. Le Taj exerce sur vous un charme indéfinissable; après l'avoir vu dans le jour, vous y retournez au clair de lune, vous souhaitez le voir au lever du soleil, vous sentez que, si vous viviez à Agra, toutes les fois que vous auriez besoin de paix et de repos, toutes les fois que vous sentiriez ou triste ou malheureux, vous viendriez là méditer ou pleurer. Voilà pourquoi je dis que cette merveille a une âme; elle produit une impression que la blancheur idéale de son marbre, que ses proportions exquises ne suffisent pas à expliquer.

Samedi, 13 février 1886. — Excursion ce matin au monastère de la reine. Le monument central qui est sculpté de la manière la plus exquise est entièrement doré; les maisons environnantes sont également sculptées sur bois naturel. Toutes les maisons du Birman sont construites sur élévation, si bien que, lorsque comme dans le cas présent le bâtiment est élevé sur des colonnes en bois de teck doré, le rez-de-chaussée prend des airs de vestibule à colonnes.

Aux encoignures, des ment; des marches e tour duquel, formant bois massif.

Nous fûmes averti introduisit dans la pi Ne vous le figurez p Non, il était drapé d raître plus extraordir La pièce dans laquel cription: colonnes, n près à hauteur d'hon piliers une sorte de enchâssés des diamants. A l'une des e le Bouddha avec son des figures sculptées plus petit interstice plus fin. De l'or, de d'en bas d'où l'on a magnifique et qu'on Les innombrables to de ce rouge foncé e

Mardi, 16. — L merveille. Je craign tinssent rigueur, ma taine, toutes plus pa vêtues de ces jolies des colliers de diam noirs des fleurs, et une mention spéciale jade ou or, passés a aussi gros que le p quelquefois à l'extré la plupart sont creu nous accueillions nos au salon; ces trois m en bas par devant e c'était une grande dif été impossible de m'

1. The first part of the document is a list of the names of the persons who were present at the meeting.

2.

— Passer de mes services. Où aurais-je chance Grant avait-il chance d'apprendre quelle était la résidence actuelle de ma femme? Il fallait attendre et veiller. Une parole, saisie au vol, une lettre, un hasard quelconque pouvait me mettre tout à coup sur sa trace. De plus, j'avais comme un pressentiment que Viola n'était pas bien éloignée. Lorsqu'on est parvenu aux dernières limites de ses facultés inventives, on en arrive à faire cas des pressentiments.

Malgré toute l'affection que Grant m'inspirait à présent et les vifs remords que j'éprouvais encore pour la tentative de meurtre commise sur sa personne, j'avais peine cependant à respecter, comme honorable, sa résolution de silence à mon égard. Et cela d'autant moins que j'étais intimement convaincu qu'il me suffirait d'une seule rencontre face à face avec ma femme pour dissiper tout malentendu et ramener entre nous le doux accord, si malencontreusement rompu. Pour faire renaître le passé, il ne fallait que la voir, j'en étais sûr, que prendre sa main et lui rappeler ces beaux jours d'autrefois où nous étions tout l'un pour l'autre. J'apprendrais alors la vérité et je sortirais vainqueur de cette épreuve.

Un matin, Eustache me parut distrait et mal à son aise, il répondait de travers à mes questions.

— Consentiriez-vous, me demanda-t-il tout à coup, à faire un petit voyage pour moi?

— Certainement. Où s'agirait-il d'aller?

— J'ai besoin de plusieurs choses qui me manquent et ne peuvent se trouver ici. Seriez-vous homme à aller à Lorient pour moi?

— Très volontiers. Mais comment faire le trajet? La diligence ne fait pas sa course aujourd'hui.

— Jean pourrait vous conduire dans le petit char, mais ce serait une course ennuyeuse. Je vous louerai plutôt un cheval.

Je donnai la préférence au cheval. Un trajet de vingt milles dans le char du vieux Boulay n'avait rien d'attrayant. On loua donc un cheval et je me décidai à passer la nuit à Lorient pour n'en revenir que le lendemain. Les emplettes faites seraient confiées à la diligence.

Grant me donna une liste des objets qu'il désirait que je lui achetasse. Je fus frappé de la nature superflue et triviale de plusieurs des articles de cette liste. Il me semblait même que tous ces objets, les uns comme les autres, auraient pu être commandés par écrit. Mais j'avais accepté l'ambassade. Je partis donc, et après avoir

descendu un
traversai ce
tissait à la .

La journ
pentais de n'
pas attendu
m'eût pas pi

Cet étoni
sée, une pei
portance qu
importance
missions doi
chée, il dési
minais cette
je demeurais
Une fois arr
Je fis halte
et, laissant l
fermiers de
route à pied
met de la ci
son de l'hon
meurai là éta
et le chemin

Si je n'ai
rejoindre m
nuit. La lun
route.

Je tins de
Grant jusqu'
ment la ram
Séverin. Je la
les courbes
rêta devant l

Je vis Gr
sombres à d
dans la mais
conduits dan
pas davanta
que le sort t

— Jamais ! répondis-je, qu'importe tout ceci ? Que dois-je faire ?

Elle eut un rire égaré.

— Penser ? dit-elle. Pourquoi ? J'aime un autre homme et ne puis que te
— Laissez-moi aller, Julian, laissez-moi aller.

Sa voix prit une intonation d'indifférence.
— Jamais ! répétai-je, sans

brassant avec passion. Elle se pencha de nouveau, ses yeux remplis de larmes, le sang dans les veines.

Soudain, s'arrachant de moi, elle s'enfuit avec la rapidité d'un vent. Je m'élançai à sa poursuite. L'émotion s'opéra dans mes sens. Je voulais la saisir, la femme pour que le toucher me regardât avec effroi et me dise de mon amour, je me mouais sans lui demander un mot de regret pour les tourments que je lui donnais. Elle me fuyait comme un profond et aveugle que se soumet. Aussi, lorsque je me penchai pour aller rejoindre Eustasie, ses lèvres noires et amères à la fois me touchèrent.

J'entrai dans le salon. Elle me fit signe de mon arrivée. Il était si doux, qui paraissait si simple et était revêtue du costume d'une conversation très simple. Grant bondit sur ses pieds.

— Vous ici, Lorraine ?

— Oui, je ne suis pas ailleurs.

Il se dirigea vers la porte.

— Excusez-moi, dit-il, je vais chercher ma sœur.

La dame, ainsi désignée,

— Et
épargnez

— Ve
gné, mo
m'avez c

Elle
Je ne pu
côté d'el

— Vi
sombre
fuite.

— Je
Sans
la suppli
encore e
parerait
inexorab

— N
l'amour

Pour
perroque

— Di
et qui es
ma vie p
tion d'es
nez-lui
obéira à

— Vi
raison e

Elle :

— Ja

— Il

fardeau
instruit

Elle e

— E

ble! Qu'i
m'oublie

— Il

Elle r

— Non, dites-le-moi à
sépare, je le ferai disparaître
tiendrai auprès de moi. Si
pendant un temps, rompez
pour l'amour de moi, par

Il posa la main sur m

— Julian, mon pauvre
thie, si vous conservez quel
aucun pouvoir terrestre n

Ces paroles tombèrent
joutai pas une parole, et ot
Mais je m'embusquai sur la
lait que je la visse encore
Grant me l'annonçait, pou

La voiture passa, Viola
Son regard exprimait une
fit un léger mouvement c
tant d'après, elle avait di

Domptant un désir imp
d'en arracher ma femme
tournai lentement et pris

J'errai sur la plage ju
rassé et misérable, je me

Grant m'attendait, l'inc
sur un siège, ensevelis m
glots. Les désappointemen
pérées de l'avenir m'avai

Je me sentais dans l'é
suicide.

— Eustache, m'écriai-j
m'adresser ?

— Mon pauvre ami, il
d'espoir.

— Partons d'ici ! murm
à Londres. Je deviendrais
mer du haut du rocher.

Le lendemain matin, n

— Quand part le vais
à Grant.

— Après-demain.

— Et d'où ?

— Du Havre.

Dans quarante-huit h
pourquoi elle m'avait qui

— Eustache, dis-je, av
l'aurais certaines mesure
peu je saurai si elle a b
ie suis tenu de pourvoir

— Oui, dit Grant, vou

— Accompagnez-moi
nerai mes directions.

Grant consentit à ma
notaire pour fixer un rex

Je résolus d'arranger
de lui démontrer que, d
dont j'étais menacé, je l
fiance. Je fis part à Gra
du peu d'étonnement qu'i
au moins d'être taxée de

— Ce sera juste et
comme vous dites et ne

L'après-midi du lende
taire. Là, le volumineux c
lian Lorraine, esq. », fut d
seté et ouvert. Les papier
deux ans auparavant fur
gnai Grant comme premi
pleine confiance, comme s
tement que possible. Je s
tume à la pensée de cet
l'unique ambition sembla
lieues entre elle et moi.

J'étais en train de feu
furent frappés par du pa
lian Lorraine. » Je le tirai

— Voyez, dis-je, voil
Quel immense privilège

qu'on envoyât sur-le-champ
légraphe. Cela fait il rentr

— Venez ! Tout ce fatras
les liasses de papiers d'affair

En parlant ainsi, il m'e
de l'escalier et jusque dans

Là il fit signe à un fia
ventre à terre dans la dir
deviné qu'il était surexcité
cernant directement, j'aura
Mais je devinais qu'il avait
de grands changements.

— Qu'y a-t-il ? Parlez !

— Je ne puis. Attendez

— Dites-moi, au moins,
Viola et pour moi.

Il saisit ma main.

— Julian, dit-il, il y a

Je retombai sur le cou
davantage. Pour le momen
me suffisait et je ne demand
le silence jusqu'à ce que n

Grant jeta négligemment
passa son bras sous le mien
avec une célérité qui excit
virent passer. Arrivé dans
et les secoua vigoureusement

Au bout d'une minute, i
la main. Il m'en tendit une

— C'est elle qui l'a écri
être remis lorsque vous au

Je la lui arrachai des n

— Arrêtez, me dit-il, c
été remis par la mère de
confiée avec prière de le r
et unième anniversaire. Vo
de M. Monk pendant qu'ell
le notaire. Lorsque vous l'e
a dû éprouver et tout vous

Grant se retira et me l

Le pli où étaient t
brés: l'un était le cer
Marguerite; l'autre, l'

Maintenant je sava
tant l'horreur indicibl
fatale lettre lui révéla
probablement pensa-t-
frappée en plein cœur
par son abandon. Je c
me revoir, ses prières
et de la cacher loin d
n'avait fait aucune dé
et préférerait passer à
de me voir apprendre
avait souffert. Oui, je
avaient tenté pour l'a

A quel fil fragile
raconté à Viola l'histo
tion? Pourquoi n'en e
mot, tout aurait été e

Chose étrange, l'id
circonstances ni à l'u
la fortune de mon pr
légalisée que je trouv
funt et que le souve
sortir de ma mémoire
pensée à mon origine
fatal qui nous avait v
tières de cruelles sou.

La pensée que cha
Viola était une minut
à la recherche de Gr

L'excellent amit L
ses effets dans sa valis

— Si nous nous h
Southampton, dit-il.

Je le remerciai d'u
dans ma malle et peu
route pour la France.

Nous avions du loi

ampton avant minuit et le train en temps utile. Mais je préfér en arpentant le quai de Sou je m'étais déjà rapproché de l

Pourrai-je jamais oublier c je ne me couchai pas et la pas l'apparition des deux grandes l le bruit régulier de la machine de l'hélice me rapprochait de bord du bateau et m'amusais rejetée par la roue. Je me sen grins et savais que le sillon lu navire sur cette mer éclairée conduisait à une ineffable joie versée seul avec mes pensées. chercher le sommeil dans sa heur que lui faisaient éprouve tions incessantes et répétées pour lui. Il avait été obligé, e fois qu'une de ses dépêches, e pour arrêter le départ de Viol même temps qu'à l'hôtel de l' loger. Sa dépêche portait ces s cas demain. » Et Grant était ce et attendrait une explication.

Mais l'aurait-elle fait ? Quel suffi à lui faire changer tous steamer américain avait quitté et que, après tout, Viola se fi

— Ce que nous ferions ? av le bateau suivant et irions la d'une semaine et ce voyage v

Mais je n'aurais pu envisa Viola ignorante de la vérité , forçai-je Grant à me répéter quer de la trouver au Havre qui devait l'y accompagner et

J'avais d'autres questions dait de savoir quand il avait de ma femme et comment la

me répondit
lence :

— Loraine,
mon cœur à n
la tutelle de r
devait la rend
à fuir sa prés
douleur, puisq
lui parler, —
de ne s'inquié
par la loi de
la rendre heu
ma lettre, acc
d'hui. Elle sav
côté, je sus al
nution de son
que j'avais ép
gèrent en une
savez tout.

Grant m'a
dans sa cabin
heures solitai
mes réflexions
à l'horizon, pu
posai le pied s
peu d'instants
bien-aimée.

Arrivés à l
le télégramme
impulsion fut
me retint en
de rien et qu
entretien qui
fois qu'elle ser
Lorraine, je po

Je me soun
cour de l'hôtel
de Grant. Il n
à quoi s'en te

La porte se re
doute, de la discrè
un cri de joie déli
à la fois sur mon

— Mon bien-
trouvé la voix e
d'amour entrecou
un triste et cruel

Elle frissonnai
mon cœur.

— Oublions-le

Puis, la main
gubre rêve pour
peuvent seuls con
tel que le nôtre !

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA I

PAR
UN ITALIEN¹

(Suite).

Le général Garibaldi désirait vivement que Crispi en Sicile. Il avait besoin de ses conseils. Il se sentait seul, au milieu des intrigues qui l'entouraient.

Crispi se refusait à faire le voyage. Il avait l'habitude de donner une haute position. On l'avait regretté; mais avec Depretis on lui avait donné raison. — Que de lassitudes que lui fait éprouver le poids du gouvernement des dégoûts que ne lui épargnent pas des adversaires de fois il a éprouvé ce désir : descendre du pouvoir de septembre 1860!

Après les luttes et les discussions qui avaient eu lieu et le pro-dictateur, le retour en Sicile aux côtés de Garibaldi le plus grand triomphe qui pût être réservé à son chef. Non seulement Garibaldi avait obligé Depretis à se résigner, il tenait à donner une approbation publique et solennelle à qui avait été le fidèle interprète de sa pensée, l'ami dévoué de sa grande œuvre. Si ce n'est que Crispi n'avait fessé le dédain de semblables triomphes. Le résultat était

Et comme Garibaldi insistait :

— Non, disait Crispi, je ne dois pas vous accom

¹ Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 mars

fais, c'est moi que vous
Telle serait votre intent
sera donné. Or, on ne m'a
et que vous m'imposez

— Vous avez tort, r
tance. Nous sommes en
lien d'une pluie de boule
fois, que nous devons y

— On comprenait n
s'expliquait d'elle-même.

La discussion contin
en vint à dire:

— Je le veux; je voi

Crispi s'inclina. Mais
gnier le général. Il man
sur le port, pour monte
prit une embarcation pe
eut soin que ce fût au
à terre, il expédia un télé
au général.

On a dit que Crispi
de l'argent nécessaire
Cette version s'accrédit
mentir. Mais elle est in
mais non pas au point
dont se serait contenté

Le voyage de Gariba
général partit de Naples
bord de l'*Elettrico*. Le 1
vait à Palerme. Person
peine débarqué, il se diri
faisant, la foule le reco
immédiatement à lui les
accepté les démissions d
foule s'étant réunie sou
parut au balcon et imp
des mieux inspirés qu'il

M. CRISPI.

l'annexion serait intempestive aussi longtemps que nous portâmes encore le joug de l'esclavage; il parla de son dévouement pour le roi Victor-Emmanuel, dévouement qu'il ne pouvait avoir au même degré que lui; il parla de ceux qui lui avaient attribué des visées occultes, de la politique gyrique de Crispi, dont il loua hautement l'abnégation, le sacrifice, le désintéressement, les qualités éminentes d'homme d'état. Revenant à son point de départ, le plébiscite italien ne se ferait qu'à Rome, au Capitole.

Des applaudissements, des bravos, des vivats accueillirent ses paroles.

Garibaldi reçut ensuite quelques fonctionnaires. Par décret rendu à Naples, le 16, jour de son départ, les nécessités de la guerre l'éloigneraient du centre de l'Italie méridionale, le général avait décidé que deux députés le représenteraient, l'un pour la Sicile, en remplacement de Crispi, l'autre pour les provinces continentales. Son choix à faire était grand. Il profita des instants qui lui restèrent à Palerme pour sonder les esprits; il interrogea ceux qui lui furent présentés, sans tirer des indications vraiment aptes à le guider. Il rendit un décret par lequel Antonio Mordini, au lieu de Crispi, était nommé pro-dictateur en Sicile. Il désigna deux députés destinés à former le cabinet sicilien, et moins d'une semaine après son arrivée, il repartit pour Naples, où il se rendit le lendemain matin.

En quittant Palerme, Garibaldi avait lancé un discours résumant sa pensée. « On vous a poussé à l'annexion, s'il pouvait y avoir de plus zélé que moi pour la réaliser, je serais à l'Italie. Mais les fins de ceux qui vous parlaient n'étaient pas les vôtres, leur but était de servir à de mesquins intérêts particuliers. Vous avez dignement répondu.... C'est à Rome, ô peuple italien, nous proclamerons le royaume d'Italie; c'est là, l'année prochaine, nous consacrerons l'union de tous les enfants de l'Italie italienne ! »

« A Palerme, on voulait l'annexion pour qu'elle ne fût que le point de départ.

« A Naples, on la voudrait pour que je ne puisse pas y retourner.

« Mais tant qu'en Italie il y aura des chaînes, je suivrai ma voie — ou j'y laisserai la vie... »

Le surlendemain de son retour désigna Bertani, secrétaire général, et Garibaldi établissait qu'il y aurait : l'un pour les affaires de Sicile, l'autre pour les affaires napolitaines. Le secrétaire général avait les prérogatives qui avaient appartenu au secrétaire du Conseil. Le secrétaire général, que Crispi, qu'un autre décret désignait comme secrétaire d'état pour les affaires de la péninsule, que l'accomplissement de son devoir, le ment subalpin et qui, abreuvé de calomnies qui s'agitaient autour de lui et qui le battre en brèche, aspirait à succéder à Crispi fut désigné à lui succéder sans ignorer que, comme son passé, il était le trait d'union d'une calomnie acharnée.

Bertani n'aurait peut-être, somme toute, un poste de commandement, un poste de commandement était tout trouvé. Il savait. Dans un colloque avec Cattaneo :

— Je suis las. Il y a, par là, terriblement lui-même finira par y

— Raison de plus, lui répondit-il, les amis du dictateur restent auprès

— Eh bien ! n'y es-tu pas, toi ? qui le général nourrit tant d'

Nous n'avons pas besoin de calomniateurs, du moins des calomniateurs répandit contre Bertani et contre Garibaldi des fonds de l'État ; Teramo de recevoir à coups d'avoir reçu un pot-de-vin de Garibaldi un contrat portant c

fer à des conditions que l'on affirmait ruineuses pour l'État; d'avoir mis sous séquestre huit ou dix ou seize millions (on n'était pas fixé sur le chiffre) appartenant à la famille des Bourbons, sans les verser dans les caisses de l'État...

On sourit de pitié, aujourd'hui, en relatant d'aussi basses accusations et en pensant à la vertu des hommes contre qui elles devaient porter. Nous ne les rappelons que pour montrer à quelles extrémités peut entraîner la haine politique, la plus aveugle des haines. Quant à Crispi, il fut relativement épargné. On se borna à affirmer qu'il avait perçu, comme secrétaire général de la dictature, la somme de dix mille ducats, soit 42,500 lires. On eût été bien embarrassé de fournir les preuves d'une semblable allégation, qui reçut le démenti le plus péremptoire. De même qu'en Sicile, Crispi refusa à Naples d'émarger au budget. Il vécut pauvrement, dans un très modeste logis, à Chiatamone. Il profita si peu de sa haute position que, l'année suivante, élu député, il fut sur le point de refuser le mandat législatif qui, en Italie, est gratuit. Faute de moyens d'existence, il fallut que, par une souscription dont le montant fut plus tard strictement remboursé, ses amis lui vinssent en aide.

Ses ennemis eurent alors recours à d'autres armes. Le *Nazionale*, journal du parti modéré, que dirigeait Ruggero Bonghi, ne cessait d'insulter l'*avocat Crispi*, l'éternel Crispi, l'accusant « d'usurper une autorité que personne ne lui avait confiée, d'agir ouvertement contre les intentions du dictateur, etc. » Crispi ne donna à ces accusations que de calmes et méprisantes réponses, ce dont la fureur du journal ne fit que s'accroître. Bonghi écrivait de lui: « Le mauvais génie du vaillant général, celui qui pervertit les plus nobles intentions de Garibaldi, celui qui trouble les esprits.... cet homme-là s'appelait autrefois Bertani; il s'appelle aujourd'hui Crispi.... »

∴

Cependant, les troupes bourbonniennes, qui s'étaient retirées de Naples à l'arrivée de Garibaldi, se concentraient au delà du Volturne et se massaient autour de Capoue. Il fallait poursuivre les opérations militaires et les pousser avec vigueur pour que l'ennemi, dont les forces étaient encore considérables, ne reprît pas l'offensive. Le général Türr, avec une division, occupa Caserte et Santa

Maria, formant la position à Maddaloni, par la brigade que Monte Sant'Angelo, avait un grand défaut le reconnut, sans po

Chaque jour, soit pelaient encore, soit néral, Garibaldi se red'où il épiait les troupes napolitaines des indices certains

Les troupes en de quarante-deux n disposant d'une artillerie vingt mille hommes tiers seulement avaient

Le 1^{er} octobre, à serte par le chemin de-camp. Il arrivait fusillade commençait instant, il monte en porter du côté où laçoit que peu à peu le centre, s'étendant jusqu'à Sant'Angelo.

Pendant que la bons connaisseurs de par un mouvement à travers les lignes des ravines profondes ravines, par les tentes Profitant de cette position s'avançaient, protégés le but de les dépasserrière. Garibaldi, qui atteint sa ligne de bataille chant d'une des ravines à l'improviste. La victoire sur le sol; le cocher

blée de balles. Pendant que Crispi, et les deux aides-de-camp du général se mettent sur la défensive et font usage de leurs armes, Garibaldi se dresse debout dans la voiture et par un coup d'audace, d'une voix retentissante, commande à un escadron imaginaire de charger les royalistes. Surpris, déconcertés, se voyant déjà sabrés par les guides de Missori, les soldats napolitains hésitent. Ne sachant d'où viendra l'attaque, ne comprenant pas où se cache l'ennemi qui les menace, ils ne voient que l'attitude énergique et résolue de Garibaldi et de ses compagnons, et, par leur indécision, donnent aux compagnies de Simonetta et de Mosto le temps d'accourir. Ils sont mis en déroute. Garibaldi sort sain et sauf d'un des plus grands dangers qu'il ait courus, et prend aussitôt la direction de la bataille. Vingt balles ont sifflé aux oreilles de Garibaldi et de Crispi sans les effleurer.

A cinq heures de l'après-midi les deux batailles du Volturne et de Maddaloni étaient gagnées. A dix heures du soir Crispi télégraphiait à Bertani, rentré à Turin :

« Nous avons vaincu sur toute la ligne. Il ne reste qu'une colonne isolée de royalistes du côté de Caserte. Nous avons l'espoir de la faire prisonnière. »

Cette espérance devait se réaliser. Le jour suivant à une heure de l'après-midi, Crispi télégraphiait encore à Bertani :

« Les Bourbons ont été repoussés de Caserte. Le dictateur, Sirtori et Sacchi leur ferment toute retraite. »

Et moins de deux heures plus tard :

« Nous avons fait deux mille prisonniers que nous envoyons à Naples. La garde nationale vient à leur rencontre pour les recevoir. »

∴

Sur ces entrefaites était arrivé à Naples le marquis Giorgio Pallavicino-Trivulzio, ancien libéral, appartenant à une grande famille lombarde, et qui avait été condamné par l'Autriche, en 1821, avec Confalonieri, Silvio Pellico et d'autres. Pallavicino était bien vu par le général, qui l'avait choisi déjà comme pro-dictateur des provinces continentales, sans procéder encore à sa nomination. Pallavicino venait de Turin; il avait vu le roi et M. de Cavour et pris leurs instructions. La formule de M. de Cavour était alors celle-ci : « Aucune transaction avec les mazziniens; aucune faiblesse

avec les garibaldiens
 Pallavicino venait pro-
 ment de Turin. Mal-
 à établir l'expulsion
 blable condition éta-
 naissait la pureté d'
 on voulait qu'il s'é-
 que lui fit Pallavic-
 de lui. Oublieux, ce-
 qu'au courant de la
 suite à son idée per-
 du bon : Pallavicino
 du nord dans ses
 personnifier le pri-
 espérait d'ailleurs
 appris à se méfier, il
 respecterait la volon-
 bienfaisante sur le g-
 Le décret dictatorial
 prodictature, en re-
 ment exercé les fonc-

Le 5, un décret
 affaires de Sicile au-
 servait les fonction-
 de secrétaire d'état

Nous avons laissé
 installer le pro-dic-
 cice de ses hautes
 diocèse, il se laissa
 du cabinet de Turin
 à l'Italie du nord. L-
 le programme que
 que le comte de Ca-
 flotte et d'y faire d-
 prit peur, s'affola,
 décider qu'une asse-
 la réunion de la Sici-

tenante, partit pour Naples dans le but d'annoncer au dictateur, avec les explications nécessaires, la délibération adoptée.

Avant de demander audience à Garibaldi, la commission sicilienne se présenta à Crispi, qui exerçait encore, à ce moment, les fonctions de secrétaire d'état pour les affaires de Sicile. Dès qu'il apprit ce qui s'était passé, Crispi mesura l'erreur commise et l'effet qu'elle produirait sur le dictateur. Jamais le général, dont les idées au sujet de l'annexion étaient si nettes et si précises, n'approuverait la décision du cabinet sicilien.

— Qu'avez-vous fait ? dit-il aux commissaires. Qui a pu vous faire méconnaître ainsi la pensée de Garibaldi ? Il n'y a pas un mois qu'il vous indiquait lui-même, de sa parole enflammée, son but, sa pensée, ce qu'il regardait comme sa mission ; et vous vous êtes laissé entraîner à un acte aussi contraire à ses vues ! Quel fait, dans l'intervalle, a pu vous amener à croire qu'il eût changé d'avis ? Ne savez-vous pas que maintenant, comme alors, Garibaldi veut que l'annexion n'ait lieu que lorsque la guerre sera finie, et que la guerre n'aura de fin pour lui que le jour où il pourra, du haut du Capitole, proclamer l'unité italienne sous le sceptre de Victor-Emmanuel ? Avez-vous donc oublié que dès mon retour au pouvoir, j'ai reçu de Garibaldi l'ordre formel de destituer tout fonctionnaire qui favoriserait l'annexion ; que j'ai dû donner aux gouverneurs les instructions les plus strictes pour réprimer, coûte que coûte, tout mouvement, toute pétition même en sens annexionniste ; que Bertani, d'ordre de Garibaldi, a chassé de Naples, pour s'être montrés partisans de l'annexion immédiate, des hommes tels que Cordova, que Spaventa, que Scialoja, ce dernier, naguère, notre collègue dans les conseils de Garibaldi ?...

Mais la faute était désormais irréparable. Calvino, qui faisait partie de la commission et avait été un des Mille, supplia Crispi de préparer le général à les entendre. Ils connaissaient tous le caractère fougueux de Garibaldi et craignaient l'explosion de sa colère. Crispi n'ignorait pas les inconvénients d'une telle démarche, mais il accepta par amitié, résolu à faire tout son possible pour sauver Mordini, qu'il savait de bonne foi.

Par le premier train, il partit pour Caserte où se trouvait le général. Il y arriva dans le cœur de la nuit. Garibaldi reposait. Il attendit son réveil, en méditant sur la manière dont il lui présenterait les choses.

A peine éveillé, le général le reçoit. Crispi commence, avec tou-

tes les précautions oratoires voul
Quand il en vient au fait, à la con
pour formuler un vote annexionn
Il bondit sur sa couche en proie

— Et Mordini a toléré cela!...

Crispi attendit que la colère e

— Nous ne pouvons rien à c
tuation et voyons ce qu'elle com
sa démission parce qu'il favoris
peu de distance, destituer aussi l
mesure, suivant la première à s
déplorable?

Garibaldi dut en convenir.

— Je n'ai cependant, dit-il, q
der à Mordini ses démissions, ou
me mettre en contradiction avec

— Et d'autre part, reprenait
dini ses démissions, vous voilà obl
de former un nouveau cabinet. Or
la difficulté de trouver un pro-dic
nistère en Sicile.... D'ailleurs M
trompé, il a été entraîné; mais
comme lui. Entre deux maux, cl
le premier parti et embrassez le
de l'assemblée sicilienne.

— Et pour Naples?

— Faites de même: convoqu

Cela se passait le 6 octobre. L
à la majorité la réunion d'une ass
à la minorité et mit son veto. Il
menées du parti républicain, l'a
trop étendus et ne devint consti
laquelle Crispi l'avait gagné, Gari
les populations seraient appelée
nexion et chargea Crispi de troi

.

Le décret du 16 septembre qui
tures réservait au général la dir

tiques et militaires, ainsi que la sanction des actes législatifs. C'est ainsi que le dictateur continuait à nommer les ministres et les représentants à l'étranger, les secrétaires d'état, les conseillers d'état, le juge de la légation apostolique en Sicile, les ministres, les directeurs des ministères, les gouverneurs, le préfet de police de Naples, les questeurs de la sûreté publique en Sicile, les officiers supérieurs de l'armée et de la marine, etc.

A l'approche du jour où les populations de l'Italie méridionale allaient être appelées à décider de leur destinées, il devenait nécessaire que les pro-dictateurs reçussent les pouvoirs que le dictateur s'était réservés et sans lesquels ils n'auraient pas eu la liberté d'allures requise dans un pareil moment. Un décret dictatorial de Caserte (7 octobre), y pourvut. Le lendemain, un décret pro-dictatorial, contresigné par Crispi, Conforti et les autres ministres, convoquait en comices le peuple des provinces continentales de l'Italie méridionale pour le 21 du mois, l'appelant à se prononcer, par oui ou par non, pour ou contre l'annexion.

La formule du plébiscite fut celle-ci :

« Le peuple veut l'Italie une et individuelle avec Victor-Emmanuel, roi constitutionnel, et ses descendants légitimes. »

..

Mais l'idée de convoquer une assemblée napolitaine n'avait pas été abandonnée. Le 11 octobre, Garibaldi approuvait un projet de décret ainsi conçu :

« *Italie et Victor-Emmanuel.*

« Le dictateur de l'Italie méridionale, dans le but de rendre plus complètes les dispositions du décret du 8 octobre qui convoque le peuple à formuler un vote plébiscitaire; — de vérifier la régularité des actes relatifs et de déterminer l'incorporation de l'Italie méridionale dans l'Italie une et indivisible, décrète :

« Art. 1^{er}. Une assemblée de députés des provinces continentales de l'Italie méridionale est convoquée pour le 1^{er} novembre dans la ville de Naples;

« Art. 2. Les députés seront nommés par suffrage universel;

« Art. 3. Le pro-dictateur de Naples fixera le nombre des députés à nommer, établira la circonscription électorale et préparera la réunion de l'assemblée;

« Art. 4. Le pro-dictateur et les ministres ont l'honneur de vous adresser la loi de promulgation de la présente loi. »

Ce projet, dont la rédaction était due à Garibaldi au marquis Pallavicino, avec la main :

« Voici, me semble-t-il, ce qui a été fait. Ce projet a mon entière approbation. Envoyez-m'en une copie signée.

Pallavicino, opposé à la convocation d'une assemblée nationale, vit dans cette insistance du général Garibaldi attribuer à Crispi. Toutes ses préventions se renforcèrent. Il crut à un subterfuge pour retarder la promulgation de la loi, pour susciter l'agitation dans le pays, pour éveiller des intérêts régionaux !

Il voyait déjà dans l'assemblée nationale même une Convention !

Hors de lui de fureur, il se rendit chez Garibaldi. Les ministres se trouvant absents, il prit la parole pour attaquer avec violence ses projets subversifs. Si Crispi veut l'empêcher de faire la république, il l'accuse de vouloir la guerre civile et de la provoquer.

Le général l'interrompt et le rassure.

Pallavicino insiste.

— Crispi est l'homme néfaste; qu'il se taise. Ce fut Garibaldi.

— Jamais, dit-il, je ne sacrifierai à la passion quand ces amis sont des patriotes désintéressés. Crispi.

Et s'avancant jusqu'au pro-dictateur :

— C'est lui que j'ai choisi et non moi.

A ces mots dits d'un ton brusque, Garibaldi ne put que répondre. Il balbutia :

— Je me retire.

Dans son trouble il ne trouvait plus de mots.

En sortant, il aperçut Cattaneo et refusa de la prendre.

— Que ne savez-vous connaître et respecter, lui dit-il, ceux qui sont les véritables amis de Garibaldi!...

De Caserte même, avant que ceux qui avaient assisté à cette scène pénible fussent revenus à eux-mêmes, Pallavicino avait donné ses démissions de pro-dictateur. Le ministère, suivant son exemple, signa le lendemain, 12 octobre, du palais d'Angri, à Naples, sa démission collective, rédigée par Conforti.

Garibaldi fit aussitôt promulguer le décret convoquant à Naples, pour le 11 novembre, l'assemblée des députés des provinces continentales du sud de l'Italie. Il chargeait en même temps Crispi de former le ministère.

Le 12 octobre, le parti modéré de Naples organisait une démonstration contre Mazzini et contre Crispi. Une foule de gens, payés ou excités par des accusations mensongères à la charge des deux patriotes, parcoururent les rues, aux cris de : « Mort à Crispi ! Mort à Mazzini ! » Garibaldi dut se montrer au balcon du palais de la Foresteria et haranguer le peuple, auquel il reprocha ces cris : « Vous ne devez, dit-il, invoquer la mort qu'aux ennemis de l'Italie ! » Il saisit l'occasion pour répéter presque textuellement son discours de Palerme.

Mais les ennemis de Crispi ne désarmaient pas. Ils cherchaient non seulement d'ameuter la foule, mais aussi de détacher de lui Garibaldi. S'ils réussirent un moment dans leur premier dessein, ils échouèrent dans le second : Garibaldi ne voulut jamais se séparer de celui qu'il regardait comme le mieux inspiré et le plus fidèle de ses conseillers. Le résultat des intrigues ourdies contre Crispi fut de lui rendre impossible la composition du cabinet et de l'amener à donner (15 octobre) ses démissions de ministre des affaires étrangères, pour ne garder que les fonctions de secrétaire du dictateur. De son côté, Garibaldi, las et aigri, n'insistait plus pour la réunion de l'assemblée napolitaine. Il soupirait après sa retraite de Caprera. Ce même jour, il publiait, sous forme de décret, une proclamation où il était dit que « les Deux-Siciles, qui devaient leur rachat au sang italien versé et qui l'avaient librement nommé dictateur, faisaient partie intégrante de l'Italie une et indivisible, ayant pour roi constitutionnel Victor-Emmanuel et ses descendants. » Il annonçait en même temps qu'il déposerait la dictature entre les mains du roi, à son arrivée.

Le 21 octobre eut lieu le plébiscite à Naples et en Sicile. Une majorité imposante vota la dédition de l'ancien royaume des Deux-Siciles à Victor-Emmanuel.

Le 29 octobre, Garibal
lettre suivante, dont l'origi
de M. Farini, président du
par Crispi et tout entière
nistre italien.

« Sire,

« Lorsqu'en touchant le
je le fis en votre nom et p
sent toutes les espérances
de mon cœur et je rempl
nombreux en déposant en
titres, vous appartient, ma
l'Italie méridionale s'est
de l'Italie et pour votre
times.

« Je vous remets l'aut
en proie jusqu'il y a peu d
et pour lesquels un régim
Ce régime, ils l'auront de
tion italienne et pour la r
sante et respectée à l'étr

« Vous trouverez dans
telligent, ami de l'ordre a
plus grands sacrifices tou
l'intérêt de la patrie et d'u
mois que j'en ai eu la dire
tère et du bon vouloir de
jointement à mes collabor
tyrans l'avaient séparé.

« Je ne vous parle pa
gré les difficultés qu'y ont
reçu des institutions civil
supérieure et jouit d'une
tinent, où la présence de
le pays marche à grands

l'unification nationale. Ces résultats sont dus à l'activité et à l'intelligence des deux patriotes distingués à qui j'ai confié les rênes de l'administration.

« Veuillez cependant, Majesté, me permettre une prière, qui sera la seule, au moment où je vous remets le pouvoir. J'implore de vous que votre très haute protection soit accordée à ceux qui ont été mes collaborateurs dans cette grande œuvre de l'affranchissement de l'Italie méridionale, et que vous accueilliez dans votre armée mes compagnons d'armes, qui ont si bien mérité de vous et de la patrie.

« Je suis, Sire, etc.

« Caserte, 29 octobre 1860. »

A cette même date, Garibaldi accomplissait, par l'inspiration de Crispi, un acte de justice envers les Siciliens, victimes des guerres de 1848 et 1849 et de la restauration des Bourbons.

Le 18 septembre, le ministre de l'intérieur, Raffaele Conforti, qui appartenait au parti modéré, avait fait saisir à Naples, chez un nommé Rispoli, agent et homme de confiance de la maison de Bourbon, un certain nombre de titres de la dette publique napolitaine, pour une rente totale de 501,794 ducats, environ onze millions de livres italiennes. Cette rente précédemment inscrite au grand livre, partie au nom de Rispoli lui-même, partie au nom de tel ou tel autre membre de la famille royale, avait été déclarée acquise à l'État. Un décret dictatorial, contresigné par le même ministre Conforti, établit, le 25 octobre, qu'on prélèverait sur le montant du capital représenté par la dite rente, une somme de six millions de ducats destinée à indemniser les victimes du gouvernement tombé.

Les considérants du décret rappelaient que le 15 mai 1848, jour de malheur, le gouvernement des Bourbons avait manqué à la foi jurée, rempli Naples de terreur et de sang, substitué à l'autorité de la loi celle de l'arbitre et de la violence; — que le gouvernement issu de ce cataclysme avait sévi pendant douze ans avec une effroyable opiniâtreté, violant le sanctuaire de la justice et de la famille, condamnant à des peines criminelles des hommes de bien, peuplant de patriotes les prisons, en obligeant d'autres à chercher leur salut dans l'exil; — que les pertes et dommages de tout genre, directs et indirects, causés par cette tyrannie inhumaine avaient été immenses; — qu'en y réparant dans la mesure du possible, on ne faisait que payer une dette de justice, etc. Le décret avait fixé les catégories des ayants-droit.

Crispi n'avait pas appro-
 il le croyait illégal. Mais
 révocable, il voulut que le
 Ils avaient été à la peine
 pas à la réparation? En S
 truites, un grand nombre
 soutiens ou de leurs men
 s'étaient remplies de gens
 dû prendre la voie de l'exil
 quart de la somme à dis
 Bourbons serait réservé ac

Quelques jours après Ga
 à Teano avait lieu l'épique
 dernier et du plus illustre

— Salut au premier ro

— Salut à mon meilleu

Crispi n'accompagna le
 Capua. Pendant les fêtes
 (7 novembre), il se tint à l
 Caprera, il se rendit à Pa

Bien que sans mandat e
 à Mordini, et l'autorité qu
 lui le chef du parti libéral
 Victor-Emmanuel devant s
 S. M. serait accompagnée d
 nommé lieutenant-général
 un des conseillers de la lie
 rieur. L'aversion notoire q

¹ Crispi fut requis plus t
 de Capoue, de défendre une
 cation de la somme séquestré
 que ses services seraient grat
 retentissement, deux vigour
 l'on peut citer comme des m

M. CRISPI.

dini fit modifier ce projet. Montezemolo et La Farina ne débarquèrent que le jour du départ de Victor-Emmanuel. Cavour écrivit à ce sujet : « Je n'aime guère cet expédient, que je regarde pendant comme acceptable. Mais, pour l'amour de Dieu, que ne fasse pas de nouvelles concessions aux *Crispiati* et aux *Gibaldi* !... »

Montezemolo et les deux conseillers de la lieutenance, La Farina et Cordova entrèrent en fonctions le 6 décembre. Le second consacra tous ses soins aux finances, le premier à l'administration politique et à la police. Mais La Farina était impopulaire, et la gestion de Cordova souleva des mécontentements et des appréhensions. 31 décembre, on remarquait dans les rues de Palerme et dans les endroits publics une animation insolite, signe précurseur de troubles. Le bruit se répandit qu'une démonstration allait avoir lieu contre la lieutenance. La Farina crut le moment venu pour intervenir, une fois pour toutes, sa haine contre Crispi et résolut de faire arrêter.

Dans la nuit du 31 décembre 1860 au 1^{er} janvier 1861, Crispi était tranquillement chez lui, plongé dans le sommeil, quand des coups de sonnette le réveillèrent en sursaut. Il se lève et se dirige vers la porte d'entrée; par un guichet qu'il entr'ouvre, il aperçoit des figures inconnues et suspectes.

— Qui êtes-vous ?

— La gendarmerie. Nous avons un mandat d'amener contre vous, Crispi, que nous venons arrêter d'ordre de Son Excellence.

— Qui est-ce que « Son Excellence ? »

— Son Excellence M. le conseiller de la lieutenance. Ouvrez.

La porte solide et bien verrouillée permettait à Crispi de résister à l'injonction qui lui était faite.

— Je n'ouvre pas.

Les gendarmes firent quelques tentatives pour forcer la porte sans y réussir. De part et d'autre on attendit l'aube.

Le jour paraissait à peine que Crispi se mit à un balcon de son appartement, donnant sur la rue de Tolède. La grande artère de Palerme, malgré l'heure matinale, commençait à s'animer. Il donna l'alarme en criant : « Aux voleurs ! »

Quelques citoyens s'arrêtèrent. D'autres accoururent. On reconnut Crispi. On l'écoute.

— Appelez la garde nationale. Il y a des voleurs dans la maison.

On court chercher la garde. danger quelconque se répand de instants la foule est rassemblée : circulant, assume des proportions les armes; on bat aux champs d miers debout sont déjà arrivés : maison. Crispi impose le silence d nonce l'attentat dont il a risqué d nuitamment. La lieutenance viole

Pendant ce temps les gendarm vant la porte qu'ils n'ont pu enfo jusqu'à eux. Des éclats de voix : qui est propre aux masses humain que chose d'insolite et de grave s précipitamment les trois étages; parlementer avec les plus rappri On les hue, on les frappe, si bien et comptant sur la prompte arri ne manquerait pas d'envoyer, rei la porte de celui qu'ils ont l'ordi pas attendus; profitant de l'insta dus, il est passé chez un voisin, teur général de la loterie de l'Éta il gagne une rue de traverse, se prend le large.

Le bruit de l'attentat s'était La garde nationale était sous le fermentation se reversait dans les Comprenant qu'il lui est impossi tionale pour le maintien de l'on néral qui commandait la garnisc charger le peuple.

— Vous n'y songez pas, rép gouvernement du roi Victor-Em et vous demandez qu'il verse du

Il ne restait qu'un parti à p maladroitement créé une situati que les collègues de La Farina : prouver la direction qu'il avait firent cause commune avec lui.

La Farina, Raeli, Cordova remirent leurs démissions entre les mains de Montezemolo. Le 2 janvier, La Farina s'enfuit de Palerme par les jardins du palais royal, qui confinaient alors avec les murs de la ville. Le 3, il partait avec ses collègues pour Messine et le continent, à bord d'un navire de la marine sarde.

UN ITALIEN.

(La suite à la prochaine livraison).

U]

SUR LA

Deux espèces d
berté qui les cons
la liberté publique
vernement qui se
pour pierre angula
respect des droits
glaise, à laquelle c
sans doute ces dro
mis aux *lots égale*
lande, on en a bie
devraient, ce me s
enthousiastes du c
Royaume-Uni, la

¹ Voir les livrais

² Quelques inexac
prions le lecteur de

Page 421 au lieu de

» 423 id.

» 429 id.

» 429 id.

la violation de la loi ordinaire, qu'après avoir reconnu nos droits inviolables on les méconnaît avec une désinvolture vraiment remarquable. En effet, la facilité avec laquelle on suspend une loi semble être en proportion directe de l'importance de cette loi elle-même; ainsi, l'acte de l'*Habeas corpus* qui est la charte des libertés individuelles, comme la *Magna charta* est la charte des libertés politiques, n'a été totalement suspendue que seize fois depuis l'Union, sans parler des suspensions partielles que comportent tous les actes de coercition !

Il est dans la nature des tyrannies de ne supporter ni l'analyse ni même la publicité; de tous temps, les gouvernements oppresseurs se sont fait un devoir d'étouffer les cris de leurs victimes et de fermer la bouche à la critique. Pas plus que la Russie, l'Angleterre ne s'est soustraite à cette loi. On a foulé aux pieds le droit d'assemblée ou de manifestation quelconque, la liberté de la parole, la liberté de la presse; on a même été plus loin: le génie subtil de M. Balfour a trouvé qu'il n'y avait aucune différence entre un prisonnier politique et un criminel ordinaire, qu'un député emprisonné pour un discours ou pour un article de journal doit revêtir la livrée de la honte et marcher de pair avec le rebut de la société. Et cela aux approbations frénétiques des *gentlemen of England*.

En premier lieu, il ne faut pas oublier qu'ici le « crime » est une chose locale qui dépend de la volonté du lord-lieutenant. Ce qui à Dublin n'entraînerait aucune conséquence, vaudrait à Cork trois mois d'emprisonnement avec travaux forcés, plus une virulente dénonciation de la criminalité irlandaise. La loi de 1887 donne au vice-roi le pouvoir de définir par proclamation la moralité ou l'immoralité d'un acte humain. Quand il juge bon de mettre sous le coup de la coercition tel comté ou telle partie du pays, tout ce qui dans ces limites ne plaît pas au gouvernement est immoral; et la justice fondera ses décisions non sur la valeur intrinsèque de l'acte, mais sur cette moralité fictive qui dépend de la volonté d'un homme, plus encore, d'un tyran au sens pratique du mot.

Cela posé, considérons les fruits de cette tige qui a crû dans une atmosphère moralement saturée de miasmes aussi infects que ceux qui exhalent la mort sur les rives du lac Asphaltite.

Quelques notes échangées en 1886 entre le procureur-général d'alors, l'honorable H. Holmes (maintenant juge), et sir Michael Hicks-Baech, le prédécesseur de M. Balfour, nous donneront d'abord la mesure de la liberté de critique et montreront le danger auquel

on s'expose en exprimant des mystère. Cette correspondance acquerront, alors que nous étions avant l'acte de 1887. Le représentant un discours dans l'assemblée d' qui n'était pas alors « supprimé » voyer son rapport au gouverneur au secrétaire en chef :

« Quoique le discours soit de pas d'attaques personnelles, et j de base à une procédure heure cette personne et noter soigneu ses discours.

« 16-8-86. »

« Convenu, si cet homme at autre manière que ce soit (*in* prendre des mesures contre lu

« 18-8-86. »

Il serait superflu de faire reu tique depuis 1887. La seule dif nullement nécessaire pour être personnelles. La merveilleuse c *spiration* facilite considérablement pas plus simple de prendre des avoir « incité certaines person. conspiration avec certaines autr d'induire certaines personnes ég de relations avec certaine parti mage et détriment probables de condamner M. William O'Brien un criminel ordinaire pour avo contre ses ennemis « des métho *Primrose League* contre leurs la société exclusive. Il ne faut p vertu aux yeux des grandes da comme il ne servait nullemen sage d'en faire un crime.

Dans tous les lieux « sous proclamation, » il suffit d'un acte portant la signature d'un magistrat résident pour déclarer illégale une assemblée quelconque, et toute personne qui y prend part s'expose à se voir poursuivie et condamnée. Quelquefois aussi on ne se donne pas même la peine de lancer une proclamation ; on se contente de faire une charge à fond de train sur la foule, et s'il y a quelque velléité de résistance, eh bien, on fait feu. Mitchelstown a déjà été mentionné dans les articles précédents : ce cas est trop typique pour que je n'en parle pas plus au long.

Lorsque la police désire la présence d'un *reporter* officiel à une assemblée populaire, on a coutume de demander pour lui aux organisateurs une place sur la plate-forme, réquette qui s'accorde très facilement. A Mitchelstown, le 9 septembre 1887, la police n'a pas pris cette précaution, et au beau milieu d'un discours, alors que sept ou huit mille personnes se pressaient autour de la tribune, une troupe de gendarmes accompagnant un *reporter* officiel a voulu se frayer de vive force un passage à travers cette immense multitude, jusqu'à l'orateur ! Après quelques tentatives infructueuses, ils rebroussèrent chemin. Quelques instants après, les mêmes gendarmes avec un renfort de troupes *et sans le reporter*, ont chargé l'assemblée — qu'aucune proclamation n'avait déclaré illégale — bâtonnant et houspillant à droite et à gauche les hommes et les chevaux. La résistance énergique de la foule a contraint alors la police à tourner les talons, poursuivie de quelques pierres. Mais ces *pollicemen* ont déchargé des fenêtres de leurs casernes, sans ordres et sans aucune provocation, vingt à vingt-cinq coups de carabine sur la place publique, tuant un homme, en blessant cinq autres, dont deux moururent quelques jours plus tard, et atteignant un enfant qui perdit la raison. Pour justifier leur conduite, ils ont prétexté que leurs casernes avaient été attaquées. Un officier de volontaires écossais, M. Cronbrough, qui était présent dans la rue lors de la fusillade, dit au cours de la déposition : « Je traversai la voie sans rien craindre, car j'étais sous l'impression que les agents de police tiraient des cartouches blanches (cartouches sans balle) dans le but d'effrayer le peuple... il n'y avait alors presque personne dans la rue. » Outre cette assertion d'un témoin oculaire, on jugera de la probabilité de la prétendue attaque par la déclaration faite sous serment à l'enquête par un des constables, à savoir qu'« il y a sur la façade des casernes dix fenêtres de seize vitres chacune et que sur ces cent soixante vitres, six avaient été cassées ! » et en-

core les débris de deux ou trois opiques INTERNATIONALE.
 comme si les vitres eussent été u trois carreaux gisaient-ils « à l'exté
 ces hommes avaient fait feu sans la brisées de l'intérieur. » Évide
 aveux faits dans le courant de l'enquête. ordres. Voici quelques

LE CONSTABLE O'DOHERTY. Je ne reçus aucun ordre de prendre ma carabine.... je fis comme les autres....

L'AVOCAT DE LA POLICE. Nous admettons que le sergent Kirwan ne reçut aucun ordre de tirer, mais il tira.

Le témoignage du constable Ryder jette une lumière instructive sur l'état des choses. Questionné par l'avocat représentant les parents des victimes, il a déposé :

AVOCAT. Quel inspecteur vous a donné l'ordre d'avancer ?

TÉMOIN. Sur mon serment, je ne puis le dire.

AVOCAT. Lequel vous a donné l'ordre de reculer ?

TÉMOIN. Je ne sais.

AVOCAT. Était-ce un officier supérieur ?

TÉMOIN. Je pense que oui.

AVOCAT. Lequel ?

TÉMOIN. Je ne sais.

AVOCAT. Était-ce le même officier qui vous a commandé d'avancer et de reculer ?

TÉMOIN. Les choses étaient dans une telle confusion que je ne puis dire si c'était le même....

AVOCAT. Avez-vous visé quelques personnes en particulier ?

TÉMOIN. Oui.

AVOCAT. Avez-vous visé pour tuer ?

TÉMOIN. Oui.

Après la fusillade, une cinquantaine de gendarmes qui s'étaient réfugiés dans les maisons, se sont rangés en ordre dans le square de Mitchelstown encore tout rempli de monde. Une pierre lancée étourdiment par un enfant eût pu causer un massacre général, car le peuple et la police étaient là en présence, frémissants de rage et exaltés par leurs blessures; et ces hommes n'avaient pas de chef :

— Où est le capitaine Segrave ? demanda M. John Dillon M. P.

— Je ne sais, fut la réponse.

— Quelqu'un peut-il le trouver ?

— Nous ne savons pas où il est.

— Qui est votre officier commandant ?

— Le seul officier commandant que nous ayions est le constable en chef.

M. Dillon a prié alors ce constable d'éloigner la police.

— Je ne puis, dit-il, je n'ai pas d'autorité.

— Et où pouvons-nous donc trouver un officier ?

— Je l'ignore.

Et ces hommes demeurèrent là pendant plus de dix minutes alors que la place était « comme une poudrière, » pour me servir de l'expression de M. Dillon. Lorsqu'ils furent enfin partis et que la multitude commençait à se séparer, le capitaine Segrave est apparu « un cigare à la bouche et les mains dans ses poches, » suivi de soixante soldats qu'il a fait marcher du côté de la ville où les députés venaient de faire écouler la foule. Par respect pour mes lecteurs, je me garderai de citer la réponse qu'il a faite aux représentations de M. Dillon ; de telles paroles ne se répètent pas dans la bonne société. Ceux qui désireraient connaître cette réponse cynique pourront consulter le *Hansard*, session 1887, séance du 12 septembre, au discours de M. Dillon.

M. Balfour a défendu, loué même la conduite de la police et le conseiller légal du gouvernement a annulé le verdict de meurtre rendu à l'enquête contre ceux qui avaient « tiré pour tuer. »

Le dimanche, 30 juin 1889, une réunion publique interdite par une proclamation, devait se tenir à Cork. Dès le samedi soir un régiment de hussards, une compagnie de Scotch Rifles et une force supplémentaire de police ont envahi la ville. Le peuple savait par expérience à quoi s'en tenir ; quelques groupes se sont chargés de donner les fausses alarmes et ont promené nos soldats d'un endroit à l'autre pendant que l'assemblée véritable se tenait à quelques milles de Cork. Mais les démonstrateurs étaient attendus à leur retour. Les gendarmes qui avaient passé près d'une journée en marches et contre-marches, au grand amusement des paisibles habitants, ont pris une revanche digne d'eux, par une de ces bastonnades en règle dont la police irlandaise a seule le secret. Un des orateurs, M. William O'Brien M. P., revint à Cork par le chemin de fer ; mais il fut reçu au débarcadère par un constable porteur d'un mandat d'arrêt et immédiatement emmené dans un train spécial ; il était près de dix heures du soir. La foule s'assembla aux gares le long de la route ; à Mallow, la police sortit du wagon et chargea le peuple : l'effusion du sang ne fut arrêtée que par le curé, qui se jeta au-devant des baïonnettes. A Charleville l'excitation était intense, dans le tumulte une vitre du train fut brisée ; trois coups de feu retentirent, et au sein de la foule massée dans l'enceinte

de la gare, deux hommes tombés portant sans même attendre des coups de la vie humaine en Irlande. Inutile de leur verser des mirmidons de son aile ; les dévoués de la couronne, coupables de balles dans une foule irlandaise, n'ont au contraire, ils seront très promptement en promotion plus rapide. Après de quoi qu'il y ait des occasions où un coup de feu ? Ils n'ont rien à craindre, le général les défendra toujours et la majorité ne pas d'applaudir à outrance au coup de main et l'administration énergique.

Croirait-on que l'on a pu pousser jusqu'à interdire des funérailles ? Rien de la loi et de l'ordre : ils iront jusqu'à bâtonner le peuple sur une tombe. O'Dwyer, un homme aimé et respecté, souffert pour la grande cause nationale le 21 janvier 1890. Les funérailles eurent lieu de tous les environs pour lui que l'on considérait comme l'honneur de la ville. Quelques minutes avant que le colonel Caddell, magistrat résident de la ville, portant « qu'ayant été informé par un ou auprès de Tipperary, et causant de la terreur et de l'alarme, il décrétait que « toute tentative de rébellion serait réprimée par la force. » Une foule s'éleva à la vue du peuple et quatre cents hommes, puis un fort détachement, se postèrent sur la voie en face de l'église. La procession. Sur un point donné, quatre cents hommes traversèrent à bride abattue le cimetière. Là, le colonel Caddell donna l'entrée, le reste de la troupe suivit ; les soldats ne s'opposèrent rien, mais au moment où on descendait, lorsque la voix grave du prêtre trancha le silence du champ des morts.

UN COUP D'ŒIL SUR LA

et voulut se frayer un chemin jusqu'à Tipperary bondirent sous le coup de celui qui avait été leur chef, et afin de ne pas laisser ces gens déshonorer les rangs se serrèrent impénétrablement. protesta contre la conduite de la tribu à « celui qui avait été l'un des plus vaillants soldats de la cause irlandaise » un second effort désespéré pour entourer la fosse, mais en vain. Une telle scène peut-elle se passer ? se fût-elle écrite avec l'un des assistants, la conscience humaine ne saurait supporter.

La presse ne pouvait rester indifférente à ces choses. L'acte de coercition, par lequel on a pas la censure ! Il fallait pourtant se défendre en prétendant ne porter aucune atteinte à la liberté de la presse. Le devoir incombait à l'habile M. Balfour.

« Aucune personne en relation avec la loi, — à moins que sa conduite ne soit civile de personnes ayant droit à la liberté de la presse. »

Cette phrase est vague sans doute, mais elle a une certaine élasticité, mais, si je ne me trompe pas, les personnes poursuivies l'ont été comme des individus quelconques. Mais, que personne ne croie que tel n'est pas le cas sur le fait que des crieurs de journaux ont été emprisonnés sous l'administration du journal *United Ireland*, par exemple, pour sa demande de renouvellement d'un permis de la police et tous les efforts imaginés pour la cause du même crime ; qu'un autre journaux pour avoir exposé à sa fenêtre un portrait, etc. Je ne sais sous quelle couleur on a déguisé ces délits ; mais le fait qu'il a cru sage de le faire lui-même et a restreint ses vengeances semble dès l'abord montrer qu'il a conscience de son acte. Il y aurait sans doute moyen d'équilibrer les choses, mais borné à ces tentatives. Comme tous les

pas aussi à craindre que l'*United Ireland*, on en a profité; j'espère que les quelques cas qui vont suivre donneront aussi la mesure de la véracité de M. Balfour.

1887, octobre 27. — M. Walsh. *Wexford People*. Trois mois d'emprisonnement pour avoir publié dans son journal les comptes-rendus des sections de la Ligue nationale, supprimée par le pouvoir exécutif.

Id. décembre 2. — T. D. Sullivan M. P., lord maire de Dublin, propriétaire de la *Nation*, emprisonné deux mois à Tullamore pour la même offense.

Id. décembre 8. — E. Harrington M. P. *Kerry Sentinel*. Même offense, un mois.

Id. décembre 19. — Conseiller Hooper M. P. *Cork Herald*. Même offense, deux mois.

1888, janvier 9. — P. Corcoran. *Cork Examiner*. Même offense, deux mois.

Id. juillet 30. — M. McHugh. *Sligo Champion*. Publication d'articles auxquels le gouvernement trouvait un « caractère d'intimidation, » six mois.

Id. décembre 31. — E. Harrington M. P. *Kerry Sentinel* (2^e fois). Publication des comptes-rendus des sections supprimées de la Ligue, six mois.

1889, janvier 25. — M. Powell. *Midland Tribune*. Publication d'un article condamnant la conduite des tenanciers qui payaient des loyers exorbitants, trois mois.

Id. mars 18. — M. Conlan. *Carlow Nationalist*. Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux mois.

Id. mars 20. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist*. Publication d'un article incitant au *boycotting*, deux mois.

Id. mars 21. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist* (2^e fois). Publication d'un second article sur le même sujet. Six semaines devant suivre immédiatement l'exécution de la première sentence.

Id. mai 8. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist* (3^e fois). Condamné à deux mois d'emprisonnement pour conspiration, sur la seule preuve de la publication dans son journal d'une lettre mentionnant par leurs noms certaines personnes.

Id. septembre 3. — M. Fisher. *Munster Express*. Publication d'comptes-rendus de la Ligue, six semaines.

UN COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION IRLANDAISE.

27
1889

1889, octobre 31. — M. O'Mahony. *Tipperary Nationalist*

Publication des comptes-rendus de la Ligue, deux

Id. novembre 15 et 29, et 3 décembre. — C. P. Redmon
ford News. Diverses charges d'intimidation, de p
des comptes-rendus de la Ligue, etc., entraînan
huit mois d'emprisonnement. Ces sentences ont été
par le juge Waters (cf. *Revue*, 15 mars, p. 424), mai
mond n'en a pas moins subi quinze jours d'empris
à cause de la publication d'un compte-rendu de la

Id. décembre 3. — M. Fisher. *Munster Express* (2^e fo
cation des comptes-rendus de la Ligue, deux mois.
annulée par le juge Waters.

1890, janvier 9. — M. McEnery. *Limerick Leader*. P
de deux articles dans un but d'intimidation (nom
leur nom certaines personnes), neuf mois.

Id. janvier 11. — M. Henry O'Connor (sous-éditeur).
Leader. Publication des comptes-rendus de la Liq
mois avec travaux forcés.

Id. janvier 13. — M. McHugh. *Sligo Champion* (2^e f
charges contre lui, y compris la publication des com
dus de la Ligue. Quatre mois d'emprisonnement ave
forcés, à l'expiration desquels il lui faudra fourni
pour sa bonne conduite future ou subir deux autres n
prisonnement.

Id. janvier 25. — M. Walsh. *Wexford People* (2^e fois)
tion des comptes-rendus de la Ligue, deux mois.

« L'Irlande est un des pays où la presse a réellement
liberté, » dit M. Balfour. Et ailleurs : « Aucune person
tions avec la presse n'a été poursuivie sous l'administ
tuelle, — quoique plusieurs aient violé la loi, — à moi
conduite illégale ne soit en opposition avec les droits
personnes ayant droit à la protection de la loi. »

En agissant ainsi, M. Balfour s'est jugé lui-même, car
vernement juste n'a pas peur de la critique, un gouverne
eut la dédaigner ; il n'y a que les tyrannies faibles, les
ri se sentent menacées sur leur trône de boue, qui s'ef
illonner l'opinion publique, de poursuivre et de dirige
énèbres l'œuvre néfaste d'une dernière vengeance.

Mais là où l'administration a franchi les derniers de

honte, c'est dans le traitement politiques. M. Balfour a voulu le peuple dans l'agitation légale, mais dans les murs d'une cellule des adve Partant du principe qu'il n'y a pas de différence entre la coercition et celui qui viole pas rougi d'imposer la livraison, à leur donner pour entre les murs d'une prison les résistances, on a répondu Mandeville a été jeté nu sur une froide et humide journée de revêtir la blouse du forçat ; c'avait saisi pour cacher sa nudité, la couverture lui furent données et la brisée s'affaissa dans le cauchemar de la prison en profitèrent pour accuser et déclara le prisonnier capable de tout, doublement de sévérités, régularisa et jugea bon de le soumettre ; et la sentence, John Mandeville, l'homme plus qu'un cadavre. Le Dr R. M. Mandeville avait été enlevé et en quête. Le malheureux docteur, comme il l'avait fait, sous pression se coupa la gorge. Lors de l'enquête la police¹ rendit le verdict sur les témoignages : « Nous estimons qu'il fut enlevé le 1er juillet 1888 à Fermoy par suite d'une folie temporaire produite par une attaque d'épilepsie à Mitchelstown² et qu'il a été tué à l'encontre de ses propres vœux » (and that he was compelled

¹ C'est la police qui choisit les personnes qui sont les enquêtes préliminaires et la procédure subséquente est généralement

² L'enquête qui devait se terminer

UN COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION IRLANDAISE

travention of his own humane and considerate views aussi à exprimer notre plus vive sympathie pour M^{me} Mandeville dans leur poignante affliction. » Le v^{er} quète de Mitchelstown déclara que la maladie qui John Mandeville était due « aux traitements indign subis dans la prison de Tullamore » et censura fort duite du pouvoir exécutif en cette matière. M. Balfour un discours public par une attaque audacieuse contre poursuivit jusqu'au delà de la tombe, il foula aux pie de cet homme de bien.

Le fils d'un paysan nommé Larkin, condamné d'ap code de morale, était entré en prison plein de santé jour qu'il était mort. Lorsque le père pénétra dans la et sombre où son fils avait rendu le dernier soupir, il reconnaître son cadavre. Quelle tragédie s'était donc cachot? Le mystère le plus complet enveloppe enco affaire, car on a refusé une enquête sur le traiteme jeune homme en prison. Et par une de ces coïnciden n'en voit peut-être qu'en Irlande, à l'heure même où l le fils dans la tombe, la loi et le landlord évinçaient.

En février 1889, les outrages dont on accabl O'Brien M. P. dans la prison de Clonmel, excitèrent de la race irlandaise aux quatre coins du globe et s peu le voile qui cache aux yeux de l'étranger les donjons de Sa Majesté britannique. « J'entreprends d'abord M. O'Brien au médecin de la prison, non c lade mais comme un prisonnier politique. Il ne s'a question de nourriture ou de traitement, mais de clas l'on fasse une classe séparée de toutes les personnes par suite de l'acte de coercition, je n'aurai aucun revêtir n'importe quel costume que l'on jugera bon cette classe ou de faire n'importe quel ouvrage ma mes camarades. Ceux qui affectent de nous croire crimin la satisfaction de nous punir autant que des crimin et nous, nous aurions gagné à faire reconnaître que cet acte et cet acte seul que nous sommes *crimine* traitement que nous subissons est évidemment de l en nous confondant avec les prisonniers ordinaires prenez là une chose impossible et qui est contre n. afin d'arrêter la continuation de ces attentats que je

plutôt que d'abandonner la position l'établissement de cette distinction ordres reçus par le gouverneur de la honte l'agitation légale en en désistait se débarrasser par la torture modes. M. Balfour lui-même, en effet, a avoué à M. Wilfrid Blunt qu'ils mourraient dans le cachot si M. Blunt croyait d'abord à une plaisanterie de William O'Brien et de là sorti de sa réserve et a révélé à l'occasion avec l'honorable secrétaire en

Je voudrais pouvoir donner au M. O'Brien la copie faite à M. Healy quelques minutes après l'assaut brutal dont il fut victime à Clonmel. Cette déposition a été écrite comme elle est un peu longue, j'en donne la partie principale. On voulait forcer O'Brien à quitter la prison :

— « Je m'adossai, dit-il, contre la muraille. Les gardiens se jetèrent immédiatement sur moi. Tous les quatre me saisirent et un d'eux, le gouverneur de la prison se tenait devant moi. Après un effort à me jeter sur le dos, ils rachèrent en même temps mes habits. Un des hommes plaça son genou sur mon dos, par brutalité, mais en appuyant de telle sorte que je ne pouvais plus souffrir; j'entendis quelqu'un, « Ne lui faites pas de mal; » on n'essaya pas à me relever; la lutte continua pendant qu'ils enlevèrent à un à un mes habits. Je fus alors jeté sur le dos, cette fois la face contre terre. Pendant que l'on me revêtait de nouveau, je me sentais si faible qu'ils durent interrompre pour me donner à boire. Mes forces m'avaient échappé. Le gouverneur donna l'ordre de me couvrir. Je me rappelle les premiers coups de la connaissance... Lorsque je revins à moi, je me trouvai de cheveux et j'étais soutenu sur mes pieds par ceux qui me tenaient encore les bras. Le

visiteurs,¹ que je ne connaissais pas à cette époque, entra sur ces entrefaites et trouvant que je respirais avec difficulté, courut, sans que je le lui demandasse, chercher un prêtre.... Je restai jusqu'à huit heures du soir arpentant ma cellule, sans autre vêtement qu'une chemise; la température était terriblement froide et les dents me claquaient, mais je pus me réchauffer quelque peu en m'étendant le long des conduits d'eau chaude.... Le lendemain matin à sept heures un gardien entra avec une lumière et me cria:

— « Debout ! Je me levai.

— « Balayez votre cellule, me dit-il. Je refusai.

— « Enlève les planches, dit-il à son compagnon. Et le lit de planches fut enlevé. Je saisis une couverture, mais on me l'arracha.

— « Voulez-vous donc m'enlever aussi cela ! demandai-je.

— « Tout, dit-il, puisque vous ne voulez pas balayer votre cellule. Et je fus laissé seul dans les ténèbres, marchant de long en large, en chemise comme la veille, les os brisés par la violence qui m'avait été faite et par les planches sur lesquelles j'avais passé la nuit. »

Lorsque ce fait fut avéré, l'excitation populaire ne connut plus de bornes, si bien que M. Balfour crut prudent de céder. Deux jours après, en effet, on permettait à William O'Brien de revêtir ses habits. Pas un des officiers de la prison ne nia les faits affirmés par M. O'Brien; le gouvernement recula devant la lumière et refusa de faire une enquête. Le soir même de l'attaque de ses policiers contre son prisonnier, M. Balfour prononçait dans un banquet les paroles suivantes:

« La dernière chose de laquelle j'eusse désiré parler, c'est du traitement de M. O'Brien en prison. Je prends peu d'intérêt à ces pantomimes d'histrion. La première représentation peut m'offrir quelque intérêt, mais dès la seconde² je n'en ressens plus. »

Je serais injuste envers l'honorable secrétaire en chef pour l'Irlande si je ne publiais pas sa défense touchant les griefs portés

¹ On appelle juges visiteurs (*visiting justices*) certaines personnes comme les maires, conseillers municipaux, juges de paix et autres, qui ont en vertu des privilèges attachés à leurs fonctions ou grâce à une nomination officielle spéciale, le droit de visiter les prisons, de surveiller le traitement des prisonniers et de faire un rapport sur l'état des choses en général.

² C'était la seconde fois que M. O'Brien subissait ce traitement.

contre lui par W. O'Brien, mais comme elle ne peut être bien comprise qu'accompagnée des explications du maire de Clonmel, un des juges visiteurs, je les résumerai en quelques mots. M. Balfour voulant détruire à tout jamais « la légende O'Brien, » a écrit en date du 9 février 1889:

« Il n'est pas vrai que cinq gardiens l'ont jeté sur le pavé de sa cellule, se sont agenouillés sur lui et ont lutté avec lui pendant une demi-heure. »

EXPLICATION DU MAIRE DE CLONMEL. Ni M. O'Brien ni moi n'avons dit qu'il ait été attaqué par *cinq* gardiens, le nombre est quatre. *Il est avéré* que *quatre* gardiens ont attaqué W. O'Brien, l'ont jeté sur le pavé de sa cellule et lui ont arraché ses habits pendant qu'il gisait à terre, après une lutte de près d'une demi-heure. Je n'ai toutefois aucune objection à ce que M. Balfour dise vingt-neuf minutes et demi au lieu de trente minutes.

M. BALFOUR. Il n'est pas vrai que pour le revêtir des habits de la prison on lui a tordu les bras en arrière; qu'il est tombé épuisé et en syncope, et qu'on l'a trouvé peu après respirant avec difficulté.

LE MAIRE. C'est pour lui *arracher ses habits* non pour lui *imposer de force les habits de la prison* qu'on lui a tordu les bras.... C'est lorsqu'il *gisait à terre* que le prisonnier s'est évanoui, et il est donc tout à fait *balfouresque* de nier qu'il s'évanouit *en tombant*. Le conseiller Hackett a trouvé le prisonnier *respirant avec difficulté*, et alarmé de son épuisement, a couru chercher un prêtre. Ne sachant pas de quels termes on se sert dans la langue de M. Balfour pour décrire une situation semblable, je répète que le conseiller Hackett a trouvé M. O'Brien respirant avec difficulté. Il est très curieux que M. Balfour n'ait pas songé à nier qu'on ait coupé la barbe et les cheveux de sa victime et qu'on lui ait enlevé ses lunettes.¹

M. BALFOUR. Il n'a pas été traîné par cinq gardiens dans la cour de la prison.

LE MAIRE. Non, il y en avait quatre.

¹ Les myopes pourront avoir quelque idée de l'effet produit sur un homme affligé d'une myopie extraordinaire comme M. O'Brien, par l'enlèvement subit de ses lunettes entre les quatre murs d'une cellule blanchie à la chaux. On les lui avait enlevées pendant la lutte et on refusa de les lui rendre.

M. BALFOUR. C'est une fausseté que de dire qu'il est resté nu durant trente-six heures dans sa cellule.

LE MAIRE. Non, on lui a laissé sa chemise; il n'a donc pas été dépouillé comme un ver ainsi que le malheureux John Mandeville à Tullamore, où on ordonna que la serviette qu'il avait saisie pour cacher sa nudité lui fût enlevée, s'il ne revêtait immédiatement le costume du forçat.

Cette correspondance est un exemple de la manière dont M. Balfour traite les accusations catégoriques qui sont souvent portées contre lui; lorsqu'il lui est impossible de nier, il tâche de se tirer d'affaire par des subterfuges tout aussi indignes que ceux qu'il a mis à jour dans sa lettre du 9 février 1889. Cette fois-ci M. Balfour n'a pas jugé prudent de répondre au maire de Clonmel, mais depuis lors on a cessé d'imposer de vive force l'habit du criminel au prisonnier politique. Le cri de la conscience publique a contraint le secrétaire en chef pour l'Irlande de s'arrêter au milieu de sa noble carrière; mais, si en 1890 on ne tue pas dans les prisons de Sa Majesté britannique comme on le faisait en 1887 et en 1889, le principe si cher à la liberté anglaise qu'*il n'y a pas de prisonniers politiques* n'en est pas moins aussi vivace que jamais. Pas plus tard que le 20 mars 1890, M. Balfour disait au parlement: « Je puis vous assurer que tout en prenant un intérêt naturel à l'administration générale des prisons en Irlande, je n'en ai aucun pour le *sort individuel des prisonniers individuels* lorsqu'ils y sont. Aussi longtemps qu'ils sont *convaincus d'après la loi du pays*, ils sont *soumis à la discipline ordinaire de la prison*, et ce n'est nullement mon intention de leur faire aucune faveur. » (Cf. *Hansard*, session 1890, n° du 20 mars). Ainsi, qu'on se le tienne pour dit: « la terre classique de la liberté » ne reconnaît pas de prisonniers politiques.

V.

L'individu n'a pas été plus respecté que le citoyen; les libertés privées ont eu le sort des libertés publiques: elles aussi ont eu leurs martyrs.

Le 28 septembre 1887 à Coolgreany, le shérif, suivi de dix-sept hommes, s'en alla faire une saisie à la ferme d'un nommé Kava-

nagh. Cette saisie était tout à fait
appelé à la cour, un décret fut r
obligeant le landlord à la restit
procédure. Cette attaque n'était
domaine privé. On s'en allait e
toyen; car ces braves gens « éta
pression du juge O'Brien, comm
du Texas »: ils avaient quinze
arrivant à l'entrée de la cour,
qu'il avait un mandat d'arresta
cause d'arrérages de loyer, (le
tenancier demandant à voir un
pondit par un refus. Kavanagh
saisie avant de voir le mandat. «
l'effectuer de force » fut la rép
hommes du shérif avait escalad
pénétrer à l'intérieur. Il y avai
car des huttes y avaient été bât
cés. Un de ces derniers, John Ki
fourche à foin qu'il tenait à la m
per l'homme qui l'escaladait. Un
avant et cria: « Recule, ou par D.
de finir sa phrase il avait tiré, «
Un autre cria: « Feu, mes gars,
dans la cour deux volées de di

Lors de l'enquête, sept témo
abattu Kinsella avait été tirée p
men. Cinq jurèrent qu'ils avaien
sur Kinsella et celui-ci tomber
ment Kinsella et tirer: Kinsella t
man tira le premier coup et au
mes genoux » etc. Le jury du
meurtre volontaire contre Freem
l'avoir aidé et encouragé. Lors

¹ Les *emergencymen*, hommes e
ployés par les landlords pour évincer
autres besognes semblables. Ils form
renommés pour leur brutalité et l
ils sont très utiles aux grands prop
leurs fredaines lorsqu'elle ne les e

grand jury de Wicklow, le 6 décembre 1887, malgré l'évidence écrasante contre Freeman, le grand jury annula le verdict du « coroner » et n'envoya au petit jury des assises ¹ qu'une accusation de *manslaughter* contre sept des compagnons de Freeman, sans même y comprendre celui-ci ! Les jurés, tous protestants, rendirent un verdict d'acquittement. Le petit dialogue que voici fournira peut-être quelques explications sur cette affaire. Un cousin du défunt fut brusquement interrompu par le juge, au moment où il donnait son témoignage :

— Avez-vous été évincé pour non-paiement de loyer, ou votre ferme a-t-elle été vendue ?

LE TÉMOIN. J'ai été évincé pour non-paiement de loyer.

LE JUGE. Alors vous pouvez vous racheter. La période du rachat est-elle écoulée ?

LE TÉMOIN. Non. La loi m'accorde encore quelques jours.

LE JUGE. Bien, je n'ai pas besoin de vous faire observer que ces jours sont de la plus grande importance pour vous et que vous feriez beaucoup mieux d'arranger vos affaires que de comparaître ici comme un des témoins de la couronne. ²

Si l'on se rappelle maintenant que ce témoin était cousin du défunt, qu'il avait été témoin oculaire de sa mort, qu'il avait déposé sous serment : « John Kinsella était debout devant moi ; Freeman tira et au même instant le défunt tomba sur mes genoux, » on peut se faire une idée de la façon dont toute cette procédure a été conduite.

Ici, dans cette contrée soumise aux lois égales, la vieille maxime du droit anglais qui proclame « la maison du citoyen sa forteresse » n'est qu'une ironie ; bien plus, la vie même du citoyen n'est en sûreté nulle part : l'expérience nous a prouvé que lorsqu'il plaira à la police ou aux *emergencymen* de tuer, ils pourront le faire impunément. Nous ne valons pas plus aux yeux de l'administration actuelle que les *mere Irish* ne valaient aux yeux du duc de Clarence.

¹ Les jurys se divisent en grand et petit. A l'ouverture des assises, toutes les causes passent devant le grand jury, qui marque sur chacune : *true bill* ou *no bill*. Les dernières sont abandonnées, tandis que les premières marquées *true bill* sont envoyées au petit jury, en présence duquel se débattrait le procès et qui prononcerait un verdict de « coupable » ou de « non-coupable ».

² La couronne représentait là les parents du défunt.

Il n'y a personne qui n'ait entendu parler du « cabinet noir » du second empire et du système d'espionnage et de délation qui étayait ce pouvoir destiné à tomber dans la boue de Sedan. « Il n'eut jamais son égal ! » s'écriait avec regret un cynique, par manière d'oraison funèbre sans doute. Qu'aurait-il pensé s'il avait pu jeter les yeux sur le petit coin de terre qui gît au delà du canal de Saint-George ? En fait de *mouchardisme*, en effet, l'habile Français n'a jamais pu égaler le « bon Saxon. » Le parlement de Westminster ne vote que 30,000 livres sterling par année pour ce service seul appliqué à l'Irlande. Si la chasse au prêtre n'est plus de mode aujourd'hui et si l'on ne met plus à prix la tête d'un adversaire politique, le système actuel, toutefois, s'il n'a pas la barbarie de l'ancien, le surpasse en bassesse, en trivialité ignoble et choquante. En novembre 1886, une circulaire secrète, envoyée à la police, exigeait « sans délai les noms des personnes qui, dans chaque district, participent à l'agitation connue sous le nom de mouvement national irlandais, » de ceux « qui ont pris ou qui sont susceptibles de prendre part aux outrages » (*who have taken or are LIKELY to take part in the commission of outrages*), « des prêtres catholiques romains qui suivent le mouvement national, indiquant aussi le degré de leur influence sur le peuple ; dans la colonne, en face du nom de chaque personne, donnez ses antécédents, son caractère, ses *opinions* (extrêmes ou modérées), en un mot, tout ce que vous pourrez savoir à son sujet. » On ne se contente pas de surveiller la conduite des suspects, on en veut aussi à leurs *actions possibles*, et on ordonne au mouchard de descendre dans l'âme du prêtre et d'y découvrir son opinion ! Naturellement la publication de ces circulaires « secrètes » ne causait aucun plaisir aux autorités. On a donc résolu de ne pas laisser les originaux entre les mains de ceux à qui ils seraient adressés. Tout employé qui reçoit un document officiel de cette nature est aujourd'hui tenu de le renvoyer après en avoir pris connaissance ; il peut toutefois prendre des notes s'il le juge nécessaire. En le remettant, il doit faire « une liste détaillée de toutes les personnes qui y ont eu ou *auraient pu de quelque manière y avoir eu accès* lorsqu'il était en sa possession, en donnant toutes les particularités de temps, de lieu et de circonstance. » Quelqu'un a fort justement observé que l'on n prend pas plus de précautions dans le palais du czar.

Veut-on savoir maintenant de quelle manière ce système d'espionnage fonctionne ? Dans toutes les casernes de police, il y a un re

gistre spécial dans lequel un constable, nommé à cet effet, note chaque soir un résumé des mouvements de tous les individus qui lui ont été signalés par le pouvoir exécutif. Tous les deux jours, ou à peu près, un rapport est envoyé au gouvernement concernant les actions des personnages surveillés: on y indique en détail ce qu'ils ont fait, ceux à qui ils ont parlé, les maisons où on les a vus entrer; — et, s'ils quittent la place: là où ils ont été, le jour de leur départ, celui de leur retour, quelles affaires ils avaient à négocier, etc. Afin que cette surveillance puisse se faire avec plus de facilité, un certain nombre de constables en sont exclusivement chargés, et dans quelques villes, à Belfast par exemple, ils sont en costume civil.

A Belfast, il y a quelques jours, le président de la section locale de la Ligue nationale était un des invités à une réunion chez le vice-président. Au beau milieu de la soirée, un gendarme voulut se faire admettre afin de prendre les noms des personnes présentes!

Mais on a été plus loin.

M. l'abbé Kennedy, de Meelin, comté de Cork, est un des nombreux « prêtres catholiques romains » sur lesquels la police tient toujours les yeux ouverts. Au mois de janvier dernier, comme il recevait dans son presbytère un de ses paroissiens, avant qu'il pût fermer complètement la porte, un *policeman* l'ouvrait de force, prenait le nom du visiteur et annonçait son intention d'assister à l'entretien, menaçant même de poursuivre le prêtre jusque dans sa chambre à coucher.

Ceci, toutefois, n'est qu'une peccadille en comparaison de la conduite de la police envers le même curé, le 9 février 1890. Ce jour-là, il avait été appelé auprès d'une pauvre femme mourante, et ainsi qu'il le raconte lui-même :

« Comme je m'approchais du lit de la malade, un gendarme, le sergent Hyde, une carabine à la main, parut à la fenêtre et en collant son visage presque contre la vitre, il effraya tellement ceux qui étaient à l'intérieur que j'eus beaucoup de peine à les rassurer et à leur faire comprendre que le premier bruit qu'ils entendraient ne serait pas la détonation d'une arme à feu. ¹ Aucune

¹ Ceci est un exemple de l'impression que l'usage inconsidéré des armes à feu par la police et les fusillades qui ont lieu si souvent ont laissé sur le bas peuple surtout.

plume ne peut décrire l'effet de cette apparition sur la pauvre malade : une pâleur livide couvrit son visage et un moment je crus qu'elle était morte. Alarmé, je courus à la fenêtre et saisissant un châle je le clouai devant la vitre et écartai ainsi le spectacle terrifiant du gendarme et de sa carabine. Quelque longue que soit ma vie, jamais je n'oublierai l'éclair de rage qui brilla sur la figure de Mac Carthy, lorsque bondissant à mes côtés, il se dirigea vers la porte pour s'élancer sur le coquin qui lui avait presque enlevé son épouse, qui avait presque privé ses enfants d'une mère....¹ Je commençai à administrer la malade ; pendant ce temps, le gendarme, marchant près du mur, faisait avec ses bottes un bruit terrible, tel que je ne pouvais me faire comprendre.... »

L'Indien, dans la solitude de ses grands bois, dans toute la barbarie de sa nature sauvage, respecte les derniers moments de ceux qui partent pour les rives éternelles ; il fallait la civilisation britannique et la philosophie humanitaire de M. Balfour pour entourer le lit de mort des terreurs insultantes du casque et de l'acier.

L'espion n'aurait pu faire son œuvre qu'à demi, si le secret de la correspondance avait été respecté. Ici encore on a été pour le moins au niveau du « cabinet noir » du second empire. On n'a pas même daigné s'en défendre, loin de là ; en certains cas il semble même qu'on ait affecté un cynisme révoltant. M. William O'Brien M. P. qui, naturellement, a été l'une des premières victimes, écrivait :

« Les bords de l'ouverture des enveloppes étaient tous déchirés et salis, et j'ai remarqué par deux fois des morceaux de gomme épaisse, substituée à celle qui avait été enlevée par la chaudière à vapeur du bureau de poste, qui faisaient saillie au revers de l'enveloppe. »

La correspondance du lord maire de Dublin n'a pas été traitée avec plus de respect, et les choses ont été poussées à un tel point que son secrétaire a dû en appeler au pouvoir exécutif et protester publiquement contre cette insolente violation du droit des gens. Cet état de choses n'a pas été produit par la coercition ; on peut même dire qu'il a atteint son apogée en 1886, si toutefois il est vrai qu'il ait été plus florissant à certaines époques qu'à d'autres. Et nous

¹ Ce furent des provocations de ce genre, et pires encore, qui ont produit autrefois les sociétés secrètes, celles des féniens et toutes ces organisations de vengeance où la nature humaine était poussée par le rage du désespoir. Ce n'est pas la faute du gouvernement si son attitude actuelle n'aboutit plus à de tels résultats.

n'avons pas à nous plaindre; nous sommes gouvernés « d'après l'esprit de la constitution britannique! » La gomme des lettres des députés irlandais est nécessaire à l'intégrité et à la stabilité de l'empire.

VI.

« L'Union a identifié les intérêts commerciaux de l'Irlande et de l'Angleterre, cette grande « nation de marchands : » l'union ne saurait donc être que profitable pour l'Irlande et, dans l'intérêt du pays, elle doit être maintenue. » C'est là le point capital des unionistes tant anglais qu'irlandais. Quoique je n'évalue pas en livres et schellings les libertés d'un peuple, je prends cependant un intérêt spécial à sa prospérité matérielle, et je ne serais pas du tout fâché que l'on nous eût au moins laissé cette faible compensation pour ce que l'on nous enlevait. Mais, hélas! vain espoir, ici, comme ailleurs, le vent de mort a soufflé. La meilleure réponse que l'on puisse faire à cette prétendue prospérité que les partisans de l'Union proclament si bruyamment, se trouve dans les famines périodiques qui désolent l'Irlande. Si le commerce et l'industrie fournissaient leur contingent à la richesse nationale, est-ce qu'une récolte de pommes de terre manquée réduirait à chaque décade des milliers d'individus à la plus abjecte misère, coucherait le long de la voie publique cent quarante cadavres, victimes de la faim, comme on a pu l'observer dans le petit village de Clifden, comté de Galway, en janvier 1847? Ceux qui ont quelque peu l'expérience de la vie et la connaissance des principes généraux qui, dans un pays à l'état normal, régissent les rapports de la production et de la consommation, n'oseront pas le prétendre. La cause de cette situation se trouve dans le fait que dès le ^{xvii}e et le ^{xviii}e siècle, l'Angleterre, trouvant que l'industrie irlandaise nuisait à la sienne, écrasait nos manufactures et forçait patrons et employés à devenir agriculteurs. Le vingtième statut d'Élisabeth proclamait l'importation en Angleterre de bétail irlandais un dommage, « nuisance; » Charles II déclarait « contrebande » l'importation de la laine irlandaise; par un statut de Guillaume III, l'industrie lainière d'Irlande était détruite et 20,000 manufacturiers émigraient. Les ports du levant de l'Europe, l'océan au delà du Cap de Bonne-Espérance étaient fermés

à notre commerce de soie; l'importati
cre, du coton et du tabac était interd
de cet ostracisme acharné ont rejeté
« avec une impulsion aussi désastreuse
des eaux d'une grosse rivière, lorsque,
leurs cours, elles reculent et submerge
saient. » Voilà pourquoi nous sommes
cultivateurs; voilà pourquoi toute notr
colte et invariablement sur la récolte
landlord a soin de saisir pour son ferm
mange pas, quelquefois même davanta
est mauvaise, si la pluie ou la gelée dé
faim hagarde promène partout la désol

Cela est-il étonnant quand on s'est
ganisation sociale, politique et surtout

Mais le mal est-il donc sans remède
dernier l'Irlande a pu respirer quelque
Grattan, l'essor que notre industrie a eu
que si l'on nous donnait, comme aux
soleil, si l'on ne nous enfermait pas
tique, à l'instar des autres nations no
le progrès au lieu d'être stationnaires

Voyons donc quel a été l'effet de l'
En 1800 il y avait:

A Dublin	90 manufactures de lain
Id.	30 carderies id.
Id.	13 fabriques de tapis
Id.	2,500 tisserands en soie
A Cork	1,000 tresseurs de fil
Id.	2,700 tisserands en laine
Id.	3,000 personnes employées
Id.	2,600 tisserands de coton
A Wicklow	1,000 tisserands
A Kilkenny	56 fabricants de couver
A Balbrigan	2,500 métiers à toile en a

Que reste-t-il de tout cela aujourd'hui
écroulé, tout, à l'exception d'une seu
Dublin, et rien n'a poussé sur les ruine
le pays peut voir partout les marques

l'union: factoreries sans toit au milieu d'un champ abandonné, roues de moulin sur lesquelles le lierre a grimpé, hangars vides où l'herbe a poussé entre les pavés disjoints, où les vitres gisent en débris entre les grilles de fer rongées par la rouille; ruines éloquentes qui célèbrent les bienfaits de la protection anglaise. Par contre, de 1800 à 1886 le parlement a dû passer 43 actes pour l'allégement temporaire de quelque détresse exceptionnelle. « En 1799 il y avait sept banqueroutes à Dublin, en 1810 il y en avait cent cinquante-deux. »¹ Les chiffres cités par le greffier général pour l'Irlande dans un discours devant la *Statistical and Social Inquiry Society of Ireland*, en janvier 1890, nous montrent quel chemin nous suivons. Puisque nous sommes essentiellement une nation agricole, considérons d'abord l'état de nos statistiques agricoles. En 1888 nous avions 11,000 chevaux de moins qu'en 1841; entre 1872 et 1888 le bétail avait diminué de cent mille têtes, mais malgré cela nous en avons un million de plus qu'en 1841, de sorte que nous pouvons compter pour cinquante ans une augmentation d'un million de têtes de bétail. Pendant la même période, la population a décliné au delà de deux millions. Un million d'animaux compense-t-il la perte de deux millions d'hommes?... En 1850, 3,150,000 acres étaient ensemencées de blés, pois et fèves; en 1888, 1,157,000.

Voici un tableau de la valeur moyenne des récoltes et du bétail pour les deux périodes 1851-1855 et 1884-1888 :

	1851-1855	1884-1888
Récoltes . . .	43,633,000 liv. st.	16,466,000 liv. st.
Bétail . . .	28,325,000 id.	37,548,000 id.
	<u>71,958,000 id.</u>	<u>54,014,000 id.</u>

Soit l'effrayante diminution de près de dix-huit millions de livres sterling, — 25 % en trente ans! Il faut avoir du courage pour parler de la prospérité irlandaise en face de ces chiffres. Mais dira-t-on peut-être: « La population a diminué dans cet intervalle et une petite somme distribuée entre un petit nombre peut donner plus à chaque individu qu'une grosse somme partagée entre un grand nombre. » Je le veux bien, mais les chiffres sont là, et le greffier général lui-même nous apprend que la richesse du pays répartie entre les individus donnait en 1851-1855 une moyenne de 11.613 par habitant et, en 1884-88, de 11.048; ce qui, calculé en

¹ *Report of the Select Committee on Dublin Local Taxation, 1825.*

livres sterling, donnerait à l'individu schellings de moins que n'en auraient d'épuisement qui ont suivi la gran

Nos exportations sont les mêmes tonnes *y compris le lest des navires*

Nous avons de nombreux chemins de fer augmenté de 500 milles de 1876 à 1888, un produit de 2,737,000 liv. st.; en 1888, on peut conclure que si les nouvelles lignes ne constituent pas un déficit, ils ne sont pas notables.

Mais, dit-on, il y a eu une augmentation de 10 millions de livres sterling dans les dépôts des banques, des bureaux de poste et autres institutions. Mais, pondons-nous, lorsqu'on cite comme exemple de prospérité dans ce pays cet accroissement de 2,953,000 liv. st. en 1888, on oublie généralement d'ajouter que les dépenses de construction dans les placements en obligations ont augmenté de 40,112,000 liv. st. qu'elles compensent à 29,839,000 liv. st. en 1888. Il faut donc conclure que Pascal pour découvrir la cause du point sur lequel les gens qui se font une haute voix les bienfaits de l'union irlandaise, se gardent de toucher. Et ce n'est pas bien à le faire : « Où vont nos péchés ? » les yeux pour mieux voir et les oreilles pour mieux entendre; or cette industrie n'est pas le poisson qui fait défaut, en 1867 il y avait 11,845 vaisseaux de pêche, pêcheries de pleine-mer et aux ports; en 1887 elles n'étaient plus que 5,865; en 1867 48 millions de livres étaient investies dans cette industrie; en 1887 elles n'étaient plus que de 24 millions, diminution de plus de la moitié en valeur. Ce n'est pas bien autre chose à faire que de se plaindre, comme il l'était uniquement à l'égard des Irlandais, à les torturer dans les conditions de la répression et le régime de la baïonnette. 30,000 liv. st. pour l'encouragement de l'industrie et du mouchard. A quoi bon encourager l'industrie la plus utile au

Encore vingt ans d'une administration aussi intelligente que celle des quatre-vingts dernières années, et où serons-nous ? On dit que l'éloquence des chiffres est la plus convaincante; eh bien ! les chiffres de la prospérité irlandaise, je les livre à la réflexion de tout homme impartial et je lui demande son verdict sur un gouvernement qui n'a été capable que d'entasser ruines sur ruines, qui n'a été capable que de passer la charrue et de semer le sel sur un pays qui a eu un jour quelque velléité de sortir de la misère.

VII.

Pour quiconque connaît le caractère irlandais et a suivi de près la conduite provocatrice du pouvoir exécutif depuis cinq ou six ans surtout, c'est presque un mystère que la nature humaine poussée à bout n'ait pas obéi à l'instinct qui crie au fond de son être : « Œil pour œil et dent pour dent. » Quelques-uns ont pu s'oublier sans doute, mais on ne saurait rendre une société responsable des actions de certains individus agissant sans autre mandat que leur caprice ou leur colère. L'esprit de parti a fermé les yeux de plusieurs sur cet axiome de sens commun; les tories et les unionistes en ont fait fi avec une audace qui n'a d'égales que leur sagesse et leur science des hommes et des choses; mais leurs beaux raisonnements, il faut l'espérer, ne convaincront que ceux qui veulent à tout prix être convaincus, ceux qui se contentent de l'ombre d'un prétexte à défaut du prétexte lui-même. Je ne trouve qu'un mot pour qualifier la conduite du peuple depuis la formation du parti national actuel en 1879: c'est le mot « admirable. » A toutes les provocations, à toutes les violences, on n'a répondu que par ce dédain né d'un espoir qui pénètre au delà de l'horizon brumeux du présent. Plus d'une fois sans doute, lorsque la balle d'un gendarme abattait son frère à ses pieds, l'Irlandais a senti sa nature ardente et chevaleresque bondir sous l'outrage, mais il a su se contenir; il n'a pas voulu ruiner l'édifice construit avec tant de patience par ses chefs, il a sacrifié la vengeance sur l'autel de l'agitation légale. Ce serait la ruine, pour le moment du moins, de la cause irlandaise auprès des masses anglaises, si le paysan, dans son désespoir, en venait à se procurer lui-même cette justice qu'on lui refuse, à venger le sang

nait pas le pays, on l'enchaînait sans autre excuse qu'un caprice ou qu'une vile cupidité: comme résultat nous avons les années terribles de 1848 à 1879. Lorsque la Ligue a trouvé enfin sa place au soleil, elle s'est emparée de cette partie importante du gouvernement dont on avait dédaigné de s'occuper: le bien-être des sujets. Bien plus, elle a pris la place des sociétés secrètes et a dirigé les aspirations, mais vers la lumière, les efforts, mais vers la légalité. Comparez les *calendriers criminels* d'il y a vingt ans et ceux d'aujourd'hui, vous verrez ce qu'a fait l'agitation légale organisée par la Ligue. Aux assises du Printemps, ouvertes le 5 mars dernier, près d'un tiers des grands jurys ont présenté aux juges les gants blancs, ce qui signifiait qu'il n'y avait point de cause criminelle à juger. Ailleurs il ne s'agissait que de quelques procès insignifiants, et d'un bout à l'autre du pays on a pu entendre les juges féliciter les grands jurys sur l'état pleinement satisfaisant de l'Irlande sous le rapport de la légalité. Cette voix n'est-elle pas très discordante au milieu du grincement des fers de la coercition? La Ligue est un gouvernement, mais un gouvernement pour le bien. Il est sans doute malheureux que l'existence de deux pouvoirs soit ici une nécessité; mais s'il en fallait détruire un, je ne détruirais certainement pas celui qui dirige la nation vers un noble but, celui qui, en dépit de l'autre, a tiré le peuple de la boue, l'a mis sur le chemin de l'espérance, et lui a dit: « Marche droit, je te soutiens. »

Une autre association qui contribue beaucoup au maintien de la paix, c'est l'« association pour la défense des tenanciers. » L'homme évincé ne se trouve plus seul maintenant; ses frères lui tendent une main secourable et lorsque la *brigade du Crowbar* a renversé sa demeure, ils lui en élèvent une autre que la main du landlord ne pourra toucher. Il y a vingt ou trente ans, l'éviction signifiait l'exil ou la mort par le froid et par la faim. Est-il étonnant que le meurtre des grands propriétaires, — ce qui veut dire des grands évicteurs, — fût alors à l'ordre du jour? Aujourd'hui l'éviction signifie encore la lutte et les privations sans doute, mais du moins le paysan jeté sur le pavé avec sa famille n'a plus le désespoir seul pour conseiller; on le défend, on le protège, on lui montre à l'horizon sous le nuage sombre l'aurore d'un jour meilleur. L'espérance est tout aussi nécessaire aux peuples qu'aux individus; et si celui qui ravive ce feu sacré dans l'âme où il était près de s'éteindre, a bien mérité de la société, que dire de celui qui inspire cette espérance à une section entière de la société, qui main-

tient un peuple dans la voie droite par la foi en l'avenir? C'est là cependant l'œuvre de ces deux associations que l'on s'est tant plu à calomnier. Si le crime décroît, si les masses résistent à l'insultante provocation, ce n'est pas au parlement de Westminster qu'on en est redevable; ce n'est pas à la politique de lord Salisbury et de son neveu, M. Balfour; leur œuvre ne se compose que d'une guerre sans foi et sans merci contre tous les agents pacificateurs; ils n'ont pu que ruiner sans rien édifier. Il convenait donc que, par une de ces dérisions comme l'histoire nous en présente à tout instant, le plus grand éloge de la Ligue fût prononcé par un de leurs émissaires. Je ne saurais rien ajouter aux paroles du général sir Redvers Buller, au cours de son témoignage devant la commission Cowper dont il a déjà été question (cf. *Revue*, 15 février). On lui demandait si la Ligue avait encore de l'influence sur le peuple: « Certainement, répondit-il; et pourquoi n'en aurait-elle plus? *La Ligue a été le salut du peuple*. Avant la Ligue, il n'y avait personne pour le protéger. La loi existait bien, mais elle n'existait que pour un parti; la loi n'était pas faite pour le peuple. »¹

En examinant les influences qui exercent sur le peuple une action salutaire, il ne faut pas oublier le clergé. Quoi qu'il en puisse être ailleurs, le prêtre en Irlande est un pouvoir politique en même temps que religieux. Prêtres et paysans en effet ont souffert ensemble à l'époque de la persécution; l'abolition des « lois pénales » ne signifiait pas l'abolition de la tyrannie; il fallut continuer sous une autre forme la lutte pour la liberté. C'est dans cette phase nouvelle qu'une influence forte et vénérable était le plus nécessaire; car il fallait maintenir le peuple dans les bornes, le diriger avec sagesse et autorité. Les hommes à qui ce devoir incombait spécialement n'étaient-ils pas ses chefs religieux, auxquels la persécution l'avait uni par les liens d'un martyre commun? Le prêtre devint alors le conseiller naturel, et c'est pourquoi son rôle est aujourd'hui si important dans la politique irlandaise. Ce rôle, je suis fier de le dire, n'a été exercé qu'à l'avantage de tous; cette influence a servi de frein aux passions populaires. Le curé comme président des sections locales de la Ligue, l'évêque comme guide et défenseur ont été écoutés avec respect; et leur parole a souvent été le seul moyen de calmer l'agitation trop vive qui aurait pu avoir des résultats néfastes, de neutraliser et d'anéantir l'actio

¹ *Report of the Proceedings of Earl Cowper's Commission, 1887.*

des partisans de la force, des féniciens et des dynamitards. L'archevêque-primat de Dublin, Mgr Walsh, et l'archevêque de Cashel, Mgr Croke, sont deux personnalités qui laisseront leur trace dans l'histoire ecclésiastique et sociale d'Irlande. En traitant de l'influence du clergé, il serait injuste de ne pas payer un tribut de reconnaissance à ces hommes supérieurs qui n'ont rien épargné pour relever le niveau des masses, pour soutenir par l'influence morale la cause de l'agitation parlementaire.

L'action de ces divers agents pacificateurs a fortement contribué à rendre la conduite du peuple telle qu'elle devait être; l'état actuel des choses prouve, — s'il y avait besoin de preuves, — que la « double dose de péché originel » dont on se plaisait à gratifier l'Irlande n'était qu'une fiction. Si le fils d'Érin a su se gouverner lorsque « la loi n'était pas faite pour lui, » lorsque la provocation s'étayait du nom pompeux de gouvernement, ne le pourra-t-il pas dans des circonstances normales? Ne possède-t-il pas tout aussi bien que n'importe qui les qualités nécessaires pour prendre soin de ses intérêts, pour veiller à l'administration de ses affaires, pour conduire sa patrie vers la paix et la prospérité?

Je n'ai pu donner dans ces quelques pages qu'un indice bien faible du régime sous lequel il nous faut courber la tête; j'espère toutefois que les faits rapportés seront suffisants pour conduire à une même conclusion ceux que la poussière de l'arène n'aveugle pas. Ces faits sont tous authentiques et ceux qui ne sont pas d'expérience personnelle sont appuyés sur des autorités incontestables; si j'ai pu quelquefois ne pas les citer, c'était afin d'éviter les répétitions fâcheuses qu'on peut tolérer dans une histoire, mais non dans une revue. D'ailleurs, je crois que les faits qui sont ici des événements de tous les jours n'ont pas manqué de transpirer quelque peu à l'étranger. L'ouvrage le plus impartial que je puisse recommander sur la question irlandaise est le *Hansard*, le sec et prosaïque recueil des débats parlementaires. Il est impossible pour quiconque n'est pas un partisan, pour quiconque connaît, et désire voir mis en pratique, les principes qui servent de base au gouvernement des nations, de ne pas devenir tôt ou tard un *home ruler* après avoir consulté cet ouvrage.

Mon but en commençant cette revue n'était pas de faire une étude politique ou sociale de la question irlandaise: je ne voulais que donner au public une occasion de « juger l'arbre par ses fruits. » Voilà pourquoi je me suis tant attaché au récit des faits.

On me reprochera peut-être de n'avoir rien vu; j'ai scruté en vain tous les coins de la prison; j'ai vu que des horreurs.

Au nom de l'union, de l'identité, on a donné un gouvernement de police à la loi ordinaire du pays; au nom du ciel, on a fait la voix de nos représentants, on a jeté sur un peuple; au nom de la justice, on a fait un ministre amovible, on a mis en vigueur Charles I^{er}; au nom de la liberté, on a fait l'organisation au grand jour, ferme la porte à la presse; au nom de l'humanité, on a jeté un homme nu sur le pavé de sa cellule, et on a fait Mandeville à Tullamore; au nom de la prospérité, on a détruit notre commerce; de 1845 à 1880 on a jeté sur la voie publique des milliers d'individus, et ceux d'entre eux qui ont survécu à l'exil, ont succombé à la misère, au

Non seulement on a voulu nous opprimer, on nous a refusé même la croûte de pain; on a exercé tout son pouvoir et toute sa force de coercition. « Législation mauvaise, législation criminelle, voilà la cause de tout cela », disait en 1849 un député anglais, et en 1866: « On a répondu à toutes les propositions de réforme par le refus, soit par le dédain, soit par la violence. Elle se répète-t-elle pas aujourd'hui? Que peut-on attendre de plus fait pour nous que pour les autres? Il a voté neuf actes suspendant la loi de coercition: durant la même période il a voté dix-huit lois présentées en vue de la solution irlandaise. »¹

Cet état de choses doit-il durer? Non, si l'union n'a produit que ce

¹ Comme ces projets font un pendant à la loi de coercition citée dans la *Revue* du 15 mars 1866, les noms de ceux qui les ont proposés. Ce n'était pas des projets de *Home Rule*.

de la honte pour l'Angleterre? Ce n'est pas la fantaisie d'un moment qui a jeté le cri de *Home Rule*; c'est l'impuissance où les neuf décades qui viennent de s'écouler ont prouvé que l'Angleterre était de gouverner l'Irlande. La conduite du parlement de Westminster n'a été depuis 1800 qu'un long crime de lèse-nation. Et cependant, malgré tout, l'Irlande ne désespère pas de l'Angleterre;

concernaient l'amélioration de la situation agraire; mais il suffisait qu'ils fussent présentés par un Irlandais, ou simplement en faveur de l'Irlande, pour que leur rejet fût certain.

Date	Projet	Proposé par	Sort
1871	Landed Property, Ireland, Act, 1847, Amendment Bill	Serjeant Sherlock	Retiré
1872	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Butt	Abandonné
1873	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill, No. 2	Mr. Heron	»
1874	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant Act, 1870, Amendment Bill, No. 2	Sir J. Gray	»
»	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Butt	»
»	Irish Land Act Extension Bill	The O'Donoghue	»
1875	Landed Proprietors, Ireland, Bill	Mr. Smyth	»
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Crawford	Rejeté
1876	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Crawford	Retiré
»	Tenant Right in Expiration of Leases Bill	Mr. Mulholland	Abandonné
»	Land Tenure, Ireland, Bill	Mr. Butt	Rejeté
1877	Land Tenure, Ireland, Bill	Mr. Butt	»
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Crawford	Retiré
1878	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Herbert	Abandonné
»	Tenant Right Bill	Lord A. Hill	Rejeté par les pairs
»	Tenant Right, Ulster, Bill	Mr. Macartney	Retiré
»	Tenants' Improvements, Ireland, Bill	Mr. Martin	Rejeté
»	Tenants' Protection, Ireland, Bill	Mr. Moore	Abandonné
1879	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Macartney	Rejeté
»	Ulster Tenant Right Bill No. 2	Lord A. Hill	Retiré
»	Landlord and Tenant, Ireland, Bill	Mr. Herbert	Abandonné
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Taylor	»
»	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill, No. 2	Mr. Downing	Rejeté
1880	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. Taylor	Abandonné
1 ^{re} sess.	Ulster Tenant Right Bill	Mr. Macartney	»
»	Fixity of Tenure, Ireland, Bill	Mr. Litton	Rejeté
1880	Landlord and Tenant, Ireland, Act, 1870, Amendment Bill	Mr. O'C. Power	Abandonné
2 ^e sess.	»		
»	Compensation for Disturbance, Ireland, Bill (to prevent eviction under circumstances of excessive hardship)	Mr. W. E. Forster	Rejeté par les Pairs
1886	Tenants' Relief, Ireland, Bill	Mr. C. S. Parnell	Rejeté

elle a foi en une justice, tardive
tra enfin de gouverner le peuple]
prendre sa part des droits et des c
marcher vers le progrès de l'avei
patriotisme et de la liberté.

LES ORIGINES D'UNE SOCIÉTÉ ÉDITRICE

L'industrie typographique et le commerce des livres ont eu en Italie, dans le cours de ce siècle, une existence si chétive et si pénible que plusieurs faits qui s'y rapportent et qui nous semblent tout à fait nouveaux, ne sont, au contraire, que la répétition de phénomènes identiques qui se sont produits autre part, notamment en France. Toutefois, le fait dont nous entretenons aujourd'hui les lecteurs de la *Revue* est vraiment extraordinaire, à tel point que nous ne pensons pas qu'il ait eu des précédents dans aucun pays.

On pourrait citer un grand nombre de grandes typographies très prospères malgré leurs origines plus que modestes, comme aussi bien des hommes qui sont, on ne sait comment, devenus peu à peu éditeurs grâce à la faveur du public et dont les œuvres ont été durables, fécondes et lucratives; on pourrait aussi parler de plusieurs autres personnes qui, par leur habileté ou grâce uniquement à la bonne foi de ces mécènes inconscients qu'on appelle les créanciers, ont fait gémir bien des presses et des machines et dont les livres ont rempli les vitrines et les magasins; on pourrait, en outre, mentionner les noms de plusieurs sociétés qui ont fait preuve de plus ou moins d'audace, sans que cette audace même leur ait été nuisible et cent ou mille autres cas semblables. Mais il s'agit de bien autre chose. Nous sommes en présence de dix ouvriers typographes, aussi dépourvus de ressources pécuniaires que doués de bonne volonté et d'habileté technique, qui ont constitué entre eux une société éditrice afin d'améliorer leurs conditions économiques et qui ont offert au public dans un laps de temps restreint le fruit de leurs économies et de leurs veilles, savoir, un de ces rares livres

qui ont le privilège de
et de l'utile réunis en

Une voie plus large
vant eux pour parvenir
qu'à rééditer à bas pri
carrefour ou des nouve
aux pieds le décorum,
en se servant de carac
ligneux ou de kaolin, il
deste, il est vrai, mais c
auraient pu satisfaire le
certains éditeurs peu sc
en dépit des lois qui ti
ou veuille les faire res
des auteurs honnêtes c
leurs sueurs et de leur
rellement à quiconque
à l'art qu'il professe et
ges qu'il sent d'avoir :

Certes, ces braves o
de débiter par la publ
coup la réputation de
temporaires. En effet, c
breux de lecteurs, comm
ques autres, bien qu'ils
pables de faire faux b
partie redevables de le
pour l'incertain, il leur
présenter à leurs yeux
entreprise, d'avoir aidé
ragés, par ce fait même
gnons, combien il est
façon que de courir le
ront, tout au plus, éme
des sollicitations irrési
album, dans une étren
L'ouvrage lui-même es
avant même d'en avoir
et s'explique aisément,
qui travaille pour lui e

bienfaisance, et dans le cas où il se sentirait poussé à des œuvres philanthropiques, il n'aurait que l'embarras du choix, les moyens d'être généreux étant si nombreux. D'autre part, les livres nouveaux ne sont pas toujours les meilleurs. Dans le nombre de ceux sur lesquels personne ne peut prétendre avoir des droits de propriété, il y en a qui sont assez beaux, assez bons ou assez curieux pour mériter de revoir le jour. Et cela d'autant plus que les vieux exemplaires qui ont été préservés de l'action délétère du temps, des insectes et de l'humidité, gisent dans les bibliothèques où ceux qui en auraient le désir ou le besoin ne peuvent pas toujours les lire ou les consulter à leur aise. Les anciens auteurs, en outre, ont aux yeux des typographes un mérite que les littérateurs vivants possèdent rarement, savoir, celui de ne pas se repentir, de n'apporter aucun changement à leurs écrits, en d'autres termes, de ne pas remplir les épreuves de corrections qui exigent parfois plus de temps que la réimpression elle-même.

Publier au fur et à mesure des livres d'une valeur incontestée et d'un débit facile, voilà quelle a été la pensée qui a inspiré cette nouvelle et modeste société coopérative de typographes, dès son origine. Sa sphère d'activité était assez grande pour lui permettre d'illustrer les ouvrages anciens avec des études inspirées par les nouvelles méthodes de la critique; bien plus, cette société a compté pour cela sur le concours de plumes autorisées qui donnassent plus de relief aux éditions qu'elle se proposait d'exécuter avec beaucoup de soin, avec luxe même, si possible. Il était nécessaire, en outre, de recourir aux conseils de ceux qui étaient à même de guider ces nouveaux éditeurs dans le choix des livres à publier. Ceux qui furent interrogés à cet égard ne reculèrent pas devant une tâche aussi difficile que délicate. La proposition qui réunit le plus de suffrages au sein de l'UNIONE COOPERATIVA EDITRICE qui désirait débiter sous des auspices aussi heureux que possible, fut celle du secrétaire général du ministère de l'instruction publique, savoir, de réimprimer le *Trattato della Pittura* (Traité de la peinture) de Leonardo da Vinci. Cette œuvre magistrale n'avait plus trouvé d'éditeurs depuis 1818, c'est-à-dire depuis que le bibliothécaire de la Barberiniana à Rome, Guglielmo Manzi, en avait publié une édition réduite à l'usage de leçon moderne, avec les caractères de De Romanis, de cette ville.

Comme on le voit, cette société nouvelle n'a pas été déçue dans ses espérances; loin de là, car avant le sous-secrétaire d'état, M. Phi-

lippe Mariotti, d'autres personnes, non moins autorisées, l'avaient largement assistée par leurs conseils et leurs encouragements, comme M. le député Martini, M. le sénateur Messedaglia et M. Tabarrini, l'illustre vice-président du sénat et président de l'Institut historique.

Le choix d'un livre excellent et recherché malgré son antiquité, la certitude de pouvoir l'offrir au public avec une préface ou plutôt un traité de mérite et inédit, la permission obtenue de la part du bibliothécaire de la Marucelliana et préfet de la Laurenziana, l'excellent M. G. Biagi, de reproduire des notes d'une aussi grande valeur que celles de l'érudit G. Milanesi sur la vie et les œuvres du grand Leonardo, en voilà plus que n'oserait exiger un éditeur aisé pour entreprendre la publication d'un volume aussi promettant. Mais nos jeunes éditeurs, qui, comme nous le verrons, avaient déjà tant travaillé pour obtenir ce résultat encourageant, allaient se trouver en présence de nombreuses difficultés.

Où trouveraient-ils une imprimerie qui, comptant sur leur solvabilité et sur le succès de leur publication, consentirait à leur avancer les fonds nécessaires? Et, en supposant qu'ils parvinssent à dénicher un propriétaire-imprimeur aussi confiant, comment pourraient-ils lui inspirer l'amour qu'ils ressentaient pour leur œuvre future, de façon à ce qu'il leur permît d'y consacrer le soin minutieux qu'ils jugeaient nécessaire? Il fallait, pour le moins, se résigner à faire cette publication avec des caractères déjà usés et non pas neufs et élégants comme ils l'eussent désiré. Et puisque tenus, comme ils étaient, à une stricte économie, sous peine de s'exposer à des pertes trop fortes, en cas de non réussite commerciale, ils avaient décidé d'accomplir tout le travail de composition le soir et les jours fériés, le propriétaire de la typographie, quelle que fût son amabilité, aurait consenti bien difficilement à laisser ouverte, à de telles heures, son imprimerie pour leur usage exclusif.

Que faire? Pour éviter des obstacles aussi sérieux, il leur fallait devenir de petits propriétaires et transformer l'union éditrice en union typographique éditrice. Mais l'industrie typographique qui s'occupe de la production des livres ne peut être exercée avec peu ou point de ressources, elle exige au moins un petit capital, quelques milliers de francs; or, nos ouvriers, bien que non tout à fait pauvres, étaient bien loin de posséder même approchamment la somme nécessaire. L'artisan qui au dernier chapitre d'une nouvelle ou dernier acte d'une comédie jette sa blouse et se présente en r

dingote et avec un chapeau à haute forme est un idéal, une sorte de merle blanc. L'ouvrier qui s'appauvrit chaque jour davantage en proportion du déclin de ses forces et du nombre de ses hivers, voilà bien plutôt la réalité, ainsi que l'a démontré récemment un journal de Londres en publiant les comptes des recettes et des dépenses tenus, durant une longue suite d'années, par un ouvrier anglais honnête et laborieux. C'est contre une pareille destinée que nos ouvriers éditeurs ont décidé de lutter de toutes leurs forces, en constituant leur société.

Ils ont dû se borner, tout d'abord, à l'achat des caractères. Ils ont trouvé à cet égard le type qu'ils préféraient dans les échantillons d'une fonderie qui par un heureux hasard poursuit le même but que l'Union éditrice, nous voulons parler de la Fonderie coopérative milanaise. C'est à elle qu'ils s'adressèrent, dans la conviction qu'elle accorderait à une société sœur toutes les facilitations possibles. Ils ne se trompèrent pas dans leurs prévisions. Grâce à M. le député Maffi, qui a été lui-même ouvrier fondeur et qui est maintenant le président de cette jeune société coopérative de fondeurs, les pourparlers furent très courts, les demandes modestes des ouvriers typographes de Rome furent immédiatement accueillies sans aucune modification par les ouvriers fondeurs lombards. La société coopérative milanaise exécuta la commande d'une façon digne de tout éloge, ainsi que le témoignent les caractères clairs, bien proportionnés et bien alignés, employés dans la nouvelle édition du *Traité* de Leonardo da Vinci.

L'entreprise était donc en bonne voie d'exécution. Une fois les caractères arrivés, il ne serait pas trop difficile de trouver une bonne imprimerie qui se chargeât de les mettre sous presse au fur et à mesure de leur composition. Les courageux ouvriers étaient encore, toutefois, bien éloignés du but. Il fallait des casiers pour les caractères et tout le matériel nécessaire devait, en outre, trouver place dans un local convenable où la lumière au moins ne fût pas défaut lorsqu'on y travaillerait les jours de fête. Il fallait encore trouver l'argent pour payer les gravures et se préparer à faire face aux emprunts qu'ils avaient pu obtenir, grâce à l'intervention de quelques amis.

Les associés pourvoyaient aux petites nécessités de leur industrie avec les quotes-parts hebdomadaires qu'ils s'étaient imposées. Ils ont fait plus, en hommes sérieux et prévoyants, — ce qui est leur cas, — ils n'ont pas oublié de se mettre sur le terrain de la

légalité en faisant reconnaître par les autorités leur association comme une société collective, en règle avec toutes les prescriptions du code commercial.

Nous avons voulu mentionner tous ces détails qu'on pourra taxer de futilité, car notre but est de faire connaître toutes les péripéties par lesquelles a passé cette courageuse entreprise, et de montrer tout le travail préparatoire d'une institution qui nous semble destinée à un brillant avenir et qui, comme tant d'autres, pourrait, un jour, paraître à tort comme ayant été favorisée par le sort inconstant et aveugle.

On trouva bien vite une imprimerie qui devait se charger de mettre sous presse l'ouvrage en question. Les ouvriers qui ne doutaient pas de l'adhésion de leurs chefs, s'adressèrent à eux tout d'abord, savoir, à MM. Forzani et C^{ie}, dont la réputation parmi les typographes-éditeurs de Rome n'est plus à faire et est au-dessus de toute atteinte. Bien loin d'être contrariés dans leur noble entreprise, ils y furent secondés par leurs patrons qui étaient incapables de sentiments vulgaires et mesquins.

La typographie du Sénat dont ces messieurs sont propriétaires est la même qui imprime la *Revue Internationale*, et nous sommes heureux de savoir que les mêmes ouvriers éditeurs du *Trattato della Pittura* sont chargés de la composition de la *Revue*, à partir du jour où ses bureaux ont été transportés à Rome.

Aux difficultés économiques venaient s'ajouter des obstacles de divers genres, mais non moins graves et qu'il vaut la peine d'indiquer.

La publication du *Tratté de la Peinture* une fois décidée, on reconnut, — suivant en cela le conseil de l'honorable Mariotti, — qu'il était nécessaire de l'offrir au public dépouillé, autant que possible, des archaïsmes qui en rendent çà et là le sens obscur. Il fallait, d'abord, confronter le manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican avec une reproduction typographique qui en avait été faite pour une édition antérieure. L'époque, cependant, ne pouvait être moins propice. On se trouvait dans le cœur de l'été et cette bibliothèque devait se fermer à l'occasion des fêtes habituelles; il ne restait plus que trois ou quatre jours qui se réduisaient à quelques heures par jour, attendu qu'un horaire limite le temps dont on peut disposer pour consulter les livres et les manuscrits. Néanmoins, il n'était peut-être pas impossible d'obtenir un permis spécial pour pouvoir se servir de la bibliothèque pen-

dant les fêtes. Si les associés éditeurs n'y parvenaient pas, ils n'auraient certes pu publier aussi vite le *Traité*, vu que la bibliothèque ne se rouvrirait au public qu'en automne; or, un travail aussi important que le collationnement en question exigeait du temps pour être fait avec tout le soin voulu.

Il fallut frapper à bien des portes avant de pouvoir espérer d'être arrivé à bon port. Les courageux ouvriers obtenaient enfin une promesse de la part d'un personnage éminent et ils s'attendaient d'un instant à l'autre à ce que la bibliothèque leur fût ouverte, lorsque, le même jour, ils apprennent que Mgr Ciccolini, le bibliothécaire, était destiné par le pape à une autre charge. Il leur fallait donc recommencer; ils le firent avec une persévérance plus grande encore qui fut couronnée d'un succès mérité. Deux semaines après, le collationnement du manuscrit était terminé et l'ouvrier chargé de cette besogne avait la satisfaction de pouvoir montrer à ses collègues les erreurs diverses qu'il avait découvertes dans la reproduction typographique de l'original. Cette dernière fut ensuite confrontée avec l'édition citée plus haut, de De Romanis. Il résulta de cet examen, qui exigea plus de temps et autant de peine que le premier, que l'édition romaine de 1818 passait à tort pour fidèle et correcte, car on y trouva bien des lacunes et un grand nombre d'erreurs de tout genre. De sorte que, à ce point de vue encore, l'édition nouvelle, enrichie de reproductions du grand artiste et imprimée avec une clarté qui peut difficilement être surpassée, se montrait supérieure aux éditions connues du *Traité*.

La nouvelle Union éditrice devait se trouver en présence de difficultés plus graves au sujet de la préface, dont un ouvrage aussi important ne pouvait se passer et qui devait être écrite par un auteur illustre dans les arts, ou dans les sciences, ou dans les lettres. Le professeur Gilberto Govi, choisi déjà par l'Académie dei Lincei pour surveiller l'édition des œuvres littéraires de Leonardo da Vinci, était le plus érudit de tous ceux qui, en Italie, ont écrit sur ce dernier et sur son génie multiforme. Aurait-il pu ou voulu accepter le mandat que la nouvelle société désirait lui confier? M. le député Maffi étant allé en personne auprès de lui pour plaider la cause de ses amis, M. Govi se rendit généreusement à cette invitation, mais il tomba malade et mourut bientôt après. Une aussi grave nouvelle émut profondément nos ouvriers et les rendit perplexes en présence de tant d'obstacles qui se succédaient sans cesse. Il était trop tard, toutefois, pour abandonner l'entreprise, mainte-

nant qu'ils avaient acheté les caractères et pris une foule d'engagements. Il est vrai qu'ils pouvaient s'adresser à l'éminent vice-président du sénat, M. Tabarrini, qui aurait pu suppléer à une perte si regrettable et qui n'avait pas caché la sympathie qu'il ressentait pour leur société. Mais il s'était déjà chargé de la présenter au public, ne serait-ce donc pas être indiscret que de lui demander une nouvelle faveur? Un autre nom se présenta alors à leur esprit, celui du sénateur Tullo Massarani, qui à une érudition vaste et solide allie le sentiment et la pratique même de l'art. M. Massarani promet de satisfaire leur désir, mais il lui fallait quelques mois avant qu'il pût remettre le manuscrit, attendu qu'il était très occupé à recueillir les écrits de Cesare Correnti et à en préparer la publication. Or, les ouvriers ne pouvaient attendre plus longtemps, car un délai pouvait être funeste à leur entreprise. Ce fut alors que, prenant leur courage à deux mains, ils retournèrent chez M. Tabarrini, qui promet et maintint sa promesse d'une façon au-dessus de tout éloge.

Nous ne parlerons pas de plusieurs autres difficultés que l'Union a rencontrées et surmontées, grâce surtout à l'harmonie qui ne cessa de régner parmi ses membres, et d'autant plus admirable que dans de semblables sociétés où tous jouissent des mêmes droits, l'intelligence, l'habileté technique et le travail sont bien loin parfois d'être les mêmes chez tous, quelque grande que puisse être la bonne volonté de chacun en particulier.

C'est ainsi qu'en quelques mois, la nacelle de l'Union coopérative, en voguant sur des eaux constamment agitées et hérissées d'écueils, arrivait à bon port, malgré la distance qui l'en séparait, et qui semblait si grande à ceux qui méconnaissaient la force des rameurs qui se trouvaient dans cette barque. La première idée au sujet de cette association a été émise au mois de mars 1889; le décret royal qui légalise la société est daté du 13 juin de la même année. On pourra se rendre compte de la tâche à laquelle nos dix compositeurs devaient s'assujettir, lorsqu'on saura qu'en vue de pourvoir à leurs besoins immédiats, ils devaient chaque jour travailler pendant dix heures à la typographie du Sénat, située dans l'ancien centre de Rome, avant de pouvoir se rendre, pour composer le *Traité* au local qu'ils avaient loué, par économie, à un cinquième étage de la rue Cadorna, près de porta Pia! Le *Traité de la Peinture* est pour le moment la publication la plus importante, mais d'autres livres ont été édités par l'Union coopérative. Si l'ouvrage de Le

nardo da Vinci démontre clairement l'expérience technique et le bon goût artistique de nos ouvriers, l'*Almanacco di Bertoldo*, qui est un opuscule illustré, et qu'on pourrait presque appeler un livre envoyé en éclaireur pour explorer des parages inconnus, prouve la sage modération des principes politiques des membres de cette association. Ceux-ci pensent avec raison que la société humaine est susceptible de progrès par le moyen de réformes équitables, mais détestent en même temps les violences et croient que les ouvriers peuvent faire beaucoup par eux-mêmes; ils ne comprennent pas qu'il puisse y avoir des hommes qui se vantent de ne pas ressentir les saintes affections qui doivent unir chaque être humain à la famille et à la patrie.

Outre cet *Almanach*, qui n'a pas eu pour l'Union le résultat favorable qu'elle en espérait, par le fait de la mauvaise foi des débi-
tants auxquels les exemplaires de l'almanach ont été expédiés, la société a aussi publié les *Due famose Mazarinades* dont la *Revue Internationale* s'est occupée avec bienveillance dans son fascicule du 15 janvier dernier. Le *Traité de la Peinture* aura-t-il un sort plus favorable? Sera-t-il considéré comme il mérite de l'être? Pour autant qu'on peut le prévoir, nous répondons affirmativement. Le résultat, pour le moment du moins, a dépassé toute attente. Quoi qu'il en soit, les dignes membres de la Société éditrice pourront se vanter, à juste titre, d'avoir tenté de faire ce qui pouvait paraître plus que téméraire aux personnes réservées et prudentes et d'avoir débuté par où d'autres, plus expérimentés et plus riches qu'eux, seraient charmés de pouvoir finir.

L

SOMMAIRE. Le
M. Zola et
Gagère d

« Les déli
que les scrup
de leurs enne
compliments
tent gênés, e
son. M. Édou
distingués, m
des je me t
à le traiter »

Occupons-
où l'auteur c
lement soix
ferens, — qu
été l'admirat
ment un de
ont tiré à co
ait pataugé »
Rougon, lui
ce program

« J'ai che
de ces théor
diqué: de la
tout illusoire

et n'explique rien; puis surtout, des récits rétrospectifs, qui, destinés à présenter les personnages, sont devenus, à force d'exemples, des clichés sur l'enfance, l'adolescence et l'éducation; qui ont en outre l'inconvénient, quand par hasard ils signifient quelque chose, de marquer trop les lignes, de trop préciser les contours; et enfin, des scènes qui conserveront presque toujours un air désagréablement artificiel et théâtral. »

Nous n'avons pas besoin d'en lire davantage pour constater, — ce dont il ne convient pas du reste, — que M. Rod est un disciple, ou, si l'on préfère, un émule de M. Bourget, mais le nouveau venu pousse le système à outrance, il le surmène et le distend jusqu'à le faire éclater, et si cette école devait prospérer, ce qui me semble difficile, le conteur en serait réduit à dissenter sur la morale et la psychologie. Si vilaine qu'elle soit, la théorie de M. Zola est du moins plus naturelle, plus saisissable pour l'immense majorité des lecteurs, et je serais presque tenté de dire plus « humaine » car elle fait couler devant nous « les larmes des choses » comme dirait Virgile.

M. Rod qui est très jeune réussira-t-il à écrire vingt ou trente romans en y mettant de l'intérêt et de la variété? S'il le fait, il aura accompli un véritable tour de force car les illustres pessimistes qui ont voulu vider l'amertume de leur âme, s'en sont généralement tenus à un seul ouvrage tel qu'*Adolphe* ou *Oberman*, et lorsque je lis les *Trois cœurs* j'imagine que l'auteur ne pourrait, sous la même inspiration, composer un second livre sans se répéter quelque peu. « Qui veut faire l'ange fait la bête » disait Pascal; pour plaire à la grande masse du public, il faut tenir compte dans une certaine mesure de ses infirmités intellectuelles, et jalonner sa route de réalités intéressantes qu'on est toujours libre de faire élégantes et nobles; tandis que les personnages vaporeux de M. Rod ressemblent uniquement à des allégories et à des symboles.

Mais, passons à l'analyse de ce curieux roman et disons un mot de Richard Noral, cet égoïste individu qui absorbe dans son horrible « moi » toutes les femmes qui l'aiment et qui méritaient une meilleure fortune. Il est riche à ce qu'il paraît et délicieusement installé dans un logis coquet où il vit avec une femme belle et spirituelle qui ne demande qu'à l'adorer, et qui lui a donné une ravissante petite fille. En de pareilles conditions, un homme qui ne serait pas trop exigeant pourrait vivre parfaitement heureux et s'il plaît à notre héros de donner dans le pessimisme et de « bâiller

sa vie » comme Chateaubriand, la société a mieux à faire que de s'apitoyer sur des chagrins factices.

Le grand tort de M. Rod est donc d'avoir pris pour sujet d'étude un maniaque entouré de malades; les exceptions ne prouvent rien et presque tous les individus qui s'agitent sous nos yeux sont bien réellement des êtres exceptionnels. M^{me} Noral, elle-même, est un esprit inquiet, habile à se torturer par d'ingénieux soupçons, elle devine, sans le moindre indice apparent, que telle femme qui salue Richard doit être sa maîtresse, et, à défaut de sujet réel, ses conjectures se poursuivent volontiers dans le vide.

Et que dire de cette petite Jeanne qui sert en quelque sorte d'arbitre entre son père et sa mère, qui saisit les nuances les plus subtiles en écoutant les entretiens de ses parents, et s'épanche à chaque instant en réflexions profondes et navrantes :

Quand ils ont tant d'esprit les enfants vivent peu,

et Jeanne meurt tout naturellement sans qu'on puisse accuser son père de l'avoir assassinée, mais je plains bien sincèrement cette aimable Rose Mary qui a la faiblesse de se jeter à l'eau parce qu'elle se croit trahie par un drôle au cœur desséché qui n'avait jamais adoré que lui-même ! M. Rod qui est plein de respect pour les « intuitivistes » n'est pas assez sévère pour lui bien qu'il le juge parfois un peu durement ; écoutez plutôt :

« Hélène et Rose Mary ! il les évoquait ensemble dans un même apitoiement, l'une ayant déjà, grâce à lui, sa place marquée dans la file douloureuse, l'autre condamnée à l'avoir demain ; celle-là dévorée par les larmes qu'il lui faisait répandre, celle-ci pressentant peut-être l'effroi du vide qu'elle allait découvrir en lui : toutes deux victimes, — ses victimes, — mais toutes deux ayant ce qui lui manquait, ce qu'il aurait voulu acquérir au prix de leurs larmes : la puissance d'aimer ; toutes deux ayant vibré pour lui, sans être pour lui autre chose que les termes d'une même désillusion.... en sorte que par tous les chemins il revenait à lui-même, et que sa propre autolâtrie les vengeait largement du mal qu'il leur avait fait. »

J'ai dit tout le mal que je pensais de Richard Noval, et même peut-être que n'en laissent supposer les subtiles analyses M. Rod, mais ce que je reproche à l'auteur c'est la conclusion paisible du roman. Nous y voyons les époux réconciliés et Richard se penche en souriant sur le berceau de sa seconde f

tandis que, comme Chambige, il devrait croupir au fond d'un bague. Ce dénouement m'a, je l'avoue, échauffé les oreilles, mais il sera beaucoup pardonné à M. Rod parce qu'il a beaucoup aimé la langue française qu'il manie à ravir, et depuis Jean-Jacques Rousseau Genève n'avait pas produit un talent de cette puissance ni de cette envergure.

Si l'auteur des *Trois cœurs* nous fait avaler des pilules amères elles sont du moins bien enveloppées et agréables à l'œil; en passant à M. Zola nous serons en présence de monstres pris sur le fait et des réalités les plus épouvantables.

Mais au moment de parler de la *Bête humaine*, je me trouve, je l'avoue, dans le plus grand embarras. On sait qu'en matière littéraire je suis très ordinairement de l'avis de M. Jules Lemaître, car je n'aurai pas l'impudence de soutenir que c'est lui qui est toujours du mien, mais il me semble cette fois le surprendre en flagrant délit d'hérésie. Il assure, en effet, que « ce roman lui a laissé une impression très forte » et il n'hésite pas « à le placer au rang des plus belles œuvres, à côté de *Germinal*, de *l'Assommoir* et de la *Conquête de Plassans*. »

Ce n'est pas, il est vrai, dans le *Journal des Débats* que le spirituel critique formule ce jugement, mais dans le *Figaro* auquel il réserve d'habitude ses plus jolis paradoxes et ses aperçus les plus hasardés; aussi feindrons-nous de ne l'avoir pas lu et nous irons hardiment de l'avant à nos risques et périls. Ce qui me blesse, tout d'abord, dans ce prétendu chef-d'œuvre qu'on a déjà plaisamment qualifié de « roman des chemins de fer, » c'est le peu de place qu'y occupent les êtres humains et le récit proprement dit auquel M. Zola a soudé un énorme épisode qui constitue un excellent manuel pour les ingénieurs.

Nous allons donc nous débarrasser en deux mots, pour n'y plus revenir, des êtres animés et l'on devra constater que leur histoire est des moins ragoûtantes, car il y a dans la *Bête humaine*, si j'ai bonne mémoire, trois assassinats, deux morts violentes, un suicide et deux condamnations au bague. Si l'on veut maintenant des noms de personnages antipathiques je citerai le sous-chef de gare Roubaud, qui par vengeance assassine en wagon un vieillard, le premier séducteur de sa femme Sévérine, laisse accuser un innocent, et plus tard abruti par le jeu assiste complaisamment à l'inconduite de Sévérine; — la femme Sévérine complice du premier crime, qui comploté l'assassinat de son mari pour s'enfuir avec

son amant; — l'amant de Séverine, le mécanicien Jacques Lantier, érotomane hanté de l'idée de meurtre qui, en attendant le mari qu'il doit tuer, égorge « voluptueusement » la femme qu'il aime; — Norine, la belle-fille jalouse qui fait broyer tout un train pour tuer sa rivale.... et je crois que c'est tout. On ne verrait pas mieux dans une ménagerie, mais il va sans dire que M. Zola excuse tout au moyen du grand principe de l'hérédité et qu'il nous redonne pour la centième fois l'*uomo delinquente* de M. Lombroso. Mais passons à l'accessoire qui vaut mieux que le principal.

L'héroïne du livre, la véritable *bête*, c'est en effet une locomotive « qui vit comme un monstre et comme une femme, » et, dit l'auteur, son mécanicien « l'aimait en mâle reconnaissant, cette *Lison* qui partait et s'arrêtait vite ainsi qu'une cavale vigoureuse et docile, » et lorsque la *Lison* mourra éventrée par le choc d'un tombereau chargé de pierres nous penserons assister au trépas de la vierge la plus intéressante. On ne saurait nier, du reste, qu'il y ait dans cette portion du volume un certain nombre de pages éloquentes et pathétiques, mais, à y bien voir, en ce récit l'utilité l'emporte encore beaucoup sur l'agrément, car M. Zola se donne un mal infini pour nous rendre la science amusante et travailler à notre éducation technique. Nous savons, grâce à lui, à quel moment la locomotive lâche de la vapeur, à quel moment elle lâche de l'eau et dans quelle quantité elle réclame à l'instant psychologique le charbon qui doit la remonter; enfin, nous sommes initiés à tous les détails de sa vie de machine sans parler de son organisation intérieure qui n'a plus de secret pour nous. Déjà mille mots techniques flottent dans ma mémoire, et il ne tiendrait qu'à moi d'éblouir mon lecteur au moyen de mon érudition fraîchement acquise, mais non à bon marché.

M. Zola est évidemment un mécanicien dévoyé, mais on lui ferait tort en supposant qu'il se confine dans l'étude des cylindres et des pistons. C'est un spécialiste universel; il y a en lui un chef de gare, un commissaire de surveillance, un distributeur de billets, un homme d'équipe et les larmes de la reconnaissance nous montent aux yeux lorsque nous feuilletons son admirable « horaire » de la ligne de l'Ouest. Seuls, désormais, les gens illettrés réussiront à manquer le train dans cette direction, et les gens habiles désireux de circuler en pleine sécurité de Paris au Havre, se procureront sans doute le parfait indicateur; mais ils feront bien d

se hâter, car M. Charpentier, me dit-on, n'a plus en magasin que 300,000 exemplaires.

Plaisanterie à part, la *Bête humaine* représente une des plus pénibles lectures qu'un homme aventureux se puisse proposer, et l'on ne saurait équitablement la mettre en parallèle avec le *Ventre de Paris*, *Germinal* ou l'*Assommoir*; c'est en revanche la continuation pas trop empirée de *Pot-bouille* et de la *Terre* et il est douloureux de voir un écrivain puissant et laborieux, un infatigable collectionneur de « documents humains, » s'égarer de plus en plus dans un monde de fantaisie où s'agitent au hasard des mammifères fort voisins de la brute.

On dira, si l'on veut, que j'ai le goût vieillot et que mon suffrage ne compte pas, mais je n'ai jamais cessé d'avoir foi dans le bon sens national et je vois avec plaisir, — et sans trop de surprise, — que les jeunes gens ne se laissent pas griser par des succès de mauvais aloi. J'ai déjà cité avec éloge *La tache d'encre* de M. René Bazin et ce vaillant débutant que nous attendions curieusement à son second ouvrage vient de combler et de dépasser toutes nos espérances en publiant *Les Noellet*.

Le modeste héros de cette idylle n'est autre qu'un fils de fermier, un enfant intelligent qu'enivrent promptement ses succès au collège. A dix-huit ans, dévoré d'ambitieux désirs, il méprise le travail et la terre auxquels les siens ont dû leur large aisance et la paix de leur âme. Il est de plus excité dans ses aspirations à la gloire et à la fortune par un amour secret qu'il sent au cœur pour une jeune fille riche et noble, héritière d'un grand nom, et, malgré les protestations de ses parents, il part pour Paris afin d'y chercher aventure. Mais il faut, pour percer dans le métier de journaliste, plus de talent et de force de caractère qu'il n'en a, et tandis qu'il se débat contre sa mauvaise chance, il apprend le mariage de celle qu'il aimait. A partir de ce moment son courage l'abandonne, il se livre à l'absinthe et revient enfin à la ferme ramené par son père qui, après l'avoir maudit, a fini par lui pardonner. Mais le jeune déclassé ne pourra pas survivre à ses rêves déçus : les lettres ne veulent plus de lui ; la terre qu'il a méprisée le rejette ; il décharge sa famille d'une bouche inutile et disparaît.

Ce dénouement est triste, j'en conviens. Mais ainsi que l'indique le titre de son livre, l'auteur n'a pas prétendu nous retracer l'histoire d'un seul individu ; c'est à toute la tribu des Noellet qu'il en veut, et il a parfaitement réussi à nous exposer la « grandeur

et la décadence » d'une famille de paysans. Il sait nous intéresser au noble patriarche Julien Noellet, à sa femme et à chacun de ses enfants: Pierre et Jacques, Antoinette et Marie, qui, tous, — sauf Pierre, — n'avaient qu'une idée: rendre la propriété plus avenante et plus belle. Le succès avait été complet et je ne puis résister à l'envie de reproduire une jolie description qui fait grand honneur à M. René Bazin:

« Un air de prospérité marquait cette ferme et cette famille; les parents étaient sains, les enfants d'allègre venue. Le domestique lui-même, robuste et sérieux, attestait le point d'honneur du maître. Le plat de terre brune plein de lard aux choux; le saladier à fleurs bleues que surmontait un dôme de laitues fraîches, n'avaient pas une écornure. Tous les meubles luisaient. Dans les étables, d'où arrivait par moments le roulement des chaînes à travers le bois des crèches, il y avait les animaux les mieux nourris de la contrée, des vaches laitières dont le beurre faisait prime sur le marché de Beaupréau, six bœufs superbes à voir quand ils labouraient ensemble, la vieille jument et son poulain, et des porcs et des bandes de poules et de canards, sans parler du bouc, animal solennel, réputé indispensable à la santé des troupeaux. »

Cette ferme florissante que M. Bazin nous fait aimer est, à vrai dire, un des principaux attrait de son livre; nous en arrivons à la considérer comme une personne vivante; nous frémissons involontairement quand après d'affreux déboires le patriarche Julien est contraint de se défaire de ses deux bœufs de choix, mais aussi nous oublions la mort du pauvre Pierre et nous renaissions à la vie, lorsqu'à la fin du volume nous apprenons que le père de famille a remonté ses écuries, qu'il a trouvé un gendre digne de lui et que la noble tribu va se reconstituer et prospérer sous une nouvelle raison sociale.

J'ai toujours eu une prédilection pour les talents bien équilibrés comme celui de M. Bazin et je m'irrite, au contraire, lorsque je vois un homme de l'esprit le plus rare, chercher à violenter mon sens intime et à m'imposer ses paradoxes à force de verve et de bonne humeur. Telle est l'impression que j'éprouve en lisant *La Gageure* de M. Cherbuliez, roman que la vénérable *Revue des Deux Mondes* place à côté des meilleures œuvres du maître; mais elle en donne les raisons pour cela. J'ai quant à moi, citoyen indépendant, la prétention de ne jamais abdiquer mon libre arbitre et il suffira, je pense, d'une courte analyse pour que mes lecteurs se rangent à mon avis.

Claire Vionnaz est la fille d'un brave général qui, devenu veuf, aspire à la vie de garçon; aussi se laisse-t-elle accaparer sans peine par une amie de sa famille, la duchesse d'Armanches, femme excentrique et beauté un peu mûre. Cette grande dame est coutumière du fait; elle domine entièrement tous ceux qui l'entourent et, prenant des amants pour son compte, elle réussit à persuader à sa jolie pupille qu'il n'y a de solide au monde que l'amitié et l'amour platonique. Il semble donc que la pauvre Claire doive rester à perpétuité l'intendante et la fille de compagnie de son absorbante divinité. Mais un caprice soudain appelle la duchesse en Espagne; elle passe des mois sans donner de ses nouvelles et Claire, qui est allée en Suisse avec son père, y fait la connaissance d'un brillant gentilhomme, le comte de Louvaigue; il lui plaît et elle l'épouse en dépit de ses serments.

La duchesse à son retour est d'autant plus furieuse que Louvaigue lui avait fait la cour autrefois et, tout en cachant habilement son jeu, elle travaille activement à mettre le trouble dans le jeune ménage. Elle sermonne le comte, lui donne des avis sur sa prétendue froideur à l'égard de Claire et gage contre lui qu'avant peu il sera complètement brouillé avec sa femme. Elle pense prédire à coup sûr, car Louvaigue est un cerveau brûlé et la comtesse, que M. Cherbuliez nous donne comme étant la sagesse même, fait tout ce qu'il faut pour pousser à bout l'homme le plus patient. Elle a résolu de réduire son mari à l'amour platonique et, lorsque après un stage assez long il se croit arrivé au moment décisif, elle se retranche impudemment dans sa chambre et tire les verrous.

A la suite d'un tel incident, on conçoit que le tête-à-tête paraisse un peu pénible; et tandis que Louvaigue prend l'air durant quelques semaines, Claire se réfugie sottement chez la duchesse qui envenimera la plaie et donnera à son ancienne protégée d'effroyables conseils. Celle-ci, heureusement, a la bonne idée de consulter son père qui lui arrache le secret de la brouille et, grâce à lui, tout s'arrange pour le mieux dans le plus mauvais des romans possible.

Oui, je l'ai dit et je ne me rétracte point, *La Gageure* est un roman exécrationnel, mais c'est un livre charmant comme tous les ouvrages du magicien Cherbuliez. Il a mis de l'esprit partout, semant çà et là des aperçus sérieux dont profiteront sans doute les philosophes et les politiques, mais ce que je mets au-dessus de tout c'est

l'admirable scène d'e
du devoir conjugal. C
vrage et il a déployé
des plus désopilantes
qui n'en savait pas s
fera de la peine à M. C
accomplie, » est une

On est heureux de
alors qu'on la décou
seule semaine j'aie n
que, depuis deux mo
puisse citer sans trop
un drame austère, u
de ville fort plaisant
l'ouvrage sérieux.

Amour de M. Léo
le directeur de l'Odé
par l'élite de ses arti
time bien que deux c
riblement antipathiq

Nous sommes en
est entré dans la vil
brave Jean de Ligny
à Bayard, va s'insta
mis le pied sur le sa
battant au milieu de
nier, et qui n'est aut
vient d'être exécuté
les choses à demi, p

Au second acte, M
riale des Ligny, sou
tandis que Jean, res
de Ravenne. *Lotn d*
lippe a supplanté l'
belle-sœur sont déjà
sa maison. Informé c
il se contente de les

Inconsolable dans
se décide à partir pe
son pèlerinage, nous

minée de sa chambre. Un rêve terrible vient agiter son sommeil : il voit Philippe et Maria s'apprêter à l'assassiner, lui et son fils, pour s'emparer de leurs biens.

Ce rêve se transforme immédiatement en réalité. Avant que Jean se soit éveillé, les deux meurtriers sont devant lui ; Philippe hésite à poignarder son frère et c'est Maria qui s'empare du couteau et le plonge dans la gorge de celui qui l'a tant aimée. Aux cris de la victime les serviteurs accourent. Jean, avant de mourir, pardonne à son frère et ordonne qu'on épargne aussi Maria Rona.

Il y a du Don Quichotte dans ce Jean de Ligny, mais tous ses actes sont empreints de simplicité et de grandeur, et c'est, en résumé, un type assez bien conçu. M. Hennique est évidemment un écrivain de la vieille et bonne école et s'il y a en lui une tendance au pessimisme régnant, je la surprends surtout dans le titre de l'ouvrage. *L'amour*, tel qu'on nous le dépeint, est, en effet, un fléau ravageur qui entraînera également la ruine de l'innocent et celle des coupables ; mais Maria est une belle furie, et si l'on étudie son rôle de près on devra reconnaître en elle une fort estimable réduction de Phèdre et de Clytemnestre. Les défauts de la pièce sont ailleurs ; il y a çà et là des trous et des invraisemblances, dont quelques-unes, il est vrai, doivent être attribuées à la mise en scène si remarquable qu'elle soit, et il faut espérer que l'auteur avant sa prochaine reprise procédera à des remaniements.

Tandis que M. Hennique obtenait le suffrage des gens austères, MM. Paul Alexis et Oscar Méténier remportaient aux *Variétés* un succès plus brillant encore, mais de moins bon aloi. Leur comédie *Monsieur Betsy* est aussi l'histoire d'un ménage à trois, mais ici l'association est volontaire et d'un cynisme parfait.

Au lever du rideau, nous surprenons M. Gilbert Laroque dans un grand embarras. L'infortuné plaide en séparation, et il ne saurait sans inconvénients pour sa cause s'installer sous le toit de sa maîtresse. Mais l'héroïsme de M^{lle} Betsy le tirera d'affaire ; elle a distingué Francis, garçon de café, un drôle intelligent et bien tourné, et lui offre de l'épouser à charge par lui de remplir le rôle de mari *in partibus*.

L'accord règne longtemps entre les deux hommes qui vivent en excellents camarades et vont jusqu'à se confier leurs fredaines, lorsqu'ils se permettent de tromper Betsy, mais c'est précisément cette double débauche qui va tout compromettre. Francis, un beau jour surprend sa maîtresse en conversation criminelle avec l'ami

Gilbert et une violente querelle éclate en plein café; des gros mots on va passer aux coups, lorsque le maître de l'établissement s'avise de faire éteindre le gaz. La réflexion agit dans l'obscurité et lorsque la lumière reparait, les deux associés rentrent au logis bras-dessus, bras-dessous.

L'horrible cynisme de la pièce progresse d'acte en acte, et nous apprenons au dernier lever de rideau que Laroque vient de mourir. C'était le cas ou jamais de revenir à « l'ordre moral, » mais Francis est habitué « à être trois » et il ne peut se faire à ce que sa position lui semble avoir d'irrégulier. Mais Betsy n'est pas femme à le laisser dans la peine, elle se procurera sans peine l'indispensable recrue et l'ouvrage s'achève sur les mots adressés au nouveau venu : « Prenez donc la peine de vous asseoir. »

Je ne pense pas qu'au théâtre libre on ait jamais rien joué de plus démoralisant et nous devons rendre hommage à l'austérité de la censure qui arrête impitoyablement au passage le *Mahomet* de M. de Bornier, le *Pater* de M. Coppée, et qui laisse passer *Monsieur Betsy* et tant d'autres ouvrages moins gais, mais non moins immoraux.

Pour être fidèle à mon programme j'aurais maintenant à analyser le *Mariage de Barillon* de MM. Feydeau et Desvallières, vaudeville fort divertissant, mais qui repose malheureusement sur une série de quiproquos des plus invraisemblables. On commet sans doute beaucoup de bévues dans la manipulation des actes de l'état civil, mais ces erreurs ne sauraient être assez multipliées pour marier et démarier quatre individus à contre-temps dans la même journée. Qu'il nous suffise donc, pour conclure, d'ajouter que Barillon finit par épouser sa chère Virginie, au grand regret de la fausse veuve Tumbart qui s'était crue un instant remariée avec un jeune homme et qui retrouve l'ancien M. Tumbart exilé, huit années durant, dans une île déserte.

AMÉDÉE ROUX.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Passer en revue les publications d'un pays où la production littéraire assume le caractère et atteint les proportions d'une production industrielle serait une tâche surhumaine. Comment, en effet, embrasserait-on d'un coup d'œil l'ensemble du mouvement littéraire d'un vaste pays où des éditeurs actifs et entreprenants se comptant par milliers, répandent à l'envi le produit de la pensée d'écrivains d'une fertilité souvent regrettable, qui se chiffrent à leur tour par centaines de mille? Chaque jour qui se lève voit poindre une nouvelle arlequinade de couvertures bariolées et fantaisistes aux étalages des librairies; impossible de songer à s'orienter dans ce chaos. On le pourrait d'ailleurs, que ce serait s'imposer une tâche inutile, sans résultat ni profit pour le lecteur de discernement désireux de se former une opinion sur la production littéraire, attendu que les neuf dixièmes des livres qu'on étale aux vitrines décorés de cette étiquette alléchante: *new*, sont à peine dignes de figurer dans une nomenclature pure et simple.

Le choix des livres nouveaux qui méritent d'être analysés ou signalés à l'attention publique n'est pas moins difficile. Est-ce le renom de l'auteur, la valeur du livre, le retentissement qu'il a eu, ou tout simplement sa nouveauté qui devra guider notre jugement? Cette dernière qualité ne saurait nullement nous influencer, on le comprend, car elle est commune à un nombre trop considérable d'ouvrages. D'autre part, nous ne pouvons pas tenir compte strictement et exclusivement de la valeur intrinsèque du livre lui-même, attendu que, dans ce cas, nous devrions nous occuper exclusivement de l'ouvrage de M. Brice: *The American Commonwealth*.

Or, notre intention est de servir de guide au lecteur étranger dans le dédale des publications récentes dont les auteurs sont déjà avantageusement connus et qui ont éveillé l'attention du public; c'est un rôle plus facile et moins compromettant.

I.

La race anglo-saxonne est croyante. Le Français se soucie fort peu d'avoir un *credo* bien déterminé, il ignore presque l'existence d'un Être suprême et ne tient pas à être renseigné là-dessus. L'Anglo-saxon, par contre, est vivement préoccupé de savoir ce qu'il doit croire, cette question le tourmente sans cesse; il y a plus, ce qu'il croit, il le croit fermement et à bon escient, car c'est une religion rationnelle qu'il lui faut; l'anglicanisme avec sa foi tempérée d'une dose de logique l'attirera donc bien plus que le catholicisme, dont le sentimentalisme outré atrophie et paralyse la pensée. Les doctrines même de la réformation n'échapperont pas à sa critique. Si elles lui semblent dépourvues de bases rationnelles, il ne pensera plus qu'à les *réformer* à son tour; c'est ce qui explique le nombre infini de sectes que l'on connaît. Le rationalisme ne parviendra jamais à étouffer l'instinct religieux chez l'Anglo-saxon; lorsque ce dernier s'éprend de la libre-pensée, elle ne revêt point chez lui ce caractère indécis, vague et nonchalant qu'elle a chez les peuples de race latine, car son premier soin est de l'organiser méthodiquement, de la doter de l'apostolat, de lui ériger des temples, d'en faire, en un mot, une religion nouvelle ayant ses dogmes, ses prêtres et son culte. Qu'on la nomme *agnosticisme* ou *théosophie*, une fois acclimatée au sol anglo-saxon, la libre-pensée cesse d'être libre pour devenir une croyance. La race anglo-saxonne, nous le répétons, est foncièrement religieuse, elle se passionne pour les discussions en matière de foi; aussi tout imposteur y trouve facilement des dupes et toute doctrine des adeptes.

C'est ce qui explique le succès prodigieux que le livre de M^{me} Humphrey-Ward a obtenu dans le monde de langue anglaise des deux côtés de l'Atlantique. Un tel succès serait impossible en France où la *Vie de Jésus*, malgré l'auréole du nom de son auteur, n'est pas parvenue à pénétrer les masses de façon à exercer sur

elles une influence appréciable. Ici, les éditions du livre de M^{me} Ward se sont succédé avec une rapidité étonnante : en moins de trois mois, plus d'un demi million d'exemplaires a été englouti par la marée montante des lecteurs. Tout le monde a lu cet ouvrage, tout le monde en parle, M. Gladstone lui-même ne dédaigne pas de le critiquer.

Robert Elsmere est une longue dissertation théologique exposée sous forme de roman. La psychologie des personnages est plus ou moins écourtée, plus ou moins forcée, mais enlève toutefois à l'argumentation métaphysique ce qu'elle pourrait avoir d'indigeste ou d'incompréhensible pour nombre de lecteurs. L'action n'occupant qu'une place secondaire dans la pensée de l'auteur, il a tenté en vain de la rendre dramatique. Cette action peut se résumer en quelques lignes.

Un jeune homme depuis longtemps épris d'une jeune fille élevée pieusement selon les dogmes de l'Église anglicane, l'épouse, une fois ses études terminées, et va occuper une place de pasteur dans une petite commune du Royaume-Uni. Le jeune ménage jouissait au sein de cette paroisse de tout le bonheur possible, que rien ne semblait menacer. Mais il y avait dans la contrée un vieux château contenant une bibliothèque remplie de volumes in-octavo, traitant de religion et d'...irréligion. L'intendant de ce château, voulant être agréable au nouveau pasteur, mit cette bibliothèque à sa disposition et ce dernier s'empessa d'en profiter. L'étude de ces livres impies ne fit qu'alimenter les doutes que Robert Elsmere avait déjà puisés dans les leçons de ses professeurs concernant les objets de sa foi.

L'arrivée du châtelain, — un lord érudit et athée qui occupait ses loisirs à composer une réfutation des dogmes du christianisme, — vint brusquer le dénouement. Robert Elsmere finit, en effet, par devenir incrédule, grâce aux discussions interminables qu'il a avec le noble lord au cours de leurs longues promenades.

Ici commence la lutte entre sa conscience et son bonheur ou son devoir. Il frémit à l'idée que bien des pasteurs pussent être obligés de dissimuler leur pensée, d'afficher des idées qu'ils reniaient dans leur for intérieur. Quant à lui, il était fermement résolu à ne pas les imiter, car son honneur, sa conscience le lui interdisaient ; mais bien plutôt à avoir le courage de ses opinions, en les proclamant hautement. S'il est un renégat, il ne sera pas du moins un hypocrite. Il fallait, avant tout, mettre sa femme pieuse

et croyante au courant du changement d'idées qui s'était opéré chez lui, au risque de l'affliger, de provoquer un conflit qu'il redoute et qui fera, il le pressent, crouler l'édifice de son bonheur. Il passe outre, et c'est ici le point le plus intéressant de l'ouvrage; nous voulons parler de la lutte désespérée que son intelligence livre contre les croyances de sa femme, de la femme qu'il aime et qui l'aime. C'est une période de déchirements et de vexations mutuelles, de désappointements et de rancunes, qui aboutit à une séparation complète.

Après l'analyse, la synthèse. Robert Elsmere part pour Londres, où il a une mission à remplir. Il veut propager ses idées, car il n'a déraciné ses croyances que pour les remplacer par des doctrines nouvelles. Il a renoncé à la religion de ses pères, il s'en fera une à lui et il s'efforcera de la définir. Dans cette dernière phase de luttes et de découragements, d'espoirs et de désillusions, de tracasseries, d'élans, de remords, tout se passe bien jusqu'à sa mort et nous n'aurions rien à ajouter si tout finissait là. Malheureusement, M^{me} Ward a tenu à nous informer que M^{me} Elsmere s'est repentie amèrement de son inflexibilité et de sa rigidité et à nous faire connaître ses faits et gestes subséquents. Il n'était pas nécessaire, nous semble-t-il, de nous donner tant de détails à cet égard, sans même nous en fournir une explication plausible, de nous montrer cette femme pieuse et fidèle aux prises avec les inconvénients inhérents à ces vertus elles-mêmes et se repentant de les avoir déployées !

On a prétendu que M^{me} Ward a raconté une histoire vraie, celle de sa propre sœur, dans *Robert Elsmere*. Quoi qu'il en soit, cette histoire est trop courte et trop longue à la fois. La pensée y joue le rôle principal au détriment du cœur, qui est beaucoup trop laissé dans l'ombre. La théorie y empiète sur le sentiment, ce qui ne nous paraît pas conforme avec les exigences d'une analyse psychologique de bon aloi. Quant aux théories elles-mêmes, l'argumentation négative rappelle confusément celle de Renan et la synthèse peut être désignée d'un seul trait par le mot de Lamennais : « C'est un club sous un clocher. »

II.

Après le *Quick or the dead*, holà! mais après le *Witness of the Sun*, hélas! On se rappelle sans doute le livre de miss Rives, dont la renommée s'est répandue, l'année dernière, d'un bout à l'autre des rivages de l'Atlantique. La pruderie américaine s'était effarouchée à la lecture du *Quick or the dead*, et lui avait lancé l'anathème, ce qui a assuré le succès de l'ouvrage, succès immense, bien supérieur au mérite de l'auteur.

Quelques critiques, qui passent pour les plus prévoyants, n'hésitèrent pas à caractériser cette publication comme l'avant-garde d'une invasion de la littérature pornographique française, désignant sous cette épithète toute tentative de littérature naturaliste. Il n'y avait vraiment dans cette étude vibrante de vérité et palpitante de réalité rien d'immoral ni même de leste, qui rappelât de près ou de loin ce que qu'on appelle en France le genre pornographique. Le seul reproche qu'on pût lui faire, c'était d'avoir été écrite par une jeune fille, chose peu choquante, du reste, dans un pays où les jeunes filles ne rougissent pas de se montrer instruites sur les causes et les effets de crises physiologiques d'une certaine nature. On a par la suite appliqué un nom plus pompeux et moins vif aux productions littéraires de ce genre, que l'on qualifia comme provenant de l'école *hystérique*. Pour avoir le plaisir de créer une nouvelle école aborigène du nouveau monde, une sorte de juste milieu entre le *dévergondage littéraire* (*sic*) français et le puritanisme britannique, on pardonna à miss Rives son audace et on classa avec le sien des livres les plus disparates, dont nul n'avait le droit de revendiquer les libertés et les franchises que le prologue de *Germinie Lacerteux* exige pour le roman d'enquête sociale et d'analyse psychologique, des livres d'une obscénité voilée, des hardiesses saugrenues, tels que *Transaction in hearts*, ou *Miss Midlothian's lover*, *Eros*, *The romance of a quiet place*, *Kattie*, et mainte autre élucubration fastidieuse d'un intérêt éphémère, cherchant à satisfaire une curiosité malsaine afin d'obtenir un débit facile.

Moins heureuse avec le *Witness of the Sun*, miss Rives n'a pas eu la joie de voir son œuvre obtenir un succès inespéré, ni la dou-

leur de le voir exposé aux flèches aveugle. Cet ouvrage, publié par le Liq aucun écho. Et pourtant c'étaient les nistes, les mêmes scènes magistrales cette marque de l'individualité, un p loré comme une page de Barbey d'A et aux hardiesses... Mais, miss Rives nable, de prêter l'oreille à la critique blic, elle s'est élevée dans des régions cendre.

Après les scènes farouches de *dead*, on s'attendait à des descriptions l'on n'a trouvé qu'une analyse d'âme qué, mais nettement dessiné. Dans cet Rives a déployé un talent d'autant de toute scorie, de toute vulgarité ; dant de n'avoir pas su décrire d'une cise la rivalité constante et acharnée avec l'amour proprement dit. Mais la lutte psychologique ressort moins saillante ni à la manière de Zola ni à celle des bien loin de nous entretenir des rê hystérique.

III.

Décidément l'esprit s'épuise. Ne aussi longtemps qu'il y a des choses non pas l'esprit mordant et sanguin y a des choses enviabiles, se fera jamais l'esprit bouffon, cet esprit bené larité sereine. C'est la réflexion que ouvrage de M. Marc Twain : *A Con thur's court*.

A vrai dire, je n'ai jamais goûté l'es Lourd et naïf, il me semblait sortir lonnes de quelque journal humoristique dises accumulées à foison et capabl

grasses et rougeaudes portières allemandes, des anachronismes ridicules et enfantins semblables à ceux qui dérident les faces rébarbatives des pédants *professors*, point de piquant ni de ces saillies gauloises si spirituelles et si fines, voilà l'esprit de M. Twain. Et dire que cet écrivain est considéré comme le premier des humoristes chez un peuple qui fait de l'*humour* un des traits saillants de son caractère national !

L'idée fondamentale de cet anachronisme hardi est un parallélisme outré entre l'héroïsme chevaleresque du temps jadis et l'inventivité ingénieuse et pratique de notre époque. Armes, jeux, combats, carrousels, tout ce fastueux appareil du moyen âge fait complètement défaut. Tout s'affiche et se parade pour être surpassé et ridiculisé par les trucs de la *clownerie* moderne. Cependant, comme de juste, ce tournoi entre la chevalerie et le plus plat positivisme n'est qu'imparfaitement traité. La marche de l'ensemble est parfois sacrifiée à l'épisode humoristique, à l'intrigue sans tête ni queue, le tout émaillé de saillies plus ou moins spirituelles. On sait bon gré à l'auteur de nous avoir épargné cette fois ces mots abracadabrants, empruntés à des langues fantastiques et exprimés en caractères hiéroglyphiques pyramidaux dont il a l'habitude d'orner ses livres. Si l'auteur n'a voulu par cet anachronisme que tendre une attrape-lourdaud, il y a complètement réussi. Un lecteur de l'*A Connecticut Yankee in King Arthur's Court* remarquait naïvement à la fin de sa lecture : « Je ne crois pas que ce soit vrai. » Si le récit lui-même n'excite que le sourire, de pareilles bévues amènent sur les lèvres un rire inextinguible.

IV.

Les ouvrages de M. Haggard sont écrits dans l'anglais le plus pur. Le style en est clair et correct comme celui d'un livre oublié sur les rayons d'une bibliothèque et couvert d'une couche de poussière vénérable. L'auteur dédaigne le clinquant des néologismes, les tournures ingénieuses, cette forme brillante et trompeuse au prix de laquelle les écrivains modernes s'efforcent de racheter la pauvreté du fond, la banalité de leur pensée. A peine si dans quelques types vieilliss on voit percer une phraséologie surannée, mais

parfois démentie par la peinture de que modernes. Ce style est surtout en harmonie roman de M. Haggard, *Cleopatra*, bien pl ses ouvrages précédents.

L'auteur est si habile à feindre, que l'il lecteur finit par se persuader que le *papyrus* gard, avec l'histoire qu'il raconte, a été . faut l'avouer, là se borne toute la satisfi ce livre.

M. Haggard avait déjà atteint dans les certaine renommée, qu'il vient de compr ouvrage. L'attraction que quelques héroïn l'histoire exercent sur notre fantaisie, à de la multitude des siècles et de la multipl être irrésistible, puisque des écrivains de y risquer une réputation acquise.

Ressusciter la pécheresse couronnée, é fuite lors du combat naval d'Actium, a e devoir de piété filiale et la réalisation d'i ces rêves de jeunesse! Celui d'une Italie trône à Napoléon III et Sedan à la France. écrivains qui après s'être évertués à se p les aliènent en les abusant par leurs rêve pas cela pour M. Haggard, encore moins gue anglaise, car l'écrivain peut se surpa et quant aux lecteurs, ils estiment que non pas de choisir leurs lectures. Mais, p M. Haggard n'a pas du tout atteint le dou préface, c'est-à-dire la réhabilitation de volonté de fer, poursuivant sa vengeance, e don du triumvir par la flotte égyptienne au le sort du monde.

En effet, est-ce le vrai moyen de relev nion des gens réfléchis que de la leur m jouet d'une fatalité aveugle? Encore si ce celui des religions de l'Orient, mais il s'e de casuistique que l'auteur lui a imprimé.

Affubler notre déterminisme moderne signifie pas faire renaître le fatalisme de des. Nous savons fort bien qu'à présent l'a

pour tout ce qui a trait à l'antiquité préhistorique. Notre imagination longtemps bridée par la méfiance que nous ressentions à l'endroit des rapports d'Hérodote sur les peuples anciens, a repris son élan en face des découvertes inattendues d'une civilisation d'autant plus éblouissante qu'elle semblait tout d'abord mythique. Mais cet engouement et la crédulité qui en est résultée ne peuvent pas durer éternellement, car il est le fait d'une aberration momentanée qui nous fait voir dans chacune des divinités monstrueuses de la vallée du Nil une allégorie philosophique, dans chaque rituel d'un culte hideux, le symbole d'une loi physiologique. C'est le charme du mystère qui nous pousse à voir dans l'immobilité du marbre inanimé le recueillement d'un être surnaturel, le Sphinx. Mais la froide critique succédera bientôt à la manie des recherches fiévreuses et dépouillera le Panthéon égyptien du manteau de la légende qui le recouvre pour nous le montrer tel qu'il est, savoir, la cristallisation des révélations fallacieuses et des tentatives hiératiques faites en vue de pénétrer le mystère de la cosmogonie. C'est un travail de cette nature qui finira par dissiper notre engouement.

L'explication que l'auteur a donnée de l'incident qui causa la défaite d'Antoine, est telle qu'elle ne saurait rester debout un seul instant. La solution des problèmes historiques ne s'obtient que par des recherches subjectives et sérieuses. Les vues individuelles et les descriptions les mieux réussies sont insuffisantes pour atteindre ce but. La fiction, quand elle est parfaite, loin de faire la lumière sur ces points contestés, les obscurcit en accentuant ce qu'ils ont déjà de fabuleux et de légendaire.

Toutefois, la littérature des romans historiques, — un genre spécialement allemand, — s'est enrichie d'un ouvrage qui n'est pas sans mérite.

Espérons que le nouveau roman de M. Haggard, *Beatrice*, sera supérieur au précédent, bien qu'il paraisse dans un journal qui ne nous semble pas des plus sérieux.

V.

M^{me} Atherton, dont les romans sont aussi en vogue que ceux de miss Rives, a infiniment moins de talent que celle-ci mais plus

de savoir-faire. Se mettre au niveau de son public, l'attirer, voilà son but; lui plaire et l'amuser, voilà sa coquetterie. Sans qu'elle l'avoue, comme lors de sa querelle malencontreuse avec M^{me} Wilcox, d'où elle est sortie amoindrie, on le devine sans peine dans tous ses écrits, dans sa correspondance californienne aussi bien que dans ses romans.

Son livre *What dreams may come*, est un nouveau symptôme de cette inclination, si répandue dans les pays de langue anglaise, vers le mysticisme de l'extrême Orient, spiritualisé et dégagé des superstitions grâce à l'esprit du temps. La connexion de l'âme avec le souffle infini et puissant qui anime la nature, imprime à l'esprit une direction inverse à celle que lui donneraient ses aptitudes naturelles. C'est ainsi que le penseur est amené à chercher dans les spéculations métaphysiques l'explication d'un grand nombre de phénomènes, tandis qu'elle se trouve dans les recherches expérimentales des sciences naturelles. C'est ainsi encore qu'il attribue les effets d'une imagination dérégulée et fourvoyée à des causes surnaturelles, voilées d'un casuisme vraisemblable et logique. Malgré cette tendance au mysticisme l'auteur, sans recourir à des trucs vieillies, est parvenue à impressionner et à intéresser ses lecteurs avec son dernier livre, *Hermia Suydam*. Comme il était à prévoir, ce livre a été classé à son tour parmi les productions de l'école *hystérique* et accusé d'immoralité. En se défendant de cette accusation devant un *reporter*, M^{me} Atherton a dit qu'elle n'a fait que se mettre au niveau de ses lecteurs, afin que sa pensée fût mieux saisie, et que s'il y avait dans son roman quelque obscénité, elle n'en était pas responsable. Nous ne demanderions pas mieux que de la croire sur parole et de ne point l'incriminer des délits de pensée de ses lecteurs, si elle ne les avait provoqués par le fait même qu'elle s'est mise trop complaisamment à la portée de leur imagination. Le développement psychologique se ressent des lacunes auxquelles l'imagination la plus éveillée peut le moins suppléer. Est-ce à un entraînement des sens, est-ce à un défaut d'expérience qu'est due la chute de Hermia Suydam? Ces deux suppositions sont également pernicieuses, car l'auteur ne précisant rien, il en résulte que si l'une des hypothèses ne ressort pas clairement de l'enchaînement des faits, l'autre en revanche n'est point franchement écartée. Ainsi le reproche d'immoralité que l'on peut faire sujet de *Hermia Suydam* se trouve justifié sinon par les faits, c'est-à-dire moins par la pensée. Il y a dans ces rêvasseries incohérentes d'un

volupté calculée, dans ces délectations de rêves volontairement lascifs, beaucoup plus d'intention assurément de dire des choses qui ne se disent pas, que de courage pour les faire.

Au reste, *Hermia Suydam* est une espèce de *Rêve*, mais un rêve profane et laid, tel que peut le faire un cœur égoïste et pervers. L'héroïne n'éveille ni sympathie ni intérêt; une curiosité malsaine peut seule rendre supportable la lecture de ce roman. On est tenté de voir comment cette créature impossible réalisera ses aspirations; on est étonné des sentiments calculés, prémédités, dont elle fait preuve, des passions mesquines qu'elle ressent. Même quand l'amour a prise sur elle, nous n'y observons aucun de ces effets qui relèvent la femme, si bas qu'elle soit tombée, nul de ces emportements instinctifs, de ces tressaillements de l'imagination, de ces délires d'ivresse, de ces abandons irréfléchis, momentanés, d'où la volonté est absente, mais, bien au contraire, le calcul d'un bonheur coté et escompté à sa juste valeur. Peut-être, après tout, c'est là l'amour tel qu'il est compris et pratiqué des jeunes misses de New-York.

Quant au reproche d'avoir décrié le mariage, nous le trouvons déplacé. Ce sujet n'a été traité qu'incidemment pour servir d'amorce au lecteur, en ces temps surtout où la question: *Is marriage a failure?* (Est-ce que le mariage est un échec?) est si vivement débattue. Si M^{me} Atherton en a un peu médité, elle n'a jamais songé à en faire un sujet de thèse. Plusieurs critiques malveillants ont prétendu reconnaître en Hermia Suydam M^{me} Atherton elle-même: Bien qu'il n'y ait là aucune ombre de vérité, M^{me} Atherton s'est bien gardée de démentir formellement cette invention absurde et de courir ainsi le risque ou de l'accréditer, ou de compromettre le succès de son livre. Elle la laissa passer et elle fit bien, car le public, qui désire vivement d'être renseigné sur la vie intime des écrivains en général et dont la curiosité est bien plus ardente lorsque cet écrivain est une jeune et jolie veuve, a récompensé cette dernière de sa longanimité en faisant à son livre un accueil des plus flatteurs.

VI.

Si l'on nous demandait pourquoi nous rangeons un livre français, d'un auteur français, parmi des publications américaines, nous répondrions que c'est parce qu'il traite de l'Amérique et que son succès a été exclusivement américain.

M. Paul Bluët a, en effet, écrit son ouvrage pour les États-Unis et il l'a fait en français, vu que l'anglais ne lui était pas aussi familier et qu'il avait en même temps un traducteur modèle dans la personne de M^{me} Bluët. En France, on est tellement absorbé par ses propres affaires qu'on peut à peine s'occuper de celles d'autrui. En Amérique, par contre, on éprouve une grande curiosité de connaître son prochain, et si l'on ne parvient pas à s'en faire une idée juste, ce n'est pas faute de bonne volonté, tandis qu'en retour on se plaît également à être connu et un peu, disons le mot, admiré. Les Américains sont toujours très flattés quand on parle d'eux dans une langue étrangère, et que ce soit en bien ou en mal, ils ne manqueront pas de lire l'ouvrage qui les concerne. Aussi, M. Bluët, qui aurait déridé même une nation habituée aux bons mots, blasée en somme, n'a pas eu de peine à les émouvoir. Il a su se mettre à leur niveau. Les Américains aiment les saillies et prétendent les goûter, il leur en a servi de toutes les façons; ils désirent être encensés sur ce qu'on appelle conventionnellement leur excentricité, il n'a pas manqué de la porter aux nues; ils ne peuvent souffrir qu'on critique leurs institutions ou leurs coutumes, il leur en a parlé avec tout le respect et l'admiration possibles. Ce n'est pas tout, pour plus de prudence, il s'est flanqué d'un prétendu collaborateur américain, en guise de bouclier destiné à recevoir les traits ou les reproches qu'on aurait pu lui lancer. Le titre de son livre, *Jonathan et son continent*, bien fait pour exciter la curiosité du Yankee, nous semble trop pompeux eu égard à l'ouvrage lui-même, qui est loin de nous donner une étude du pays et du peuple des États-Unis, ce n'est qu'une agglomération, intéressante il est vrai, de notes superficielles et d'impressions personnelles puisées dans un séjour de quelques mois.

Nous n'avons pas voulu laisser passer l'occasion du second voya

de M. Bluët aux États-Unis sans rappeler un succès français obtenu loin de la France, et dont l'écho, malgré la rodomontade de l'auteur devant le reporter du *World*, ne traversera certainement pas l'Océan.

VII.

En Amérique, il est plus qu'ailleurs nécessaire de se méfier des apparences dans le jugement que l'on doit porter sur les ouvrages qui y sont publiés. Le succès, si brillant qu'il paraisse, n'est souvent que de la réclame à l'américaine, le retentissement qu'il produit est dû dans la plupart des cas à des coups de grosse caisse dont on salue l'apparition d'un grand nombre de publications ineptes. Celui qui puise ses informations à de bonnes sources n'ignore pas que bon nombre de ces livres, si bruyamment prônés par certains journaux, n'ont jamais pénétré la masse du public. Nous pourrions citer par centaines des ouvrages dont le succès proclamé n'est qu'un trompe-l'œil. Ainsi pour n'en indiquer que quelques-uns, *Earth born*, un ouvrage à surprises; *Morton's Transgression*, un livre où l'auteur montre une habileté de clown admirable; *That Frenchman*, une série d'incohérences; *Velvet voice* et *That pretty girl*, dont la plus belle partie est la couverture.

Dans la foule de ces publications dont le succès n'est qu'apparent, celle de M. Saltus, *Transaction in hearts*, mérite une mention spéciale, car elle nous présente un phénomène intéressant de ce *plagiarisme* habituel en deçà de l'Atlantique. Nous y rencontrons entre autres la petite phrase ronflante et creuse que voici, échappée imprudemment: *Il ouvrait sur une des fumisteries¹ de Renan*. Nous pensions que l'auteur qui avait la présomption de qualifier les œuvres de Renan de fumisteries, devait avoir écrit de bien belles choses. La lecture de quelques-uns de ses livres nous a bien vite détrompé. Son œuvre, déjà assez volumineux, n'est qu'un plagiat hardi, délibéré et habile des ouvrages de Daudet. Ici, c'est Numa Roumestan qu'il a mis à profit; là, l'Immortel; plus loin l'Évangéliste ou Sarrho. Idées, scènes, situations, réapparition des personnages déjà

¹ *Fumisterie* se trouve tel quel dans le texte anglais, et remarquez que la langue anglaise ne connaît pas ce mot.

connus, répétition des mots « d'après les procédés de la diction, mécanisme et construction de l'éclat de la vie, le génie de la langue semble roide ou coulant, lourd ou léger, une toilette de grande dame ou de chambre. Tout semble artificiel, un effort constant qui est une preuve de talent.

Nous ne sommes donc pas éblouis par le délicat et pétillant de Daudet, pas plus que par celui des de Goncourt qui est moins à la portée de tout le monde. On l'a volontairement trouvé en M. Zola, et son talent n'égale en rien le leur.

Un critique, nous ne nous en soucions guère, ou quelque autre, en défendant *the dead*, — peine bien superficielle, — la littérature française se fait la littérature américaine; celle-ci s'efface plus à celle-là. On peut juger par là combien peu cette assommoir s'efface avec le temps, mais pour l'instant d'autre ressemblance entre eux, le premier plongé dans l'obscurité et le second étoilé.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

SOMMAIRE : *Josua, eine Erzählung aus biblischer Zeit* (Josué, ré- temps bibliques), par George Ebers. Deutsche Verlagsanstalt, gart, Leipzig, Berlin, Wien, 1890 — Trois contes par Félix *Was ist die Liebe?* (Qu'est-ce que l'amour?), 1888 — *Frigga* (Le oui de Frigga), 1889 — *Skirnir*, 1890. Leipzig, Breitkop Haertel.

I.

Après avoir fait, pour ainsi dire, une excursion en Allemagne avec son roman *Die Gred*, conte de l'ancien Nuremberg, G Ebers est revenu à ce que l'on peut appeler son domaine p cellence, l'ancienne Égypte. Nul autre que lui ne connaît bien cet antique berceau de la civilisation, les traditions, les tumes, le culte, la langue et la littérature de ce merveilleux ainsi que sa nature et ses monuments séculaires. Les grande vres d'Ebers sur l'Égypte et la Palestine, son charmant ou *Par Gosen au Sinaï* publiés il y a plus de vingt ans, sont la p incontestable de sa profonde érudition et de ses vastes co sances; cependant ce ne fut que lorsque le poète vint s'u l'érudit, qu'il devint célèbre et même populaire jusqu'à un c point. Le souffle créateur du poète vivifia ce grand passé qui plissait son âme. Des figures animées se détachèrent du fon siècles, et nous crûmes assister à leur vie intime, à leurs ac leurs luttes et à leurs passions.

¹ Le premier de ses romans dont la scène ne se passe pas en mais en Hollande, est *La femme du maire* (*Die Frau Bürgermeister*

Quiconque connaît la littérature viendra du succès inouï qu'eut le premier *Une princesse égyptienne* (*Etne ae* livre est aujourd'hui à sa quatorzième un roman de trois volumes, d'un prix les lecteurs se trouvent exclusivement une éducation supérieure.

Uarda, le second de ses romans années plus tard, eut un succès égal; ce premier, bien que quelques critiques taine modernité dans plusieurs détails des personnages.

Nous n'entrerons point dans la c si le roman historique a le droit d'être il peut être une œuvre d'art. Il est v sont souvent difficiles à concilier; qui tout autre l'historien lui-même, cons *fidèle* à sa science et aux lois de la jamais oublié; l'archéologue érudit, l est pour nous un guide sûr à travers être certains surtout, que chaque détail paysage, des monuments, des coutures l'arrangement dans les demeures des sur des faits, sur des recherches cons sur des observations faites par lui-même sentiments et aux idées que le poète d'une antiquité très reculée, il serait sont d'accord avec leur entourage et comme on dit si bien en italien, ou s' surtout pour ce qui se rapporte à l L'axiome: l'homme est le même partout tain point. Il est certain cependant qu sont loin d'être *modernes* comme le sique française; ils n'ont rien de beaucoup.

Ebers nous dit dans la préface de conçut le plan, à dos de chameau, il en suivant les traces du peuple hébreu péninsule du Sinaï, il lui vint l'idée une forme poétique. Les grandes diffic

hésiter; cependant son dessein ne fut point oublié. Il en avait parlé à son ami Gustave Baur, un des plus érudits théologiens allemands, profond connaisseur de l'Écriture sainte, et celui-ci ne cessait pas de lui demander: « Comment va ce conte de l'Exode? » jusqu'à ce qu'enfin Ebers se mit au travail sérieusement. C'est aux mânes de cet ami, mort avant l'achèvement du livre, auquel il se serait si vivement intéressé, que l'auteur a dédié son *Josué*.

Baur, comme Ebers lui-même, considérait l'exode des Hébreux de l'Égypte comme un fait historique, malgré toutes les objections de certains critiques modernes.

L'auteur de *Josué* a dépeint la scène telle qu'il l'a vue lui-même dans son voyage à Gosen dans la péninsule du Sinaï. L'identité de l'endroit appelé Pithom-Succoth ne permet plus le moindre doute après les excavations de Naville, qui ont mis au jour le grand magasin de Pithom, dont il est question dans la Bible.

Comme les Hébreux se reposèrent à Succoth avant de continuer leur marche, on peut supposer qu'ils prirent la forteresse et s'emparèrent des provisions entassées dans les vastes magasins, dont les restes ont été conservés jusqu'aujourd'hui.

Ebers avait déjà prouvé dans son livre: *L'Égypte et les livres de Moïse, commentaire à la Genèse et à l'Exode*, (Leipzig, 1868) que l'Etham de la Bible est identique au Chetham des Égyptiens; c'est-à-dire la ligue de forts protégeant le détroit de Suez contre les invasions des peuples de l'Orient; ses déductions ont été reconnues justes par les meilleures autorités.

Ebers prévient ses lecteurs que plusieurs d'entre eux seront surpris par certaines parties de son récit qu'il base sur d'anciennes traditions égyptiennes. La plupart d'entr'eux ne se seront sans doute pas même demandé quel effet les événements racontés dans la Bible avaient produit sur les anciens Égyptiens, ni quel était l'état politique de l'Égypte au temps de l'émigration des Hébreux. Quant au caractère du Pharaon de l'exode, Ebers l'a tracé d'après le récit biblique, parfaitement en harmonie avec les descriptions égyptiennes du roi Menephta, homme faible, vacillant et parfois très entêté.

Le récit commence la nuit terrible, où la main du Seigneur frappa les premiers-nés des Égyptiens, tandis que les Hébreux, après avoir mangé l'agneau pascal, quittaient le pays de la servitude à l'abri des ténèbres et de la terreur générale de leurs oppresseurs. Du haut d'un temple le grand-prêtre d'Amon Ra et son petit-fils

entendent les gémissements et les cris de tressaillant dans le silence de la nuit; puis ils se déroulant à travers la nécropole et le clair de la lune, fendant les nuages, distinguent que ce n'est pas un seul mont là-bas, mais une foule de formes, qu'ils p condamner.

Rien de plus saisissant que la description avec ses bruits indistincts d'hommes et de rous de plus près, cette procession de m mée par la parole de Moïse et d'Aaron, sans regrets cuisants, pour aller chercher entendrons leurs plaintes et leur reproche leur pusillanimité et de leurs craintes, a triomphe après la traversée de la Mer. Les descriptions qu'Ebers excelle; il y déploie toute la richesse et la beauté de sa langue, tandis que les délicates, quelques traits caractéristiques. Cependant, si insignifiants, il donne à son récit le cœur palpitant, nous croyons voir les yeux.

Le passage de la Mer Rouge est un chapitre. Sans doute, le récit de la Bible, dans son toujours ce qu'il y a de plus sublime, est comme d'une merveille. Sans vouloir le merveilleux, Ebers nous en donne pour explicatif.

Moïse ayant reconnu qu'il serait impossible de franchir les forts d'Etham, se décide à tenter le passage du golfe au pied de la montagne de Sinaï, encouragé par quelques marins pour la poursuite des Égyptiens, qui rend le retour impossible. C'est encore, contre le vent très puissant d'Est qui dessèche la mer tremblante des Hébreux derrière leurs chars, le Seigneur. C'est la haute marée qui revient à couvrir les chars des ennemis qui déjà étaient en train de les entendre rouler dans l'abîme, sentir les efforts, entendre les prières naïves et ferventes pour nous le personnage le plus sympathique.

être partout, encourager et assister tous ses compagnons dans son jeune enthousiasme et sa foi fervente. Un détail touchant, c'est le soin qu'on a des faibles et des malades, surtout des lépreux, qu'on n'a pas voulu laisser en arrière.

Le style de l'ouvrage est toujours élevé, son langage noble, souvent sublime. Pourtant, quand nous lisons, au milieu du récit le chant du triomphe après le passage de la Mer Rouge, reproduit dans les paroles bibliques, nous sentons qu'il y a là-dedans une beauté suprême, à laquelle nul homme de nos jours ne pourra arriver.

Non moins grandiose est la description de la bataille contre les Amalékites à la fin du volume, où Josué se montre dans toute sa grandeur héroïque. Nous devons confesser que le mérite du livre qui nous occupe consiste plus, selon nous, dans ces incomparables descriptions, dans ces tableaux vivants que l'auteur met devant nos yeux, que dans le récit même dont ils font partie. C'est toujours chose risquée d'introduire dans un roman des personnages bibliques, même quand on le fait avec autant de piété et de respect que notre auteur; on risque de les rapetisser, de leur faire perdre quelque chose de leur sublime simplicité et de leur grandeur.

Il est vrai que nous ne savons rien des antécédents de Josué, fils de Nun; or, là, l'auteur avait la main libre et tout ce qu'il nous en raconte, ne sert qu'à accroître notre admiration pour ce héros.

Hoséa, fils de Nun, un des plus vénérables vieillards parmi les Hébreux de Gosen, est officier dans l'armée de Pharaon. Il rentre d'une campagne en Égypte après l'exode de son peuple et c'est lui que Pharaon envoie pour plaider avec les fugitifs, afin qu'ils retournent en Égypte sous des conditions les plus favorables. En même temps Hoséa, qui depuis s'appelle Josué, selon la parole du Seigneur, a reçu un message par le jeune Éphraïm, fils de sa sœur.

C'est Miriam, la prophétesse qui l'envoie à Hoséa. Elle le conjure de rejoindre son peuple et telle est aussi la volonté de son père. Josué veut rester fidèle au serment juré au roi d'Égypte; il espère pouvoir concilier son devoir envers Pharaon et celui envers son peuple, en induisant ce dernier au retour en Égypte. En même temps, c'est la voix de l'amour qui l'appelle auprès de Miriam. La scène entre ces deux amants dans le silence de la nuit, sous le sycomore mystérieux, est très remarquable. L'amour est puissant dans leurs cœurs; plus puissant encore, au moins dans l'âme de Miriam, sœur de Moïse, le désir de servir Dieu et son peuple élu. Elle empêche

Josué de communiquer au peuple inconstant et déjà vacillant les propositions de Pharaon; elle croit entendre la voix du Seigneur dans les rameaux tremblants du sycomore, elle croit que cette voix lui ordonne d'élever une barrière insurmontable entre elle et son amant, et tout d'un coup elle accorde sa main au vieux Hur.

Le lecteur est presque aussi surpris de ce dénouement que le pauvre Josué qui, fidèle à son serment, comme un autre Régulus, retourne en Égypte, où, bientôt après, il est condamné à l'affreux supplice du travail dans les mines. Hasana, une jeune veuve égyptienne, qui lui avait été chère comme une sœur, fait tout ce qu'elle peut pour le sauver, car elle l'aime passionnément, bien qu'il ait refusé à son père de devenir son gendre. Elle sacrifie à Josué plus que sa vie, car elle se donne au prince Sipta qu'elle déteste dans l'espoir d'obtenir de lui la délivrance de son bien-aimé. Ayant suivi le prince au camp de Pharaon, elle faillit mourir dans le naufrage; emportée dans la tente de Nun, elle confesse à ce vénérable vieillard et au jeune Éphraïm, qui l'adore, ce qu'elle a fait pour sauver Josué.

Le dévouement de cette pauvre créature sacrifiant tout pour son amour forme un vif contraste avec la fierté de Miriam. Cependant il nous semble qu'on fait tort à cette dernière, du moins si elle croyait vraiment obéir à une inspiration divine. La Miriam de la dernière partie du récit n'est plus celle de la première, la jeune fille aimante et passionnée, la prophétesse inspirée; c'est une femme dure, ombrageuse, ambitieuse, jalouse, qui ose même reprocher à Josué sa faiblesse pour la pauvre Hasana et qui mérite le reproche de manquer de cœur. Cette femme qui n'a pas aimé son mari, se sent pourtant profondément blessée quand il veut céder son poste à Josué, destiné à être le chef de l'armée des Hébreux. L'ambition et l'orgueil la dévorent. Ce développement de son caractère n'est guère motivé et peu agréable.

Josué enfin a conduit son peuple à la victoire, pendant que Moïse priait sur la montagne soutenu par Hur et Aaron. Ils sont arrivés au pied du mont Sinaï, (selon Ebers le Serbâl d'aujourd'hui et non le Sinaï des moines). Josué repose au pied de la montagne et lorsque Moïse le rejoint, il ouvre son cœur à cet homme de Dieu et lui dit ce qui a tourmenté son âme pendant toute la nuit, — l'ingratitude, l'insubordination du peuple. Et Moïse lui répond :

— L'anarchie au camp! oui, elle gâte le peuple. Mais le Seigneur a mis dans nos mains le pouvoir de l'écraser. Malheur à qui r

siste ! Ce pouvoir, majestueux comme cette montagne, inébranlable comme ses rochers, ils le sentiront. »

— Et quel est ce pouvoir ? demanda Josué après quelques moments de silence.

— La loi ! dit Moïse, d'une voix ferme, et de sa baguette il indique le sommet de la montagne.

Josué réfléchit à ces paroles, mais plus il y pense, plus il sent que la loi ne pourrait pas suffire à ceux qu'il aime comme ses frères et sœurs. Il leur faut encore autre chose, mais quoi ? En vain il cherche la réponse à cette question. Enfin il s'endort et un rêve lui fait voir Miriam et une belle jeune fille ressemblant à Hasana, telle qu'il l'avait vue, enfant, courir à sa rencontre, suivie d'un agneau blanc. Ces deux visions lui offrent chacune un don, en le priant de choisir l'un ou l'autre.

Miriam tient dans ses mains une lourde plaque d'or, portant inscrit en lettres de flammes le mot : *La loi*. L'enfant lui offre un de ces beaux éventails en palmes, qu'il avait souvent porté comme messager de paix.

L'aspect de la plaque d'or le remplit d'une sainte terreur, la branche du palmier le salue avec amour, il la saisit avec empressement. Mais à peine la tient-il dans sa main, que la figure de la prophétesse Miriam se dissout dans l'air comme un brouillard à l'aurore du matin. Péniblement surpris, il regarde le lieu où elle était et c'est étonné et inquiet de son choix étrange, pourtant sentant avoir rencontré juste, qu'il demande à l'enfant ce que son présent signifie pour lui et pour son peuple.

La jeune fille lui montre de la main l'horizon lointain et prononce trois mots, dont le son doux et harmonieux lui touche le cœur. Mais, quoi qu'il fasse, il ne peut pas les comprendre, et lorsqu'il demande à l'enfant de les lui expliquer, il s'éveille au son de sa propre voix.

Plus tard il tâche de se rappeler ces paroles, mais toujours en vain !...

« La vie glorieuse et active de Josué, qui gagne une nouvelle patrie pour son peuple est connue de tous.

« Là, dans cette terre promise, après bien des siècles naquit à Bethléem un autre Jehoshua (Josué), qui donna à toute l'humanité ce que le fils de Nun avait cherché en vain pour le peuple hébreu.

« Et les trois paroles dans la bouche de l'enfant, que le héros

n'avait su comprendre, avaient été : « Charité ! Grâce ! Rédemption ! »

Le langage et le style d'Ebers sont d'une noblesse et d'une beauté admirables, toujours à la hauteur de son sujet; nous y retrouvons cette « noble simplicité et cette calme grandeur (*edle Eifanlt und stille Groesse*) que Winckelmann appelle les caractéristiques de l'art classique.

Nous avons dit que l'auteur de *Josué* nous présente fréquemment de véritables tableaux dans ses descriptions. La preuve en est la *Ebers-Galerie*, collection d'illustrations faites par des artistes distingués tels que P. Thumann, Alma Tadema, H. Kaulbach, Gentz, etc. représentant les principales scènes des divers romans d'Ebers.

..

Le nom de Félix Dahn est connu à l'étranger surtout par son beau roman : *Un combat pour Rome* (*Ein Kampf um Rom*) traduit en plusieurs langues.

Cet ouvrage a été suivi d'autres romans historiques dont les sujets sont pris dans le moyen-âge, et surtout dans les luttes acharnées entre la race latine et les tribus germaniques.

Récemment, ce sont des temps plus reculés encore qui ont occupé l'imagination du poète et durant les trois dernières années il a donné au public à chaque Noël un petit récit, qu'on peut appeler un poème en prose. C'est une prose claire, énergique, d'une forme toute particulière, dont se sert le poète dans ces compositions, introduisant dans ses phrases cadencées l'allitération, — cette répétition régulière de certaines consonnes, propre à l'antique poésie épique du Nord. Nous la trouvons par exemple dans l'*Edda*, dans le chant de Hildebrand, etc., et même, quand la rime l'a supplantée, l'allitération ne disparaît pas entièrement de la poésie germanique. De nos jours, W. Jordan l'a employée avec beaucoup de succès dans sa nouvelle version des *Nibelungen*, à laquelle il a voulu donner une empreinte primitive et, d'une manière plus ou moins heureuse, Richard Wagner a introduit l'allitération dans les *libretti* de ses fameux opéras. Félix Dahn s'en sert d'une main de maître. Il faut lire à haute voix ses vers ou bien sa prose poétique pour en sentir tout le charme, inimitable dans une autre langue.

Félix Dahn n'est pas un fils du Nord; la belle ville qu'on a ap-

pelée l'Athènes sur l'Isar, Munich, l'a vu naître et c'est là qu'il a passé sa première jeunesse. Plus tard nous le retrouvons à l'université de Königsberg, avant-poste de la civilisation germanique à l'est de l'empire, et actuellement il occupe une chaire de droit à l'université de Breslau.

Ses études de droit germanique, des lois et des coutumes des peuples du Nord, l'ont d'abord conduit à s'occuper de leurs traditions et de leurs légendes. Son imagination s'est éprise de leur mythologie fantastique et grandiose, de ces héros du Nord, grands et puissants presque à l'égal de leurs dieux, qui, après leur mort, les appelaient auprès d'eux dans le Walhalla. Or les créations poétiques de Félix Dahn sont encore, (semblables en ceci aux romans d'Ebers), des fleurs épanouies sur le sol de la science ; semblables aux bluets et aux pavots croissant au milieu d'un champ ensemencé et en faisant le plus bel ornement, ses vers sont nés à l'ombre de ses études sérieuses, au milieu de ses œuvres scientifiques.

L'âme du poète s'est imbue des traditions du Nord ; sa fertile imagination y a trouvé l'inspiration de créations nouvelles et originales. « Qu'est-ce que l'amour ? » demande le poète dans le premier des contes dont nous allons nous occuper, ou plutôt il pose cette question par la bouche d'Halla, la blonde fille du roi Ring de Haloguland, prisonnière dans une île solitaire. Le roi Hako l'a ravie le jour même où elle fut fiancée à Kjartan, prince d'Irlande, qu'elle avait à peine connu, mais auquel elle veut garder sa foi, espérant qu'il viendra la délivrer. « Qu'est-ce que l'amour ? » se demande-t-elle dans sa solitude ; elle craint non seulement les menaces de son rude geôlier, qui veut en faire sa femme, mais plus encore peut-être la voix enchanteresse du Shalde Dagfred, chanteur norvégien, qui seul peut l'arracher à sa mélancolie. Ayant donné sa foi à l'Irlandais, elle ne doit point penser à un autre, elle ne doit et ne veut aimer que son fiancé.

La réponse à la question qui la tourmente, lui vient de la bouche de la jeune Dala, nièce du gardien ; elle lui répète une chanson, qu'elle a entendu chanter à Dagfred :

L'amour, c'est la douleur,
C'est le désir ardent,
Puis, les délices d'un bonheur divin.
Ou bien une aspiration dévorant le cœur,
C'est mourir noblement, en silence,
Mais toujours l'amour est éternel !

La charmante petite Dala a bien compris ce que c'est que l'amour. Son cœur est tout dévoué à Dagfred, bien qu'elle sache qu'il ne l'aime pas. Ses ardents désirs ne seront jamais satisfaits, mais, si elle ne peut pas vivre pour lui, elle saura mourir pour lui sauver la vie, noblement, en silence, sans que jamais personne, et lui-même moins qu'un autre, ne connaisse son sacrifice. La flèche du traître, qui devait le tuer, perce le cœur de la jeune fille revêtue du manteau du Shalde, et marchant sur l'étroit sentier, où son ennemi croit le voir venir et le frappe de loin. Sans proférer un soupir, elle se laisse glisser dans la mer victime de son dévouement.

Dagfred, c'est le roi Harold, qui a disparu de son royaume depuis quatre ans. Déguisé, il s'était rendu à la cour de Ring pour gagner non seulement la *main* de sa fille — que le roi lui aurait accordée joyeusement — mais l'*amour* de la belle Halla. Hélas ! il arriva trop tard ! Elle venait d'être fiancée à ce prince irlandais, indigne d'elle, qui ne savait pas même la défendre contre les guerriers du roi Hako.

Harold, toujours sous le nom de Dagfred, la suit dans l'île solitaire où elle est détenue, afin de la protéger contre tout et contre tous. Il ne peut combattre ni pour ni contre son fiancé, qui enfin arrive pour la délivrer. Il ne peut pas violer le droit de l'hospitalité, ni tuer celui qui a reçu la foi de Halla, ou il la perdrait à jamais. Du haut de la tour, Halla voit le combat ; elle croit son fiancé tué de la main de son ennemi, et se perce le sein pour ne pas tomber entre les mains de son rude geôlier. Au moment du plus haut danger Harold engage le combat avec ce barbare et le tue. Un instant après, Kjartan entre, en triomphant, quoique ce ne soit pas lui mais les braves guerriers de Ring qui ont gagné la victoire. Il espère reconduire sa belle fiancée et la trouve mourante ! « Elle meurt pour toi ! lui dit Harold, prends le poignard de sa poitrine et meurs avec elle ! »

Kjartan ne comprend pas, il n'a point l'âme héroïque ; il quitte la jeune fille mourante, car la vie lui est douce, même sans elle. C'est Harold, qui tire le poignard de la blessure d'Halla, pour se donner lui-même le coup mortel. Dans ce moment suprême, leurs âmes sont unies. Elle sait ce que c'est que l'amour — l'amour éternel.

Frigga's ja (le oui de Frigga) nous transporte à Asgard, le séjour des dieux. La belle Frigga est la fiancée du grand Odhin, le dieu suprême, mais elle refuse de devenir sa femme. Apparemment froide glaciale, elle le repousse toujours, jusqu'à ce qu'enfin elle voit so

désespoir qui le pousse à chercher des aventures pas toujours dignes de lui et dangereuses pour les mortelles qu'il approche. Elle lui confesse son amour et la cause de son refus: les Nomes, (les Parques du Nord), lui avaient prédit que son union avec Óðhin serait à la fois l'apogée du bonheur des dieux et des hommes, mais en même temps la cause de la destruction d'Asgard et de la chute des dieux. Voilà pourquoi elle avait résisté. Son consentement rend la paix à l'âme d'Óðhin; uni à elle, il ne craint rien, il se résigne à ce que la volonté suprême, une volonté inaltérable, supérieure à la sienne propre soit accomplie. C'est un chant de triomphe de l'amour, tandis que dans le dernier des trois contes, *Shirnir*, c'est le sentiment du devoir qui triomphe de tout.

Shirnir, fils unique d'un pauvre paysan, est aveugle dès sa naissance; bon, doux, résigné, il croit aux dieux, malgré son malheur, malgré la misère qui les afflige lui et sa famille et qui fait douter son père de la bonté, sinon de l'existence des éternels.

C'est surtout Freir, le dieu du soleil, qu'adore le pauvre aveugle, c'est à lui qu'il adresse ses touchantes prières: « O mon dieu Freir! seigneur du soleil. Beau dieu de la lumière! Je crois en toi, fermement! La lumière doit être belle et douce comme les cheveux de ma mère bien-aimée, ou douce comme sa voix chérie, réjouissant le cœur, ou comme le miel des abeilles l'est à la langue, si doux.

« Assiste-nous, ô mon dieu Freir! Guéris le pied cassé de mon pauvre père! Tu peux le faire aisément. Je ne veux pas demander davantage de toi. Je n'en ai pas le droit, puisque je suis aveugle et ne te connais pas. Aide-nous! En revanche, moi, bien que né libre, je veux être à toi comme ton serf; je veux te servir fidèlement toute ma vie. Et à toi je veux donner tout, ma vie, et s'il y a quelque chose de plus précieux que la vie, je le donnerais encore pour toi, tout! tout! »

Le dieu exauce sa prière, il guérit son père, il bénit leurs champs et surtout il lui donne la vue.

« Je vois! oh! que c'est doux, que c'est beau! mais non, plus que ça, c'est indicible! Oh! la lumière est incomparable. Prends ma vie pour un seul regard, pour ta splendeur qui remplit mes yeux! »

« Pas ta vie, dit le beau dieu, en secouant les ondes luisantes de sa chevelure, seulement ton service, comme tu me l'as promis. Tout à l'heure tu devras m'aider. Suis-moi! »

Depuis ce temps Skirnir est inséparable de son protecteur qui

devient son ami, son frère d'armes. à Riesenheim, le pays des géants, po implacables ennemis.

Là, Skirnir rencontre la belle Gherda encore voir la lumière pour la première fois. Il sait ce qui est plus précieux encore.

Son récit enthousiasmé excite la jeune fille. Elle veut voir cette belle fille des géants. Elle craint qu'il tombe sans puissance dans les bras de la beauté de Gherda. L'a frappé comme un éclair. Elle veut guérir de sa langueur que par l'amour. Elle a une libre volonté, non ravie par la violence. Elle veut rendre la vie et le bonheur au bien-aimé.

L'heure de l'épreuve est venue pour Skirnir. Riesenheim, c'est lui qui doit gagner. Il doit conduire à Freir.

Il se souvient de sa promesse et il s'engage. Gherda consent à le suivre. Une fois en route, Skirnir, tantôt par sa beauté, et son courage, et son air de Skirnir l'enveloppe de la capote qui la cache. Elle craint qu'Odhin lui avait prêtée pour son cheval blanc Hvit elle s'enfuit avec elle.

Skirnir trouve cependant contre son espoir. Il s'achemine à ses frères; il donne lui-même la chasse aux géants à sa poursuite, et tantôt par sa beauté, et son courage, et son air de Skirnir l'enveloppe de la capote qui la cache. Elle craint qu'Odhin lui avait prêtée pour son cheval blanc Hvit elle s'enfuit avec elle.

Odhin arrive en ce moment suprême. Il est le héros fidèle en l'emportant avec lui dans le monde des morts. Il prie de le dispenser de cette tâche. Il va à Hel, parmi les tristes ombres qui ne comprennent rien.

« Pauvre enfant! ce ne fut pas pour toi que je t'ai enlevée. »

« Ah! oui! puisque c'est à lui que tu l'as donnée. »

Cette conclusion nous paraît sublimement vraie. Elle signifie à tout, sauf à voir dans les bras de la beauté de Gherda. Il préfère descendre dans le monde des morts.

morts où il emporte le souvenir d'une joie ineffable et la conscience d'avoir été fidèle au devoir de la reconnaissance et de l'amitié.

Ces figures de héros légendaires sont tracées à grands traits, pleines de vigueur, et, dans leur sévère grandeur, elles nous rappellent les cartons d'un Cornélius.

TH. HOEPFNER.

LA VIE EN ITALIE

Le printemps avait commencé trop tôt en Italie; il nous avait donné des journées de mai au commencement de mars; l'hiver, qui n'est pas endurant au sujet des empiètements de ses droits, a voulu montrer qu'il n'était pas mort, et nous est retombé sur le dos en plein avril. Les belles journées ont été payées par des temps gris qui menacent de s'éterniser, par des orages qui se succèdent à court délai et par des rafales qui rappellent Noël en pleine semaine sainte. S'il est vrai qu'il existe des peuplades sauvages qui se réjouissent quand le temps est mauvais, parce qu'elles savent par une longue expérience qu'après la pluie vient le beau temps, les Italiens feront bien de décréter des fêtes nationales à Jupiter-Pluvius, car si la donnée qui précède ne souffre pas d'exception, nous pouvons espérer un soleil radieux pour les fêtes de mai.

..

Ces fêtes de mai qui se préparent à Rome, à Florence, à Milan et autre part encore peut-être, font espérer un grand mouvement, surtout dans la colonie étrangère. C'est le carnaval civil qui remplace peu à peu le carnaval religieux, institution qui paraît désormais morte et enterrée et qu'un comité d'hommes de bonne volonté, récemment nommé, tâchera de faire revivre l'année prochaine. Nous doutons beaucoup que cette galvanisation d'un cadavre puisse donner de bons résultats. A notre avis, le carnaval religieux était mal placé dans le calendrier et le carnaval civil a toutes les chances

ces de recueillir sa succession. En effet, le froid empêche les réjouissances publiques, tandis qu'au mois de mai tout le monde est content d'être hors de chez soi. Les *corsi* ne gagnent pas comme coup d'œil, quand on ne voit dans les voitures que des dames ensevelies sous un amas de fourrures; au contraire, les toilettes printanières, en général de nuances tendres, ajoutent une note gaie à la gamme splendide de couleurs que le soleil illumine. Les conséquences des plaisirs, quelquefois si terribles, sont bien moins à redouter au printemps qu'au cœur de l'hiver, et on a un nombre infini de chances favorables de ne pas prendre une fluxion de poitrine en sortant d'un bal ou un rhumatisme en s'approchant d'une fenêtre, dangereuse même quand elle est fermée, si la bise hivernale s'introduit traîtreusement à travers les interstices.

Nous avons donc tout lieu d'espérer que ces fêtes seront splendides. Beaucoup de chevaux, venant de différents pays sont inscrits pour le grand prix; les fleurs qui commencent déjà à s'épanouir et qui seront alors en pleine floraison, orneront les voitures pour le *corso dei fiori*; les théâtres préparent des spectacles à grand orchestre, avec des célébrités de *primo cartello*; les cercles organisent des bals où les beautés indigènes, si nombreuses, tâcheront de s'effacer pour faire place aux beautés exotiques qui honoreront à cette occasion la ville éternelle de leur présence; les couturières sont sur les dents pour créer des toilettes Grand-prix, Grand-derby, Printemps-italien, etc. etc., et ceux qui ne viendront pas à Rome regretteront de ne pas avoir vu ces robes merveilleuses — et surtout les jolies femmes qui les porteront.

..

En attendant, la *season* du sport de 1890 a déjà commencé. Elle a été inaugurée par le concours hippique à Tor di Quinto, un des plus beaux *fields* qui existent, et dont la Société du Latium a récemment doté la ville de Rome.

Ses beaux équipages ont été présentés au concours et ont défilé par ordre de mérite, devant le roi, qui pour la première fois depuis la mort de son frère a paru en forme publique. Le premier prix d'équipages de chasse a été gagné par un *dog-cart* à deux roues du comte Bennicelli, les autres par d'autres *dog-carts* et une *charrette*. Le premier prix d'équipages de promenade est échu au *landau* du duc Jules Grazioli-Lante. Les courses de *gentlemen riders*,

avec obstacles ont éveillé un grand intérêt dans le public nombreux et élégant qui y assistait. Plusieurs officiers y ont pris part avec des jeunes gens de l'aristocratie romaine. Ce concours est destiné à clore les chasses au renard qui continuent à être la *great attraction* de la *season* romaine, et qui cet hiver ont été un peu contrariées par le beau temps obstiné, qui rendait le terrain de la campagne romaine trop dur pour les sabots des chevaux, au grand désespoir des *hunters*. Ils ont été pourtant largement indemnisés de cet inconvénient par la part qu'ont pû prendre aux *galops* les amazones de premier rang qui ont assisté à ces chasses pour la première fois.

..

La semaine sainte n'a pas apporté au tombeau des apôtres un contingent de visiteurs aussi nombreux que les années précédentes. On a fait ces derniers temps trop de pèlerinages à prix réduits, et tous ceux qui avaient envie de bénédictions en ont trop largement profité pour qu'il reste encore beaucoup de personnes ayant soif de voir les saintes reliques qu'on expose le vendredi saint à Saint-Pierre, et d'entendre la musique un peu vieillotte que répètent les échos de ses voûtes majestueuses. Ceux qui aiment à entendre les *voix blanches*, comme on les appelle dans le monde, diminuent d'année en année même parmi les vieux connaisseurs, et on désirerait voir de temps en temps renouveler le répertoire de la musique sacrée, sans pourtant faire injure à Pergolese et aux autres anciens maîtres, dont les misérérès et les ténèbres sont désormais trop connus, si admirables qu'ils soient. Et même en restant fidèle aux anciens maîtres, on possède d'eux une quantité imposante de musique sacrée, inédite ou peu connue, qui donnerait le moyen d'appliquer au chants d'église l'aphorisme de l'école de Salerne, *variata placent*, plutôt que l'autre *repetita juvant* qui s'applique mieux à la médecine qu'aux arts. Ce qui s'oppose à ce renouvellement est, à ce qu'il paraît, outre le conservatisme clérical, la difficulté provenant du nombre des chanteurs, dont les rangs s'éclaircissent tous les ans, et qu'on trouve difficilement à remplacer.

∴

Tandis que Rome organise ses fêtes de mai et Florence son centenaire de Béatrix, Naples est toute aux préparatifs d'une fête politique qui ne manquera pas de retentissement. C'est le banquet où M. Magliani doit faire un discours-programme sur la situation économique et financière du pays. Ne voulant pas envahir le champ de la chronique politique, nous nous contenterons de dire qu'on prépare pour la même époque des fêtes qui ne manqueront pas d'augmenter le nombre des visiteurs; Naples aura des *steeple-chases*, qui seront le prologue de celui qui sera couru entre M. Magliani et M. Crispi, et certainement la piste sera parsemée d'obstacles. On ne sait pas encore si au banquet la soupe à la vraie tortue qui a été le clou du banquet de Palerme sera remplacée par une purée d'écrevisses saupoudrée de piment rouge, mais les personnes bien informées assurent que dans l'ensemble le poivre ne fera pas défaut. Quant au plat de résistance, il sera certainement constitué par une financière bien soignée, arrosée d'un mouton de Rothschild 1884, année de l'apothéose de M. Magliani, qui s'est close avec 55 millions de surcroît de recettes sur les dépenses. Hélas! ce temps est encore bien plus loin du nôtre que l'arithmétique ne le démontre, et c'est pourquoi le cru en question aura toutes les chances de paraître aussi vieux que celui de l'année de la comète, même aux palais les plus difficiles.

∴

Et puisque nous sommes dans la finance restons-y un moment encore pour raconter en quelques mots le renvoi des trois correspondants de journaux étrangers, qui viennent d'être accompagnés à la frontière par des commissaires de police, pour avoir annoncé des faillites de maisons de banque, ce qui n'était que le produit de la fantaisie surexcitée d'une bande de baissiers qui ne rêvent que plaies et bosses dans les caisses d'autrui afin de remplir les leurs, qui se trouvaient depuis un temps immémorial plus vides qu'un théâtre à la première d'un jeune auteur. L'un d'eux, M. Lavallette, le correspondant du *Matin*, n'a eu que quelques heures pour faire ses paquets et écrire le *p. p. c.* traditionnel sur les cartes de visite

destinées à ses amis et connaissances. Le moment solennel du déjeuner a été attristé pour lui par la présence du commissaire de police, qui lui a fait avaler de travers l'entrecôte quotidienne. Un autre, M. Grünwald de la *Frankfurter Zeitung*, a obtenu un sursis de quarante-huit heures parce qu'il était marié! C'est un avantage de l'état conjugal qui n'était pas encore classifié, mais qui ne manquera certainement pas de l'être dans la suite; dorénavant les directeurs de journaux obligeront leurs correspondants à l'étranger à convoler. Le troisième, M. Chenard du *Figaro*, a remué ciel et terre, aidé par un de ses directeurs, M. Wolf, qui était de passage à Rome, mais inutilement, car il s'est heurté contre un rocher, la volonté du ministre de l'intérieur.

∴

La presse en général a été vivement impressionnée par cette mesure, d'ailleurs parfaitement légale, qui reçoit pour la première fois son application en Italie; mais si l'on réfléchit combien le crédit d'une banque est chose délicate, et qu'il suffit de l'annonce qu'il a faibli, pour persuader tous ceux qui ont des fonds dans la maison à les retirer, on comprend aisément qu'une nouvelle semblable, si fausse qu'elle soit au début, peut devenir vraie par le seul fait d'avoir été colportée. Et non seulement les chefs et associés de la banque, mais un grand nombre de familles se trouvent être ruinées par le fait d'un chroniqueur mal informé, qui veut faire du zèle, et qui, tout en étant de bonne foi, cause des dommages irréparables.

∴

L'exposition industrielle et artistique qui se prépare en ce moment à Rome sera, à ce qu'on dit, très intéressante. Quoiqu'elle ne soit accessible qu'aux producteurs romains et de la province de Rome, elle sera à plus d'un point de vue une révélation. On sera surpris de voir que l'industrie de cette province, censée être tout à fait dans l'enfance, indique un état de développement prenant. La partie artistique, que quelques-uns croyaient reprise de l'exposition qui a eu lieu il y a quelques semaines, *arte libertas*, sera au contraire très nombreuse et renferme des tableaux et des statues qui sont complètement inconnus au

blic et qu'on a réservés exprès pour cette exposition destinée à attirer un grand nombre de visiteurs.

Nous pourrions nommer plusieurs artistes qui nous ont donné les prémices de leurs œuvres, mais en nous faisant jurer le silence le plus absolu sur les sujets traités. Fidèles à notre serment, quoique les serments des publicistes soient en ce genre moins rigoureux encore que ceux qu'on fait aux jolies femmes sur l'éternité de l'amour qu'elles inspirent, nous ne dirons rien pour le moment, et nous laisserons planer un mystère impénétrable sur ces œuvres que le public est appelé à juger sans qu'il ait besoin qu'on lui prépare d'avance la besogne que le juge d'instruction fait aux jurés. Qui vivra verra, et comme il y a tout au plus une vingtaine de jours d'ici à l'ouverture de l'exposition, nous espérons avec fondement qu'aucun de nos lecteurs ne nous faussera compagnie.

..

Un deuil récent vient de frapper nombre de familles de l'aristocratie romaine. Le prince Jean-André Doria, que tout le monde connaissait à Rome sous le nom plus familier de *don Giannettino*, nom historique dans la famille, vient de mourir, à la suite d'une opération douloureuse, qui a peut-être anticipé de quelques jours un dénouement inévitable. Des regrets sincères ont suivi le prince Doria dans le tombeau de sa famille sous les platanes séculaires de la villa Pamphili, bien connue par tous les étrangers qui ont visité Rome, et qui est une des plus belles du monde. Il a été grand seigneur toute sa vie et son testament en est une preuve. Il a laissé plus d'un million entre différents legs dont les pauvres et les hôpitaux ont eu une large part. Le legs le plus fort (500,000 fr.) est échu à l'hôpital de Santa Maria in Cappella, qui est une fondation de la famille Doria, entretenu presque exclusivement à ses frais, et qui avait besoin d'argent pour s'agrandir et répondre mieux aux exigences que l'accroissement de la population de Rome lui impose. Les autres legs ont été divisés entre les établissements religieux et les civils, montrant ainsi que le prince était mort comme il avait vécu, partageant ses sympathies entre l'ancien régime et le nouveau.

Il est regrettable que sur ce tombeau récent et vénéré se soit ouverte une polémique qui serait plus à sa place dans l'arrière-boutique d'un apothicaire. Quelques médecins (immortel Diafoirus,

tu n'aurais pas trouvé ça!) ont prétendu que l'opération qui a accéléré la fin du prince Doria ne devait pas être faite, car il n'était pas en état de la supporter. Ces considérations auraient furieusement l'air d'être faites après coup, si les médecins italiens qui soignaient don Giannetto n'avaient réellement refusé de l'opérer. C'est tellement vrai qu'on a dû faire venir de Paris un des princes de la science. Le fait est que l'on a endormi le patient avec le chloroforme et qu'il ne s'est plus réveillé; mais il faut dire que cette solution de l'opération avait été prévue et que le prince l'avait courageusement acceptée. En tous cas, il aurait mieux valu que le silence n'eût pas été rompu autour de cette tombe, et qu'on n'eût pas obligé la famille en deuil à prendre connaissance des démêlés de la faculté. La mort du prince était inévitable dans les quinze jours et peut-être cette opération, qui a coûté quatre-vingt mille francs, lui a-t-elle épargné bien des souffrances.

..

Un concours de beauté aura lieu prochainement à Rome. A propos, doit-on dire concours de beauté ou concours de beautés? A notre avis cette dernière expression nous semble la plus correcte. Effectivement la femme ou la jeune fille qui remportera la pomme ne pourrait avoir la prétention d'être, à l'instar de l'Hélène des temps mythologiques, la plus belle femme du monde; elle ne peut raisonnablement prétendre à autre chose, qu'à être jugée la plus belle des concurrentes. Et encore! comme c'est un jury d'artistes qui est chargé de prononcer la sentence, nous risquons fort d'avoir pour premier prix une de ces irréprochables poupées au nez grec, à la bouche en cœur, aux yeux fendus en amande, douée de tous les attributs de la beauté conventionnelle, ce qui forme souvent un ensemble des moins attrayants. Un minois légèrement chiffonné qui vous dit quelque chose est bien préférable, selon nous, à cet assemblage de beautés classiques, qui laisse en général froids les observateurs de bon goût. Pour remédier à cet inconvénient nous avançons humblement une proposition qui aurait à plus d'un point de vue des avantages. Au lieu de faire juger les concurrentes par des artistes, on devrait avoir recours à une sorte de suffrage universel. Les beautés qui concourent se feront admirer au théâtre dramatique National; on n'aurait qu'à mettre dans le vestibule une urne en verre transparente pour éviter toute tricherie, dans la

quelle chaque spectateur déposerait en sortant un bulletin avec le nom de celle qui l'a frappé davantage. Ce serait une application tout à fait nouvelle du grand principe qui forme la base du droit public moderne. Mais ce ne serait pas le seul avantage. On éviterait de cette façon tous les inconvénients d'un tribunal ordinaire :

1^o Impossibilité de corruption des juges ; car qui nous dit que quelques-unes des concurrentes, dénuées de scrupules, ne profitent pas de l'éclat de leurs yeux pour lancer aux juges des œillades chargées de promesses ? On comprendra aisément que ce n'est pas à un public de trois mille personnes que ces avances pourraient être faites ;

2^o On aurait ainsi immédiatement un jugement en dernier ressort, une espèce de haute cour de cassation en pleine fonction. En effet, c'est le public qui est le juge des artistes, c'est lui qui leur décerne la renommée, et leur donne, en achetant leurs tableaux et leurs statues, le prix qu'ils convoitent. En faisant juger les concurrentes par le public, on aurait donc l'avantage d'un jugement sans appel, tandis que ce même public, qui persiste à se croire plus spirituel que M. de Voltaire, se réserverait toujours le droit de critiquer le jugement du jury.

On objectera qu'il est aussi composé de femmes, et que les femmes ne sont pas en général bons juges de la beauté féminine. L'objection est plutôt spécieuse que fondée, car en l'absence de toute arrière-pensée de jalousie ou d'intérêt, les femmes jugent aussi bien que les hommes de la beauté des autres femmes. Mais afin d'éviter cet inconvénient on pourrait mettre dans le vestibule du théâtre deux urnes : l'une, destinée aux votes des hommes ; l'autre, à ceux des femmes. Le vote de ces dernières serait purement consultatif, celui des hommes décisif. Notre proposition mériterait d'être acceptée.

GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Nous arrivons trop tard pour parler de l'événement le plus saillant de ce dernier mois, la retraite du prince de Bismarck, toutes les appréciations, même les plus étranges, ayant été déjà émises là-dessus, tous les commentaires ayant été faits par la presse de tous les pays et de tous les partis. Par conséquent, cet événement, si grand qu'il soit, a perdu beaucoup, sinon de son importance, certes de l'intérêt qu'il a tout d'abord éveillé dans le public. Mais notre rôle de chroniqueur nous impose cependant de ne pas le passer sous silence.

La dernière fois nous constations déjà que la direction que le jeune empereur Guillaume venait d'imprimer à la politique intérieure de l'Allemagne et l'énergie avec laquelle il poursuivait ses plans trahissaient l'existence de dissentiments profonds entre lui et l'auteur des lois de répression contre les socialistes, qui ne pouvait approuver les nouvelles mesures que son souverain semblait disposé à adopter. De même, ce que l'on rapportait des vues de l'empereur au sujet de la politique étrangère de l'empire allemand était de nature à faire craindre que, de ce côté également, le dissentiment ne fût très grand.

Or, ce sont précisément ces différences de points de vue qui, éclatant plus vivement à un moment donné, ont provoqué la démission du prince de Bismarck. Bien que les explications données par les journaux sur le grand événement aient été infinies, et que l'on ne soit pas encore fixé sur le dernier motif qui l'a occasionné, personne ne peut désormais douter que des divergences très vives d'opinion existaient entre le souverain et son chancelier, et que ces

divergences étaient de nature à ne pas permettre à ce dernier de demeurer au pouvoir, car elles ne se bornaient point à une question spéciale, mais à la ligne de conduite tout entière de la politique. Les innombrables suppositions faites pour expliquer la retraite de l'homme qui dans l'espace de vingt-huit ans a rendu tant de services à sa patrie, tombent devant ce fait. Il faut, en vérité, que les nouvelles idées de l'empereur soient bien ancrées dans son cerveau et qu'il s'en promette de grands résultats pour qu'il soit arrivé à reconnaître la nécessité de se séparer du prince de Bismarck.

Mais quelles sont ces idées que le jeune souverain poursuit avec tant de vigueur ? La demande n'est pas superflue, car si l'on sait, jusqu'à un certain point, à quoi s'en tenir au sujet des projets de législation sociale qui sont à l'étude, on ignore à peu de chose près les vues qui dirigeront la politique étrangère, à moins que l'on ne prenne au sérieux les bruits mis en circulation ces jours-ci, ou que l'on soit disposé à accepter, sans bénéfice d'inventaire, les déclarations officielles que rien ne sera changé dans le système actuel de la triple alliance, même à une assez longue échéance, ni dans les rapports des grandes puissances entre elles. Serait-ce donc que les divergences d'opinions entre l'empereur et le chancelier se bornaient à la politique intérieure et ne touchaient pas la politique étrangère ?

Pour le moment nous n'en savons rien, et personne, croyons-nous, n'en sait davantage. C'est l'inconnu. Le seul fait positif jusqu'ici, est que l'homme qui durant tant d'années a tenu dans ses mains tous les rouages de la politique européenne a disparu de la scène. A cet homme expérimenté succède un jeune souverain animé d'un ardent désir de gloire, énergique et peut-être même téméraire dans ses idées de réformes.

Deux courants d'opinion se forment à ce sujet. Les uns déplorent le changement survenu, leur confiance est ébranlée. D'autres au contraire croient et espèrent dans l'avenir. Leurs yeux sont tournés vers le jeune empereur, comme vers l'homme prédestiné peut-être à apporter à la pauvre humanité le soulagement auquel elle aspire. Malheureusement, il y a dans les rapports sociaux et dans la politique internationale, des problèmes si compliqués, si difficiles à résoudre, concernant les intérêts les plus opposés et que la science la plus profonde, l'expérience la plus éprouvée, les vues les plus larges n'ont pas réussi encore à résoudre.

Le mystérieux empereur d'Allemagne est à un degré assez élevé pour résoudre les questions qui menacent l'Europe, en suivant une route opposée jusqu'ici? L'avenir nous le dira. Mais la voie entreprise, s'il se heurtait à de si une réaction s'imposait forcément souverain, il faudrait toujours lui tenir à sauver le monde de la crise qui le menace.

Après avoir constaté que c'est maintenant qui dirige la politique de l'empire, nous voudrions examiner les changements survenus dans la politique allemande. Mais nous n'en avons pas beaucoup à dire.

La conférence qui s'est tenue à Berlin au mois de mars pour régler la législation relative à la navigation sur le Rhin, dont on ne s'y attendait pas, ont été prises n'ont abouti qu'à des vœux rappelleront aux gouvernements intéressés à faire, pour tenter au moins quelque chose de la peste qui plane sur l'Europe. C'est pour les résultats pratiques de la conférence, nous ne pouvons que constater l'absence de tout résultat dans l'histoire de l'humanité et de la civilisation.

Parmi les idées qu'on attribue à l'Allemagne, on cite celle du grand développement à donner à son commerce. On en voit déjà des symptômes dans la politique et dans les objectifs que l'on attribue à l'Allemagne et à son expansion vers le continent noir. Cette expansion est la continuation de la politique inaugurée par Bismarck. Examinant il y a quelque temps l'acte de la conférence de Berlin, nous avons prévu le jour où ce projet se réaliserait en fait et avons constaté que cela créerait de sérieuses difficultés avec l'Angleterre dans le même domaine. Or les projets de la conférence de Berlin ont été le résultat de mécontentement que l'entrée d'Allemagne dans la guerre vient de soulever en Angleterre. Il va sans dire toutefois que nous ne pouvons voir que ce mécontentement puisse se manifester, mais il témoigne des tendances qui

Par contre, la visite que le prince de Galles vient de rendre à la cour de Berlin témoigne que l'entente entre les gouvernements allemand et anglais est parfaite. On sait que l'Angleterre n'est pas entrée officiellement dans la ligue des puissances centrales; mais tout porte à croire que le cas échéant, (cas qui ne se présentera pas) elle prendrait parti plutôt pour les puissances qui travaillent au maintien de la paix. Les déclarations maintes fois répétées à Londres et à Berlin que la flotte britannique et l'armée allemande sont les plus valides garanties de la paix européenne, en sont une preuve manifeste.

Et puisque nous parlons de l'Angleterre, nous ne pouvons manquer de rappeler le bill qui est à l'examen au parlement pour une mesure en faveur de l'Irlande, dont l'importance ne peut échapper à personne. Ce bill tend à mettre à la disposition du gouvernement une somme de 35 millions de livres sterling devant servir à des avances à faire aux agriculteurs irlandais pour leur permettre de se rendre propriétaires des terres qu'ils cultivent et des maisons qu'ils habitent.

Cet bill rencontre une vive opposition de la part des parnel-listes et des gladstoniens. On comprend aisément, à part le mérite de la loi, que toute mesure proposée par le gouvernement conservateur tendant à apporter un soulagement aux Irlandais, ne peut être approuvée par le parti contraire. Voilà la logique des partis! Mais le bill sera approuvé tout de même, et ses bénéfices ne manqueront pas, croyons-nous, de se faire sentir; mais on ne peut espérer voir cesser l'agitation du parti irlandais, car cette agitation a bien d'autres causes. Il faut relever à ce sujet l'importance du discours prononcé par sir Randolph Churchill à la Chambre des communes, discours dans lequel le chef des libéraux unionistes s'est séparé de ce parti, par un réquisitoire acharné contre le gouvernement à cause de son attitude dans le procès Parnell-*Times*.

Repasant la Manche, nous constatons que nos prévisions de la dernière fois sur la prochaine chute du cabinet Tirard se sont complètement vérifiées. Mais la crise qui a porté M. de Freycinet au pouvoir a si peu d'importance, qu'il est inutile, à un mois de distance, de nous attarder là-dessus. Le changement de cabinet en France n'a en rien changé l'orientation des partis. C'est un cabinet éminemment protectionniste sur le terrain économique, et qui, en politique, ne penche trop ni vers les modérés, ni vers les radi-

caux. Du reste, les vacances de Pâques ayant interrompu les travaux de la chambre, il faut attendre pour voir le ministère à l'œuvre. Les chambres doivent se réunir le 25 avril.

Dans la péninsule ibérique les agitations ne cessent pas.

En Portugal, les élections des députés aux cortès ont été favorables au ministère; mais les décrets dernièrement émis par celui-ci, décrets réglant la liberté de la presse et de réunion, ont provoqué un assez vif mécontentement. Mais ce mécontentement a cessé depuis quelques jours de se manifester par des éclats de violence, comme dans le passé.

En Espagne, la question Daban préoccupe vivement l'opinion publique et le gouvernement. Les faits sont bien connus. Ce général, dans une circulaire aux autres généraux, a très sévèrement critiqué les mesures adoptées par le gouvernement d'introduire des fonctionnaires civils dans les colonies et de réduire les dépenses de l'armée, à la suite de quoi le ministre de la guerre l'a condamné à deux mois d'arrêts. Des généraux ayant pris parti pour leur collègue et porté la question au sénat, l'agitation est devenue très vive et menace de s'étendre même à l'armée. L'Espagne, étant la terre des pronunciamientos, une agitation de ce genre est toujours à redouter; mais nous croyons que près de seize années d'un gouvernement sérieux doivent avoir appris aux Espagnols à apprécier les bénéfices de la tranquillité. C'est pourquoi nous croyons et espérons que les crises du parti militaire n'auront pas un écho bien profond dans le pays.

D'autres raisons d'agitation existent dans la presqu'île des Balkans. D'un côté la Serbie et la Bulgarie qui se menacent encore une fois, de l'autre la Grèce qui a toujours les yeux fixés vers l'île de Crète, faisant mine de vouloir traverser la mer pour venir en aide aux chrétiens maltraités par les musulmans. Tels sont les signes manifestes du feu qui couve sous la cendre. Le conflit diplomatique entre la Serbie et la Bulgarie au sujet de l'incident des étudiants macédoniens de l'institut de Saint-Sava vient d'être tranché par le rappel de l'agent bulgare à Belgrade; mais les rapports entre les deux États ne sont pas moins tendus. Pour ce qui est de la situation à Crète, le gouvernement ottoman fait démentir officiellement tout bruit d'agitation; mais les correspondants des journaux anglais confirment que des désordres arrivent presque tous les jours et qu'une nouvelle révolte est à craindre d'un moment à l'autre. Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela.

bien que les correspondants de certains journaux anglais soient bien connus par leurs fausses nouvelles alarmistes.

Les désordres qui ont éclaté à Vienne, nous rappellent la date du 1^{er} mai fixée par le parti ouvrier pour une démonstration universelle en faveur de leur cause. Après les progrès faits par les idées socialistes dans ces derniers temps et la consécration officielle qu'elles ont reçue à Berlin, cette manifestation ne peut rien ajouter à l'importance de la question en elle-même. Tout au plus on pourrait craindre qu'elle ne donnât lieu à des désordres ; mais nous croyons que cette crainte n'est pas fondée, les gouvernements étant à même de prendre des mesures pour les empêcher.

Les désordres qui ont éclaté en Russie parmi les étudiants sont d'une tout autre nature. Bien que le gouvernement ait tenté d'en masquer les véritables raisons, elles sont surtout politiques et proviennent du désir de liberté des populations et de la tyrannie du gouvernement. Nous ne pouvons que hâter de nos vœux le triomphe de la cause de la liberté, même dans ce malheureux pays.

Arrivant maintenant à l'Italie, nous en avons fini avec les désordres ; dans la péninsule en effet tout est tranquille. Mais la matière nous manque. Les dernières séances de la chambre, avant les vacances de Pâques, qui prendront fin le 24 de ce mois, ont été occupées par l'approbation de quelques projets de loi.

La discussion sur l'autorisation à donner à l'arrestation du député A. Costa, qui a forcé le ministère à intervenir, lui a fourni l'occasion de remporter un vote de confiance.

On a parlé un instant de la probabilité de la dissolution de la chambre à bref délai ; mais ces bruits ont été démentis, d'importants projets de loi devant encore être discutés, entre autres, celui pour l'institution d'un grand institut de crédit foncier.

La situation en Afrique, quoi qu'en disent quelques journaux d'opposition, n'a pas changé ; l'empereur Ménélik s'est retiré du Tigre, son armée ne pouvant y trouver les ressources nécessaires à son entretien ; mais il ne l'a fait qu'après avoir réglé la position politique de cette importante région.

ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous continuons notre série d'articles sur les productions de la librairie française.

MAISON J. HETZEL ET C^{ie}, 18,

La découverte des mines d'or

d'après Rider Haggard par C. Lemaire, s.
TH. BENTZON, 1 vol. in-18 illustré par Ri

Les récentes explorations de Stanley, de Trivier; celles, plus anciennes, de Camero occupent, plus que jamais, l'opinion publique est à l'ordre du jour.

Les curieux de ces voyages extraordinaires et simple ne satisfait pas, et qui cherche des indications précises sur les contrées exotiques et attachantes, trouveront, dans *le roi Salomon*, par Rider Haggard, la synthèse de toutes ces explorations.

Ce roman, récemment publié par l'éditeur sous une forme des plus attrayantes et une exposition aussi réelle que pittoresque de ces contrées toujours si imparfaitement connues.

Impossible de rendre avec plus de vérité grandiose et terrible de ce que l'on nous présente *mystérieux*.

Contes de tous les pays

par TH. BENTZON, 1 vol. in-18 illustré. Prix: 3 fr., franco 3 fr. 50.

Les dix-sept récits qui composent les *Contes de tous les pays*, ont une marque particulière, un cachet *sui generis*. Les conteurs anglais, allemands, suédois et norvégiens, traduits ou adaptés par Th. Bentzon, forment un des volumes les plus intéressants qu'il soit possible d'imaginer, et, au milieu de ces récits, *Ti-Trésor*, un conte original de M. Bentzon, conserve encore un parfum exotique, puisque l'action se passe dans les Antilles.

Il serait bien difficile de faire un choix parmi ces bijoux littéraires sertis par un orfèvre des plus habiles. Le mieux est de laisser la préférence au choix des lecteurs.

En somme, les *Contes de tous les pays* forment un de ces excellents volumes qui ont fait la juste renommée de la maison Hetzel et que l'on ne rencontre nulle part ailleurs dans la librairie française.

Ajoutons que des illustrations charmantes ornent cet ouvrage si bien fait pour inspirer à la jeunesse de salutaires réflexions et de bonnes pensées.

Mémoires d'un collégien russe

par ANDRÉ LAURIE, 1 vol. in-18 illustré. Prix: 3 fr., franco 3 fr. 50.

On sait quel vif succès ont obtenu les *Mémoires d'un collégien russe*, par André Laurie, sous la forme du volume in-8° de luxe. L'édition in-18 illustrée, que la librairie Hetzel met en vente aujourd'hui, ne sera pas moins populaire: l'œuvre du prestigieux conteur est peut-être la plus captivante de cette série de « la Vie de collège dans tous les pays », aujourd'hui devenue classique et qui a exercé sur la réforme de nos mœurs scolaires une influence décisive.

GUIDE

Florence se prépare à recevoir
ne manqueront pas d'y accourir
centenaire de la mort de cell
dei Portinari.

Nous ne parlerons pas de
d'attrayant avec ses superbes
musées si riches, ses incompr
mirables ou *Lungarni*, ses be
luxuriantes, son inoubliable V
nous passerons sous silence
prompt et fin, le tempéramen
nous ne répéterons pas tout c
son climat, de son air, de son
comme une des meilleures sta
société choisie, élégante, arist

Le nom de Florence suffit
d'aspirations, d'harmonies, de
qui n'ait rêvé, au milieu de s
siter lui aussi ce coin de par
grâce à la fascination qu'elle
dans un kaléidoscope, une lég
tous les pays, de toutes les la
conditions, savants, lettrés, a
d'état, princes et rois, sont v
plaudir à ses charmes, s'exalt
la nature et de l'art qui ne se
étale complaisamment à leurs

On peut affirmer, en un
l'antiquité l'Italie c'était Rome
nes le centre de la vie spiritue
elle, en effet, qui a donné l'es

qu'aux beaux-arts, si bien qu'aujourd'hui encore la supériorité intellectuelle et artistique de ses habitants est incontestable?

Mais « noblesse oblige » et cette ancienne capitale ne pouvait vivre seulement des souvenirs d'une histoire importante pour l'Europe entière et dont une foule de monuments grandioses rappellent les différentes phases, mais elle devait se montrer à la fois digne d'un passé aussi glorieux et affronter courageusement les grands et mystérieux problèmes de l'avenir.

Aussi, après avoir, il y a trois ans, émerveillé le monde entier, par l'achèvement d'une entreprise gigantesque, la façade de Santa Maria del Fiore, à laquelle les plus célèbres artistes auraient été fiers d'attacher leur nom, elle prépare, à l'instar de Milan, Turin, Bologne et Palerme, une exposition nationale dans un avenir très rapproché, et cela en dépit des circonstances exceptionnellement critiques que cette ville a dû traverser.

Tandis qu'on travaille activement au succès de cette exposition, Florence a voulu célébrer l'anniversaire du sixième centenaire de la mort de Béatrice, l'inspiratrice du plus grand poète, et faire de cette sublime figure comme la personnification de la femme italienne, en ouvrant une exposition artistique et industrielle à laquelle le beau sexe du pays où le « *sì suona* » est seul appelé à concourir.

Cette exposition d'un nouveau genre, qui s'ouvrira dès le 1^{er} mai prochain, ne manquera pas d'attirer un très grand nombre de touristes qui viendront en foule observer dans les vastes locaux du Politeama, transformé pour la circonstance en ville de Florence au moyen-âge, les travaux industriels et artistiques les plus variés de la femme italienne et l'entendre développer dans des conférences spéciales des sujets tels que ceux-ci: *La femme italienne dans notre siècle* (M^{me} E. Luzzatti, Milan); *L'avenir de la femme italienne* (M^{lle} Emilia Mariani, Turin); *Les peintres et les sculpteurs italiennes* (M^{me} Sofia Bisi-Albini, Milan); *Les poétesses* (M^{me} Carlotta Ferrari, Lodi); *Les actrices* (M^{lle} Irma Melania-Scodnik, Turin); *La femme et les études supérieures* (M^{lle} Maria Bobba, Turin); *La femme italienne dans la famille* (M^{me} Teresa De Gubernatis, vedova Mannucci, Rome); *La femme inspiratrice* (M^{me} Matilde Serao, Naples), etc.

Ces concours littéraires seront suivis de concours dramatiques et artistiques.

Le 15 mai enfin on chantera l'*Ode à la paix*, composée par M^{lle} Augusta Holmès qui sera le clou de l'exposition de Florence comme la belle fête musicale, où a été entendue l'*Ode des nations*, a été un des attrails de l'exposition de Paris.

Florence à cette occasion offrira en outre à ses visiteurs une série de fêtes parmi lesquelles un *Calendimaggio* (ancienne fête florentine où les sérénades avaient une grande part) et plusieurs tableaux vivants représentant des scènes de la *Vita nuova* de Dante avec intermèdes musicaux.

En somme, rien n'a été négligé pour attirer le plus grand nombre de voyageurs possible. Messieurs les touristes peuvent s'estimer heureux.

Florence, *la Belle*, va revêtir pour eux son plus beau costume de 1 s'orner de ses plus beaux atours, et être pendant quelques semaines rendez-vous féminin de ce que l'Italie a de plus artistique, de plus finé, de plus élégant.

Qu'ils se hâtent donc de venir ou de retenir leur logement, car hôtels seront bondés de monde et ils risqueraient fort d'éprouver la saïque réalité du proverbe italien :

Chi tardi arriva male alloggia. *

* Celui qui arrive tard loge mal.

BULLETIN DES LIVRES

Louis Duchosal: *Le Guel*, drame en un acte. 1 vol., H. Stapelmohr, éditeur, Genève, 1890. — Un acte de poésie et de grâce où dans le mensonge d'une aventure très romanesque mais charmante M. Duchosal s'est donné le plaisir délicat d'évoquer et de faire revivre pour une heure, des personnages de Shakspeare: Miranda, le duc. J'ignore si ce drame est jouable, mais je pense qu'il est plein de choses ravissantes et je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne soit pas en vers — cette phrase surtout: « Je sais un vallon ignoré où il y a une chaumière et des fleurs. On ne nous y trouvera pas; nous oublierons le monde et le monde nous oubliera. » E. T.

Au Noël de l'an passé nous annoncions ici même, les premiers numéros de l'*Illustration nationale suisse*. Depuis, le journal a progressé, son format s'est agrandi; les gravures sont devenues plus actuelles, mieux réussies — et surtout, depuis cette année, M. de Spengler a fait de véritables sacrifices pour offrir à ses lecteurs des articles variés, intéressants, signés de noms connus. C'est ainsi que le numéro de Noël a réuni des nouvelles, des contes, des poèmes de presque tous les

écrivains de la Suisse romande — le tout accompagné d'artistiques illustrations et de trois planches en couleurs tout à fait charmantes. Depuis l'*Illustration nationale suisse* a publié: *Mes débuts dans les Lettres* de M. Edouard Rod, des pages de souvenirs, pleines d'anecdotes curieuses, de détails inédits sur le Paris littéraire de ces dix dernières années. Des pages qui rappellent avec avantage, les *Souvenirs* de M. Theuriet que publiait naguère la *Revue Bleue* de Paris. A citer encore d'admirables vers de M. Édouard Tavan: *Les deux voix*, des nouvelles de MM. Frédéric de Spengler, T. Combe, Duchosal, etc. Enfin l'*Illustration nationale suisse* a des *Billets du Lundi* signés X, Y, Z. (Ernest Tissot) et c'est M. Mirande qui écrit la *Chronique Musicale*. On en juge, l'*Illustration nationale suisse* prend place, de plus en plus, parmi les remarquables publications illustrées de l'Europe et si l'on ajoute que son prix d'abonnement est de 16 fr. pour la Suisse, de 21 fr. pour l'étranger, on comprend que son succès aille et mérite d'aller sans cesse grandissant.

Charles Fuster: *Les poètes du clocher*. (E. Nommerat, Paris, 1889).

— Ce volume de près de trois cents pages renferme des pièces de vers dignes de cette noble terre de France qu'elles célèbrent avec une vigueur d'esprit, une chaleur, un enthousiasme bien naturels. On ne peut s'empêcher d'être ému à la lecture de certains de ces morceaux dus à la plume de différents poètes contemporains d'où semble jaillir à flots cet amour du sol natal, ce patriotisme sincère, sans fanatisme et sans fard, qui est le cachet des nobles âmes, des cœurs jeunes, simples et ardents. Certes, ceux qui savent ainsi exalter les beautés de leur pays natal, ceux auxquels le tourbillon de la vie et le cosmopolitisme envahissant n'ont pas fait oublier cette terre de leurs aïeux avec ses souvenirs sacrés, ses joies simples et pures, cette vie rustique si paisible et si attrayante, ceux qui, en un mot, ne dédaignent pas de se souvenir de leur clocher et le vénèrent, sont non seulement des patriotes, mais des philanthropes, car l'amour du sol natal conduit à celui de l'humanité.

Nous sommes donc reconnaissants au compilateur de ce recueil de nous avoir introduits dans ce salon d'un nouveau genre et de nous en avoir, en *cicérone* habile et expérimenté, fait admirer les beautés admirables qui fortifient et élèvent l'âme, forment le cœur et y entretiennent l'étincelle divine.

Guido Turin: *Elsa*, novella. (Alberto Piccolo, Rome, 1890). — Cette nouvelle, nous le dirons d'emblée, ne ressemble pas à bien des ouvrages de ce genre où la forme s'efforce de racheter la pauvreté du fond. Le style simple, clair, enjoué et vigoureux est bien celui qui convient à des idées élevées, saines,

profondément morales, telles que celles que l'auteur a cherché à mettre en relief. Ce dernier a su éviter le clinquant, le prétentieux, les expressions trop emphatiques raffinées, outrées, par lesquelles la jeunesse littéraire trop souvent croit se distinguer, en courant après l'esprit ou tout au moins l'originalité pour ne produire chez le lecteur réfléchi qu'un sentiment de pitié ou d'ennui. A une imagination fraîche et vive, à un cœur honnête et généreux M. Turin allie un esprit observateur et réfléchi qui éveille la sympathie et l'intérêt, d'autant plus que l'auteur fait à dix-sept ans seulement ses premiers pas dans la carrière littéraire. Son travail a déjà été favorablement jugé par une partie de la presse et nous croyons avec elle que pour un tout jeune homme, nous dirions un adolescent, cet heureux début doit être signalé et encouragé.

G. Tarde: *Les lois de l'imitation*. (Félix Alcan, Paris, 1890). — Cette étude sociologique est remarquable par son caractère, éminemment scientifique; c'est de la sociologie très précise et très positive, nourrie de données statistiques et archéologiques. M. Tarde s'est efforcé de dégager, avec le plus de netteté possible, le côté purement social des faits humains, les initiatives individuelles imitées. Les sociologistes, les économistes et les psychologues, les philosophes et les savants y trouveront une riche mine à exploiter, car la vie de la société y est largement examinée avec profondeur de vues et finesse d'appréciation sous ses divers aspects: linguistique, religieux, politique, juridique, industriel ou économique, esthétique et moral. L'auteur s'e'

force de déterminer les lois sociologiques de l'imitation dans le domaine humain et de mettre en relief les applications sans nombre de ces lois ou de ces théories fondées sur des faits et dont l'étude ne peut que favoriser la solution des problèmes sociaux qui nous tourmentent.

M. Guyau: *L'art au point de vue sociologique*, avec une introduction de M. ALFRED FOUILLÉE. (F. Alcan, Paris, 1889). — Après avoir montré dans son précédent ouvrage l'idée sociologique sous l'idée religieuse, Guyau a voulu faire voir dans ce nouveau volume posthume qu'elle se retrouve également dans l'idée fondamentale de l'art; que l'émotion esthétique la plus complète et la plus élevée est une émotion d'un caractère social; que l'art, tout en conservant son indépendance, se trouve de la sorte relié par son essence même à la vraie religion, à la métaphysique et à la morale. On le sait, les recherches relatives à la sociologie constituent l'idée-mère qui a présidé aux études philosophiques de Guyau; selon lui, l'originalité du dix-neuvième siècle et surtout des siècles qui viendront ensuite, devra consister dans la constitution de la science sociale et dans son hégémonie par rapport à des études qui jusque-là en avaient parus indépendantes: science des religions, métaphysique, science des mœurs, science de l'éducation esthétique enfin. Or, personne avant Guyau n'avait étudié l'art à ce point de vue proprement sociologique, dans son influence sur le développement de l'instinct social. Ce point de vue fait l'originalité de son livre. Tous les problèmes que soulève l'art sont rajeunis et offrent

un intérêt nouveau, mis en regard du réalisme et de l'idéalisme modernes, de la nature du roman sociologique et de l'influence croissante qu'il exerce, en regard aussi de l'introduction des idées sociales et philosophiques dans la poésie, de la littérature des déséquilibrés, des criminels et des décadents, — en regard, en un mot, de tous les phénomènes intellectuels qui caractérisent notre époque. M. Guyau a apporté à l'étude de ces questions les mêmes qualités de philosophe et d'artiste qui distinguent ses précédents ouvrages, la profondeur et la clarté, la sincérité absolue de la pensée, l'émotion et la poésie du style.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 620 (15 mars 1890):

TEXTE. — Aux abonnés de *l'Art*. Nos concours — L'Œuvre gravé de Caylus, par Samuel Rocheblave — Les candélabres de bronze fondus par Annibale Fontana pour la Chartreuse de Paris, par Émile Molinier — Cours de littérature musicale des œuvres pour le piano au Conservatoire de Saint-Petersbourg, par César Cui — L'orfèvrerie civile à l'Exposition universelle de 1889, par Émile Molinier — John Jackson, par John Dubouloz.

GRAVURES HORS TEXTE. — Are you better? Eau-forte de M^{lle} Hélène Formstecher, d'après le tableau d'Henry Bacon — La saulaie. Facsimilé d'un dessin de Jules Dupré.

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Le dormeur; Madone. Gravures du comte de Caylus — Ph. Cl. de Thubières, comte de Caylus. Portrait dessiné par Cochin le fils — Portraits

et croquis - La cène - Le miroir
dent - Le pèlerin - Le satyre
- La tour carrée - Le berger
dormi - Paysages - Charles-
assis. Gravures du comte de Ca
- Candélabre en bronze, par /
bale Fontana - Robert Schuma
Surtout de table en argent de
Louis XV - Vase en vieux
bleu, avec monture en argent
style Louis XV, par André A
- Seau à rafraîchir, soupière,
Boin-Taburet. (Exposition un
selle de 1889).

L'Economista (Florence, via
vour, 1, palazzo Riccardi - Pr
l'abonnement: pour l'Italie: u
20 fr., six mois 10 fr., trois
5 fr.; pour l'étranger: un an 2
six mois 13 fr.).

Sommaire du n. 831 (6 avril 11)

La legislazione internazionale
lavoro - Lo Stato e la capit
Vilfredo Pareto. I bilanci di a
Stati d'Europa in relazione
stato economico dei popoli - Al
Cavour economista - Rivista
nomica (La camera di comm
di Lione e la questione dogan
Il movimento dei matrimoni e
nascite in Inghilterra e la s
zione economica - Le decisioni
conferenza di Berlino) - L'azi
dei sali nell'esercizio finanz
1888-89 - Bullettino delle ba
popolari nell'anno 1889 - Cro
delle camere di commercio -
cato monetario e banche di e
sione - Rivista delle borse -
zie commerciali - Avvisi.

**Magasin illustré d'éducatio
de récréation** fondé en 1864
J.-P. STAHL. (J. Hetzel et
Paris).

OTTO WACHS, *Die Weltstellung Englands*, militärisch-politisch beleuchtet namentlich mit Bezug auf Russland. Mit 7 Karten (1 vol. 1886).

Documents relatifs à l'arbitrage de la réclamation Cerruti, publiés par le ministre des affaires étrangères de Colombie. Paris, imprimerie A. Lanier et ses fils (1 vol. 1890).

De la maison Paul Ollendorff, Paris :

PARISIS (Émile Blavet), *La vie parisienne, 1889* (1 vol. 1890).

ALFRED CAPUS, *Qui perd gagne*.

LOUIS ROQUELIN, *L'étreinte* (1 vol. 1890).

MADAME CARETTE NÉE BONNET, *Deuxième série des souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*. (6^{me} édition, 1 vol. 1890).

CATULIE MENDÈS, *La princesse nue*. (1 vol. 1890).

JEANNE MAIRET, *Peine perdue*. (1 vol. 1890).

De la maison Félix Alcan, Paris : MARCELLIN PELLET, *Variétés ré-*

volutionnaires. (3^{me} série, 1 vol. 1890).

M. GUYAU, *La genèse de l'idée du temps* (1 vol. 1890).

De la maison Hetzel et C^{ie}, Paris : ANDRÉ LAURIE, *Mémoires d'un collégien russe*.

VICTOR HUGO, *Les rayons et les ombres* (1 vol.).

De la maison Victor-Havard, Paris :

BOYER D'AGEN, *Pascal Bordelas* (1 vol. 1890).

PAUL GAULOT : *L'empire de Maximilien* (1 vol. 1890).

Annali dell'industria e del commercio, 1890. Atti del Consiglio dell'industria e del commercio (Roma, Eredi Botta, 1890).

SANTI SIRENA, *Sulla resistenza vitale del bacillo virgola di Koch nelle acque*. De Angelis, Napoli.

DOTTOR ARTURO BRUCHI, *I tribunali civili e la scienza del diritto criminale*. Siena, tip. e lit. Sordomuti di L. Lazzeri (1 vol. 1890).

Les Directeurs :

A. FANTONI.

D. MELEGARI

Le Gérant :

ALESSANDRO SCAMUZZI.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-CINQUIÈME

PREMIÈRE LIVRAISON (15 janvier 1890).

A nos lecteurs (<i>La Direction</i>)	Page 5
La triple alliance et l'Italie (<i>H. de Geffcken</i>)	7
L'avenir de la Papauté (<i>Émile de Laveleye</i>)	25
Disparue (<i>Hugh Conway</i>)	39
M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique, suite (<i>Un Italien</i>)	60
Un enfant de la nature (<i>J. P. Jacobsen</i>)	83
Un assaut d'esprit au XVIII^e siècle, vers inédits (<i>Voltaire et Boufflers</i>)	107
Littérature française (<i>Amédée Roux</i>)	113
Littérature allemande (<i>Ernest Tissot</i>)	127
Littérature italienne (<i>A. Lo Forte-Randi</i>)	143
Littérature américaine (<i>Th. Frederick</i>)	162
La vie en Italie (<i>Estore Moschino</i>)	173
Chronique politique	186
Articles bibliographiques	191
Guide du touriste	195
Bulletin des livres	197

DEUXIÈME LIVRAISON (15 février 1890).

M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique, suite (<i>Un Italien</i>)	Page 205
Trois explorateurs du continent africain: Stanley, Emin, Casati (<i>Philippe Porena</i>)	219
Un coup d'œil sur la question irlandaise (<i>J. A. G. C.</i>)	241

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-CINQUIÈME. 747

Disparue, suite (<i>Hugh Conway</i>)	Page 253
La question des banques d'émission en Italie (***)	276
Un enfant de la nature, suite et fin (<i>J. P. Jacobsen</i>)	287
Poèmes (<i>Miss Mary Robinson</i>)	308
Littérature russe (<i>Jean Fleury</i>)	311
Littérature française (<i>Amédée Roux</i>)	326
Littérature anglaise (<i>J.-P. Nichol</i>)	337
Littérature de la Suisse française (<i>Auguste Blondel</i>)	352
La vie en Italie (<i>Estore Moschino</i>)	361
Chronique politique	372
Guide du touriste	378
Bulletin des livres.	382

TROISIÈME LIVRAISON (15 mars 1890).

S. M. l'impératrice Frédéric (<i>Ernest Tissot</i>)	Page 389
Un coup d'œil sur la question irlandaise suite (<i>J. A. G. C.</i>)	411
Disparue, suite (<i>Hugh Conway</i>)	432
M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique, suite (<i>Un Italien</i>)	453
Littérature française (<i>Amédée Roux</i>)	469
Littérature italienne (<i>A. Lo Forte-Randi</i>)	481
Littérature espagnole (<i>E. Mérimée</i>)	495
Littérature scandinave (<i>L. Teilmann</i>)	506
L'exposition des travaux de la femme à Florence	518
Au Vatican (<i>Comte N***</i>)	522
La vie en Italie (<i>Estore Moschino</i>)	536
Chronique politique	545
Articles bibliographiques	551
Guide du touriste	557
Bulletin des livres	560

QUATRIÈME LIVRAISON (15 avril 1890).

Le libéralisme en Allemagne (<i>Theodor von Bunsen</i>)	Page 565
Le journal d'une ambassadrice	582
Disparue, suite et fin (<i>Hugh Conway</i>)	604
M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique, suite (<i>Un Italien</i>)	623

Un coup d'œil sur la
Les origines d'une so
Littérature française
Littérature américaine
Littérature allemande
La vie en Italie (*Grœ*
Chronique politique
Articles bibliographiq
Guide du touriste .
Bulletin des livres .
Table des matières du

Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples** et **Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden** et **Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore** ou **Penang** et **Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah** et **Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras** et **Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1^{er} et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo** et **Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Egypte, Grèce, Turquie d'Europe** et **d'Asie** et la **Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou** et **Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne** et les **îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples** et **Palerme** pour **New-York** ou **New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples** et **Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes** et **Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'*Événement* ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'*Événement* organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'*Événement-Sport*, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'*Événement-Sport*.

CONDITIONS:

L'*Événement* publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'*Événement-Sport*, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'*Événement-Sport* n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'*Événement-Sport* n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'*Événement-Sport*, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise
allemande. — GENÈVE.

VII^{me} ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,
Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie	{ Trübner & C ^o , libraires à Londres.
Autriche	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C ^{ie} , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C ^o , libraires à Londres.
Hollande	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C ^{ie} , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haassenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la Revue à Rome et à Paris, chez tous les agents de la Revue et chez MM. Lagrange, Cerf et C^{ie}, 8, Place de la Bourse, Paris.

